

ANGLETERRE ÉCOSSE, IRLANDE

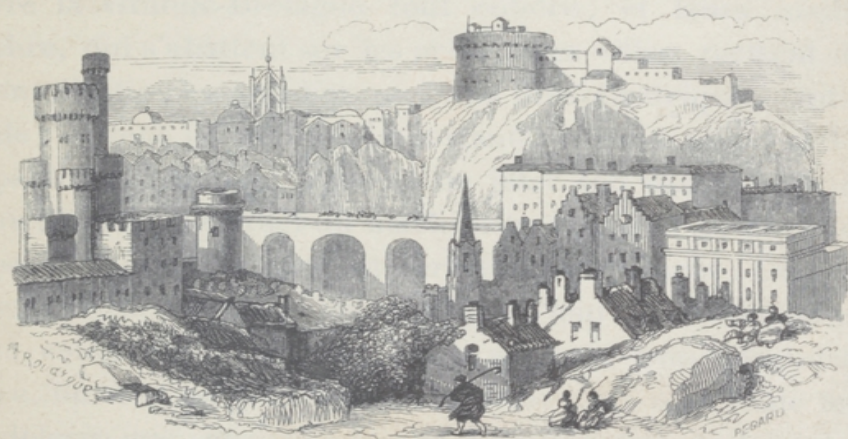
VOYAGE PITTORESQUE

PAR

LOUIS ÉNAULT



ILLUSTRÉ DE GRAVURES — TYPES PAR GAVARNI



PARIS

MORIZOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ

1859

Tous droits réservés.

1853



Designed by J. M. W. Turner.

Engraved by J. M. W. Turner.

PALAIS DU PARLEMENT.



ANGLETERRE ÉCOSSE, IRLANDE

VOYAGE PITTORESQUE

PAR

LOUIS ÉNAULT



ILLUSTRE DE GRAVURES — TYPES PAR GAVARNI



PARIS

MORIZOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ

1859

Tous droits réservés.

1853

L'ANGLETERRE

L'Angleterre est aujourd'hui le pays du monde où il est le plus facile de voyager. Si vous êtes pressé, si le temps vous est mesuré d'une main avare, si vous avez le malheur d'être obligé de regarder à votre montre, prenez ses chemins de fer. Leur admirable réseau couvre la Grande-Bretagne tout entière, et leurs mailles sans nombre, qui s'abattent sur les principales villes, mettent dans une communication — que l'on pourrait dire électrique, tant elle est rapide ! — tous les centres importants. C'est à peine si l'on a le temps de prendre son billet et de jeter son sac de nuit dans un wagon ; le coup de sifflet du machiniste déchire l'air et vos oreilles. On part, on est parti, on est arrivé ! Par malheur, l'organisation de ces chemins est loin de répondre à leur merveilleuse célérité. De ce côté-ci de la Manche, nous sommes trop administrés ; de l'autre, on ne l'est point assez. A peine avez-vous foulé le sol de l'Angleterre que vous vous sentez dans la patrie du laissez-faire et du laissez-passer. Nulle part le mot du poète n'est plus vrai :

Le monde est une foule où chacun tire à soi !.....

C'est là surtout qu'il n'est meilleur ami ni parent que soi-même, et que vous devez commencer par vous aider, si vous voulez que le ciel vous aide ; car personne ne prend garde à vous, et vous êtes livré à vos propres forces et au self-government de votre individu. Qui a vu un rail-way anglais les a vus tous, dit un spirituel touriste. Ils ne diffèrent entre eux que par la longueur de leurs tunnels ou l'élévation de leurs viaducs, ou la profondeur de leurs tranchées. Ce sont, sur toutes les lignes, voitures à peu près semblables, administration analogue, vitesse égale. Patriotisme à part, nos chemins de fer sont de beaucoup préférables aux rails-ways-anglais ; d'abord si, chez nous, on a le grand tort de tenir, trop longtemps enfermés

dans une salle d'attente les voyageurs qui vont faire, je ne dirai pas une promenade, mais un voyage, ce qui occasionne quelquefois des accidents et toujours une confusion déplorable, en Angleterre on commet, en général, l'imprudence de laisser toutes les portes ouvertes. Avant le départ du train, vous vous promenez librement sur ce qu'on appelle la plate-forme, sans qu'aucun des employés vous demande ce que vous désirez et où vous allez : il en résulte pour vous, étranger, ce grave inconvénient, qu'étant obligé de faire vous-même votre petit service, vous courez la chance d'aller à York, par exemple, quand vous croyez partir pour Liverpool ; de plus, et c'est ce qui assure notre supériorité, nous traitons avec quelques égards nos voyageurs de seconde classe ; nous les asseyons sur des coussins suffisamment garnis et recouverts de drap ou de couil ; nous rembourrions soigneusement la place où ils doivent appuyer leurs épaules et reposer leurs têtes ; nous leur donnons de la lumière et de l'air autant qu'ils peuvent en désirer. Les administrateurs anglais ne sont, ma foi, ni aussi polis ni aussi humains. — Un banc de bois pour siège, une planche de bois pour dossier, tel est le régime très-fatigant auquel ils soumettent les honnêtes pères de famille qui, pensant à l'éducation de leurs fils ou à la dot de leurs filles, se refusent à payer les prix exorbitants des premières classes ; et ce n'est pas tout, non contents de martyriser ainsi leur corps, ils leur ôtent même les petites satisfactions morales qui pourraient les indemniser de leurs souffrances physiques ; ils ne leur laissent voir ni la campagne ni le ciel. Ces horribles cellules ne sont éclairées que par deux petites lucarnes, une de chaque côté ; on y étouffe dans un demi-jour qui ne permet même pas de lire, pour peu que le brouillard soit plus épais que d'habitude ; et deux barreaux de fer vous empêchent, est-ce insulte ? est-ce prudence ? de passer la tête par cette insuffisante ouverture.

Déjà vous n'êtes plus un homme, vous êtes une chose, un paquet, un colis, un objet de spéculation. Lisez plutôt les affiches qui tapissent les gares ! ce ne sont qu'assurances proposées aux voyageurs par toutes sortes de compagnies contre les accidents possibles, — un peu plus, et l'on dirait probables, — sur le rail où vous allez courir. Tant pour un bras, tant pour une jambe, tant pour un œil, tant pour la tête !... Le tout bien entendu réversible sur les pauvres orphelins, la veuve plus ou moins éplorée, et les coquins de neveux.

Quand on a les loisirs dorés de la fortune, quand on peut oublier que le temps est l'étoffe dont la vie est faite, et que l'on n'a pas à mesurer la

longueur de chaque morceau ; en un mot, quand on voyage pour voyager et non pour arriver, il faut suivre les routes de terre, et monter sur l'out-side (impériale) des mail-coaches, des diligences et des stages-coaches, et parcourir avec eux ces belles routes anglaises, si justement célèbres pour leur construction et pour leur entretien, routes paroissiales, routes des comtés, routes des compagnies, routes parlementaires ! Il y en a de toutes les classes, mais toutes les classes sont bonnes. — La voiture est excellente, l'attelage plein de style, les chevaux pleins de sang, les cochers pleins de dignité ; ils trônent sur leur siège avec un air d'importance à tenter les crayons d'un caricaturiste, attendant que les grooms leur aient respectueusement présenté les guides. A peine ont-ils rendu la main que déjà la lourde machine s'ébranle et roule entre deux haies fleuries. Excepté à l'ouest et tout à fait vers le nord, où l'on sent déjà les premiers soulèvements des montagnes d'Écosse ou du pays de Galles, le sol de l'Angleterre est généralement plat, ou du moins très-faiblement ondulé. On peut voyager tout un jour sans changer de paysage. Ajoutons, pour être vrai, que ce paysage est charmant. L'aspect de la campagne est celui d'un beau parc, — un parc anglais, bien entendu, — admirablement cultivé, avec des fabriques arrangées pour le plaisir des yeux : ici la ferme, là le château, plus près le cottage, et plus loin l'église ; de grands bouquets d'arbres sont jetés çà et là sur le gazon, que broutent des troupeaux de moutons, si gras qu'ils peuvent à peine porter le poids de leur chair et de leurs longues toisons. L'Angleterre est une bucolique, en une seule idylle, qui ne finit point.

De nombreux cours d'eau entretiennent la fraîcheur de ce paysage auquel de petits lacs, d'une forme exquise, ajoutent encore je ne sais quelle grâce pleine de charme et de mélancolie.

Ces cours d'eau n'ont pour la plupart qu'une assez médiocre étendue, et si parfois la prodigieuse expansion de leur embouchure semble attirer le commerce du monde, ils n'en sont pas moins, pour la plupart, tout à fait impropres à la circulation intérieure. A vingt lieues de la mer, ils ne sont ni navigables ni flottables.

Les Anglais ont suppléé par l'art à cette lacune de la nature, et quatre grands systèmes hydrauliques, les systèmes de Liverpool, de Manchester, de Londres et de Birmingham, ajoutent une nouvelle voie de communication à celles que déjà nous avons indiquées.

Mais pour celui qui ne connaît pas encore l'Angleterre, il n'y a qu'une façon d'entrer dans ce royaume du commerce et de l'industrie, où éclatent,

à tout moment et sous toutes les formes, les prodiges de l'activité humaine. C'est de s'embarquer à bord d'un des paquebots toujours en partance dans les ports du continent voisin et de remonter jusqu'à Londres le cours de la Tamise.

C'est ainsi que nous inaugurâmes notre premier voyage dans la capitale de ce puissant empire britannique, qui compte aujourd'hui 150 millions de sujets... plus ou moins bien soumis.

Nous avons traversé la Manche par une nuit orageuse, enveloppé de brouillards et de tempêtes. Le calme reparut avec le jour, et la marée montante roulait des flots pacifiés dans la vaste embouchure du fleuve royal, au moment où le soleil frappait de ses rayons la plage de Ramsgate.

Nous entrions dans la Tamise.

Trop nombreux pour qu'on les comptât, amenés par les vents ou la vapeur de tous les bouts du monde, d'autres vaisseaux entraient avec nous. A chaque instant nous nous croisions avec des pavillons multicolores de cent nations ; nous nous trouvions entourés par des escadrilles de bricks, de goëlettes, de lougres et de trois-mâts, qui sortaient de la grande cité. A mesure que nous avancions, ces vaisseaux, plus pressés, couvraient l'entière surface du fleuve, réduit aux proportions d'un étroit canal, à travers lequel on fraye sa voie avec peine. Bientôt une grande ombre se projeta sur le fleuve ; l'atmosphère épaissie s'assombrit ; nous voguions dans un nuage, respirant la fine poussière du charbon.

Nous étions à Londres.

Déjà le paquebot, repliant ses longs tuyaux, s'enfonce sous les arcades de London bridge et du pont des Blackfriars : à droite et à gauche pyramident les mille édifices de la grande ville, les dômes, les clochers et surtout ces cheminées monumentales, dont la silhouette de briques rouges domine au loin tous les horizons, comme les minarets de cette cité de fabriques, qui a la Bourse pour mosquée.

On descend : c'est un autre spectacle ; sur les trottoirs, larges comme des rues, roulent des flots d'hommes ; des équipages aux riches harnais, aux chevaux fringants, conduits par des cochers aux étincelantes livrées, effleurent le cab de l'homme d'affaires, et l'omnibus pesant, qui colporte le bourgeois d'une place à l'autre. C'est un bruit, un tumulte, un va-et-vient devant lequel l'étranger s'arrête étonné , troublé, ahuri. Il faut quelques heures, souvent quelques jours, pour supporter cette vue sans vertige, avant de commencer une exploration fructueuse.

LONDRES.

C'est à Londres que nous sommes allé tout d'abord : c'est à Londres que l'on voit courir tous ceux qui mettent le pied sur le sol anglais. Et ce n'est pas sans raison... Londres, en effet, n'est pas seulement la capitale de la Grande-Bretagne : c'est presque la seule ville de l'Angleterre. Il y a bien ailleurs des agglomérations d'hommes considérables, comme York, Manchester ou Liverpool ; il n'y a guère de ville, dans le sens que nous attachons à ce mot, c'est-à-dire guère de centre de civilisation politique, littéraire ou artistique. Partout ailleurs on travaille, on sue, ou l'on calcule : on gagne de l'argent (make monney !), un des grands mots de la langue anglaise. Mais Londres, tête et cœur de la nation, concentre sa pensée et sa vie. Ce n'est plus seulement une ville, c'est un monde. Monde immense, aux aspects multiples, qui a plus de six parties connues, sans compter celles qu'aucun géographe n'a visitées ni décrites.

Une des choses qui frappent le voyageur arrivant à Londres, c'est son immensité. La ville couvre de ses maisons, de ses parcs et de ses palais une surface de plus de seize milles carrés sur lesquels se répand une population de près de trois millions d'individus, qui consomment par année 1, 600, 000 quarters de blé, 240,000 bœufs, 1,700,000 moutons, 28,000 veaux, 35,000 porcs, 4,024,400 volailles (sur un seul marché), 3,000,000 saumons, 43,200,000 gallons de porter et d'ale, 2,000,000 gallons de spiritueux, 65,000 muids de vin, le lait de 13,000 vaches, 3,000,000 tonneaux de charbon, dont la fumée s'aperçoit quelquefois à trente-deux milles de distance, 44,383,228 gallons d'eau par jour, etc. ; ses 360,000 becs de gaz brûlent, toutes les vingt-quatre heures, 13,000 pieds cubes de gaz ; elle possède 23,517 tailleurs, 28,579 cordonniers, 168,701 domestiques et 40,000 couturières, etc.

LONDRES



Nous n'entreprendrons point une description minutieuse et détaillée de cette Babylone moderne : ce serait l'œuvre d'un volume, et nous n'aurions pas tout dit. Nous voulons seulement montrer au lecteur quelques-unes de ses faces diverses. Il y a, en effet, plus d'une ville dans la ville même. Le commerce qui se groupe autour de la Banque ; les hommes de loi qui ne veulent pas perdre de vue Temple-Bar ; les grands clubs ; les habitations aristocratiques semées autour de Hyde-Park et de Grosvenor-Square ; enfin les élégances fashionnables qui élisent domicile dans les nouveaux cercles de Tyburnia et de Belgravia, tout cela donne à ces différents quartiers une physionomie particulière et des traits distincts. Qui a vu l'un n'a pas vu l'autre.

Tyburnia est une création récente, qui s'est rapidement élevée de 1839 à 1850, en même temps que la population et la richesse de Londres. Bâti en même temps, pour satisfaire aux mêmes besoins, et sous l'influence de la même pensée, tout le quartier de Tyburnia offre un caractère d'élégance et de noblesse auquel on ne peut faire qu'un seul reproche : sa monotonie. Ce ne sont partout que beaux squares, séparés par de vastes rues, pleines d'air et de lumière ; les maisons sont grandes et magnifiques. Elles ont pour habitants des hommes appartenant aux professions libérales, des négociants riches, et des familles d'une position que j'appellerai intermédiaire et qui

tiennent le milieu entre le commerce et la véritable élégance. Mais toutes les rues sont pareilles, tous les squares se ressemblent, toutes les maisons se copient... et les hommes aussi.

Belgravia appartient au contraire à la fleur des pois du dandysme et de l'aristocratie. Situées autour des squares de Belgravia et d'Eaton, sur des terrains appartenant au marquis de Westminster, ses maisons sont des palais, dont le seul aspect suffit à révéler la haute position sociale de ceux qui les occupent.

Tout près de Belgravia, Brompton, dans un bas-fond, offre aux poitrines délicates son atmosphère humide et chaude. Ce sont encore des habitations remarquables, parfois même des palais, que nous trouvons autour de Regents's Park, et des squares de Port-man, de Manchesler et de Cavendish, où se plaît la classe moyenne. Mais à mesure que l'on s'éloigne pour marcher vers l'ouest, toute trace d'élégance disparaît. Au sud de Regent's Park, nous trouvons Covent-Garden, occupé par des boutiques et des maisons garnies, et Leicester-Square, avec Hay-Market, abandonnés aux étrangers, dont la petite colonie se renouvelle incessamment.

Voulez-vous maintenant des détails plus précis encore ? Quand nous aurons posé en principe que la Cité est le quartier général du commerce du pays — et en Angleterre c'est toujours au commerce qu'il faut revenir — nous pourrions ajouter que les grandes rues comme le Strand, par exemple, sont plus spécialement affectées au détail, tandis que les ruelles étroites et les sombres impasses entassent dans leurs profondeurs les produits en bloc de Manchester ou de Birmingham. Sur les bords de la Tamise vous trouvez le département de la Douane (Custom-House) avec toutes ses ramifications. C'est dans ses environs que s'opèrent les grandes transactions qui ont pour objet les grains, le charbon, les poissons et les fruits étrangers ; les changeurs et les banquiers trônent derrière leur grillage aux mailles serrées dans la rue des Lombards ; les Juifs et toutes leurs industries s'agglomèrent dans Houndsditch ; les libraires étalent les nouveautés de la littérature sur les deux côtés de Pater-Noster-Row. Autour de la Banque et de la Bourse, principe de leur vie, les courtiers encomrent les maisons de la cave au grenier, de ces comptoirs qui voient passer, — non sans en retenir quelque chose, — les richesses de la moitié du monde.

Saint-Paul forme le lien religieux de ces éléments si profondément disparates. Que l'on ne s'en étonne point ! Il y a du mysticisme au fond de

toute âme anglaise, et si négociant que soit John Bull, il trouve toujours, entre la main-courante et le grand-livre, une petite place pour la Bible.

En dehors de la Cité, l'espace qui s'étend vers le nord, jusqu'à Blackwall, est occupé par les docks, les ports, les magasins : il est habité par les divers fournisseurs de la marine. C'est là qu'il faut chercher les grands fabricants d'ancres, de voiles et de cordages ; un peu plus loin Spilalfields et Bethnal Green offrent une hospitalité parcimonieuse aux tisseurs de soie, dont les métiers, qui sortent par leurs fenêtres, accrochent au passage les trains des rails-ways de l'est. — Plus loin encore, Islington est presque la campagne : aussi est-il habité de préférence par la petite bourgeoisie.

Si nous franchissons la Tamise, nous trouvons les deux bourgs de Southwark et de Lambeth : le premier est le siège des tanneurs trop odorants ; le second ne renferme guère que des manufactures. — Mal bâtis, mal habités, Shadwell et Rotherhithe en sont réduits aux matelots et à la population douteuse qu'ils entraînent à leur suite. Pour l'aristocratie du West-End ¹, ces quartiers impurs sont aussi complètement inconnus que les antipodes ou les terres australes.

Après cette vue de Londres, vue rapide, vue d'ensemble, et pourtant assez complète, nous essayerons de guider le lecteur vers les principales attractions de la grande cité.

PALAIS DES SOUVERAINS.

La royauté anglaise possède quatre palais dans Londres : — le palais de Buckingham, résidence ordinaire de la reine ; le palais Saint-James, dans lequel Sa Majesté tient ses levers et ses réceptions ; le palais de White-Hall, dont il ne reste plus qu'un fragment, aujourd'hui la chapelle royale ; et le palais de Kensington, qui est un peu comme notre Élysée. Parfois les souverains y naissent, et souvent on les y élève ; il a vu les jeunes années de Victoria.

Le palais Buckingham, qui domine le parc de Saint-James, fut commencé par George IV et achevé par Guillaume IV. Il a été habité pour la première fois par la reine Victoria en 1837. Une de ses parties les plus monumentales est le grand escalier en marbre blanc, avec des décorations sculpturales par Grüner ; le grand salon de réception, que les Anglais appellent Drawing-room, est tendu de vert, long de 50 pieds, haut de 32. La salle de bal peut

contenir 2,000 invités. La salle du trône, qui a 64 pieds de long, est tendue de satin pourpre ; au-dessus de la tenture, une frise en marbre blanc représente la guerre des deux Roses, et tous les épisodes de cette longue querelle qui divisa les maisons d'York et de Lancastre, et baigna l'Angleterre dans son plus généreux sang. Le plafond, à caissons sculptés, est décoré de médaillons et d'armoiries. Les jardins renferment un joli petit palais d'été pour la Reine, avec des fresques par Eastlake, Maclise, Landseer et Leslie : tous noms connus et appréciés chez nous, plus encore chez nos voisins. Il y a dans ce palais un joli choix de maîtres flamands et hollandais : Albert Dürer, Mabuse, Rembrandt, Rubens, Van Dyck, Cuyp, Hobbéma, Ruysdaël, Paul Potter, Berghem, Miéris, Van Ostade, Téniers, Terburg. Presque tous ces maîtres sont représentés par des chefs-d'œuvre ; ajoutons-y quelques peintres anglais : Joshuah Reynolds, Wilkie, Allan.

Quand la reine doit ouvrir, proroger ou dissoudre le Parlement, c'est du palais de Buckingham qu'elle part ; on sait dans quel apparat. A deux heures moins un quart, — les minutes sont comptées — le lord et le vice-chambellan la conduisent à son carrosse ; un de leurs officiers porte la couronne ; la cour suit dans les voitures de gala, traînées par des attelages de chevaux noirs, bais ou café au lait, suivant le rang et la dignité des personnages.

Le palais de Saint-James est un édifice en briques, assez irrégulièrement bâti. C'était un ancien hôpital de lépreux, sous l'invocation de saint James (saint Jacques). Henri VIII le rebâtit et en fit un manoir royal. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il a gardé l'empreinte sombre et triste de la léproserie du moyen âge ; mais rien à l'extérieur n'annonce la présence d'une royauté brillante. A l'intérieur, on a entassé des merveilles de luxe ; cependant l'habitation est incommode et de tout point mal disposée. Mais comme l'Angleterre est avant tout un pays de tradition, et qu'il suffit qu'une chose ait été faite pour qu'elle se fasse encore, c'est à Saint-James que la reine tient ses baise-mains et ses grands-levers. Tout, dans le palais, est arrangé en vue de ces réceptions solennelles, nommées, de l'autre côté du détroit, les drawing-rooms, et qui ont bien leur importance dans la vie publique de nos voisins, puisqu'un Anglais présenté à son souverain a désormais le privilège d'être présenté par son ambassadeur à tous les souverains alliés, quand il voyage dans leurs États.

Longtemps à l'avance, la cérémonie du drawing-room est annoncée dans les feuilles de Londres. La foule des curieux, aux abords du palais, est si

grande et tellement pressée, que c'est à peine si les héros de la fête peuvent s'ouvrir un passage à travers leurs rangs incessamment grossis. Ils arrivent dans leurs voitures de gala, parés de leurs plus beaux atours... C'est surtout la toilette des faibles femmes qu'il fait bon voir ce jour-là, pour peu que l'on tienne à se rendre compte de ce qu'une Anglaise peut porter de plumes et de diamants sur son front, de velours et de satin sur ses épaules ! Comme personne ne veut être venu le dernier, tout le monde arrive trop tôt ; il y a souvent de longues et cruelles attentes, car l'étiquette compte les minutes à une horloge qui n'avance jamais. Enfin les portes s'ouvrent et les élus défilent par un, tenant dans leurs mains deux cartes avec leurs noms en lisibles et gros caractères. Une de ces cartes est remise au page de service dans la chambre de la Présence ; l'autre est donnée au chambellan qui vous nomme. On passe en s'inclinant devant la souveraine... Elle vous regarde, daigne parfois vous sourire, et même vous tendre sa main à baiser... Le loyal sujet se retire, la joie dans l'âme, et, le lendemain, achète la gazette de la cour, où il voit son nom imprimé. Les levers de la reine sont exclusivement réservés aux hommes. Hommes et femmes peuvent être admis indifféremment aux drawing-rooms proprement dits. Les plus beaux drawing-rooms ont lieu à l'anniversaire de la naissance de Sa Majesté ; mais on ne fait point de présentations ce jour-là. Ainsi l'a voulu une souveraine plus puissante que Victoria elle-même... l'Étiquette, première et dernière du nom !

Mais quittons ces pensées frivoles et ces propos légers pour entrer dans White-Hall, où s'éleva un jour l'échafaud de Charles I^{er}.

White-Hall fut le palais des rois d'Angleterre, depuis Henri VIII jusqu'à Guillaume III. Il n'en reste plus aujourd'hui que la salle des Banquets, la statue de Jacques II.... et le souvenir du plus infortuné des Stuart. White-Hall s'appelait autrefois la Maison d'York ; elle appartenait au cardinal Wolsey, archevêque d'York. Au moment de sa disgrâce, elle passa à Henri VIII, et prit le nom de White-Hall, qu'elle a gardé depuis. Le White-Hall de Henri VIII était un édifice dans le style architectural, que l'on appelle, en Angleterre, architecture des Tudor. C'était une succession de galeries, de cours, de palais, de chapelles, de jeux de paume, de jardins, de petites arènes pour les combats de coqs, enfin de tout ce qui faisait les délices de la royauté féodale.

Jacques I^{er} voulut faire rebâtir White-Hall, et l'architecte Inigo Jones lui présenta un plan grandiose. Par malheur, ce plan ne fut point exécuté, et

l'artiste s'arrêta, après avoir seulement élevé la salle des Banquets. On la regarde comme un des plus beaux spécimens de l'architecture de Palladio, et c'est à coup sûr une des merveilles de Londres. La salle présente la forme d'un double cube ; elle a cent onze pieds de long et cinquante-cinq pieds six pouces de large. Ce sont d'heureuses proportions. Inigo Jones acheva ses plans de 1619 à 1622. Rubens peignit le plafond en 1635. On dit que Jordaens y travailla avec lui. Leurs peintures représentent l'apothéose de Jacques I^{er}. Van Dyck devait peindre sur les murs l'histoire du très-noble ordre de la Jarretière. Mais ceci est toujours demeuré à l'état de simple projet, et n'a même pas reçu un commencement d'exécution. La salle des Banquets fut convertie en chapelle sous le règne de George I^{er}. C'est là que chaque année, le jeudi saint, on distribue aux pauvres les aumônes de la reine.

Nous n'avons touché qu'un mot de la sanglante tragédie dont White-Hall a vu le dernier acte. L'échafaud fut dressé devant la façade de l'édifice, vis-à-vis du parc. Le roi, pour y monter, dut passer par une fenêtre de la salle, de plain-pied avec la plate-forme. On connaît tous les détails de l'exécution, le bourreau masqué et les mystérieuses paroles murmurées à cette oreille qui allait se fermer à tous les bruits du monde : REMEMBER ! souviens-toi ! Cromwell, le lendemain, se fit ouvrir le cercueil de sa victime, et celui qui disait : « Il ne faut toucher les princes qu'à la tête ! » pesa dans ses mains la tête de Charles Stuart, palpa son corps, et dit froidement : « Il était bien constitué, il aurait vécu longtemps ! »

Une seconde révolution ramena les Stuart à White-Hall, une troisième les en chassa pour toujours, et il ne reste plus d'eux aujourd'hui que la statue de Jacques II, dont le bras étendu semble montrer la place où son père fut décapité.

C'est pour mémoire que nous mentionnons, parmi les demeures de la royauté, Kensington-Palace, vaste édifice très-irrégulier, mais entouré de magnifiques jardins, et parfumé par la plus belle orangerie de toute l'Angleterre. Plusieurs souverains y vécurent et y moururent. Victoria y naquit et y tint son premier conseil : il est donc cher aujourd'hui à tout cœur anglais. L'ancienne collection de peintures a été dispersée ; mais le prince Albert vient d'y réunir, avec autant de goût que de science, de précieux échantillons des vieux maîtres allemands. Les beaux-arts ! n'est-ce point là le véritable luxe de la royauté ?

MANSION - HOUSE.

Après la demeure du souverain, voyons celle du peuple, ou plutôt celle de la bourgeoisie. — Ce qui, en Angleterre pas plus qu'ailleurs, n'est pas tout à fait la même chose.

Le bourgeois de Londres, dans la personne du lord-maire, habite un superbe palais que l'on appelle MANSION-HOUSE : comme qui dirait la maison par excellence. Le Mansion-House a été bâti vers le milieu du dernier siècle, sur les dessins de George Dance, un citoyen de Londres. Lord Burlington avait envoyé à la municipalité un plan de Palladio. « Qu'est-ce que Palladio ? demanda le conseil, avait-il droit de cité chez nous ? N'est-ce pas plutôt un papiste ? » — Le plan de Palladio fut rejeté. Celui de George Dance prête à plus d'une critique : mais si l'ensemble est défectueux, il y a du moins d'heureux détails. La salle égyptienne, par exemple, est assez bien décorée, mais elle ne mérite plus tout à fait son nom, depuis les altérations qu'on a fait subir au plan primitif, qui était une copie exacte de la maison égyptienne, telle qu'elle a été décrite par Vitruve. C'est dans la salle égyptienne que, chaque année, le lundi de Pâques, le lord-maire donne un grand banquet, suivi d'un bal.

Le lord-maire, un des personnages les plus importants de Londres, est élu chaque année le 29 septembre, parmi les aldermen, qui ont rempli l'office de shériff ; on l'installe le 9 novembre ; une procession solennelle déroule à cette occasion ses pompes municipales et surannées entre Londres et Westminster. Cette procession remonte la rive de la Tamise de Blackfriars à Westminster-Bridge, et la redescend de Westminster-Bridge à Blackfriars ; le lord-maire est assis dans un large carrosse aux flancs sculptés, dorés, et peints d'après les cartons de Cipriani. Ce carrosse coûte régulièrement 2,500 francs d'entretien par an. Le premier magistrat s'étale dans un splendide manteau rouge, paré du collier du Saint-Esprit, assisté de son chapelain et de son porte-glaive. Le porte-glaive tient, enfermée dans son fourreau de perles, l'épée historique donnée à la corporation par la reine Élisabeth ; le porte-masse tient la masse d'arme en or, offerte à la Cité par Charles I^{er}. Le lord-maire prête son serment devant un des barons de l'Échiquier, puis il va présider un grand dîner à Guildhall, où se rendent la plupart des ministres de la reine et une foule de personnages éminents dans l'État.

Les appointements du lord-maire sont de 200,000 francs par an, qui passent en frais de représentation. Comme premier magistrat de la Cité, le lord-maire, dans la Cité, a le pas sur les princes du sang. A la mort du souverain il siège dans le conseil privé, et appose sa signature avant tout autre sujet du royaume. La Cité est placée sous sa garde, et, dans les circonstances officielles, quand la reine se présente à Temple-Bar, qui est l'entrée de la Cité, on ferme les portes devant elle : — non pas pour l'exclure, mais pour la contraindre à demander une introduction, qui lui est du reste accordée avec toutes-sortes de cérémonies courtoises.

La Cité forme une ville à part, un gouvernement particulier dans le gouvernement général de l'État. La corporation de la Cité comprend vingt-six aldermen, parmi lesquels le lord-maire, deux shérifs, et un conseil de quatre cent six membres. — Je ne cite que pour mémoire, dix ou douze mille officiers et autres subalternes. — La Cité porte pour armes l'épée de saint Paul et la croix de saint George.

MAISONS ARISTOCRATIQUES ET MAISONS BOURGEOISES.

Maintenant que nous avons visité ces grands palais de la royauté et de la première dignité municipale, il faut voir ceux de l'aristocratie. Ils sont nombreux et d'une opulence princière ; enrichis pour ainsi dire des dépouilles du monde : dépouilles artistiques, conquises avec l'or, plus qu'avec le fer.

Entre ces somptueuses demeures, une des plus remarquables, c'est Lambeth-House, où réside l'archevêque de Cantorbéry. Commencé au treizième siècle, ce palais présente des spécimens de tous les genres d'architecture ogivale connus en Angleterre, depuis la simple ogive, toute voisine de l'arche normande, jusqu'au gothique perpendiculaire. C'est dans la petite église attenant à Lambeth-House, que l'on consacre toujours, et que l'on enterre souvent les archevêques primats d'Angleterre. Lambeth-House a une magnifique entrée en briques rouges, et une jolie chapelle ; mais les trésors d'art ne répondent pas à toutes les promesses de l'extérieur, et l'on n'y trouve guère à citer qu'un seul tableau : c'est un portrait signé d'Holbein et très-authentique.

Aspley-House, au coin d'Hyde-Park, fut, de 1820 à 1852, la résidence du feld-maréchal, duc de Wellington.

C'est une maison du dix-huitième siècle, dont la façade en briques a été recouverte d'un parement en pierre de Bath, qui s'efforce de lui donner une apparence monumentale. On y a même ajouté un portique, et une galerie de 90 pieds de long. Le Grand-Duc, comme on l'appelle de l'autre côté de la Manche, jugea même à propos de fortifier ses fenêtres avec des blindages de fer, depuis certaine promenade de la populace sous les balcons de sa seigneurie. Du reste, l'idée fit fortune, et à partir de cette époque plusieurs maisons de l'aristocratie se sont mises en état de soutenir des sièges. Aspley-House contient une assez belle galerie, où nous distinguons les noms de Vélasquez, de Claude Lorrain, de Jean Steen, de Van-Ostade, et de Wouvermans ; mais elle se recommande plus encore à l'étranger par une collection de maîtres anglais assez distingués. N'oublions pas de rappeler au lecteur que c'est devant Aspley-House que s'élève la statue d'Achille, dédiée au noble lord par les dames anglaises. Dans le peuple, cette statue peu habillée passe généralement pour représenter la beauté plus ou moins classique du feu duc.

Il n'est pas un étranger qui ne se soit arrêté au coin de Charing-Cross, devant le Lion passant, qui domine un édifice sombre et fier. C'est la demeure du comte de Northumberland, de l'illustre race des Percy. Les appartements merveilleusement disposés pour les réceptions ont reçu la plus noble des décorations. On a transformé les salons en galeries de tableaux. Saluons en passant, Titien, Basano, le Guerchin, Jordaens, Franz Sneyders ; Ruysdaël, Mabuse, Canaletti et Raphaël. Toute la maison est meublée dans l'ancien style, solide, massif, d'une richesse qui accable. L'escalier est royal, et tel qu'il convient pour étaler sur ses larges volées la queue moirée des robes de duchesses.

Stafford-House, entre les deux parcs, Green et Saint-James, passe à bon droit pour la plus belle habitation privée de toute l'Angleterre. Elle fut bâtie pour le duc d'York, second fils de George III, qui mourut avant de l'avoir habitée ; elle devint alors la propriété du marquis de Stafford, depuis duc de Sutherland, un des plus riches personnages des trois royaumes. Comme grandeur, comme goût, comme magnificence, Stafford-House peut lutter avec les palais des rois. La galerie longue de 120 pieds, large de 32, renferme de précieux échantillons de tous les maîtres de l'art : Raphaël, Guido Reni, Guerchin, Titien, Murillo, Zurbaran, Vélasquez, Albert Dürer,

Honthorst, Poussin, Rubens, Van-Dyck, Téniers, Terburg, Reynolds, Lawrence, Landseer, Paul Delaroche, Winter-halter.

Grosvenor-House, résidence du marquis de Westminster, arrête le passant, dans Upper Grosvenor Street, devant sa colonnade grecque, et la double arche de son portail. Formée par trois générations d'hommes de goût, la galerie du marquis de Westminster est surtout consacrée à la gloire de Rubens et de Claude Lorrain, accompagnés, du reste, d'un éclatant cortège de grands noms.

Bridge Water-House, au contraire, est consacré plus particulièrement aux maîtres italiens, postérieurs à Raphaël. Aucune collection particulière d'Europe ne peut lutter sous ce rapport avec Bridge Water-House. Sa galerie comprend d'ailleurs un assez bon nombre de tableaux italiens ou français, 158 flamands, hollandais ou allemands ; 33 anglais et 45 glorieuses épaves de la collection Standish, appartenant jadis à Louis-Philippe, et, après les événements de 1848, dispersée aux quatre coins du monde par le vent des enchères.

Nous pourrions mentionner encore vingt résidences de l'aristocratie anglaise, non moins belles que celles-ci, et vraiment dignes d'attirer l'attention des voyageurs. Leur architecture grandiose, parfois bizarre, tranche vivement sur l'ennuyeuse et mesquine monotonie des maisons bourgeoises, et contribue à donner à certains quartiers de la ville cette physionomie hétéroclite, qui réunit, sans les combiner, des traits empruntés à tous les siècles et à tous les pays : le palais grec est à côté du château gothique ; une colonnade, qui se souvient de l'Allambrach, avoisine l'arche lourde des Normands. Tout cela est bien parfois un peu extravagant : on cherche en vain les caractères d'une architecture nationale : on ne trouve que l'imitation étrangère. C'est à se croire dans une rue de la vieille Rome d'Auguste ou de l'Athènes de Périclès, avec le soleil en moins et le brouillard en plus.

Les maisons de la haute finance et des grandes entreprises industrielles nous présentent les mêmes singularités. On se promène entre deux rangs de Parthénons, habités par des négociants en gros ; on s'arrête devant la colonnade d'un temple de Pestum, qui porte à son fronton l'enseigne d'une compagnie d'assurance sur la vie.

Quant aux maisons anglaises proprement dites, — à celles de la simple bourgeoisie, — qui représentent plus particulièrement l'architecture nationale, (et quelle architecture !) elles nous offrent le spécimen, tiré à trois

cent mille exemplaires, d'une maussade uniformité. Elles sont petites, séparées de la large rue par un large trottoir, privées de cour, de jardin et de porte cochère : un fossé profond, recouvert de barreaux ou garni de grilles, lui sert de défenses contre l'étranger, — c'est-à-dire contre l'ennemi. C'est au fond de cette tranchée que l'on place les cuisines, l'office, avec toutes les dépendances nécessaires à la vie matérielle. C'est par là que les fournisseurs descendent leurs denrées, sans troubler par aucun bruit importun le silence et le recueillement de la famille. La maison est étroite, car le terrain est cher. Elle est basse, sans aucun ornement extérieur, le plus souvent à deux étages, et à trois fenêtres de front, avec châssis en guillotine. Mais si la maison est petite, l'Anglais a du moins le bonheur de l'habiter seul avec sa famille, — sans voisins, sans locataires... et sans portier.

L'impression générale, quand on traverse ces rues bourgeoises, c'est une impression de tristesse : tout vous repousse, rien ne vous accueille. On regrette le seuil hospitalier de ces beaux palais du Midi qui semblent toujours ouverts à l'étranger. L'œil s'étonne d'abord, et bientôt s'afflige et s'attriste de cette couleur noire uniforme qui revêt tous les objets, noir sans éclat et sans vigueur, aussi différent des teintes dorées du Midi que le brouillard est loin du soleil : c'est le noir du charbon, dont la poussière subtile, impalpable, s'attache à tout, pénètre partout, et saupoudre de mine de plomb tous les monuments qui sont en deuil. C'est après deux jours de flânerie dans ces rues peintes avec du cirage qu'un Parisien, habitué aux splendeurs du boulevard, donnait de Londres ce signalement, où l'on retrouve assez bien tous les traits du porteur.

Rues larges.

Passages étroits.

Parcs nombreux.

Maisons noires.

Portes petites.

Squares ronds ou ovales.

Quais hideux.

Cabriolets faits en citadines.

Pavés rares.

Édifices bien portants.

Cafés invisibles.

Boue abondante.

Décrotteurs ignorés.

Soleil étonné.
Passants tristes.
Dimanches tristes.
Ponts magnifiques.
Valets bien mis.
Maîtres mal habillés.
Mendiants pieds nus.
Mendiantes en chapeau de satin.
Grisettes nu-bras, nu-cou, épaules nues.
Omnibus bruyants.
Marteaux de porte plus bruyants.
Vieux habits très-bruyants.
Watchmen admirables.
Soldats très-long.
Pieds de femme très-long.
Nez d'homme tout le contraire.
Bas de coton bon marché.
Tout le reste fort cher.

LES PARCS DE LONDRES.

Les Anglais appellent leurs parcs les poumons de Londres, et si l'image manque de grâce, du moins ne manque-t-elle point de justesse. Ces vastes parcs, qui occupent une partie considérable de l'immense espace sur lequel s'étend la ville de Londres, ne sont pas seulement la joie et la fête de ses yeux, ils sont encore la source de sa santé, et une des causes les plus directes de son bien-être ; c'est à eux qu'elle doit ce qu'elle respire d'air pur, et l'ombre des grands arbres, et le parfum des fleurs, et, de temps en temps, le rayon de soleil qui caresse la joue de ses enfants. Quand on a dessiné ces parcs, on ne leur a point, comme ailleurs, mesuré l'espace d'une main avare ; on les a, au contraire, laissés en toute liberté développer les accidents et les caprices des terrains. Ils ont leur plaine et leur vallée, leur rivière et leur lac, avec leur petit bout de forêt...

Et super his sylvæ paulum foret !

Enfin, c'est un coin de la simple nature, au sein même de la civilisation la plus concentrée et la plus ardente, et la moins naturelle qui fut jamais.

Sans compter ses jardins sans nombre et ses squares multipliés, Londres nous offre six parcs principaux : Saint-James, Green et Hyde-Parks, se prolongeant jusque dans les jardins de Kensington ; Regent's-Park, Victoria-Park, et Battersea, maintenant en cours d'exécution.

Le parc de Saint-James n'est pas le plus grand de Londres, mais c'est un des plus célèbres. Il est admirablement situé, au centre même de la ville, et entouré de palais : les Horse-Guards, l'Amirauté, le Trésor, la terrasse de Carlton-House, et les splendides demeures de la royauté, Saint-James et Buckingham. Ajoutez de grands arbres, de larges promenades, une magnifique pièce d'eau, des musiques matin et soir, et des parades militaires, et vous comprendrez que le bourgeois soit fier de cette promenade favorite.

Saint-James a quatre-vingt-onze acres de superficie ; Green-Park, tout à côté, n'en a pas plus de soixante, mais il est encadré dans une bordure de maisons aristocratiques, qui marient à ses grandes masses de verdure sombre les belles lignes de leur architecture.

Hyde-Park a d'autres proportions : avec les jardins de Kensington, qui le touchent, il comprend une superficie de plus de 700 acres : Sa belle entrée, du côté de Picadilly, présente un triple portique, avec une grille en fer, et une fort remarquable reproduction des marbres du Parthénon, qui lui servent de frise.

Hyde-Park a été adopté par la fashion : c'est là que pendant la saison de Londres, c'est-à-dire d'avril à juillet, on peut voir le splendide défilé de la mode, de l'élégance et de la fortune ; les équipages de gala, les chevaux de sang, les éclatantes livrées, qui brillent à travers la poussière de la route du Roi (Rotten-Row), d'Aspley-House à Kensington-Garden. Le parc, du reste, présente, selon les heures du jour, les aspects les plus variés : il n'a pas les mêmes hôtes au lever et au coucher du soleil ; sur la première pointe de six heures, on voit passer ceux que nous appellerons les cavaliers hygiéniques, à qui le cheval est ordonné comme remède, par décret de la Faculté. A huit heures, commence à paraître le bataillon rose et blond des

beaux enfants et des admirables jeunes filles de l'aristocratie, qui prennent leur première leçon sous la surveillance d'un père, d'un frère, ou parfois d'un cousin. On dirait autant de vignettes détachées du vélin d'un keepsake, et posées sur une selle d'amazone ; un peu plus tard ce sont les membres du Parlement, qui viennent chercher une bouffée d'air frais après les séances nocturnes et orageuses de la Chambre des communes. Les vraies élégances, les astres du High-life, ne brillent que plus tard.

La magnifique pièce d'eau, qu'on appelle Serpentine River, est une création de la reine Caroline, femme de George II. Les voitures et les cavaliers sillonnent incessamment la belle route carrossable que l'on a pratiquée sur sa rive supérieure.

On se rappelle que c'est dans Hyde-Park que M. Paxton avait élevé, en 1850, le palais de verre du Great-Exhibition, que l'on a placé depuis à Sydenham-Palace.

Les jardins de Kensington, qui touchent à Hyde-Park, offrent aux gais promeneurs une excellente musique militaire, et des idylles à demi rustiques, qui rappellent à l'esprit les doux et jolis sites du Prater viennois.

Le Regent's-Park doit son nom à une intention du régent, depuis George IV, qui voulut s'y faire bâtir un palais. Ce projet ne fut pas suivi d'exécution. Les 472 acres de Regent's-Park ont été dessinés et plantés par le célèbre architecte John Nash ; longues allées, vastes pelouses : ici tout est grand ! Mais la curiosité du parc, c'est son jardin zoologique, qui occupe de vastes terrains à son extrémité. Ce jardin, qui appartient à la Société zoologique de Londres, fondée, en 1826, pour favoriser l'introduction, l'acclimatation et le développement du règne animal en Angleterre, est sans contredit le plus rare et le plus complet assemblage d'animaux de toutes espèces, enlevés à toutes les zones et empruntés à tous les climats qu'il y ait dans le monde entier. On y peut voir les hippopotames du Nil à côté des éléphants blancs de Siam, les orangs-outangs de Singapour auprès des aptéryx de la Nouvelle-Zélande, l'ours des mers glaciales à trois pas de la girafe des tropiques, les serpents éclos sous le soleil de l'équateur, et les oiseaux de l'Australie. Je ne parle même pas des tigres, des lions et des panthères, ornement obligé de toutes les ménageries un peu civilisées. Deux ou trois fois par semaine la magnifique Angleterre fait donner par la musique de la garde des sérénades à ces hôtes lointains, qui, sans doute, oublient les déserts et leurs ennuis en écoutant le God Save the Queen !

Le Victoria-Park, création de la souveraine dont il porte le nom, comprend 26 acres de prairies et de plantations, qui contribuent à la santé d'un demi-million d'habitants répandus dans les quartiers plus populeux qu'élégants de Spitalfields et de Bethnal-Green.

C'est à peu près le rôle que joue Battersea-Park du côté de Chelsea-Hospital.

Londres est fier, et à juste titre, de ses parcs : ils sont l'ornement et la grâce de la grande cité, et l'un des traits les plus caractéristiques de sa physionomie. On les aime, on les visite, on vit tour à tour à leur ombre ou dans leur lumière ; les beaux enfants s'ébattent sur leurs pelouses ; les hommes méditent sous leurs grands arbres, et les jeunes filles parcourent doucement leurs longues allées, un livre à demi fermé dans leurs mains distraites, — toutes rêveuses.

LE PALAIS DU PARLEMENT.

Le palais du Parlement, ou plutôt, pour nous servir de l'expression anglaise, les maisons du Parlement Houses of Parliament, s'élèvent sur la rive gauche de la Tamise, entre le fleuve et l'abbaye de Westminster. C'est un des plus magnifiques monuments de l'Europe, et peut-être le plus grand édifice gothique que l'on connaisse. On ne peut guère lui comparer que les splendides hôtels de ville de Bruxelles, de Gand, d'Ypres et de Louvain. Il occupe l'emplacement de l'ancien palais royal de Westminster, détruit par l'incendie du mois d'octobre 1834, — il couvre environ huit acres de terrain. La maçonnerie, que l'on admire, est en limestone du Yorkshire, et la terrasse du bord de l'eau en granit d'Aberdeen. La principale façade, qui regarde le fleuve, est très-ornée ; elle mesure près de neuf cents pieds de long ; cette vaste surface a reçu pour décoration des motifs d'architecture, des rangées de statues et les écus des rois et des reines de l'Angleterre. La façade opposée, qui regarde la terre, est peut-être encore plus pittoresque, et à mesure qu'on enlève les échafaudages qui la couvrent encore, de nouvelles portions se révèlent aux regards plus brillantes que les autres. — Au sud-ouest de l'édifice, la cour Victoria, large de 75 pieds, élève sa pyramide à 340 pieds du sol. L'arc en tiers-point, qui sert d'entrée à la reine Victoria, a 65 pieds de hauteur. Sa voûte entière est toute brodée d'ornements, et l'intérieur du portail est décoré des statues des saints

patrons de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande, au milieu desquels on a placé la reine Victoria, entre deux figures symboliques représentant la Justice et la Miséricorde, les deux plus nobles attributs des rois. La tour centrale, dont le diamètre est de 60 pieds, et la hauteur de 300, s'élève au-dessus de la grande salle octogone qui occupe le centre du palais. On admire sa voûte hardie, qu'aucun pilier ne soutient. La tour de la cloche, qui domine le pont de Westminster, est un carré de 40 pieds, surmonté d'un beffroi, délicatement ouvragé, de 320 pieds de haut. D'autres tours, moins élevées, mais d'une forme toujours heureuse, et disposées sur différentes parties de l'édifice, avec une remarquable intelligence de l'effet pittoresque, ajoutent beaucoup au mérite de l'édifice.

L'entrée royale, située comme nous le disions tout à l'heure, sous la tour Victoria, conduit tout d'abord au porche normand, destiné à raconter, dans une série de fresques héroïques, les exploits de la forte race qui a donné à l'Angleterre sa plus glorieuse dynastie. A droite du porche normand, on pénètre dans une vaste salle nommée Robing Room, ou la chambre de la Vêtue ; c'est dans cette chambre que le souverain prend le manteau royal. Au Robing Room succède la galerie royale, dont la décoration, encore inachevée, consistera en fresques, représentant les principaux événements de l'histoire d'Angleterre, peintes sur vitraux de couleur, enfin, en un plafond sculpté avec riches armoiries. La Chambre du Prince, décorée avec non moins de splendeur, conduit à la Chambre des lords, pairs du royaume, longue de 97 pieds, large et haute de 45. Cette partie du palais est le dernier mot de la magnificence anglaise. Jamais un banquier n'a rêvé rien de plus riche. Disons-le cependant, pour être juste, cette richesse n'exclut pas le goût, et les architectes ont su trouver le secret de l'harmonie dans la splendeur. Si précieuse que soit la matière, elle est vaincue par l'art, et les yeux sont tout à la fois éblouis et satisfaits. Dans cette Chambre des lords, ouverte pour la première fois le 16 avril 1847, on remarque le trône royal de Victoria, avec les deux fauteuils du prince de Galles et du prince Albert ; en face du trône, le sac de laine traditionnel, sur lequel s'assied le lord chancelier, le premier magistrat de cette nation de marchands, qui a du moins le mérite de ne pas renier les sources de sa prospérité.

C'est dans cette chambre qu'a lieu chaque année l'imposante cérémonie de l'ouverture et de la clôture du Parlement. Les salves de l'artillerie annoncent l'arrivée de la reine : elle paraît bientôt, précédée des hérauts dans leurs costumes moyen âge, et des principaux officiers d'État dans leurs

riches livrées. Les lords sont en robe fourrée d'hermine. Le discours que lit la reine lui est présenté par le chancelier, à genoux devant elle. Ce pays de la liberté a conservé des formes d'adoration monarchique que lui envierait la Turquie, avec son despotisme oriental. N'oublions pas de dire qu'avant l'arrivée de la reine on visite toutes les caves du palais. C'est une précaution qui date de 1605. On se souvient de la Conspiration des Poudres.

La Chambre des communes, malgré son beau plafond, est loin d'égaler les magnificences de la Chambre des lords. Elle est aussi haute et aussi large, mais elle n'a que 62 pieds de long. Les galeries en chêne d'Angleterre — le plus beau chêne du monde — ont de fort belles sculptures. Des vitraux de couleur, pour lesquels l'artiste n'a pas fait grand frais d'imagination, adoucissent, en la tamisant, la lumière trop vive — les jours où il y a du soleil à Londres. Cette salle est très-simple, elle n'a pas de tribune, et chaque orateur y parle de sa place, en s'adressant au président. Reconnaissons cependant que soit pour la grandeur des sujets et pour le talent des orateurs, soit pour la profondeur des vues politiques, et la suite dans la direction des affaires publiques, cette chambre sans tribune peut lutter avec les plus grands souvenirs du Forum et de l'Agora.

Il ne faut pas quitter le palais du Parlement sans jeter au moins un coup d'œil sur la salle Saint-Étienne, où seront un jour les statues de douze hommes qui auront fait preuve d'une capacité supérieure dans la Chambre des communes. Six des douze niches sont déjà remplies : les autres attendent et semblent provoquer l'avenir à produire aussi de grands citoyens habiles en l'art de bien dire.

La salle d'attente supérieure de la Chambre des communes porte le nom de salle des Poètes. Elle aura pour décoration huit fresques représentant Chaucer, Spenser, Shakspeare, Milton, Dryden, Pope, Walter Scott et lord Byron. Il est bon que les hommes politiques puisent l'inspiration à ses sources les plus hautes et les plus pures. Quintilien ne recommandait-il pas aux orateurs la lecture assidue des poètes ?

LES ÉGLISES DE LONDRES.

La réforme est iconoclaste de sa nature : elle a détruit plus de temples qu'elle n'en a élevé, et ses plus beaux monuments sont ceux qu'elle a su conserver, après les avoir trouvés dans l'héritage du catholicisme. On ne

voit guère à Londres que des chapelles qui ressemblent à tout plutôt qu'à des lieux de prière et d'adoration. C'est sec et froid comme une homélie protestante. Point d'architecture, point de nobles images de la Vierge et des saints ; mais des murs nus, avec des chaises à l'entour, et, pour simuler l'autel, quand il y a un autel, quelque chose qui ressemble à la table d'un greffe. Ajoutez que ces monuments du protestantisme n'ont même pas pour eux la grandeur, un des plus sûrs prestiges des choses humaines. Par l'inévitable conséquence de son principe, la réforme, dès qu'elle eut perdu l'unité, se divisa en une foule de sectes. Chacune voulut être chez soi, libre et indépendante de toute autre. Aussi, tandis que le catholicisme, réunissant toutes les forces et toutes les volontés, élevait jusqu'au ciel le superbe témoignage de son respect et de son amour, et imposait à la terre, tremblante sous leurs pieds, ces fières basiliques, vraies montagnes de pierres où s'abrite tout un peuple à l'ombre de l'autel, la réforme faisait des chapelles de quartier et des oratoires de coin de rue. Voilà la principale et sans doute l'unique cause de l'absence de monuments religieux que l'on remarque dans l'Angleterre moderne.

SAINT-PAUL.

Nous devons cependant faire une exception éclatante pour la cathédrale de Saint-Paul de Londres.

Commencée le 21 juin 1675, la cathédrale de Saint-Paul est la plus belle œuvre monumentale du protestantisme. A tout prendre, c'est une grande-œuvre. Le plan général de l'édifice est celui de la croix latine, avec une projection latérale vers l'ouest, ménagée dans le but de donner plus d'importance au portail occidental. Le vaisseau mesure 500 pieds de long, 100 de large. Le sommet de la croix, qui surmonte l'édifice, est à 404 pieds au-dessus du sol. Les sculptures de l'entablement représentent la conversion de saint Paul. Un certain nombre de statues ont été disposées autour-du monument, avec une véritable intelligence des conditions de l'art décoratif. Nous signalerons surtout saint Pierre, saint Paul, saint Jacques et la reine Anne. L'extrémité occidentale est ornée d'un double portique ; au nord et au sud le portique est semi-circulaire, et les architectes ont combiné les deux ordres, corinthien et composite. Il faut reconnaître que l'ensemble est d'une majestueuse harmonie. L'intérieur, malgré sa coupole peinte, présente

un aspect de nudité qui afflige l'œil habitué aux splendeurs italiennes. Des additions malheureuses ont défiguré le plan primitif en rétrécissant l'édifice déjà long. Les peintures, au nombre de huit, et dues au pinceau de sir James Thornhill, représentent les principaux événements de la vie de saint Paul. Elles ne valurent jamais grand'chose, et elles valent aujourd'hui moins que jamais ; car on les laisse dans le plus triste abandon. Ajoutons un bel orgue, et, dans le chœur, des sculptures qui ne sont pas sans mérite.

Mais ce qui rend Saint-Paul intéressant et cher au peuple anglais, ce sont ses monuments funéraires. Quelques-uns ont une véritable valeur comme œuvre d'art : telles sont les statues du docteur Johnson, de sir Joshua Reynolds, tels sont encore le tombeau de Nelson, dont le bras absent est caché par l'Union-Jack, ou pavillon du Royaume-Uni, et celui de lord Cornwallis. D'autres n'ont pour tout mérite que le nom et le souvenir des hommes dont ils gardent la cendre. Plusieurs de ces gloires, exclusivement anglaises, n'ont pas franchi le Pas-de-Calais. On descend dans la crypte pour visiter le sarcophage qui renferme le cercueil de Nelson. Ce sarcophage avait été construit pour Henri VIII, aux frais du cardinal Wolsey. Quant au cercueil, il a été fait avec le bois du grand mât du vaisseau l'Orient, que le héros montait au combat du Nil. Ce fut un présent de son ami, le capitaine Ben-Hallowell. « Je vous envoie ce cercueil, lui écrivait-il ; quand vous serez fatigué de cette vie, vous vous coucherez dans un de vos trophées. » On n'est pas plus Anglais, mais on peut l'être autant ! Nelson accepta le présent, et le fit placer tout debout dans sa cabine, derrière la chaise où il s'asseyait pour dîner.

ABBAYE DE WESTWINSTER



L'ABBAYE DE WESTMINSTER.

L'abbaye de Westminster évoque dans notre esprit les souvenirs d'un autre âge, A son nom seul, le passé revit dans notre âme, les cortèges des rois et des prélats se déroulent devant nos yeux avec la double pompe du catholicisme et de la royauté, et les pierres éloquentes prennent une voix pour nous raconter les fastes tour à tour grandioses et terribles de la vieille Angleterre.

Westminster fut fondé au commencement du septième siècle par Sébert, le roi saxon, puis agrandie par Edgar et par Édouard le Confesseur. Mais, après divers changements successifs, ce furent Henri III et son fils Édouard qui donnèrent au temple sa dernière forme, celle que nous admirons encore aujourd'hui. A l'exception de la chapelle d'Henri VII et des tours de l'ouest, ornées à l'extrême, le style de l'église appartient aux dernières années de

l'époque où fleurit ce que l'on appelle le premier gothique anglais. La chapelle d'Henri VII, au contraire, appartient aux derniers temps du style perpendiculaire, et les tours occidentales, construites sur les dessins de Wren, marient avec peu de bonheur les styles grec et gothique, qui sont plutôt faits pour s'exclure que pour s'unir : ce n'est même pas un mariage de raison. Le plan général de l'édifice nous offre la figure de la croix latine, avec chapelles rayonnant autour du chœur, et une dernière chapelle, celle d'Henri VII, par delà le chœur, à l'extrémité de l'abside, dédiée jadis à la Vierge, selon les prescriptions de l'architectonique du moyen âge.

On entre ordinairement dans l'église par la porte du transept occidental, et l'on se trouve tout d'abord dans ce Coin des poètes, qui est le Saint-Denis du génie littéraire. Ici les monuments sont ou des tombes ou des cénotaphes.

La tête pensive — et un peu trop sentimentale — de Shakspeare attire tout d'abord le voyageur. Il est roi dans ce royaume de la gloire. Autour de lui, comme des sujets autour de leur monarque, on a rangé Chaucer, le père de la poésie anglaise, et Spenser, et Johnson, et Butler, l'auteur de Hudibras, et Prior, et Thomson, avec le cortège des saisons qu'il a chantées, et Goldsmith, conduit à la postérité par la main du vicaire de Wackefield, et Gray, qui soupire l'élégie des cimetières, et Southey, et Sheridan. Je m'étonnais tout haut de ne pas retrouver le nom et la mémoire de lord Byron dans ce panthéon de la gloire britannique. « Il n'est pas entré dans ce temple du Christ parce qu'il ne croyait pas au Christ ! » me répondit un Anglais grave qui avait entendu ma question.

Mais en dehors de ce coin privilégié des poètes, nous retrouverons encore dans l'abbaye de Westminster plus d'un nom illustré par la plume. Citons parmi tous les autres Macpherson, le traducteur ou l'inventeur d'Ossian. Ceux qui ont repoussé Byron ont admis Garrick. Le comédien a obtenu ce que l'on avait refusé au poète.

Nous n'accompagnerons point le visiteur dans les huit ou dix chapelles que l'on montre, et où il retrouvera les tombeaux de la plupart des rois et des reines de l'Angleterre et des grands personnages politiques du royaume. Nous ne pourrions faire qu'une énumération à la fois incomplète et ennuyeuse, qu'il est au moins inutile d'entreprendre. Tout le monde connaît l'enflure et la vanité de ces pompes de la mort, par lesquelles les grands de la terre essayent de se consoler du néant qui les prend.

De toutes ces chapelles, remplies de monuments funéraires, la seule peut-être qui mérite l'attention du voyageur, c'est la quatrième, ou chapelle de l'Abside, dédiée autrefois à la Vierge, et qui, comme nous l'avons déjà dit, porte aujourd'hui le nom de chapelle de Henri VII. On y monte par une volée de douze marches, au haut desquelles on se trouve devant une magnifique porte de chêne, recouverte de bronze sculpté, et toute chargée de devises. On y remarque surtout l'enlacement dans la même couronne des roses blanches de la maison d'York et des roses rouges de la maison de Lancastre. L'aspect général de la chapelle est saisissant : il est difficile de réunir autant de choses dans un aussi petit espace. On voit le long des murailles les stalles et les bannières des chevaliers du Bain, comme on voit dans la chapelle de Windsor celles des chevaliers de la Jarretière. Une sorte d'autel, qui porte l'effigie du roi et de la reine, sert de tombe à Henri VII. C'est l'ouvrage du sculpteur italien Torrigiano, et peut-être la plus importante sépulture de toute l'Angleterre. Une grille de fer d'un beau travail l'entoure de toutes parts. Mais les tombes royales se pressent dans cette petite chapelle. Les poètes, les artistes et les femmes courent tout d'abord à celle de Marie-Stuart, sur laquelle le sculpteur Cornélius Cure a placé la plus touchante et la plus fidèle image que l'on connaisse de la belle et infortunée reine d'Écosse. Un peu plus loin, une autre tombe nous montre la face anguleuse et roide de celle que les Anglais appellent la vierge au Cœur-de-Lion, et Shakspeare, la vestale de l'occident, l'orgueilleuse fille d'Henri VIII, la reine Élisabeth ! Élisabeth et Marie Stuart ! la même chapelle a reçu leurs cendres ennemies ; leur haine sans doute s'est refroidie dans la mort ! Nous pouvons à peine indiquer tous les hôtes de ces voûtes royales, la reine Marie d'Angleterre, Jacques I^{er}, Charles II, la reine Anne, George II et la reine Caroline. On a eu soin d'enlever à chacun de ces deux derniers cercueils la planche par laquelle ils se touchaient, et les deux époux mêlent aujourd'hui leurs poussières, comme jadis ils mêlaient leurs âmes. De nombreuses statues se marient avec beaucoup d'art et de goût à l'architecture de la chapelle. — Comme ensemble de décoration monumentale, comme élégance, comme simplicité, comme caractère, c'est peut-être ce que l'on peut trouver de mieux dans toute l'étendue des trois royaumes.

Une autre chapelle, la sixième, n'offre pas moins d'intérêt à l'historien, ou même au simple visiteur : elle est située précisément derrière le maître-autel de l'abbaye, et porte le nom de chapelle d'Édouard le Confesseur, ou

de chapelle des Rois. Le centre de la chapelle est occupé par la châsse du pieux monarque, incrustée des plus riches mosaïques ; elle date du règne d'Henri III. Près de cette châsse, relique d'un saint, on montre les reliques de la royauté ; ce sont les deux fauteuils qui servent encore aujourd'hui au couronnement des souverains de l'Angleterre. Le plus vénérable par son antiquité contient la fameuse pierre de Scone, retenue à la place du siège par des crampons de fer. C'est tout simplement un morceau de sandstone, d'un gris rougeâtre, équarri et poli ; il a vingt-six pouces de long, sur seize de large et onze d'épaisseur. Cette pierre, sur laquelle s'asseyaient les rois d'Écosse, trône primitif et grossier, fut apportée d'Écosse en Angleterre par Édouard I^{er}, comme preuve de sa conquête. Le second fauteuil, beaucoup plus moderne, fut commandé pour le couronnement de la reine Marie, femme de Guillaume III. La grille qui sépare du chœur la chapelle des Rois est du temps d'Henri VI. Au-dessous de la corniche, court une frise de quatorze sculptures en bas-relief, représentant les divers événements de la vie du Confesseur. Comme tombe royale, nous citerons celle d'Édouard I^{er}, composée de cinq larges plaques de marbre de Purbeck, et portant cette inscription :

EDWARDUS PRIMUS SCOTORUM MALLEUS HIC EST.

En 1774, on ouvrit la bière du saint. On le trouva dans un état de conservation parfaite, la couronne d'étain doré sur la tête, le sceptre de cuivre également doré dans sa main droite, et, dans la gauche, le sceptre et la colombe, de même métal. A la suite du Confesseur viennent les tombes d'Éléonore, femme d'Édouard I^{er}, d'Édouard III, de Richard II, d'Henri V, de Richard III, d'Édouard IV, et d'Henri VII, le fondateur de la chapelle.

Lorsqu'on quitte le guide et que l'on sort des chapelles qui rayonnent autour du chœur, on retrouve, dans la nef et dans les bas-côtés de l'église, les tombes plus ou moins monumentales d'une foule d'illustrations de la Grande-Bretagne, dont la plupart tiennent leur place dans l'histoire du monde. Voici d'abord les hommes d'État : Pitt, Fox, Gratlan, Canning, Castlereagh, l'amiral Vernon, lord Chatam, le père de Pitt, celui qui fut premier ministre à vingt-deux ans ! et notre ennemi toute sa vie. — Au

milieu d'eux, voici un mathématicien, Isaac Newton, qui trouva la loi sublime de la gravitation des mondes, en y pensant toujours, selon sa propre parole.

Tout à côté de l'abbaye, on voit un joli cloître, d'architecture normande, sous lequel les morts, aux rangs pressés, dorment leur dernier sommeil.

Nous ne pouvons point parler des temples sans dire au moins quelques mots de la religion.

L'exercice de tous les cultes est libre dans le Royaume-Uni. Mais il y a une religion d'État (established church). Pour l'Angleterre et pour l'Irlande, la religion d'État est le calvinisme épiscopal ; pour l'Écosse, c'est le presbytérianisme. Bien que toutes les communions chrétiennes, et même, depuis quelques mois, les Israélites, participent également à tous les droits civils et politiques, cependant la religion d'État jouit de privilèges dont les abus exorbitants révoltent, même en Angleterre, les esprits qui gardent encore la notion du juste.

Le souverain, qui prend le titre de défenseur de la foi, est le chef suprême de l'Église anglicane. A vrai dire, il en est le pape. L'archevêque de Cantorbéry, que l'on nomme aussi archevêque métropolitain, en est le primat. Viennent à sa suite les archevêques, les évêques, les doyens, les chanoines, les prébendiers, les archidiacres, les recteurs, les ministres et les pasteurs.

Ce clergé, qui est tout à la fois pouvoir temporel et spirituel, dispose de ressources immenses. Il est à lui seul plus riche que tous les clergés d'Europe réunis. Indépendamment de son casuel, dont les taxes sont fort élevées, il lève une dîme de 50 millions par an, sur le catholique et le juif, aussi bien que sur le protestant. Ajoutons qu'il touche, en outre, sous le nom de bénéfices, les revenus afférents à des évêchés, à des cures, à des chapelles, revenus qui lui sont garantis par des propriétés de différentes natures, et souvent d'une haute valeur.

Ces bénéfices, qui rapportent une somme annuelle de plus de 75 millions, sont au nombre de 10,708, dont la collation se trouve ainsi répartie :

La couronne dispose de 952 bénéfices ;

Les archevêques et évêques, de 1,248 ;

Les doyens, chapitres et corporations religieuses, de 784 ;

Les autres dignitaires de l'Église, de 1,851 ;

Les universités, collèges et corporations civiles, de 721 ;

Les corporations municipales, de 53 ;

Les proprélares privés, de 5,096.

Les plus fortes parties prenantes à ce gâteau des prêtres, qui vaut bien un gâteau des rois, sont :

L'archevêque de Cantorbéry, qui touche par an 19,182 livres sterling ;

L'archevêque d'York, qui reçoit 12,629 livres sterling ;

L'évêque de Durham, dont les revenus sont de 10,066 livres sterling ;

L'évêque de Londres, appointé à 13,929 livres sterling ;

L'évêque de Winchester, qui jouit de 11,151 livres sterling ;

L'évêque d'Ély, rémunéré par 11,605 livres sterling ;

Toutes ces richesses, inégalement réparties, font des membres du haut clergé de véritables nababs en habit noir et en cravate blanche, tandis qu'on laisse végéter dans une médiocrité voisine de la gêne les humbles desservants qui se pressent aux derniers degrés de l'échelle, en attendant que la protection ou la faveur les aide à monter. Aussi ne peut-on point porter un jugement général sur l'Église anglicane, qui nous offre à chaque moment les plus étranges contrastes. Ici, l'élégance et la recherche mondaine de nos abbés de l'ancien régime ; là, au contraire, le travail assidu, penché sur la tâche, avec l'austère assiduité de nos Bénédictins. On peut dire qu'en somme le clergé anglais est instruit. Il ne se sépare point, comme le nôtre, du gros de la nation ; les liens du mariage l'y rattachent et l'y ramènent incessamment. S'il est peuple et famélique avec les aspirants aux bénéfices, qui ne sont pas encore pourvus, il est gentleman avec ses prébendiers et ses chanoines, aristocrate avec ses évêques, — et surtout foncièrement anglais, protestant et antipapiste, partout et toujours !

Un mot maintenant sur la hiérarchie de ce grand corps. L'Angleterre est divisée en deux archevêchés : Cantorbéry et York ; en dix-sept évêchés : Durham, Londres, Winchester, Ély, Worcester, Asaph, Bath et Wells, Norwich, Lincoln, Bangor, Chichester, Bristol et Gloucester, Salisbury, Litchfield et Coventry, Chester, Peterborough, Exeter, Oxford, Sodor et Man, Hereford, Carlisle, Saint-David, Rochester, Llandaff, Ripon. On y compte, en outre, 29 doyens, 58 archidiacres, 355 prébendiers, 291 chanoines, 10,718 bénéficiaires et 4,813 curés ou suppléants. Le nombre des congrégations religieuses indépendantes de l'Église anglicane, était, lors du dernier recensement, de 416 catholiques, 197 presbytériennes, 1,840 indépendantes, 1,201 baptistes, 427 calvinistes méthodistes, 2,818 méthodistes wesleyennes, 666 méthodistes de diverses sectes, 396 quakeresses.

LA TOUR DE LONDRES.

La Tour de Londres n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Il ne faut pas se laisser tromper par les mots et voir dans cette tour un campanile d'Italie, un donjon de France, ou un burg d'Allemagne. La Tour de Londres est une vaste construction ou plutôt un ensemble de constructions, qui couvre un immense espace sur la rive de la Tamise, tout à côté, mais en dehors des murs de la Cité.

Cette forteresse, la plus célèbre des forteresses de la Grande-Bretagne, est tout à la fois une citadelle qui peut ou défendre la ville contre un ennemi, ou lui imposer la volonté d'un maître ; un palais où le souverain est à l'aise pour recevoir les grands de son royaume une prison d'État où il enferme les fauteurs de trouble ; un atelier où il bat la seule monnaie qui circule en Angleterre ; l'arsenal où sont rassemblées d'énormes munitions de guerre ; le trésor où l'on garde tous les bijoux de la couronne, et les archives où l'on conserve les documents judiciaires des King's Courts, qui siègent à Wesminster.

Les romanciers et les poètes ont voulu attribuer à la Tour de Londres une haute antiquité. Shakspeare l'appelle la Tour de César. Malheureusement les antiquaires n'ont pas confirmé cette prétention. La partie la plus ancienne du monument est le grand bastion carré du centre, appelé la TOUR BLANCHE, et l'on sait que cette Tour Blanche fut bâtie vers 1078, par Guillaume le Conquérant. La chapelle, dépendant aujourd'hui des archives, est, sur une petite échelle, un des échantillons d'architecture normande les plus curieux et les mieux conservés qui se puissent voir en Angleterre.

La principale entrée, qui se trouve du côté de la façade occidentale, s'appelle la Porte des Lions. C'est là que jadis on gardait les lions et autres animaux féroces, nourris pour le plaisir des rois. L'ancien fossé, autrefois rempli d'eau, a été desséché, comblé, et converti en jardin. Les tours intérieures s'appellent la Tour du Lion, la Tour du Milieu, la Tour de la Cloche, la Tour Sanglante, — cette dernière doit son nom au souvenir des enfants d'Édouard, — la Tour de Beauchamp, où fut emprisonnée Anne de Boleyn, toute sillonnée aujourd'hui encore des inscriptions qu'y laissa le désespoir des captifs ; la Tour Develin, la Tour Bowyer, ou la tradition raconte que le duc de Clarence fut noyé dans son tonneau de Malvoisie ; la Tour de Brique, où Henri VIII fit jeter Jane Grey, la Tour Martin et la Tour du Sel. Cet ensemble de hautes tours menaçantes, de créneaux et de

défenses de toutes sortes donnent au monument entier je ne sais quel sombre aspect féodal, bien fait pour contraster avec la turbulence et le mouvement de la vie moderne qui s'agite à ses pieds.

De petits billets, que l'on paye six pences à la porte, donnent droit de pénétrer dans certaine parties de la Tour où nous conduirons le lecteur, s'il veut bien suivre notre course un peu rapide.

La salle des armures équestres est une belle galerie, longue de 150 pieds, large de 33. Le centre de la salle est occupé par une ligne de vingt-deux figures équestres portant les armures de différents règnes, depuis Édouard I^{er} jusqu'à Jacques II. En quelques minutes, et sans sortir de cette salle, on peut faire un cours complet d'équipement militaire, et comparer ainsi les armes offensives et défensives dont les hommes se sont servis aux différentes époques de l'histoire. Au milieu de toutes ces armures, l'Anglais patriote cherche et vous fait voir celle de la reine Élisabeth, cette virago qui eut un sexe sans avoir de cœur, et qui porta l'épée comme le sceptre, de la même main fine, froide et violente.

La salle des bijoux fait miroiter à nos yeux tout le luxe de ses trésors accumulés pendant des siècles. La couronne qui sert lors du sacre des souverains de l'Angleterre, porte le nom de Couronne d'Édouard, bien qu'elle ne date que du règne de Charles II. C'est celle que l'archevêque de Cantorbéry pose, au moment du sacre, sur le front du nouveau monarque. On sait qu'elle fut soustraite et un moment cachée, en 1671, par un hardi voleur du nom de Blood. La couronne que portait Victoria lors de son sacre tient du bonnet et du diadème, elle est formée d'une calotte de velours pourpre, enfermée dans des housses d'argent, et toute semée de diamants : elle pèse deux livres trois quarts et est estimée environ deux millions 500,000 francs. Le gros rubis cabochon a été porté par le prince Noir. Le saphir est du plus grand prix. La couronne du jeune prince de Galles est d'or pur, mais sans aucunes pierres précieuses : celle du prince époux est également d'or, mais avec garniture de diamants et de perles. Le sceptre de saint Édouard est d'or battu, long de 4 pieds 7 pouces, surmonté du globe et de la croix, et terminé à son extrémité inférieure par une petite virole en acier ; le globe contient, dit-on, un fragment de la vraie croix.

Le sceptre d'État ou sceptre royal, également surmonté de la croix, n'a que 2 pieds 9 pouces de long ; le bâton est simple, mais la poignée est ornée de rubis, d'émeraudes et de diamants. Les fleurs de lys qui l'ornaient jadis ont disparu, et sont maintenant remplacées par des feuilles d'or, avec des

roses, des chardons et des trèfles. La croix est couverte de bijoux de toute espèce. Le centre est formé par une sorte de plaque de diamants. Le bâton de justice, ou sceptre à la colombe, également en or avec garniture de diamants, est long de 3 pieds 7 pouces. — Au-dessus du globe, couvert de roses en diamants et surmonté de la croix, une colombe ouvre ses ailes. Le sceptre d'ivoire, que l'on appelle aussi le sceptre d'Anne de Boleyn, fut fait pour Marie d'Este, femme de Jacques II. Il est monté en or, terminé par une croix du précieux métal, surmonté d'une colombe sculptée dans un onyx blanc. L'épée de merci est d'acier, ornée d'or, et sans pointe. La pitié épargne et ne frappe pas. Les armillæ ou bracelets du couronnement sont en or, et portent pour ornement la rose, la fleur de lys, la harpe et le chardon : ajoutez une bordure de perles. D'or également sont les éperons du sacre, que l'on chausse au petit pied des reines aussi bien qu'à la botte des rois.

Ne terminons pas cette énumération sans au moins mentionner l'ampoule à l'huile sainte, en forme d'aigle, la salière, qui représente un château d'or, les fonts baptismaux en argent doré, et la fontaine d'argent offerte à Charles II par la municipalité de Plymouth.

La Tour des Lions, où l'on avait jadis logé la ménagerie du roi, fut longtemps une des curiosités populaires de Londres. Les lions portaient les noms des souverains et des princes du sang royal, et l'on croyait généralement que lorsque le roi mourait, l'on mettait à mort le lion, son homonyme. En 1834, les lions et leur cour furent transportés au Zoological Garden de Regent's Park, et la ménagerie fut convertie en une salle de rafraîchissement. Là où le croc des tigres déchirait des proies sanglantes, la dent nacrée des jeunes Anglaises mordille élégamment des sandwiches et des petits-fours.

Les murs de la Tour de Londres ont vu se dérouler les plus sombres pages des annales de l'Angleterre. Son histoire, écrite avec du sang, est celle des plus grandes et des plus illustres infortunes dont on ait gardé le souvenir de l'autre côté du détroit.

La longue liste s'ouvre avec Wallace et Mortimer, puis bientôt viennent les victimes de la féroce lubricité d'Henri VIII, Anne de Boleyn, Catherine Howard, Jane Grey, — trois reines, dont le bourreau trancha les belles têtes. — On montre encore le billot, on montre la hache ! — Celles-là, du moins, furent jugées, — d'autres furent simplement assassinés, — comme Henri VI, comme le duc de Clarence, et comme ces deux jeunes princes, Édouard V, et Richard, duc d'York, que bientôt l'histoire, comme la légende, ne

connaîtra plus que sous ce nom gracieux, devenu si mélancolique, les Enfants d'Édouard !

Quant à ceux qui, pour un temps plus ou moins long, furent les hôtes de la Tour de Londres, la nomenclature en serait trop longue. Autant lire vingt pages de l'Armorial anglais, en commençant par les plus fiers et les plus nobles noms du peerage. Mais nous y retrouverions aussi des noms français : Jean, roi de France, et le duc d'Orléans, celui qui fut le père de Louis XII.

LE BRITISH MUSEUM.

Le British Museum est le plus magnifique ensemble de collections littéraires, scientifiques et artistiques de l'Angleterre — et peut-être du monde entier.

Un certain sir Hans Sloane laissa au Parlement, par acte de dernière volonté ; la totalité de ses collections à 33 p. 100 au-dessous du prix d'acquisition. Sir Hans voulait donner beaucoup, mais ne voulait pas tout donner. L'affaire était bonne ; le Parlement accepta. Depuis lors, des achats intelligents et des donations généreuses ont graduellement grossi ce premier noyau. Aujourd'hui le British Museum est une des merveilles du Royaume-Uni. Nous allons jeter un coup d'œil rapide sur ses richesses.

Trois salons, dont l'arrangement a suivi scrupuleusement l'ordre des temps, renferment les antiquités égyptiennes. Cette collection, qui passe à bon droit pour la plus belle de l'Europe, ne renferme pas moins de 6,000 objets, dont un assez bon nombre présente ce caractère de grandeur colossale, particulier aux productions de l'art égyptien : ce sont d'abord deux lions couchés, en granit rouge, modèles exquis de la sculpture architecturale ; une tête de Ramsès II, haute de neuf pieds, et d'une grande perfection de forme ; une tête colossale de roi, portant la coiffure nationale, nommé Pshent' ; une tête de béliet, également colossale ; puis des statues de rois et une prodigieuse quantité d'objets de diverse nature, petites statues, lampes, coupes, paniers, jouets, instruments de travail ou de musique, momies d'hommes ou d'animaux, armes, inscriptions, amulettes, ornements funéraires ; enfin tous ces mille détails de la vie publique ou privée, qui font repasser devant nos yeux les civilisations disparues.

Le transept assyrien, la galerie et le salon de Nemrod n'offrent peut-être pas le même intérêt ; mais ils saisissent et frappent plus fortement encore l'imagination. On reste étonné devant les proportions monstrueuses de ces lions et de ces taureaux, coiffés d'une tête humaine, qui vous regardent d'un œil où l'on croit deviner la pensée ; on passe en revue la file, longue de 300 pieds, des objets assyriens, rapportés de Ninive et de Babylone par sir Layard ; on admire les beaux bas-reliefs représentant des chasses, des batailles, des processions et des triomphes, et l'on regarde avec toute l'attention qu'il mérite le Nimroud obelisk, couvert de petits bas-reliefs du plus précieux fini et d'inscriptions cunéiformes, que le vulgaire a le regret de ne pas comprendre.

Le cabinet étrusque renferme une collection variée de vases peints, découverts en Italie, et connus sous le nom de vases étrusques ou gréco-italiens. La collection a reçu une classification des mieux entendues, et les objets sont rangés suivant leur date de création et par catégories à part, suivant les contrées. Nous trouvons d'abord les vases noirs avec figures en bas-relief, trouvés à Cervetri ou à Cære, puis les Phéniciens au fond pâle, avec figures rouge-marron foncé ; puis les vases de Vulci et de Canino, aux figures noires, sur un fond rouge ou orange, et ceux de Nola, et ceux de l'Apulie.

La collection Townley comprend des marbres de différentes écoles et de diverses époques ; les plus beaux spécimens appartiennent aux artistes grecs des premiers siècles de l'empire romain, Ce sont pour la plupart de très-belles copies des maîtres de l'ancienne école.

Les bronzes de la collection de Payne-Knight renferment des trésors que nous ne saurions apprécier dignement dans ces pages hâtées. Le vase Barberini, trouvé dans une sépulture romaine, sur la route de Frascati à Rome, est à lui seul un petit musée. Les figurines charmantes se détachent sur le fond, d'un bleu d'améthyste, peut-être un peu foncé, avec une grâce incomparable.

Nous traverserons rapidement les marbres modernes, sans nous arrêter sur des objets de curiosité sans nombre, des médailles grecques, romaines, anglo-saxonnes, anglo-gaéliques, écossaises ou irlandaises ; sur des antiquités romano-bretonnes, et nous passerons à travers je ne sais combien de monuments du moyen âge pour arriver tout de suite à la merveille des merveilles, à ces marbres, connus aujourd'hui sous le nom de marbres de lord Elgin, qui seront l'éternel admiration du monde et l'éternel orgueil de

l'Angleterre. Je veux parler de ces chefs-d'œuvre que l'ongle du léopard britannique a un jour arrachés des frontons du Parthénon.

Les marbres de lord Elgin composaient la magnifique décoration du Parthénon d'Athènes. C'est la-pensée et la main de Phidias ; c'est la main de son école.

Ces marbres forment quatre groupes bien distincts : les deux frontons, les métopes et la frise.

Le fronton oriental, qui représente la naissance de Minerve, nous montre Hypérion sortant des flots de la mer, les bras étendus et tenant les rênes de son brillant quadriges ; le Thésée, qui vient après, est une œuvre de premier ordre : c'est l'idéal de la beauté virile, le parfait accord de l'élégance et de la force.

Les deux déesses, Cérès et Proserpine, sont assises l'une près de l'autre ; l'une sur l'autre appuyées. Ici, l'élégante messagère, Iris, a été surprise au milieu de son vol, tandis que près d'elle les Parques immobiles pèsent dans leurs mains de marbre les destinées légères des mortels.

Le fronton occidental consacre le souvenir de la querelle de Minerve et de Neptune, se disputant la garde de l'Attique.

Ce qu'il faut surtout remarquer dans cet ensemble de merveilles, c'est la statue de l'Ilissus, jeune dieu adolescent dont l'exquise élégance fait un des chefs- d'œuvre de l'art antique ; des fragments trop incomplets de la statue de Minerve et un admirable torse de Neptune.

Les métopes représentent la bataille des Centaures et des Lapithes, et la frise, dans une série de compositions que l'on n'a jamais surpassées, conserve le souvenir, de cette théorie solennelle des Panathénées, que, chaque sixième année, Athènes recommençait en l'honneur de sa vierge divine.

Ces marbres de lord Elgin sont les plus précieux restes de l'art grec que nous ait légués l'antiquité. C'est la sereine beauté des œuvres du génie, avec l'animation, le charme et la grâce de la vie même, communiquée à la matière par ces mains toutes puissantes.

Les Marbres phygaliens, sans avoir un caractère de perfection aussi marqué, ne sont peut-être pas moins précieux pour l'histoire de l'art. Ils comprennent une série de bas-reliefs trouvés dans les ruines d'un temple d'Apollon, non loin de l'ancienne ville de Phygalia, en Arcadie. Ils représentent, d'une part, le combat des Centaures et des Lapithes, et, de l'autre, celui des Grecs et des Amazones. On a placé tout à côté les marbres

qui ornaient les deux frontons du temple de Jupiter Panhellénien, dans l'île d'Égine, également précieux à consulter pour qui veut connaître les lents progrès de l'art et ses diverses évolutions.

Disons en terminant que le British muséum possède, outre sa bibliothèque riche d'imprimés, riche de manuscrits, un remarquable cabinet de géologie et de minéralogie ; quant aux collections zoologiques, elles ne le cèdent qu'à celles du Muséum de Paris. Les parcourir c'est faire une promenade dans tous les règnes de la nature qui fut vivante, réunis et rassemblés dans l'étroite enceinte d'un palais.

NATIONAL GALLERY.

L'Anglais n'est pas artiste. Il semble avoir médité longtemps les vers de Virgile :

Excudent alii spirantia mollius aera :
Credo equidem, vinos ducent de marmore voltus :
Orabunt caussas melius, coelique meatus
Describent radio, et furgentia sidera dicent :
Tu regere imperio populos, Romane, memento ;
Itæ tibi erunt artes.....

Cependant l'aristocratie qui voyage, toujours mêlée au mouvement européen, connaît les tableaux. On peut même croire qu'elle les aime, car elle en achète ; et, comme elle est riche et qu'elle paye bien, elle achète les plus beaux. Ses galeries particulières renferment des trésors. Mais l'art, d'ici longtemps, ne deviendra pas populaire. Ajoutons qu'on ne fait rien pour cela. Le National Gallery, où l'on compte des chefs-d'œuvre, n'est jamais ouvert le dimanche, le seul jour que le peuple et la petite bourgeoisie aient le loisir de consacrer à l'art, ce luxe de la vie.

La Galerie nationale occupe tout le nord de Trafalgar-Square. On la divise en deux parties, très-nettement séparées. A l'ouest, la collection des

vieux maîtres ; à l'est, l'académie royale, où se tiennent chaque année, de mai à juillet, les expositions des ouvrages modernes.

La Galerie nationale a été fondée en 1834, et les bâtiments actuels élevés, de 1832 à 1838, sur les dessins de Wilkins. Les colonnes du portique viennent de Carlton-House, l'ancien palais du régent.

Le gouvernement forma le noyau de cette galerie, en achetant trente-huit tableaux de la collection de M. Angerstein, en 1844. Deux ans plus tard, sir George de Beaumont offrit seize nouvelles peintures à la galerie. D'autres dons et de nouveaux achats portèrent bientôt le nombre à deux cent cinquante, indépendamment des cent soixante-deux œuvres de l'école anglaise, si généreusement offertes par M. Vernon.

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'examen critique de cette galerie. Qu'il nous suffise de donner une indication rapide et sommaire des principaux chefs-d'œuvre.

Parmi les maîtres de l'école italienne, nous remarquons un beau tableau de François Francia, la Vierge et l'Enfant, avec des anges et des saints qui lui font cortège ; un Sébastien, del Piombo, d'une importance capitale ; la Résurrection de Lazare, peut-être le chef-d'œuvre du maître. Quatre ou cinq Raphaël bien authentiques ; entre autres la Sainte Catherine d'Alexandrie, une de ces figures de femme comme le Sanzio seul les a rêvées. Quatre toiles forment le lot du doux Corrège ; Mercure apprenant à lire à Cupidon, sous les yeux de Vénus : le maître est plus distrait que l'écolier ; un Ecce Homo d'une tendresse infinie, avec ce doux regard où tient l'amour d'un monde ; enfin une Sainte Famille, connue dans l'histoire de l'art sous le nom de la Vierge au Panier. Titien, entre autres œuvres importantes, a fourni à la galerie cette composition pleine de charme et de grâce, la Madeleine, vêtue de sa douleur et de ses longs cheveux, étendue à terre et lisant, tellement purifiée par son repentir et ses larmes que la belle pécheresse est chaste dans sa nudité même, et qu'on lit sans sourire le vers du poète anglais :

Pour adorer trop sainte, et pour aimer trop pure !

L'école espagnole n'a que deux représentants au musée de Londres ; mais l'un s'appelle Velasquez, et l'autre Murillo.

L'école flamande est plus riche ; elle a un très-radieux paysage d'automne, par Rubens, et, du même auteur, un Enlèvement des Sabines, plein d'audace et de fougue. Van Dyck, à côté de son rival, nous présente un Saint Ambroise majestueux ; et Rembrandt, un peu plus loin, la Femme adultère, qui est une merveille de couleur. Citons enfin les Avars, de Téniers.

L'école française a un Sébastien Bourdon, quatre ou cinq beaux Poussin, et trois ou quatre Claude Lorrain, effets de soir, ou paysages marins, d'une grandeur et d'une sérénité incomparables.

La galerie Vernon, l'autre trésor artistique de l'Angleterre, occupe l'ancienne demeure du duc de Marlborough, aujourd'hui la propriété du prince de Galles. Elle contient de précieux échantillons de l'art anglais. C'est sur elle que nous voudrions attirer principalement l'attention ; car c'est elle qui, pour l'étranger, représentera le plus complètement l'école anglaise, peu ou mal connue sur le continent. La galerie Vernon, et les salles de l'exposition de Manchester, voici qui résumera fidèlement pour nous l'art d'outre-Manche. Nous emprunterons, pour donner une idée de l'art anglais, nos exemples à ces deux collections qui, plus d'une fois du reste, ont confondu leurs trésors.

« Mon fils, disait lord Chesterfield à celui qui devait hériter de son nom, mais point de ses talents, si vous aimez la musique, faites-en faire ; elle sera meilleure, et ce sera plus convenable : more decent ! » Cette opinion du spirituel vice-roi d'Irlande, que les beaux-arts ne sont pas faits pour les hommes de race, ne se borna point à la seule aristocratie, et toute l'Angleterre sembla longtemps frappée de la même incapacité. Toutes les autres nations avaient déjà des écoles, des maîtres, des traditions, une gloire, que celle-ci s'essayait encore en ses débuts timides. C'était bien le cas, pour les nobles lords, d'acheter des Rubens et des Raphaël, et de pensionner Van Dyck et Rembrandt.

Cependant, à mesure que les grandes écoles de la Hollande, des Flandres et de l'Italie s'effacent et disparaissent peu à peu, l'Angleterre apparaît à son tour. Elle commence quand les autres finissent.

Nous glisserons légèrement sur ses débuts, avec Wilson et Berny, que leur patrie, coupable au moins d'indifférence, laissait mourir dans un grenier. Dans l'ordre des temps, le premier peintre anglais populaire, c'est

Hogarth. Avant lui, l'art anglais n'a pas d'histoire. Venue à une époque de doute, je n'ose pas dire d'incrédulité, où la discussion subtile, ergoteuse, avait remplacé la foi naïve et enthousiaste du moyen âge, la peinture anglaise n'a jamais pu être une peinture religieuse. C'est là un malheur irréparable ; car elle a été privée de la source la plus haute et la plus pure de l'inspiration. Elle n'a pas eu le culte de la Vierge immaculée et du divin Enfant, et elle a ainsi perdu le motif à la fois le plus gracieux et le plus fécond qu'ait jamais développé l'art humain, la glorification de la famille, divinisée par l'enfant-Dieu habitant au milieu de nous, et l'idéalisation de la femme par la Vierge-mère.

Une autre cause interdisait l'histoire au peintre anglais. Dédaigné par l'aristocratie qui n'achetait que les œuvres étrangères, il ne recrutait sa clientèle que dans la bourgeoisie et le commerce. Mais le commerce ne sait pas l'histoire, et la bourgeoisie ne s'en inquiète guère. Le genre est plus à sa portée, l'anecdote l'égayé, le portrait l'intéresse ; c'est le paysage, vu le matin dans la nature, qui lui plaira le soir dans un beau cadre d'or !

Les circonstances et la nécessité indiquaient sa voie au peintre anglais ; il l'a suivie sans dévier, avec l'inflexible rigueur et la force de volonté qui caractérisent sa nation — quoi qu'elle fasse.

Nous l'avons déjà dit, dans l'ordre des temps, le premier peintre vraiment anglais que nous rencontrons, c'est Hogarth ; il est Anglais, et il est peintre par tempérament. Aucun n'a jamais joui d'une popularité plus grande, et aujourd'hui encore, malgré la différence des époques, aucun n'est plus sympathique à la foule. La foule se presse, où que ce soit qu'elle les rencontre, devant ses deux grands tableaux : la Foire Saint-Barthélemy et la Marche des Gardes partant pour Finchley. Cette marche des gardes, c'est de la peinture comique au premier chef ; c'est de l'humour, comme disent les Anglais, qui se traduit avec le pinceau. La toile est assez grande, remplie de personnages, abondante en détails, et cependant puissante par l'unité. L'exécution est à la fois simple et habile. Vous avez vu dans quelque ville de province le départ d'une garnison après un long séjour. Vous devinez tous les épisodes des adieux et les déchirements des séparations en plein air, et la conduite faite aux voyageurs jusqu'à la barrière du faubourg, et les promesses qu'on échange, et les serments qu'on fait, et les baisers qu'on donne... ou qu'on prend.

Voilà le sujet du très-célèbre tableau d'Hogarth ; il est traité avec beaucoup d'esprit et de liberté, d'une facture large et puissante, et surtout

avec une verve comique que l'on peut sans doute égaler, mais que l'on ne dépassera jamais.

Le tableau de la Foire Saint-Barthélemy se distingue par les mêmes qualités ; c'est ainsi que l'acteur Odry eût compris la peinture, s'il avait su peindre, et les Saltimbanques n'ont pas encore eu d'illustration plus digne d'eux. Il y a surtout une certaine Atala (elle se serait nommée Atala, si Hogarth n'avait pas précédé Chateaubriand) qui bat la caisse dans un coin avec une maestria qui fait l'admiration et la joie de deux paysans en extase.

La marche des Gardes et la Foire Saint-Barthélemy, ces deux charges vraiment puissantes, sont un spécimen remarquable de l'art anglais en pointe de gaieté.

Il faut le prendre de plus haut, avec sir Joshua Reynolds, le fondateur de l'Académie royale de peinture en Angleterre.

La réputation de Reynolds, comme peintre de portraits, n'est pas seulement anglaise, elle est européenne, et sans le regrettable emploi de couleurs trop fugitives, il eût laissé à son pays une galerie de personnages vraiment précieuse pour l'histoire. Mais rien de plus rare qu'un Reynolds bien conservé !

L'exhibition de Manchester en a pourtant plusieurs ; un, entre autres, qui appartient à la collection du marquis d'Hertford, et qui serait regardé comme un chef-d'œuvre. C'est le portrait d'une certaine Nelly O'Brien, dont le nom convient mieux aux annales galantes d'une vie légère qu'à la légende dorée des saints ; mais à coup sûr c'est une des plus séduisantes créatures qui puissent fasciner l'œil de l'homme. Elle est assise sous un arbre dans un jardin, en toilette fraîche, blanche et matinale ; le soleil, qui se lève pour la voir, glisse un rayon furtif, comme un regard, à travers les ailes du chapeau, et se joue doucement sur son beau visage. Toute l'attitude est pleine de molle langueur, d'indolence et d'abandon. C'est le poème de la vie parisienne, mais c'est aussi une des plus admirables peintures que nous ayons jamais vues ! Et que dire maintenant de toutes ces femmes si délicatement touchées par le pinceau de Reynolds ? Est-ce la nature imitée ? est-ce la flatterie de l'art ? Où le sang courut-il jamais en pourpre plus généreuse dans des veines plus transparentes ? Quels rayons s'échappent avec le regard de ces grands yeux humides et coulent sous le voile flottant des cils ? Quelles fleurs plus éclatantes que ces lèvres roses ? Voyez plutôt la Jeune Fille dessinant, la vicomtesse Althoyn, et madame Tollemach en Miranda !

Le rival de sir Joshua Reynolds, beaucoup moins connu en France ; — c'est là un des mille caprices de la fortune et de la gloire, deux femmes ! — oui, moins connu ! mais non moins digne de l'être, c'est Gainsborough. Les deux émules se retrouvent ici en présence, et dans une lutte plus vive que jamais. Mistress Graham dispute à Nelly O'Brien le suffrage des amateurs. Pâris, entre les deux, eût regretté de n'avoir qu'une pomme à donner. Mistress Graham, c'est l'image de la grâce, c'est la grâce elle-même. Un cou délicat, flexible comme celui du cygne porte noblement la tête au front courbé, à la bouche mutine, car elle est un peu mutine, mistress Graham ! Il y a de la fierté dans ses yeux bleus, du dédain sur ses lèvres et de l'impatience dans sa petite main que l'on croit voir, que l'on voit frissonner ; ses lèvres décrivent un arc superbe. Elle peut aimer, elle peut haïr ! c'est une femme complète ; c'est surtout une des plus puissantes manifestations de la vie que l'art ait jamais pu produire... Voyez encore à côté, ce portrait d'enfant, tout en bleu, brillante poésie de la jeunesse et de la beauté, et ce paysage, la Porte du Cottage une des plus aimables et des plus jolies toiles sur lesquelles un peintre anglais ait jamais découpé un coin de terre et un morceau de ciel. Ces deux tableaux sont encore de Gainsborough. Mais Lawrence nous attend, et personne, pas même les femmes, n'a jamais fait attendre Lawrence.

Lawrence, c'est celui qui veut parfumer la violette et blanchir le lis ! celui qui trouve que les femmes ont toujours la bouche trop grande et l'œil trop petit, et qui coupe dans une cerise les deux lèvres de ses ladies. Aussi fut-il le peintre du monde bien plus que de la nature.

Fils d'un aubergiste, élevé dans une taverne, Lawrence, qui n'avait pas une goutte de sang bleu dans les veines, a compris jusqu'à les exagérer les exigences de la beauté aristocratique. Peintre choisi de la fashion, il ne voit plus le monde qu'à travers le transparent d'un journal de mode ; il ne peint point pour les musées, il dessine au pastel pour les albums ; les femmes qui posent devant lui ne sont pas faites de chair et d'os : ce sont les produits élégants du coldcream et du savon de Windsor. Voyez-les pourtant, et voyez-les encore ces belles créatures, si éthérées qu'un cœur ne saurait battre dans leur poitrine ! Jamais regard plus bleu ne s'est noyé dans de plus belles larmes, jamais lèvres plus roses n'ont eu de plus enivrant sourire ; le duvet, le doux et frais duvet de la pêche semble rude et terne auprès de ces joues en fleur ! Saluez donc toutes ces séductions et toutes ces grâces, la comtesse de Derby, lady Leicester, la comtesse de Wilson et bien d'autres.

— Prenez garde pourtant, ces royautés de la mode, nées du caprice, soutenues par la vogue, sont des royautés éphémères. — Un jour vient où l'on s'aperçoit que l'artiste n'a rien mis derrière ces masques de théâtre ; ce sont des figures, mais non pas des physionomies. Quand on y cherche la lueur de l'intelligence, le feu des sentiments, en un mot le rayonnement de l'âme, et qu'on ne trouve rien, on éprouve un amer regret à voir tant de talent si mal employé ; on renvoie l'artiste dandy aux drawings-rooms d'Hampton-Court, aux boudoirs de Mayfair ou aux soupers de Carlton-House, et on s'en va voir comment Ward peint les taureaux et Constable les scènes de la vie champêtre.

Constable est malheureusement peu connu en France. Nos musées n'ont point une seule toile de ses œuvres. Et pourtant quel sentiment vif et profond de la nature ! Comme il s'en inspire, comme il la comprend et l'interprète !

Il est un autre peintre plus populaire chez nous, et que je retrouve encore dans ces galeries ; c'est Turner. Turner ne compte pas moins de soixante-trois années de service actif dans la grande armée de l'art. C'est là une des plus longues carrières que nous connaissions, et aussi une des mieux remplies. Il n'a pas la préoccupation de l'idéal ; il ne cherche point à cueillir sur la montagne ce que les Allemands appellent la petite fleur bleue ; mais l'impression qu'il reçoit des objets est tout à la fois forte et simple, et c'est elle qu'il s'efforce de rendre, avec le bon sens, la persévérance et l'habileté d'un homme pratique. On ne s' imagine point aisément quelle fut l'infatigable activité de cette vie, qui poussait sa pointe dans toutes les directions, sans perdre une heure, sans s'accorder une minute, ne se délassant d'un travail achevé que dans un travail nouveau. Les peintres, et je parle des plus grands, ont spécialisé à leur manière. Hobbema peint les chênes ; Ruysdaël, les cascades et les cataractes ; Claude Lorrain, les paysages inondés de soleil ; Cuyp, les prairies et les rivières ; Turner peint tout ; il n'est resté étranger à rien dans la nature, et son pinceau s'est tour à tour attaqué à tout ce qui peut être du domaine de la représentation plastique.

Parmi ses œuvres les plus considérables nous citerons le Naufrage du Minotaure, les châteaux de Dolbadam et de Dunstanborough, Cologne et le Pas-de-Calais, puis un Soleil levant à travers les nuages, et surtout la Chute du Rhin à Schaffhouse, d'une vérité parfaite, avec le mouvement furieux des eaux, leur rejaillissement du rocher qui les reçoit, le nuage humide qui

s'en élève, et l'arc-en-ciel qui se brise dans l'écume fumante irisée des sept couleurs.

Constable, le rival de gloire de Turner, nous a montré quelques toiles vivement appréciées, parmi lesquelles il faut citer en première ligne les paysages empruntés aux belles provinces de Suffolk et d'Essex, souvenir de ses jeunes printemps, et où l'on trouve un sentiment de la nature ardent et profond. Aucun, parmi les peintres anglais, n'a mis plus de son âme dans ses œuvres : c'est pour cela que ses œuvres attirent et commandent la sympathie. Si Constable eût eu autant d'habileté dans la main qu'il avait de poésie dans le cœur, ce serait aujourd'hui un des premiers entre tous les peintres de son pays.

Ceux qui ne sont point tout à fait étrangers à l'histoire de l'art anglais contemporain s'arrêtent partout où ils les trouvent avec un intérêt douloureux devant les paysages de W.-J. Muller. C'est que Muller est mort et qu'il est mort jeune. Le trépas prématuré a fermé ses mains pleines d'œuvres et d'espérances. C'était un infatigable touriste écrivant ses impressions avec le pinceau.

Pour lui, chaque voyage nouveau était comme une fenêtre de plus ouverte sur le monde. Inutile de dire qu'il avait soin de mettre la tête à la fenêtre. L'Angleterre, du côté des quatre vents, l'Écosse, le pays de Galles, l'Italie, l'archipel Ionien, la Grèce, l'Égypte, la Syrie, il avait tout vu et tout reproduit, tantôt avec grâce et tantôt avec force.

Voyez plutôt sa Prière dans le désert, sa Danse syrienne et le Bazar des esclaves au Caire ! Les hasards de notre vie voyageuse nous ont conduit dans tous les pays que Müller a parcourus et qu'il a peints. Nous pouvons dire avec quelle fidélité de ton et quelle justesse d'accent son œuvre interprète la nature. Regardez son Sphynx et son Memnon, et dites s'il est possible de mieux comprendre l'immobile grandeur de l'antique Égypte.

Comme qualité de pâte, sa peinture est plus solide que celle de Turner. Comme sentiment de la couleur, c'est, à notre connaissance, le seul Anglais qui relève des Vénitiens.

Wilkie est incontestablement le plus populaire des artistes anglais contemporains. C'est le Hoggarth du dix-neuvième siècle, avec moins de verve toutefois et moins de tempérament. Ses charges de la rue, ses pochades, ses gamineries, si chères au cockney de Londres, — ce cousin du badaud de Paris, — l'ont conduit à la fortune et à la renommée bientôt européenne.

La gravure a vulgarisé le violon aveugle et le jour du terme, et notre exposition de 1855 lui a donné droit de cité parmi nous. Nous le fêtons à Manchester comme un ami retrouvé ; ce sont toujours les plus chers amis.

La galerie Dulwich est surtout renommée pour ses beaux tableaux de l'école hollandaise. Elle a un tort ; c'est d'être située dans une partie de la ville, tandis que l'administration qui donne des billets pour la voir a son siège dans une autre. Mais Rembrandt, Cuyp, Hobbema, Rubens, Van Dyck, Wouvermans, Berghem, Ostade, Adrien Brouwer, Van der Werff, et Van Huysum valent bien deux voyages à travers Londres, et l'on ne songe plus au chemin quand on atteint un pareil but.

LES DOCKS.

Les docks que le commerce a ouverts sur les bords de la Tamise sont une des curiosités de Londres.

Ces docks sont au nombre de cinq. Le dock des Indes orientales, celui des Indes occidentales, le dock Sainte-Catherine, le dock de Londres et le dock commercial. Tous ces docks ont été établis depuis 1800 ; il est inutile d'ajouter que cette colossale affaire a été montée par actions.

Les docks des Indes occidentales sont les plus magnifiques du monde. Situés entre Limehouse et Blackwall sur la rive gauche de la Tamise, ils occupent une étendue de terrain de 295 acres. La première pierre fut posée par William Pitt, — le grand antagoniste de Napoléon, — le 12 juillet 1800. Deux ans plus tard, les docks étaient ouverts au commerce. Ces docks peuvent contenir 400 vaisseaux de 300 tonneaux chacun. Un mur de cinq pieds d'épaisseur enferme ces docks dans une enceinte continue.

Le capital social, qui fut d'abord de 500,000 livres sterling, a été depuis porté à 1,200,000 livres.

Les docks des Indes orientales, en aval de la rivière, sont beaucoup plus petits, mais remplis des précieux trésors dont la fameuse compagnie a su jusqu'à présent conserver le monopole. Le cockney, qui va visiter les docks des Indes orientales, ne manque jamais de pousser sa pointe jusqu'à Brunswick Tavern pour y déguster ce poisson délicat qui, sous le nom de whitebait, fait les délices du gourmet anglais.

Les docks de Sainte-Catherine, situés dans le voisinage de la Tour de Londres, offrent cette particularité d'être creusés si profondément qu'à toute

heure et à toute marée ils peuvent recevoir des vaisseaux de 700 tonneaux avec cargaison complète. Les magasins peuvent contenir 110,000 tonneaux de marchandises.

Les docks de Londres mesurent une étendue de 90 acres. Ils comprennent 20 magasins, 18 hangars, 17 caves et 6 quais, avec trois entrées sur la Tamise. L'établissement de ces docks n'a pas coûté moins de cent millions de francs. Les bassins peuvent abriter 300 grands navires ; les magasins 220,000 tonnes de marchandises, et les caves 60,000 pipes de vin. Le seul magasin de tabacs a 5 acres de superficie. Ces docks, qui, chaque année, voient entrer plus de 1,500 vaisseaux dans leur enceinte, sont à Londres ce qu'est à Paris Bercy ou la Râpée.

Leurs approvisionnements ordinaires nous fourniraient les éléments d'une statistique assez curieuse comme indice des goûts bachiques de la Babylone moderne. On trouve en temps ordinaire dans les docks de Londres, 18,000 pipes de vin de Porto, 13,000 barriques de Xérès, 64 pipes de vin de France (nos grands crus destinés aux maisons riches ne prennent pas la voie de l'entrepôt), 796 pipes de vin du Cap, 20,000 douzaines de bouteilles de vin, échantillons variés ; 10,000 d'eau-de-vie, et 4,000 pipes de rhum. Le gouvernement paye 14,000 livres sterling par an le droit de loger ses tabacs dans les docks de Londres. Ils y tiennent la place de 30,000 tonnes de marchandise, et c'est un assez curieux spectacle de parcourir ces allées longues de cent pieds, de chaque côté desquelles on voit, rangés et entassés, les ballots odorants. Une cheminée, qui fume toujours, consume les tabacs avariés : le peuple appelle cette cheminée la pipe de Victoria.

CHARBONNIER ET CHARRETIER.



Nous ne conduirons point le lecteur dans les docks du Commerce, spacieux, commodés.... et prosaïques, où rien ne saurait attirer son attention. Quand nous aurons dit qu'ils servent principalement au commerce de la Baltique et de l'Orient, nous aurons tout dit.

LE LÉVIATHAN.

Il faut à Londres chaque année un lion, c'est-à-dire une excentricité, une curiosité, une merveille, un thème de conversation qui devient bientôt aussi banale que la pluie et le beau temps, dont deux Anglais, en s'abordant, ne manquent jamais de se donner des nouvelles.

Le lion de cette année, c'était le navire monstre, le fameux Léviathan, que notre spirituel ami et confrère Edmond Texier a si vivement esquissé, avec une plume qui vaut deux crayons.

En revenant des régates de Gravesend, dit le chroniqueur du Siècle, je m'arrête à Greenwich pour visiter cette grosse citadelle qu'on nomme le Léviathan, et dont on parle tant depuis six mois. Le Léviathan est mouillé à quelques encâblures du navire hôpital, un navire à trois ponts qui semble un nain à côté du géant. Les quelques hommes qui se promènent sur le pont apparaissent comme des pygmées. Pour être admis à son bord, il faut avoir une lettre de recommandation, et je m'en étais procuré une, la veille, d'un membre de la Chambre des communes.

Au bout de dix minutes, le canot abordait au bas de l'escalier du Léviathan. Un homme de l'équipage, placé tout au haut, me fait signe de prendre le large. Je lui montre ma lettre que j'élève au-dessus de ma tête ; il hésite un instant, et se décide enfin à descendre. Il prend la lettre, remonte ; va conférer avec le capitaine, et, reparaissant en haut de ce nouvel escalier de géants, il m'indique, par un nouveau signe, que je suis libre d'escalader les cent et quelques marches qui conduisent du niveau de la Tamise au sommet de l'édifice.

Me voilà donc à bord. Le pont, qui n'a pas encore de bastingage, m'apparaît tout d'abord comme une longue promenade, une espèce de cours dont les cheminées à vapeur figurent les arbres. Quatre cheminées seulement sont debout, quatre autres sont couchées et attendent, pour prendre leur place, la reprise des travaux. Il y a soixante jours qu'on ne travaille plus, par suite d'un manque absolu de numéraire. Tel qu'il est, non

grée, inachevé, ce gros vaisseau a déjà englouti 880,000 livres, ce qui, traduit en bon français, représente la jolie somme de 22,000,000 de francs. Les actionnaires manquant d'enthousiasme, le comité de la compagnie a pris le parti d'offrir le Léviathan au gouvernement de la reine, pour pouvoir transporter, quand il sera fini, huit ou dix mille hommes d'un seul coup, aux Indes ou ailleurs. La compagnie attend, à l'heure qu'il est, le bill du Parlement, mais on doute fort à Londres que le Parlement autorise l'acquisition de ce monument maritime. Le Léviathan sera très-certainement achevé un jour ou l'autre ; mais, pour cela, il faudra faire un appel de fonds aux anciens ou aux nouveaux actionnaires. On m'assure que les directeurs de l'entreprise viennent d'être autorisés à appeler une nouvelle somme de 220,000 livres (5,500,000 francs). Cela suffira-t-il ? je ne le crois pas, quand je me rappelle tout ce qu'il y a encore à faire pour que cette œuvre colossale soit entièrement terminée.

Si, du haut du Léviathan, l'on se penche sur le gouffre, on mesure du regard cent trente pieds anglais jusqu'à la ligue de flottaison. La dunette, qui n'existe pas encore, aura bien une vingtaine de pieds de hauteur. Il y aura donc cent cinquante pieds à partir du niveau de la Tamise jusqu'à la faite du bâtiment. Les bateaux à vapeur qui font le service de Westminster à Blackwall, les gros vaisseaux qui descendent la Tamise à l'heure de la marée, font l'effet de coquilles de noix quand ils passent à côté du Léviathan. Ses roues, dont les branches en fer sont aussi grosses, vues de près, que le corps d'un homme, ont soixante-dix pieds de diamètre. Quant à l'arbre de l'hélice (le Léviathan est à la fois à hélice et à roues), je ne peux raisonnablement le comparer qu'à l'un des gros chênes mérovingiens de la forêt de Fontainebleau. Un steamer de la force de six cents chevaux est amarré à l'avant du gros navire. Ce steamer est l'un des deux canots que le monstre portera suspendus, de chaque côté de son arrière, en guise de breloques.

J'abandonne le pont, encombré de madriers, de barres de fer, de cheminées, de poutres énormes, et je descends dans le second pont par un escalier élégant. Me voici dans une salle à manger qui laisse bien loin derrière elle les salons de cent couverts des restaurants de barrière. Cette salle pourra contenir huit cents convives. Des corridors conduisent aux cabines, lesquelles sont spacieuses et d'une hauteur de huit pieds ; à chaque étage on a établi une boîte aux lettres (poste-office) pour que les voyageurs logés d'une extrémité à l'autre extrémité de ce phalanstère flottant puissent

correspondre entre eux par l'entremise du facteur. Le troisième pont est la répétition du second : même salle à manger, mêmes salons, mêmes cabines. Dans le quatrième pont, encore des cabines et une salle à manger ; mais, en me dirigeant vers l'arrière, je ne suis pas peu étonné d'apercevoir les rails d'un chemin de fer. Un railway sur un bateau à vapeur, cela ne se voit pas tous les jours, même en Angleterre. On m'explique la chose. Ce chemin de fer n'a point été construit pour transporter d'un bout à l'autre du navire les personnes qu'une si longue route fatiguerait, il est simplement destiné au transport des marchandises et des colis emmagasinés à bord. C'est là que sont établis les cuisines, les entrepôts de charbon de terre qui devront fournir à l'alimentation des huit fourneaux qui mettront en ébullition l'eau des huit chaudières et dont la fumée s'échappera par les huit cheminées. All right. Voici la pièce destinée à l'imprimerie : c'est là que se composera, s'imprimera et se tirera le journal de la cité flottante, Leviathan's news paper. On m'assure que ce journal gagnera beaucoup d'argent, rien que par le produit de ses annonces.

De tous les navires connus, le Léviathan est le plus solidement construit. Il est double dans toute sa carcasse. La première charpente est en fer et la seconde en chêne ; cette seconde charpente a quatre pieds anglais d'épaisseur : c'est un mur. Si cette énorme masse, lancée en pleine mer et chauffée à toute vapeur, abordait par le travers un vaisseau de cent vingt canons, elle le coulerait comme un simple canot et sans trop s'apercevoir de la résistance et du choc.

WINDSOR.

Nous ne saurions quitter Londres, sans parler de deux châteaux situés dans son voisinage immédiat, et qui ajoutent encore à sa splendeur. Tout le monde a déjà nommé Windsor et Hampton-Court.

Windsor est le plus illustre château de l'Angleterre et une des plus belles résidences du monde.

Le manoir du vieux Windsor a une incontestable noblesse historique. Il appartient aux anciens rois saxons, et le roi Édouard, — celui que l'on appelle le Confesseur, — y tint parfois sa cour. Il le donna au couvent de Westminster, auquel le Conquérant le reprit par voie d'échange. Mais, pour Guillaume, Windsor était plutôt un point stratégique qu'un lieu de

plaisance. Du temps du roi Étienne, Windsor était la seconde forteresse du royaume.

Mais c'est à Édouard III que Windsor doit sa magnificence architecturale. De longs siècles s'écoulèrent, des guerres sanglantes, de tristes révolutions désolèrent le château. George III lui rendit ses honneurs, et, en le choisissant pour son séjour habituel, il le plaça au rang qu'il a toujours gardé depuis.

Posé sur une hauteur qui domine la belle vallée de la Tamise, le château de Windsor voit se dérouler devant lui d'admirables perspectives. Ici, c'est une plaine sans fin, arrosée par les eaux limpides du fleuve, qui s'endort en ses méandres capricieux : les sillons se mêlent aux prairies, au milieu desquelles, çà et là, sont jetés de jolis bouquets d'arbres.

Quand on arrive de la ville, et qu'on pénètre à Windsor par le portail d'Henri VIII, on rencontre tout d'abord la chapelle Saint-George, élevée par Édouard III, restaurée, agrandie, embellie par Édouard IV, Henri VII et plusieurs autres souverains de l'Angleterre. Elle passe pour le plus bel échantillon de gothique anglais qui soit au monde. Le chœur est séparé de la chapelle par une grille, et la tribune de l'orgue ; le plus bel ornement de ce chœur dont la voûte ogivale est enrichie de devises et de blasons, ce sont les stalles des chevaliers de la Jarretière, surmontées de leur épée, de leur casque et de leur manteau, au-dessus desquels flottent leurs bannières. Les sculptures de ce chœur ont un vrai mérite comme œuvre d'art. On remarque, du côté nord, la tombe d'Édouard IV, en acier forgé, par Quentin Metzys, l'artiste d'Anvers, qui maniait également bien le marteau et le pinceau. Henri VIII, Jeanne Seymour et Charles I^{er} reposent aussi dans le chœur de la chapelle Saint-George.

Une autre chapelle, connue sous le nom de chapelle Wolsey, contient les tombes des derniers souverains de l'Angleterre.

La tour ronde est une des particularités les plus saillantes de cet ensemble de constructions que l'on appelle Windsor. La tour ronde fut élevée par Édouard III, pour servir de donjon à ce château. C'est à son sommet que l'on arbore l'étendard royal, pour indiquer la présence de la souveraine à Windsor. On monte à la tour ronde par une volée de cent marches couvertes, que défile une pièce de canon braquée dans le mur au-dessus de la dernière volée. De la plate-forme de la tour, l'œil embrasse douze comtés de l'Angleterre.

Depuis le règne de Henri III jusqu'à la restauration de Charles II, la tour ronde fut une prison d'État. On y enferma le roi Jean de France, deux rois d'Écosse, David, et Jacques I^{er}, qui passa entre ses murailles dix-huit années de sa vie, depuis onze ans jusqu'à vingt-neuf ; c'est là qu'il vit, aima et chanta cette belle Jane de Beau-fort, fille du duc de Sommerset ; Jane écouta le poète et l'amant ; elle épousa le roi et lui fit bénir, à force de bonheur, ses années d'épreuves et de captivité.

Sans valoir ceux de Versailles, les grands appartements de Windsor méritent cependant l'attention du visiteur.

La pièce que l'on nomme chambre de Van Dyck ne contient pas moins de vingt-cinq toiles, presque toutes capitales, dues au pinceau de ce noble émule de Rubens. C'est là qu'il faut l'étudier, dans ses admirables portraits de Charles I^{er} et de sa famille, de la duchesse de Richmond, des ducs de Buckingham, pour se faire une juste idée de cette élégance aristocratique et de cette grâce cavalière qu'aucun peintre n'a jamais surpassées.

La salle de Waterloo a reçu ce nom sous Guillaume IV. C'est une belle pièce, qui date du temps de la reine Élisabeth, longue de quarante-sept pieds, large de vingt-huit, haute de quarante-cinq. C'est là que Guillaume donnait chaque année un grand repas en souvenir de la bataille où l'aigle impériale, atteinte au plus haut de son vol par la flèche de la Coalition, fut déchirée par le léopard britannique. La décoration remarquée de cette salle consiste dans les portraits de tous les personnages dont le souvenir se trouve lié directement ou indirectement à la célèbre bataille. Le regard y cherche d'abord le duc de Wellington, dont on a fait le héros de la journée. On distingue, après lui, George III, George IV et Guillaume IV, portant tous trois le costume des chevaliers de la Jarretière ; puis Charles X, Pie VII, Alexandre I^{er} de Russie, François II d'Autriche, et Frédéric-Guillaume de Prusse. A la suite de ces têtes couronnées, viennent Blücher, et le comte Platoff, hetman des Cosaques, les princes de Metternich et de Schwarzenbourg, et le duc de Richelieu, avec le comte de Nesselrode et d'autres encore, qui combattirent sur les champs de bataille, ou négocièrent dans les conseils de la diplomatie, pour préparer Waterloo ou recueillir ses fruits sanglants. La salle de bal est une sorte de galerie qui rappelle le goût et les préférences de Louis XIV ; elle a quatre-vingt-dix pieds de long, trente-quatre de large et trente-trois de haut. Ses belles tentures en tapisserie de France représentent l'histoire de Jason et de la Toison d'or. On admire,

près de la fenêtre, un magnifique vase en malachite, offert à la reine Victoria par l'empereur Nicolas.

La grande salle des banquets, restaurée par sir Jeffry Wiatville, est d'une beauté vraiment royale ; la voûte, divisée en caissons, est un armorial éclatant où tous les chevaliers de la Jarretière retrouvent leurs noms et les écussons de leurs maisons. Aux deux extrémités de la salle, on a élevé deux galeries pour les musiciens. C'est sous une de ces galeries, celle de l'est, que l'on a placé le trône royal, en chêne d'Angleterre, recouvert de peluche écarlate. Derrière le trône, vingt-quatre boucliers portent les armes de vingt-quatre monarques d'Angleterre, depuis Édouard III jusqu'à Guillaume IV.

Le drawing-room du roi porte le nom de salle de Rubens ; il doit ce nom à onze tableaux du grand maître, dont quelques-uns sont des œuvres de premier ordre.

La chambre du Conseil du Roi contient aussi quelques toiles fort distinguées du Poussin, de Parmesan, de Rembrandt, du Guerchin, de Corrège, de Garafolo, d'Holbein, de Claude Lorrain, de Lely, de Téniers, de Carlo Dolci, de Dominiquin, de Berghem, de Peter Neefs et d'Annibal Carrache.

Des pièces réservées, sous le nom de queen's closet et king's closet, renferment encore un certain nombre de toiles des plus grands maîtres, et achèvent de faire de Windsor un noble musée.

Windsor n'est pas moins heureusement partagé, au point de vue de ces décorations extérieures qui font l'orgueil et en même temps le charme des habitations aristocratiques.

Il a d'abord trois ou quatre terrasses dominant des horizons magnifiques, une belle forêt dans laquelle on a taillé deux parcs, de vastes jardins et tout un système d'eaux qui, sous le nom de Virginia-Water, présentent un délicieux ensemble de ruisseaux, de cascades, de grottes, de kiosques et de chalets groupés autour d'un joli petit lac. C'est une promenade exquise, où plus d'une belle Anglaise vient, dans les tièdes soirées du printemps, passer des heures de douce mélancolie.

HAMPTON-COURT.

Si Windsor est le Versailles de l'Angleterre, Hampton-Court en est le Saint-Germain. Le palais d'Hampton, qui est un assez bizarre amalgame de

bâtiments anciens et de constructions modernes, est situé à douze milles de Londres, sur la rive droite de la Tamise, d'où il domine un horizon immense.

Nous trouvons la première mention historique du manoir d'Hampton dans ce grand cadastre de l'Angleterre, dressé sous Guillaume le Conquérant, et que les Saxons dépossédés appelèrent le livre du jugement dernier (doomsday book). Il appartenait alors à Walter de Saint-Walaric. Après une série de mutations sans importance, il vint aux mains du trop fameux cardinal Wolsey. Le cardinal fit bâtir le palais actuel. C'est là que le fils du boucher, comme l'appelaient ses ennemis, devenu archevêque d'York, cardinal de Cicely, légat du pape, enfin lord-haut-chancelier d'Angleterre, déploya ce faste et ce luxe qui excita la jalousie de la cour et porta ombrage au roi lui-même.

Or, le roi, en ce temps-là, s'appelait Henri VIII.

Wolsey voulut conjurer le danger qu'il avait pressenti, et fit don du château à son terrible maître, en prétendant que c'était uniquement en vue du roi qu'il avait fait construire et embellir cette somptueuse résidence. Henri VIII ne demandait qu'à se laisser persuader ; il accepta Hampton et donna Richemond en échange.

Quelques années plus tard, un acte du Parlement déclara Hampton-Court chasse royale. Un autre acte en fit un fief d'honneur, dont la garde fut confiée aux plus illustres personnages du royaume.

Ce fut, pendant près d'un siècle, le séjour favori des rois. Après la mort de Charles I^{er}, le Parlement le fit vendre aux criées. Cromwell l'acheta de seconde main ; mais sa famille en fut dépossédée à la restauration des Stuart. Après la révolution de 1660, qui fit de la maison d'Orange la maison royale d'Angleterre, Guillaume III adopta Hampton-Court, et, sous prétexte de l'embellir, le défigura. Wolsey avait bâti un vrai château féodal, avec tourelles, créneaux, meurtrières et machicoulis. Guillaume, avec un goût bourgeois des plus regrettables, ajouta une grande cour à colonnes et deux longues façades, dont le mélange de pierres blanches et de briques rappelle les parties de Versailles voisines de l'Orangerie. Guillaume fit aussi dessiner des jardins à la française !

Sous George III, Hampton-Court fut abandonné pour Windsor. Les rois, depuis lors, ne l'habitèrent plus. On n'en visite pas avec moins d'empressement son parc et sa galerie.

Le parc a de magnifiques allées, de belles eaux, d'admirables fleurs ; il a aussi un labyrinthe, qui enferme le promeneur dans d'inextricables réseaux de haies vives, où l'on aime à se perdre, et une treille gigantesque, formée d'un seul pied de vigne bientôt centenaire ; une de ses branches mesure plus de trois cents pieds de longueur. Ce cep monstrueux produit chaque année près de mille kilogrammes de raisin noir, réservé à la table de la reine, pour laquelle on le conserve dans sa fraîche saveur, d'une récolte à l'autre.

Comme musée artistique, Hampton-Court possède la plus curieuse collection qui soit en Angleterre. Malheureusement ces richesses sont éparses, sans aucun ordre, à travers toutes les pièces, dans un pêle-mêle qui atteste ou la plus complète ignorance ou la plus coupable incurie : les croûtes sont accolées aux chefs-d'œuvre, et d'audacieuses copies se mêlent, pour les déshonorer, aux originaux les plus incontestables.

Hampton-Court n'en exercera pas moins une attraction toute puissante sur l'artiste et l'amateur éclairé. Il possède, en effet, les plus précieux échantillons d'Holbein et les plus beaux cartons de Raphaël qui soient au monde.

On ne compte pas moins de vingt-sept tableaux d'Holbein à Hampton-Court. Ils sont presque tous réunis dans la pièce appelée Her Majesty's Gallery. L'artiste est là tout entier, dans sa manière à la fois naïve et savante ; on peut y suivre toutes les péripéties de sa longue carrière, on peut y voir ses débuts, ses essais, ses tâtonnements, et enfin, de progrès en progrès, le triomphe de son génie. Si, en effet, dans les premières œuvres il est compassé, froid, sec et dur, bientôt il s'adoucit et s'attendrit ; bientôt, tout en restant exact et correct, il devient élégant et suave ; sa couleur, d'abord attristante, grise et morne, peu à peu s'anime, s'échauffe et rencontre enfin la transparence et l'éclat. Celui qui n'a pas visité Hampton-Court ne connaît pas Holbein : Hampton-Court est à Holbein ce que Rome est à Raphaël, Venise au Titien, Parme et Dresde au Corrège, Paris au Poussin, Londres à Claude Lorrain, Vienne à Albert Durer, La Haye à Paul Potter, Amsterdam à Rembrandt, Anvers à Rubens. Parmi les portraits d'Holbein, nous citerons : Henri VIII et sa famille, François I^{er}, Érasme ; parmi les tableaux l'Entrevue d'Henri VIII et de François I^{er} au camp du Drap d'Or, les Batailles de Spurs et de Pavie, et enfin cette admirable Madeleine au tombeau du Christ, qui peut, avec la Vierge de Dresde, passer pour le chef-d'œuvre du peintre d'Augsbourg.

Tout le monde connaît l'histoire des cartons de Raphaël. Léon X, qui voulait avoir de riches tapisseries tissées d'or et de soie, en fit dessiner et colorier les cartons par son artiste bien-aimé. Ces cartons furent envoyés aux fabriques d'Arras, et les tapisseries transportées à Rome aussitôt après leur achèvement. Les cartons représentaient des sujets empruntés aux Évangiles et aux Actes des Apôtres. Ils étaient au nombre de douze : cinq disparurent ; les sept autres furent acquis pour Charles I^{er} par Rubens ; après sa mort, ils furent achetés par Cromwell ; puis, par une dernière vicissitude, ils rentrèrent, sous Guillaume III, dans le trésor de la Couronne. Aujourd'hui Hampton-Court les abrite et les conserve. Ces cartons, parmi lesquels on remarque surtout la Pêche miraculeuse, la Mort d'Ananias et la Prédication de saint Paul, furent les œuvres suprêmes du plus grand des peintres. Raphaël a laissé sur ces cartons le dernier mot de son art ; je me trompe, le dernier mot de l'art moderne : jamais la peinture monumentale n'est allée, jamais elle n'ira plus loin ; et, selon la parole de M. Quatremère de Quincy, l'on peut faire de ces compositions le couronnement, non pas seulement des productions de Raphaël, mais de toutes celles du génie des modernes dans la peinture.

Après d'aussi grands noms, peut-être faudrait-il quelques précautions oratoires pour citer Lucas de Leyde, Luca d'Olanda, Jean de Mabuse, Martin Van Veen, Breughel et Porbus.

Rubens est représenté à Hampton-Court par une Vénus, copiée du Titien, et par un grand tableau, Diane et ses Nymphes.

Les Petits Flamands. Téniers, Van der Velde, Wynants, Cuyp, Bergen, Paul Brill, Backuisen, Skalken, Wouvermans, Poelenbourg, ont aussi fourni leur contingent à la collection.

Citons encore trois ou quatre toiles de Van Dyck, et quelques échantillons, rares et trop disséminés, des maîtres italiens.

Parmi ces derniers, nommons avant tout neuf grandes compositions de Mantegna, représentant le triomphe de Jules César, et placées dans la grande salle à manger (public dining room), puis une Sainte Catherine, qui est peut-être du Corrège ; Auguste devant la Sybille, par Pierre de Cortone ; cinq ou six toiles du Giorgione : Actéon et Diane, une Madone, une Adoration des Bergers ; plusieurs portraits du Titien et du Tintoret, mêlés à d'autres tableaux de ces deux maîtres, enfin divers ouvrages plus ou moins remarquables de Sébastien del Piombo, de Palma, de Bassano, de Pâris

Bordone, du Canaletto, du Guerchin, du Guide, de Carrache, de Luca Giordano et de Salvator Rosa.

L'école espagnole a très-peu de représentants à Hampton-Court, et quand nous aurons mentionné deux ou trois toiles de Ribéra et de Vélasquez, nous n'aurons plus qu'à signer un procès-verbal de carence.

Les noms français ne manquent pas non plus à Hampton-Court, où nous rencontrons deux toiles de Poussin, un Christ aux Oliviers et une Danse de Nymphes et de Satyres ; Louis XIV, par Mignard ; Louis XIII, par Pierre Guérin ; Madame de Pompadour, par Greuze, et un Port de Mer, attribué à Claude Lorrain, qui est toujours la grande adoration des Anglais, sans doute à cause du soleil qu'il a su enfermer dans ses cadres. On aime toujours ce qu'on n'a pas, et les habitants du brouillard passent leur vie à soupirer après celui que les anciens appelaient « le Dieu brillant du jour ! »

GREENWICH.

Greenwich, que son hôpital, véritables Invalides de l'Angleterre, suffirait à rendre célèbre, est une belle et grande ville située sur la rive méridionale de la Tamise, à sept milles de Londres.

Destiné à recevoir les invalides de la marine anglaise, Greenwich possède un hôpital qu'il faut ranger parmi les plus beaux du monde. Il date de la fin du dix-septième siècle, et s'élève sur l'emplacement d'une ancienne résidence royale. Ce vaste édifice serait à lui seul une petite ville : on le divise en cinq corps de bâtiments : les bâtiments du roi Charles, de la reine Anne, du roi Guillaume, de la reine Marie et de l'Asyle, ou école de l'hôpital.

Entre les bâtiments du roi Charles et de la reine Anne, on a ménagé un square immense, faisant face à la Tamise, et au milieu duquel s'élève une très-belle statue de George II, par Rysbrack. Dans les bâtiments du roi Guillaume, il faut admirer un vestibule grandiose, une vaste salle et un dôme surmonté d'un belvédère, — œuvres justement célèbres du premier architecte d'Angleterre, sir Christophe Wren.

La chapelle, une colonnade longue de 115 pieds, et composée de plus de trois cents doubles colonnes, voilà ce qui frappera tout d'abord dans les bâtiments de la reine Marie.

Nous aurions peu de chose à dire de la bibliothèque, située dans les bâtiments du roi Charles, si elle n'était ornée du buste d'un poète fameux à bord des flottes anglaises, Dibdin, auteur de ballades populaires parmi les matelots. On ne les chante qu'en pleine mer, où on les chante beaucoup !

C'est une pensée touchante qui a présidé à la fondation de l'École de Greenwich (Royal hospital School). On a voulu rapprocher les deux extrémités de la vie humaine : la vieillesse, acquittée du devoir, qui a noblement servi sa patrie ; et l'enfance, qui, à son début dans la vie, s'inspire d'aussi nobles exemples, et se prépare à marcher sur les traces glorieuses :

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus !

L'École est située sur la route qui conduit à Woolwich ; sa belle façade, tournée du côté du parc.

Le Great-Hall, ou salon, est décoré d'un ordre de colonnes entre lesquelles on a placé des portraits de marins illustres et des peintures reproduisant des actions navales où s'illustrèrent les armes anglaises. Dans la salle supérieure (Upper-Hall), on voit un monument à la mémoire de Nelson, et, conservé sous verre, l'habit qu'il portait à la bataille du Nil.

La salle peinte (Painted-Hall) est également ornée de belles peintures, dont l'auteur, sir James Thornhill, s'est conformé à un programme, qui, sans doute, lui fut donné par la cour de l'Amirauté. Il a peint, en effet, au milieu du dôme une boussole, et, dans les voussures, les quatre vents avec leurs emblèmes.

La chapelle de l'École est extrêmement ornée, beaucoup plus que ne le sont d'ordinaire les temples protestants. Sous le péristyle, nous trouvons quatre grandes statues, la Foi, l'Espérance, la Charité... et la Modestie, qui n'est peut-être pas la vertu la plus familière au marin. Le portail est d'une sculpture extrêmement riche ; les deux portes, en acajou massif, font un effet superbe. Au-dessus de l'autel, un magnifique tableau de West, représente saint Paul échappant du naufrage. Moins heureux que lui, nous n'échappons pas à la marine : elle nous poursuivra partout à Greenwich !

Un observatoire complète cet ensemble d'établissements remarquables. Cet observatoire, construit en 1675 par ordre de Charles II, a une célébrité européenne, parce que les Anglais font partir de là leur méridien. Des ateliers de cet observatoire sortent des instruments astronomiques d'une précision merveilleuse, et qui passent pour les meilleurs du monde. L'observatoire de Greenwich donne aussi l'heure normale et officielle à toute l'Angleterre. Le télégraphe électrique est chargé de la transmettre une fois par jour, avec sa rapidité d'éclair, à toutes les villes du royaume. — Au même instant, une boule, placée sur un des dômes, en tombe avec une ponctualité rigoureusement mathématique. Les marins qui passent à ce moment dans les eaux de Greenwich peuvent voir de combien de secondes leur chronomètre a failli dans la longue traversée.

En France, nous faisons des jardins anglais : en Angleterre, on ne dédaigne pas les parcs français. C'est Le Nôtre, le grand jardinier de Louis XIV, qui a dessiné le parc de Greenwich. Il y a tracé de longues et magnifiques allées, au bout desquelles la nature et l'homme semblent avoir, comme à plaisir, ménagé les plus belles perspectives. — Ici les riantes campagnes du comté de Kent ; tout près, la Tamise avec ses innombrables voiles ; — plus loin, Londres, — une immensité !

CANTORBÉRY.

Ville ecclésiastique, séjour de l'archevêque-primat d'Angleterre, Canterbury, — que, suivant notre déplorable habitude de défigurer l'orthographe des géographies étrangères, nous appelons Cantorbéry, — Canterbury, disons-nous, capitale du comté de Kent, a une physionomie à part entre toutes les villes anglaises ; elle est plus calme, plus recueillie en elle-même, moins active, moins commerciale, moins industrielle. Il semble que l'ombre de Thomas Becket plane encore sur elle et lui donne des pensées plus graves.

Sa vaste et noble cathédrale, dont tant d'illustrations ont occupé le siège métropolitain, est un des édifices religieux les plus imposants de toute l'Angleterre

Cette belle église, dédiée au Christ Sauveur, a plus de cinq cents pieds de long. Comme dans presque tous les édifices qui atteignent à ces proportions colossales, on retrouve ici la trace de quatre ou cinq siècles, et, sans franchir

l'enceinte sacrée, on peut faire un cours presque complet d'architecture religieuse. — On peut, aussi, voir à Cantorbéry l'empreinte de la main française, car l'église ayant été en partie détruite par un incendie, en 1174, on fit venir du doux pays de France l'architecte Guillaume (de Sens), alors fort en vogue, pour réparer le désastre.

On reste frappé d'étonnement et d'admiration en pénétrant dans le chœur, — le plus grand des Trois-Royaumes, et digne d'être cité à côté de ceux de Cologne et de Beauvais. L'autel est d'un travail remarquable ; sa voûte est enrichie de peintures d'une puissance de trompe-l'œil, — qui fait croire au relief et à la saillie ; la grande fenêtre est ornée de vitraux étincelants, que l'on cite parmi les plus beaux du monde. On visite, derrière le chœur, la chapelle de la Trinité, qui contient la chaire archiépiscopale, faite de trois morceaux de marbre, d'un dessin grandiose. Tout près de cette chaire, on montre les tombeaux de Henri IV et de sa femme, du prince Noir et du doyen Wootton ; un peu plus loin, on découvre les degrés que les pèlerins montaient à genoux, comme la SANTA-SCALA de Sainte-Marie-Majeure de Rome, pour visiter la châsse de Thomas Becket, assassiné par ordre du roi dans la chapelle de la Vierge, en 1170. — Citons encore, après ces grandes tombes, celle du savant Casaubon, de l'archevêque Chicheley et de l'amiral sir G. Booke.

La cathédrale, si elle est la merveille de Cantorbéry, n'est point, cependant, la seule attraction du touriste : il prendra plaisir à voir l'élégante construction de Christ-Church-Gate, érigée en 1519, et qui forme à la cathédrale un magnifique portail renaissance. La ville possède encore un musée — modeste, — de jolies salles pour diverses assemblées, un hôtel municipal, onze églises, une synagogue, — le crâne du chancelier Thomas Morus, — et plusieurs autres ruines, — entre autres celles du château et des anciennes murailles. Elle possède aussi une magnifique promenade sur les hauteurs de Dunge-Hill, d'où l'on domine la Cité, les méandres de la Stour et les belles campagnes du Kent, festonnées de houblon.

Ceux qui ne sont pas antiquaires, — tout le monde ne peut pas l'être, — vont cependant à Canterbury... pour manger des saucisses et du boudin noir.

BRIGHTON.

Si l'on n'avait qu'une seule ville à voir en Angleterre, il ne faudrait pas choisir Brighton. — Non pas que Brighton ne soit une ville charmante ; mais ce n'est pas une ville anglaise... c'est peut-être pour cela que c'est une ville charmante. A vrai dire, c'est une de ces villes d'eaux, élégantes, fashionables, habitées par une population qui passe, et dont les indigènes, à peu près dépossédés pendant les beaux mois de la saison, ne sont plus guère que les portiers.

Un palais magnifique, mais bizarre, le Pavillon, érigé par George IV pour ses plaisirs d'été, avec des écuries monumentales qui en font le Chantilly de l'Angleterre, — mais dans le goût mauresque, ce qui tout d'abord déconcerte le regard habitué aux constructions rectilignes de l'architecture anglaise, — un beau croissant d'hôtels privés et d'hôtels garnis, tournant sa concavité vers la mer, une admirable plage au sable d'argent, une place charmante, le Steyne, avec une statue de George IV, le roi dandy : voilà Brighton ! Ajoutez-y, si vous voulez tout dire, — ce qui est parfois un tort, — une vieille église qui renferme des fonts sculptés sous le Conquérant, et une église neuve qui ne renferme rien ; une synagogue, une chapelle catholique, un théâtre, des bains, des pensionnats de demoiselles et autres, un parc, et deux bibliothèques où l'on ne va guère, plus une source dont les eaux ferrugineuses sont recommandées dans les maladies d'estomac. Maladies, il faut bien l'avouer, à peu près inconnues en Angleterre, où cet important organe fonctionne avec une régularité merveilleuse.

Il y a cinquante ans, Brighton était une misérable bourgade, perdue au fond d'une petite baie de la Manche. C'est aujourd'hui la résidence favorite des élégances et de la fortune, qui se résignent à ne point passer la mer pour aller éblouir le continent.

Ainsi l'a voulu cette souveraine absolue que l'on appelle la Mode.

BATH.

Bath, dans le comté de Sommerset, est une rivale de Brighton. Seulement Brighton est un parvenu, et Bath a pour le moins seize quartiers. — Les Romains connaissaient Bath. Pour une ville, ce sont là des lettres de noblesse. Ces conquérants du monde avaient même donné à Bath un nom très-pompeux, car ils l'appelaient les Eaux du Soleil, AQUÆ SOLIS !

Rendez-vous du monde élégant, moins bruyante que Brighton, — et en cela elle nous plaît davantage, — la ville de Bath est une des plus jolies villes de l'Europe : ses rues sont larges, ses maisons imposantes, ses monuments grandioses. Elle a une pierre à elle, la pierre de Bath, qui donne à toutes ses constructions un caractère monumental. La brique n'arrive jamais à de pareils effets. Les eaux qui jaillissent de ses sources nombreuses sont efficaces contre la goutte, les congestions et la paralysie. On n'a que l'embarras du choix entre les bains du roi et de la reine ; le bain penché, le bain tiède, le bain à plonger, et les Plaisirs de Cléveland. — O poésie ! — Il y a aussi la salle à la pompe, ce qui est moins poétique, mais où se trouve une galerie de concerts. L'eau jaillit d'une vasque élégante, au pied des pupitres. On boit en mesure.

Mais Bath n'a pas seulement des bains, il a des ruines, — des ruines romaines, — qui appartiennent à un temple élevé à Minerve par Agricola.

Parmi les monuments de l'ère chrétienne, nous citerons la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul, très-magnifique spécimen de l'art ogival arrivé à sa dernière période. Le portail occidental, ou grand portail, est d'une ornementation peut-être un peu chargée, mais avec des détails d'une curiosité extrême. — L'église a une quantité presque innombrable de fenêtres, ce qui l'a fait surnommer la Lanterne de l'Angleterre. Un beau jubé, faisant retour, enferme le chœur et l'autel.

Bath possède tout ce qui convient à une ville de luxe : un théâtre, un gymnase, des sociétés littéraires et savantes, une bibliothèque, et des cercles fashionnables, dont les salons sont plus spacieux et plus élégants que ceux de Londres.

BRISTOL.

En suivant le cours de l'Avon, traversé à Bath par un superbe pont de pierre, on arrive à Bristol.

Située sur les bords de cette jolie rivière, appartenant pour une moitié au comté de Somerset, et pour l'autre au comté de Gloucester, la ville de Bristol, aujourd'hui détrônée par Liverpool, fut longtemps la seconde ville du royaume. Aujourd'hui, elle est bien tombée.

Cependant elle lutte toujours, et ses négociants, forts de leur ancien crédit et de leur antique opulence, font encore des importations considérables, par

le moyen de l'Avon, de la Wye et de la Severn. Ses exportations la mettent en rapport surtout avec l'Irlande et les Indes-Occidentales. Les antiquaires de Bristol font remonter l'origine de leur ville à quatre siècles avant Jésus-Christ. Quoi qu'il en soit, autour de cette vieille ville, débris des âges, sur laquelle chaque siècle a laissé son empreinte, une seconde ville s'est élevée, se prolongeant au loin dans la campagne par d'admirables faubourgs, dont le plus joli, celui de Clifton, est posé sur un roc, qui domine le cours tortueux de l'Avon, maintenant uni à la Severn.

Bristol possède cent cinquante rues, dix marchés, dix-sept églises, et sept chapelles protestantes. Je ne compte point celles qui appartiennent aux dissidents.

La cathédrale, fondée en 1140, et qui pendant longtemps fut la collégiale d'un monastère, nous montre une tour orgueilleuse, dont jaillit une quadruple flèche, de beaux vitraux, et, entre plusieurs tombes qui nous sont parfaitement indifférentes, une pierre devant laquelle il faut s'arrêter, parce qu'elle couvre la cendre refroidie d'un cœur aimable et tendre, mistress Draper, — celle qui fut l'Élisa de Stern.

LIVERPOOL.

Liverpool, que je nommais tout à l'heure, n'est pas seulement la seconde ville de l'Angleterre, c'est encore sa métropole commerciale. On n'a pas une juste idée de la puissance de l'Angleterre, quand on n'a pas vu Liverpool.

On peut dire que Liverpool est une création à peu près spontanée du dernier siècle.

Liverpool, à l'heure où nous écrivons, concentre dans ses mains un immense commerce. Situé sur la rive droite de la Mersey, au point précis où le fleuve qui s'agrandit semble attirer dans sa vaste embouchure tous les navires de l'univers, Liverpool a noué les relations les plus fortes avec les États-Unis, les Indes-Occidentales, le Brésil et toute l'Amérique du Sud, l'Irlande et les Indes-Orientales.

Ses docks, les premiers qui aient été construits en Angleterre pour l'emmagasiner des marchandises, s'étendent sur une longueur de huit milles.

Malgré cette accumulation de richesses, Liverpool est une des plus tristes villes que je connaisse. — La matière y domine la pensée ; l'homme y reste à l'état d'unité indifférente ; il a même beaucoup de chances pour passer à l'état de zéro. Pour être quelque chose à Liverpool il faut être millionnaire. Nulle part la misère n'est plus affreuse.... Que de fois j'ai eu le cœur serré le long de ces quais superbes, devant ces magasins opulents.... Pauvres diables à la mine patibulaire, troupeau d'affamés, qui n'osent même pas tendre la main au denier de la charité proscrite, ah ! si j'avais eu la baguette d'une fée, comme je vous aurais transportés sous le ciel bleu de Naples, sur les bords-de la Chiaia ; là, du moins, vous auriez partagé le macaroni avec les lazarones, vos cousins, et vous auriez eu la dernière joie du pauvre — un rayon du soleil que vous n'avez jamais, — car le soleil de Liverpool n'est qu'un clair de lune ;

Je suis allé plusieurs fois à Liverpool, et j'en ai toujours rapporté des impressions navrantes. — Cela tient sans doute à ce que je ne suis pas commerçant.

Il faut pourtant rendre justice à qui de droit. Les honorables citoyens de cette capitale du comté de Lancastre font de nombreux efforts pour devenir autre chose que des négociants. Ils ont fondé des institutions littéraires et scientifiques. Ils ont une institution des Beaux-Arts, avec de vastes salles pour l'exposition annuelle des œuvres des artistes modernes ; un Athénée, avec une belle bibliothèque ; un lycée avec un vaste.... café ; des jardins botaniques et zoologiques ; quatre théâtres ; une Institution Royale, pour le perfectionnement de la littérature, des sciences et des arts, avec bibliothèque, laboratoire, musée d'antiquités égyptiennes, et copie des chefs-d'œuvre de la sculpture.... en un mot, tout ce que l'on peut avoir avec de l'argent. Ils ont même un marché au blé d'architecture dorique, et un hôtel de ville corinthien. Il ne serait pas juste de demander davantage à d'honnêtes marchands de coton, et, s'ils ne deviennent pas dans fort peu de temps artistes, littérateurs et savants, il faudra conclure que la science, l'art et la littérature ne se vendent point au marché, — ce qui est vraiment bien malheureux.... pour les négociants.



MANCHESTER.

Manchester est le centre du district le plus peuplé des trois royaumes qui courbent la tête sous le sceptre aimé de Victoria. La richesse de ce pays est proportionnée à sa population, et son travail tout à la fois la source et la mesure de sa richesse. Rude travail ! vous diront tous ceux qui ont pénétré comme moi dans ces immenses fabriques, où l'homme a pour auxiliaires ces deux terribles forces : le feu et le fer ; durs compagnons qui s'indignent de servir et semblent toujours prêts à dévorer ou à broyer leurs maîtres. L'homme pourtant les domine par une intelligence de toutes les heures et une activité de toutes les minutes. Mais dans cette lutte continuelle, dans cette guerre sans trêve avec la matière, le travailleur à son contact gagne quelque chose de son implacable rudesse. Les hommes de Manchester - Manchestermen, comme ils s'appellent eux-mêmes — ne sont pas tout à fait des hommes comme les autres. Les heures de repos qu'il peuvent arracher à la tâche quotidienne, ils les consacrent à des joies vulgaires, à des

repas pantagruéliques et à des libations qui les excluent à tout jamais des sociétés de tempérance. Ceci, du moins, était vrai, il y a quelque temps.

Mais aujourd'hui, grâce à Dieu, nous voyons poindre partout, même à Manchester, les heureux symptômes de temps meilleurs. L'instruction se répand des hauteurs sociales ; elle descend jusqu'aux régions les plus humbles : l'Esprit domine la matière ; le voyage est plus facile, le livre moins cher, les cabinets de lecture se multiplient ainsi que les écoles de dessin. Une seule chose manquait encore à Manchester : de grands exemples et les enseignements élevés qu'on trouve dans l'étude des maîtres souverains de l'art.

Et cette chose, l'Exposition de 1857 la lui a donnée.

Personne n'ignore, et on le sait, je crois, en France mieux qu'ailleurs, tout le profit que la haute industrie peut retirer de son commerce avec les beaux-arts. Quoi que ce soit que l'on produise, on se trouve toujours bien de ce noble et libre commerce avec ceux qui possèdent la forme, et dont la vie a été vouée à la recherche et au culte du beau.

Mais l'art, surtout en Angleterre, n'est pas accessible à la foule. Là, point de Louvre ou de Luxembourg, dont la porte gratuite s'ouvre aux loisirs de ses fêtes et de ses dimanches. Les trésors s'entassent dans les palais des riches, qui les dérobent à tous les yeux. L'ouvrier qui passe sa vie entre les rouages d'une machine n'a jamais guère de chance de voir les Léonards du duc de Devonshire, ou les Raphaëls du marquis de Westminster.

Grâce aux Manchestermen, il y a eu un moment où l'ouvrier anglais a pu tout voir. Les ordonnateurs de la grande fête de Manchester se sont adressés, en effet, à tous les possesseurs de chefs-d'œuvre (et ils sont riches et nombreux dans cette opulente Angleterre !), depuis la reine jusqu'aux marchands de la Cité. Partout ou presque partout, ils ont trouvé un accueil aimable et sympathique. Ils ont beaucoup demandé, et on leur a beaucoup donné ; et ainsi, en quelques mois, ont-ils pu réunir à peu près un tiers des richesses artistiques de la Grande-Bretagne, et improviser en quelque sorte un musée, d'une savante ordonnance, où se trouvèrent représentées toutes les époques, toutes les écoles, toutes les nations, j'allais dire tous les maîtres, depuis les Byzantins, qui dessinent avec un clou sur un fond d'or, jusqu'aux aquarellistes anglais qui trempent leur pinceau dans l'eau claire. Jamais un enseignement plus complet n'avait pu être offert au peuple anglais. Je connais à peu près tous les musées de l'Europe, et je crois que, notre Louvre excepté, il n'en est point qui présente un plus riche ensemble.

La première impression, quand on entrait par la porte principale, était vraiment des plus heureuses. La nef centrale se développait dans toute son étendue devant le spectateur, avec ses parois revêtues de teintes sombres, rehaussées d'ornements légers, et sa voûte de cristal laissant voir le ciel entre ses caissons peints en bleu. Quand le regard, qui, à l'extrémité, s'était arrêté un instant sur le buffet du grand orgue, revenait et se reposait plus près, il apercevait d'abord une longue file blanche de statues, bordant la nef comme une avenue de marbre. Derrière elles, dans des armoires vitrées, les émaux, les armes, les porcelaines, les cristaux, les faïences et les verreries de prix. Plus loin, à droite et à gauche, dans la nef centrale, la galerie des portraits historiques de l'Angleterre, et dans les deux nefs latérales, les tableaux de toutes les écoles.

J'en demande bien pardon à la soie, au coton, au fer et à l'acier, mais c'est là, pour moi, la date la plus brillante de l'histoire de Manchester. — Cette opinion, qui m'est peut-être particulière, ne m'empêche point, du reste, de reconnaître tous les miracles de cette immense et belle cité, bâtie au confluent de l'Irk et de la Madlok avec l'Irwell. — Manchester compte aujourd'hui 300,000 âmes... de fabricants... Ajoutons quelques statues d'un goût douteux. Mais, en revanche, Manchester voit fonctionner chaque jour 500 machines à vapeur et 30,000 chevaux.

BIRMINGHAM.

Pour en finir avec ces villes du travail, immenses ruches où l'abeille humaine déploie son incessante et fiévreuse activité, disons quelques mots de Birmingham. Birmingham le mérite, car c'est une des plus importantes cités du Royaume-Uni. Pour l'homme des doux loisirs, de la méditation et du rêve, Birmingham est un enfer. Je ne connais point de plus triste séjour. C'est un bruit de forges et de marteaux à réveiller un sourd. Partout, et sous toutes les formes, le fer et le feu ! Il faut avoir traversé les ateliers de MM. Boulton et Watt, pour savoir jusqu'où peuvent aller la force et le génie de l'homme, aux prises avec les plus formidables éléments. Ici, les métaux liquéfiés coulent en ruisseaux de laves ardentes ; là, des machines, d'une irrésistible puissance, allant d'un mouvement égal, lent et doux, vous coupent en dix secondes d'énormes barres de fer ; plus loin, ce sont les gueuses de minerai jetées dans les creusets, d'où va jaillir un fer épuré ;

ailleurs, ce sont des forges de cyclopes qui saisissent des monceaux d'acier et les transforment en toutes sortes d'instruments et de machines.

Du reste, ces travaux gigantesques ne sont pas les seuls dont on s'occupe à Birmingham. Si l'on y fait les chaudières du Léviathan, on y fabrique aussi la boucle qui retiendra sur sa taille la ceinture de milady, et l'épingle prudente dont une jeune miss trouve toujours la place. On fait aussi à Birmingham des canifs de première qualité et des bijoux de seconde catégorie. Au besoin, Birmingham peut fournir 14,000 fusils par semaine..., de quoi armer bien des Cipayes.

Il y a deux villes dans Birmingham : une ville basse, — vieille, laide et sombre où l'on travaille ; — une ville haute, monumentale, splendide. — On mange dans la seconde ce que l'on a gagné dans la première.

YORK.

York, l'Eboracum des Romains, et la capitale de la tribu des Brigantes, aujourd'hui celle du Yorkshire, est peut-être la plus ancienne ville de l'Angleterre. On fait remonter sa fondation à neuf cent-quatre-vingt-trois ans avant Jésus-Christ. Les chroniques du temps étaient assez irrégulièrement tenues ; aussi une impénétrable nuit enveloppe les douze cents premières années de l'histoire d'York, et il faut arriver jusqu'à l'an 150 de notre ère, pour avoir des notions un peu certaines. Mais on sait qu'à cette époque York forma une importante station romaine, qu'elle eut son palais impérial, ses tribunaux, son gynécée, son gouverneur. L'empereur Sévère l'habita trois ans et y mourut. Ses deux fils Caracalla et Géta lui succédèrent, et c'est à York que Caracalla ; pour régner seul, fit assassiner Géta avant de retourner à Rome. Un siècle plus tard Carausius y fut proclamé empereur ; Constantin — celui qui fut appelé le Grand, y naquit en 272, et son père, Constance-Chlore, y mourut en 307.

Situé sur les deux rivières de l'Ouse et de la Fosse, York a été longtemps considéré comme la capitale de ces provinces du Nord qui formaient l'ancien royaume de Northumbrie. On sait que York a été souvent érigé en duché pour des princes du sang royal, et personne n'a oublié le rôle de la maison d'York dans la longue querelle des deux Roses. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'une ville de province, dans la triste acception du mot.

York, cependant, a su garder jusqu'ici quelques précieux débris du passé, et un assez grand nombre de ruines romaines, dont ses habitants ne semblent pas faire assez de cas.

En revanche, et avec juste raison, se montrent-ils très-fiers de leur cathédrale, qu'ils appellent Minuter, et qui, par la grandeur de sa masse et l'heureuse proportion de ses parties, est un des plus beaux édifices religieux du monde entier. Sa nef magnifique ne cède en largeur qu'à celle de Saint-Pierre de Rome. Toute l'église offre du reste un merveilleux ensemble de beautés architectoniques du premier ordre. La façade occidentale est peut-être le morceau d'architecture gothique le mieux réussi de toute l'Angleterre ; d'admirables vitraux, représentant une série de sujets religieux, tamisent la lumière doucement, et, à travers leur prisme irisé, versent dans l'église comme une pluie de rayons, où se fondent en mille nuances harmonieusement unies toutes les couleurs qui enchantent le regard. Le Jubé, qui sépare le chœur de la nef, est une sculpture de la plus exquise délicatesse ; on l'a surmonté des statues des rois d'Angleterre, depuis le Conquérant jusqu'à Henri VI, qui contribuent beaucoup à l'effet décoratif et au grand air de l'édifice. — Ajoutez, dans toutes les parties de l'église, des monuments funéraires du meilleur style, et vous aurez une faible idée de cette chose vraiment imposante et belle qui se nomme la cathédrale d'York. Sa musique de chœur est la meilleure des Trois-Royaumes et une des meilleures du monde. Nous y avons entendu des soprani dignes de la chapelle Sixtine, et qui avaient de plus le mérite d'être... naturels.

Les ruines d'un portail qui servait d'entrée à l'abbaye de la Sainte-Trinité ; une autre porte nommée le Mickle-Gate, et le tombeau de Septime-Sévère, près duquel les classiques vont de temps en temps faire un pèlerinage, voilà tout ce qui subsiste des grandeurs passées d'York :

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé !

L'ÉCOSSE

I

Je m'étais endormi en Angleterre, je me suis réveillé en Écosse. Une bouffée d'air vif et frais a chassé les derniers nuages de mon sommeil ; j'ai ouvert les yeux comme le convoi franchissait l'enceinte de North-Berwick ; c'était le bon moment : j'étais en Écosse !

North-Berwick est une ville amphibie, moitié chair, moitié poisson : écossaise d'un côté, anglaise de l'autre, elle a joué dans toutes les guerres des deux pays, un assez triste rôle ; il consistait à se laisser prendre ! La prenait qui voulait ; on la rendait un peu plus difficilement, mais enfin on la rendait. North-Berwick figure dans tous les traités comme article additionnel. Aujourd'hui que la paix est faite et que les trois royaumes sont unis, — Dieu et l'Irlande savent comment ! — Berwick a des jours plus tranquilles. Seuls, les Guides du Voyageur s'en disputent encore la possession et veulent en faire, suivant leur nationalité, ou la première ville de l'Écosse, ou la dernière ville de l'Angleterre.

En tout cas, Berwick ne manquera jamais de maître ; c'est une consolation : il y a des nations qui n'en peuvent avoir.

Aussitôt qu'on entre en Écosse, — même dans les Lowlands², — la nature change complètement d'aspect ; on échappe tout à coup à ce qu'un Allemand pittoresque — et incorrect — appelait devant moi « les platitudes, » il voulait dire les plaines de l'Angleterre. — Ici le terrain se soulève ; il a de temps en temps comme de brusques soubresauts, il ondule sur la croupe des collines, il serpente dans les détours des vallées, il s'assouplit de mille façons, comme s'il préludait aux merveilles grandioses des Highlands. Avant d'adopter une forme, la nature commence par l'essayer. Cependant le wagon se glisse sous de sombres forêts de sapins, dont les cimes se recourbent et forment des dômes impénétrables, dont

aucun soleil n'égaie l'éternelle tristesse. Parfois un ravin profond déchire le sol ; un torrent écumeux gronde dans son lit de rochers, et, sur les bords escarpés, se hérissent les débris de quelque forteresse écroulée. L'Écosse est le pays des souvenirs ! Chaque montagne a sa ruine, ruine féodale ou barbare, — car la féodalité n'est que la seconde noblesse de l'Écosse qui eut Ossian avant les Trouvères, et Caractacus avant Robert Bruce et Wallace.

En sortant du bois, le rail-way trouve la mer et la côtoie longtemps, luttant de souplesse et de caprices avec ces bords découpés à jour par les dentelures des baies et des promontoires : tantôt se cachant derrière les rochers ou passant sous les falaises, tantôt courant sur le sable, comme pour défier la marée qui doit l'engloutir.

Comme j'ai vite oublié les rues de Londres ! et le palais de cristal, et ce bruit tumultueux de la civilisation et des villes étouffantes ! Il est bon de se souvenir : je crois, quelquefois, qu'il est encore meilleur d'oublier.

Je n'aime pas à me précipiter dans un pays inconnu : j'y entre tout doucement et comme pas à pas ; je m'initie peu à peu ; je n'ai pas de goût pour les dénoûments brusques ; je veux feuilleter la préface avant de lire le livre.

Donc je me suis arrêté à quelques milles d'Édimbourg pour me familiariser avec l'Écosse. Je m'étais laissé prendre à l'attrait d'un joli nom ; je suis descendu à Porto-Bello. Le hasard fait bien des choses

Porto-Bello est à Édimbourg ce que Trouville est à Paris, ce que Brighton est à Londres. Porto-Bello est le rendez-vous de la fashion écossaise. On y achève, sur la plage, au clair de lune des nuits d'été, le roman commencé, l'hiver, dans les salons, aux lueurs des bougies. C'est la capitale des beaux mois : adoptée par le caprice, elle a été assez heureuse pour garder sa vogue.

On obtient le succès avec du bonheur, on le conserve avec du mérite.

Porto-Bello a un air rustique qui doit plaire aux gens blasés sur le luxe des palais : on ne retrouve plus ici les longues et brillantes colonnades, les hôtels armoriés et les portiques superbes de Brighton, cette Venise du Nord. Ce sont d'humbles maisonnettes de briques rouges et noires, destinées à l'usage d'une seule famille, qui s'y trouve à l'étroit quand, elle est un peu nombreuse — ce qui est le cas ordinaire des familles écossaises. Ces maisons sont isolées, protégées par leurs grilles et défendues par leurs fossés ; un bouquet de sapin les abrite ; des buissons de roses églantines les

parfument et les embellissent ; la cour est semée de sable blanc, où miroitent au soleil des débris de coquilles argentées ; au milieu, un gazon avec des reines-marguerites qui s'effeuillent ; tout cela est froid et brillant ; là porte, aux serrures de cuivre étincelle ; la vitre, qui reluit, laisserait compter les fils de son rideau de dentelle ; c'est irréprochable et triste ; aucun bruit ne sort de ces maisons trop bien closes. A l'heure du lunch, quand les baigneurs méthodiques ont quitté la plage pour le parloir, on dirait que Porto-Bello est une ville déserte dont les rues et les maisons seraient confiées aux soins de quelque gardien invisible : Trilby armé d'un balai.

Je me suis involontairement rappelé ma côte normande, et Trouville, et ses maisons bizarres, incorrectes, et peu lavées... l'eau est si près ! mais pleines de mouvement, d'air, de soleil, de chansons et de gaietés champêtres et autres... Je m'aperçois déjà que l'Écosse a un malheur : c'est d'être trop près de l'Angleterre.

Ce village est donc loin d'avoir l'entrain des eaux de France ou d'Allemagne : on y vit par familles et par groupes, sans s'y réunir le soir, sans s'y mêler le jour : c'est le chacun chez soi appliqué au plaisir.

Je me demande maintenant pourquoi je me suis arrêté là.

Porto-Bello ! d'où vient ce nom du Midi qui frissonne au nord des flots glacés de l'Océan germanique ? Est-ce là qu'aborda le navire qui portait Riccio et sa fortune ? Quoi qu'il en soit, les bouches écossaises, peu habituées aux appellations sonores, froissent et altèrent la suavité italienne de ce doux nom, Porto-Bello ; elles en font prosaïquement Po't' Bélo.

Je me suis sauvé à Édimbourg pour ne plus les entendre.

II

ÉDIMBOURG.

De Po't' Bélo, on arrive bientôt à Édimbourg.

Édimbourg, Constantinople et Naples sont les trois plus belles villes d'Europe : on ne sait généralement à laquelle accorder la préférence. J'avoue mon faible pour Édimbourg ; et pourtant il lui manquera toujours la pure lumière du ciel. oriental qui baigne et qui éclaire les coupoles de

Sainte-Sophie et les flèches des minarets ; il lui manquera toujours ces horizons bleus qui caressent si doucement le regard sur les bords du golfe d'Ischia, et le Vésuve ardent qui laisse flotter au-dessus de Naples son panache de flamme ondoyante.

Édimbourg, au milieu de ses vapeurs si souvent congelées en frimats, n'a pas moins de charme ; mais c'est un charme d'une autre espèce, un charme rêveur et mélancolique, comme la beauté du Nord. Édimbourg est souvent voilé de brouillards ; mais, ici, le brouillard lui-même est élégant ; ce ne sont plus les ténèbres épaisses et malsaines de Londres ou de Liverpool ; la fumée de Manchester ou de Birmingham, miasme délétère où l'homme mourrait, et où le commerçant seul peut vivre. Il faudrait toutes les habiletés du génie descriptif pour donner une juste idée de l'atmosphère d'Édimbourg, par une belle matinée de septembre : on dirait que les maisons ont un œil de poudre ; la brume légère et fine est bleuâtre et comme tamisée dans l'air ; on y devine la lumière, on y sent le rayon, dont la pointe d'or vient de temps en temps se briser, dans un éclair, sur le toit d'un palais ou sur la cime d'un monument ; ça et là pendent et flottent dans l'air ces fils légers qui tombent des invisibles fuseaux de la Vierge et qui semblent rattacher la terre au ciel.

EDINBOURG PRIS DU CARLTON HILL.



L'orgueil écossais est fort chatouilleux à l'endroit d'Édimbourg : c'est un crime impardonnable de ne pas l'admirer assez ; l'éloge de la ville est écrit sur toutes ses murailles ; elle n'attend pas qu'on la loue, elle se loue elle-même. Elle n'a peut-être pas tort, nous sommes dans un siècle où il faut forcer la gloire.

Édimbourg est assis sur trois montagnes ; les maisons montent avec elles en longs amphithéâtres et suivent les pentes adoucies. Le seuil d'un édifice est de plain-pied avec le sommet d'un autre. Édimbourg est la ville du monde où l'on marche le plus sur les toits. Les trois montagnes communiquent entre elles par leurs cimes, sans regarder à leurs pieds ; d'une crête à l'autre, par-dessus les rues intermédiaires, on a jeté des ponts immenses, soutenus par des maisons-piliers. J'ai compté jusqu'à douze étages superposés : ce sont des maisons qui montent les unes sur les autres. Quand on se penche sur le parapet de ces ponts d'un quart de lieue, on n'aperçoit que des flots d'hommes.

Édimbourg, contemplé de là, par un effet de nuit, présente un spectacle étrange. Toutes ces maisons s'illuminent ; leurs vitres flamboyantes projettent des masses de lumière qu'interrompent çà et là de noires

silhouettes gigantesques ; dans un lointain, auquel la nuit donne plus d'incertitude encore, des hommes — des ombres — qui s'agitent avec une activité silencieuse,, passent et repassent, s'arrêtent, s'attendent, se fuient, se croisent au fond d'un abîme : on dirait un monde de spectres évoqués pour poser devant Callot ; un tableau qui attend le pinceau de Rembrandt ; enfin une chose qu'on n'oublie pas !

Il y a deux villes dans Édimbourg ; la vieille et la nouvelle.

La nouvelle ville se compose des plus belles maisons d'Angleterre, et peut-être du monde ; régulières, hautes, larges, bâties en pierres brillantes, bordant des squares pleins d'air et d'espace. Ici, par une heureuse combinaison, chère aux architectes anglais, les maisons se déploient sur la courbe gracieuse d'un demi-cercle ou d'une ellipse ; on évite ainsi la monotonie des lignes droites et la sévérité des angles. Rien n'est beau comme ces grandes places dont la ligne ondoyante comme la ceinture de l'horizon, captive et charme le regard. Au milieu de ces squares, on a de vastes jardins à demi publics, où l'on entre avec la permission d'un habitant du quartier, — ou quand on trouve la porte ouverte, — il est alors assez difficile d'en sortir ! Ce sont de vrais jardins anglais avec des caprices et des accidents ; des allées contournées et détournées qui nouent et dénouent leurs spirales sous des massifs d'acacias et de sorbiers rouges ; des futaies de grands arbres, pleines d'ombrages et de chansons, et des tapis de gazon éternellement verts, sur lesquels s'ébattent de beaux enfants, mêlés à leurs chèvres et à leurs moutons.

Bath lui-même, la ville des loisirs heureux, n'a pas une architecture plus superbe, une flore plus souriante, ou des sites plus heureux : dans tous les jardins, à la place d'honneur, s'épanouit le chardon d'Écosse ; c'est de la nationalité en plate-bande. Si l'on sort des jardins, on retrouve encore le chardon. On le retrouve partout ! sur le bonnet des citadins, et sur le béret des montagnards ; il figure dans des armoiries sans nombre. Qui voit un chardon, voit un Écossais. Ce peuple, si longtemps indépendant et toujours fier, a pris pour emblème cette plante sauvage et vigoureuse, qui repousse si bien les attaques téméraires et les familiarités indiscrètes. Une devise sévère s'enroule autour de ses feuilles menaçantes : *Nemo me impunè lacescit*. Depuis Marie-Stuart, les lys de France ont marié à cette rudesse trop âpre leurs grâces et leur blancheur suave ; on ne les a pas chassés de cette terre fidèle aux souvenirs : c'est la seule, en Europe, où ils trouvent maintenant

un asile ; ils brillent encore aujourd'hui, à côté du chardon, dans l'écusson royal conservé.

Édimbourg est la ville selon mon cœur, la capitale où je voudrais vivre, ni trop grande, ni trop petite ; le point cherché et rarement trouvé, entre deux excès ; assez grande pour imposer le respect, assez petite pour éviter le tumulte, et la foule, et les barricades ; capitale privilégiée des élégances aristocratiques, ville chère aux rêveries studieuses, amie des patientes recherches, patronne des philosophies spiritualistes, estimant avant tout le travail libéral, et qui ne s'occupe de l'utile qu'après avoir cherché le beau ; aussi glorieuse aujourd'hui par son Université qu'elle était brillante autrefois par les splendeurs royales de son palais d'Holy-Rood ; et, quoique assise au bord de ses flots solitaires et presque au bout du monde, toujours mêlée aux choses les plus vivantes de la civilisation européenne ; effrayante avec Knox, charmante avec Marie Stuart ; nous instruisant avec Reid, et nous amusant avec Scott ; méritant de s'appeler l'Athènes du Nord, non pas seulement parce que l'œil trompé croit retrouver en la contemplant des flots lointains du Forth, les perspectives enchantées et les horizons bien-aimés de la mer Égée, mais plus encore, à cause de la recherche de sa vie, de ses préférences distinguées, de ses préoccupations choisies et de tous les arts de la paix, qui rayonnent comme un diadème au front de cette reine du Nord.

Édimbourg, à l'heure qu'il est, comme toutes les villes du moyen âge, dont la vie politique s'est retirée sans avoir été remplacée par la vie industrielle, a vu successivement diminuer sa population, qui reflue vers des centres plus actifs ; on a cependant continué à bâtir : il y a des gens qui ne veulent habiter que des maisons neuves ; l'odeur du plâtre frais les réjouit. Aussi Édimbourg est le lieu du monde où l'on se trouve le plus à l'aise ; on s'y donne le luxe de l'espace, on ne s'y presse point, on ne s'y coudoie pas, et, surtout, on n'y parle jamais d'affaires ; on y consomme, on n'y produit pas ; on s'y défend de l'industrie comme de la peste. Vous ne trouverez point une fabrique à dix lieues à la ronde. A vrai dire, on n'y vend que des livres... ses négociants sont des bouquinistes qui vous permettent toujours de feuilleter leur magasin.

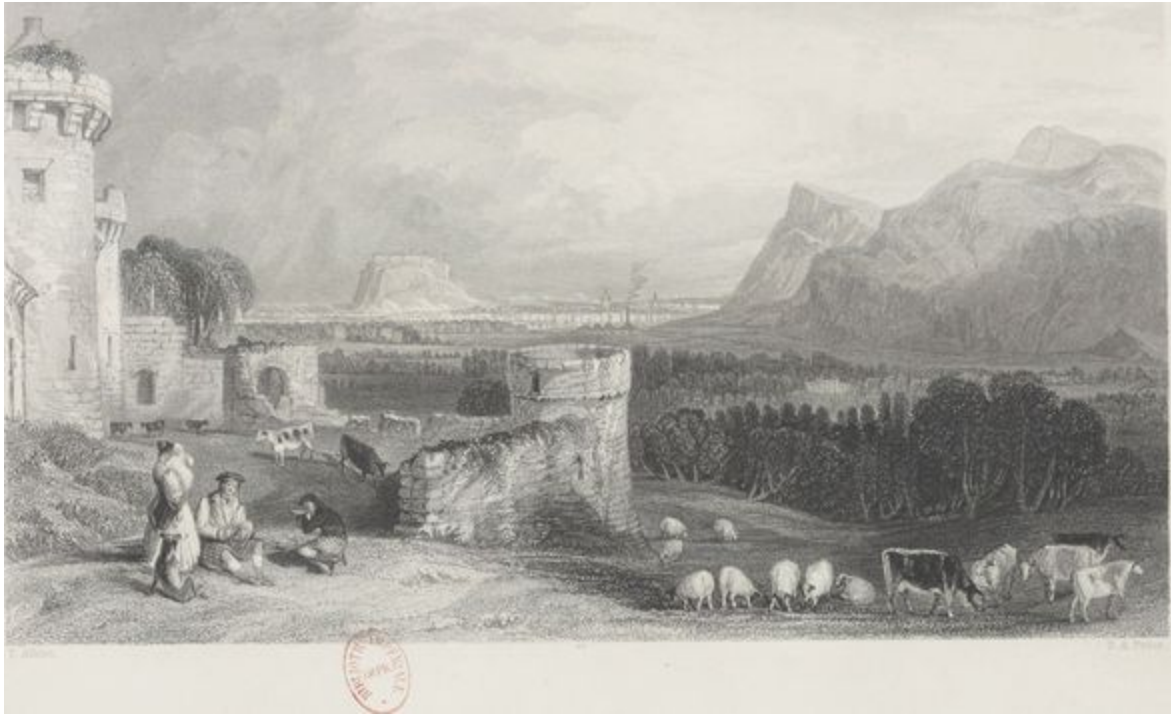
Mais Édimbourg, pour moi, c'était surtout la ville de Marie Stuart : c'était elle qu'il me fallait, elle que je cherchais et que je trouvais partout ! Chaque pierre me parlait d'elle ; chaque palais me criait son nom ; chaque prison le murmurait tout bas à mon oreille. J'avais vu, en Angleterre, le billot sur lequel on trancha cette tête charmante, plus fière de sa grâce, et de

sa beauté, et de son sourire que de ses trois couronnes. Marie Stuart, plus grande par sa mort que par sa naissance, plus illustre par ses infortunes que par ses prospérités, a été comme le présage des douleurs royales que le monde devait voir ! — Je voulais faire en Écosse le pèlerinage de ses malheurs, et voir pieusement chacun de ses cachots.

Il y a un de ces cachots au château d'Édimbourg. J'obtins facilement un ordre du lord-maire pour le visiter.

Je me trompai de porte, et au lieu d'entrer dans le cachot de la reine, j'entrai dans la salle des bijoux de la couronne. Cela ne faisait pas du tout mon affaire. Les Regalia d'Écosse, comme on dit, n'avaient pas grande attraction pour un homme à qui le Kho-I-Nohr fait hausser les épaules, et qui n'a jamais compris qu'on tombe en extase devant un morceau de charbon, parce qu'il est dur et taillé à facettes. Les Regalia d'Écosse se composent du sceptre, de la couronne et de l'épée de parade : — Robert Bruce avait-il une épée de parade ? — le tout rehaussé de pierreries, diamants, perles et rubis. Les Écossais ont toujours eu et ont encore aujourd'hui la passion des bijoux : ils aiment ce qui brille. Pour mon compte, j'ai toujours trouvé les diamants inutiles chez les femmes et ridicules chez les hommes. La jeunesse se passe si bien d'eux ! Ils ne se passent pas de la jeunesse. Chez celles qui sont jolies, ils ne valent pas ce qu'ils cachent, et chez les autres, ils ne cachent pas assez, hélas ! J'ai toujours mieux aimé une rose qu'un rubis et un bleuet qu'une turquoise. Après les fausses fleurs, ce que je déteste le plus au monde ce sont les diamants. Je sais bien que toutes les femmes ne partagent pas mon antipathie.

EDINBOURG PRIS DU CHATEAU DE CRAICMILLAR.



Le château d'Édimbourg est dans la plus heureuse situation du monde ; il peut foudroyer toute la ville ; c'est un peu pour cela que les châteaux-forts sont faits. Quant aux ennemis du dehors est-ce qu'on s'en occupe en bâtissant les forteresses ? On ne défend ses frontières qu'avec des poitrines dévouées, murailles vivantes qui réparent leurs brèches.

Elle est humble et petite la prison de Marie Stuart. On n'y entre qu'en se courbant, comme dans toutes les prisons ; c'est tout simplement une chambre au bout d'un corps de garde, chambre étroite, nue et froide ; l'unique fenêtre s'ouvre sur un horizon de montagnes ; leurs déchirures laissent entrevoir quelques brasses de mer. Marie pouvait donc se détourner des hommes et, à travers ses barreaux, contempler la nature, — vivante et libre. — Que de prisons où l'on n'a que des murailles pour perspective et où le paysage n'est égayé que par la circulation des porte-clefs !

On a conservé avec un pieux respect le mobilier de la reine. Il n'y a pas de luxe : un escabeau pour la prière, une table pour le travail, un fauteuil pour le repos, tout cela en bois de chêne, poli par l'usage et noirci par les années. Pour tout ornement, dernier et seul vestige des grandeurs évanouies, au fond de la chambre, en face de la fenêtre, l'écusson royal : le chardon d'Écosse et le lys de France.

A la porte de ce cachot, dans une salle de réception assez nue, on montre un portrait de Marie Stuart, à seize ans.

J'ai vu bien des portraits de Marie Stuart, à Versailles et à Windsor, à Hampton-Court et à Holy-Rood ; les artistes l'ont saisie à des heures diverses. — Il y a tant de moments dans la vie d'une femme ! — Mais, partout, à travers le rayonnement de son immortelle beauté, on devine cette âme orageuse, jaillissant en éclairs, et qui secoua tant de feu autour d'elle ; une expression sérieuse et inquiète jette parfois comme une ombre sur l'ovale gracieusement allongé de son visage ; quelques plis, où la rêverie se cache dans le sourire, semblent errer autour de ses lèvres ; la passion inextinguible brûle dans ses yeux bruns, — dont un seul regard troublait toute une vie, — et s'échappe, avec son éclat et sa fièvre, à travers les longs cils soyeux ; l'intelligence mêlée d'audace repose sur le front, aux tempes palpitantes, tandis que l'émotion intérieure déborde et répand sur ses nobles traits la pâleur ardente que le marbre a donnée à la beauté antique.

Dans le portrait du château d'Édimbourg, Marie Stuart a seize ans ; elle n'a que le pressentiment de la vie ; elle n'en connaît que les espérances et les promesses ; elle n'en a pas goûté la science amère ; elle s'assied à peine au banquet, elle n'en sait pas encore les enivrements ; c'est l'heure fraîche et printanière de ses plus belles années ; c'est l'heure où, dans cette cour polie des Valois, dont elle était l'enchantement, au milieu des merveilles de tous les arts, qui se reflétaient dans son admiration intelligente, elle ouvrait l'oreille aux leçons tantôt graves, tantôt frivoles de cette charmante et terrible maîtresse, qu'on appela la Renaissance. L'artiste a eu le double bonheur de voir son modèle comme il était et de le rendre comme il le voyait : l'œil calme et fin — un œil de jeune fille — plein de lumière, d'une suave et douce lumière ; la grâce s'épanouit sur la bouche souriante ; on cueillerait sur la joue en fleurs ces bouquets de roses, « teintes du sang d'Adonisy » dont Ronsard lui parlait déjà tout bas. Autour du front, aux molles courbures, les cheveux blonds — elle était blonde comme Ève, comme Hélène, comme Vénus, comme toutes les femmes vraiment belles dont les siècles à genoux ont gardé la mémoire — les cheveux blonds ceignent un diadème d'or. La poitrine, qui ne palpite point encore dans le jeune corsage, n'a ni ces flammes, ni ces philtres qui, plus tard, éblouirent et enivrèrent tout un siècle. On en devine seulement la forme et la sculpture exquise.

A seize ans, elle avait déjà le charme ; elle n'avait pas encore la séduction.

Je suis resté longtemps devant le portrait de Marie-Stuart. Je lui demandais le secret de cette vie si ondoyante et si diverse, comme on demande sa pensée mystérieuse et profonde à quelque livre écrit dans une langue savante que l'on ne comprend qu'à demi — c'est comme si on ne la comprenait pas du tout.

Après la prison, j'ai voulu voir le palais. Je suis allé de la citadelle à Holy-Rood, où se pressent tant de souvenirs d'héroïsme et de crime, de grandeurs et d'infortunes ; mais où le crime lui-même fut grand, et où la dignité des victimes sut du moins s'égaliser à leurs infortunes.

Marie Stuart, qui laissait derrière elle les merveilles de la Renaissance française, et Chambord, et Blois, et Fontainebleau, ce luxe et ce bon goût, et cette belle grâce, et tout cet éclat des Valois, dut éprouver un sentiment pénible, en repassant pour la première fois sous les longs cloîtres sombres d'Holy-Rood que son enfance avait connus, mais que sa jeunesse avait depuis si longtemps oubliés.

Holy-Rood est mieux fait pour abriter l'exil amer de dernières années, que pour tenir la cour d'une jeune et brillante royauté.

Les montagnes d'Arthur et de Salisbury versent leur ombre majestueuse et triste sur la pierre noircie... Qu'on était loin de la Touraine et de ce soleil de France, riant sur les palais blancs !

Le palais d'Holy-Rood a grand air cependant ; on voit d'abord une galerie aérienne, à demi noyée dans les nuages, une façade imposante, moitié gothique, moitié grecque, et six tours quadrangulaires, blasonnées d'épées en croix et de chardons sans nombre, et surmontées de la couronne d'Écosse.

Toute la partie purement ogivale du château, qui était fort belle, n'est plus maintenant qu'une ruine. Il ne reste, à vrai dire, que les murs extérieurs de la chapelle, noble vestige de l'architecture religieuse du XIII^e siècle. Quelques nervures, encore suspendues en l'air, indiquent la courbe élégante des voûtes effondrées ; çà et là quelque ogive, intacte et préservée par miracle, dresse sa tête acérée comme un fer de lance au-dessus des draperies flottantes d'un vieux lierre. Sur des pierres, qui sont des tombes, on lit encore, mais à peine, car le pied des passants les efface chaque jour, les plus grands noms de cette féodalité d'Écosse si haute que les rois

atteignaient difficilement sa tête ; si puissante qu'ils ont- mis trois siècles à la renverser.

Dans un angle, que les hommes et le temps ont respecté, on voit encore l'oratoire de Marie Stuart ; il y a, auprès de l'autel, une marche usée par les genoux de la prière. Marie Stuart, qui eut toutes les poésies, eut celle de la religion, la plus poétique de toutes ! Jeune fille, elle fut dévote : plus tard, au milieu des enivres du pouvoir et du plaisir, elle sut conserver la flamme vive de sa foi catholique, qui entourait son échafaud de l'auréole du martyr ; elle aimait Dieu — quand elle l'aimait — avec toute la passion de sa nature ; elle avait la religion comme on a la fièvre, par accès ; et ces - accès, la tirant de son rêve voluptueux, la jetaient, toute pénitente et toute meurtrie, aux pieds d'un prêtre. Ah ! ces murs ont entendu bien des soupirs et bien des aveux... ; mais ces murs sont discrets !

Tout près de cet oratoire, un escalier, dont les degrés sont taillés dans la muraille, mène aux appartements de la reine ; c'est par là, dans ces jours malheureux où l'on épiait jusqu'à la prière, qu'elle descendait à la chapelle ; c'est par là aussi qu'un soir montèrent chez elle, conduits par le roi, les assassins de Riccio.

Tout le monde sait cette lugubre histoire : le roi entra dans le cabinet de la reine : Riccio était assis à ses pieds ; il essayait sur sa guitare un air italien ; il portait le manteau court et la veste de satin ; il avait sur la tête sa toque ornée d'une plume — il gardait sa toque devant la reine ! — Bientôt lord Ruthwen entra ; les autres suivirent... ce fut un tumulte et une violence... Riccio demandait grâce... La reine, courageuse comme une lionne, — elle était du sang des Guises ! — le couvrait de son corps. Douglas frappa le premier coup avec la dague de Darnley... « Voilà le coup du roi ! » — Et tous frappèrent... Le roi. donna le cinquante-sixième coup de poignard... Il ne frappait plus qu'un cadavre. Auprès de la porte d'entrée, où il est tombé, on m'a montré les taches noires, ineffaçables de son sang... Non, ce n'est pas sur le parquet d'une chambre, c'est sur la mémoire de Darnley que la tache reste ineffaçable !

Cependant la reine — cœur de femme ! — pleura, puis se consola, et aima encore.

Marie Stuart est appelée en Écosse la Reine Marie ; je ne l'ai pas entendu appeler une seule fois Marie Stuart ; le peuple lui garde un souvenir assez froid ; elle n'a pas même la popularité des regrets ou de la pitié ; elle a passé comme passent les souverains qui ne sont pas le symbole de leur

époque, et qui ne portent pas en eux les passions de leurs peuples. Catholique, au sein d'une nation protestante, elle est regardée comme une impie ou comme une ennemie. Il semble que l'écho des prédications de Knox retentit encore dans l'âme de l'Écosse, toujours fatales à l'infortunée reine, et dans la vie et dans la mort ; sa mémoire n'a été chèrement gardée que par quelques catholiques fervents, qui en font une sainte, par quelques familles nobles qui portent ses armes et son nom, et par quelques rêveurs, attardés dans les siècles, qui s'attachent avec passion à tout ce qui fut beau, grand et malheureux.

Marie Stuart attend encore son poète, malgré Schiller, et son historien, malgré Mignet.

Holy-Rood est fécond en souvenirs d'infortunes royales.

C'est là qu'après la tempête de juillet, Charles X, dans son troisième exil, vint mener le deuil de la plus antique et de la plus illustre des monarchies, avec quelle noblesse, et quel calme, et quelle sérénité d'âme, digne d'un sage, digne d'un chrétien, — le monde le sait ! Ce que le monde ne sait pas, c'est le bien qu'il faisait sur cette terre de douleurs ; ce sont les aumônes répandues autour de lui ; mais les pauvres d'Édimbourg le savent ! Sa générosité fut toujours plus grande que sa fortune ; partout on le reconnaissait roi à ses largesses. Tout ici parle de lui et des siens : avec quel attendrissement la vieille gardienne donne tous ces détails ! C'est MADEMOISELLE qui soignait de ses mains les fleurs de ce petit parterre ; c'est dans cette allée que le duc de Bordeaux venait jouer, sans souci de sa couronne perdue, après la matinée studieuse et la première tâche accomplie ; c'est dans cet oratoire que Madame Royale, qui était alors une sainte de la terre, — elle est aujourd'hui une sainte du ciel, — venait penser à la France et prier pour la France. La France était partout sa pensée et sa prière.

« Vous les avez donc connus, disais-je à un vieux seigneur d'Édimbourg, tout fier de parler d'eux à un Français ? »

Connus et admirés, me répondit-il.

La reine Victoria va de temps en temps faire une méditation philosophique à Holy-Rood ; elle en revient plus constitutionnelle que jamais.

La grande galerie du palais est occupée par une collection de tableaux, encore plus mauvais que ceux d'Hampton-Court, que je croyais les plus mauvais du monde. Ces tableaux ont la prétention de représenter des rois

d'Écosse qui auraient pu exister, mais qui n'ont pas profité de la permission. Je les en félicite, s'ils devaient ressembler à leurs portraits.

Si vous regardez le palais d'Holy-Rood trop longtemps, si vous errez dans ses environs d'un air sentimental et préoccupé, un homme, dont c'est la position sociale de donner des avis charitables aux frères et amis, se détache de la muraille et vous aborde poliment :

— Monsieur connaît sans doute la limite, et sait que les usages... Comme les usages du pays consistent principalement à demander à tout propos — et hors de tout propos — un shelling au voyageur, vous fouillez machinalement à votre poche.

L'homme sourit et continue :

— Monsieur, vous êtes précisément sur la limite ; c'est ici que finit la franchise..... La droite du ruisseau est à vous, la gauche est à lui.

— La droite du ruisseau est à moi ! Ceci est bon à savoir ; mais que fait-il, lui, sur la gauche. ?

Lui ! mais, quand ses dossiers sont en règle, il vous appréhende au corps (j'ai voyagé sur le continent, monsieur) et vous conduit là !... et mon cicerone officieux me montrait la prison noire et grillée, que je trouvais beaucoup trop rapprochée de la rive droite.

— Soit ! mais pourquoi la rive droite est-elle à nous ?

— Ce sont les us et coutumes du pays, poursuivit-il : à la distance de cinq cents pas, tout autour du palais, nous avons, je veux dire les débiteurs ont la franchise entière de leur personne, le jour comme la nuit, et les gardes du commerce (c'est une importation de France), n'ont que le droit de les saluer respectueusement.

Les bords de ce ruisseau, bien connu des intéressés, sont donc très-fréquentés : on voit errer, chacun de son côté, le chasseur et le gibier.

Si l'on accordait ce droit d'asile autour de notre Hôtel de Ville, les terrains de l'ancienne rue de la Tixeranderie seraient bientôt hors de prix.

Un homme de beaucoup d'imagination — ce n'était pas un Anglais — a comparé Édimbourg à une colombe dont le château serait la tête ; la vieille ville, le dos et les ailes déployées ; le palais d'Holy-Rood, la queue étendue en éventail.

Cette comparaison trop ingénieuse pour être tout à fait juste, donne du moins une idée de l'impression produite, sur une organisation poétique, par l'aspect général d'Édimbourg. La ligne serpentine et mollement onduleuse

qui dessine les contours de la colombe a été souvent proposée comme le symbole de la beauté idéale. Nous ne ferons pas d'autre éloge d'Édimbourg.

Comme je passais devant le palais des anciens parlements d'Écosse, où la cour de justice tient maintenant ses sessions, l'occasion, le voisinage, quelque diable aussi me poussant, je suis allé voir juger.

Juges, greffiers, avocats, solliciteurs (ainsi se nomment les avoués d'Écosse et d'Angleterre), tout le monde était en perruque.

La perruque, poudrée à frimas, est un signe honorifique ; elle fait partie du costume, elle est obligatoire, comme la robe à nos audiences ; on ne se présente pas devant la cour sans perruque. Le nombre des marteaux indique la dignité du personnage.

On jugeait une affaire civile, avec un jury cependant, sous la direction d'un magistrat unique, poudré jusque sur les épaules. Sa perruque avait quatre marteaux : ce devait être un homme bien instruit !

Les avocats ne parlaient pas très-longtemps à la fois, et ne s'écartaient jamais de la question ; ils s'écoutaient fort patiemment, sans interrompre et sans injurier l'adversaire. La plaidoirie avait l'air d'une conversation animée, mais de bonne compagnie : on ne faisait pas d'éloquence de première instance ; on ne citait pas Cicéron.

Il s'agissait..... je ne dirai pas de quoi il s'agissait..... l'affaire était longue ; on voulait juger sans désespérer, et comme l'estomac d'un Écossais ne perd jamais ses droits — même à l'audience — on apporta de la taverne voisine le dîner de tout le monde. Je remarquai qu'il y avait trois bouteilles par personne. En général, l'orateur boit sec. Les avocats ennemis se rapprochèrent. Que de choses on oublie à table ! Ils firent joyeusement sauter les bouchons, ils buvaient sans doute à la santé de leurs clients, mais ceux-ci qui ne voulaient ni boire ni manger — ils ne voulaient qu'être jugés, — s'étaient retirés dans l'angle le plus obscur de la salle, d'où ils surveillaient leurs défenseurs, s'indignant qu'on pût penser à autre chose qu'à leur affaire — Pauvres plaideurs !

On plaide beaucoup en Écosse, presque autant qu'en Normandie ; le tien et le mien sont toujours sur la brèche : le tiers, au moins, des gens comme il faut — ce que les Anglais appellent des gentlemen — vit de la justice, c'est-à-dire à ses dépens : depuis le lord-président, qui touche cent vingt-cinq mille francs d'émoluments, comme disent ces messieurs, jusqu'aux derniers clercs de la basoche, qui travaillent en petit, et qui exploitent, les jours de

marchés, les denrées du client rustique. Il est vrai que ceux-là ne sont plus guère gentlemen ; d'ailleurs ils ne portent ni poudre ni perruque.

Édimbourg est trop près de tout pour ne pas avoir encore les usages et les mœurs des grandes villes d'Europe. Il y a déjà cependant quelques différences dans le costume : il est plus éclatant qu'à Londres ; on n'a ici aucune concession à faire à la fumée ; les carreaux barriolés, aux nuances vivement contrastées, dominent dans les robes des femmes ; les hommes jettent assez volontiers sur leur frac noir le plaid de tartan, aux raies éclatantes ; chacun porte les couleurs de son clan sur ses épaules. Souvent les pipers des highlands descendent à la ville et promènent fièrement par les rues leur kelt et leurs jambes nues, et, sur les places publiques, exécutent le pibroch devant la foule transportée. Le pibroch est le ranz des vaches des Écossais ; ils quittent tout pour l'entendre... excepté leur dîner : un Écossais ne quitte jamais son dîner.

Ce qui frappe d'abord l'étranger arrivant à Édimbourg, c'est l'absence complète de toute chaussure chez un très-grand nombre d'individus.

Les Écossais sont littéralement un peuple de va nu-pieds. Ce n'est pas pauvreté, c'est habitude, c'est affaire de mode !

J'ai vu de charmants marmots, — appartenant à une bourgeoisie modeste, mais fort aisée, parés avec tout ce soin des jeunes mères puritaines qui, n'osant plus être coquettes pour leur compte, font de la coquetterie avec leurs enfants, — je les ai vus panachés, enrubannés, emplumés, étincelants et chatoyants de velours et de soie... et nu-pieds ! Avec cela, ils courent bravement sur les cailloux, sans chercher leur chemin. C'est reçu ! la camériste d'une femme à la mode fait, pieds nus, le service intérieur des appartements. Son pas discret effleure à peine les tapis moelleux ; elle arrive à la porte du boudoir, sans être entendue ; si sa maîtresse médite, elle ne trouble jamais le calme et le silence de ses contemplations : si elle rêve, elle ne la réveille point :

Que faire en un boudoir à moins que l'on n'y rêve.

Les environs d'Édimbourg sont fort beaux. Édimbourg est situé dans la partie la plus pittoresque du Mid-Lothian. De quelque côté que l'on aille, on

rencontre une colline ; la ville est au milieu du cercle inégal que ces collines tracent autour d'elle ; elles se servent respectivement de point de vue ; de la ville, les collines avec leurs croupes onduleuses, leurs rochers couronnés de quelques bois de sapins, flottant au vent comme des panaches, ressemblent à des décors d'opéra ; on a toujours peur que le sifflet du machiniste ne les enlève. La ville rend cette politesse aux montagnes et leur présente son panorama vivant et toujours nouveau. De nulle part on ne le découvre mieux que de Carlton-Hill. Là, sous vos yeux, presque sous vos pieds, la rue des Princes, qui traverse la ville entière, développe ses longues files de maisons, hautes et larges comme des palais ; au-dessus de leurs toits, pareille à la tour flamboyante et fleurie d'une cathédrale gothique, pyramide avec ses pinacles et ses clochetons, le monument de sir Walter Scott, hier la grâce et la joie de l'Écosse, aujourd'hui son orgueil et ses regrets. Cependant les squares, les places, les temples, les jardins, emmêlés dans un désordre qui n'est pas sans bonheur, font un horizon à souhait et une des plus éblouissantes perspectives qui se puissent imaginer. Si l'on se retourne, on aperçoit la mer et les rivages capricieusement festonnés du Forth, qui se donne le luxe d'un golfe pour embouchure.

En 1816, pendant que l'Angleterre était encore dans la joie inespérée de Waterloo, on voulut élever à l'horizon d'Édimbourg, sur les hauteurs de Carlton-Hill, un temple à la victoire, — à la victoire heureuse, comme eût dit un Romain. — Édimbourg était bien choisi, car les Écossais étaient noblement tombés dans la vallée du mont Saint-Jean, et Napoléon les avait loués !

On espérait beaucoup de la souscription, on reçut moins ; on avait commencé sans avoir les fonds, l'enthousiasme se refroidit, on n'acheva pas... Et maintenant, avec ses deux rangs de colonnes, sans mur et sans toit, aperçu à convenable distance, des montagnes voisines par exemple, ce monument inachevé de Waterloo ressemble aux débris de quelque temple antique, à demi renversé par les siècles. Il ne manque, pour compléter l'illusion, que d'apercevoir à travers ces colonnes inégales, comme à travers les ruines aériennes du Parthénon, un pan flottant du manteau bleu des cieux.

On a converti en jardins un des vallons qui séparent la nouvelle ville de la vieille. On a dessiné avec des fantaisies inattendues des promenades qui serpentent sur le flanc des collines, entre des fleurs et des gazons ; c'est le

rendez-vous des célébrités à la mode et des oisivetés élégantes d'Édimbourg.

L'allée du milieu est interdite aux promeneurs ; on la réserve au rail-way de Glasgow, qui passe sous les berceaux de jasmin et de clématites, jetant sa réalité bruyante et sa fumée au milieu des calmes rêveries.

En sortant de ce jardin, on se trouve tout à coup face à face avec le monument de Walter Scott, aperçu de toutes les parties de la ville, et que les arbres trop voisins vous avaient un instant dérobé.

C'est une tour isolée ; on cherche toujours s'il n'y a pas une église à côté. La tour rappelle assez bien les monuments religieux du quinzième siècle. Ses détails sont abondants et soigneusement traités : à chaque angle, dans chaque niche, sur chaque pinacle, on a placé tout ce monde de rois, de reines, de chevaliers et de soldats, à qui il a rendu une seconde vie, et, cette fois, une vie immortelle, car ses romans dureront plus que leur histoire.

Sa statue, une belle œuvre d'art, bien conçue et bien exécutée, rare accord, de plus ressemblante, ce qui ne gêne rien quand la génération vivante a connu le dieu, sa statue a été placée sous la coupole, au centre même du monument.

Il est assis dans son fauteuil sculpté, tenant à la main ce crayon observateur qui a noté tant de fines remarques.

Il est bien représenté : l'attitude est pleine de calme ; le front, aux tempes élargies, semble refléter l'immense nature qu'il a si bien peinte. L'œil regarde bien : c'est l'œil d'un homme qui sait voir. L'oreille est tendue et comme inquiète ; et, sur les lèvres, il y a je ne sais quelle bonhomie malicieuse qui n'est pas sans charme. — Mais ce qu'on chercherait vainement dans ce marbre, c'est la tendresse infinie qui respire sur les traits de Shakspeare, c'est la passion profonde qui s'exhale encore — ardente et toute vivante — du plus mauvais portrait ou du plus médiocre buste de Byron. L'homme du monument de Walter Scott est bien l'homme de ses livres ! Homme aimable et livres charmants... à cause même peut-être de la passion qu'ils n'ont pas. La passion ne rend pas aimable ; c'est pour cela, sans doute, que ceux qui aiment le plus sont trop souvent les moins aimés. Grave sujet de méditation que je livre à ceux qui s'occupent des choses du cœur !

Peut-être suis-je injuste sans le vouloir... peut-être trouvons-nous Walter Scott un peu froid, parce que nous n'arrivons à lui qu'après avoir traversé la zone torride de notre littérature ; il ne faut pas le juger par comparaison.

Dans son œuvre que j'appellerai volontiers l'épopée humaine, tant elle est complète, il a fait à l'amour la même part que Dieu lui a faite dans la vie : son livre n'est point une rêverie sentimentale et oisive, c'est une action, comme doit être la vie elle-même ; l'amour n'y est introduit que comme épisode. Walter Scott, d'ailleurs, a fidèlement reflété la civilisation de son pays : l'intrigue du roman, conduit toujours au mariage, dont on ne perd jamais la perspective rassurante. Ses jeunes filles se meuvent dans une atmosphère d'honnêteté sereine ; elles agissent avec simplicité, mais avec force : une force naturelle et sans surexcitation, qui vient moins des nerfs que du sang. Elles passent à travers l'héroïsme, pour se réfugier dans le ménage : ce sont des amazones décentes, qui ne tuent pas leurs maris — au contraire : elles comprennent leurs destinées ; elles aspirent à devenir — ce que les femmes doivent être — les anges de la famille et les grâces du foyer ; ce qu'un ancien eût appelé les dieux intérieurs, ce que les Anglais appellent moins poétiquement « les femmes de la tartine et du thé, » et dans une bouche anglaise, ceci est un éloge, et non pas un dédain. — Tout se passe dans l'ordre de la nature et de la morale ; Scott comprend la femme un peu à la manière de Sophocle : dans les dons qu'il lui fait, il met la mesure la proportion, d'où naît l'harmonie. Mais les sentiments ne sont pas moins vrais, parce qu'ils sont paisibles. Il y a dans les montagnes des lacs qui sont calmes à force d'être profonds.

On a appelé Walter Scott l'Homère du Nord, et c'était bien dit ; comme l'autre Homère, il a créé ou retrouvé un monde ; il a augmenté le trésor de nos plaisirs les plus nobles ; nul n'a jeté dans la circulation de l'intelligence plus d'idées honnêtes et vraies ; et comme il a peuplé nos souvenirs de ses créations ! et comme elles vivent ! Et quelle diversité de types, depuis l'héroïne aux traits arrêtés et un peu fiers, taillés dans le marbre, jusqu'à la beauté adolescente et timide, dont les contours incertains semblent estompés dans un nuage !

Toutes ces femmes passent devant nos yeux comme des groupes de sœurs charmantes, qui se tiennent par la main. On n'ose les arrêter ; on les suit longtemps du regard. J'entendis un jour une enfant naïve, qui dit des mots profonds par accident : « Quand donc ferez-vous des livres que je puisse lire ? » demandait-elle à un auteur. Voilà. une question qu'on n'aurait jamais faite à Walter Scott. Il ne respectait pas seulement la vertu, il respectait l'innocence, qui en est la fleur. Aussi il a reçu la plus douce récompense, — je ne parle pas de son monument, — il a vu sa gloire

vivante, aimée de tous ; sa patrie elle-même ne lui a pas été plus reconnaissante que le monde ; il a eu la plus charmante des popularités : on le lisait, on le lit tout haut, il est le charme des longues veillées, on le laisse ouvert sur la table du salon, et tandis que les autres, condamnés à un exil préventif, font quarantaine à la porte avant d'entrer, on ouvre à deux battants, au seul bruit de son nom.

Il a pénétré partout ! un jour j'ai rencontré dans un humble presbytère, sur la planche de sapin qui s'appelait la bibliothèque, à côté d'un chant dépareillé d'Homère — traduit — un volume d'Ivanhoé. — Touchant rapprochement et bien juste ; n'ont-ils pas tous deux cette simplicité douce et grave, si chère aux vieillards et aux sages ?

Scott a joui longtemps de cette gloire, qui était son bonheur : il est mort plein de jours, après avoir accompli une longue tâche, et on l'a pleuré comme s'il eût été ravi aux promesses d'un glorieux début, et n'ayant encore donné que des espérances. C'est que la perte des hommes comme lui est toujours prématurée : quoi qu'ils aient fait, il leur reste toujours à faire.

A Edimbourg, tout le monde s'appelle aujourd'hui Walter..... Personne, hélas ! ne s'appellera plus Walter Scott.

Les admirateurs du grand romancier font le pèlerinage d'Abbotsford, sa dernière et sa plus chère résidence : une abbaye gothique, comme celles qu'il a si souvent et si bien décrites, au milieu d'un paysage luxuriant. On montre en grand détail son mobilier, passé à l'état de relique ; mais on ne vend pas chaque jour sa dernière canne, comme faisait, à Ferney, le concierge de monsieur de Voltaire.

III

COMMENT L'AUTEUR EST ALLÉ VOIR LA JOLIE VILLE DE PERTH.

On va à Perth pour y être allé. Perth n'est plus qu'un souvenir, après avoir été une puissance ; on y cherche vainement la Jolie Fille dont Walter Scott a écrit la touchante histoire. C'est aujourd'hui le bourg le plus prosaïque du monde ; il est en train de tout perdre, jusqu'à son nom. On l'appelle maintenant dans les actes officiels S^t John's town ! Contre un vilain nom, et un nom d'hier, on échange un nom charmant et vieux comme

l'Écosse, — un nom plein des souvenirs de l'amour, de la poésie et de la gloire ! — Les gens d'à présent trouveront peut-être ce nom-là difficile à porter.

Perth est donc bien déchue de son ancienne grandeur ; où sont maintenant les parlements et les assemblées nationales, qui se tenaient dans cette métropole du royaume ? — Car Perth a eu son jour, elle a été capitale tout comme Édimbourg ou Londres ; — alors le palais de Scone était le Saint-Cloud de l'Écosse. — Aujourd'hui la ville n'a plus pour elle que sa campagne. Elle le sait bien ; aussi les rues, habilement conduites, aboutissent à des terrasses qui vous ouvrent des perspectives lointaines et des aspects enchanteurs : il ne faut voir de Perth que ses environs.

Perth n'était point sur mon programme : je devais, en quittant Édimbourg, me jeter tout de suite dans l'Ouest... La veille de mon départ, sur tous les murs de la ville, j'aperçus d'immenses affiches. Voici ce qu'on y lisait en majuscules formidables :

« MM. les tailleurs de la ville et cité d'Édimbourg invitent tous leurs amis à se réunir à eux demain matin sur le coup de sept heures pour visiter, à prix réduit, la jolie ville de Perth. »

Je demandai le mot de... l'affiche. Voici ce que mon hôte me répondit : L'esprit d'association a toujours été très-développé dans toute l'Écosse.... Les corporations d'aujourd'hui remplacent les clans d'autrefois, le lien est presque le même.

De temps en temps ces corporations laborieuses et vraiment honnêtes, dont nous n'avons rien à redouter...

— Vous êtes bien heureux, interrompis-je à demi-voix.

—... Se donnent, reprit mon interlocuteur, le divertissement d'une excursion plus ou moins lointaine ; les facilités du bateau à vapeur et l'élasticité des convois, qu'on augmente comme on veut, favorisent ces tendances aux voyages d'un jour et à la villégiature de quarante-huit heures. De leur côté, les administrations sont enchantées de faire de grosses recettes ; elles poussent au mouvement en se montrant accommodantes sur les conditions, elles se rattrapent sur la quantité. Toutes nos villes d'Écosse s'entre-visitent : vous comprenez maintenant la formule un peu large de messieurs les tailleurs... invitant tous leurs amis.

— Elle est fort large, en effet, si ces messieurs regardent comme leurs amis tous ceux qui leur doivent... de la reconnaissance.

— Précisément., et si vous voulez devenir... -

— L'ami d'un tailleur ?

— Et son client !

J'acceptai : un de plus ! Je fus présenté à l'honorable M. Sharpneedle, artiste en fashion, et je devins son ami, moyennant un gilet à carreaux, qu'il m'improvisa.

Le lendemain — je n'avais eu garde d'oublier le gilet ! — je fus exact au rendez-vous, et l'on me casa, moi dixième, dans un wagon où se trouvaient neuf tailleurs.

C'était une gaieté, une verve de plaisanteries, dont je n'avais pas l'idée... Pour l'entrain, l'abandon et l'amour du plaisir, il y a mille lieues entre l'Écosse et l'Angleterre. Tout le monde parlait à la fois. Cependant la conversation ne fut pas trop décousue, elle était bien un peu faite de pièces et de morceaux, mais les reprises étaient si habiles qu'on ne les apercevait pas : quelques histoires, amenées de fil en aiguille, abrégèrent la route. Je trouvai même que nous arrivions trop tôt.

A la station, nous nous rendîmes réciproquement notre liberté ; ces messieurs allèrent boire une pinte de pale-Ale, à la taverne Le Fer et les Ciseaux. Je me mis à courir la ville.

Perth est situé sur le Tay, dont les bords rappellent, avec une certaine puissance d'illusion, la campagne de Rome et les rives du Tibre. — Par une tiède soirée d'automne, avec un beau soleil couchant dans des nuages de pourpre et d'or — et beaucoup de bonne volonté, — on peut s'y méprendre... presque.

Il paraît que les soldats romains s'y méprirent tout à fait ; et quand Agricola, dont le camp fut l'origine et le premier fondement de la ville, y amena ses légions : — Voilà le Tibre, voilà le Champ-de-Mars... « Ecce Tiber ! Ecce campus Martius ! » s'écriaient les vétérans.

L'aqueduc d'Agricola donne encore à boire aujourd'hui à la ville. Les Romains bâtissaient pour eux et leurs héritiers. — On ne retrouve plus à Perth le moindre vestige de ses nombreux couvents, — Perth fut longtemps une ville fervente et dévote, — couvents d'hommes et couvents de femmes ; moines gris, moines noirs et moines blancs, rien n'y manquait ; tout a disparu : c'est de l'église même de Perth « St-John's Church » que partit le signal de cette démolition barbare qui renversa, dans presque toute l'Écosse les monuments du catholicisme. — Knox, le sectaire implacable, avait donné le signal du haut de cette chaire qu'il avait faite si retentissante. .: Il fut obéi. — La noblesse d'Écosse, déjà corrompue par

l'esprit de rébellion, laissait faire et laissait passer..., elle se partageait les biens des églises romaines... Nulle part peut-être, — pas même en Allemagne, sous le souffle ardent de Luther, — le catholicisme n'a été plus haï qu'en Écosse.



On ne sait où s'arrêtera l'esprit d'association chez les Écossais : ils s'associent pour faire ou pour ne pas faire ; il y a des sociétés positives et des sociétés négatives.

Le hasard, à qui je me confie toujours en voyage, me jeta à Perth même, au milieu d'une de ces confréries étranges qui n'ont aucune ramification chez nous, j'en suis sûr.

L'hôtel de l'Habit-Neuf et la taverne Le Fer et les Ciseaux étaient livrés à mes compagnons de voyage, qui semblaient y tailler en plein drap... — je ne voulais pas importuner leur joie par ma présence.

Comme je cherchais de l'œil une salle à manger quelconque, j'aperçus en face de moi, au bout de la rue, sur le bord d'une terrasse assez bien exposée, une maison d'agréable apparence, et au-dessus de la porte, ébauché par le pinceau d'un artiste naïf de la localité, un énorme chou frisé, de mine fort appétissante et pleine de promesses. Les auberges que j'avais vues dans les faubourgs n'étaient illustrées que de pommes de pin et de bottes de chardons... et à la porte d'un hôtel — si national qu'il soit — le chardon est peut-être par trop symbolique.

Je passai sous le chou frisé.

L'hôte vint respectueusement à moi et me demanda mes ordres.

Mon hôte était un homme d'environ quarante-cinq à cinquante ans ; froid et digne ; un hôte modèle ; poli sans empressement. Je redoute l'empressement, et le zèle me fait peur.

Je déclarai m'en rapporter complètement à lui pour le menu du dîner.

Il me remercia avec un sourire où s'épanouissait la joie la plus pure.

Je commençai à m'inquiéter des suites possibles de ma confiance.

On me servit :

Une purée de pois ;

Une macédoine de panais, carottes et choux-fleurs ;

Un plat de pommes de terre en robe de chambre ;

Enfin, un dîner qui avait pu mettre à contribution tous les jardins potagers des environs, mais qui n'avait rien emprunté aux lacs et aux forêts, délices des tables de septembre.

Une carafe d'eau très-claire complétait ce repas, digne d'un anachorète.

Cependant, derrière ma chaise, mon hôte toujours grave, tout de noir habillé, attendait impatiemment les marques de ma satisfaction ; et comme il les attendait toujours :

— Monsieur ne serait-il pas content de ma cuisine ?

— Elle est excellente... mais un peu maigre... Je ne croyais pas les Écossais si bons catholiques, et d'ailleurs ce n'est pas jour d'abstinence, que je sache.

— Monsieur, répondit l'hôte, je ne sais pas ce que vous appelez un jour d'abstinence ; je ne suis pas papiste ! monsieur, je suis légumiste ! monsieur !

Il dit cela fièrement et en me regardant dans les yeux. Je m'inclinai ; je n'avais pas encore eu l'honneur de rencontrer de légumiste.

— Est-ce que c'est une religion ? demandai-je.

— Pas encore, mais c'est déjà une secte nombreuse, reprit-il ; c'est ainsi que les religions commencent. Nous ne voulons toucher à rien de ce qui a eu vie sur la terre, dans le ciel ou dans la mer.... Nous ne mangeons que des fruits et des légumes.

— Il ne faut pas vous arrêter en chemin, dis-je à mon tour. Faites encore un pas, car en vérité les plantes vivent comme les animaux... Elles ont comme eux leurs joies, leurs douleurs, leur santé, leurs souffrances, et leurs amours même, dont les vents sont les messagers ; et à votre place....

— J’y ai souvent pensé, me répondit-il avec un soupir... Mais que faire ? Jusqu’à ce que l’on ait trouvé le moyen de ne pas manger, il faudra bien se résoudre à sacrifier quelques légumes...

— Pour vivre ?

— Non : pour soigner les autres !

L’auberge du Chou-Frisé est du reste bien connue à Aberdeen et à Édimbourg : c’est l’asile des légumistes purs : les carnassiers ne s’y fourvoient pas : l’hôte ne refuserait peut-être pas chair ou poisson à ceux qui l’exigeraient, mais ne les servirait qu’avec une profonde répugnance.

Je n’aurais pas voulu contrister l’âme candide de ce brave homme pour le meilleur roast-beef des Trois-Royaumes.

Et voilà comment je fus légumiste une journée.

Je terminai mon excursion par une visite à la prison de Perth, — qui est une prison comme une autre, et même moins belle qu’une autre, — car les prisons d’aujourd’hui sont plus splendides que les palais, — et celle-là est assez vieille. Mais elle avait pour moi un attrait d’émotion tout particulier.

C’était là, pendant les guerres de l’Empire, qu’on entassait les soldats français quand les pontons étaient encombrés. Si affreux que fussent les pontons, les pauvres captifs voyaient du moins passer au-dessus de leurs têtes des nuages qui venaient de France...

De mon pays, ne me parlez-vous pas ?

A Perth, au bout du monde, sous des cieux sans soleil, ils avaient perdu jusqu’à l’espérance... j’allais dire jusqu’au souvenir de la patrie.

Je rejoignis enfin mes compagnons : le retour à Edimbourg fut bruyant. Ces messieurs n’étaient alliés à aucune société de tempérance, et je n’en avais pas rencontré un seul à l’hôtel des légumistes.

Tous ceux qui ont passé le détroit connaissent les ennuis d’un dimanche à Londres. Eh bien, je déclare en conscience que le dimanche à Londres est d’une gaieté folichonne, si on le compare au dimanche d’Édimbourg. A Londres, on voit des gens qui s’amuse peu ; à Édimbourg, on voit des gens qui ne s’amusent pas du tout, et encore c’est à peine si on les voit !

A Londres, le voyageur qui sait voir peut faire trois parts de sa journée, et les remplir toutes trois d'observations philosophiques.

La matinée est consacrée à l'étude des petits marchands et bourgeois modestes, qui, après les ennuis d'une semaine d'affaires, s'échappent aux champs, dans les prairies voisines ou dans la bruyère d'à côté, traînant leurs femmes, poussant leurs marmots, et portant leur dîner.

L'après-midi, les Anglais de Londres ont une autre distraction : c'est celle de se faire enterrer.

En Angleterre, on n'enterre les pauvres diables que tous les huit jours ; c'est le dimanche, à trois heures de relevée, qu'a lieu cette triste cérémonie. De tous les quartiers s'avancent de longues files de mornes corbillards, traînés par des chevaux qui marchent l'œil morne et la tête baissée... Les collatéraux, qui, souvent, sont déjà consolés, — depuis huit jours ! — suivent de loin, maintien grave et rigide, en devisant de leurs affaires et de la succession... Parfois aussi, c'est une mère, en longs vêtements de deuil, qui s'attache au char funèbre, et qui pleure et qui redemande son fils... Mais l'ennui vous rend si féroce, que tout cela passe à l'état de spectacle..... On ne s'attendrit pas sur cette douleur : on la regarde !...

Le soir, la scène change ; on rencontre encore des gens qu'on emporte, mais ils ne sont qu'ivres-morts. Ce sont des Anglais qui reviennent de boire le gin.

A Édimbourg, le spectacle du dimanche est moins varié ; on ne voit absolument que des portes fermées. La foule est aux temples : je ne sais par où elle y va ; mais on ne la rencontre pas dans les rues.

J'ai visité la plupart de ces temples : depuis la chapelle catholique jusqu'à l'église libre, qui est un bazar toute la semaine. Le samedi soir, on enlève le sucre, le poivre et la cannelle ; on arrange l'appartement, on apporte la table, on dresse le pupitre, la boutique devient une église dont les fidèles payeront la location : — c'est tant par heure !

Il y a plusieurs chapelles catholiques, très-simples, très-pauvres, très-nues. L'office s'y célèbre avec une humilité qui rappelle les anciens jours et les messes des catacombes. L'assistance catholique se compose surtout d'Irlandais, très-fervents, qui entendent volontiers deux ou trois messes de suite, toujours à genoux, sans jamais se relever, sans retourner la tête... Rien n'est plus touchant que cette foi, dans l'exil et dans la pauvreté, cent fois plus ardente que dans la pourpre de ses triomphes.

Nulle part peut-être plus qu'en Écosse la Réformation n'a jeté ces semences de discorde qui font germer des moissons cruelles de dissensions et de querelles : quand on soutenait sa foi l'épée à la main, l'Écosse était un camp armé, toujours tumultueux. Aujourd'hui, sous le sceptre chéri et respecté de Victoria, le désordre est remonté de la place publique dans les esprits. S'il n'a pas abdiqué, il a du moins désarmé : les religions diverses vivent à côté l'une de l'autre, dans une anarchie pacifique qu'il faut déplorer au point de vue de la vérité vraie, mais qui est la plus glorieuse preuve qu'un peuple comprend enfin la liberté et la tolérance religieuses qui ne sont point l'indifférence.

En Écosse aujourd'hui, autant d'hommes, autant de sentiments ; mais ces sentiments se respectent mutuellement, et ces hommes vivent fort bien ensemble.

La majorité de l'église est presbytérienne.

Cette nation, amoureuse des nouveautés hardies, se passionna pour la Réforme. Elle s'est violemment emportée contre les abstinences — je le crois sans peine ! — Le culte des saints et la prière pour les âmes du purgatoire, cette tendresse de cœur du catholicisme étonnaient sa rude nature. Aussi, tout en conservant les fondements du christianisme, l'Écosse s'est jetée dans un dogmatisme personnel et raisonneur, dont chacun devint pour soi-même le souverain arbitre... Au lieu d'obéir à sa foi, on lui commanda... Et, cependant, ce christianisme humain, accommodé à leurs forces ou à leurs faiblesses, les Écossais l'embrassent avec amour, ils le portent avec constance et courage... Et nous, accablés du faix divin de notre foi gardée pure, nous ne sentons de notre trésor que son poids, et nous le déposons lâchement à terre avant d'arriver au but.

Il est plus facile d'être bon protestant que bon catholique..

Je voulus assister à un office presbytérien. J'y allai le soir. Cet office est d'une extrême simplicité, mais la ferveur des fidèles le rend plus touchant que les plus pompeuses cérémonies.

Le ministre indique un psaume qui est chanté à l'unisson par tous les assistants, sur un mode doux et lent ; ces chants, d'une mélodie facile, si chers au peuple, qu'on mène toujours par l'oreille, ont je ne sais quelle gravité recueillie et quelle religieuse tristesse, en harmonie du reste avec le sombre et morne climat du Nord, et qui trouve aisément le chemin du cœur.

Quand les chants ont cessé, le ministre prend celui des versets qui l'a frappé davantage et le commente en quelques phrases assez rapides. — On

tient à ne pas paraître long !

La musique alterne avec l'éloquence : les chants reprennent après le sermon, et l'office se termine par la paraphrase d'une épître ou d'un évangile et une prière pour la reine.

Une de ces prières, improvisation brûlante d'un cœur royaliste, les Écossais disent d'un cœur loyal, — ces deux mots ont le même sens pour eux — prononcée au milieu d'un recueillement profond, et tombant dans des âmes sympathiques, m'a vraiment touché moi-même. Elle n'était peut-être pas exempte d'une certaine emphase, mais qui est assez dans le caractère écossais. Cela tient au voisinage des montagnes. Le prêtre, les mains jointes et les yeux au ciel, demandait pour sa souveraine, avec le don de force, ce don de conseil, si précieux aux rois. Il ajouta quelques bonnes paroles pour Son Altesse le prince Albert, et demanda, en finissant, le continuel accroissement de la famille royale :

Vota diis, exaudita malignis !

En France, l'auditoire malin eût relevé la tête et souri : en Écosse, il se contenta de dire Amen !

Quoique Édimbourg soit la capitale des Lowlands, le Mid-Lothian n'en est pas moins le commencement de l'Écosse pittoresque.

Une chaîne de montagnes, qui noue ses premiers anneaux autour d'Édimbourg, court vers l'Ouest, le long des Firth du Forth, et par les monts Ochils, le Ben-Vemue et le Ben-Lomond, s'unit aux Highlands et à l'Écosse des poètes, des peintres et des touristes.

L'Écosse de l'Est ressemble aux plus plates géographies du continent.

Ses mœurs, sa civilisation, ses robes, ses chapeaux et ses idées lui arrivent de Londres, tous les matins, par le chemin de fer. Ce n'est plus qu'une province de l'Angleterre.

L'Ouest, défendu par des remparts qu'aucun rail-way n'ose assaillir, garde au contraire son originalité comme un trésor... Il sent que ses mœurs font sa richesse ; il ne voudrait pas changer son plaid de tartan contre le drap vert de Lincoln ou la soie de Birmingham ! — Il reste la vivante et

fidèle image de son passé ; il ne ressemble à rien de ce que nous voyons maintenant en Europe.

C'est donc vers l'Ouest qu'il faut aller. Je résolus d'entrer par Stirling, — ce boulevard des Highlands. — D'Édimbourg à Stirling, le voyage est court et charmant ; c'est une promenade de deux heures. On remonte sur de légers steamers le Firth of Forth. Cet assemblage de consonnes sifflantes veut dire en français l'embouchure de la rivière de Forth. — Le Firth revient souvent dans la géographie d'Écosse ; il est bon de s'y accoutumer.

Comme toutes les rivières des Trois-Royaumes, le cours du Forth est d'une médiocre longueur ; ce n'est longtemps qu'un ruisseau, aux détours sinueux et nonchalants qui s'attarde dans les vallons, et tout à coup, comme la Clyde à Glasgow, ou la Tamise à Londres, s'élargit en vaste baie, défendue par les fortifications naturelles de ses montagnes, et capable d'abriter toutes les flottes du monde. La baie a tous les caprices du ruisseau ; elle roule en large houle d'une montagne à l'autre ; la Seine a moins de courbes et moins de mollesse ; elle a surtout moins d'horizons changeants.

Ici, le spectacle est toujours nouveau ; c'est à peine si la nature prend le temps de préparer ses transitions. — De chaque côté, des montagnes immenses qui semblent être les rives naturelles du fleuve, devenu large comme un bras de mer ; çà et là, dans des anses pittoresques, où le vaisseau fait escale, de petits villages souriants, qui se donnent des grâces et veulent vous arrêter au passage. — De temps en temps, au penchant d'une colline, une église antique, bâtie en ardoise, — humble et petite, mais qui pourtant anime le paysage. Elle l'animerait plus encore si, à travers ce silence et cette solitude, le sentiment d'une cloche lointaine, appelant à la prière, arrivait jusqu'à vous... Mais ces églises, qui n'ont pas, comme les nôtres, l'éternelle présence de Dieu sur leurs autels et des prières à toute heure versées à ses pieds, ne s'ouvrent plus que le dimanche à l'heure officielle... Quand on veut prier sous semaine, on prie chez soi, — le ministre comme le fidèle..... On ne connaît ici qu'un culte intermittent : seul le catholicisme a l'adoration éternellement prosternée sur le pavé des temples et des mains suppliantes, toujours tendues à Dieu. Il a raison ! l'hommage de la terre ne doit pas cesser un instant de monter au ciel.

On va à Stirling, parce que c'est un chemin qui mène à tout. On ne s'y arrête pas, on y passe. On pressent tant de choses à voir, que l'on se hâte, et qu'on regarde à peine.

Stirling est une foute petite ville, bâtie sur un mamelon, au fond du golfe de Forth. Ses rues étroites et tortueuses escaladent assez péniblement les inégalités du terrain. Avec la meilleure volonté du monde, il n'y a rien à dire — absolument rien — de l'architecture de Stirling. En France, ce pourrait être une sous-préfecture de cinquième ordre.

Il y a cependant à Stirling, que je dédaigne un peu trop, une église gothique assez vantée... partout ailleurs on n'en dirait rien. Il y a aussi la maison de cette puissante famille d'Argyll, qui, a tous les siècles, pesa si fort sur les destinées de l'Écosse : c'est un assez bon échantillon du style écossais, lourd, massif et trapu. Les montagnards sont partout de mauvais architectes. Mais ce qu'il faut voir à Stirling, c'est le musée agricole, où l'on trouve méthodiquement rangés tous les instruments qui tourmentent et fécondent la terre, ceux qui répandent la semence sur le sillon et ceux qui recueillent le fruit mûr. Tous, depuis le cairn gaélic, qui écrase le blé entre deux pierres, jusqu'au moulin perfectionné de la grande exhibition, qui donne dix-sept qualités de farines avec le même blé.

En sortant de la ville, une route audacieuse, qui contourne ou franchit les escarpements de la montagne, conduit au château de Stirling.

Cette route frappe d'étonnement les Gaëls eux-mêmes, accoutumés cependant à tous les périls, et blasés depuis longtemps sur les routes aériennes. — Dans leur langue, qui parle en images, ainsi que la nature, ils appellent ce chemin, le chemin des Ailes (Ballangeich).

A droite du château, sur une petite colline qui porte un nom sinistre : la colline des Têtes coupées, on montre la place où l'on décapitait les grands criminels de la féodalité, dont la noblesse avait droit à la hache. C'est là que tombèrent les têtes des Albany, des Lennox, des Douglas et des Stuart.

La hache d'Écosse s'est souvent trempée dans le sang royal. On sait que c'est en Écosse que fut inventée la guillotine. On l'appelait la vierge (the maid). Elle donna son premier baiser à une tête de gentilhomme — un Lennox, si je ne me trompe.

Comme je n'avais pas d'ailes, je me suis arrêté au milieu du chemin, pour reprendre haleine d'abord, et pour regarder un peu autour de moi. J'étais au pied d'un rocher, célèbre dans les annales élégantes de Stirling : c'est sur ce rocher que venaient s'asseoir les femmes de la cour — quand Stirling était une résidence royale — pour contempler dans la plaine les carrousels brillants et les exploits des chevaliers qui portaient leurs couleurs..... c'était la tribune réservée.

Aujourd'hui, les chevaliers sont remplacés par des jockeys. Au lieu d'un tournoi, je vis un steeple-chase. On ne brisa pas la moindre lance. C'était peu solennel, mais fort animé. Aucune députation n'y représentait le jockey-club, les paris n'en étaient pas moins chauds. On courait sans fournir de certificats du stud-book. Je crois même, Dieu me pardonne que les concurrents n'étaient pas inscrits d'avance : on se présentait, on déposait son argent, on topait dans la main, et l'on partait.

Je ne vis là aucun de ces squelettes, montés par des fantômes qu'on rencontre dans les courses du sport européen, à Chantilly ou à Epsom. Les chevaux étaient pour la plupart de ces hacks vigoureux, que nous appelons doubles poneys, dont les reins courts et fortement noués ne redoutent pas le poids d'un fermier écossais, et dont la poitrine large ne bat pas hors de mesure au bout de deux kilomètres.

Les coureurs, aux jambes nues, à la veste à carreaux, étaient de jeunes gars ronds et joufflus qu'on n'avait pas fait maigrir pour la circonstance, mais qui connaissaient, caressaient, aimaient leurs chevaux, et les attaquaient fort vigoureusement. La distance n'était pas prodigieuse, mais elle fut vaillamment fournie.

Ce steeple-chase avait tout l'air d'une chasse véritable : c'était ce que les Écossais appellent un « drag. » Un peloton de chiens, en noyau serré, les queues en l'air, se précipitaient sur une piste invisible, avec une fureur et des aboiements à faire trembler toutes les biches du comté. Les chevaux suivaient, comme ils pouvaient, à des distances inégales ; mais ils étaient obligés de garder la trace des limiers, et de passer par les mêmes chemins... même quand ce n'était pas des chemins. Cependant, j'avais beau fouiller l'immense étendue de la plaine, je ne pouvais découvrir la bête.

C'est en cela que consiste le mérite et l'originalité du drag : c'est une chasse sans gibier.

Les piqueurs, une heure avant la course, parcourent la voie, en traînant des fascines, chargées de certains arômes, qui rappellent à la meute le fumet du cerf et surtout du renard. La meute trompée s'élance avec une ardeur sincère à la poursuite de cette proie insaisissable. Les riders la suivent. A travers mille périls et mille obstacles, des circonvolutions habiles ramènent la course au point de départ. On proclame le vainqueur, et le drag est fini : on ne recommence pas !

Le victorieux était un gris pommelé, aux formes charmantes, et digne d'être le palefroi d'une reine. On lui jeta sur les reins un plaid aux couleurs

de son clan, et on le promena au milieu des groupes joyeux, qui lui faisaient fête. Rien ne manqua à sa gloire. Le piper lui donna une aubade, qu'il écouta avec des signes visibles d'approbation : ils n'étaient pas interdits.

Je poursuivis ma route vers le château. A un détour assez brusque, je me trouvai en face de deux gentlemen assis à l'ombre d'un chêne, comme saint Louis, rendant la justice à ses vassaux, et plongés dans la plus sérieuse méditation.

J'arrivai jusqu'à eux sans qu'ils m'eussent remarqué.

Ils jouaient !

C'était un jeu des plus simples et qui ne doit pas exiger une très-forte dose d'intelligence. — Une petite table était placée entre eux. Sur cette table, trois coquilles de noix. Au milieu une balle du calibre d'un de ces pistolets à capsules inventés par Alexandre Dumas, pour Monte-Christo. Un des joueurs prend la balle, la place sous une des coquilles, et par une rotation très-rapide, fait passer celle-ci entre les deux autres qui sont exactement pareilles ; il la quitte, la reprend, les mêle, les confond, et enfin vous demande où est la balle... Les paris s'engagent... Si vous devinez, vous gagnez. — Ce n'est pas plus difficile que cela.

Mes deux gentlemen jouaient avec des chances diverses ; les schellings allaient et venaient ; on ne prenait pas garde à moi.

Survint alors un troisième personnage : le ventre de Falstaff, sur des jambes qui flageoleaient, la mine ouverte, le teint fleuri, et dans cet âge heureux (entre cinquante et soixante), où l'on est dédommagé de ses premiers cheveux blancs par l'estime des hommes et la confiance des femmes. Le nouveau venu avait l'air et la mise d'un bon fermier.

Il s'approcha, critiqua les joueurs, se rit des enjeux trop modestes... tira une poignée d'or, mit quelques guinées sur la table, paria, joua et gagna ; les autres payèrent avec une grâce du meilleur ton ; ils savaient gagner, mais ils savaient perdre, ce qui est plus difficile et plus rare.

— Rien de plus simple que ce jeu-là, dit alors en se penchant à mon oreille le gros homme rouge et blanc... vous devriez bien leur attraper quelques demi-souverains.

— Je m'excusai sur ce que, n'ayant pas eu l'honneur d'être présenté à ces gentlemen, je ne pouvais manquer à ce que je leur devais, et à ce que je me devais à moi-même, en jouant avec eux, à première vue.

— Qu'à cela ne tienne, dit un des joueurs, nous vous regardons comme présenté... Quel jeu faites-vous ?

Rien ne put vaincre ma réserve ; et je serrai plus fort les cordons de ma bourse.

— Nous allons croire que vous n'avez pas d'argent.

— Ou que je ne veux pas du vôtre.

— Si vous en aviez, vous joueriez.

— Mettez alors que je n'en ai pas...

— C'est certain !

— N'en parlons donc plus !...

— Voyons, reprit le gros fermier... seulement un schelling !

— Pas un penny !

— Eh bien ! jouez pour moi, dit-il en me tendant sa bourse.

— Je perds toujours...

— Et si je veux que vous perdiez ?...

— J'aime mieux m'en aller !

Je m'en allai, et je laissai mes trois gentlemen assez déconcertés.

En arrivant au château, mon premier soin fut de conter mon aventure à un sergent à la mine assez honnête...

— Vous l'avez échappé belle, me dit-il en riant ; ce sont tout simplement trois fripons qui guettent le touriste au passage. Le soir, ils seraient capables de vous prendre votre bourse sans y mettre tant de façon. — Il y a deux jours, ils ont gagné vingt-cinq guinées à un Français. Ils forment une véritable bande qui exploite tous les beaux sites d'Écosse ; ils font maintenant partie du paysage. Sans vos scrupules sur la présentation, vous seriez à coup sûr débarrassé maintenant de votre excédant de souverains.

Je déclarai à mon sergent que je n'avais pas d'excédant.

— Alors vous avez eu deux fois raison !

En me disant ces mots, le sergent m'introduisit dans la cour du château de Stirling.

Ce château de Stirling n'est plus maintenant qu'une caserne.

On ne sait combien de fois, depuis un millier d'années, ce château a été bâti, détruit et rebâti. — Quand on voyait qu'on allait le perdre, on le rasait : c'était plus simple. Les vainqueurs en élevaient un autre à la même place, qui était fort bonne, en vérité.

C'est ainsi que le château — ou la place — passa des Pictes aux Scots, des Scots aux Northumbriens, de ceux-ci aux Danois, et des Danois aux Anglais qui le gardent.

Les Anglais prennent toujours et ne rendent jamais.

Jacques V, qui aimait beaucoup Stirling, s'est élevé, derrière ses créneaux et ses fortes murailles, un véritable palais plein d'élégance et de recherche, où s'épanouit autant qu'elle le peut, sous ce ciel brumeux, la fleur délicate de la Renaissance...

Un roi charmant, ce Jacques Stuart ! ce fut le François I^{er} et le Henri IV de l'Écosse, le roi du roman et de l'aventure, le héros de la ballade et le thème aimé de la muse populaire ; cher aux artistes et adoré des paysans ; errant seul dans les bois, frappant à la porte des cabanes et mangeant sa part de venaison défendue, dans la hutte du charbonnier ; ayant, comme le Béarnais, le triple talent de boire et de battre,... et l'autre... mais n'ayant ni son habileté rusée, ni sa profonde science des hommes. Il voulut être un roi chevalier, quand le temps s'en passait déjà ; un prince aimable et bouillant, quand il fallait un roi froidement politique, — il eut la royauté du cœur et de la fantaisie, quand il fallait celle du calcul et de la tête... qualités et défauts qui se trompaient de siècle ! En un mot, tout ce qu'il faut pour perdre, et rien de ce qu'il faut pour fonder une dynastie.... pour tout dire, le père de Marie Stuart !

Pour moi, le château de Stirling était plein de son souvenir. Je l'y retrouvais, comme j'avais retrouvé sa fille à Édimbourg.

La portion qu'il a fait bâtir présente de trois côtés une rangée de colonnes dont la base s'appuie sur des goules, des chimères et des hippogriffes, sortant du mur, pour remplir éternellement l'office de cariatides, et dont la faite supporte, à son tour, des statues qui se cambrent à cinquante pieds du sol, avec des mouvements de reins et une hardiesse de torse qui rappellent les bacchantes les plus audacieuses.

Hélas ! aujourd'hui ce palais est une caserne.

Les casernes anglaises ont une physionomie particulière et je ne sais quel air sentimental ; elles sont beaucoup moins militaires que les nôtres ; elles font une large part à la nature ; elles cultivent les beautés champêtres. On sème des fleurs entre les roues des canons ; on écussonne des rosiers dans les demi-lunes ; en cas de guerre, on prierait l'ennemi de ne tirer que sur les hommes. Pendant la paix, on invite les promeneurs à ne pas marcher sur le gazon.

Cependant le caporal, la canne à la main, se promène entre ses plates-bandes, comme un bourgeois dans son jardin.

Il y a des soldats mariés ; leurs femmes vivent dans la caserne, et sous l'empire de ces honnêtes sentiments de la famille si puissants chez les

peuples religieux, elles y vivent, respectées comme la reine dans son palais de Saint-James.

Le château de Stirling est aujourd'hui gardé par le 76^e régiment écossais (Scott-Grey) qui tint si bien à Waterloo, immobile sous le feu (il avait déjeuné) et à qui Wellington, à genoux, disait : « Mes amis, faites-vous tuer encore une heure, et la victoire est à nous ! »

Ces beaux soldats, cent fois plus vifs et plus gais que les Anglais, portent fièrement leur uniforme national ; ils savent bien qu'il a reçu son baptême dans le sang et dans la gloire.

Des créneaux du château on aperçoit sept champs de batailles : c'est le plus bel horizon que puisse souhaiter un château fort.

Jusqu'au quinzième siècle, le château de Stirling s'appela Snowdouri. (Le château de la Neige.)

Ce nom se rattachait aux souvenirs poétiques du roi Arthur, qui avait une de ses tables rondes auprès de Stirling. La mémoire de ce roi paladin est toute vivante dans le sud de l'Écosse ; une des belles montagnes qui entourent Édimbourg ne s'appelle-t-elle point encore le siège d'Arthur ? (Arthur's Seat.)

IV

COMMENT ON VA DE STIRLING AUX TROSSACHS.

L'Écosse est encore aujourd'hui divisée entre un très-petit nombre de très-grands propriétaires.

Je n'examine pas maintenant quelle peut être l'influence politique et sociale de ce fait. Je ne cherche pas à savoir si les gens du pays doivent bénir ou maudire cet état de choses ; il est évident que, pour les touristes, c'est une bonne fortune : c'est pour eux une de ces occasions, qui se font rares, de voir, par un coin de rideau, quelques scènes de cette grande et large vie aristocratique qui, partout ailleurs, s'en va s'effaçant du monde.

Ici, les lords ont tout, font tout et sont tout. Sans que le voyageur s'en doute, ils le portent, le logent et le nourrissent. — Ils achètent des voitures, établissent des relais, construisent des hôtels, et réglementent jusqu'aux prix de la carte à payer...

Une fois que vous avez mis le pied dans les Highlands, si vous suivez la route officielle, vous n'avez plus affaire qu'à des gens de bonne maison.

A la longue, cela est fort ennuyeux : on ne voyage pas pour voir des laquais.

D'un autre côté, il faut bien avouer que les choses sont arrivées à un degré de convenance et de bien-être, qui ne laisse pas d'avoir son charme, au fond des déserts.

C'est ainsi que le marquis de Breadalbane s'est fait l'entrepreneur général des voitures dans la plus belle partie de l'Écosse.

Comme il ne voit que des voyageurs de plaisir, qu'il sait fort bien les faire-payer, et que d'ailleurs il est riche, — condition indispensable pour le devenir — il n'épargne rien de ce qui peut contribuer au confort, à l'élégance ou même à la poésie du voyage.

— Grâce à lui, les voitures publiques deviennent des calèches à quatre chevaux.

— Les conducteurs qui portent l'habit rouge, comme les gens de la reine, sont presque des gentlemen, linge blanc et menton frais rasé : vous êtes tout surpris au bout du voyage qu'ils vous tendent la main et demandent leur pourboire comme des cochers de fiacre. — Les chevaux sont des pur-sang anglais, à qui l'ombre du fouet fait prendre le mors aux dents ; les harnais du meilleur style et qui sentent leur grand seigneur d'une lieue.

Le service est parfaitement organisé, et je n'ai rien vu de comparable, même dans les plus beaux districts d'Angleterre.

Quand vous avez indiqué le point que vous voulez atteindre, et que vous avez payé, — cette dernière formalité est indispensable, — vous n'avez plus à vous occuper de rien. — On vous transvase d'une calèche dans l'autre, ou, s'il le faut, de voiture en bateau, jusqu'à ce qu'un valet de pied en grande tenue et chapeau bas vienne vous dire : « Monsieur est arrivé. »

La calèche de M. de Breadalbane vous prend donc le matin à Stirling, et après avoir traversé un petit bois de sapins, aux senteurs pénétrantes, vous emporte entre mille paysages réjouissants. Tantôt on côtoie la lisière d'un parc, délices de quelque gentilhomme campagnard ; un parc baronial ! dit le cocher, — et il a tout dit ! Tantôt on franchit un pont tremblant, jeté sur un ruisseau mutin, qui voudrait bien être un torrent et qui couvre ses bords d'écume argentée. Tantôt c'est une vaste prairie où verdoie, comme au printemps, l'herbe abondante des regains.

Souvent, comme il n'y a pas dans la voiture d'homme d'affaires regardant à sa montre et pressé d'arriver, le coachman, cicerone obligeant, vous arrête complaisamment devant quelques ruines crénelées, que vous pouvez examiner à votre aise. Il vous en raconte l'histoire, — si elle n'existait pas, il serait de force à l'inventer ; — il vous en explique les beautés, il vous en nomme surtout le propriétaire, avec un intérêt tout particulier, et une nuance de respect dans la voix. Souvent, en le nommant, il porte machinalement la main à son chapeau, comme s'il était là, ce personnage vénéré... en Écosse... qu'on appelle un propriétaire !

Nous avons fait notre première station — je ne les compterai pas toutes — au pied du château de Doun.

Ce château est digne des bords du Rhin ; quel que soit son mérite, il n'aura pas de moi d'autre éloge.

Doun-Castle, admirablement situé, au confluent de deux rivières, le Teith et l'Ardoch, dans un site à la fois pittoresque et gracieux, offre cependant un aspect sombre et désolé. Le doit-il aux hommes ou à la nature ? Ce ne sont que des ruines, mais on dirait des ruines de prison. A chaque pas on retrouve un cachot, une cellule, un donjon ; on croit entendre encore des gémissements et le bruit d'une chaîne de fer qu'on traîne. Les murs ont dix pieds d'épaisseur. On ferait un appartement parisien dans l'embrasement de chaque fenêtre.

Des escaliers, aux marches étroites et roides, conduisent d'un étage à l'autre. La grande salle a soixante pieds de long : le reste à l'avenant.

Ce château semble fait pour des géants ; il était à la taille des barons d'Écosse. Depuis eux, le château fut plus gracieusement habité. Marie Stuart en fit une maison de chasse « quand l'Amour était jeune, et que Darnley était tendre. »

C'est là que le royal amant venait cacher l'embrasement voluptueux, qu'un regard de la reine avait allumé dans son sein. Elle, taille svelte et souple, plus séduisante encore sous ce costume à demi viril de l'amazone, belle comme Diane chasseresse, au carquois retentissant sur ses épaules immortelles, elle entraînait au fond des bois ce roi qui ne savait que l'amour... Trop heureux tous deux, « si l'amour eût toujours été jeune, et si Darnley eût toujours été tendre. »

Aujourd'hui, les ruines du château de Doun ont encore la vertu de faire un lord du second fils des comtes de Moray, qui en porte le nom et les armes.

C'est dans ce voisinage, plein de grandeur et de beautés sévères, que Walter-Scott passa les années impressionnables de sa jeunesse. Il puisa, dans ces paysages sublimes, l'amour profond de la nature qui vivifia plus tard ses écrits.

Nul ne l'a mieux peinte, ni plus dignement louée. C'est qu'on n'en parle bien qu'à la condition de l'aimer beaucoup.

CHATEAU DE DOUNE.



CALLANDER.

En arrivant à Callander on éprouve une grande déception : les naturels du pays refusent généralement votre anglais : vous n'en faites plus passer que quelques mots, par surprise, comme une monnaie d'un titre douteux. — Ils ne vous entendent guère, et vous ne les entendez pas du tout. Jusque-là, tout allait bien : la langue n'était pas très-pure, elle admettait les idiotismes, elle avait ses seoticismes, — elle avait aussi ses nuances délicates, ses diminutifs comme l'italien, et des élégances provinciales, et des grâces

inconnues à l'anglais du West-End. Elle se trompait souvent de voyelles, elle doublait certaines consonnes ; c'était quelque chose comme les poésies de Burns, — difficiles, mais possibles. — A partir de Callander, c'est impossible !

Callander est le premier village des Highlands. — Pour les Européens du Continent, c'est un nouveau monde.

Les premiers échantillons de la race celtique vous accueillent avec empressement et vous souhaitent la bienvenue avec des gestes démonstratifs... et en pur gaélic. Le costume anglais disparaît presque complètement : ici ce n'est pas seulement le pied nu, c'est la jambe nue... jusqu'au genou, et plus haut.

A cela près, Callander est un charmant village arrosé par le Teith, ce nom veut dire : « l'eau qui écume »

Le Teith est tantôt rivière, tantôt torrent.

A Callander il est rivière ; il coule lent et profond, baignant les jardins et le pied des maisons.

Les cimes du mont Callander se dressent abruptes et hardies : tantôt d'une effrayante nudité, sans un arbre, sans un brin d'herbe : tantôt surmontées des longues aigrettes vertes du pin d'Écosse, tantôt surplombant le village, menacé d'une chute prochaine, tantôt se reculant de la route avec des mouvements de terrain doux et onduleux.

Ces montagnes se composent principalement de couches de ce granit breche, que les Anglais, qui matérialisent assez volontiers leurs images, appellent familièrement « plum-pudding. »

Au nord-ouest, barrière des Highlands, le Ben-Ledi élève sa tête sublime et limite l'horizon.

Cependant l'œil, fatigué de ces admirations sévères, s'en détourne et se repose avec bonheur sur les masses de verdure des bois de Carchenzic.

Au pied du Ben-Ledi miroitent, comme deux bassins de vif argent, les jolis lacs Lubnay et Vennachar, enchâssés dans des rives d'émeraudes.

Le mot gaël Ben-Ledi signifie montagne de Dieu.

J'ai retrouvé sur ces hauteurs un usage, que j'avais déjà rencontré en Allemagne, sur les sommets du Taunus.

Chaque année, le 1^{er} mai, sur la cime la plus élevée du Ben-Ledi, accourent les populations circonvoisines : on allume en l'honneur du soleil un grand feu qu'on appelle le « feu de Béal. »

La religion nouvelle n'a pu éteindre ce souvenir du paganisme.

J'ai compris cette superstition dans le Taunus, où du moins le soleil répand des bienfaits avec des rayons ; là, dans les tièdes journées d'automne, il teint de pourpre les pampres qui festonnent la montagne, il fait mûrir la grappe parfumée qui l'enivre. Mais le Ben-Ledi n'a jamais contemplé la gloire du soleil : il ne l'aperçoit qu'à travers un voile de brouillard. Le feu de Béal n'est pas un feu de joie, comme les feux du Taunus, c'est une prière et un vœu que le soleil ne regarde pas.

J'avais quitté à Callander la calèche de M. Breadalbane, et j'étais parti d'un pied léger pour visiter le Pas de Lenay et le pont de Brucklinn, qui rappelle assez bien ces ponts des Alpes, jetés sur les abîmes, à l'usage du chamois, bien plutôt qu'à l'usage de l'homme.

Ce pont, large de deux à trois pieds, et qu'aucune rampe ne protège, est jeté sur le Keltie ; il a pour piliers deux rochers penchés sur le précipice.

Le torrent, au-dessous, roule avec un bruit de tonnerre, et ses longues cataractes sautent de rochers en rochers, par des bonds immenses, dans un bassin couronné d'écume.

Celui qui peut assez compter sur ses nerfs pour aller jusqu'au milieu du pont et s'y tenir, a devant les yeux un de ces spectacles qui se gravent dans le souvenir.

Le Glen³, étroit,, resserré entre deux montagnes, se déroule devant lui en tortueuses ondulations, comme un serpent dont les anneaux seraient à demi brisés. Cependant le Keltie, tour à tour, paraît et disparaît : des végétations inconnues, des plantes vivaces et luxuriantes s'élancent de toutes les crevasses du sol, et versent sur l'abîme une ombre incertaine et mouvante. — Tout au fond, là, où par hasard tombe un rayon de lumière, le torrent a des resplendissements soudains, et l'écume tourbillonne comme une neige transparente.

Au milieu des merveilles inattendues de cette vallée, les heures passent vite : l'ombre qui descend des montagnes vous rappelle à toutes les réalités positives de la vie, et vous reprenez le chemin de Callander, qui est aussi celui de votre souper.

On s'arrête à l'hôtel recommandable du laird de Macnab, qui n'a rien épargné pour que les touristes se trouvassent bien chez lui. — C'est une auberge aristocratique, qui vous fait regretter que tous les grands seigneurs ne soient pas aubergistes, ou du moins que tous les aubergistes ne soient pas grands seigneurs.

Le laird de Macnab appartient à la classe très-honorable des propriétaires terriens, qui s'attachent au sol qui les fait riches ! Il est fort riche, en effet : il n'a nul besoin de votre argent, il ne l'accepte que pour ne pas vous humilier. — Le laird de Macnab n'avait cependant pas de vocation irrésistible pour le tablier blanc et le cordon bleu : il n'a ouvert son auberge que par pure philanthropie et pour initier les touristes aux douceurs du hotch-potch, que son chef accommode avec une incontestable supériorité.

Le hotch-potch, en Écosse, est aussi national que le chardon.

Le holch-polch se sert en guise de potage, — mais il exige l'emploi de la fourchette et du couteau. On y rencontre une foule d'ingrédients de toute nature. — La famille des légumes s'y trouve représentée par les choux, les carottes et les navets : il y a aussi des pièces de résistance : les heureux en retirent toujours pied ou aile. Le hotch-potch rappelle un peu le dîner autour des piliers des halles, et ce restaurant, à prix réduit, qui porte pour écusson une marmite fumante avec ces mots pour devise :

A L'AZARD DE LA FOURCHETTE !

Le laird de Macnab n'a pas de devise.

— Une grande Écossaise, aux bras rouges, mit mon couvert auprès de la fenêtre. J'étais placé entre un paysage et un souper.

Bientôt le soleil tomba derrière les sommets du Ben-Ledi : des nuages de pourpre, pleins de sa gloire, flottèrent un instant dans les cieux, qui bientôt s'éteignirent. Le paysage s'effaça.

Je me trouvai en tête à tête avec le hotch-potch !

Le lendemain, de grand matin, un habit rouge se présenta à ma porte ; il m'avertit que la voiture de M. le Marquis était approchée, et qu'on n'attendait plus que moi.

Nous avons toujours à notre service les gens de M. de Breadalbane : je ne m'en plains pas.

La matinée était charmante, je grimpai sur le siège de l'habit rouge. J'y avais été devancé par une jeune miss, calfeutrée dans un par-dessus, enveloppée d'un tartan aux couleurs du royal-Stuart, les pieds dans son manchon de petit-gris. On ne lui voyait que le bout du nez, qui était rouge.

— Julia, mettez votre boa.

C'était le père, placé derrière nous, sur le banc du laquais, qui faisait cette recommandation à miss Julia.

Miss Julia ajouta un boa à la garde-robe d'hiver qu'elle portait déjà ; puis elle tira un crayon d'un petit sac de cuir de Russie, qui pendait à sa ceinture. Les Écossaises en sont encore aux ceintures. Elle disposa son album sur ses genoux et se prépara à croquer le paysage au galop.

— Julia, êtes-vous prête ?

— Yes, papa.

— Cocher, partez !

Le cocher rendit la main. Nous partîmes au galop.

Au bout d'un instant,

— Julia, voulez-vous dessiner ce saule pleureur au bord du ruisseau ?

— Yes, papa.

— Cocher, arrêtez !

Et le cocher arrêta.

— Est-ce que ce monsieur est le marquis de Breadalbane en personne, demandai-je à demi-voix ?

— Lui ? Je ne le connais seulement pas ; mais il faut bien faire quelque chose pour les dames.

— Soit ! mais que vont dire celles qui sont dans la voiture ?

— Oh ! celles qui sont dedans sont les femmes de chambre de celle qui est dessus !

Je n'avais plus aucune objection sérieuse.

Miss Julia dessina assez prestement quelque chose qui, à la rigueur, pouvait passer pour un arbre, et elle écrivit au-dessous : SAULE PLEUREUR.

On ne s'y trompera pas.

Nous repartîmes.

Au bout d'une demi-heure passée sans incidents :

— Cocher ! cocher !

Le cocher arrêta une seconde fois.

— Julia ! c'est ici qu'était autrefois le fort de Coilantoigle, où Fitz-James, le chevalier de Snowdown, combattit Roderic-Dhu.

Il épela le nom. La jeune fille l'écrivit sur son album.

— Julia, vous avez mis un H à Dhu. D-H-U Dhu !

— Yes, papa.

— Bien... Je vais vous lire maintenant le passage de la Dame du Lac où le grand ménestrel du Nord a décrit le combat.

Il lut en effet trois ou quatre strophes du grand ménestrel du Nord.

L'habit rouge écouta avec une visible satisfaction, scandant les vers, de la tête et du pied, en homme qui a de la littérature et de l'oreille.

Comme je savais que la route était longue, je me permis de le rappeler au sentiment de la situation, et de le faire descendre du Parnasse sur son siège.

— Que voulez-vous, monsieur, il faut bien faire quelque chose pour les dames ! reprit-il encore en donnant un coup de fouet à ses chevaux.

C'était une maxime chez mon cocher... il la pratiquait !

Nous rencontrons des lacs à chaque pas : on les nomme, et miss Julia les note.

Je note aussi que les Écossais appellent les lacs des lochs, et prononcent le ch en avalant leur langue.

C'est un tour de force renouvelé des Allemands, à qui le ch coûte aussi beaucoup.

— La plupart de ces lacs ne sont que de grands étangs dont l'ovale allongé, d'une forme élégante, pourrait servir de modèle aux pièces d'eau des parcs les plus aristocratiques.

Le Loch Vennachar est le roitelet de ces petits lacs. Ses îles boisées sortent des eaux comme de gros bouquets de verdure ; ses bords ont des cerclures finement découpées, ses roseaux ont des voix harmonieuses, le vent soupire avec plus de tendresse en passant dans ses longues herbes ; les montagnes, pour l'entourer, assouplissent leurs courbures plus molles, les feuilles agitées tremblent plus doucement dans ses eaux ; le nuage qui passe est plus léger, quand il est reflété par ce miroir paisible.

Miss Julia voulait peindre le Vennachar, mais le père ne permit plus un seul temps d'arrêt.

Il avait faim !

Depuis Callander, la route est incessamment variée. La scène change à chaque instant. Les bois, les champs, les prairies se succèdent sans se ressembler jamais.

Tout près du lac Vennachar, nous entrâmes dans un petit bois de bouleaux blancs et de sapins.

— Ceci est le bois des Lamentations, dit l'habit rouge.

— Oh ! y a-t-il une histoire ? s'écria miss Julia en ouvrant son album.

— Non, reprit le père en regardant à sa montre ; il est trois heures, il ne doit pas y avoir d'histoire.

— Il y en a pourtant une, et une terrible, dit l'habit rouge, ravi d'être si bien écouté.

Miss Julia ouvrit ses grands yeux bleus ; les chevaux se mirent au pas d'eux-mêmes, comme pour se conformer à la pensée de leur maître et lui laisser le temps d'arranger son récit. Ce sont des chevaux littéraires : je gage qu'ils savent aussi cette histoire...

— « Il faut vous dire, reprit le coachman en se tournant vers miss Julia, que dans les temps d'autrefois le Loch Vennachar était hanté par des kelpies, comme qui dirait des esprits... Oh ! rassurez-vous, miss, il n'y en a plus aujourd'hui... Je n'en ai du moins jamais rencontré depuis vingt ans que je parcours cette route.

On entendit un grognement sur le siège d'arrière.

Les kelpies apparaissaient aux gens du pays sous diverses formes. Tantôt c'était un chien blanc, ou une brebis noire, quelquefois une chèvre, souvent un taureau.

Mais ces animaux avaient toujours quelque signe particulier au porteur, — et on voyait bien que ce n'étaient pas des animaux bêtes...

— Je crois bien, dit miss Julia, puisque c'étaient des esprits.

Ce jour-là, le jour de mon histoire, le kelpie s'était déguisé en poney-galloway, vous savez, miss, ce que c'est qu'un galloway, et vous en avez vu sans doute, bien qu'il n'en reste malheureusement guère dans nos montagnes... Ils sont partis je ne sais où, avec les kelpies sans doute.

— Le galloway est le plus grand des poneys d'Écosse, il a une belle robe claire, et des jambes noires, qui ne fatiguent jamais. Un vrai galloway court deux jours sans s'arrêter... malheureusement, il n'y en a plus, ajouta le cocher, en manière d'à parte.

Le galloway entra dans le bois, — dans ce bois où nous sommes, — il y rencontra trois enfants du voisinage. Il s'approcha d'eux familièrement : les enfants étaient charmés de sa bonne mine et de sa gentillesse ; le plus jeune lui présenta une poignée d'herbe tendre, qu'il vint manger dans sa main : le plus grand flattait ses belles épaules et jouait avec sa crinière. Le cheval se laissait faire ; l'enfant s'enhardit, il voulut s'élancer sur lui : le perfide ployait ses jarrets et tendait ses reins, comme le poney de Java du petit prince de Galles, — que Dieu bénisse ! Les trois enfants montèrent, le

galloway prit alors sa course à travers les arbres, et d'un bond vigoureux, avec son triple fardeau, il s'élança dans les flots.

Les pauvres enfants furent ensevelis dans les eaux verdâtres du Vennachar ; on ne les revit jamais. Les mères vinrent au bois, cherchèrent leurs enfants, et, ne les trouvant plus, elles pleurèrent.

Elles pleurèrent tant que le bois s'appelle encore le bois des Lamentations.

— C'est bon, c'est bon, dit le père de Julia... Mais allez au trot, je n'aime pas les histoires tristes avant dîner.

Tout ce pays de Vennachar était autrefois habité par le clan Alpine, qui donna si souvent des rois à l'Écosse. Le sifflet de Rodrick Dhu faisait sortir un homme armé de chaque buisson. Il y avait sur la montagne autant de claymores que de touffes de bruyères.

Que reste-t-il maintenant du clan Alpine ?

Hélas ! même en Écosse, où pourtant la vie et les traditions du passé se sont conservées plus intactes que partout, que de ruines cependant, et quelle décadence ! et peut-il y avoir une comparaison des anciens jours et d'aujourd'hui ?

Pour me livrer de plus en plus à cette réflexion philosophique et peu consolante, je me suis séparé de la calèche de M. le marquis et de l'album de miss Julia, et j'ai remonté à pied, et tout seul, un petit ruisseau qui m'a conduit du milieu au glen Finlas.

Ce glen était jadis une forêt de la couronne, demeure favorite et privilégiée des daims rouges, qui avaient de temps en temps l'honneur d'être tués là par des mains royales. Souvent les rois de la joyeuse Écosse descendaient de Stirling au glen Finlas, et menaient gaiement la chasse sous ses ombrages touffus ; l'essaim brillant des amazones s'élançait sur leurs traces, la solitude charmée redisait les vieux airs de chasse aux fanfares éclatantes, et les chiens noirs de Saint-Hubert remplissaient l'air de leurs aboiements sonores.

Il n'y a plus de rois à Stirling ni à Édimbourg. Il n'y a plus dans le glen de Finlas ni daims rouges, ni forêts. Quelques sapins isolés, quelques bouleaux penchés sur le bord des ravins, et parfois une chèvre efflanquée qui se dresse pour en atteindre les dernières pousses, voilà tout ce qu'on découvre maintenant dans le glen Finlas.

Si cependant on pénètre plus avant, on rencontre quelques huttes de paysans. — Ces paysans sont des Stuarts !

Ils n'ont gardé de cette race souveraine que la générosité, le culte des souvenirs, et un invincible attachement à la religion catholique, qu'ils aiment pour tout ce qu'elle leur a coûté. — On rencontre encore à leur seuil l'hospitalité souriante et à la main tendue.

— C'est à la façon dont il donne qu'on reconnaîtra toujours un Stuart. Les Stuarts sont les Bourbons de l'Écosse.

Les Stuarts de Finlas portent avec dignité, sans faiblesse comme sans orgueil, le double et pesant fardeau d'un grand nom et d'une grande pauvreté.

Le même ruisseau qui m'avait conduit au milieu du glen Finlas m'a ramené à la route des voitures ; on ne s'égare jamais en suivant le fil de l'eau.

La calèche, bien lancée, — on ne contait plus d'histoires, — avait sur moi une avance désespérante ; je dus me résigner à gagner à pied le lac Kattrine. — J'en étais à cinq ou six milles, une bagatelle.

J'attaquai résolument la route.

Bientôt, à un détour du chemin, j'aperçus, dans le lointain, la masse imposante du Ben-Venue à ma gauche ; à ma droite, le Ben-An, moins gigantesque, mais formidable encore.

Ces deux montagnes sont les sentinelles qui gardent l'entrée du défilé des Trossachs.

En cas d'une invasion du sud, les Trossachs seraient, j'en suis sûr, les Thermopyles de l'Écosse. Léonidas n'y manquerait point. La claymore vaut la lance.

Les monts Grampians n'ont rien qui se puisse comparer aux Trossachs, comme magnificence ou comme terreur : sombre magnificence, terreur sublime.

Les Trossachs conduisent du lac Achray au lac Kattrine.

Les Trossachs ressemblent assez bien au lit qu'un torrent, maintenant épuisé, se serait frayé dans la montagne à travers mille obstacles, qu'il n'aurait pu vaincre : on retrouve partout une trace de colère, violente et impuissante.

C'est surtout des montagnes voisines qu'il faut voir cette scène de désolation, pleine de grandeur et de trouble.

Dans l'étroite vallée, des rochers immenses, d'innombrables blocs de granit, sont jetés pêle-mêle, les uns sur les autres, dans une confusion étrange. C'est un désordre sauvage, un vrai chaos dans lequel se heurtent et

se choquent les formes les plus fantastiques. Tantôt les masses isolées s'élèvent comme des pyramides abruptes, tantôt les fragments brisés gisent sur le sol, comme les débris d'un monument renversé, majestueux jusque dans ses ruines.

A force d'art et d'habileté, on est parvenu à conduire une route à travers ces périls. Nous n'en connaissons pas de plus pittoresque et de plus inattendue.

Il semble qu'on ait déchiré la gorge de la montagne, pour y faire passer une calèche à quatre chevaux. La déchirure se referme presque au-dessus de votre tête et vous enferme dans une ombre, qu'aucun rayon ne vient réjouir.

Les Trossachs, vers l'ouest, aboutissent au lac Kattrine.

En arrivant sur les bords du lac, en retrouvant ce paysage épanoui dans la lumière, ces eaux étincelantes sous le soleil et ces horizons lointains et frais, on éprouve, avec un sentiment d'ineffable bonheur, tout ce qu'il y a parfois de charme dans les contrastes.

Le Ben-Venue, au sud-est, domine le lac. Il étend deux longs môles, comme des bras immenses, dans les flots.

Entre ces deux môles s'enfonce profondément la cave des Goblins, qui servait, dit-on, de retraite aux Urisks et aux Brownics, cousins du diable, et grands ennemis des hommes.

L'entrée de la caverne est masquée par les broussailles : il faut prendre un guide pour la trouver.

Cette caverne n'a pas été habitée exclusivement par les Urisks et les Brownics : un Douglas y cacha sa fille, la belle Hélène, chantée par les ballades, qu'il voulait dérober à la haine de Jacques V et à l'amour de Roderick Dhu.

Le duc de Montrose, qui n'est pas un Douglas, a acheté toute cette poésie : il y a mis la hache. — Ce n'étaient point ses souvenirs : il n'a pas craint d'abattre les belles forêts de pins qui jetaient comme un manteau vert sur les épaules de la montagne.

Du côté que domine le lac, le Ben-Venue n'a pas été profané par la curiosité banale de tous les touristes. La montée est fatigante et n'est pas sans péril : le danger a bien aussi sa poésie ; mais il y a si peu de touristes qui soient poètes ! Ici donc chacun fait sa trouée ; il n'y a point de sentier : le daim et le chasseur ne laissent pas de traces.

On a des hauteurs du Ben-Venue un spectacle des plus curieux.

Çà et là, autour de vous, de tous côtés, perçant le flanc de la montagne, pointent les cimes grises et dépouillées de mille rochers, pareils à des têtes de serpents endormis, que l'on aperçoit à travers les buissons. En bas et comme à distance choisie, le lac aux mille aspects changeants, image de la mobilité, souvenir de la vie : en face de vous un autre mont, le Ben-An, dont le front nu, sillonné par l'éclair de tous les orages, semble braver d'éternelles tempêtes.

Le Ben-An est désespéré, le Ben-Venue n'est que triste. — Sur le Ben-An, il n'y a rien ou à peu près rien. Sur le Ben-Venue, souvent la bruyère rose égayé le pic solitaire ; souvent le sapin s'élance des fentes du rocher, emblème de la grâce, de l'élégance et de la majesté. Parfois, c'est un chêne immense qui étend, d'un sommet à l'autre, ses sombres rameaux ; il remplit toutes les crevasses et comble tous les interstices de ses branches et de son feuillage ; on dirait qu'il soutient de ses bras de géant la montagne prête à s'écrouler.

On descend du Ben-Venue comme on peut, et l'on se trouve bientôt sur les bords du lac Kattrine.

Fiez-vous aux jolis noms ! Le lac Kattrine, dans la langue des Gaëls, qui l'ont baptisé, cela veut dire le lac des Voleurs. Les bords du lac Kattrine, pleins de cavernes et d'abris, servaient souvent de refuge aux brigands des anciens jours, qui désolaient tout ce pays, aux outlaws et même aux gentlemen portant crête et blason, qui percevaient leurs plus beaux revenus, la nuit, sur le chemin du roi.

Il faut bien l'avouer, les montagnards écossais avaient à peu près supprimé le premier commandement des tables de leur loi. D'homme à homme, dans le même clan, on ne se volait guère ; d'un clan à l'autre, on se volait le plus qu'on pouvait. Vol timide et vol audacieux, vol le jour et vol la nuit, larcin furtif et attentat à force ouverte et à main armée ; on s'enrichissait de dépouilles, on vivait de butin. Le lac Kattrine, avec ses rives crevassées et ses îles boisées, devait être précieux dans mainte occasion. On assure qu'il mérita son nom.

Aujourd'hui ce nom — comme bien des noms — n'est plus qu'un souvenir.

Pour bien voir le lac, il faut quitter sa douce plage, au sable argenté, toute parsemée de cailloux étincelants et de paillettes d'or : il faut prendre une barque. De la rive on a vu le lac ; du lac on voit la rive. Chaque coup d'aviron vous met en face d'une scène nouvelle. Ici ce sont des

promontoires, qui s'avancent hardiment au-dessus des flots profonds. Là ce sont des anses naturelles, qui s'arrondissent paisiblement à l'abri des montagnes, pour recevoir, au besoin, des flottilles de régates. Plus loin ce sont des rochers coupés à angle droit, et dont on aperçoit l'écueil à fleur d'eau. Le lac est semé d'îles rocailleuses, couvertes de petits arbres touffus et vigoureux ; le chêne y domine, mais il noue son tronc à quelques pieds du sol ; il ne monte pas, il s'étend.

Ces chênes de Loch Kattrine me rappelèrent les quatrains d'un sonnet — dont j'ai oublié la chute — et qui, dans le temps, me semblèrent assez vifs de couleur, quoique d'un dessin incorrect :

Vous avez rencontré dans la forêt prochaine,
Centenaire oublié du fer retentissant,
Replié sur son tronc — court et fort — un vieux chêne,
Montagne de feuillage, au sommet gémissant.

D'un vrai monde d'oiseaux sa cime est toute pleine,
Qui se taisent — au fond de l'ombre se cachant :
Vous en faites sortir — en les touchant à peine, —
Des tourbillons de cris, de plumes et de chant !

Parmi ces îles, il en est une que l'œil cherche tout d'abord, c'est l'île où Roderick-Dhu — immortalisé par deux strophes de Walter Scott — aima si longtemps et si discrètement la belle Hélène Douglas.

Hélène Douglas — mais qui n'a pas lu la Dame du Lac ? — est le nom le plus poétique de cette lignée des Douglas, si chère aux légendes héroïques et galantes, et qui résumait dans son blason toute cette vie de combats et d'amour, en portant, entre deux claymores, sur champ d'azur : Une femme au cœur sanglant.

Quand on est au milieu du lac, de quelque côté que l'on se tourne, on aperçoit des montagnes ; ni pour la forme, ni pour l'élévation, ni pour la couleur, aucune de ces montagnes ne ressemble aux autres ; elles vont s'effaçant dans des perspectives de plus en plus lointaines, de manière à reculer successivement le plan de l'horizon. Cependant, toute cette scène

diverse est admirablement réfléchie, et comme par un miroir, dans les eaux transparentes du lac. — Tout s'y retrouve, et les sommets immobiles, et les feuilles tremblantes, et le nuage léger qui passe.

Le lac Katrine est très-profond, ses belles eaux ne gèlent jamais ; elles paraissent noires à force d'être claires. C'est parce qu'elles n'ont pas de couleur et qu'elles laissent apercevoir leur lit de terre de bruyère. Vu de loin et de haut, le lac présente l'aspect d'une anguille qui nage ; il en a le vif détour et le frémissement éblouissant. Il peut avoir trois lieues de long et une demi-lieue de large. Ses bords sont habités l'été par des Anglaises, et l'hiver par des cygnes.

Mes rameurs me débarquèrent à l'autre extrémité du lac, que j'avais ainsi exploré tout à mon aise. J'avais dédaigné la Darne du Lac, joli steamer, de la force de quinze chevaux, bien digne assurément de me porter, mais qui m'avait paru fort encombré de châles et de tartans. Il y a des choses qu'on veut voir seul.

— En sautant à terre, j'aperçus à une centaine de pas, dans les broussailles, une maison d'humble apparence qui ressemblait assez à la hutte d'un charbonnier.

J'approchai.

La porte était ouverte. Un coup d'œil rapide et circulaire, jeté dans l'intérieur du logis, ne me donna qu'une envie médiocre d'expérimenter en ce lieu les douceurs de l'hospitalité écossaise. — Je me savais à une dizaine de milles de la plus prochaine auberge ; le soleil me promettait encore deux heures de jour, mais de gros nuages noirs, qui rampaient le long des collines, semblaient annoncer malheur au promeneur téméraire.

Je sifflai : c'est la façon d'appeler du pays. Un jeune gars d'une vingtaine d'années apparut sous le hangar, et avec un accent guttural des plus réjouissants, mais en anglais assez pur, me demanda ce que je souhaitais.

— Inversnaid, répondis-je.

— C'est à dix milles.

— Pouvez-vous m'y conduire ?

— Comment ?

— Mais... en voiture.

— Ils les ont toutes prises.

— Qui... ils ? — Qui... ils ?

— Ceux du steamer. Vous vous êtes levé trop tard !... Et il se mit à rire.

— Comment ! pas le moindre droskey ? N’y a-t-il point quelque moyen ?... Ici je mis la main à la poche avec ostentation.

— Si fait, bien ! reprit l’Écossais, il y a toujours un moyen pourvu que vous osiez monter à cheval... Savez-vous ?

— J’essayerai du moins.

Le drôle disparut, il revint au bout de cinq minutes avec deux petits, chevaux — un gris et l’autre noir — assez proprement harnachés.

— Vont-ils bien nous porter jusqu’à Inversnaid ? demandai-je à mon guide.

— Ils ont déjà fait deux fois la route aujourd’hui, répondit-il fièrement.

Cette raison ne me parut pas trop rassurante, mais je me gardai de faire ma réflexion tout haut : il ne faut humilier personne, pas même son cheval.

J’examinai nos montures attentivement : c’étaient deux vrais poneys de Highland. Je pris le noir. Ce n’était pas le noir luisant et lustré des chevaux andalous, plein de miroitements, de reflets et d’éclat : c’était un noir sombre, obscur, un vrai noir qui recevait la lumière sans la renvoyer — il l’absorbait. Il était petit, mon cheval, délicat de formes, avec des membres grêles, le sabot étroit et rond, la croupe pointue, la poitrine profonde et l’épaule plate. Une tête carrée, courte, avec des naseaux bien fendus et retroussés, — des yeux comme des charbons ardents, une crinière épaisse et tombant jusqu’à terre.

Je sautai en selle, nous partîmes.

Nous n’avions pas fait cinq cents pas, que les nuages, allant d’un sommet à l’autre, après avoir longtemps hésité entre ciel et terre, prirent enfin le parti de descendre sur nos épaules sous forme de pluie.

Bientôt ce fut un orage déclaré.

Rien n’est beau, mais rien n’est terrible comme un orage dans les montagnes. Je vous fais grâce des coups de tonnerre, affreusement exagérés par les rochers du voisinage, et roulant d’écho en écho ; je passe les éclairs qui sillonnent le ciel et illuminent d’une lueur soudaine les abîmes profonds. Je m’en tiens aux effets de pluie. Jamais, depuis le déluge, la pluie n’avait assailli la terre avec cette fureur : c’était une avalanche qui tombait du ciel. Je me rappelle tous les détails de la mise en scène. Nous avions à notre droite une montagne dont j’ai vainement demandé le nom : elle répond à une syllable sifflante que le vent emporta des lèvres de mon guide ; je ne l’entendis pas. A notre gauche, le lac Arklet, qui n’est pas

grand, mais troublé en ce moment, et frémissant, et répondant aux menaces du ciel par les menaces de ses eaux émues et soulevées.

Dans la montagne, nue et dépouillée comme sont aujourd'hui presque toutes les montagnes d'Écosse, rien n'arrêtait les eaux qui s'étendaient, en roulant, comme une nappe immense : où il y avait un ruisseau la veille, il y avait maintenant un torrent. — Ces torrents débordés bondissaient comme des chevreaux et s'élançaient par-dessus les ponts. L'eau ne connaissait plus d'obstacle : elle était maîtresse de tout, maîtresse partout.

Cependant nous avons bravement lancé nos chevaux à toute vitesse. Ils étaient alors vraiment beaux. Tout ce qui m'étonnait était pour eux un spectacle familier ; tant qu'on put deviner le sentier accoutumé, rien ne ralentit leur course : la pluie, qui les fouettait de ses milles lanières aiguës, ajoutait de nouveaux aiguillons à leur ardeur. Nous n'avions qu'à rendre la main. Les crinières, gonflées de vent, ondoyaient avec des courbures charmantes. La pluie et le galop continuaient sans relâche. Cependant, à un détour de la montagne, je me trouvai tout à coup en face d'un ruisseau plein de fracas, hérissé de cailloux, blanc d'écume, et large comme une rivière.

J'eus un moment d'hésitation honteuse ; mon poney s'en aperçut et s'arrêta court, le col tendu et les jambes raides.

Go head, never mind⁴ ! cria le jeune Gaël, et en même temps il piqua des deux et passa à côté de moi, comme un ouragan. Il n'y avait pas à balancer. Nous nous lançâmes dans le torrent, l'eau aux sangles. Les chevaux se secouèrent vigoureusement en arrivant à l'autre bord. Ce fut notre dernière épreuve.

Bientôt la pluie diminua, les nuages se déchirèrent, laissant voir çà et là quelque coin du ciel bleu. Les bruyères relevaient leurs petites têtes roses un instant accablées ; d'immenses corbeaux tournoyaient en croassant au-dessus des abîmes ; les troupeaux, silencieux pendant l'orage, faisaient entendre de longs mugissements. Mais déjà nous apercevions au-dessous de nous au pied de la montagne, dont nous touchions les dernières cimes, les eaux encore orageuses du Loch Lomond. C'était le but de mon voyage.

Tout à coup, en face d'une hutte toute pareille à la première, nos chevaux s'arrêtèrent d'eux-mêmes.

Nous étions au haut d'une montée rapide, coupée dans le vif du rocher, et qui paraissait conduire au lac.

J'attaquai vigoureusement mon poney, qui résista avec une énergie sans pareille.

— Par la Sainte Croix ! vous voulez donc vous faire tuer ? s'écria le jeune guide, qui avait déjà dessellé son cheval.

— Pas le moins du monde. Mais je ne veux pas coucher là !

Et j'essayai une nouvelle attaque. Je sentis que le cheval allait céder... Mais le Gaël s'élançant aux rênes :

— Eh ! croyez-vous que mes poneys descendent les escaliers, comme des chrétiens ?

— Que faire donc ?

— Aller à pied.

— Où ?

— A l'auberge !

— Fait comme je suis ! y pensez-vous ?... Si du moins j'arrive à cheval, on aura quelque considération.... pour mon cheval ; — mais à pied !...

— Never mind ! Ils voient toutes sortes de peuple, et ne sont pas difficiles.... Ils savent bien qu'après un orage, un voyageur n'a jamais l'air de sortir d'une boîte !... Go head !

— Je descendis, en me retenant souvent aux branches, une rampe des plus ardues qui côtoyait bravement un précipice, à demi masqué par les buissons. Cette rampe conduisait jusqu'au lac ; je vis bientôt l'auberge : j'étais à Inversnaid.

L'hospitalité qu'on paye ne vaut en aucune façon celle qu'on reçoit gratis. On souhaiterait du moins, pour son argent, un gîte plus confortable, des gens mieux appris et une table plus abondante.

On me fit place au feu ; c'est à peu près tout ce que je pus obtenir. C'était ma faute ; pourquoi arrivais-je seul et si tard ? Il me fut impossible de persuader au landlord qu'un gentleman, qui voyageait pour son plaisir, n'avait pas encore dîné, à six heures du soir. A toutes mes demandes pour quelque chose de résistant et de substantiel, on répondait obstinément que c'était maintenant l'heure du thé, qu'on allait me servir du thé, mais que c'était tout ce qu'on pouvait faire pour moi... qu'on savait bien d'ailleurs que j'avais déjà dîné...

— Eh bien ! oui, dis-je alors, en prenant un parti héroïque ; j'ai déjà dîné, mais seulement une fois, et je dîne toujours deux fois... en voyage.

— Ceci est une autre affaire, répliqua l'hôte évidemment satisfait ; je ne puis empêcher le gentleman de dîner deux fois, et il se mit à rire de bon cœur ; mais je savais bien qu'il était impossible que le gentleman n'eût pas

déjà dîné... au moins une fois... à six heures... vingt minutes, ajouta-t-il en tirant sa montre.

On me servit un dîner de seconde édition, qui avait été fort revu et considérablement diminué. Je m'en consolai en songeant que je n'étais pas venu en Écosse précisément pour manger.

Je profitai de ce qui restait encore de demi-jour au ciel pour jeter un premier coup d'œil sur le paysage qui m'entourait ; j'aime assez à faire tout d'abord une reconnaissance. Je pris une barque, et je poussai ma pointe à cinq cents pas dans le lac.

Le Loch Lomond commençait à se remettre des émotions de l'après-midi ; cependant je sentais encore les longs frissons qui couraient sur les flots ; la barque se soulevait et s'abaissait, comme dans une baie, autour de laquelle gronde la tempête. Les bords du lac étaient charmants, pleins de fraîcheur et de jeunesse retrouvée. Les derniers nuages, chassés par des vents d'est, traversaient le ciel au-dessus du lac, rapides comme des flèches. J'enlevai les rames et m'abandonnai à un très-faible courant, qui allait du nord au sud. En face de moi, tout près de l'auberge, une cascade, sortant d'un petit bois de frênes et de bouleaux, tombait dans le lac avec grand bruit et grand fracas.

Cette cascade, que j'ai revue depuis, n'est rien à l'état naturel ; ce jour-là, grossie par les pluies, elle avait des allures superbes : elle paraissait dans les éclaircies et disparaissait dans les fourrés du bois ; dans ces absences et ces retours, il y avait je ne sais quoi de fantastique, cent fois plus saisissant que la présence continuelle : les hommes devraient apprendre des cascades le grand art de s'en aller à propos. Cette chute de sept à huit cents pieds de haut s'échelonne, d'étage en étage, sur les assises de la montagne : c'est comme un escalier descendu par un fleuve et dont les marches gigantesques seraient des rochers.

J'abordai, et, par un de ces rochers, parallèle à la cascade, je remontai la chute : on a ménagé des abords faciles de distance en distance ; des pics qui la surplombent on peut parfaitement en dominer toute l'étendue. — Quand on regarde de bas en haut, la masse des eaux semble descendre avec une majesté souveraine ; quand on regarde de haut en bas, c'est une fuite précipitée.

Je voulais remonter encore : je ne sais où je me serais arrêté, quand je rencontrai en route, sur un rocher couvert de mousse, ombragé de coudriers,

arrondis en berceau, un couple sentimental, les bras entrelacés, comme dans le « Rêve de Bonheur, » de Gavarni.

Le bonheur est chose si rare, qu'il faut en respecter jusqu'au rêve. — Et le bonheur est-il autre chose qu'un rêve ? — Je m'arrêtai.

Le jeune homme écrivait deux noms et une date sur l'écorce d'un bouleau :

... Crescite, amores !

J'appris à l'hôtel que c'était une lune de miel récemment expédiée de Glasgow, par les grands parents, et qui contait toute la journée son bonheur aux forêts. Il me sembla que j'entendais tous les échos jaseurs chanter autour de moi :

J'avais juré d'aimer Rosine,
D'aimer Rosine...

Je retrouvai dans le parloir de l'auberge d'Inversnaid une foule de voyageurs de toute langue et de toute nation. Les malheureux étaient arrivés, comme moi, après l'heure du dîner ; comme moi, ils venaient du pays des orages, car je remarquai que leur principale occupation était de faire sécher leurs grègues.

Je remarquai surtout un Anglais, entre deux âges et entre deux femmes, assis au coin de la cheminée, dans un vaste fauteuil, aux bras sculptés. Le pauvre homme arrivait de Glasgow (sans lune de miel), et la Clyde l'avait fatigué. Le malheur rend communicatifs les cœurs qu'il n'aigrit pas : le pauvre gentleman racontait ses infortunes à tout venant. Il avait eu le mal de, mer... sur la Clyde... Suivaient d'affreux détails. Mais c'était bien sa faute... Pourquoi s'était-il embarqué sans prendre sa boîte de hatchis ?

— Eh mais ! s'écria quelqu'un, ceci est bon à savoir : ainsi le hatchis est souverain contre les inconvénients de la traversée ?

— Souverain, reprit le gentleman pâle ; — aussitôt que j'ai pris ma pilule, je m'endors — et je rêve !

— Oh ! vous rêvez, dit une petite voix mélodieuse, la voix d'une femme qui avait lu Byron en cachette (je l'ai su depuis). Vous rêvez sans doute de soleil, de fleurs, de parfums, de...

— Hélas ! reprit piteusement le pauvre homme, je n'ai pas tant d'imagination... même quand je dors.

— Et que rêvez-vous donc ?

— Je rêve, dit-il tout bas, que j'ai le mal de mer... Mais au moins ce n'est qu'un rêve.

— Je comprends maintenant que vous ne voulez pas qu'on vous réveille, reprit la voix mélodieuse...

Le gentleman poussa un soupir, et se passa la main sur les yeux ; il ne vit pas le sourire malin qui brilla sur les lèvres de ses deux jeunes voisines, qui avaient écouté sans mot dire, et qui s'amusaient silencieusement, comme font souvent les Anglaises.

Cependant, dix heures sonnèrent à une affreuse pendule, à colonnes torses, venue directement de Londres, et digne d'orner le salon d'un bourgeois du Strand. Tout le monde se leva, comme obéissant au ressort qui faisait marcher le balancier.

Je restai seul dans le parloir. Bientôt je sonnai. Un garçon accourut : œil soupçonneux et visage en point d'interrogation. Je demandai une tasse de thé, qui me fut impitoyablement refusée. Ce n'était plus l'heure du thé. — Voilà, me disais-je à moi-même, une maison trop bien tenue... Ce n'est pas un hôtel, c'est un couvent... La règle est sévère. — Pendant mon monologue, fait à voix basse, le garçon éteignait successivement les bougies. Quand il n'en resta plus qu'une, il me regarda, mais sans m'adresser la parole. Je le regardai de mon côté, sans parler davantage. Il frotta la table et rangea les chaises ; enfin, s'armant de résolution, il regarda la pendule, puis moi, puis la pendule encore, et me dit :

— Monsieur sait qu'il est dix heures ?

— Parfaitement, et après ?

— Monsieur doit être fatigué... Monsieur veut aller se coucher ?...

— Pas le moins du monde ; je veux, au contraire, rester à lire au moins une heure au coin du feu...

— C'est que l'usage... l'ordre... la coutume de la maison... enfin, Monsieur, on couvre le feu à dix heures... et tout le monde se retire... Mais

si Monsieur veut lire dans son appartement, Monsieur est' bien le maitre chez lui... Monsieur voit que tous les voyageurs se sont retirés d'eux-mêmes, à dix heures, comme on doit.

Comme on doit, ce mot emporta mes résistances : je laissai faire le couvre-feu

V

LOCH LOMOND.

Les Anglais, qui donnent le genre féminin à tout ce qui rappelle une idée de fécondité, de grâce et d'élégance, ont surnommé le lac Lomond la reine des lacs. C'est une galanterie à l'adresse de Victoria.

Dans la langue des Gaëls, qui ne connaissaient pas Victoria, loch Lomond veut dire : le lac aux îles nombreuses. On l'appelait autrefois Lyncalor (le lac aux grosses vagues).

Le lac mérite tous ces titres et tous ces noms ; personne ne songe à lui contester sa royauté.

Selon les heures, le ciel et la saison, il a vingt aspects différents.

Après le couvre-feu, je m'étais endormi au bruit de la cascade. Quand je me réveillai, la cascade épuisée n'avait plus qu'un filet d'eau et qu'un filet de voix... Je courus à ma fenêtre qui donnait sur le lac. Rien n'est beau comme ce lac à ces heures matinales, calmes et reposées. Le vent chassait les derniers brouillards de la nuit ; les nuages s'enfuyaient dans le ciel devant les flèches d'or du soleil... Et la nappe paisible s'étendait à mes pieds, comme un saphir liquide.

Cependant un steamer élégant, le Rob-Roy, — il faut bien conserver la couleur locale, — après avoir essayé, par quelques évolutions, sa machine et ses roues, tourna la poupe au rivage, et sonna la cloche d'appel. C'était le signal de la promenade et de la première visite au lac. Tout le monde fut bientôt sur le pont, à l'exception de l'Anglais au hatchis. Il attendait ses pastilles.

Le Rob-Roy se dirigea d'abord vers le nord. De ce côté, le lac va toujours en se rétrécissant, jusqu'à ce qu'on l'on rencontre, au pied d'un rocher, la goutte d'eau qui l'enfanta. C'est partout la même scène de sauvagerie

qu'aux Trossachs. On se lasse vite des horreurs sublimes, et c'est avec joie que l'on revient vers le midi, où l'on retrouve le lac agrandi, épanoui, souriant : ce n'est plus la sévérité hautaine des premiers aspects, c'est un paysage plein de mollesse et d'abandon, et surtout infiniment varié. Les petites baies,, qui festonnent les bords, semblent découpées par un burin fantaisiste. Souvent on aperçoit un village rouge et blanc répandu sur la rive, les pieds dans l'eau et la tête dans les arbres ; c'est là qu'on voudrait vivre ; il est aimable, il est propre, il est agaçant ; il vous regarde en minaudant, à travers les mailles de ses filets, qui sèchent au soleil. — Quelquefois on effleure des pâturages abondants, qui rappellent la grasse Angleterre ; parfois ce sont des bruyères fauves et desséchées, qui se courbent sous le vent ; parfois aussi ce sont des bois de sapins, tantôt s'arrêtant à mi-côte, tantôt descendant jusqu'au lac.

Mais c'est surtout le Ben-Lomond qui donne au lac son renom, sa majesté et sa poésie.

Le Ben-Lomond est une des plus hautes montagnes d'Écosse ; c'est lui que l'œil cherche tout d'abord quand on arrive sur le lac. Malheureusement on ne le voit pas toujours. Son front est souvent voilé de brouillards. « Il a son bonnet de nuit ! » disent les Écossais ; et alors il verse l'ombre jusqu'à ses pieds ; dans les beaux jours, on contemple avec respect sa vaste tête inondée de lumière. Le Rob-Roy ralentit sa marche pour vous laisser mieux voir. Quand le capitaine juge que vous avez assez admiré, il étend la main silencieusement, la vapeur s'échappe en sifflant et vous emporte rapidement à travers les cyclades verdoyantes du loch Lomond. Qui pourra les compter ou les nommer, toutes ces îles ? C'est Caillach, avec ses ifs funéraires ; Caillach, l'ancien cimetière des lairds de Mac-Grégor et du clan Alpine, où l'on n'enterre plus maintenant que d'humbles montagnards ; c'est Clar, qui donna un cri de guerre au clan de Buchanan ; c'est Murrin, aux bois épais, la plus grande des îles du loch Lomond, trop belle, sans doute, pour des hommes, et que le duc de Montrose abandonne à ses daims.

Quand il a une fois atteint l'extrémité du lac, le Rob-Roy revient sur sa route, — il y a des choses qu'on peut voir deux fois, — et vous débarque à un petit village de quatre maisons, — dont trois auberges : ce village s'appelle Tarbet. Son plus grand charme, — après ses trois auberges, — c'est le voisinage du Ben-Lomond, situé précisément en face, sur l'autre rive. On ne saurait se placer à un meilleur point de vue pour jouir de l'aspect de la montagne : elle semble grandir par la distance.

Je descendis à celle des trois auberges dont les fenêtres me parurent mieux ouvertes, et regardant avec le plus d'yeux et le Ben et le Loch. A peine étais-je entré que l'hôte me conduisit à la fenêtre du parloir, et me pria fort poliment de bien vouloir lire des vers écrits sur la vitre par un gentleman anglais...

Hélas ! c'était bien des vers de gentleman, — polis, corrects, alignés, bien élevés... J'aimais mieux le distique de François I^{er} que j'avais vu, — également sur une vitre, — au château de Chambord. Le gentleman adressait en vers, — avec des rimes « à leur aise » des conseils aux touristes qui tentaient l'ascension du Ben-Lomond : il les engageait à ne pas courir en partant, et à se munir de cordiaux. C'est sur ce dernier point que mon hôte voulait appeler « l'honneur de mon attention. »

Les vers étaient signés « Thomas Bussel ; » pourquoi pas John ? Au-dessous de la signature, on lisait :

« Alas ! poor Russel ! » (Hélas ! pauvre Russel !)

Je me rappelai Hamlet :

« Alas ! poor Yorick ! »

Le gentleman était mort quelques jours après avoir enfanté ses vers... sans doute du chagrin de les avoir faits...

Je donnai une larme au pauvre Russel, et je résolus de profiter du moins de son expérience. Je fis pour le lendemain ma provision de cordiaux. Mon guide ne la trouva pas lourde à porter.

Un bac, — ce que l'on appelle ici un fery, — nous fit passer le lac assez promptement, et nous débarqua au pied du Ben-Lomond.

LE BEN-LOMOND.

L'ascension du Ben-Lomond vous prend une journée, — et encore il faut se lever matin. — C'est, du reste, une journée bien employée, pour qui ne craint pas sa peine. On part joyeusement, d'un pied léger, les cheveux au vent, la jarret tendu et la poitrine ouverte. — L'Espérance marche devant vous. Le guide, au pas égal et lent, s'efforce en vain de modérer votre ardeur ; vous n'écoutez rien, est-ce qu'on écoute ses guides ?... Aux premières heures de la route ou de la vie, on va, on va, on va toujours... Rien d'ailleurs n'est trompeur et séduisant comme les montagnes ; vous croyez à chaque instant apercevoir le sommet... Ceci est la dernière cime...

on y est... on la tient... Cependant on chemine longtemps avant d'arriver ; on arrive enfin, et voilà qu'une cime nouvelle, cachée derrière l'autre, se dresse tout à coup. C'est à recommencer ; vous resteriez là, si le désir et l'illusion ne vous donnaient des ailes. Voilà ce qui m'arriva quand je voulus prendre d'assaut, — un peu follement, — le vénérable Ben-Lomond.

« On s'arrête toujours ici, c'est la première halte, me dit mon guide, comme nous arrivions sur un plateau assez étroit, mais admirablement bien disposé pour recevoir la tente et l'album d'un paysagiste. Le montagnard étendit son plaid sur la bruyère, s'assit gravement, et fit sauter le bouchon de la bouteille de whisky, qu'il me présenta : « Après vous, sire. »

Cette première halte a été ménagée au touriste, pour le faire jouir de la vue du lac. On découvre, en effet, dans toute sa beauté, la nappe bleue et limpide de ses eaux ; elles chatoient sous le rayon ; elles frissonnent autour des îles, ou s'endorment mollement dans les profondeurs de leur lit. Sous nos pieds, les bois de sapins, qui poussent dans des directions régulières, dessinent des quinconces et des losanges de verdure, alternant avec les moissons déjà mûres ; la terre semble ainsi divisée en longues bandes, aux couleurs vives et tranchées. Elle est diaprée comme un tapis de Turquie.

Cependant, le guide qui veut faire les choses en conscience, hélas ! devient, bon gré mal gré, votre cicerone ; tout ce qu'il croit digne d'attirer vos regards est au bout de son bâton ; il n'y a pas de distance pour l'œil d'un Highlander. Voici Rossdoe, une ruine et une villa, que le promontoire semble hardiment porter jusqu'au milieu du lac. Maintenant, à travers le voile déchiré du brouillard, vous apercevez Dunfin, ou la colline de Fingal. Cette colline a retenti souvent du bruit de ses armes, quand il venait ravager la campagne de Clutha⁵. Les Écossais croient encore à Fingal, et moi-même je crois que j'y croirai.... tant que je serai en Écosse.

Il y a cependant des esprits forts à Édimbourg.

Nous montons toujours ! Déjà on aperçoit le double front du château de Dunbarton, et les flots brillants de la Clyde — une lumière humide. — Après bien des haltes (on ne court plus !) — bien des marches et contre-marches, bien des ravins franchis, bien des rochers escaladés ou tournés, on arrive au dernier pic, vers le milieu du jour.

Ce pic domine souverainement tout le pays : rien ne borne son horizon, un des plus larges, à coup sûr, du monde européen.

On a devant les yeux tous les highlands d'Écosse, immense et bizarre assemblage de montagnes de toutes formes, de toutes nuances, de toute

étendue : pics aigus qui percent le ciel comme des flèches ; mamelons arrondis, comme un sein gonflé, et qui présentent, au milieu d'une nature désolée, l'image de la grâce et de la fécondité ; déchirures béantes, escarpements abruptes ; masses nues et gigantesques ; terres ravagées par les volcans, brisées et hérissées ; croupes onduleuses et fuyantes, qui se dérobent par de molles courbures.

Une image, grande comme la nature, peut seule donner l'idée de cet aspect des montagnes ainsi vues d'en haut et comme à vol d'oiseau.

On dirait la mer immense, livrée à tous les vents et bouleversée par toutes les tempêtes, et, au moment où les vagues tumultueuses ont plus de soulèvements et de fureur, frappée par la baguette de l'enchanteur, d'une soudaine immobilité. Le flot demeure suspendu ; sa cime hautaine se perd dans les nuages et l'abîme reste béant : l'Océan est pétrifié.

Tel est l'aspect des highlands d'Écosse, aperçus du sommet du Ben-Lomond.

Dans la distance, barrière de l'horizon, au nord le Ben-Nevis, la plus haute montagne de toute l'Écosse ; à l'est, le Ben-Venus ; au sud, les vertes collines d'Antrim, en Irlande, et les coteaux bleus de l'île de Man. Ainsi l'on découvre les trois royaumes à la fois. Cependant, autour du vaste paysage, depuis la Manche d'Irlande jusqu'à l'Océan germanique, roule la mer, — comme une bordure d'argent, aux reflets tour à tour glauques et azurés.

Le Ben-Lomond est une masse imposante de ce granit vert de formation primitive, que raient par intervalles de longs filons de quartz étincelants, et de larges bancs de schistes pailletés, qui s'effeuillent sous la main.

On trouve à sa base, au bord du Loch, sans cesse lavé et poli par les eaux, le jaspe rouge, aux veines brillantes.

La cime de la montagne est couverte d'une végétation opulente. Aux derniers sommets on trouve la mousse blanche, délices du coq de bruyère ; un peu au-dessous, les orpins, dont la racine a les parfums de la rose ; les sebbaldies languissantes qui retombent sur le sol, et les silénies sans tiges, condamnées à ramper toujours, et cette véronique, un peu sauvage, qu'on ne revoit jamais sans penser aux Alpes, sa première patrie. La Flore humide et charmante du lac n'a pas moins de trésors : ce sont d'abord les littorelles, amies des rivages ; les lobélies, dont la fleur en calice conserve la rosée du ciel, comme une coupe où viennent boire les oiseaux ; le Flox-Glove, aux pétales blanches, et l'osmonde royale, fille des fougères fleuries,

l'osmonde, qui dissout dans le corps les noirs caillots du sang figé et dont les montagnards se font un baume pour les blessures.

Le Ben-Lomond appartient à Sa Grâce le duc de Montrose, qui, dit-on, le fera tailler en mausolée pour son usage particulier.

GLASGOW



GLASGOW.

Je n'aime pas le commerce : je ne voulais pas aller à Glasgow. Rien ne m'attirait vers cette ville de bruit et de fumée. En vain me répétait-on qu'elle était la capitale de l'industrie et du négoce, qu'elle a une foule d'institutions utiles, qu'elle paye de gros revenus au Trésor, que sa population, aujourd'hui de quatre cent mille âmes, a quintuplé depuis cinquante ans, et que ses lords du tabac (Tobacco lords) étaient de puissants seigneurs, qui fournissaient la France et la Hollande des produits parfumés de la Virginie et du Maryland. « Plus ne m'était rien, rien ne m'était plus ! » comme dit l'ancienne devise, et je me tenais tranquillement à Tarbet.

J'allai cependant à Glasgow, par devoir, — par respect humain, si l'on veut, — pour qu'on ne me reprochât point de n'y être pas allé, — en un mot, j'y allai pour en revenir. — Il faut être vrai ! Glasgow vaut bien le voyage. Ce n'est, sans doute, ni la position, ni l'aspect d'Édimbourg, — cette belle capitale de l'Écosse aristocratique — et cependant aperçu du sommet des collines qui l'entourent et le dominant, Glasgow se montre assez bien au voyageur. Quand on pénètre dans la ville moderne par certains côtés, on trouve même de belles rues et des monuments imposants ; ils n'ont pas sans doute la grâce et l'élégance des œuvres d'une autre époque, mais ils imposent par leur masse et leur étendue, et, rien qu'à les voir, il est aisé de deviner que ceux qui les ont bâtis avaient beaucoup d'argent. Comme presque toutes les villes, qui n'ont pas encore eu le temps de se transformer complètement, Glasgow se divise en deux parties, la vieille ville et la ville neuve. La ville neuve offre le modèle du genre — de longues rues, droites, bordées de hautes maisons, si uniformes que l'œil le plus exercé ne peut jamais distinguer l'une de l'autre ; des squares avec de petits jardins, entourés de grilles, des circus qui arrondissent leurs courbes de palais en briques et en moellons autour d'un vaste Boulingrin, — voilà ce que l'on voit d'abord dans la ville neuve. On y trouve aussi deux ou trois monuments, mais d'une destination éminemment pratique, — c'est d'abord une maison de pauvres, — il ne faut pas que ces porte-loques coudoient messieurs les riches dans leurs belles rues ! un hospice d'aliénés, il y a assez d'aliénés à Glasgow, les chiffres troublent le cerveau aussi bien que les grandes passions romanesques ; enfin un hôpital : il en faut partout. — Cependant, j'aime mieux l'ancienne ville. L'ancienne ville a une cathédrale gothique, placée sous l'invocation de saint Mungo, fondateur de la ville au sixième siècle, et maintenant son protecteur. — Saint Mungo à Glasgow, et saint Magnus, à Kirkwall (dans les Orcades) sont les deux seules églises d'Écosse qui aient échappé aux stupides dévastations de la Réforme. Le populaire de Glasgow se rua sur sa cathédrale et voulut la démolir : mais les principaux habitants de la ville, protestants ou catholiques, mirent les armes à la main, et, par une démonstration énergique, arrêterent la bande furieuse. Grâce à eux, saint Mungo est resté debout, — la cathédrale, s'il faut tout dire, est plus vénérable par son antiquité et ses souvenirs que remarquable pour la beauté de ses formes. Le vieux temple, dont l'évêque de Glasgow, John Achaïus, jeta les fondements en 1133, et qui fut achevé cent cinquante ans plus tard, n'a pas la grâce élégante, ou l'imposante hardiesse des

édifices du même temps que nous voyons chez nous ou dans le sud de l'Angleterre. La curiosité de l'église, c'est sa crypte souterraine : elle a trente-trois mètres de longueur sur une largeur de vingt-trois ; la lumière lui vient par quarante fenêtres et soupiraux ; soixante piliers la soutiennent, trois galeries la divisent ; le long de ces galeries on a disposé soixante-neuf stalles dont chacune a six ou huit sièges. On devine, au coup d'œil général de la crypte, que ce n'est pas une voûte banale, arrondie pour un médiocre saint. Tout fait voir que le bienheureux Mungo est enterré là.

Walter Scott, dans son beau roman de Rob-Roy, a donné des environs de Saint-Mungo une description que des changements survenus depuis ont rendue inexacte. — C'est la faute du temps et non la sienne. — « Cet édifice, dit l'aimable romancier, paraît être dans la solitude la plus retirée. De hautes murailles le séparent des maisons, d'un côté ; de l'autre, il est borné par une ravine, au fond de laquelle court un petit ruisseau, dont le murmure ajoute encore à la solennité de ces lieux. Sur l'autre bord de la ravine, s'élève une allée touffue de sapins... »

On a fait des planches avec cette allée de sapins, et au lieu de murmurer et de dormir toute la longue journée sur son lit de cailloux blancs, le petit ruisseau a pris du service chez un maître : c'est lui qui fait tourner la, roue de la fabrique voisine.

La cathédrale de Glasgow est l'église des morts. Au dedans comme au dehors, les défunts sont entassés, pressés, foulés, serrés si près les uns des autres, qu'on supposerait qu'il n'y a place maintenant pour personne, pas même pour un fils des Montrose, ou des Albany, ou des Douglas ; l'épée de William Wallace n'y tiendrait pas toute droite, s'il est vrai qu'elle était aussi forte que la Durandal de notre Roland ! Il semble qu'on ait crié aux dormeurs couchés là : « Serrez-vos rangs ! » Des tombeaux obstruent les cha. pelles, des tombeaux obstruent les nefs, ils remplissent encore le souterrain sur lequel s'appuie tout l'édifice. Et le cimetière ! il entoure la cathédrale, et, comme elle, il est pavé de pierres tumulaires ; les morts ont dû y être amenés des quatre coins de l'Écosse. Le vieillard des Tombeaux, dont parle Walter Scott, qu'il faut toujours citer quand on s'entretient des fastes poétiques de sa patrie, — le Vieillard des Tombeaux aurait de quoi s'agenouiller pendant des années, s'il voulait relever une à une, épeler nom à nom, les épitaphes, les armoiries, les images grossières ou délicates des professions plus ou moins nobles et plus ou moins libérables, qui pullulent, brillent, s'étalent — ou s'effacent — dans le cimetière, dans les caveaux,

dans les nefs et dans les chapelles de la cathédrale de Glasgow. Il n'est pas jusqu'au mur de clôture extérieur, dans lequel on n'ait construit des caveaux, fermés de grilles de fer.

Un pont, d'une seule arche hardie, et qu'on appelle — est-ce un souvenir de Venise ? le Pont des Soupîrs (Bidge of sighs) jeté sur le Molindinar Burn, conduit du cimetière de la cathédrale à la colline opposée. Sur cette colline, que l'on appelait autrefois le Parc des Sapins, Glasgow a édifié son nouveau cimetière, pompeusement appelé « Glasgow Necropolis, » nécropole de Glasgow. Il faut le compter au nombre des plus beaux cimetières de l'Europe. Sans étaler le luxe architectural du Campo-Santo de Naples, ou du Friedhoff de Francfort, il a d'assez beaux monuments consacrés aux grands hommes du lieu, illustrations peu connues, d'ailleurs, à dix mille de la Clyde. — J'en excepte Knox, le farouche persécuteur de la belle Marie Stuart, dont la reine-martyre emporte le nom à travers l'histoire dans un pli de sa robe. La nécropole de Glasgow, au sommet de sa colline, est beaucoup mieux située que Glasgow lui-même, et doit être beaucoup plus saine à habiter — l'air est pur et vif, la vue admirable, dominant la ville et le fleuve, et la campagne au loin.

Tout autour de Saint-Mungo, circulent en s'enchevêtrant l'une dans l'autre toutes sortes de rues, sombres, puantes, tortueuses, aux maisons dégradées, sales et surplombantes, sans soleil, sans air, sans lumière, — c'est là qu'on loge... les Juifs ? non ! les Irlandais...encore plus détestés, — s'il est possible, — en Écosse qu'en Angleterre — haine de race, d'intérêt, de religion. — Non loin de là, on peut aller visiter dans la troisième et la plus noire des trois cours noires de l'Université, une espèce de faux temple grec, dont les piliers corinthiens frissonnent dans ce brouillard calédonien : c'est le Hunterian museum, ou musée de Hunter, fondé par un médecin de ce nom, et qui a reçu d'assez belles collections de coquilles, d'insectes et d'oiseaux, et d'admirables préparations anatomiques. La bibliothèque renferme quarante mille volumes, et quelques tableaux de prix, entre autres, un Wouvermans et un fort beau Rembrandt. L'art n'a guère d'autres représentants à Glasgow.

Le gardien du Hunterian museum ne voulut pas nous laisser sortir sans nous avoir montré le masque de Newton après sa mort, — il semble rêver encore à son fameux binôme — et un portrait de Watt, l'homme à la vapeur — ou de la vapeur — auquel, du reste, on a élevé un monument sur une des places publiques de la ville. Glasgow, disons-le à sa gloire ! a le culte des

grands hommes : il sait que les vivants s'honorent en honorant les morts illustres, et il a élevé des monuments à Nelson, Walter Scott et John Moore, un héros de la guerre d'Espagne.

La Clyde, qui partage la ville en deux, fait l'orgueil de Glasgow ; non pas tant parce qu'elle a été chantée par Ossian, que parce qu'elle met ses magasins en rapport avec deux mers, la mer du Nord et l'océan Atlantique, incessamment sillonnées des vaisseaux chargés de ses fers et de ses cotons. Depuis Glasgow jusqu'à sa large embouchure, la Clyde est littéralement couverte de navires. — De temps en temps, entre leurs mâts, on aperçoit les longues cheminées d'une filature ou d'une fabrique, ou les hauts-fourneaux de ces forges cyclopéennes, où les métaux en fusion, coulent, ruisseaux de feu liquide, et asservis à la souveraine volonté de l'homme, prennent en un moment toutes les formes que réclament les divers besoins de l'industrie.

Le Green — traduisez le Vert — promenade de la ville, déroule jusqu'au bord de l'eau sa nappe de gazon, traversée çà et là par quelques sentiers sinueux, auxquels on mesure le bocage d'une main trop avare. — Le Green a donc peu d'herbe et peu d'arbres ! il n'a guère de vert que son nom. Je m'en plaignais à un négociant de l'endroit...

— Des arbres ! me dit-il, qu'est-ce que ça prouvé, des arbres ! j'aime mieux des cheminées ! — et il me montrait du doigt cette forêt de longs tuyaux qui hérissent les bords de la Clyde, versant sur les flots, en guise d'ombre et de murmures, une épaisse et noire fumée.

— Je m'échappai bien vite pour aller retrouver mes lacs et mes chères montagnes.

VII

PAR MONTS ET PAR VAUX.

Pour peu que l'on sache marcher, c'est à pied, le sac sur le dos, que l'on va de Tarbet à Inverrary. La route n'est pas large, mais elle change souvent d'aspect ; vous croyez traverser vingt pays dans une heure. Un Anglais que j'avais rencontré à l'auberge de Tarbet, où il lisait en même temps que moi les vers du pauvre Russel, voulut bien permettre que je l'accompagnasse. Nous partîmes ensemble. Mon compagnon, sir Édouard W., membre du

club des Travellers, de Londres, semblait parfaitement connaître la carte routière de cette partie de l'Écosse, et ne pouvait s'empêcher de sourire chaque fois qu'il m'entendait demander mon chemin aux passants. « Puisque je vous conduis ! disait-il. » Il y avait dans ce je un immense orgueil... cet orgueil anglais qui veut tout savoir et tout pouvoir.

Un groom irréprochable, cravaté de blanc, la cocarde noire au chapeau, suivait à dix pas, distance respectueuse, portant le lourd bagage de son maître. Je m'étonnais de cet attirail : les Anglais, d'ordinaire, font le tour du monde avec une paire de chemises, qu'ils mettent dans la poche de leur paletot.

Nous traversâmes un petit bois de deux milles de long, qui nous conduisit jusqu'au village d'Arroquhar. Nous passâmes au pied de l'ancien château des Mac Farlans, dont on a fait une auberge... Le monde, aujourd'hui, n'est plus qu'une hôtellerie : il a commencé par être une tente.

Bientôt nous atteignîmes les bords du loch Long, aux eaux salées et souvent orageuses, qui communique avec la mer.

Le petit bois qui s'étend de Tarbet à Arroquhar a vu jadis d'étranges voyageurs. Les Norvégiens entraient souvent dans les baies du loch Long ; — souvent, montés sur leurs barques légères, ils faisaient le tour de l'Écosse, s'arrêtant, pour piller, là où ils espéraient une proie abondante. Un jour, il advint que le loch Long ne leur offrit plus aucun intérêt... ils l'avaient visité trop souvent et trop attentivement dans leurs précédents voyages... Alors ils abordèrent, et comme leurs barques ne pouvaient plus les porter, ils portèrent leurs barques...

La flotte traversa le bois sur les épaules des rameurs ; elle arriva bientôt à Tarbet, un port naturel, où elle fut remise à l'eau. Nos hardis compagnons eurent bientôt nettoyé les îles et les rivages du loch Lomond. Ils repartirent chargés de butin, ce fruit de la guerre, et réjouirent avec des présents les filles de la Scandinavie, les blondes vierges aux yeux bleus. — L'histoire de ces gens-là a toujours l'air d'une légende peu édifiante.

Le loch Long est une dentelure de la Clyde, — étroite, irrégulière, hérissée comme le fer d'une scie. Cette dentelure capricieuse mord profondément la terre d'Écosse. Si le lac Long n'a pas la majesté du Lomond, il a du moins une sorte de grâce sans art, la vraie grâce, celle qui plaît, et qui est plus belle que la beauté.

Les collines projettent leurs vastes môles dans les flots, avec des attitudes infiniment variées ; elles présentent un mélange heureux de sauvagerie et de

culture, d'abondance et de stérilité : ici, les avoines dorées et les regains verdoyants ; au-dessus, les roches noires et le granit verdâtre ; ça et là, un peu partout, de grosses touffes de bruyères rouges.

Quand nous eûmes payé un juste tribut d'admiration au lac et aux montagnes, je me retournai vers mon compagnon, d'un air assez inquiet.

Il fallait traverser le lac — sous peine de coucher dans un désert..... et sans souper, et je n'apercevais pas la moindre barque.

Je regardais sir Édouard, puis le lac, puis encore sir Édouard. Je ne le croyais pas capable de diviser les eaux de la mer Rouge ou du loch Long, pour nous livrer le passage à pied sec. Mais lui, après avoir un instant joui de mon embarras, se tournant vers son groom, et comme s'il eût demandé son grog ou sa tasse de thé :

« John, dit-il, le bateau ? »

Je crus à une mystification et je m'apprêtais déjà à la trouver de très-mauvais goût.

Cependant John, qui s'était arrêté à la distance voulue, s'approcha du lac, mit un genou en terre, déchargea son paquet, l'ouvrit et en retira une sorte de cloak, assez informe, qui me parut être en caoutchouc.

Je comprenais moins que jamais ; sir Édouard fumait son cigare, sans même prendre garde à moi.

John étendit le cloak à terre et prit dans son sac un petit appareil, faisant merveilleusement office de soufflet.

Quand l'appareil eut un instant fonctionné, le cloak commença à s'agiter et à quitter la terre, par petits soubresauts, comme un ballon, surexcité par le gaz. John comprima d'une main puissante tous ces mouvements nerveux. — L'appareil fonctionnait toujours.

« Eh mais ! ceci m'a tout l'air d'un aérostat... Aurais-je l'honneur de me trouver en la compagnie d'un disciple du capitaine Green.

— Ah ! dit le maître de John, en se croisant les bras, les Français ne sauront jamais attendre !

— Monsieur est servi, dit John. »

Je me retournai, et je vis une charmante petite nacelle — de formes élégantes, assez pointue pour bien fendre la lame, assez profonde pour offrir des chances de stabilité par un temps calme. John se livra à de nouvelles fouilles, et rapporta bientôt de quoi faire deux avirons. Les pièces furent montées et vissées en un clin d'œil. L'aviron était solide, court et large, comme la pagaie d'une pirogue indienne.

J'étais de plus en plus émerveillé.

John souleva la barque, légère comme une plume, et la mit à flot dans le lac, aussi aisément qu'un enfant lance dans une cuvette ses frégates et ses bricks de papier.

« Le malheur, dit l'Anglais, en s'asseyant avec précaution, c'est qu'il n'y a que deux places. — Bah ! John nagera. »

Le lac était large, l'eau était froide.

John fit la grimace... autant du moins que le respect le lui permettait.

« Eh bien ! restez ! dit sir Édouard, je ferai deux voyages. »

Je fus du premier voyage. La barque fendit les flots avec une merveilleuse aisance : elle obéissait aux moindres volontés de la main habile qui la conduisait. John, qui nous avait suivis d'un œil inquiet, eut aussi son tour. La nacelle fut bientôt retirée de l'eau, dégonflée, essuyée et séchée... John replia et remit le bateau dans le sac⁶.

« Il faut toujours prendre ses précautions en voyage, dit sir Edouard. J'ai été un des premiers à patroner cette invention : comme bien vous voyez, cette barque a plusieurs utilités, et elle me tient lieu d'une foule de choses indispensables, qu'on ne peut pas mettre commodément dans son sac de nuit ; avec deux anneaux passés à chaque bout, je fais un lit improvisé, quand je trouve les auberges pleines...

— Ou quand vous ne trouvez pas d'auberge.

— Oh ! je trouve toujours ! mais il y a quelquefois des... inconvénients... et je préfère mon hamac ! »

Nous avions débarqué à l'embouchure, si je puis me servir de ce mot ambitieux, d'un petit ruisseau, qui devient parfois un gros torrent ; il s'appelle le Croe, et qui donne son nom au Glen que nous traversons.

Le Ben, le Glen et le Loch c'est la trinité gaélique des paysages d'Écosse.

Le beau Glen est celui qui descend tout droit entre deux montagnes, par un mouvement uniforme et rapide, sans accident, sans secousses, sans projection brusque et violente, mais comme par un pli large et calme, — sans arbres, sans rochers, sans buissons, sans pâturages — dans une austère nudité. — C'est à peine si on lui pardonne un peu de mousse de temps en temps.

Le glen Croe ne réalise pas ces conditions du beau idéal, — il est irrégulier, abrupte, creusé sous les collines qui le surplombent, déchiré par la pointe des rochers et enveloppé d'une éternelle obscurité, — c'est un tunnel où l'on s'aventure à pied.

On sort du glen par un sentier en zig-zag, qui grimpe, comme une chèvre, à travers des pierres et des broussailles, et qui conduit au sommet de la montagne ; un rocher circulaire vous offre un siège peu confortable, mais que l'on accepte cependant faute d'un meilleur. Au-dessus du rocher, sur le dossier du siège, on a placé une inscription, — les Écossais ont la manie des inscriptions :

ASSEYEZ-VOUS ET DITES MERCI !

On s'assied et on dit merci. — Ce rocher est le centre d'une enceinte de pierres fantastiques régulièrement rangées, qui figurent assez bien un cromlech breton.

En descendant par l'autre pente, on traverse — mais si vite et c'est si court ! — une véritable oasis de verdure, le Kinglasse, vallée solitaire et calme, pastorale comme la Touraine ou la Normandie, la seule vallée d'Écosse où l'on se surprend à souhaiter une bergerie.

Après une journée, qui avait bien eu sa part de fatigue et d'aventures, nous arrivâmes, le soir tombant, à l'auberge de Cairndow. John portait toujours le bateau sur ses épaules. Sir Édouard voulut me faire voir combien ledit bateau fonctionnait à l'état de lit. — On chassa deux clous au plafond, au grand ébahissement de l'hôte qui croyait sans doute que l'un de nous voulait se pendre — avec les Anglais, il faut s'attendre à tout. — On amarra l'appareil, et John se glissa dans le hamac, auquel sir Édouard fit décrire les évolutions les plus folles, pour me montrer la solidité de ses attaches et la perfection de ses mouvements.

John doit recevoir une gratification extraordinaire pour toutes les expérimentations auxquelles il s'est soumis ; c'est l'anima vilis de son maître. L'infortuné commençait à s'endormir, mollement balancé par les oscillations mourantes du hamac rendu à lui-même.....

« Ho ! John ! voulez-vous bien descendre ! s'écria sir Édouard, croyez-vous que vous allez dormir dans mon hamac ?... J'ai voulu seulement vous montrer, mais pas vous bercer. — Faites-vous donner un lit, et mettez le bateau sur le mien, pour me servir de couvre-pied ! »

C'était la troisième métamorphose que je voyais subir à cette docile gutta-percha. Sir Édouard m'avoua de plus qu'en temps d'orage, il s'en servait aussi comme par-dessus, — genre Makintosh, mais sans manches.

Cairndow est une auberge, comme on en trouve beaucoup en Écosse, au bord des lacs, agréablement située, dans un paysage romantique, avec un album sur la table du salon, pour recevoir les sonnets des poètes lakistes et la prose poétique des ladies qui portent des bas couleur d'azur. Un cockney de la cité de Londres, qui vient dans les Highlands, tient à avoir déjeuné ou dîné à Cairndow : c'est tout ce qu'il y fait.

Un ferry vigoureux m'emporta le lendemain matin de Cairndow à Invérary. C'était mon étape de la journée. J'eus le chagrin de me séparer de sir Édouard, qui avait trouvé à l'auberge un pêcheur de truites, avec lequel il se proposait d'explorer les bons endroits du lac Fine.

Voilà les voyages ! on dine, on soupe, on fume ensemble, et l'on se quitte pour ne plus se revoir !

J'aurais bien voulu engager la conversation avec les bateliers qui me conduisaient de Cairndow à Invérary ; mais soit qu'ils fussent plus fiers que moi, ou qu'ils n'entendissent pas ma langue, je n'en pus tirer un seul mot... Je me trompe : ils me demandèrent leur pour-boire en anglais fort intelligible. Le reste du temps, ils causèrent entre eux dans un patois guttural auquel j'eus l'humiliation de ne rien comprendre ; je m'en consolai en ne les écoutant pas.

J'arrivai bientôt, du reste, à Invérary où je m'étais accordé moi-même un billet de logement, avec séjour.

Invérary est un petit village, décoré du nom de ville, je ne sais pourquoi. Il compte tout au plus une soixantaine de maisons, à demi baignées dans les eaux du loch Fine.

Si l'on en excepte quelques familles, appartenant à la gentry écossaise, Invérary est peuplé de pêcheurs de harengs.

Les harengs sont le plus bel ornement du loch Fine et le plus net revenu de ses voisins.

Je remarque avec douleur que le hareng est généralement peu connu. On le mange, s'il est tendre et saur à point, sans s'informer d'où il vient, où il va, et ce qu'il fait. Que de gens s'imaginent le connaître, qui ne l'ont vu que dans la robe jaunâtre et sale, que lui donne la fumée, sentant l'huile et aplati dans sa caque !

A l'état de nature, au contraire, le hareng est un aimable poisson aux formes élégantes et gracieusement allongées, à la tête fine, aux yeux vifs et cerclés d'or. Ses écailles d'argent luisant sont glacées d'une teinte d'azur, aux reflets changeants. Quelquefois, aux heures calmes du soir, de larges bancs de harengs glissent sur les flots du lac Fine, qu'ils semblent couvrir tout entier ; des lueurs fugitives jaillissent de leurs écailles phosphorescentes, leurs longues files serrées laissent à la surface de l'eau des sillons étincelants ; le lac miroite et chatoie un instant, comme la Méditerranée, dans les nuits ardentes de la canicule, quand des légions microscopiques, cuirassées de pourpre et d'or, viennent briller et mourir à la cime de ses flots.

Le hareng est, par caractère, un poisson voyageur, il fait assez volontiers son tour du monde ; mais il paraît que quand il a une fois goûté les charmes de la baie d'Invérarry, il ne peut plus vivre ailleurs. « Voir Invérarry, et puis mourir ! » est un proverbe assez généralement usité chez les harengs. Seulement, quand ils ont vu Invérarry, ils ne meurent pas, ils engraisser, et leur chair acquiert un parfum, une saveur et une délicatesse qui finit par les compromettre.

CHATEAU D'INVERARY



Les gens du pays abusent de ces avantages : ils ne vous servent que du hareng. Pour moi j'ai toujours pensé, même à Invérarry, que le hareng était plus agréable à voir qu'à manger. La pêche du hareng est en effet une des

beautés pittoresques d'Invérarny. Cette pêche se fait la nuit. Sept ou huit cents barques sortent silencieusement du port, glissent comme des ombres, à demi invisibles sur les flots endormis ; tout à coup ces ombres s'éclairent, chaque barque allume son fanal. Cependant, le rayon mille fois brisé se projette — tremblant sur l'onde tremblante. Les barques se croisent en tous sens, les lueurs fugitives se poursuivent et s'évitent ; on dirait une danse de feux follets, la nuit de Noël.

La flottille, après ces évolutions brillantes, rentre au port le matin, chargée à couler bas.

Au pied du romantique mont Duniquaich, au milieu d'un parc, qu'envierait un roi, — sur un vaste terrain qu'une rivière entoure de ses triples replis — s'élève le château des ducs d'Argyll, chefs de l'illustre clan de Campbell, dont le sang a coulé sur tous les champs de bataille et sur tous les échafauds de l'Écosse, sang généreux que l'on rendait plus fécond en le répandant et qui ne manquera jamais à son pays.

Le château est assez moderne, il est plus jeune que ses maîtres, d'une importance et d'une étendue qu'on ne saurait rencontrer ailleurs que dans cette puissante aristocratie d'Écosse et d'Angleterre.

J'esquisse ce château qui donne, avec des proportions singulièrement exagérées, un specimen assez exact des résidences de la nobility des Trois-Royaumes.

C'est un carré long, flanqué aux quatre angles d'une tour ronde ; le toit, presque plat, est caché par les créneaux des murailles : au milieu de l'édifice, un immense pavillon, dominant les tours elles-mêmes, commande les environs ; on voit qu'au besoin il recevrait une batterie fort commodément. C'est une maison de plaisance, toute prête à devenir un château fort... Le château est bâti d'une sorte de pierre bleuâtre, qui lui donne un aspect majestueux et un peu sombre.

On met une extrême bonne grâce à vous laisser visiter l'intérieur du château. Chez les grands seigneurs les serviteurs même sont polis. Cet intérieur est décoré avec une simplicité, impossible à tout autre qu'à ces nobles races pleines de souvenirs... Ce sont des tapisseries, présents de rois, des trophées de guerre, conquis sur les champs de bataille, et toutes les armures des clans commandés par les Argylls ; dans une magnifique galerie, les portraits de tous ces héros, illustres dans les légendes de l'héroïsme et de la galanterie.

Le duc d'Argyll, quand il est dans ses terres d'Écosse, fait porter à ses gens le costume national. Là, avec la distinction et le confort des habitudes modernes, il mène encore la vie du chef de clan, large et hospitalière, comme aux anciens jours. Chaque année aussi le duc paraît, à un des bals de printemps du palais de Buckingham, dans le luxe et l'éclat de son costume de chef, qui surpasse si fort, en élégance et en richesse, même les habits de gala de cette fastueuse cour d'Angleterre.

Le parc d'Argyll, où se promènent fort paisiblement de grands troupeaux de daims familiers, réservés aux plaisirs et à la table du maître, a des promenades pittoresques et des points de vue d'une beauté sans égale. On aperçoit d'abord le Duniach aux formes hasardées, à ses pieds le château, à demi perdu dans les arbres, la rivière, traversée par des ponts légers, et comme fond de tableau, le bois et la ville d'Inverary, et sa côte semée de blanches villas, et le lac, sillonné de barques aux voiles étendues et de steamers surmontés de leurs noirs panaches de fumée.

Je m'arrachai, après deux jours de farniente et de repos, aux douceurs d'Inverary et aux séductions du hareng frais. J'étais seul pour aller du loch Fine au loch Awe. Mais la route m'était visiblement tracée par le glen d'Ary. Je n'avais vraiment qu'à marcher devant moi — le glen d'Ary descend par une série de pentes assez rapides jusqu'aux bords du loch Awe — en traversant une forêt assez courte, mais où se trouvent peut-être les plus beaux arbres d'Écosse, et des chênes, comme l'Angleterre elle-même n'en connaît pas. Je suivis quelque temps le lit desséché d'un torrent, qui soupirait après les pluies d'automne, et j'arrivai, le soir même, après une route solitaire et une journée sans incidents — une journée perdue — au port Sonachan, sur le bord du loch Awe.

Un voyage en Écosse, c'est une promenade au bord des lacs. — C'est en Écosse que la secte des lakistes a dû naître.

Le loch Awe, étroit et long, bordé de hautes montagnes, escarpées et sans culture, aurait un aspect de profonde tristesse, sans les îles nombreuses qui sortent de ses eaux. — Ces îles en sont le charme, la grâce et la vie.

Elles se présentent, tantôt isolées et comme perdues dans quelque repli des eaux, tantôt réunies et groupées comme les Cyclades du Nord. Leurs pâturages, toujours verts, réjouissent la vue. On aimerait à rêver et à errer sous ces ombrages que la religion, la poésie et l'histoire ont dotés de souvenirs. Le batelier de Port-Sonachan, qui vous les montre, vous en fait les honneurs avec une verve conteuse des plus réjouissantes. C'est un

romantique, nourri de la littérature du cru, presbytérien enragé, qui, frappant de sa rame les ruines d'un couvent catholique, détruit lors de la réforme, me dit avec un juron : « C'est bien fait ! » Et quand je lui demandai : « Pourquoi ? » il se contenta, comme tant de gens, de me répondre : « Parce que... » Ce parce que était gros d'arguments, dont je crus devoir me priver en le priant de garder sa barque, pendant que je visiterais seul l'île et les ruines du couvent. L'île est charmante et mérite son nom Gael Inishail (l'île de la beauté). Le couvent (un couvent de femmes, de l'ordre de Cîteaux) est dans une de ces positions heureuses, que la religion, qui a toutes les poésies, savait si bien choisir. Sa petite vallée s'ouvre sur le lac et contemple l'horizon des montagnes lointaines. Le couvent ne présente plus aujourd'hui que des ruines dispersées. Une pierre indique la chapelle, une autre l'habitation des sœurs... Le cimetière seul est assez bien conservé. On n'a pas voulu ajouter d'autres ruines aux ruines de la mort. Sur ces pierres, soigneusement sculptées, on voit encore des abbesses, crossées et mîtrées. On retrouve sur leur beau visage l'expression de cette fermeté, mêlée de douceur, qui est l'apanage de la femme chrétienne ; plus loin, ce sont de jeunes sœurs à genoux, les mains croisées sur la poitrine, chastes jusque dans la mort. Mais ce que l'on retrouve partout, ce sont des versets de l'Écriture, choisis avec bonheur, gravés avec amour, prières des saints, que le trépas n'interrompait point et que la tombe murmure éternellement.

Les domaines du couvent ont récompensé l'abjuration d'un certain abbé du voisinage, qui vendit sa foi pour un bout de champ. Je ne veux pas le nommer. Le silence doit être la première punition des traîtres.

Je n'avais pas le temps de faire un pèlerinage à toutes les îles du loch Awe ; je voulais pourtant visiter Fraoch (l'île des Bruyères), qui passa longtemps pour l'Hespéride de l'Écosse. J'ai vainement cherché, sur ses rives, un arbre qui pût porter des pommes d'or.... Je n'y ai vu que des bruyères stériles. Jadis pourtant, dit-on, les fruits de l'île avaient le fatal pouvoir d'exciter la concupiscence des femmes (On trouve une femme et une pomme au commencement de tous nos malheurs). Un jour, la jeune Néyo, la plus belle fille dont les pieds nus aient effleuré ces montagnes, — la belle Néyo désira goûter le fruit défendu... — Les femmes sont les mêmes dans tous les pays... — L'arbre était gardé par un serpent... Néyo s'adressa à Fraoch, son amant. C'était mieux que de s'adresser au serpent, comme fit Ève (on ne sait pas encore au juste ce qu'il lui en coûta) ! Fraoch partit pour l'île enchantée... Il blessa mortellement le serpent, mais il périt

lui-même dans ses horribles embrassements... Cependant l'enchantement était détruit. Néyo mangea la pomme, et, dit l'histoire, épousa un des cousins de Fraoch... Une femme même ne saurait être plus ingrate !

Le loch Awe, à qui rien ne doit manquer, possède aussi une île consacrée jadis aux druides. Je n'y ai découvert, ni le plus petit dolmen, ni le plus humble men-hir. Cependant les traditions du pays et le nom même de l'île (Innis Trynich) indiquent suffisamment une possession druidique. — On n'est pas obligé de tout vérifier.

Je fus heureux, après deux ou trois promenades en barque sur le lac Awe, de retrouver une des bonnes calèches du marquis de Breadalbane, qui par un trajet de quelques heures, à travers une forêt, habitée par les daims rouges, me conduisit tout droit à Oban.

VIII

OBAN.

Oban est situé au cœur même des Highlands, au centre de la véritable Écosse, des clans et des races gaéliques.

C'est à Oban que les touristes établissent leur quartier général ; c'est de là que leurs excursions rayonnent dans tout le pays. Oban est le grand centre de toute cette circulation d'été, qui ramène chaque année de longues caravanes de voyageurs ; c'est là que viennent aboutir toutes les routes de la terre ; c'est là que commencent toutes les routes de la mer. On trouve à Oban des communications quotidiennes et rapides, avec toutes les îles, avec tous les lacs, avec toutes les montagnes que l'on peut, que l'on veut, ou que l'on doit voir ; les guides abondent, les calèches sollicitent l'honneur de vous porter, les steamers en partance semblent toujours à vos ordres.

On ne vient pas seulement à Oban, on y reste, on s'y plaît, on en aime le séjour ; Oban n'est pourtant qu'une petite ville, mais si propre, si blanche, si coquette, où l'on voit tant de choses et où on les voit si bien ! — Oban est situé sur le bord même de la baie à laquelle il a donné son nom. Cette baie a des formes presque géométriques. C'est un carré assez régulier, dont trois côtés sont occupés par la terre ferme. Le quatrième s'ouvre à l'Océan. Les maisons, régulières et symétriquement rangées, s'alignent sur les trois côtés

solides de la figure. Elles sont immédiatement adossées à des montagnes dont les gorges conduisent, par diverses directions, dans les principaux clans des Highlands. En face d'Oban, et comme pour défendre cette baie heureuse des terribles rafales qui désolent toute la côte occidentale de l'Écosse, l'île de Kerréra s'étend de toute sa longueur, brisant la lame et abattant le vent. C'est à peine si les tempêtes qui bouleversent l'Océan agitent les flots de son port tranquille.

Rien, du reste, n'est trompeur comme ce calme. — Le matin, quand le voyageur novice, hésitant toujours à l'heure du départ, demande à son pilote des nouvelles de la mer : Voyez plutôt, répond le rusé compère en lui montrant les barques immobiles sur la vague assoupie. — Tout dort en effet, et les vents et Neptune, comme dirait un confident de tragédie littéraire.

Vous partez, vous doublez la pointe de Kerréra : vos illusions s'épanouissent bientôt : surviennent le roulis et le tangage, et tous les épouvantements des cœurs mal placés...

J'en tremble encor d'horreur.

Oban est le seul port de mer des Highlands : c'est le plus grand centre d'activité (puis-je dire commerciale ?) de cette partie de l'Écosse. On y apporte, à certains jours, pour les marchés du Sud, la chasse et la pêche du Nord, les saumons et les huîtres des lacs, les homards et les turbots de la mer, les gelinotes et les perdrix des montagnes, et le daim des forêts ; de grands bateaux pontés assez mal faits — les Anglais n'y ont pas mis la main, — et qui naviguent à la grâce de Dieu, déchargent sur le port des troupeaux de bétail noir, que conduisent des bouviers à demi sauvages et presque nus, armés de l'aiguillon comme nos paysans bretons. Ces montagnards, à l'œil farouche, rappellent assez bien, par leur costume, ces Pictes et ces Scots des guerres d'Agricola, dont nous parle Tacite. Leur guêtre de cuir écru qu'aucun cirage n'a noircie, s'arrête au-dessus de la cheville. La nature a pourvu au reste. La jambe n'a rien à envier à la fourrure de l'ours. Cependant, autour des reins, une peau de bête, retenue par une corde, et qui pend capricieusement tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; un sayon de toile sur les épaules ; sur la tête un bonnet étroit,

souvent bleu et toujours surmonté du chardon écossais... voilà le costume. Ces suavages descendent sur la jetée, font ranger leurs troupeaux, qui sont, je crois, vendus par tête, car ils ne se donnent pas la peine de farder leur marchandise ; de leur côté, les acheteurs se contentent de compter.

Cependant, le montagnard, appuyé sur son aiguillon, comme un guerrier sur sa lance, se tient immobile et silencieux. Quand l'acheteur a vérifié les chiffres, il s'approche pour payer. J'ai remarqué que l'or est mal accueilli ; ces beaux souverains étincelants, où rayonne, dans la grâce de la jeunesse et l'éclat du métal, le sourire de Victoria, ces belles guinées aux reflets jaunes qui épanouissent d'aise le visage du marchand de Londres, laissent le montagnard indifférent ou dédaigneux... Ils ont toujours peur que la pièce ne soit fausse... Ils la jettent dédaigneusement à terre, ils en écoutent le tintement, — ce tintement mélodieux, — d'une oreille soupçonneuse et inquiète.

Mais au contraire, si vous leur présentez les bank-notes d'Écosse, ils les accueillent avec un empressement avide... Ils n'ont pas besoin de les regarder, il leur suffit de les palper. Il semble qu'ils les voient avec la main. Ils les serrent précieusement dans la partie la plus secrète de leur vêtement et disparaissent.

Cependant les troupeaux noirs, le black cattle, comme on dit ici, se tournent vers la mer. On dirait qu'ils respirent pour la première fois le vent chargé de parfums qui a passé sur leurs îles et sur leurs montagnes, ils fouillent le sol de leur corne impatiente et remplissent la vallée de leurs mugissements. Ces troupeaux sont petits, bas sur jambes, les reins creusés, les hanches hautes ; la tête est large et carrée, souvent à demi cachée sous la crinière épaisse qui retombe en grosses touffes et couvre le vaste front : l'œil roule dans l'orbite, effaré et sanglant ; la chair de ces bœufs n'est ni abondante, ni savoureuse ; ce sont les seuls que les montagnes puissent nourrir. Tout près de ces troupeaux de bœufs, on voit aussi des troupeaux de chevaux, qu'on amène des montagnes et qu'on destine à la plaine. Ces chevaux sont noirs, comme les bœufs (tout est noir dans les Highlands), petits comme eux, et bravant les dures fatigues ; mais l'abatardissement, qui gagne aujourd'hui toutes les races, les atteint eux-mêmes. Il n'y en a pas deux sur cent qui ne soient déshonorés de quelque tare ; beaucoup sont assis sur leurs jarrets, comme les chevaux arabes, que l'on a forcés par des courses trop précoces et par l'abus du mors violent. Ces chevaux se donnent du reste pour rien, On m'a laissé le choix sur un troupeau, à trois louis par

tête. Les conducteurs de chevaux sont un peu moins sauvages que les conducteurs de bœufs ; c'est sans doute l'influence de leur société habituelle.

Oban a la réputation d'être une ville de bains. — Je dois dire, en toute conscience, que c'est une réputation usurpée. On va à Oban, mais on s'y baigne fort peu. Je n'y ai vu, pendant tout mon séjour, qu'un couple de baigneurs. — Deux hirondelles font-elles le printemps ? — la baigneuse, — car sur ces deux baigneurs, il y avait une baigneuse, — la baigneuse nageait fort bien : je me plais à le reconnaître, elle pratiquait la coupe et tirait la brasse avec une précision remarquable et une grâce parfaite ; — chez les femmes, rien n'est bien sans la grâce, — avec elle, tout est bien.

Un jeune Écossais, familier avec la poésie de Walter Scott, appelait cette baigneuse la Sirène du Nord⁷ ; elle en avait le charme, les longs cheveux dénoués et ruisselants et la paleur glauque, quand elle quittait le sein de sa mère Amphitrite... (il faut me pardonner la métaphore en faveur de la Sirène.) Entre autres perfectionnements, inconnus aux sirènes antiques, la Sirène d'Oban avait sur ses sœurs antiques l'avantage d'une ombrelle-marquise en moire blanche, dont elle ne se séparait jamais, même au bain... elle la portait toujours au-dessus de sa tête blonde et charmante, dont un rayon trop amoureux eût terni la délicate fraîcheur de rose du Bengale. Elle la portait donc — alternant souvent — de la main qui ne nageait pas. C'était une difficulté ajoutée à tant d'autres mérites. C'est la seule ombrelle que j'aie vue en Écosse, où les parapluies, quoique plus prosaïques, me semblent mieux appropriés aux besoins du pays.

Cette ombrelle, entre nous, m'a toujours paru une provocation à l'adresse du soleil.

L'heureuse situation d'Oban, au milieu de la côte d'Écosse, à égale distance d'Inverness et de Glasgow, en face des Hébrides, les plus pittoresques et les plus fertiles, a été la cause de son incroyable accroissement depuis quelques années. C'est aussi un port de retraite pour les navires surpris par la tempête ou fatigués par la mer ; on n'a pas besoin d'attendre l'heure et le flux pour entrer. L'entrée est toujours libre ; la marée n'y peut rien. Ce port, taillé par la nature en plein Océan, ne refuse jamais son abri. Il était vide le matin, il est plein le soir. On y accourt de toute part, dès qu'on a le pressentiment d'un gros temps ou d'un coup de vent. Les marins croient toujours leurs pressentiments.

La population indigène d'Oban est toute gaélique. Il y a bien là un peu de toutes les nations, comme il arrive toujours dans les ports de mer, où chacun a le droit de mettre un pied, mais les vrais habitants d'Oban sont des Gaëls. Ceux que leur vie intérieure et leurs occupations domestiques ont tenus étrangers à la circulation journalière et au va et vient de ce monde de commerçants et de matelots, n'entendent pas un seul mot d'anglais. Souvent, parmi les cinq ou six domestiques d'un hôtel, il y en a deux ou trois qui vous laisseront mourir de faim plutôt que de comprendre que *some bread* veut dire du pain.

Oban, comme centre de population gaélique, m'offrait le plus vif intérêt... Il faut bien l'avouer, ce qu'on voit le moins dans cette partie de l'Écosse, ce sont les Écossais. Les campagnes sont dépeuplées. Souvent j'ai parcouru de longues lieues — des lieues de pays — sans rencontrer un être humain, ou le moindre vestige qui pût me rappeler la vie et la civilisation d'une race. — Oban, où je trouvais tout cela, et assez abondamment, était donc accueilli par moi avec tout l'empressement d'une bonne fortune. Ici tout a pour un Français l'attrait du nouveau. Le nouveau, cette chose rare, cette bonne chose !...

C'est tout d'abord une sensation assez étrange, celle qu'on éprouve au milieu d'un peuple dont la langue vous est complètement étrangère. Cette sensation, la Flandre me l'avait déjà fait connaître ! Je ne savais pas, quand j'y arrivai, un seul mot de ce patois qu'on appelle le flamand, et qui n'est autre que le produit bâtard de l'anglais et de l'allemand. Grâce aux enseignes des boutiques, à je ne sais quelle mauvaise traduction interlinéaire, et surtout à mes relations antérieures avec le père et la mère de l'enfant, (je veux dire l'allemand et l'anglais), je me fis bien vite un dictionnaire flamand, — de la monnaie de poche suffisante pour mon usage personnel, et que je jetai par la portière, à la dernière ville, sans demander mon reste.

Je voulus faire la même chose avec le gaélic. — J'avais compté sans mon hôte. Je pris une Bible anglaise et une Bible gaélique, et je comparai... Autant vaudrait comparer du chinois avec du français. — Cela n'était pas encourageant. — J'allai trouver un prêtre de l'Église libre (*free church*), auprès duquel j'étais accrédité, et je lui demandai quelques leçons... « Bien volontiers, me dit-il, c'est une belle et riche langue, que vous serez heureux d'avoir apprise ; et puisque vous avez du loisir, — beaucoup de loisir, — ajouta-t-il en appuyant sur ces derniers mots...

— Mais, mon Révérend, vous me faites trop d'honneur, je n'ai pas beaucoup de loisir... Je ne veux pas du reste apprendre la langue à fond... Combien me faut-il de temps pour savoir quelque chose ?

— Mais, en travaillant beaucoup, dans six mois vous ne saurez rien... ou à peu près rien...

— Alors j'aime mieux ne rien savoir sans avoir appris.

— C'est plus sage.

Et voilà comment je n'ai pas appris le gaélic !

Je le regrette. C'est une langue sonore, qui tire bien parti de ses consonnes, et qui ne ménage pas les voyelles éclatantes. L'A s'y trouve multiplié par une foule de combinaisons. — Il y a des phrases qui vous sonnent de vraies fanfares aux oreilles. — Le peuple est partisan de sa langue, ce qui est toujours un bon signe et pour le peuple et pour la langue. J'ai entendu chanter par d'assez jolies voix des chansons gaéliques ; elles ne m'ont paru manquer ni de grâce, ni de sentiment, ni même d'un certain tour heureux. Mais c'est surtout aux pensées sérieuses, à la grande poésie, à la musique religieuse et aux Écritures sacrées, que convient cette langue grave et sévère.

Les anciennes poésies gaéliques, dont la tradition conserve et chante les fragments, font bien voir tout ce qu'il y a de rythme puissant dans cette langue vraiment originale. Répétés avec l'accent qui leur convient, coupés à la césure et déroulés avec la strophe, ces fragments poétiques ont toujours, même pour l'oreille qui ne comprend pas le sens des mots, le charme d'une mélodie sans parole.

On rencontre parfois de ces choses étranges dans l'étude comparée des idiomes humains. Ainsi, les Gaëls comprennent parfaitement la langue populaire de l'Irlande, tandis que les Irlandais ne comprennent pas le gaélic sans étude. Cependant on assure que les paysans bretons du Haut-Léon comprennent également le gaélic d'Irlande et d'Écosse. Ces paysans sont de grands clercs... sans qu'ils s'en doutent.

Les habitants des Highlands sont incontestablement d'origine celtique ; ils n'ont pas pris le nom de Gaëls : ils l'ont reçu. Le nom de Gaëls, en effet, comme celui de Celtes, comme celui de Gaulois, veut dire étrangers. On ne donne ce nom là qu'aux autres : on ne se le donne pas à soi-même. Les Gaëls des Highlands descendent de ces Calédoniens dont parle Tacite, et dont le nom a la même signification que le mot anglais « Highlander, » habitant des hautes terres.

Plus tard, les Danois, souvent les Norvégiens, quelquefois même des Normands (où n'y en a-t-il pas ?), vinrent s'établir dans les Highlands, mais ils se mêlèrent aux Gaëls, et furent absorbés par eux : ils se perdirent dans la nationalité commune.

Cependant l'arrivée des étrangers, animés d'un esprit nouveau, chez ce vieux peuple immobile, l'altérèrent et le corrompirent peu à peu. L'influence des Normands et des Saxons, — c'est-à-dire la violence et la ruse — introduisit un élément nouveau dans cette race étrangère à la civilisation du reste du monde, contre laquelle ses montagnes la défendaient.

Avant d'être ce qu'ils sont aujourd'hui, les Gaëls d'Écosse ont successivement passé par divers États.

Aux premières époques dont l'histoire s'occupe, les tribus gaéliques qui portaient alors le nom de Scotts, « la nation errante, » erraient en effet de bruyères en bruyères, de glens en montagnes, traînant leurs familles et chassant leurs troupeaux ; et dans ces vastes solitudes, toujours ouvertes devant leurs pas, cherchant de nouveaux pâturages après ceux qu'ils avaient dévorés. Les forêts — car l'Écosse a été aussi un pays de forêts, on ne le dirait pas aujourd'hui, — les forêts leur offraient une proie facile et abondante, toujours chère aux peuples qui plongent encore à demi dans la barbarie. Les guerres, qui n'étaient, à vrai dire, que des combats et des rencontres, étaient fréquentes. On ne respectait pas toujours ce droit du premier occupant, la seule constitution possible d'une population toujours debout. Il n'y a que les civilisations assises qui aient le temps de se donner des lois... et de les violer. L'Écosse, dans ce premier âge des développements humains, c'était moins peut-être que la tribu. Ce n'était que la famille — la famille patriarcale — mais des patriarches à main armée.

Le clan, qui vint ensuite, a la famille pour principe et pour base ; il est lui-même une grande famille, étendue aux arrières petits-cousins, si loin, si loin, qu'entre les membres du clan il n'existe plus, à vrai dire, qu'une parenté civile ; l'agnation romaine — dont le lien ne se sent plus par le cœur. — Le clan est une nation au petit pied. — Quand les Gaëls errants commencèrent à se rencontrer trop souvent dans leurs migrations, ils se fixèrent : chacun prit son glen, son ruisseau, sa montagne — c'était une géographie naturelle — la meilleure de toutes. C'était aussi la division politique de l'Écosse, division si heureusement trouvée et si vraie, que le fer

et le feu n'ont pu l'effacer du sol, ni la persécution de l'âme du peuple ; elle existe encore aujourd'hui, non pas dans des traités qu'on déchire, mais dans des souvenirs qu'on n'altère point.

Cette organisation prit place lorsque les Romains abandonnèrent la Grande-Bretagne, vaincue et non soumise. La monarchie gaélique porta son trône vers le Sud. Le Nord et l'Ouest se formèrent, par agglomérations sympathiques, en fédération indépendante. Chacune avait son roi — ou plutôt son chef — le chef de son sang. A vrai dire, ces rois-là n'avaient pas de sujets, ils n'avaient que des cousins.

Le roi plaçait son palais, — quel palais ! — au milieu de la vallée, sur le bord du ruisseau, dans le Stralh, comme on dit encore aujourd'hui : le Strath c'est l'endroit fertile et souriant du Glen : autour du palais — je maintiens bravement le mot — se groupaient les chaumières du royaume : les Gaëls n'ont jamais brillé par le luxe de leur architecture. Le roi, agitant son sceptre sur le seuil de sa porte, était aperçu des dernières limites de ses États. Ces États ne franchissaient jamais la montagne voisine. Une lande de bruyères en était la Sibérie redoutée.

Ce fut sans doute le plus heureux temps des Gaëls — les richesses du sol étaient consommées sur le sol — avec cela un peuple n'est pas malheureux — l'Irlande ne demanda jamais autre chose ! — On ignorait les arts de la paix, la recherche et les élégances de la vie, mais l'abondance à la main pleine offrait aux hommes tout ce que réclament les vrais besoins.

L'abondance est le luxe des peuples primitifs ; les chefs Gaëls ne se refusaient pas ce luxe : la table était toujours largement pourvue, on ne comptait pas les troupeaux, et les trésors des lacs et des forêts se reproduisaient d'eux-mêmes, avec une inépuisable fécondité : aux jours de fête, le souverain pouvait inviter tous ses sujets à dîner. On n'avait pas, il est vrai, la grappe parfumée de la France et de l'Italie, dont l'ivresse est douce à l'âme et légère au cerveau ; mais on avait ces boissons fermentées, lent poison, qui double la vie avant de l'ôter, et où les peuples du Nord veulent sans cesse retremper leurs esprits émoussés. La coquille, trouvée sur le rivage, coupe offerte et ciselée par la nature, coupe heureuse qui ne pouvait tenir debout, et qu'il fallait vider dès qu'elle était remplie, passait de main en main, en l'honneur du guerrier dont quelque Ossian chantait la gloire.

Grâce à leurs frontières, cette organisation persista longtemps chez les Gaëls. Ils ne connurent pas la féodalité, telle que l'eurent la France,

l'Angleterre et l'Allemagne. Le lien du sang, qui dans le clan avait précédé et justifié le lien du pouvoir et de la subordination, adoucit toujours les rapports des petits et des grands. Ce fut un des bonheurs de cette partie de l'Écosse ! Les Gaëls n'ont rien à effacer de leur histoire domestique.

Ce qui se passait dans le reste du monde européen n'agissait sur les Gaëls que par une sorte de contre-coup lointain et toujours affaibli. Longtemps les rapports des puissants et des faibles ne furent qu'un échange de bons et nobles sentiments : — la bienveillance et la protection d'un côté, — mais la bienveillance affectueuse et partant du cœur ; et de l'autre, un attachement loyal et un dévouement, saint comme une religion.

Les hommes du même clan portaient le même nom patronymique : on les désignait ordinairement par le prénom ou le surnom. Le chef portait le nom seul du clan, sans l'addition d'aucun titre honorifique. — Je ne m'appelle pas monsieur Mac-Grégor, je suis Mac-Grégor, répondit fièrement un de ces chefs à un bourgeois de Glasgow qui croyait lui faire honneur en lui disant monsieur gros comme le bras. Chaque clan avait son slogan, ou cri de guerre particulier, et le tartan à ses couleurs ; sur la toque du montagnard, une branche de l'arbre favori, du genévrier, de l'if ou du chêne, se dressait, comme le cimier d'un casque.

L'esprit guerrier des Gaëls fut tenu longtemps en éveil par les excursions des Scandinaves et des Norvégiens, qui rôdaient toujours le long de leurs côtes. — Un coup de main était bientôt tenté. — Les troupeaux sont errants et la cabane ouverte. — Mais on veillait et on combattait : la seule maison du chef pouvait offrir une résistance sérieuse. — Ces maisons étaient de véritables forteresses. — Toute cette terre est encore jonchée de leurs débris.

Telle fut longtemps la vie des Gaëls, pastorale et guerrière : ils s'occupaient peu d'agriculture et nullement d'industrie. Ils vivaient où ils étaient nés.

Aujourd'hui, tout a changé de face : la centralisation anglaise, aussi puissante que cette centralisation romaine d'où le monde moderne est sorti, a voulu façonner l'Écosse à l'image de l'Angleterre. Elle en a épuisé la substance et la force ; elle l'a appauvrie. Les Highlands n'appartiennent plus en commun au clan et au chef du clan. La terre a été donnée par la couronne, ou bien elle a été prise par ceux qui ont pu et osé la prendre. « Nulle terre sans seigneur ! » l'adage est aujourd'hui vrai partout. Les paysans abandonnés végètent, loin des yeux du maître, écrasés par la

redevance — la rente — qu'on envoie bien loin à des propriétaires qui ne se donnent pas même la peine de venir la chercher.

Le pouvoir politique des clans avait été singulièrement affaibli par les derniers rois d'Écosse. Il a été complètement annulé par la maison d'Angleterre.

Ce serait une triste et noble histoire que celle de cette décadence d'un peuple encore vivant, tombant dans sa force, se retenant à son pouvoir, et disputant pied à pied son indépendance et sa nationalité. Mais ces grandes et sérieuses annales ne s'écrivent pas sur les feuilles légères d'un album de voyage !

Quoi qu'il en soit, et quoi qu'on ait fait, le sentiment de la nationalité était si vif et si profond au cœur des Gaëls, que, malgré la misère et la guerre, ces deux fléaux qui tuent également, ils sont restés eux-mêmes : leurs mœurs, leurs usages, et jusqu'à leurs vêtements, sont demeurés ce qu'ils étaient. Il est plus facile de changer une constitution que la forme d'un chapeau.

Les Écossais d'Oban sont donc mis comme les Écossais de la Dame Blanche. L'Opéra-Comique a toujours eu le secret de la couleur locale. Si quelques jeunes gens penchent pour l'adoption des modes anglaises, ils sont sévèrement réprimandés par les vieillards, incorruptibles gardiens des traditions.

Voici donc le costume traditionnel que portent ces grands et robustes montagnards, au milieu desquels je promène honteusement mon frac de Paris : Une veste à carreaux, de la longueur de nos habits écourtés ; cette veste croise sur la poitrine.. Autour des reins, un petit jupon collant à la hanche et retombant jusqu'au milieu de la cuisse. — Ici ce sont les hommes qui portent les jupons. — Par devant, en guise de tablier, une peau de renard aux longs poils, dans laquelle on a taillé la bourse. L'Écossais marche ainsi précédé de son argent. — Est-ce un symbole ? — Le bas de la cuisse et le haut de la jambe sont complètement nus. La guêtre qui s'arrête au-dessous du jarret est losangée et quadrillée de couleurs brillantes ; le dirk, ou poignard écossais, au manche ciselé et rehaussé de pierreries chez les riches, pend à la ceinture. La toque, sans visière, ne dérobe pas l'expression du visage, elle laisse voir la noblesse du front, et l'âme dans les yeux. Les élégants (il y a aussi des élégants dans la montagne) ornent cette toque d'une plume qu'ils portent droite, plume d'aigle, de faucon, de héron ou d'orfraie ; mais l'ajustement national par excellence, vraiment cher aux

Écossais, qu'ils ne quittent jamais, même quand ils adoptent — eux qui n'y sont pas forcés ! — nos habits mesquins et étriqués, c'est le plaid. Tout le monde connaît cette espèce de châle, ou plutôt d'écharpe longue, étroite, en tartan, et que chacun porte aux couleurs de son clan.

Les fashionables ont trouvé dix-sept manières de porter le plaid.. L'analyse de ces dix-sept manières paraîtrait peut-être un peu subtile... à distance.

Quand on est là, on distingue très-bien la diversité des nœuds, la différence des tours, l'abandon ou la sévérité des attaches, la coquetterie et l'agencement des plis, comme ils tombent et se relèvent. Chaque manière correspond à une idée ou à un sentiment. On sait à quoi pense un Gaël, s'il aime ou s'il hait, s'il est heureux ou malheureux, rien qu'à la façon dont il porte son plaid.

Les chefs rattachent le plaid sur leur épaules avec une agrafe d'argent, finement ciselée et enrichie de pierres précieuses, trouvées en Écosse. On met ici un très-grand et très-légitime orgueil à se parer d'un luxe indigène. Il y a telle pierre brûlée, qui vient de Skye ou du Sutherland, dont Bapst ou Bassot ne donneraient pas une pistole, et qu'un Écossais de la vieille roche n'échangerait pas contre le diamant bleu de l'empereur de Russie, cet ouralianphrénécite, dont chaque pointe était un éclair, qui éblouissait les yeux des ladies, aux beaux jours de la Grande Exhibition.

On a rarement poussé plus loin que les Écossais les prétentions à la nationalité. Les Anglais paraissent modestes, par comparaison.

On reconnaît en Écosse les couleurs d'un clan comme on reconnaît en France les divers costumes de nos provinces ; seulement, comme la forme est à peu près la même, il faut avoir le sentiment des nuances. Un homme (et il y en a) qui ne distingue pas généralement le bleu d'avec le vert, s'exposera à de fréquentes méprises, — heureusement que ces hommes-là sont rares. M. Mac-Dougall d'Inverness, dont les pères ont jadis noblement combattu pour les Stuarts, mais qui, dans notre siècle désarmé, se livre avec bonheur aux arts de la paix (section des laines et cotons), a bien voulu consacrer ses loisirs à notre éducation. Il a mis entre nos mains, avec une obligeance des plus aimables, un livre magnifique, édité avec la recherche exquise et le luxe éblouissant de la typographie anglaise, et où nous retrouvons, à côté d'un texte intelligent et précis, la gravure rehaussée des couleurs vraies des costumes de tous les clans ; aussi, il fut un temps où nous reconnaissons, comme un vrai Gaël, le vert sombre de Sutherland, le

tartan blanc d'Inverness, les teintes fortement contrastées de Mac Caméron, la pourpre sombre de Fraser, égayée de deux petites bandes claires, et le plaid royal des Stuarts aux mille couleurs éclatantes : science fugitive, hélas ! déjà oubliée à demi, rayons confus échappés d'un prisme brisé, qui miroitent devant nos yeux et qui éblouissent notre mémoire incertaine. Tout ce que nous distinguons maintenant dans cet arc-en-ciel de tartans, c'est que le vert brille dans les clans qui viennent d'Irlande, comme les Mac-Kenzies ; le rouge dans les Celtes-Bretons, comme les Mac-Grégor, et le jaune dans les clans danois, comme les Mac-Leods.

Le soir même de mon arrivée à Oban, j'eus la bonne fortune d'assister à un mariage gaélic.

Le mariage se célébrait à l'hôtel où j'étais descendu : Aux armes d'Angus. Les maisons des Highlands sont en général si petites et si peu confortables, que c'est presque toujours à l'auberge — ou à l'hôtel, suivant le rang des parties — que se tiennent les noces et festins.

J'étais à ma fenêtre, attendant la nuit qui descendait lentement des montagnes (les crépuscules d'Écosse sont si longs, qu'il y a des jours qui ne finissent pas), j'aperçus deux groupes de paysans endimanchés, les femmes avec des fleurs, les hommes avec des rubans. Un piper⁸ précédait chaque groupe, en jouant des airs vivement rythmés et qui mesuraient la cadence de la marche. Les airs du premier groupe étaient joyeux ; ceux du second avaient quelque chose de timide et de mélancolique : l'un disait l'espérance et l'autre les regrets. Je voulais les écouter tous deux, et je ne savais auquel entendre. Cependant les deux troupes se rapprochaient sensiblement de l'hôtel. Quand elles furent à la porte, elles s'arrêtèrent. Un homme se détacha du premier groupe et marcha vers l'autel ; une jeune fille s'avança à sa rencontre et lui tendit la main.

C'étaient les fiancés.

Aussitôt les cornemuses de recommencer et de se livrer, chacune de son côté et sans attendre l'autre, aux fantaisies les plus ébouriffantes, sous prétexte de gaieté et pour faire honneur aux époux.

Tout le monde entra un peu pêle-mêle dans le parloir des Armes d'Angus...

Les musiciens terminèrent leur sérénade et entrèrent aussi.

J'aime beaucoup à voir marier, — cela me donne toujours des idées riantes. Je fais des vœux pour les époux, je tire leur horoscope, je me livre à des conjectures sur les phases croissantes et décroissantes de leur lune de

miel ; enfin, j'aime les noces ! Je ne pouvais pas laisser passer l'occasion si prochaine et si facile d'en voir une.

Je descendis et fis appeler le bruman. — Il paraissait si heureux, que j'espérais qu'il n'aurait rien à me refuser ; le bonheur rend bienveillant les gens qu'il ne gêne pas.

Je lui exprimai tous mes regrets de ne connaître personne qui pût me présenter à lui, et je sollicitai la permission de me présenter moi-même, ce qu'il m'octroya et ce que je fis. Il me présenta à son tour à la bru et aux grands parents.

J'étais maintenant de la noce.

Je vis avec plaisir que l'homme était jeune, et que la femme était belle, — deux excellentes conditions pour entrer en ménage.

Rien n'est facile comme de se marier en Écosse. L'état civil ne vous accable pas de l'ennui de ses formalités. L'écharpe de M. le maire ne vous adresse aucun discours menaçant et nasillard. Le lien du mariage se noue par le simple consentement des parties intéressées. On se prend par la main, on arrête deux passants, on dit devant eux, l'homme : « Je prends cette femme pour ma femme. » La femme : — « Je prends cet homme pour mon mari. »

Les témoins répondent : « C'est bien. » Et tout est dit. Seulement, on signe un bout d'écrit, en cas que l'un des deux vienne à oublier.

Il faut bien le dire, cependant, les Écossais, peuple religieux, s'il en est encore au monde, veulent que Dieu intervienne à leur mariage ; tous, à moins qu'ils ne soient extrêmement pressés ou pourchassés par un beau-père d'un caractère désagréable, ils réclament — avant — la bénédiction religieuse, que le prêtre, du reste, peut leur donner partout. Ainsi le mariage auquel j'assistais, fut béni dans le parloir même de l'auberge, transformé en chapelle, pour la circonstance.

Cette simplicité du mariage écossais fit longtemps, on le sait, la fortune du maréchal de Gretna Green, qui ne forgeait plus de fers que pour les époux. Une déclaration du parlement a ruiné ce pauvre homme, en prohibant l'importation de ses articles pour l'Angleterre. Mais on m'a assuré (et des personnes fort intéressées à la chose) que c'était encore le vrai mariage d'Écosse.

Les citoyens de notre première révolution avaient trouvé quelque chose de plus simple encore ; ils se mariaient dans leur jardin, par un jour de beau temps, et devant le soleil, qui ne leur donnait pas son billet.

Mais je reviens à nos Gaëls, qui nous attendent au pied du comptoir, — j'allais dire au pied de l'autel. — On envoya chercher le ministre. — Il était averti ; il accourut.

PIPEUR ET FORGERON.



Le ministre, figure ronde et réjouie, s'assit dans l'angle du parloir et promena sur l'assistance un regard satisfait. Cet homme doit avoir une conscience calme et un bon estomac. Les fiancés s'avancèrent vers lui, la main dans la main. Il ne leur fit pas de questions ; mais eux, spontanément,

et d'une voix très-ferme, la femme surtout — l'homme y aurait plutôt regardé à deux fois, — ils déclarèrent qu'ils s'aimaient — heureuses gens ! aimer qui vous aime ! — et qu'ils voulaient se marier... Le ministre répondit, de son côté, que c'était une affaire entendue, et que, puisqu'ils le voulaient, ils étaient mariés. Quant au consentement des parents et autres formalités puériles, il n'en fut même pas parlé... Voilà ce que j'appelle faire rondement les choses !

Le ministre prit ensuite une Bible et en lut plusieurs chapitres. Les Écossais saisissent toujours avec empressement une occasion de lire la Bible. Cette lecture, très-rapide (tout le monde avait l'air pressé) fut faite en langue gaélique. Je distinguai seulement le nom des patriarches bénis dans leurs enfants, Abraham, Isaac et Jacob, et Sara, et Rachel, et Noémi, tous les noms pleins de grâce et de parfum de ces femmes qui firent jadis le bonheur de leur mari et la gloire de leur famille. On ferma le livre, et quelques paroles, que je ne compris pas, furent adressées aux époux, en forme d'exhortation. La femme écoutait avec recueillement, le mari avec un peu d'impatience. L'une rougit, l'autre sourit.

Enfin, le ministre se retira et fut immédiatement remplacé par un des pipers qui attendait à la porte de l'hôtel. C'était un grand et vigoureux garçon, dont les larges poumons remplissaient mieux qu'un soufflet d'orgue les cavités profondes de la cornemuse à trois chalumeaux. Son arrivée fut saluée par des vivats enthousiastes de toute la partie un peu jeune de l'assistance : les vieux aussi lui firent fête ; on a beau être grand'mère, on se souvient toujours qu'on a eu quinze ans, la jambe leste et qu'on a aimé... la cornemuse.

Le piper joua, sur un mode précipité, un air de danse qui mit tout en train, ce que les Gaëls appellent un reel.

Le marié, pour me faire honneur, me conduisit près de la mariée et m'invita fort civilement à ouvrir le bal avec elle. Je ne voulus point accepter un privilège qui lui appartenait. — Il me sut gré de ma réserve et n'insista pas. Une des demoiselles d'honneur (les mariées d'Écosse en ont encore) voulut bien m'engager alors à lui servir de cavalier. Les dames engagent !

Je fus forcé d'avouer, non sans rougir, que je ne savais pas danser le Fling, mais je promis de l'apprendre pour la prochaine occasion.

Le pas du Fling, qui admet du reste beaucoup de fantaisie et d'improvisation, ressemble un peu — de loin seulement — au pas de certaines bourrées de l'Auvergne et du Berry ; c'est le même

enchevêtrement de figures, la même impétuosité dans les pas, le même rythme entraînant, de temps en temps un accord facétieux, concède au danseur un pouvoir presque illimité sur sa danseuse. — On fait souvent bisser ce passage qui plaît ! — Les figures du Fling sont assez gracieuses, elles présentent l'image de la guerre amoureuse, la lutte provocante, et la fuite peureuse ; mais tout cela vif, pressé, sautillant, et enlevé à la force du jarret, par des gens qui n'y entendent pas malice...

Je trouve le Fling assez pâle, me disait un homme qui revenait d'Espagne et qui avait vu danser le Fandango, et surtout cette Cachucha, qui met toujours le feu aux poudres. Qu'il est malheureux de ne pas savoir oublier !

Après le bal vint le concert. C'était de la musique d'amateurs. Hélas ! le marié commença une interminable chanson ; le refrain était chanté en chœur et à pleine voix par toute la compagnie ; c'était à réveiller les morts. Le chanteur tenait à la main une bouteille et deux verres. A chaque couplet, un des assistants lui faisait raison. — Quand il n'y a pas autant de couplets que de personnes présentes, il est expressément ordonné de recommencer. Il vint à moi ; je ne pouvais pas répéter le refrain ; je voulus du moins répondre à ma manière, et de mon mieux, aux politesses et à l'aimable accueil de mes hôtes. Je fis venir une large bouteille de whisky et beaucoup de verres, et après avoir versé à la ronde, je portai un toast aux jeunes époux et aux enfants de leurs petits enfants. Mon speech, traduit en gaélic par le marié, qui parlait les deux langues, fut accueilli avec une sympathie bruyante. — J'en fis honneur à mon whisky. J'ose croire que j'emportai, en me retirant, l'estime générale, — quel est le ministre qui peut en dire autant ? Le piper, que je n'avais eu garde de négliger, me fit les offres de service les plus brillantes, pour le cas où je me marierais dans les Highlands.

J'acceptai à tout événement.

IX

LE GLEN COE.

On m'avait promis que je trouverais dans le voisinage d'Oban les sites les plus sauvages et la nature la plus sévère. Je me crus trompé. Tout autour

de la ville, je n'avais sous les yeux que des déserts à l'eau de rose et des paysages à l'estompe et aux deux crayons. Je demandai quelque chose de plus accentué.

« C'est facile, me répondit-on, vous ne pouviez vous adresser mieux qu'ici. Le Dauphin, joli steamer qui va demain à Fort-William, vous jettera à l'entrée du glen Coe ; vous serez servi à souhait. »

Je ne voulais pas laisser passer l'occasion sans la saisir... L'occasion ne revient jamais !

Le lendemain, dès l'aube, la cloche du Dauphin appelait tous les passagers du plaisir, que le bateau devait laisser à chacune de ses stations charmantes ou terribles. La nature d'Écosse connaît peu les nuances intermédiaires : elle est tout l'un ou tout l'autre..., elle est plus souvent l'autre...

Rien de plus agréable que ces départs heureux et souriants comme l'espérance ; on s'embarque gaiement, l'album à la main, le sac sur le dos, comme le militaire en campagne, avec la provision du jour. On sort bientôt du port d'Oban, on laisse à gauche et derrière soi Kerréra, qui vous dérobe le soleil levant, on entre dans le loch Linnhe, grand comme une mer ; puis dans le loch Leven, tortueux comme un ruisseau et large comme un fleuve ; mais déjà le matelot de quart crie : Ballachulish et glen Coe ! Le steamer vire de bord, la barque vous dépose au fond d'un havre primitif, au pied d'une montagne d'ardoises, carrière en plein vent, que l'on ne creuse pas, mais qu'on déchire.

Je passai sous un portique, gigantesque comme l'arc de l'Étoile, formé d'ardoises immenses, bizarrement agencées et d'un effet pittoresque qui sert d'entrée au débarcadère. — Malheureusement les dures saisons ternissent les nuances de cette ardoise, d'un bleu tendre et délicat tout d'abord. Je me trouvai sur un chemin qui s'appelle le chemin public, quoiqu'il soit en réalité très-peu fréquenté : ce chemin passe entre la montagne et le lac, obéissant à leurs caprices, s'abaissant, se relevant, s'allongeant et se repliant avec le lac et la montagne. Cependant le steamer, après m'avoir débarqué, reprend sa course vers le nord, et disparaît bientôt derrière les promontoires du loch Leven... Je suis, d'un œil inquiet, les blanches spirales de sa fumée, qui flottent sur le lac et au-dessus des montagnes — elles-mêmes s'évanouissent bientôt. — Je me sens tout à fait seul ; il me semble que cette fumée, vue de loin, me tenait compagnie, et je me surprends à la regretter.

« Soyez tranquille, m'avait dit le matelot en me mettant à terre ; attendez là ! Le carrosse de M. de Breadalbane (encore Breadalbane !) va vous prendre et vous mettre à l'entrée du glen. »

Je savais qu'une fois arrivé là je n'aurais plus besoin de personne. Le glen Coe n'est qu'une route immense, creusée entre deux montagnes par un volcan.

La calèche passa bientôt. Je reconnus de loin les chevaux de sang et les habits rouges qui, de leur côté, ne firent guère mine de m'apercevoir. J'agitai mon mouchoir avec des signes désespérés. On passa sans mot dire... C'était une réponse assez claire ! la voiture était pleine, et le cocher n'avait pas le temps d'engager la conversation.

Je me guidai sur le sillon que les roues laissaient dans la poussière,

— c'était la seule trace vivante qu'il me fût donné de découvrir. — Dans ces campagnes dépeuplées, vous faites parfois dix lieues sans trouver à qui dire : « Dieu vous bénisse ! » Enfin, je rencontrai sur ma route une petite maison bâtie en ardoise, — de sorte qu'on avait été obligé de la couvrir en paille ; on avait fait des murailles avec le toit. — Je frappai à la porte pour demander ma route. Je m'adressais à un guide de profession ; il m'offrit tout naturellement ses services, que j'acceptai de grand cœur. Je lui jetai mon sac et nous partîmes.

Nous restâmes d'abord l'un et l'autre assez silencieux : ce qui est rare avec les Gaëls, fort curieux et grands parleurs de leur nature, qui ne vous disent rien de leurs affaires, mais qui cherchent assez habilement à vous faire causer des vôtres.

Cependant, je regardais un peu le chemin et beaucoup mon guide. C'était un vrai type de montagnard : figure d'aigle, nez recourbé, œil perçant ; déjà ridé et blanchi, sous les années ou sous les soucis, qui blanchissent plus vite encore ; son front, noblement coupé, était rêveur comme un front de poète ou d'artiste ; sa bouche fine et sérieuse, l'habitude du corps élégante, la marche facile et svelte, si j'ose dire, et dans sa parole, qu'enfin je provoquai, une sorte d'emphase qui rencontrait parfois la grandeur.

Comme il me paraissait soucieux, je lui demandai s'il avait une femme :

— J'en ai eu, me répondit-il, et une bonne : le Tout-Puissant a crié après elle (has cried FOR her !) et l'a retirée de moi ; c'est pourquoi je suis triste.

Cette réponse grave à une question légère, et faite par un homme simple et d'une voix si pénétrante, me toucha infiniment — c'était un éloquent panégyrique de celle que Dieu avait rappelée à lui, « c'est pourquoi je suis

triste ! » — Peut-être que de leur côté le théâtre et la mise en scène prêtaient aussi à l'effet du « c'est pourquoi. » Nous sortions d'un bois de sapins, plein de mystères et de terreurs, et nous suivions, par une allée de saules inclinés, ce fameux torrent de Cona (Cona Water), célèbre aujourd'hui de toute la gloire d'Ossian, qui lui a donné un renom éternel, comme le murmure de ses flots.

Mais déjà nous entrions dans le glen Coe.

Il n'y a pas dans toute l'Écosse, ni peut-être dans toute l'Europe, un site d'une grandeur plus sauvage, d'une solitude plus désolée : je ne saurais rien au monde de plus capable d'inspirer de profondes tristesses... si la tristesse ne venait pas de nous-mêmes, bien plus que des spectacles qui nous entourent ! Mais quand la tristesse est venue — n'importe comment ni par où — par les perfidies de l'amitié, par les trahisons de l'amour — cette trame dont la vie est faite — c'est ici qu'il faut venir pour haïr, oublier ou prier... suivant sa nature... Mais souvent nous n'avons ni la force de haïr, ni la vertu de prier. — Oublier, c'est tout ce que ce siècle peut faire !

Quand on franchit le petit bois de saules, oasis verdoyante jetée par la nature, qui fait des antithèses comme un poète, à l'entrée du glen aride, on pénètre dans le glen lui-même.

Le glen Coe, qui peut avoir huit ou dix milles de long, n'est autre chose qu'un défilé entre deux rangées de montagnes parallèles, à peu près d'égale hauteur : on dirait le vaste lit d'un fleuve écoulé qui aurait pour rives des précipices. J'ai rarement vu des mouvements de terrain plus soudains, plus brusques, plus capricieux ; ils se reproduisent de chaque côté avec une telle apparence de régularité, que l'on pourrait croire qu'une main puissante et violente a partagé la montagne, et que chaque moitié veut incessamment rejoindre l'autre.

Le glen est frappé d'une stérilité mortelle : pas un arbre, pas un brin d'herbe ; souvent des rochers nus, parfois une mousse fine et drue ; de temps en temps, quelques touffes de bruyère ou un bouquet de véronique, grâce de la solitude, qui fleurit au bord d'un torrent.

Tantôt les montagnes s'écartent assez pour ouvrir un vallon spacieux, aux flancs arrondis et aux molles courbures ; tantôt elles se touchent presque et ne vous laissent tout juste que la place de passer ; tantôt ce sont les sommets seuls qui se rapprochent, jetant au-dessus de vos têtes les vastes arches d'un pont brisé. Les crêtes présentent alors les physionomies les plus étranges et les plus diverses : ce sont des fusées de granit, qui jaillissent en pointes

d'aiguilles ; ce sont des roches grises qui se hérissent à des intervalles inégaux et découpent dans l'air la silhouette d'une scie ébréchée et gigantesque ; tantôt c'est un bloc qui s'arrondit comme une sphère sur un pivot ; ses flancs lisses, inaccessibles, défient l'ascension des plus robustes explorateurs, et l'aigle doré, qui bâtit son aire au sommet, n'a rien à redouter des entreprises de la terre. Sur les pointes dépouillées, où rien n'arrête les eaux, elles glissent avec une irrésistible violence, emportant l'humus qui nourrissait la bruyère, et laissant dans la montagne de longues déchirures béantes. Les neiges, qui fondent au printemps, creusent pour leurs avalanches des lits que l'été dessèche, et qui sillonnent les pics solitaires, comme les éclats de la foudre.

Après un orage, ce doit être une chose effrayante et belle.

Le petit lac Treachtan déborde de toute# parts : le torrent de Cona, qui n'est souvent qu'un ruisseau, un filet clair, jasant sur de petits cailloux, retrouve tout à coup ses flots, sa colère et ses murmures, il redevient pour une heure le Cona d'Ossian. « Je me précipiterai dans ma force comme le torrent mugissant de Cona. » « Mille torrents après l'orage se rencontrent et se mêlent dans le torrent de Cona² ! »

Quand nous eûmes dépassé le petit lac, mon guide s'arrêta, tira de sa vaste poche de petites provisions et se mit à déjeuner de grand appétit. Belles dents et frugal repas. Un gâteau d'avoine arrosé de whisky, c'était tout. Il trempait son whisky, mais d'assez mauvaise grâce, et comme un buveur condamné à être sobre malgré ses serments. Il n'avait pourtant qu'à se baisser ; le ruisseau coulait à côté de la table, l'eau noirâtre garde la teinte de ses filtres de terre de bruyère, mais elle est fraîche et savoureuse.

Après en avoir goûté dans le creux de ma main :

— J'aime mieux cette eau sans whisky, dis-je au guide.

— Et moi, répondit-il, j'aime mieux ce whisky sans eau !

Cependant le déjeuner menaçait de ne pas finir : après le gâteau d'avoine, on avait atteint les pommes de terre cuites sous la cendre. Il ne faut pas déranger un Écossais qui mange. Je me résignai, mais il daigna s'apercevoir de ma muette impatience.

— Vous pouvez continuer votre chemin seul, me dit-il. Je vous préviens seulement que c'est toujours à peu près la même chose. Qui a vu le commencement a vu la fin. Marchez toujours devant vous. Il n'y a pas moyen de vous perdre quand vous voudriez. Il n'y a de route ni à droite ni à

gauche. A un mille d'ici vous allez voir une grotte sous la neige. C'est là qu'est né Fion¹⁰. Montez-y, si vous pouvez.

Je continuai donc ma route seul, sans incident ni accident, sans rencontrer un homme, sans voir un animal. Partout le silence, partout la solitude.

Bientôt pourtant, j'aperçus quelques pierres amoncelées, des ruines, un reste de destruction, des traces d'une enceinte renversée, un arbre brisé par le milieu et dont les racines desséchées serpentaient à fleur de sol sur une terre écorchée : quelque chose de plus triste que le néant lui-même. Je ne sais quel pressentiment sinistre m'empêcha de m'arrêter là. Je passai.

Je découvris bientôt, à ma droite, presque au sommet de la montagne, la Cave de Fingal, et à quelques centaines de mètres au-dessus un petit vallon étroit et resserré, dans lequel se trouvait une assez abondante provision de neige. Un sentier, qui tournait habilement les difficultés, semblait conduire à la grotte. Je le pris et je commençai à monter.

Plus je montais, et plus cette grotte fantastique semblait reculer devant moi. La mère de Fingal dut être bien fatiguée. J'étais déjà aux deux tiers de mon ascension ; mais ma lorgnette découvrait de nouveaux obstacles. Je renonçai à la grotte... Je n'y aurais probablement rencontré personne ; et quant à la neige, j'en retrouverai toujours assez... l'hiver prochain.

Je suivis alors des traces détournées qui me conduisirent dans une gorge attenante au glen, mais où, par bonheur, la nature se relâchait un peu de sa sévérité. Là, j'aperçus quelques pâturages assez maigres, il est vrai, mais qui n'en étaient que plus avidement tondus par de jolis moutons aux pieds noirs. Je ne saurais dire avec quel bonheur, après avoir été deux heures sans rien voir, je revis des moutons... Je ne croyais pas que ces innocentes bêtes fussent capables d'inspirer de tels transports. J'aurais voulu avoir des faveurs roses à leur mettre au cou ; mais, à l'heure qu'il est, tous les rubans font des nœuds de cravate à nos jeunes messieurs.

Le troupeau suppose nécessairement un berger, — je me mis à la recherche du berger, — mais il était écrit que ce jour-là serait prédestiné aux aventures : le berger était une bergère.

C'était une toute jeune fille dans l'efflorescence printanière de la première jeunesse, — je crois qu'elle n'avait pas quinze ans, — c'était la grâce même, mais la grâce voilée d'ignorance, et qui ne se doute pas qu'elle est la grâce ! Au milieu de cette profonde solitude, de cette nature rude et fière, cette jeune fille fut pour moi comme une de ces apparitions d'un monde meilleur que l'on entrevoit parfois dans ses rêves heureux.

Sa pose était charmante de nonchalance et d'abandon.

Elle était assise sur un quartier de rocher. — Il me semble la voir encore ! — Elle portait la jupe à carreaux des femmes de son pays ; sur ses épaules, le plaid aux raies brillantes ; elle en avait rejeté un des bouts flottants sur sa tête ; ses jambes, pendantes et nues, avaient l'élégance un peu mièvre des membres adolescents et la maigreur de la quinzième année ; mais, du moins, elles attestaient, par la pureté de leur contour et la finesse de leurs attaches, toute l'aristocratie de ces races royales que l'Écosse cache si souvent sous le tartan grossier. Le bout de ses pieds nus effleurait l'herbe humide, — pieds mignons qu'aucune chaussure n'avait jamais déformés, — et qui devaient, comme les pieds de Vénus, faire éclore des roses sous leurs pas légers.

Je n'osais avancer ; je restais dans une contemplation muette, fixant dans mon souvenir, par une empreinte inaltérable qui me les rendra toujours, et le cadre et le tableau.

Je n'étais qu'à quelques pas d'elle, mais elle n'était pas tournée de mon côté, et je ne voyais de sa figure que ce que les peintres appellent le « profil perdu, » l'aspect qui donne peut-être le plus de charme au visage humain.

Je l'aurais, je crois, regardée longtemps.

Cependant, instinctivement avertie sans doute d'une présence étrangère, par cette finesse de perception féminine que rien n'égale, elle retourna lentement la tête. Nos yeux se rencontrèrent... Il y eut dans les siens je ne sais quel effroi un peu sauvage, le regard de la gazelle effarouchée... Elle fit même un mouvement assez brusque, le plaid tomba, de longs cheveux châtons se déroulèrent et couvrirent ses épaules... ; elle rougit et devint plus belle encore... Je m'approchai un peu !... mais si peu... Elle devina bien que je l'admirais, les femmes devinent toujours ces choses-là... — La toilette de ma bergère était des plus simples... Je ne me sers du mot de toilette, à vrai dire, que par pure galanterie. Dans les rues d'Édimbourg, je lui aurais peut-être offert un penny ; là, je n'en eus même pas la pensée. Je remarquai qu'elle avait un collier de pierreries d'Écosse assez brillantes. — Ce luxe, que je ne m'expliquai pas, contrastait assez avec l'ensemble de sa mise pour piquer ma curiosité... Était-ce un souvenir — déjà !... et a-t-on des souvenirs à quinze ans ?... c'est à peine l'âge des espérances.

Nous ne pouvions cependant passer le reste de la journée à nous regarder... ce jeu-là d'ailleurs ne l'amuse pas autant que moi, et j'avais promis à mon guide de revenir ; mais j'aurais bien voulu échanger quelques

paroles avec ma jolie bergère. Il fallait trouver une entrée en matière. Le temps et le lieu ne permettaient pas une banalité. Jamais, même avec une danseuse grave, entre la Chaîne anglaise et l'Été, alors que le silence devient périlleux, jamais la phrase de début, le premier mot qui coûte, ne m'avait causé un plus terrible embarras... quand j'avais vingt ans.

Enfin, après avoir longtemps cherché, je lui demandai d'un ton sentimental, en regardant le ciel :

— Miss... quelle heure est-il ?

— Thura ! s'écria-t-elle d'une voix un peu émue, mais cependant sonore et forte.

Un grand chien — le chien de berger d'Écosse, — terrible bête, — au museau pointu, au poil hérissé, aux oreilles droites, à moitié sauvage, et qui ne ferait d'un homme que deux bouchées, vint, en bondissant, se coucher à ses pieds... Il la regarda, me regarda aussi, et la regarda encore.

Je me rappelai que j'avais un jour adressé un sonnet à certain épagneul dont j'enviais fort la position sociale.

Cependant Thura suivait tous mes mouvements d'un œil calme, mais circonspect ; il ne fit d'ailleurs aucune démonstration. J'imitai sa réserve. J'avais maintenant mon exorde tout trouvé, je fis compliment à la bergère de son vigilant compagnon, je hasardai un madrigal en prose. Elle me répondit d'une voix douce, et déjà rassurée, mais dans un dialecte que j'avais le vif regret de ne pas comprendre. J'aurais donné dans ce moment-là tout ce que j'ai su de grec pour six mots de gaélic.

« Et après ? » comme disait Sterne. Oui, après ? Quand nous aurions échangé sur le haut d'une montagne, à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer, en phrases plus ou moins perlées, cinq ou six de ces banalités 'qui se débitent chaque soir dans tous les salons de la Chaussée-d'Antin... oui ! et après ? N'était-il pas cent fois plus prudent de s'en tenir à une entrevue sans paroles. J'avais contemplé cette chose aimable et rare, une belle enfant ingénue. Aucune pensée commune, aucun de ces mots qui désenchantent n'était venu me gâter ma joie. Que de fois n'ai-je pas été tenté de dire à une de ces jolies créatures, qui seraient parfaites si elles ne parlaient pas : « Taisez-vous, que je vous admire ! »

Ici je pouvais admirer, sans faire aucune recommandation.

Je tenais encore à la main mon gros bouquet de bruyères blanches et de véroniques. — Je le jetai aux pieds de ma bergère, — c'était une façon de lui dire que je voulais semer des fleurs sous ses pas.

Thura, qui n'entendait rien aux sonnets, — estimable chien ! — sauta sur mon bouquet et le mit en pièces. L'espiègle fille me regarda en souriant. — Je pirouettai sur mes talons et j'ouvris Ossian, à la page où il chante Malvina aux beaux pieds.

Je retournai à mon glen Coe. — Après cette vision brillante, il me parut plus sombre et plus triste encore.

Mon guide m'attendait fidèlement, mais il m'avoua que le temps lui avait semblé long — il n'avait pas rencontré de bergère. — Vous vous êtes arrêté, me dit-il, au clan des Mac-Donald.

— Ah ! c'est au clan des Mac-Donald que je me suis arrêté ! Je ne savais pas...

— Mais oui, — à ces maisons renversées, — un tas de pierres et un arbre brisé... Vous en savez l'histoire !...

— Presque pas...

— Ah. ! on ne peut pas venir au glen Coe sans savoir cela.. Qu'est-ce que vous avez donc vu ici ?

Je ne dis pas ce que j'avais vu...

— C'est un grand crime ! reprit-il en se parlant à lui-même, une tache sur la mémoire du roi William. — Que Dieu sauve la reine ! — Il porta la main à son bonnet... Nous autres, voyez-vous, nous avons roulé là une pierre qui s'appelle la pierre du massacre... Elle ne perdra pas son nom de sitôt... Il y a de cela longtemps déjà. C'est mon père qui me l'a conté, je l'ai dit à mon fils, et quand mes enfants ne le diront plus, ce seront les rochers de glen Coe qui le diront pour eux.

L'œil de mon guide flamboyait, sa voix devenait brève et rauque comme le rugissement du lion.

Ceux d'Argyll, reprit-il, ont toujours détesté ceux de glen Coe... c'est connu ! — le gouvernement, l'autre, pas le bon ! — Nous sommes pour les Stuarts, nous, quoique le pape... il y a bien des choses à dire... Enfin, nous mangeons de la viande le vendredi ¹¹, mais nous étions pour les Stuarts, — on le sait. — Donc, le gouvernement, après une victoire qui avait coûté bien des vies d'homme, fit crier qu'il voulait désarmer les clans. Les chefs devaient aller jurer, avant le 1^{er} janvier. — Oh ! je vous parle de longtemps, il y a bientôt deux cents ans. Tous l'avaient fait, excepté Mac-Ian, des Mac-Donald du glen Coe. Ce n'était pas qu'il s'y refusât. Si les clans l'avaient voulu, l'Écosse serait encore l'Écosse, et les habits rouges n'auraient jamais

commandé aux tartans. Mais on avait semé la discorde entre les plaids ¹², qu'est-ce que les Mac-Donald seuls pouvaient faire ?

Ceux du glen Coe, voyez-vous, n'étaient pas accoutumés à porter leurs serments chez les autres... Mac-Ian se trompa... Il alla à Fort-William... ce n'était pas là qu'il fallait aller... On lui avait demandé le serment, et on ne voulut pas recevoir son serment. — Non, monsieur, on ne voulut pas. — On l'envoya bien loin, de l'autre côté du Loch-Awe. — A Inverary, au sheriff d'Argyll, un Campbell. — Il s'est toujours trouvé un Campbell dans tous nos malheurs... Nous n'avions pas pour nous porter les carrosses du marquis de Breadalbane. Une tempête et la neige arrêterent Mac-Ian. Il arriva trop tard. — On reçut pourtant sa foi, — il jura... Qu'importe ? Des ordres vinrent sans rémission... Il fallait exterminer par le fer et le feu, tous ceux qui n'auraient pas obéi au jour dit. Le roi William avait mis son signe au bas de l'écrit. Il y avait eu des pardons pour les autres... On ne voulut pas de pardon pour ceux du glen Coe. Nous avons toujours été bien aimés ou bien haïs, nous ! — Les ordres furent donnés. Mais voilà qui devient infâme : un détachement du régiment d'Argyll vint, sous un prétexte, prendre garnison dans le glen sous le commandement de Campbell. Vous voyez, monsieur, encore un Campbell ! — Il y a des choses qui sont écrites là-haut.

Pendant quinze jours les soldats furent nourris, fêtés, choyés par les paysans — comme des frères — puis par une belle matinée d'hiver, en février, — le soleil riait sur la neige — sans provocation, au signal donné, ils massacrèrent tout, hommes, femmes, enfants et vieillards. Les soldats étaient postés sur les hauteurs, toutes les issues fermées. Les paysans, sans armes, sans défense, étaient traqués de tous côtés. La neige de glen Coe fut rouge ce jour-là, « toute la vallée n'était qu'une plaie. » On n'a pas relevé nos maisons, les ruines accusent nos ennemis... Il n'a pas poussé depuis un brin d'herbe dans le glen ; il n'a pas fleuri une rose sauvage sur ses hauteurs — c'est le glen maudit, maudit de Dieu comme des hommes. — Mais je ne raconte jamais cette histoire, ajouta-t-il d'un ton brusque. — Pourquoi avez-vous remué mes souvenirs ?

Ce jour-là nous ne parlâmes pas davantage.

Nous revînmes par le sentier du matin, tristes tous deux ! Le ruisseau de Cona me parut avoir des murmures plus lugubres, les branches de saule s'agitaient avec des gémissements plaintifs ; il me sembla que les victimes du glen Coe soupiraient et pleuraient, cachées dans le pâle feuillage.

Autant les soirées d'automne sont heureuses et gaies dans le Midi vermeil, autant elles sont froides et mornes dans le Nord, où déjà souffle la bise aiguë, où les nuages, qui effleurent le sol, vous enveloppent d'une atmosphère humide et glacée. Combien toute cette tristesse augmente encore, dans un glen sauvage, après des récits funèbres ! Nous arrivâmes au débarcadère du Dauphin.., une heure trop tard.

On ne m'avait pas attendu ; cela ne m'affligea qu'à moitié ; — un voyage, pour moi, c'est la poursuite de l'imprévu. — Quand l'imprévu vient tout seul, je lui fais joyeux accueil. — Je comptais partir, je ne partais pas. — Tout était pour le mieux.

Restait cependant l'embarras d'une nuit à passer... Les auberges sont rares en Écosse ; elles n'appartiennent pas à l'aubergiste, mais bien au propriétaire du sol, qui les place où bon lui semble, en général aux relais de ses voitures. — Pour être bien, il faut voyager officiellement et d'après le programme.

Je n'aime pas les programmes.

Je demandai à mon guide ce que j'allais devenir. — Il m'avoua qu'il n'en savait trop rien.

— Ni moi non plus, lui dis-je...

Enfin, après un peu d'hésitation, il m'offrit un asile sous son toit. J'acceptai bien vite, avant qu'il n'eût le temps de se repentir.

Le toit était voisin : c'était un premier mérite.

La maison de mon guide, maintenant mon hôte, était petite, et sa famille était grande. Je fus cependant cordialement accueilli ; mais un regard que je surpris, adressé au père par la plus grande des filles, qui semblait remplir dans le gouvernement de la famille les fonctions de ministre de l'intérieur, était plein d'inquiétude et d'interrogations muettes : on était embarrassé du vivre et non moins embarrassé du couvert. Je déclarai que je me contenterais de l'ordinaire du logis. C'était m'avancer un peu ; mais j'avais tant fait déjà !... et puis ! il n'y avait guère moyen de faire mieux. L'ordinaire du logis, c'était de la bouillie d'avoine, — c'est assez mauvais, — plus un gâteau également d'avoine, cuit sous la cendre, pâte sèche et grise, sans saveur, et qui justifie d'avance l'usage le plus immodéré du whisky.

On parla bien de sacrifier la poule, — une jolie poule aux ailes dorées, qui se promenait familièrement dans la maison, picorant à droite et à gauche, et ramassant habilement le brin d'avoine échappé à la roue du

quern ¹³. — Je parus hésiter. Les jeunes enfants, dont cette poule était la favorite, me regardèrent avec des yeux à attendrir un renard, qui n'aurait pas soupé. — Je ne voulus charger ni ma conscience d'un meurtre, ni mon estomac d'une poule dure. Je fus béni par toutes ces petites mains innocentes. — J'espère que cela me portera bonheur.

La question du souper ainsi résolue, il fallut songer au coucher. Tous les lits étaient pris... et quels lits ! Je ne voulus déranger personne. On m'étendit — par terre — dans un coin de l'étable, quelques bottes de bruyères sèches et parfumées. Je m'enveloppai dans mon plaid, et je fis des rêves d'or.

Je rêvai que Thura voulait me dévorer.

On m'avait logé avec les moutons ; je me levai avec le berger. Les lits de bruyère n'ont jamais conseillé la paresse ; on les quitte aisément : ils ne savent pas vous retenir, comme la plume voluptueuse, pour vous bercer jusqu'à midi dans vos rêves couleur de rose, à travers les fantaisies du demi-sommeil.

Le lac, le glen, la montagne, tout était enseveli dans les voiles d'une brume épaisse. Je crus à une de ces journées désespérantes, comme on en a bien souvent en Écosse, où l'on ne marche qu'avec un bâton et une lanterne, ce qui fait voir le paysage sous un nouveau jour.

— Ne craignez rien, me dit le montagnard ; le brouillard est épais en bas, léger en haut. C'est bon signe quand on aperçoit le matin, comme aujourd'hui, la cime d'Inverco.

— Mais c'est que je ne l'aperçois pas.

— Possible ! mais moi je l'aperçois ; c'est cette blancheur là-haut.... La journée sera bonne, à la condition pourtant que nous boirons un coup de whisky... pour chasser le brouillard. Nous bûmes le whisky, et la journée fut bonne.

Je voulus faire une promenade matinale ; une barque me conduisit au fond du loch Leven ; à deux brasses de nous le lac se confondait avec le ciel. Nous avions notre horizon au bout de nos rames. L'air était aussi humide que l'eau ; nos vêtements ruisselaient, comme si nous eussions traversé le ciel à la nage ; cela dura près d'une heure... Bientôt les cimes des collines nous apparurent, toutes rayonnantes des lueurs matinales ; puis le brouillard tomba tout à fait : de grands nuages blancs, chassés par le vent, rasaient le lac comme des oiseaux à l'immense envergure ; enfin, la brise d'est les poussa à la mer et le lac resta au soleil.

Le loch Leven est un bras du loch Linnhe, qui est lui-même un bras de l'Océan.

Tous ces lacs d'Écosse, en communication avec la mer, sont incertains et perfides comme elle ; ils en ont les calmes et les tempêtes, on ne peut les effleurer dans des pirogues légères, comme les lacs du Westmoreland et du Cumberland ; il faut, au contraire, de lourdes barques, qui puissent briser une lame et supporter un coup de vent.

Le loch Leven n'est pas large, ses bords n'ont ni le pittoresque du loch Katterine, ni la majesté du loch Lomond, c'est une physionomie calme et régulière, mais qui ne manque pas de ce qu'on appelle vaguement, et faute de meilleur mot, un certain charme. De chaque côté, les glens d'Argyll et d'Inverneshire, qui courent parallèlement du nord vers le sud, viennent aboutir au lac : l'œil s'enfonce dans leurs lointaines profondeurs ; les collines, dont le pied baigne dans l'eau, s'échelonnent en longues files, comme une rangée de promontoires inégaux. Ce lac est une continuité de paysages dans le genre gracieux. Ceci n'est pas le caractère dominant de l'Écosse. A l'extrémité, vers le sud, il y a cependant une immense pyramide de roches porphyritiques, escarpées, nues, abruptes, aux reflets pourprés, mais d'un pourpre sombre, et si l'on peut appliquer cette qualité à une couleur, dur, contrastant fortement avec les teintes suaves et les nuances harmonieusement fondues des montagnes voisines. Cette pyramide s'appelle la mamelle de Glen-Coe, mamelle stérile s'il en fût... le nom ne s'applique qu'à la forme.

Le bassin du loch Leven renferme plusieurs îles, séjour cher aux hérons. Quand le voyageur vient troubler leur solitude, ils s'élèvent l'un après l'autre, en tournoyant au-dessus des barques avec des cris plaintifs. Il est vrai que le héron se plaint toujours ; c'est un animal triste et solitaire : on ne lui connaît aucune relation de société. Je fis aborder dans une de ces petites îles, dans laquelle j'avais aperçu des ruines et une croix de pierre.

C'était l'île de Saint-Mungo, un des apôtres de l'Écosse ; — les ruines étaient celles d'une chapelle catholique ; — la croix indiquait une ancienne sépulture, — ce que les Écossais appellent Bu-rial ground. L'île est complètement inculte, couverte de tombes, ou plutôt de débris — entre lesquels poussent je ne sais quelles grandes herbes, maigres et sèches, dont les tiges légères ne peuvent supporter la tête pesante et chevelue ; j'ai entendu appeler ces plantes, en Normandie et en Bretagne, l'herbe du silence : elle est à sa place sur les tombeaux.

L'île de Saint-Mungo a deux collines l'une appartient à ceux de glen Coe ; l'autre à ceux du loch Aber. — C'est sur cette dernière que l'on avait enterré, — après le massacre, — Mac-Ian, laird du glen Coe. — Mais ses descendants n'ont pas voulu qu'il reposât dans une autre terre que la terre du glen Coe. — la sienne ; ils l'ont donc enlevé de la chapelle et l'ont placé dans la partie de l'île qui leur appartient. — On le reconnut à son squelette immense... il était grand comme Charlemagne, et aujourd'hui encore les traditions populaires l'appellent Jean le Grand ! Les assassins l'avaient assailli pendant son sommeil et tiré en pleine poitrine. On retrouva dans son corps et entre ses épaules, assurait mon rameur, une volée de balles.

Je revins vers midi chez Daniel Mac-Angus (c'était le nom de mon guide). La famille m'attendait pour le second repas. La bouillie d'avoine en faisait encore les principaux frais. Mais par une sorte de raffinement, imaginé, je crois, pour me faire honneur, c'était de la bouillie rôtie. On coupe la pâte refroidie par tranches minces, que l'on expose ensuite aux charbons. Les gourmets et les délicats des Highlands y trouvent alors une saveur nouvelle.

Je dis à Daniel que je voulais revoir glen Coe et le revoir seul, — et que je tenterais, vers le nord, l'excursion que j'avais essayée la veille vers le sud. Le patriarche de la montagne me pointa ma route avec une extrême précision.

— J'ai, dit-il, un de mes beaux-frères qui demeure sur le versant que vous voulez voir. Allez chez lui ! — vous y serez accueilli comme chez nous : mauvaise chère et bon cœur ! — Vous direz que vous venez de ma part, et Gibby Mac-Grégor sera heureux de vous recevoir. Voici le mot de passe, ajouta-t-il, en me mettant son bâton blanc à la main. — Tous ceux qui arrivent avec ce bâton sont des amis, — il vous suffira de le montrer. — Mes compliments à ma nièce Betsie.

J'acceptai cette lettre d'introduction d'un nouveau genre, — et je me dirigeai vers le nord. Je rencontrai bientôt la rivière Serpente — un nom bien trouvé — que je franchis sur un pont naturel, — un rocher jeté en travers et s'appuyant sur deux autres. — La rivière Serpente passe ainsi sous une série d'arches qui, pour ne rien devoir à la main des hommes, n'en sont pas moins majestueuses. Ces arches rapprochées forment une sorte de long tunnel, — la rivière roule avec fracas dans les ténèbres. Souvent on ne l'aperçoit plus dans sa lointaine profondeur, mais on entend toujours le bruit

monotone de sa chute, de rocher en rocher, — un bruit humide, qui sent l'eau et qui vous mouille.

Cependant je m'avançai résolument à la recherche d'un nouveau monde, suivant toujours la grande pente du glen, marchant vers le nord, et coupant avec mon bâton blanc des têtes de chardon, pour retrouver mon chemin, — procédé infailible, emprunté au souvenir du Petit Poucet. On a toujours quelque fruit à recueillir des bonnes lectures.

Le paysage, sans être réjouissant, n'avait cependant pas la tristesse morne de glen Coe ; il n'en avait pas non plus la désolante stérilité... cela ne veut pas dire que le sol fût très-fertile, mais enfin, de temps en temps, un champ d'avoine, aux maigres épis, profitait d'une pente favorable pour essayer de mûrir. — Au pied de quelque colline, un carré de pommes de terre se défendait de son mieux contre la maladie. Mais la mousse et la bruyère reprenaient bien vite leur empire. Pas le moindre bois sur ces collines, qu'Ossian appelait jadis Morvan aux belles forêts. Quel bûcheron les a dépouillées ? — De loin en loin, rarement, je rencontrais un petit troupeau, gardé par un berger aux pieds rouges et aux cheveux en broussailles, puis je retombais dans une lande inculte. — Qui donc, me demandais-je avec tristesse, qui donc a causé cette dépopulation, qui donc a tari, pour l'Écosse, les veines de la terre, cette féconde nourrice des hommes ?

Comme j'allais rêvant, je me heurtai presque aux débris, jonchant le sol, d'une chaumière qui paraissait renversée depuis une heure à peine : le foyer mal éteint fumait encore, à travers les pierres amoncelées ; le toit effondré était tombé entre les murailles, — rien n'est attristant comme ces dévastations récentes, où il semble que l'on retrouve la trace toute chaude du sang et des larmes. — Les ruines ne sont belles que parées des grâces de la nature et revêtues de la majesté des siècles : rien n'est affreux comme les jeunes ruines. Je passai. A un mille plus loin je trouvai, au pied d'une colline, à l'entrée d'une fraîche vallée paisible, une maison... dirai-je une maison ? une cabane qui pouvait bien être celle que Daniel m'avait dépeinte.

La porte n'était que poussée, je frappai et j'entrai.

« Soyez le bienvenu ! » me dit une voix douce et jeune.

Cette bienvenue se souhaite toujours à l'étranger ; c'est la formule du salut écossais.

« Bonjour, Betsie, dis-je à mon tour à une grande fille brune, qui avait fait quelques pas au-devant de moi.

— Vous me connaissez, fit-elle avec surprise et en me regardant, je ne crois pas pourtant vous avoir jamais vu !

— Et comment va Mac-Grégor ?

— Mon père aussi ! qui vous a donc si bien dit nos noms ?...

— Mon bâton, qui sait tout. »

Elle aperçut le bâton blanc.

« Ah ! fit-elle, vous venez de chez notre oncle Soyez alors le bienvenu deux fois !... Que pouvons-nous faire pour vous ? c'est-à-dire moi, mon père n'est pas là... il est... mais asseyez-vous, et n'écoutez pas mes histoires : tout cela ne vous intéresserait guère.

— Tout cela, au contraire, m'intéresse beaucoup, je vous assure. Où est donc Mac-Grégor ?

— Il est allé à Fort William ; il conduit nos pauvres voisins... qui s'en vont... qu'on envoie en Australie. C'est bien loin, n'est-ce pas, monsieur, l'Australie ? Oh ! je sais bien que nous ne les reverrons jamais, ajouta-t-elle avec un soupir. »

Je regardai Betsie, elle avait les yeux rouges. Décidément, me disais-je tout bas, voici une jeune fille qui a bien bon cœur, de pleurer ainsi les malheurs de ses voisins. Il faut vivre dans les déserts pour acquérir cette sensibilité... elle s'émousse vite dans nos villes, au milieu de cette foule indifférente ou ennemie où chacun tire à soi.

« Vous devez avoir faim, dit Betsie faisant sur elle-même un visible effort, il y a loin d'ici au ferry de Coran d'où vous venez. Et, joignant l'action à la parole, elle dressa, sur le bout d'un bahut de chêne, un couvert modeste. Elle ne parlait plus : je profitai de son activité un peu inquiète, pour l'examiner à la dérobée. C'était une grande et forte fille d'une vingtaine d'années, dont les traits ne manquaient pas de distinction. Elle avait plutôt le type du pays de Galles que celui de l'Écosse. Son front élevé, élargi aux tempes, lui donnait un air singulièrement intelligent, et qui contrastait avec la simplicité de ses façons et la rusticité de ses vêtements.

— Elle me rappelait cette fière et vaillante beauté, Maria Reuten, une Écossaise aussi, femme de Van Dyck, qui lui donna l'immortalité en échange de son amour. — Ses yeux noirs, beaux dans les larmes, auraient été charmants dans le sourire. — Quand elle eut mis le pain sur le bahut, — je constate qu'il y avait du pain ; — tout est prêt, me dit-elle : et elle alla vers la fenêtre, s'assit dans un grand fauteuil de chêne, qui avait tendu ses

vieux bras à plus d'une génération, prit sa Bible, et retourna, je le vis bien, à une lecture commencée qui l'absorbait tout entière.

— Voilà, lui dis-je, un livre bien attachant...

— C'est la Bible ! me répondit-elle simplement.

— Comment ! la Bible ! — mais ce n'est pas aujourd'hui dimanche, et ce n'est point maintenant l'heure de prier.

— C'est toujours l'heure, répondit-elle, nous ne sommes sur la terre que pour prier... et pour pleurer, ajouta-t-elle plus bas. »

Cette douleur était si naïve, si ingénue, si sincère, elle songeait si peu à se cacher que je crus pouvoir en demander la cause, sans crainte de paraître indiscret.

« Vous avez vu leur maison sur votre chemin, me dit-elle. Oh ! la vie est maintenant bien dure en Écosse, allez !... Il n'y aura bientôt plus assez de terre pour nourrir les daims rouges ! »

Ici, il y eut un peu d'amertume dans sa voix et sur ses traits.

« Tant pis pour le pauvre monde, poursuivit-elle, il s'en ira où il pourra... Et je n'ai pas eu le courage de les conduire, fit-elle, en se parlant à elle-même. Hier, c'était les Mac-Cameron..., elle baissa la voix, — aujourd'hui les Dermoth !... Et, reprenant avec exaltation — demain nous !... Toute l'Écosse y passera !... A leur bon plaisir, et tant qu'ils voudront !

— Qui ? ils ! — dis-je enfin à mon tour, et qui veut vous chasser, Betsie !

— Eux, donc ! les lairds ; — mais ils en ont le droit, ils sont les maîtres, fit-elle en laissant tomber sa tête sur sa poitrine. — On a renversé ce matin la chaumière des Dermoth... Vienne maintenant le printemps, et le chardon poussera à la place du foyer ! — Oh ! l'Écosse redeviendra une solitude comme au temps où les Gaëls, nos pères, y vinrent pour la première fois ! »

Je me trouvais, sans l'avoir cherché, en face de la plaie vive, au milieu de la douleur incontestable des Highlands : la dépopulation forcée des campagnes, la dispersion violente des habitants, le renversement de ces cabanes misérables et bien-aimées ! le champ de la récolte livré à la vaine pâture, — et les paysans, pèlerins du désespoir, chassés sur toutes les mers... serait-ce que les lairds sont impitoyables ? Je ne le crois pas, et Dieu me garde de le laisser croire !... Ce siècle ne s'est pas fait faute d'accuser les riches : Ne l'imitons point... voici la vérité vraie, celle qu'on ne dit pas, — celle qu'il faut dire ! — Dans la plupart des Highlands, la récolte du blé est impossible ; la pomme de terre seule peut y réussir... et encore ! La pomme de terre, d'ailleurs, a des caprices, comme si elle avait le droit d'en avoir... — Elle manque souvent, — et quand elle manque, le paysan meurt de faim, — si le propriétaire ne fait venir, pour le nourrir, des froments

étrangers, qu'il paye de sa bourse... Eh bien ! les exigences de la vie moderne sont telles que le revenu du propriétaire, souvent dévoré à l'avance, — et grevé, — Dieu sait à quel point ! — ne peut suffire à cette nouvelle charge.

D'un autre côté, cette malheureuse population écossaise, qui n'a rien à faire, croît et multiplie à l'infini ; de là, même avec la meilleure volonté du monde, des disettes impossibles à prévenir, impossibles à soulager. Que font les lairds cependant, eux à qui la terre appartient, qui voudraient et qui ne peuvent nourrir ces bouches inutiles et affamées ? Ils prennent un parti extrême. Toute la terre est à eux. Ils ne renouvellent pas les concessions arrivées à terme, et poussent à l'émigration vers des terres plus larges et plus fécondes.

On n'exige pas le départ du jour au lendemain, on le fixe à long terme, on promet des secours de route... Le pauvre paysan, lui, promet de partir et signe sa promesse. Le jour du terme arrive, (le jour du terme arrive toujours !) les agents du laird arrivent aussi, et, selon l'expression des gens de loi, exécutent. Comme la misérable hutte doit être maintenant inutile, comme ses hôtes, encore plus misérables, s'attachent, avec toute l'ardeur du désespoir, à ce sol ingrat et adoré ; comme ils disent — et avec quelle voix et quelles larmes ! — qu'ils veulent mourir chez eux et qu'ils ne quitteront pas leur maison, tant qu'il y restera pierre sur pierre, on n'a ni assez de fer ni assez de feu pour anéantir tout obstacle aux volontés souveraines. C'est un spectacle navrant ! toute une famille, assistant à la destruction et à la ruine de ce qu'elle a aimé. Ils ne font aucune résistance... Ils n'ont même pas la violence de la menace et des récriminations : tant est grand ici, même chez ceux qui en sont les victimes, le sentiment de la légalité et le respect du droit.

Betsie avait assisté à ce douloureux spectacle, le matin même, et elle me racontait ses émotions avec une poignante éloquence. Elle se trouvait chez eux quand la Justice était venue... — « Ils n'ont pas résisté, monsieur ; — ils se sont retirés à quelque distance ; ils n'ont pas même emporté leur pauvre mobilier, qu'on voulait leur laisser ; — ils n'étaient capables de rien ; — ils se sont assis sur la mousse, — le père et les garçons d'un côté, la mère et la fille de l'autre... une vraie tribu d'Israël !... — Pour m'occuper, — je leur ai fait un paquet de leurs hardes... j'ai tâché de leur dire quelques bonnes paroles... je n'ai pas pu — la parole ne passait pas... elle me restait dans la gorge. — Eux, ils ne disaient rien... ils regardaient leur maison

brûler... Ah ! monsieur, que ce serait donc bon d'être riche quelquefois, pour soulager le pauvre monde. — Ils ont eu du courage, — ils sont restés jusqu'au bout, — pour être sûrs que tout était fini. — Quand la vieille Alice a vu la flamme monter avec la fumée par-dessus le toit... elle a levé son bâton... et puis tout d'un coup elle s'est mise à rire... — Elle n'avait pas la tête forte... je. crois bien que sa raison est partie tout à fait. Il faut être juste, on lui a offert de la mettre dans la maison de la paroisse¹⁴ ; mais elle aime mieux s'en aller avec ses enfants et manger le pain de la misère que celui de la charité... C'est pauvre, monsieur, mais c'est fier !... Walter eût pu rester, lui ! il est jeune et fort... ; mais son père est vieux... il ne faut pas regarder qu'à soi, — il les soutiendra... — Quand tout a été fini, quand il n'y a plus eu que des cendres ; — alors, ils ont regardé une dernière fois la place où leur maison avait été — et ils sont partis... partis pour toujours... Je ne le verrai plus ! »

Les Dermoth avaient été effectivement expulsés le matin même...

— Je n'ai pas eu la force de marcher, continua Betsie... je n'ai pas pu les accompagner, je suis restée ici... mais mon père est avec eux, et ils savent bien que mon cœur y est aussi...

Le nom de Walter revint encore dans la conversation : il n'était pas difficile de comprendre que la pauvre Betsie avait pour lui plus qu'une sympathie de voisinage... De quoi parler dans la première heure d'une peine d'amour, si ce n'est de lui ou d'elle ? Betsie m'en parla tant qu'elle voulut.

Je l'écoutai avec une sympathie qui me gagna bien vite sa confiance... On a tant de confiance quand on aime... la première fois du moins ! — Les Dermoth et les Mac-Grégor étaient là depuis le massacre du glen Coe. — On s'était souvent allié dans les deux familles... Betsie avait rencontré Walter si jeune... Elle n'avait vu, elle n'avait regardé que lui au monde... — Son père avait eu beaucoup de malheurs et beaucoup d'enfants, — pour les pauvres c'est souvent la même chose. — Mac-Grégor était un peu moins pauvre, et Betsie avait tant de courage qu'elle aurait travaillé pour tous... On n'avait pas voulu et Walter était parti, et comme Betsie le répétait sans cesse, — parti pour toujours !

Je savais trop bien qu'il y a des douleurs qu'il ne faut pas consoler tout d'abord. — Je quittai Betsie en lui disant de pleurer. — Heureux ceux qui peuvent encore pleurer ! — Elle eut bon courage cependant, et vint me reconduire jusqu'à sa porte, puis elle essaya, en signe d'adieu, un sourire qu'elle n'acheva pas.

Nous échangeâmes, en nous quittant, le Shake-Hands¹⁵ écossais. Je n'ai jamais eu plus d'émotion en serrant la main d'une femme.

Betsie retourna à sa Bible.

— Lisez la Passion ! lui criai-je, en m'en allant.

Je revins en toute hâte, pour rejoindre le steamer au ferry de Coran, de l'autre côté du loch Leven. Je repassai vite devant la maison de Dermoth : je m'en éloignais comme d'un lieu maudit

Souvent, je le sais, de pareilles exécutions ont lieu en Écosse ; — elles continueront, j'en ai peur, — jusqu'à ce que la solitude ait reconquis sur l'homme tout ce que l'homme avait conquis sur elle. — Faut-il que cela soit ? Les choses sont-elles fatalement ainsi ? L'Écosse sera-t-elle condamnée à voir chaque jour l'exil de quelque famille déshéritée ?...

J'ai recueilli des documents tellement contradictoires qu'il me serait difficile de répondre. Je sais qu'il s'organise maintenant une charité qui veut s'égaliser aux malheurs... Le malheur ne sera-t-il point plus grand que la charité ?

Ce soir-là, je ne manquai pas le bateau, et je rentrai à Oban, après deux jours d'absence, qui m'avaient donné plus d'émotions que deux années de vie parisienne... Hélas ! si l'on cherchait bien à Paris ! et même sans chercher !

Je me promenais un soir sur le port d'Oban ; je rêvais à la patrie absente, et j'aurais donné deux lacs et une rivière pour ce fameux ruisseau de la rue du Bac, que M^{me} de Staël regrettait toujours, dans les splendeurs de son exil. J'entendis tout à coup l'accent presque oublié d'une voix française, et quelques mots prononcés avec une justesse d'intonation toute parisienne. C'est une musique assez rare dans les Highlands.

Cependant le pavillon français flottait à côté du drapeau d'Inverness, devant le Caledonian-Hotel. Une foule inusitée, attentive et respectueuse, se pressait sur les jetées. Un steamer pavoisé tournait la pointe de Kerréra et entrait dans le bassin d'O-ban. Au même instant, les gens du marquis de Breadalbane découvrirent une batterie, et une volée de douze coups de canon salua l'arrivée de cette grande infortune nommée Marie-Amélie.

Hélas ! la terre étrangère est maintenant peuplée de l'exil des rois et des reines... Il y a un an, ma voiture se croisait à Ems avec le carrosse du comte de Chambord. Il y a deux mois, à Battle-Abbey, des fenêtres de lady Webster, j'apercevais le cottage de don Miguel. Huit jours après, on me

montrait à Clifton, dans un faubourg de Bristol, la maison de don Pedro... Et dans toutes ces capitales étonnées, combien n'ai-je pas vu de palais vides ?

Il y a des choses qui font de vous un philosophe sans le savoir et qui vous jettent, quoi que vous en ayez, dans des rêveries mélancoliques. Le spectacle de toutes les grandeurs abaissées, les souvenirs pressés de toutes les douleurs royales qu'un homme encore jeune peut avoir contemplées dans ce siècle, changèrent le cours de mes idées et la direction de mon voyage.

Je voulus, après avoir vu ces ruines vivantes d'une royauté française, aller m'asseoir auprès du berceau renversé et de la tombe violée de la première royauté d'Écosse, et compléter ainsi ces leçons de l'histoire, écrites avec des malheurs.

Je savais que Dun Staffnage est à quelques milles d'Oban : je m'orientai, et je pris ma route à travers des marais et des ruisseaux guéables.

J'aperçus bientôt à l'horizon la grande silhouette du vieux dun¹⁶. Vu à distance, il est encore majestueux ; — quand on approche, l'effet diminue. — Les ruines ne devraient pas se laisser approcher.

Voici donc à peu près comment se présente Dun Staffnage :

Sur un promontoire escarpé, dont les roches agglomérées et perpendiculaires surplombent un lac (le loch Elive), s'amoncellent de vastes débris : de quoi bâtir une petite ville.

Quand on a tourné à demi le promontoire, on trouve, du côté du lac, un escalier qui s'engage à vous conduire au dun ; mais ses marches à demi brisées tombant les unes sur les autres, sont plutôt un obstacle qu'un secours. A vrai dire, on ne monte pas, on escalade. Enfin on arrive.

Il ne reste plus aujourd'hui du dun que les murs extérieurs ; c'en est assez pour juger du plan et de l'étendue du château. C'était une immense construction carrée, flanquée à trois de ses angles d'une tourelle ronde. Le quatrième angle, qui n'a pas de tour — est-ce caprice ou dessein ? — s'arrondit lui-même. Ses murs sont élevés, et leur maçonnerie inaltérable semble braver les hommes et le temps : tout ce qui fait les ruines.. Ils forment une vaste enceinte. On a trouvé à propos de loger au milieu une maison du dernier siècle, un siècle qui bâtissait si mal ! Je crois que le duc d'Argyle, gardien héréditaire de Dun Staffnage, ne tolère cette maison que comme un contraste en pierres de taille qui fait mieux ressortir la noblesse et la grandeur du vieux dun.

Mais ces ruines mêmes, qui ne remontent qu'au treizième siècle, sont comparativement récentes. Un autre dun, d'une antiquité plus profondément cachée dans la nuit des siècles, s'était élevé sur ce même promontoire ; c'était une forteresse, dont il reste des souvenirs, mais pas de traces, et qui servit de résidence aux rois de la race dalriadique, qui gouvernèrent les Scotts jusqu'à ce que ceux-ci, réunis aux Picts, n'aient plus formé qu'un seul royaume avec eux, sous le sceptre de Kenneth Mac-Alpin.

Kenneth mit fin aux destinées royales de Dun Staffnage : le siège de la monarchie écossaise fut transféré à Forteviot, auprès de Perth. L'antique Dun Staffnage fut abandonné, détruit et oublié pendant de longues années. — Il sortit enfin de ses ruines. Quelle main le releva ? l'histoire ne le dit pas. Au treizième siècle, il appartenait à la puissante famille de Lorn, — une branche cadette de ces Lords des Iles, grands comme des rois. — Au quatorzième, la main d'une héritière le fit passer dans la maison des Stuarts. — Au quinzième (on ne le gardait jamais plus de cent ans), il appartenait aux Campbell ; aujourd'hui, c'est un château royal. Robert Bruce posséda, perdit et reconquit Dun Staffnage. Le héros jette encore sur ses débris ce vif reflet de la poésie qui brille toujours, pour des yeux écossais, autour de ses souvenirs et de son nom.

C'est à Dun Staffnage que fut trouvée cette pierre fameuse à laquelle étaient attachés, s'il faut en croire deux vers latins assez mauvais, les destins de la monarchie écossaise :

Ni fallat fatum, Scoti quocumque locatum
Invenient lapidem, regnare tenentur ibidem.

Les Écossais, qui n'étaient pas forts en vers latins, croyaient cela comme articles de foi, et quelquefois davantage.

Mais Dieu me garde de railler un noble sentiment ! J'aime ce respect accordé à une pierre et à une tradition : c'est pour moi la glorification resplendissante de l'idée. Le trône, ce n'est pas seulement le velours et les clous dorés, c'est le passé radieux ! N'est-ce pas surtout avec des souvenirs qu'on fait du respect ?

Quoi qu'il en soit, la pierre de Dun Staffnage joua un grand rôle dans toutes les parades sérieuses de l'histoire d'Écosse ; c'était la pierre du couronnement. Pendant toute la cérémonie le futur monarque se tenait debout sur cette pierre ; il y montait prince, il en descendait roi. On lui mettait le diadème en tête, et alors, la main étendue sur le livre des Évangiles, il jurait, devant les grands et devant le peuple, d'obéir aux lois du royaume.

Cette pierre angulaire de l'Écosse, sur laquelle reposaient tant d'espérances, fut enlevée de Dun Staffnage et déposée d'abord à Scone, qui fut aussi le palais des rois ; Édouard le Confesseur l'emporta enfin en Angleterre. Nous l'avons retrouvée à Westminster. Nous eussions préféré la voir dans quelque vaste hall de Dun Staffnage, avec tout le cortège de ses longs souvenirs. A Westminster, les Anglais ont cru bien faire en la montant en fauteuil. Les rois féodaux se tenaient debout, puissants au faîte d'un monde puissant : les rois constitutionnels doivent s'asseoir pour ne pas tomber.

Pendant que nous visitons, dans la chapelle d'Henri VII, la châsse de saint Édouard, une jeune miss s'élança vers la pierre sacrée de Dun Staffnage, et installa, rose et souriante, la royauté de ses seize ans dans le vénérable fauteuil.

— Ah ! fit le père, very pretty Vittoria ! trouvez-vous pas que le trône lui va bien ? — Non, répondit un courtisan, c'est elle qui va bien au trône...

Voilà un mot qu'on n'eût jamais osé dire entre les murs de Dun Staffnage.

A côté du château, sombre, austère et hautain, plein de menaces et de fierté, s'élève une petite chapelle, où s'épanouit, en ses chastes grâces et en ses mystiques recherches, cette belle et sainte architecture du XIII^e siècle, qui semble ne toucher la terre que pour s'élancer vers les cieux. — Ce siècle des grandes idées et des grandes choses, quand il bâtissait pour l'homme, se contentait d'élever de larges et puissantes assises, derrière lesquelles il fallait parfois abriter sa fortune et sa vie ; mais quand il était l'architecte de Dieu, il trouvait des élans, des inspirations et une poésie que la pierre n'avait pas rencontrées avant lui, et qu'elle oublia depuis.

La chapelle n'a pas de toit : par un beau jour de soleil, la lumière qui tombe du ciel, abondante et pure, illumine les plus minces détails et met dans un relief merveilleux la recherche et le fini de ces artistes inconnus — tant ils étaient modestes — qui cisaient une église comme un bijou.

On dit que plusieurs rois d'Écosse ont été inhumés dans cette chapelle. Il s'y trouve, en effet, quelques pierres tombales d'une forme incontestablement antique, mais sans inscriptions. Il y en a d'autres beaucoup plus modernes, mais avec inscriptions. — La modestie devient rare, même chez les morts.

Les ruines de la chapelle sont maintenant habitées par le plus indiscret de tous les échos. Toute parole prononcée sur les rochers voisins est répétée avec une redoutable fidélité. Il entend tout et redit tout. Heureusement qu'il ne se souvient pas.

On a placé sur les murs de Dun Staffnage deux canons espagnols, retirés du détroit de Mull, où s'était perdu un des vaisseaux de cette invincible Armada, que Philippe II avait eu tant de raison d'envoyer combattre les hommes et pas les éléments. Des canons sur des citadelles du XIII^e siècle, c'est un anachronisme dont on fait un ornement.

En regagnant Oban, je me suis plus d'une fois retourné vers Dun Staffnage, que, sans nul doute, je ne dois plus revoir. — Au moment où j'allais le perdre pour toujours, au détour de la route, il m'a semblé, — comme tout ce que nous quittons, ou tout ce qui nous quitte, — plus poétique et plus beau.

Il s'élevait au-dessus des eaux vertes du loch Elive, qui semblaient dormir à son ombre. De l'autre côté du lac, et comme fond de ce tableau, sur lequel le dun se découpait hardiment, la baie et le promontoire d'Ardnamucknish (il ne faut pas épeler ces fantastiques consonnes) couronné de belles forêts, et, sur les derniers plans, les collines nues de Morven, qu'habite encore la mémoire retrouvée d'Ossian.

XI

UN DIMANCHE A OBAN.

Il est bon de passer un dimanche à Oban. La religion d'un peuple est peut-être ce qu'il y a de plus curieux dans ses mœurs. Pour moi, j'étudie toujours avec soin, partout, et sous toutes ses formes, le commerce de l'homme avec Dieu. « Dis-moi comment tu pries et je te dirai ce que tu es ! » Ces choses surnaturelles, qui semblent en dehors de la vie, ont sur la

vie même la plus grande influence et la plus directe. Le monde, sans qu'il s'en doute, est encore conduit par les mystiques.

Les Highlanders ont un sentiment religieux très-profond. Ce sont des croyants dans toute la force de la parole. Seulement ils se font à eux-mêmes leur religion, ce qui est toujours plus commode. Ils ont plus de sectes aujourd'hui qu'ils n'avaient de clans autrefois. C'est une curieuse histoire que celle des déviations de la foi primitive dans une nation. Voici comment les choses se passèrent en Écosse.

Les habitants des basses terres qui parlent anglais, pour leur malheur, et chez qui des prédicateurs habiles et violents — rare et terrible assemblage de qualités opposées pour perdre l'âme des peuples — se livraient à d'incessantes controverses, adoptèrent tout de suite les idées de la Réforme. — Ce fut l'enthousiasme de l'abjuration.

Les Highlanders sauvèrent leur foi, à force d'ignorance ; ils ne comprenaient pas les arguments des adversaires — c'était la foi du charbonnier. — Ils gardèrent ainsi une fidélité sans mérite à la croyance de leurs pères ; ils n'avaient pas les honneurs de la tentation. Quand ils furent tentés, ils succombèrent ; ils étaient si peu défendus !

L'Église d'Écosse avait une organisation toute particulière : dans les premiers temps elle était surtout monastique. Il n'y avait pas de curés, il n'y avait que des missionnaires. L'Écosse n'avait alors d'autres pasteurs que les ermites, vivant au fond des déserts, dont ils sortaient à certains jours, pour apporter au peuple, qui les attendait, la bonne nouvelle de l'Évangile : les traditions gaéliques, recueillies de la bouche des vieillards font de ces missionnaires le plus touchant éloge. Ils ne paraissaient au milieu des hommes que pour gagner des âmes à Dieu, prêchant plus encore par leurs exemples que par leurs paroles, éloquents par la simplicité de leurs manières, de leurs gestes et de leur maintien, faisant du bien à tous, sans attendre de récompense, étrangers à la cabale et l'intrigue, — de vrais moines — humbles, retirés du monde, zélés, pauvres et chastes ; pour tout dire, en un mot : des saints !

L'Église d'Écosse procédait directement de l'Église d'Orient.

Au XII^e siècle, tout l'Occident s'inclina volontairement devant le siège de saint Pierre — un trône aujourd'hui ! — Il y avait déjà, il y eut plus encore, des érections régulières d'évêchés, sous l'autorité de la couronne. Les Highlands et les îles furent divisés en diocèses, — les diocèses furent subdivisés en paroisses, — qui embrassaient dans leur circonscription

d'immenses territoires ; il y a maintenant encore des paroisses de cinquante milles d'étendue. Des corporations de Frères prêcheurs parcouraient le pays en l'instruisant.

Quand la Réforme eut séduit l'Angleterre et la partie puissante et régnante de l'Écosse, un épiscopat nouveau se partagea les sièges et les revenus des Highlands ; mais le troupeau ne venait pas à ces nouveaux pasteurs ; il s'était dispersé : on avait détruit les couvents et chassé les moines... Cette foi ignorante et abandonnée se corrompt ; l'individualisme pénétra la croyance de l'Écosse. La foi est le plus mobile des sentiments humains : il lui faut une règle toujours présente, tenue d'une main ferme, à laquelle elle puisse se mesurer et se rapporter sans cesse.

Plus tard, de grands sacrifices furent faits par les réformistes : les menaces, les promesses, l'argent, tout fut employé... On enleva de jeunes Gaëls, on les instruisit dans les doctrines de la Réforme, — doctrines flatteuses, qui trouvent un auxiliaire dans nos passions les plus tyranniques, — et on renvoya dans ses foyers cette jeunesse séduite, avec de pleins pouvoirs, et l'ordre de faire des conversions. Enfin, après mille essais infructueux et des efforts sans cesse répétés, on enleva à la foi catholique les trois quarts des Highlands.

Cependant l'Église réformée s'est divisée en plusieurs troncs et en beaucoup de rameaux. On forme une religion avec la plus grande facilité. Il n'y a qu'un inconvénient : le Gouvernement ne paye pas, ou plutôt il ne paye qu'une seule religion : celle dont la reine est le pape. Parfois, de très-petites agglomérations d'individus sont partagées en plusieurs communions, qui vivent l'une à côté de l'autre en bonne intelligence, se servant du même temple, chacune à son tour, pour des cultes divers. Heureux encore quand il y a un temple ! Très-souvent l'office se fait en plein air, et sous le ciel : le ciel inclément de l'Écosse ! On ne peut pas avoir un prêtre dans chaque paroisse et pour chaque secte. On a donc recours, comme autrefois, à des prêtres voyageurs, qui circulent dans le pays, courant après leurs fidèles, qui courent après eux... Il y a du mérite des deux côtés, et on ne sait pas à quoi l'on s'expose pour aller entendre ou pour aller faire un sermon : ce sont des montagnes à franchir, des lacs à passer, à travers toutes les intempéries des saisons et tous les caprices des éléments.

L'heure et le lieu ont été indiqués d'avance ; ni prêtre, ni fidèle ne veulent manquer au rendez-vous. — On arrive : c'est au bord d'un lac, au pied d'un rocher, à l'entrée d'une forêt ; une pierre sert de tribune sacrée, un

mouvement de terrain marque l'enceinte du temple, — on se presse autour du ministre, — la bise aiguë siffle et passe entre les rangs des fidèles, la pluie fouette l'orateur au visage... Qu'importe !... il s'inspire de son auditoire, il s'excite de son sujet, il parle, il est éloquent, il est persuasif, il est entraînant... Mais il se hâte, car le soleil descend déjà là bas derrière les sapins, et il a promis de parler encore le soir même à quatre milles plus loin : il y a entre lui et son prochain sermon un lac et deux fleuves.

Nous pûmes assister, tout près d'Oban, à un de ces sermons sur la montagne. C'était un de ces prédicateurs en renom, dont le peuple suit les pas : pour l'entendre, on était accouru de toutes parts, — il y avait foule, — une de ces foules sympathiques, qui vous chargent de l'électricité de leur regard, vous pénètrent du magnétisme de leur pensée, et vous font éloquent malgré vous, — car on parle comme on est écouté, et c'est toujours l'auditoire qui fait l'orateur. Il faut bien en convenir, il y a parfois dans ces sites grandioses et majestueux une souveraine préparation aux grandes paroles et aux grandes pensées. — Ces échos ne voudraient pas redire le son d'une âme vulgaire.

Les Gaëls aiment beaucoup ce culte à l'air libre ; ils sont toujours les fils de ces Gaulois qui ne voulaient pas enfermer Dieu — l'Infini — dans les murailles d'un temple, bâti par la main des hommes.

Chaque année, au printemps nouveau, une cérémonie touchante, la Pâque sainte, rassemble parfois trois ou quatre mille personnes dans un glen profond ; le banquet mystique est préparé ; — les espèces consacrées, — pain de l'alliance et de la fraternité, vrai pain de la communion, — circulent entre les rangs pressés. — Chacun reçoit ainsi le sacrement de ses propres mains, sous les voûtes du ciel, au milieu des splendeurs et des fêtes de la nature rajeunie, qui semble ressusciter avec le Christ !

On a bien choisi, dans le voisinage d'Oban, le site consacré à la prédication et à la prière. C'est un glen de médiocre grandeur, qui s'ouvre vers l'Ouest. Tout près — mais à ses pieds, et comme un emblème de la terre qu'on dédaigne pour le ciel — on aperçoit les maisons blanches de la petite ville ; plus loin, à droite, Dunolly, un vieux château et de grandes ruines ; à gauche, l'île de Kerréra — une solitude, — et plus loin la mer — l'Océan orageux, et ces Hébrides sans nombre, semées sur les flots, comme les étoiles dans les cieux.

Cependant les fidèles, que n'appelle le tintement d'aucune cloche, accourent de toutes parts ; ils se hâtent ; ils veulent être présents à l'heure

dite : ils savent que le prédicateur ne peut pas attendre. Ils se rangent par groupes, par familles, comme ils peuvent, et le plus près possible du ministre. Des pierres, irrégulièrement rangées, leur servent de bancs ; une pierre plus haute indique le pupitre et la chaire.

L'office commença.

Un chœur de voix sonores, au timbre puissant, entonna le chant des Psaumes, traduits dans cette langue à la fois gutturale et musicale, comme l'allemand. J'avais eu soin de me mettre à distance, pour jouir de l'effet d'ensemble. Je crois que cette précaution était sage.

— Je me rapprochai pour le sermon — si j'en puis juger par l'impression produite sur l'auditoire, le prédicateur était éloquent : il avait du moins, s'il faut en croire Démosthène, les trois premières qualités de l'orateur : l'action, l'action, et encore l'action !

C'était une fougue, une véhémence, un emportement, que rien n'arrêtait — les phrases se culbutaient et tombaient les unes sur les autres : c'était le torrent, — c'était l'avalanche ! — la foule était subjuguée.

Ce missionnaire, dont je n'ai pas su le nom, avait toutes les qualités du genre : une stature puissante et carrée, et cette force d'athlète qu'il faut pouvoir mettre au service d'une éloquence destinée à parler à un peuple debout, au bord des fleuves, dans les vallées et sur le rivage des mers : une éloquence, qui lutte au besoin avec la nature : c'était un Hercule ; mais cet Hercule, habile à bien dire, dont parlent les anciens, et qu'ils représentaient comme entraînant les cœurs avec les chaînes d'or qui sortaient de sa bouche. C'est ainsi que j'imagine O'Connell — géant par la taille comme par la pensée, peuple par la parole comme par le cœur. — C'était la même tête puissante, la même poitrine large, le même œil, — petit, vif et perçant, — c'était sans doute la même diction, pleine de passions et d'images. — Il ne parlait pas : il tonnait.

Cependant une émotion intérieure amollissait parfois sa voix et donnait je ne sais quoi de tendre à sa rudesse même ; il était maître des sanglots et des larmes : il les retenait et les déchaînait à son gré. Jamais, dans l'église sentimentale de Notre-Dame-de-Lorette, jamais prédicateur à la mode ne gouverna plus absolument une assistance de femmes choisies. J'admirais les attitudes diverses par lesquelles chacun témoignait sa profonde attention et ses émotions intérieures.

Les uns se tenaient immobiles comme des statues du silence ; les autres, le front incliné jusqu'à terre, se frappaient douloureusement la poitrine ;

quelquefois, pour écouter dans un calme plus recueilli, ils se détournèrent de l'orateur, confessant ainsi que c'était trop pour eux de le voir et de l'entendre.

Cependant, comme pour compléter ce rustique tableau — les taureaux noirs se tenaient à quelque distance, étonnés, immobiles ; et au milieu des fidèles, quelques enfants, échappés aux bras de leurs mères, jouaient silencieusement avec leurs brebis et leurs chèvres, pressant les mamelles fécondes, ou passant leurs petites mains dans les blanches et molles toisons.

Il n'y a pas d'église catholique à Oban. J'entendis une messe de rencontre dans le salon d'une auberge. Une pieuse princesse emportait dans son exil les reliques des saints et l'autel du Dieu de sa patrie. Je me rappelai, en priant près d'elle et pour elle, dans une langue qui était la nôtre, sur une terre lointaine, les harpes d'Israël suspendues aux saules de l'Euphrate, et les Psaumes de Jérusalem, chantés au bord des fleuves de Babylone.

Il me restait une après-midi de dimanche, tout inoccupée. — J'avais vu tout ce qu'on peut voir autour d'Oban, et, pour remplir les dernières heures du jour, je pris une barque et je franchis,

Cum placidum ventis staret mare,

le petit détroit qui sépare l'île de Kerréra de la terre ferme, — pas un souffle de vent, la mer était calme, unie comme une glace. — Au milieu du chenal, un croiseur anglais en observation (il n'avait pas l'air de regarder, c'est la meilleure manière de voir) se tenait immobile, comme un navire enchanté. Je pris terre dans la cour d'une ferme, qui descendait jusqu'au rivage. J'y trouvai cinq à six femmes et quelques enfants rangés autour d'une vénérable matrone, assise devant la porte et lisant la Bible à haute voix. Il n'y a pas d'église à Kerréra : on se sanctifie en famille et comme on peut. « Quand deux ou trois d'entre vous seront rassemblés en mon nom, je serai au milieu d'eux, » dit le Christ.

Kerréra est un banc de rochers long et étroit. L'île est aride et coupée de montagnes. Cependant on trouve sur les versants de l'est quelques glens assez cultivés et d'une fertilité tolérable. Je n'ai vu ni orge ni froment, mais

seulement des pâturages et des champs de pommes de terre : assez pour nourrir les sobres Highlanders et leurs troupeaux. Kerréra est fort humide ; on trouve de l'eau partout. Il y a des marécages jusque sur les hauteurs. On fait jaillir un ruisseau d'un coup de talon. J'ai vu des cascades s'élançant des roches, avec un jet intermittent, et comme d'une artère fiévreuse. Elles n'avaient pas le temps de tomber jusqu'à terre ; le vent qui fouettait leur chute, les dispersait en poussière humide. Je ne passai qu'une heure dans l'île. J'avais seulement voulu saluer de loin la terre trois fois bénie de cette noble Irlande, belle, chrétienne et persécutée, et découvrir par avance les profondeurs du canal calédonien dans lequel je devais entrer le lendemain.

XII

D'OBAN A INVERNESS.

Je ne connais en Europe que le parcours du Rhin, de Mayence à Cologne, qui se puisse comparer, pour la grandeur et la variété des sites, au trajet du steamer qui va d'Oban à Inverness.

Une série de lacs et de bassins réunit l'océan Atlantique et la mer d'Allemagne : l'ensemble de cette grande ligne, travail cyclopéen, dont le bruit troubla longtemps et dont le résultat surprend encore aujourd'hui l'Europe, s'appelle le canal Calédonien.

La nature en avait donné le plan ; elle semblait elle-même indiquer le tracé des ingénieurs ; les Anglais ont travaillé sous ses ordres. Une suite de lacs sillonnait l'Écosse du sud-ouest au nord-est, séparés seulement par des isthmes étroits : on les a coupés et le canal a été fait.

Ces lacs occupent le fond du glen Mor-Na-Albin : le plus grand glen d'Écosse. — D'autres glens, perpendiculaires à celui-ci, viennent y aboutir, comme de petites rivières se jettent dans un fleuve. Tous ces glens étroits sont séparés par de hautes montagnes qui hérissent de leurs escarpements et de leurs précipices les bords du canal Calédonien. Le canal a été assez profondément creusé pour laisser passer des frégates armées en guerre, dont les voiles effleurent des forêts. On évite ainsi la pointe dangereuse de Sutherland et les tempêtes du cap Wrath : le cap de la colère ! Le loch

Lynnhe, large comme une mer, avec ses îles grandes comme des continents, semble avoir été placé là comme la majestueuse entrée du canal.

Lorsque enfin le lac se rétrécit assez pour qu'on puisse apercevoir les deux rivages à la fois, on est frappé de leur contraste. A gauche, c'est une série de montagnes abruptes et déchirées ; à droite, ce sont des bords égaux, festonnés et brodés à jour par mille petits golfes capricieux. Au sommet de chaque montagne, au fond de chaque baie, à la pointe de chaque promontoire, on aperçoit les ruines d'un château fort, ou la maison de plaisance de quelque laird, entourée d'un parc verdoyant et de jardins exotiques — luxe rare en Écosse. — Mais rien ne manque aux rives de ce lac heureux, pas même, de temps en temps, un lambeau de forêt, perdu dans les nuages.

A l'extrémité du lac s'élève le Fort-William, qui a imposé son nom à un petit village voisin, qu'on appelait autrefois tout simplement Maryburg. — Il avait été bâti en souvenir d'une reine qui avait déjeuné là. — Carlsrhue n'a-t-il pas immortalisé la place où un prince avait daigné dormir ?

Maryburg est du reste un village assez indifférent quand il n'a pas une reine à déjeuner : il ne connaît de la civilisation que la fumée des steamers d'Oban à Inverness. Le fort a une poignée d'hommes pour garnison, mais ces hommes portent des habits rouges : c'est assez. Ce fort n'a du reste aucun caractère, ni comme ouvrage d'art, ni comme ouvrage de guerre. Les montagnes voisines l'écraseraient, rien qu'en se laissant tomber sur lui. Il ne résisterait à aucune artillerie. On l'avait bâti pour tenir en échec la fidélité douteuse des montagnards, lors des voyages du Prétendant... en temps prohibé.

Le village de Maryburg (prononcez Fort-William) est composé d'une seule rue étroite, longeant le lac, et lui tournant le dos ; les fenêtres aiment mieux regarder chez les voisins que de s'ouvrir sur de purs et lointains horizons. Je m'aperçois que je faisais tort à ce village : c'est une petite ville ! Décidément, Fort-William est la plus ennuyeuse chose du monde, sans caractère, sans cachet, comme on dit maintenant ; il a pourtant une succursale de la Banque et un substitut du shériff ; mais on trouve généralement que ces deux choses ne suffisent pas à l'agrément d'un pays. — Fort-William, qui a tous les malheurs à la fois, sert d'entrepôt aux marchands de laine de Liverpool, qui sont peu propres, il faut bien l'avouer, à former l'esprit et le cœur des populations.

Quand on sort du village, — et il faut se dépêcher d'en sortir, — on se trouve au milieu d'un splendide paysage, dont on ne se doutait pas, grâce à l'habile disposition des fenêtres, qu'on a eu la précaution de tourner du côté où il n'y a rien à voir.

La plus grande magnificence de ce paysage, c'est le Ben-Nevis, « la montagne qui baise les nuages, » disent les Gaëls, qui disent toujours bien.

Le Ben-Nevis eut Longtemps la gloire de passer pour le plus haut sommet des Trois-Royaumes. — C'était une réputation incontestée. — Hélas ! à quoi tient la gloire des montagnes ! Voilà qu'on assure maintenant qu'il y a dans le comté d'Aberdeen un pic, — le pie de... — un nom difficile à prononcer et impossible à écrire, — que la nature a gratifié d'une centaine de mètres d'élévation en plus... Le Ben-Nevis est vaincu... Depuis cette affreuse découverte, les Anglais ne le regardent plus, ils le méprisent, ils le haïssent, ils lui en veulent des erreurs de leur admiration, — comme si c'était sa faute ! Heureusement que le Ben-Nevis n'est pas philosophe : il méprise la vaine gloire. D'ailleurs les montagnes se consolent de tout.

Un des mérites de ce ben c'est d'être complètement isolé. — Un long ravin circule à l'entour, comme un fossé autour d'une citadelle, et le sépare du reste du monde : on n'en juge que mieux sa masse imposante.

J'ai eu le bonheur de visiter le ben, par une des plus belles journées que j'aie vues en Écosse : le ciel était presque bleu !

Quand on a dépassé la dernière maison du village, l'horizon s'ouvre tout à coup : — c'est un lever de rideau ; le ben apparaît à quelques milles devant vous. Une route unie, bordée de gazons, et qui suit tous les détours de la rivière Nevis, vous conduit à l'entrée du glen, auquel il a donné son nom. On pénètre dans ce glen, par un petit bois de chênes, de saules et de bouleaux. La rivière passe au milieu du bois, étendant sur un lit de cailloux noirs sa nappe large et mince. On se trouve bientôt dans une charmante vallée, ouverte au midi et fermée au nord, et semée partout de gros buissons de roses sauvages. J'aime beaucoup ces bosquets de roses-églantines. — Ils ne valent pas sans doute les jardins odorants de Pœstum, qui fleurissent deux fois l'an :

BIFERI ROSARIA POESTI ;

mais ils ont, à mes yeux, je ne sais quel charme agreste et naïf... le parfum m'en revient avec le souvenir.

Ces églantines dont les amours ont les brises de la montagne pour confidentes, et les vents du ciel pour messagers, se reproduisent — tout en restant sauvages — en des variétés sans fin : on retrouve là toutes les roses primitives que la nature fait naître, en se jouant, sans le secours de l'homme : et ces larges roses épanouies, toujours prêtes à s'effeuiller, qu'on prendrait de loin pour des étoiles d'argent, dans les sombres massifs, et ces roses timides qui semblent se refermer sur elles-mêmes, comme pour cacher leurs trésors et leur sein ; et celles qui s'entr'ouvrent à demi, pour recevoir la rosée, comme des calices d'or. Il y a autant de nuances que de formes... depuis la blancheur la plus immaculée jusqu'au pourpre le plus ardent. Il ne manque à la collection que la rose sans épines, qu'on ne trouve pas même au désert.

Le caractère particulier du glen Nevis, c'est la majesté calme ; il n'a rien de brusque, de heurté, de tourmenté, comme la plupart des sites célèbres de l'Écosse. Les mouvements du terrain ont un je ne sais quoi de paisible et de lent — qu'on retrouve toujours dans les natures de géant. — Les géants sont toujours calmes. Ici les ondulations se prolongent ; les courbes semblent appartenir à des ellipses sans fin ; ce ne sont plus les convulsions du chaos et les bouillonnements d'une terre en fusion ; c'est la formation d'une époque apaisée, c'est le sol rassis et la colline arrondie.

L'isolement de la montagne et la largeur de la vallée qui l'entoure permettent de découvrir toutes les formes et d'observer tous les aspects du Ben-Nevis.

Le Ben-Nevis, au lieu de se hérissier de pics et de se déchirer en crevasses, s'aplanit au contraire en une vaste surface, insensiblement inclinée. C'est une forme qu'on trouve assez rarement dans les montagnes, qui présentent, en général, à leur sommet des saillies brusques, des escarpements et des précipices abruptes. Mais cette simplicité même et cette lenteur paresseuse dans les plans supérieurs du Ben-Nevis s'harmonisent merveilleusement bien avec sa masse et son ampleur.

La façade du nord, — j'en parle comme d'un monument, — et n'est-ce pas un monument, en effet, qui a eu la nature pour souverain architecte ? — la façade du nord se compose de deux immenses terrasses superposées. Au milieu de la première, j'ai rencontré un de ces jolis petits lacs de

montagnes, que les Écossais appellent tarn. Je ne connais rien de plus calme, de plus recueilli que ces lacs, placés au-dessus des orages, et qu'aucune tempête n'a jamais émus : fidèle image, image heureuse, de ces douces affections de la famille, inaltérables et profondes, sans palpitations, mais sans trouble — une tendresse de mère — une amitié de sœur, toujours prête à vous recevoir, à tous vos retours, dans un sein paisible et reposé.

Jusqu'au lac, le Ben est couvert d'une mousse verte, dont la nuance tendre repose agréablement la vue. A partir du lac, la végétation cesse ; on ne voit plus que d'énormes masses de granit, auxquelles se mêlent par intervalles des blocs de porphyre. Au nord, la montagne présente une tranche presque verticale ; son front est couronné d'un diadème de glace, dont aucun soleil n'a pu fondre les diamants étincelants. Au-dessous, le ravin est tapissé d'une épaisse couche de neige, qui se renouvelle tous les hivers.

Les Gaëls, que le Ben-Nevis a toujours beaucoup préoccupés, assurent qu'aux longs jours de juin, celui qui gravit les dernières cimes voit le soleil accomplir sa course entière autour du globe, sans le perdre de vue un seul instant pendant les vingt-quatre heures qu'il consacre à ce long voyage.

Je suis arrivé trop tard en Écosse pour vérifier ce fait. Juin était fini depuis longtemps..

Ce que j'ai pu voir, même en septembre, du sommet du Ben-Nevis, c'était toute l'Écosse à mes pieds : les plateaux verdoyants, les pics qui attirent la foudre et les précipices béants qui attirent le voyageur ; les fleuves rampant dans la plaine, serpents qui déroulent leurs anneaux d'argent, et les deux Océans, limites de l'horizon, que partage la pointe furieuse du duché de Sutherland : le cap de la Colère.

Les Alpes elles-mêmes ont-elles un plus magnifique spectacle ?

Les touristes qui savent vraiment voyager (espèce plus rare qu'on ne le pense) font souvent l'ascension du Ben-Nevis pendant la nuit, pour voir, le lendemain, un lever de soleil dans la montagne. Mais souvent aussi le soleil se lève dans le brouillard, ou même oublie de se lever... Et on a passé pour rien une nuit grise, entre un plaid et un montagnard.

Il n'est pas besoin d'avoir des yeux de géologue pour découvrir les formations successives et les diverses couches superposées du Ben-Nevis. On aperçoit facilement trois grandes zones de rochers. Le schiste et le mica, la lave granitique des volcans, et de sombres blocs de porphyre, veinés de

larges sillons verts. Tout cela dans une symétrie d'un arrangement grandiose.

Le glen Nevis semble participer au calme et à la sérénité du Ben. On dirait une série de vallons, formés par les vastes mouvements de terrain, qui ont soulevé la montagne. Cependant, de tous côtés, cette montagne se recule complaisamment, pour laisser aux vallées l'espace, l'air et la lumière.

Je ne me suis jamais trouvé au milieu d'un plus profond silence de toute la nature. Chez nous, même à l'heure accablante de midi, dans nos plus beaux jours, au plus profond de nos forêts, il y a toujours je ne sais quel bruissement d'herbe qui pousse, quel bourdonnement d'insectes qui voltigent et quel frémissement de feuilles qui tremblent ou qui tombent. Ici vous n'entendez ni l'insecte, ni la feuille, ni le brin d'herbe... Vous n'entendez même point — ce que l'homme entend partout, — le bruit de vos pas, qui s'endort assoupi dans la mousse épaisse.

Comme je sortais du glen, au détour d'un sentier assez brusque, un faux mouvement fit perdre l'équilibre à mon chapeau, qui tomba ; il roula de roches en roches, à quelques centaines de pas. Un jeune homme qui lisait au-dessous de moi dans la montagne, l'arrêta charitablement, du bout de son bâton. Cependant, je m'étais précipité à la poursuite du fugitif, qui m'eût peut-être mené loin sans cette heureuse intervention : le bâton l'avait cloué au sol. Quand j'arrivai près de lui, le jeune homme se baissa pour relever le chapeau ; en se baissant, il laissa lui-même tomber son livre. Je ne voulais pas être en reste de politesse, je me précipitai vers le livre.

Il me présenta le chapeau, je lui présentai le livre.

— Votre chapeau est bien léger.

— Et votre livre bien lourd.

— C'est Duns Scott.

— Oh alors !... Mais, poursuivis-je en souriant, permettez-moi de m'étonner, non pas du choix de vos lectures... de ce côté-là je ne m'étonne plus de rien... mais au moins du lieu où vous venez les faire... Ici je ne lis qu'Ossian.

— Moi, dit-il, je ne le lis pas... parce que je le sais par cœur. Et il récita avec un sentiment exquis la magnifique apostrophe au soleil, digne d'Homère ou de Byron.

« O toi, qui passes là-haut, rond comme le bouclier de mes pères, — d'où viennent tes rayons, ô soleil ! d'où ton éternelle lumière ? Tu t'avances dans

ta beauté terrible ; les étoiles se cachent dans le ciel ; la lune, froide et pâle, tombe dans les vagues de l'ouest. Toi, toi seul, tu marches toujours ! Qui pourrait être le compagnon de ta course ? Le chêne des montagnes est renversé ; elles-mêmes, les montagnes, sentent le déclin des années ; l'Océan s'élève et s'abaisse tour à tour, la lune se perd dans le ciel ; mais toi, tu es toujours le même, te réjouissant dans ta course radieuse. Quand la tempête obscurcit le monde, quand le tonnerre roule, quand l'éclair sillonne le ciel, tu apparais, dans ton éclat, derrière les nuages, et tu ris de la tempête.

« Mais pour Ossian, c'est en vain que tu apparais ; il ne voit plus tes rayons, soit que tes cheveux d'or flottent sur les nuages de l'Orient, ou que tu trembles aux portes de l'Occident... Mais, comme moi, peut-être ne dureras-tu qu'une saison ! Tes années auront une fin. Tu t'endormiras dans tes nuages, insensible à la voix du matin. Triomphe, maintenant, ô soleil ! dans la force de tes années. La vieillesse est sombre, elle n'est point aimable. Elle est comme l'incertaine lumière de la lune, quand elle brille à travers les nuages déchirés, et que le brouillard est sur la colline. Le souffle du nord passe sur la plaine, et le pèlerin s'arrête au milieu de son voyage ! »

Le jeune homme fit comme le voyageur d'Ossian, il s'arrêta.

« Voilà une belle citation, lui dis-je, elle vient à propos, par ce beau jour : Ossian aimait le soleil, — et vous aussi !

— Oh ! répondit-il en regardant le ciel, ce n'est pas de ce soleil-là que j'invoque maintenant les rayons.

— Monsieur, lui dis-je alors, votre conversation m'intéresse infiniment, et si vous allez à Fort-William, où je retourne moi-même, ce me sera un grand honneur de jouir de votre compagnie.

— Monsieur, vous me comblez.

— Monsieur, le Ben-Nevis fait excuser bien des choses : permettez, malgré l'usage, que je me présente moi-même. »

Nous échangeâmes nos cartes. Je lus sur celle qui m'était offerte : Peter Mac G, student to divinity (étudiant en divinité). Nous dirions en théologie. Peter Mac G est ce que nous appelons chez nous, en langage vulgaire, un séminariste.

J'aurais dû m'en douter.

Mon étudiant parcourait la montagne dans le costume qu'il eût pris pour aller entendre son professeur à l'université d'Édimbourg, habillé de noir et cravaté de blanc, comme un clergyman anglais. C'était un beau jeune

homme, de vingt-cinq à vingt-six ans, avec les façons du meilleur monde, et une heureuse physionomie, respirant l'enthousiasme du bien. J'ai rarement entendu une voix anglaise douée d'un timbre aussi pur et d'une douceur aussi pénétrante. — Décidément il faisait tort au Ben-Nevis. — Je regardais moins depuis que j'écoutais ; il possédait surtout l'art de la discussion. Je ne crois guère aux discussions qui convainquent ; les discussions enfonce les opinions de chacun plus avant dans sa cervelle, comme les marteaux chassent les clous dans les murailles. Mais avec mon étudiant, la discussion, toujours courtoise, ondoyante et un peu molle dans ses allures, sans jamais pourtant s'écarter du but, procédait par des insinuations habiles : elle avait des tours et des retours. Ce jeune homme, dont je voudrais pouvoir citer le nom, sera un jour le Fénelon de l'Angleterre : il aura le quiétisme du nôtre, il en aura la tendresse ; il en a déjà la grâce et l'onction.

Jamais le Christ n'a été mieux loué, ni par une parole plus convaincue, ni par une bouche plus enthousiaste... Je me rappellerai toujours de fort jolies choses sur l'amour divin, qui auraient été, je n'en doute pas, vivement goûtées par madame Guyon.

Nous rentrâmes à Fort-William en agitant la question de la foi sans les œuvres et des œuvres sans la foi.

Nous étions logés à la même enseigne. — J'espérais que mon nouveau compagnon aurait accepté la fortune d'un dîner de voyage, mais il resta toute l'après-midi dans sa chambre à méditer, et peut-être à prier.

Il ne descendit que vers le soir, pour me proposer fort civilement d'aller voir le glen par un effet de lune.

La nuit était digne de la journée. Une belle nuit de septembre, froide et pure, mais pleine d'étoiles, d'où tombait cette lumière pâle et bleue, la seule que connaissent les cieux du Nord.

« Monsieur, me dit mon étudiant, est-ce qu'il y a encore beaucoup de Jansénistes en France ?

— Monsieur, je n'en ai rencontré qu'un en ma vie : il est mort ; je crois que l'espèce en est perdue... Est-ce que vous aimez les roses sauvages, monsieur ?

— Beaucoup, monsieur. — Ce Jansénius, monsieur, était un fort galant homme et un grand évêque... Est-ce que vous l'auriez condamné ?

— Je ne l'aurais pas lu, monsieur.

— Eh ! monsieur, que lisez-vous donc ?

— Je voudrais lire l'avenir dans les étoiles. »

Ici mon théologien me regarda avec un sourire de douce pitié, puis il tomba dans une profonde méditation — sur les Cinq Propositions ; je me gardai bien de le troubler, et nous cheminâmes côte à côte, en silence.

Rien n'est solennel et mystérieux comme ces belles nuits dans les montagnes ; les pentes et les sommets se découpent en longues bandes tour à tour obscures ou lumineuses, mais toujours nettement tranchées : seules, les dernières cimes, que rien n'obscurcit, semblent émerger d'un abîme d'ombre et s'épanouir dans la pleine lumière ; les lignes du paysage ont je ne sais quoi de vague et d'incertain qui leur donne une grandeur inusitée : le fantastique prend la place du réel. Il est bon de voir ainsi quand on peut voir deux fois.

Nous nous assîmes, toujours silencieux, sur un quartier de roche tapissé de mousse, d'où nous dominions toute l'étendue du glen profond.

Un sapin nous couvrait de sa grande ombre ; la lune, au haut du ciel, noyait, de ses lueurs tremblantes et adoucies, tout notre horizon.

C'était un spectacle à contempler longtemps dans le recueillement de l'admiration ; mais j'avais compté sans mon hôte.

« Ainsi, monsieur, me dit-il d'une voix très-douce, vous croyez pouvoir affirmer qu'au point de vue catholique, les Cinq Propositions de Jansé..... »

Il n'acheva pas : le formidable

Ton ton, ton taine, ton ton

d'un cor de chasse, qui éclatait au-dessus de nos têtes, emporta la phrase dans une fanfare ; tous les échos du voisinage, réveillés en sursaut, répétèrent :

Ton ton, ton taine, ton ton.

Les oreilles du Ben-Nevis ne s'étaient jamais trouvées à pareille fête.

Cependant les préludes cessèrent, et des airs de chasse, assez bien joués, ravirent, comme dirait Milton, le silence et la nuit. C'étaient des airs

français ! Dans le recueillement de cette solitude, dans le calme de ces montagnes et loin de la France, j'écoutais avidement quelques notes qui m'en rappelaient tous les souvenirs... On retrouve un pays dans une gamme. — Il y avait deux cors qui alternaient :

Amant alterna camænæ.

Le concert s'éloignait, se rapprochait tour à tour. Mon philosophe lui-même écoutait avec un plaisir visible. Il essaya bien une fois ou deux de placer une petite proposition : les reprises malencontreuses l'arrêtèrent toujours... Il se promit bien une revanche après le concert.

Les dernières notes s'éloignèrent dans les bois lointains, la lune descendit derrière le Ben-Nevis, et nous nous trouvâmes dans une obscurité presque complète ; par bonheur, mon jeune savant connaissait le glen comme son Évangile ; il me conduisait avec un zèle aimable, marchant le premier et me montrant les bons endroits. Il est vrai qu'il ne laissa point passer une aussi heureuse occasion de m'entreprendre à l'occasion de quelques superstitions papistes, sur lesquelles il était bien aise d'avoir mon avis... Quand je me sentais serré d'un peu trop près, j'avais la ressource d'un faux pas ; mon adversaire courtois laissait aussitôt son argument pour prendre mon bras, et me remettre dans mon chemin. — C'était abandonner la foi pour la charité. — Il m'eût volontiers, comme le bon pasteur, rapporté au bercail sur ses épaules : il eût cru porter la brebis égarée.

Cependant l'hôtel était en émoi... les domestiques couraient effarés, le landlord contenait son indignation, par respect pour sa dignité personnelle... Mais on voyait qu'il avait envie de se fâcher... Les femmes effrayées et curieuses se tenaient immobiles sur le seuil de leur appartement. — Le tumulte venait de la salle à manger.

« Vous n'entendez donc pas le français, disait une voix forte et sonore... je me tue de vous dire que je ne veux pas de hareng et que nous voulons une omelette au lard. Est-ce clair ? »

Ce n'était pas clair du tout pour le pauvre diable auquel s'adressait mon compatriote. Il se tenait debout, la serviette sous le bras, froid et convenable, mais indigné en dedans, comme il convient à un garçon bien

appris, que l'on troublât ainsi un hôtel décent, un hôtel de famille (family-hotel), où l'on avait reçu, l'après-midi même, lord et lady W... et leurs treize enfants, qui étaient couchés et qu'on allait réveiller.

Le garçon répétait toujours : Very good herreng... very fresh !

Deux autres jeunes gens, assis sur un canapé, semblaient prendre le plus grand plaisir à cette scène, qui devenait infiniment trop prolongée ; je m'empressai d'offrir ma médiation, qui fut très-cordialement acceptée de part et d'autre. Je traduisis les ordres et les réponses, et je commandai trois soupers différents. Cependant la joie d'un compatriote retrouvé les rendait fort communicatifs, je sus bientôt de leur histoire tout ce que j'en voulais savoir et même davantage.

C'étaient trois ambassadeurs du commerce : ce que l'on appelle en prose des commis-voyageurs, — type immortel maintenant, comme une page de Balzac ; — leurs patrons les avaient envoyés étudier sur place les produits de l'industrie anglaise. — Emportés par leur zèle, ils avaient voulu faire des études comparées, et ils venaient visiter l'Écosse.

L'Écosse ! beau pays ! Nous le verrons en trois jours, dit le plus jeune, — hier Edimbourg ; — aujourd'hui Ben-Nevis, — demain Glasgow, — après demain Londres. Voilà comme je voyage, moi !

— C'est rapide.

— Et complet ! Suivez-moi...

— Vous allez si vite !

— Suivez mon raisonnement alors : Edimbourg, c'est l'aristocratie ; Ben-Nevis, c'est le paysan, le peuple. — Glasgow, c'est la bourgeoisie, le commerce..... Eh bien ! l'aristocratie, la bourgeoisie et le peuple, n'est-ce pas toute une nation, et n'aurai-je pas tout vu ?

— Parfait ! s'écrièrent les deux autres, nous aurons vu l'Écosse en trois jours, — c'est un tour en Écosse !

— Que nous jouons à notre patron, reprit un autre.

Les ambassadeurs du commerce se permettent de temps en temps le calembour.

— Et qu'alliez-vous étudier, à cette heure, dans le Ben-Nevis ? — Les échos ? dis-je en montrant le cor de chasse.

— Non ! nous y allons ce soir pour être tout juste arrivés demain matin.

— Ah !

— Nous voulions voir lever l'aurore.

— Comme des gens qui ont toujours été vertueux !

— Ho ! very strange ! murmura le théologien, qui comprenait un peu le français.

— D'ailleurs, reprit l'autre, c'était écrit sur mon agenda. Regardez !
« Voir lever le soleil, sur le Ben-Nevis. »

— Et vous voilà revenus ?

— Oui. Nous nous sommes aperçus que nous avions oublié de souper.

— C'était grave ! Allez-vous retourner ?

— A quoi bon ?... nous y sommes allés : cela suffit... le soleil se lèvera bien sans nous.

— Ho ! very strange ! very strange ! murmurait toujours mon étudiant.

XIV

Le lendemain, perché entre deux grosses Allemandes « qui foulaient foir l'Égose, » sur la banquette d'un coche modeste, je faisais mes adieux à Maryburg, encore endormi, qui se frottait les yeux. La dernière fenêtre du premier étage s'entr'ouvrit. J'aperçus une tête douce et souriante qui sortait d'une cravate blanche.

« Bon voyage ! me cria-t-on, bon voyage !

— Au revoir !

— Vous ne m'avez pas dit, continua mon jeune clerc (le lecteur l'a reconnu), ce que vous aviez à répondre à la quatrième proposition de Jansénius... J'ai trouvé un argument dans le chapitre 20, verset 4, de saint Paul à Timothée... Il y a là un texte formel... »

Le cocher, zélé presbytérien, grand amateur de théologie et qui avait reconnu un clergyman, crut que la discussion allait s'engager. — Les Écossais aiment beaucoup la discussion. — Il laissa tomber son fouet le long de son corps, et me regarda d'un air assez provoquant, qui me disait clairement : Qu'allez-vous répondre au verset 3 ?

— Eh bien ! John, vous voulez donc manquer le bateau ? s'écria le landlord en courroux, vous payerez l'amende.

C'était ma dernière épreuve ; je ne devais plus rencontrer mon très-aimable et très-redoutable adversaire.

Nous passâmes au pied du vieux château d'Inverlochy. C'était, disent les chroniques, le rendez-vous des rois Pictes, leur rond-point, quand ils venaient chasser les daims rouges, dans le glen Roy. C'est là, dit-on, que fut

signé le traité de paix d'Achaius et de Charlemagne. Je n'ai pu retrouver ce traité dans les archives de notre diplomatie.

Les environs d'Inverlochy sont célèbres par de grands massacres de clans et de grandes batailles de frères ennemis, où l'on tuait le plus de monde possible. Chaque année, dit-on, la première nuit de novembre, sombre veillée des trépassés, tous ces morts se relèvent... La longue file des pâles squelettes se presse autour des ruines d'Inverlochy, demandant des sépultures et des prières. Pas un Gaël n'oserait cette nuit là se hasarder dans les environs du château. Le reste de l'année, on n'y voit rien d'extraordinaire que des canons de bois qui font semblant de garder la citadelle.

Après une course de vingt minutes, nous arrivions à Bannavix. Le bateau était prêt ; il allait partir. Le capitaine se fâchait : ce Louis XIV des marins avait failli attendre.

Son bateau était un steamer de plaisance, aux bords plats — quelque chose comme une barque monstre ; — il ne sort jamais de son canal ; il n'a pas de tempêtes à braver. Il était pavoisé aux couleurs de tous les clans, dont nous allons traverser le territoire. C'était un entrain, une gaieté, une animation charmante. Tout l'arrière était occupé par des membres du parlement, des lords et des baronnets, graves écoliers en vacances, qui allaient ouvrir la chasse dans le Nord ; et, sur l'avant, les équipages, les chiens accouplés, les chevaux de sang, chargés d'entraves ; les piqueurs, les grooms, les fauconniers portant sur leur poing l'oiseau qui secoue sa tête impatiente ; enfin, tout l'imprévu, tout le pêle-mêle, toute la fantaisie du voyage et du hasard. Les populations, à demi nues, accourent sur le bord pour nous voir passer et nous saluent de longs hurrahs.

Nous sommes dans le canal Calédonien. Huit écluses égalisent le niveau des deux lacs. Les Anglais ont donné à ces écluses le nom mythologique et prétentieux d'Escalier de Neptune ; escalier commode, dont les marches liquides soulèvent et portent le navire.

On passera toute la journée à bord. Le capitaine, ancien officier de la marine royale, d'humeur vive et joyeuse, — quand on ne le faisait pas attendre, — un vrai Gascon d'Angleterre, se mêle aux groupes et les anime ; il ne veut pas qu'on s'aperçoive des lenteurs du voyage ; il dit les empereurs, les rois et les reines qu'il a conduits sur ce canal... il ne compte plus les ducs... quant aux marquis, il ne les a jamais comptés. Sir David Hutcheson, l'armateur, poli comme un chambellan, — je voudrais pouvoir

lui en donner la clef, — fait les honneurs de son bateau, comme il ferait les honneurs de son salon ; on craint maintenant d'arriver trop tôt.

Cependant la dernière écluse est franchie, et l'on entre dans les eaux du loch Lochy. C'est un beau lac, limpide et bleu, bordé de collines qui se penchent vers lui, de bois et de pâturages abondants. Ce lac vous inspire des idées calmes et riantes.

Rien au monde n'est charmant comme un lac. Si l'on choisissait ses voisins, je voudrais vivre au bord d'un lac. On regarde cinq minutes une cascade bondissante, écumeuse, qui vous éblouit ; la mer a des tempêtes qui vous chassent ; mais on passerait de longues heures rêveuses au bord des lacs ; on y passerait sa vie... Je comprends maintenant qu'une école de poètes soit née pour les chanter.

Quand vous entrez dans le loch Lochy, on vous montre la maison de Lochiel, le chef du clan Cameron. La maison se cache à demi dans les arbres, au milieu d'une vallée baignée par deux lacs. La construction est moderne et n'a rien de remarquable. Le vieux château a été brûlé par le duc de Cumberland — qui a tant brûlé dans sa vie ! — A vrai dire, ce n'est qu'une place qu'on vous montre :

CAMPOS UBI TROJA FUIT ;

Mais une place ennoblie par le dévouement et la fidélité. C'est là qu'avait vécu sir Ewen Cameron, le dernier Écossais qui soutint, contre Cromwell tout-puissant, la cause perdue des Stuarts !

J'ai entendu un mot de lui qui peint bien l'inébranlable foi du vieux gentilhomme. « Mais les Stuarts sont morts, lui disait-on. — Non ! c'est la loyauté qui est morte ! » répondit-il.

Le ciel récompensa sir Ewen ; il avait douze filles ; il eut le bonheur de leur trouver douze maris : il paraît que c'était déjà fort difficile de son temps.

En sortant du loch Lochy, on trouve le loch Oich, — un tout petit lac — que des gens bien déterminés pourraient fort aisément mettre en bouteille. Le steamer traverse un canal qui longe le petit village de Laggan (tout est petit), qui ne mériterait certes pas qu'on en parlât, s'il ne présentait cette

particularité, que ses habitants sont tous cousins, plus ou moins germains, et portent le même nom (Kennedy), qui n'est pas un nom gaël, mais bien un nom anglais. Ils descendent en effet d'une famille anglaise, que le gouvernement de la métropole, dans un moment d'inspiration malheureuse, envoya civiliser les Highlands, — les Anglais ont depuis longtemps le goût des missionnaires mariés ; — cette fois là, ce furent les missionnaires qui se convertirent ; les Anglais devinrent de vrais Gaëls ; — têtes inquiètes, esprits remuants, humeur intraitable, il n'y avait pas dans tous les Highlands un clan plus difficile à manier, — pas de révoltes où ils ne fussent mêlés, pas d'intrigue dont ils n'eussent ourdi les fils..., fiez-vous aux mains anglaises pour cela ! Aujourd'hui ces braves Kennedy ont un peu dégénéré..., heureusement !

Je ne sais si cela tient aux eaux du canal, mais ses bords ont toujours été peuplés d'originaux. Tout près du lac, on montre une maison carrée, assez informe à distance. Cette maison — c'est le nom qu'on lui donne dans le pays — n'est autre chose que le tombeau d'un Glengarry, qui fit assez de bruit dans son temps.

Ce Glengarry était un Gaël pur sang, un Gaël de la vieille roche et des anciens jours, noble comme Fingal.

Sa haute naissance — il descendait de Ronald, fils aîné de Jean d'Ilo, lord des îles — sa haute naissance lui donnait une véritable influence sur les Gaëls, qui sont des aristocrates par excellence. Son caractère, naturellement enthousiaste, était encore exalté par l'orgueil de la race, dans un pays où la race est tout. Il voulut refaire le passé — ce passé qu'on ne refait jamais ! — il voulut revivre la vie glorieuse et puissante de ses aïeux ; il fit pendant cinquante ans un anachronisme de trois siècles. Les gentlemen le trouvaient ridicule... les gentlemen ne veulent pas être à la mode d'hier... pas même à celle d'aujourd'hui... il leur faut celle de demain ! mais Glengarry eut des autels dans le cœur du peuple. C'est que personne ne se souvenait mieux que lui de ce vieil adage écrit sur la première page du livre d'or de toutes les nations : NOBLESSE OBLIGE !

S'il voulait ramener partout le kelt et le dirk des ancêtres, il en voulait ramener aussi la bravoure, l'honneur et la générosité. Les montagnards ne s'y sont pas trompés. Vivant, ils l'ont entouré de leur respect ; mort, ils l'ont honoré de leurs regrets. On prononce aujourd'hui son nom comme le nom d'un père... on lui sait gré de tous ses efforts pour garder des traditions aimées, pour défendre contre les envahissements modernes tout ce qui doit

être, — tout ce qui est cher au cœur des Highlands ; on l'aime pour avoir conservé aux Gaëls cette chose rare que les sots méconnaissent et que les envieux calomnient, ce mérite dont on voudrait faire un défaut : l'originalité, — l'originalité de la vue, du costume et du caractère !

Cet élégant petit loch Oich, — je vous défie de prononcer en deux mots, si vous n'êtes Allemand ou Écossais, si vous n'avez mangé de la choucroute ou bu du whisky, — ce petit lac est un paysage au pastel, dans un cadre ovale, un cadre orné de montagnes inégales. On lui a donné quelques îles à sa taille, il s'en contente : il y nourrit des lièvres, en guise de daims rouges.

Le capitaine a pointé ma Lorgnette sur le Puits des Sept-Têtes. — C'est un monument et une histoire.

Le monument est assez grossier : ce sont sept têtes ciselées dans la pierre, au-dessus d'une petite pyramide, par un artiste enthousiaste et maladroit.

L'histoire est assez sombre : quatre inscriptions la racontent en langues différentes.

Deux fils du lord de Kepooch avaient été envoyés en France pour y être formés aux belles manières. Pendant leur absence, le père mourut ; il confia ses biens à sept frères, qui étaient ses parents. Quand les fils revinrent de France, les sept frères tuèrent leurs pupilles pour ne pas leur rendre le compte de tutelle. C'était dans ce temps là un moyen de procédure assez usité. Cependant, le vieux barde de la famille, un Blondel anonyme, jura de venger ses maîtres ; il part, la croix à la main, cette croix sainte de la vengeance écossaise, dont un bras est noirci par le feu, et l'autre rougi par le sang. Il frappe à la porte des châteaux et des chaumières, parcourt les vallées et les montagnes, réunit une petite troupe, attaque et prend les meurtriers. Lui-même il trancha les sept têtes maudites, et vint laver ses mains sanglantes dans la fontaine auprès de laquelle s'élève maintenant cette colonne.

On appelle encore la fontaine : Tobar-non-Ceam : le puits des têtes.

Voilà ce que dit l'inscription latine, en son style poétique et lapidaire.

Le loch Ness est le dernier lac du canal Calédonien. On y pénètre par un glen étroit, bas, rocailleux, et couvert de bruyère, une sauvagerie sans grandeur.

L'entrée du lac est défendue par le fort Augustus. On ne passe pas sans sa permission.

On s'arrête une heure, sans doute pour demander cette permission

Ce fort est agréablement situé au bord du lac, entre deux rivières et sur la lisière d'un bois. Tout ce que l'on pourrait souhaiter pour faire un paysage charmant, rien qu'en copiant la nature.

Un des mérites particuliers du fort, comme position stratégique, c'est qu'il est de toute part si parfaitement commandé par les montagnes, qu'il lui serait impossible de soutenir le moindre siège sérieux. Il a cependant des fossés, des glacis, des bastions, des demi-lunes, enfin tout un système complet de défense... seulement il ne se défend pas.

Les Highlanders, dans leurs révoltes, se sont bien souvent emparés de cette pauvre citadelle qu'ils abandonnaient ensuite, pensant que s'ils l'avaient gardée ils n'auraient pas eu le plaisir de la reprendre.

Comme j'attendais, en regardant couler l'eau, que le steamer repartît, un beau chien épagneul, de la race des pointers d'Écosse, est venu me lécher doucement la main. J'ai caressé sa belle tête intelligente. Le maître est arrivé... C'était un petit homme vif, assez mal habillé — mais portant en sautoir le plaid national, et coiffé du bonnet montagnard. Ce petit homme parut flatté de l'accueil que je faisais à son chien :

« Qui m'aime, mon chien le sait ! »

— Oh ! voilà un beau jour ! me dit-il en français.

Une phrase insinuante sur la pluie et le beau temps est la façon la plus ingénieuse d'entrer en conversation que les Écossais aient trouvée jusqu'ici.

— Oh ! oui, un beau jour, ai-je répondu dans la même langue.

— Très-beau jour, a-t-il repris à l'écho... Moi avoir vu belle France, moi parler français... moi avoir vu une ville de Fiance !

— Seulement une...

— Oh ! oui, une...

— Paris alors ?

— Non, pas Paris.

— Lyon ?

— Non, pas Lyon.

— Et laquelle donc ?

— Ho ! c'était Bayeux...

— Et pourquoi cette préférence ? Vous vouliez sans doute acheter des dentelles pour milady ?

— Monsieur, je n'ai pas de lady, et sachez que je n'en aurai jamais... — I will not !

— Pardon, je ne croyais pas vous offenser !.. Et qu'alliez-vous donc faire à Bayeux ?

— J'allais voir le tapestry¹⁷ de la reine Mathilde... Je suis venu, j'ai vu... et...

— Vous êtes reparti !

— Oh ! j'ai fait cinq cents lieues pour le tapestry...

— Vous êtes artiste, monsieur ?

— Non, monsieur.

— Antiquaire ?

— Non, monsieur.

— Vous habitez un bien beau pays ?

— Très-beau.

— Qui doit être bien sain ?

— Hélas ! oui, monsieur.

— Ah ! vous êtes médecin !

— Ay !... fit-il en riant.

Et il m'offrit une carte sur laquelle son nom était écrit à la main avec une élégance calligraphique à ravir M. Prud'homme.

« Le docteur Gédéon Mac-Ferlane. »

Le docteur Gédéon vient tous les jours attendre l'arrivée du steamer... sans doute pour y saisir un client au passage.

— Quelle maladie y a-t-il dans ce pays ? lui demandai-je.

— Il n'y en a pas ! me répondit-il ; on n'y meurt que de vieillesse, sans me faire appeler. Je n'ai en ce moment qu'un seul client, et encore il n'est pas de l'endroit. C'est une galanterie d'un confrère qui ne voulait pas le laisser mourir entre ses mains, et qui me l'a envoyé...

— Il faut bien que tout le monde meure !..

— Et que tout le monde vive ! reprit-il... Mais c'est plus difficile ! »

Il paraît que les gens de Fort-Augustus n'ont d'autre distraction que de voir passer le bateau et de faire des études de physionomie sur les touristes.

— Après le médecin vint le curé, — un curé catholique, ne vous déplaît, et qui portait son costume laïque avec cette désinvolture particulière au clergé, et qui fait qu'on reconnaît entre mille un prêtre « déguisé en homme, » suivant la pittoresque expression d'un d'entre eux.

Le curé de Fort-Augustus vint causer avec son ami le médecin. Je me trouvais tout naturellement en tiers dans la conversation. J'aimai tout de suite ce bon prêtre, encore jeune, de cœur surtout. N'est-ce point la vraie

jeunesse ! Il était plein de candeur et de modestie. Les hasards de la destinée l'avaient jeté d'abord en Allemagne et en Portugal, où il avait fait ses études de prêtrise ; le dévouement l'avait ramené à Fort-Augustus, parmi ses chers Highlanders, dont il savait la langue, et à qui, chaque jour, il prêchait l'Évangile. Il avait déjà reçu sa récompense ; il mettait son bonheur dans l'accomplissement de son devoir.

— J'étais d'abord résigné, me disait-il ; maintenant je suis heureux. (Il semblait ignorer que la charité fait chaque jour de ces miracles.) Je retrouve dans mes montagnards la foi des premiers chrétiens.

— Le vent du scepticisme se brise à ces hautes cimes, ajouta-t-il en étendant les bras vers le sommet de Glen-Garris, -mes fidèles croient, ils espèrent, ils aiment : que faut-il de plus au cœur d'un prêtre, et contre quelle riche paroisse du continent devrais-je échanger mon humble et cher troupeau ?

— Je n'en connais pas, lui répondis-je, qui vous montrât plus de vertus !

— Non-seulement, reprit-il, mes paroissiens sont religieux, ils sont dévots.... Ne vous récriez pas, monsieur, la dévotion, c'est la poésie de la religion ! La religion, après tout, il faut bien l'avouer, c'est l'esclavage de nos passions et de nos instincts. La dévotion fait de cet esclavage une servitude volontaire et adorée, — elle nous laisse les chaînes, mais elle les rend légères comme les chaînes de l'amour. Ne riez donc pas, monsieur, de la dévotion de mes pauvres Gaëls, si ardente et si sincère... Si vous les connaissiez comme moi, vous ne pourriez vous empêcher de les aimer.

— Il me semble que je les aime déjà !

— Au surplus, ajouta-t-il, Dieu a tant fait pour eux !

— En quoi et comment, monsieur le curé ? je vous avoue que jusqu'ici je les ai trouvés bien misérables.

— Ah ! monsieur, les bons riches sont si rares, qu'il ne faut jamais plaindre la pauvreté résignée ; elle est chère au cœur de Dieu. Mais voyez cette nature qui les entoure, sévère, mais pure et souverainement calme ; nos âmes s'élèvent avec ces montagnes. Il me semble que de ces grandes cimes, nous sommes plus près du Ciel !

— Quel feu vous y mettez, monsieur le curé !

— Je vous en demande bien pardon, monsieur ; mais quand je parle de mes paroissiens, le sujet m'entraîne ; je voudrais que toute l'Europe les connût.

— Et moi, monsieur, qu'elle les imitât.

— Malheureusement, dit le docteur, qui, en sa qualité de médecin, représentait un peu l'élément sceptique, il ne peut y avoir de montagnes partout.

La cloche, qui tintait pour la seconde fois, me rappela bientôt à bord ; le bateau m'emporta. Le docteur jeta son bonnet en l'air, et le curé agita son mouchoir d'une main, en plaçant l'autre sur son cœur. Nous avions échangé tous trois des vœux de retour et de revoir, que le ciel sans doute n'entendit pas.

Le steamer entra dans les eaux du loch Ness. La cloche sonna pour la troisième fois ; c'était le signal du dîner.

La symphonie pastorale de Beethoven n'aurait pas été accueillie avec plus d'enthousiasme. Bienheureuse cloche ! comme on lui obéit : je trouve même qu'on lui obéit trop. Sur un bateau où il y a de nombreux passagers, c'est un spectacle tout particulier de voir comment on passe dans la salle à manger. On a toujours peur qu'il n'y ait pas assez. Il est vrai que la majorité des convives est anglaise. On se précipite, pour avoir la plus grosse part et les meilleurs sièges.

. J'ai remarqué des gentlemen — était-ce bien des gentlemen ? — qui choisissaient de préférence le côté où il n'y avait pas de dames, pour n'être pas tenus d'être galants... incognito. — Enfin, chacun est à peu près casé : on se serre, on se presse, et tant bien que mal on s'arrange. — Vous croyez que vous allez dîner ! pas encore... Le capitaine a découvert l'habit noir et la cravate blanche d'un ministre. Il l'appelle, le fait placer près de lui, et le prie de réciter les grâces. — Bientôt le festin commence, et on l'attaque avec toute la vivacité des passions longtemps contenues. Les pâtés disparaissent, on engloutit les saumons, on s'arrache les pommes de terre ; c'est le sac d'une table d'hôte. Le sherry et le porto relèvent de leurs piquants arômes cette nourriture substantielle et peu variée.

On dine vite : le dîner est un vol fait au paysage. Pendant qu'on mange, on ne voit pas, et l'on voyage pour voir et non pour manger — c'est du moins ce que chacun veut faire croire à son voisin.

Le loch Ness, c'est la plus belle eau qui se puisse imaginer ; c'est la blancheur verte d'une émeraude pâlie. Jamais cette vieille expression des poètes classiques : « le Miroir des eaux, » n'a été moins métaphorique. Le lac reproduit ses bords avec une éblouissante fidélité ; cette eau pure et transparente semble tamiser la lumière et envelopper tous les contours de je

ne sais quel éclat limpide et adouci. Ce sont bien les mêmes objets, mais qui semblent appartenir à un autre monde, et au jour d'une autre vie.

Une femme qui se penche sur ce lac est transfigurée, et brise de dépit sa glace de Venise : elle ne veut plus se voir ailleurs.

Le loch Ness a des bords unis, calmes et gracieux. Les Highlands changent complètement de caractère et revêtent de nouveaux aspects. Les moissons reparaissent, les prairies s'étendent au pied des montagnes, et les forêts verdoyantes couvrent leurs sommets : on retrouve là tous les arbres de nos grands bois d'Europe : le chêne éternel, le hêtre au tronc lisse et poli, le frêne avec toutes ses variétés élégantes, le tremble aux longues feuilles glacées d'argent, et le bouleau grêle et maigre, — un arbre qui porte un corset !

Les glens sont très-rares tout le long du loch Ness. On les compte, et on en compte peu. Le lac est assez beau pour se passer d'ornements ; il se suffit à lui-même, il a la prétention de suffire aux autres. Cependant ces longues côtes, à peu près égales, ne laissent pas que de vous paraître par trop uniformes, et

L'ennui naquit un jour de l'uniformité !

Il dut naître sur les bords du loch Ness.

Par bonheur, on fait une halte en faveur de ceux qui ont besoin de distraction — c'est un peu tout le monde — on vous débarque, et à travers un petit bois de chênes et d'ormeaux, on vous conduit à la chute de la rivière de Foyers.

LONDONDERRY



L'Écosse est, comme la Suisse, la patrie des cascades : la cascade de Foyers est la plus grande de l'Écosse.

La rivière, qui descend de la montagne, par un lit inégal, sent tout à coup le terrain manquer sous ses flots, — j'allais dire sous ses pas, — et elle tombe d'une assez grande hauteur dans un bassin de rochers, avec un long fracas et un grand rejaillissement d'écume. La chute est complètement perpendiculaire. Rien ne la retarde, rien ne l'arrête. C'est un seul jet, un seul élan. Tout un fleuve précipité. Mais ce fleuve n'est pas le Rhin, si majestueusement versé des hauteurs de Schaffouse ! A la cascade de Foyers, il y a du moins un effet de couleur assez étrange : les flocons, d'une écume blanche comme la neige, argentent les bords d'une eau claire et noire. La masse liquide, hardiment projetée, se détache bien du rocher et décrit dans sa chute une courbe superbe, que traverse, en s'éparpillant, comme une gerbe dénouée, un arc-en-ciel de rayons. Le bassin est profond, et ses bords taillés à pic défient toute escalade. On n'essaye même pas de sauver la brebis ou l'astronome qui s'y laisse cheoir. Cette large nappe, reçue et déchirée par des pointes aiguës, se divise en mille petits ruisseaux, qui courent chacun de son côté et se perdent dans le lac à travers le bois. Toute la mise en scène est assez belle ; des arbres trapus et vigoureux sortent avec précaution des fentes des rochers, se rejoignent au-dessus de l'abîme, et

semblent vouloir couvrir la cataracte d'un voile de verdure sombre, sous lequel apparaissent les grands rochers nus, comme des images de terreur et de stérilité. Quand on se détourne, on aperçoit, entre les arbres, le loch, chatoyant au soleil, plein de miroitements capricieux et de vifs reflets.

Les voisins du loch Ness affirment qu'il ne gèle jamais. Seulement, quand l'hiver est fort rigoureux, on voit à sa surface comme une petite fumée qui sort de ses flots : c'est sa manière d'avoir froid. Il est, du reste, en correspondance électrique avec tous les volcans. Quand il y a un tremblement de terre quelque part, le loch Ness le fait savoir aux environs par le murmure et le bouillonnement de ses vagues. Il bat avec violence ses rives de montagnes et ne s'apaise qu'après que la terre elle-même s'est apaisée.

En sortant du loch Ness, on sort aussi de l'horizon des montagnes qui l'enferme, et le canal creusé dans le lit agrandi de la rivière Ness, termine cette gigantesque route calédonienne : une route qui marche, comme dirait Pascal.

On débouche alors dans une belle et vaste plaine.

Je n'avais rien vu de pareil depuis New-Castle, ni pour l'étendue, ni pour la fertilité. Les productions variées reviennent avec les cultures habiles ; la terre est prodigue et la moisson abondante, comme dans les sillons du comté d'York où se presse l'épi du blé rouge. Les châteaux, les manoirs, les résidences, les villas et les cottages sont répandus çà et là dans la campagne heureuse. Ce n'est plus l'Écosse : c'est l'Angleterre opulente et souriante. Un contraste de deux cents lieues donne un nouveau prix à ce spectacle inattendu.

Cependant le steamer s'arrête aux écluses de Muirton, à un mille d'Inverness ; des omnibus et des facteurs se disputent vos bagages et vos personnes, avec un empressement dont vous pouvez être fier.

On les laisse faire, et on regarde le paysage.

Des écluses de Muirton, on découvre parfaitement Inverness. Il me sembla qu'en l'apercevant je voyais passer devant moi tout le cortège de mes souvenirs.

XV

INVERNESS.

Inverness est la capitale de l'Écosse romantique et pittoresque : c'est l'Edimbourg des Gaëls ; c'est la seule ville qu'ils aiment, qu'ils reconnaissent, et qu'ils veulent bien, à certains jours, honorer de leur présence.

Inverness est négligemment assis sur une petite colline, dont la pente très-douce descend insensiblement jusqu'à la rivière. Les maisons, rangées en amphithéâtres irréguliers, et montant les unes sur les autres, étalent, comme pour provoquer la palette et défier les pinceaux, les gammes de couleurs les plus folles et les plus ardentes. L'éloignement même, qui est au paysage ce que la poudre est au visage, n'en adoucit point les contrastes heurtés. Tous les matériaux entrent dans la construction de cette ville : le bois, la terre, la brique, la pierre, le ciment, le granit, — le granit gris d'Écosse et le granit rouge des Hébrides, étincelant comme le porphyre de l'Égypte.

J'aime beaucoup à voir une ville de loin avant d'y entrer. On ne voit bien l'ensemble que de loin. Je la devine ou je l'imagine à ma fantaisie. Je l'imagine plus souvent encore que je ne la devine : je lui applique le système de Gall et les inductions de Lavater, et quand j'ai jugé bien ou mal, j'entre.

Inverness est une des plus vieilles villes de l'Écosse. On a voulu que ce fût la plus vieille. — Aussi a-t-elle plus qu'une histoire, elle a une légende : on prétend que ce fut une capitale dès avant l'ère chrétienne, quand il n'y avait probablement pas de royaume dans cette partie de l'Écosse, et à coup sûr quand les Gaëls ne voulaient pas de capitale !

Au moyen âge, Inverness, qui passait pour riche, excitait les convoitises d'une foule de gens qui n'avaient pas une notion bien distincte du tien et du mien. On la pillait, et on la rançonnait un peu : mais cela n'allait jamais bien loin. Un jour je ne sais plus quel lord des îles vint à Inverness avec une bande déterminée, et après avoir levé une contribution peu modérée, il jura qu'il allait mettre tout à feu et à sang si on ne lui donnait un habit écarlate, garni de dentelles. On ne pouvait rien refuser à un homme qui demandait si bien.

Il endossa son habit et s'en retourna tranquillement chez lui. Les gens d'Inverness s'applaudissent encore de lui avoir passé cette innocente fantaisie.

Inverness se trouve située précisément au point d'intersection de trois grandes vallées. Le bassin de Beaulig, le glen d'Albyn et le golfe de Moray ; la ville s'ouvre ainsi des perspectives lointaines et variées.

L'architecture privée d'Inverness n'est pas très-remarquable. Les monuments publics, très-vantés par l'orgueil local, ne méritent pas qu'on en parle. La prison est certes ce qu'il y a de plus beau dans la ville ; elle est bâtie en belles pierres rouges, avec des tours, des créneaux, des* bastions, tout un appareil d'orgueil féodal, cher aux maçons anglais de notre époque, qui élève des stations de chemin de fer dignes de rivaliser avec le manoir d'un duc et pair. — Cette prison, saine, commode, bien disposée, remplace avantageusement l'ancien Tolbooth, qui était bien la collection complète de toutes les horreurs que rappelle à l'âme, quand elle se reporte au milieu des siècles barbares, ce mot plein d'angoisses : la prison ! Par bonheur, les cachots, à présent, sont un peu plus confortables. Je dis par bonheur... car qui de nous aujourd'hui ne va pas un peu en prison, — plus ou moins ? Ceux qui n'y vont pas ne se le pardonnent guère, et leurs amis ne le leur pardonnent pas du tout.

A Inverness, le directeur est un homme parfaitement aimable, qui pousse l'attention pour ses pensionnaires jusqu'à les peser quand ils entrent dans son établissement : il les pèse encore quand ils en sortent : le tout à seule fin de s'assurer qu'ils n'ont pas maigri ! Les registres, que j'ai feuilletés, prouvent du moins qu'ils n'engraissent pas... Mais que c'est donc bien là une idée anglaise !

En Écosse, on ne condamne jamais à plus de deux ans d'emprisonnement. — Si la faute mérite davantage, on pend ou l'on déporte — On assure que le pays s'en trouve mieux : je le croirais volontiers,

J'ai visité les cellules des détenus, condamnés au travail et au silence : le travail du moins console un peu du silence ; cependant ces pauvres diables ont, pour la plupart, la mine assez triste : le séjour d'une prison n'est pas, je le sais, des plus réjouissants ; mais j'ai rarement vu un plus morne abattement. On fait des tisserands de tous ces malheureux, qui ourdissent machinalement une trame sans fin, souvent arrosée de larmes.

Après la tâche du jour accomplie, on leur permet de lire quelques pages d'un livre moral et peu amusant, édité pour eux par une association philanthropique.

— Voulez-vous voir la récréation, me demanda l'obligeant directeur ?

— Je veux tout voir, lui répondis-je.

On m'a mené dans une cour où il y avait un prisonnier en récréation.

Voici en quoi consistait la récréation : le prisonnier était enfermé dans une cage en bois d'une trentaine de pieds, qu'il arpentait d'un bout à l'autre en soufflant dans ses doigts, car la bise était aiguë.

— Chaque détenu, me dit le directeur, descend à son tour et jouit de sa récréation. Mais qu'écrivez-vous sur votre hand-book ?

— Un seul mot, Monsieur le directeur.

— Lequel ?

— O philanthropie !

— Oui, répondit-il, nous sommes très-philanthropes.

Nous passâmes dans la cour des femmes : une jeune fille assez jolie était aussi en récréation. Elle me prit sans doute pour quelque messenger des grâces heureuses, car elle m'accabla de saluts et de révérences silencieuses.

— Elle est condamnée à un mois, me dit le directeur.

— Qu'a-t-elle fait ?

— Presque rien ; mais c'est une nature légère, et j'ai grand'peur de la récidive. Je m'y connais ; elle reviendra.

Je sortis, attristé de n'avoir pas dans la main la grâce espérée. La pauvre fille me suivait toujours des yeux, et chaque fois que je retournais la tête j'étais sûr de retrouver un salut et une révérence.

On est toujours heureux de sortir d'une prison. J'éprouvai un certain soulagement en entendant la lourde porte se refermer derrière moi. J'aspirais l'air libre à pleins poumons.

Je consacrai le reste de ma journée à de longues promenades dans Inverness. Hélas ! Inverness, en dépit de ses souvenirs, commence à devenir une ville comme une autre. On balaie ses rues, on dresse ses trottoirs, on aligne ses maisons ; le soir venu, le gaz s'élance de mille bouches ardentes. Qu'on a eu raison de le dire : les vieilles villes s'en vont ! La nationalité ne se retrouvera plus qu'au fond des campagnes, jusqu'à l'heure où le rail-way violera leur chaste solitude.

Les vrais amateurs regrettent beaucoup de voir bâtir un laid et solide pont de pierres à la place d'une petite passerelle légère, aérienne et du plus charmant effet, qu'on voyait encore il y a quelques jours ; cette passerelle étant aussi célèbre en Écosse que le Rialto à Venise : il est vrai que la dernière marée de septembre a emporté la passerelle... et un passant.

Nulle part peut-être plus qu'à Inverness, on ne parle dans toute sa pureté cette vieille langue saxonne, qui est le fondement et le type de la vraie

langue d'Angleterre. L'anglais moderne du Sussex et du Middlesex s'est mélangé, dans le trop long contact des deux peuples, de beaucoup de mots normands ou français. Partout les études des classes supérieures ont fait pénétrer des influences grecques et latines, dont l'élégance classique altère et dénature le caractère primitif et la pure originalité de l'idiome national.

Les montagnes des Highlands ont arrêté tout cela ; elles n'ont laissé passer que le caillou saxon, mâché à belles dents par les bouches d'Inverness.

Je m'étonnais devant un bourgeois de la ville, tout en lui faisant compliment de sa belle prononciation, que l'on parlât un si bon anglais dans la capitale des Gaëls :

— Il n'en a pas toujours été ainsi, me dit-il ; nous devons notre grammaire et notre accent à Cromwell.

— Comment cela ?

— Cromwell eut assez de peine à nous prendre, et pour être sûr de nous garder, il nous laissa une garnison. Les soldats de Cromwell étaient des gens fort instruits, qui parlaient beaucoup et qui parlaient bien. Nos grand'mères les ont écoutés, et il nous en reste encore quelque chose aujourd'hui.

Je ne croyais pas, je l'avoue, que les têtes-rondes de Cromwell fussent d'aussi grands clercs, et que l'influence d'une bonne prononciation se fit aussi longtemps sentir : il faut que les grand'mères aient bien écouté !

On reconnaît encore à divers signes qu'Inverness est la capitale des Highlands. On y trouve de nombreux assortiments de tout ce qui compose la parure des Gaëls. J'ai déjà parlé des plaids de Mac-Dougald, aux couleurs des divers clans. J'ai couru les magasins qu'on m'a montrés avec le plus courtois empressement. J'y retrouvais ces belles armes de chasse ou de guerre, dont les chefs et les nobles de tous les pays sont toujours si fiers ; les sabres, les fusils, les épées, et surtout ces dirks qu'un Écossais porte toujours à sa ceinture, et dont la poignée s'enrichit de métaux étincelants.

Le plus national des ornements écossais, c'est le brooch — prononcez broche — qui rattache sur l'épaule les plis flottants du plaid.

Cette broche, qui rappelle la fibula du costume romain, est souvent fort compliquée ; elle renferme parfois dans son médaillon, grand comme un camée, tout un poème exquis de fines ciselures. Souvent on enchâsse autour du médaillon toutes les pierres précieuses de l'Écosse, — la serpentine d'iona, brillante comme la topaze brûlée, l'onyx qu'on trouve sur le rivage,

l'onyx dont la blancheur teintée de rose a les nuances changeantes et délicates d'un ongle de femme. — et l'agate des montagnes, pareille à celles que les jeunes Grecs cherchaient jadis au bord des fleuves de Sicile.

Le plus célèbre de tous ces bijoux, c'est la broche de Robert Bruce, qui, violemment arrachée de son manteau dans un combat corps à corps, par un des hommes de Lorn, appartient longtemps aux seigneurs de ce nom : les antiquaires la désignèrent longtemps sous le nom de broche de Lorn.

Mais c'est un jour de marché qu'il faut voir Inverness. Les Gaëls descendent des montagnes voisines, vêtus du plaid et du philleberg ¹⁸ et chaussés du cuoranen, espèce de brodequin à lacet, fait d'une peau de bête, à qui on laisse le poil tourné en dehors. Ces paysans apportent à la ville leurs denrées rustiques : des poules maigres et des œufs frais, des fromages de lait de chèvre et de petits pains de beurre, enveloppés, en guise de nappe, dans une feuille de chou ; ou, ce qui est un peu moins prosaïque, dans une feuille d'algue marine. Au retour de l'hiver, quand les premiers froids commencent à donner l'onglée aux mains nues, ces marchés sont abondamment pourvus de cuirs et de fourrures : cerfs, daims, loutres, martres et renards. — Du temps de Boèce, les marchands d'Allemagne venaient y chercher « leurs peaux de Russie. »

Inverness possède une académie à l'usage des jeunes Gaëls à qui leurs parents, gros messieurs, comme dit La Fontaine, peuvent faire apprendre à lire. Des revenus assez considérables ont été laissés à cette académie (elle est plus riche que celle d'Édimbourg) par un certain capitaine Mac-Intosch, pour l'éducation des enfants qui portent son nom. Depuis, la famille a crû et multiplié indéfiniment... On ne verra bientôt plus à l'école que de petits Mac-Intosch.

On m'a montré, à l'est de la ville, une éminence que l'on appelle la Couronne, sur laquelle s'élevait jadis le château de Macbeth, — Maormor (seigneur) de Roth, par naissance, et de Moray par mariage. — « Ce château doit être bien sain, et je suis sûr qu'on y vit longtemps, disait Duncan, car on voit voltiger les martinets autour de ses tourelles. » La nuit même Macbeth tuait Duncan ! Les antiquaires, qui veulent parfois refaire les traditions, prétendent que ce n'est pas là que le meurtre s'accomplit et que jusqu'ici on l'avait cru à tort. Pour mon compte, entre les antiquaires et la tradition, je ne balance jamais : je suis pour la tradition.

Inverness a été souvent fréquenté par les rois d'Écosse ; ils venaient voir les dernières limites de leur empire. Marie Stuart y passa tout un été ; avant

de repartir, elle fit pendre le gouverneur du château ; on assure que la reine Victoria, qui présidera en personne les fêtes prochaines d'Inverness, ne fera pendre personne.

Ces fêtes, que septembre ramène chaque année, sont une grande solennité pour les Highlanders.

Tous les Gaëls de l'ouest et du nord descendent de leurs montagnes ; les luttes et les jeux durent plusieurs jours. Ce sont des concours de musique et de poésie, des joutes de force et d'adresse, des courses à pied, des passes-d'armes dans le goût et le style des anciens jours. Les couronnes seront deux fois glorieuses et deux fois chères, offertes par les mains de cette reine aimée. Et comme la reine est toujours femme, et qu'elle sait que la femme ne règne qu'à la condition de plaire, pendant tout son séjour dans cette capitale des montagnes, elle portera le tartan d'Inverness. Il y a de la politique dans la façon de mettre un châle et de poser une plume. Victoria est encore plus habile politique que lord Palmerston.

Elle a du moins cette souveraine habileté, la seule qui mérite d'être enviée, celle de se faire aimer. — Elle a su apaiser toutes les turbulences inquiètes de cette ville, si éloignée du souverain qu'elle se croyait presque libre, et qui n'obéissait aux actes du pouvoir central qu'après les avoir contrôlés et discutés. Elle voulait enregistrer les édits ; les fortes têtes de l'endroit faisaient de la politique transcendante, comme on en faisait dans nos sous-préfectures... il y a quelque temps. Quand George I^{er} lit sa proclamation d'avènement, trois bourgeois d'Inverness déclarèrent qu'ils s'opposaient. La théologie ne préoccupait pas ces graves esprits moins que la politique ; ils fermaient les portes de l'église aux prédicateurs qui ne leur semblaient pas orthodoxes. Quand ils n'avaient plus d'arguments, ils jetaient des pierres à la tête de leurs contradicteurs. C'est un moyen comme un autre d'avoir raison. Ajoutez à cela le vin à bon marché, apporté souvent par contrebande, et la bière abondante qui donne toujours une nouvelle énergie aux convictions, et vous aurez une idée de ce que pouvait être Inverness à certains jours.

Victoria, reine et pape, a eu la même influence heureuse sur la politique et sur la religion : elle a remené le calme partout. On obéit à ses ministres, et on écoute ses prédicateurs ; — et le dimanche, quand le prévôt, les quatre baillis, le trésorier et les quatorze conseillers qui gouvernent en son nom, traversent les rues pour se rendre à l'église, précédés de leurs licteurs,

comme des magistrats romains, la foule s'écarte avec respect, et honore en eux les représentants d'une autorité désormais incontestée.

Je ne pouvais venir à Inverness sans visiter le champ de bataille de Culloden, ce Waterloo des Stuarts.

Une route gracieuse, à travers des jardins et des campagnes fleuries, vous conduit jusqu'aux bruyères de Drum Mossie, où fut livré ce sanglant combat. Il était impossible de choisir une scène plus charmante pour un plus sombre drame.

La bruyère est assez verte ; le terrain a des mouvements très-doux et presque insensibles. Un petit bois, vers l'est, forme le fond du tableau. Tout à côté, des collines vertes bornent l'horizon au midi. Vers le nord, la vue s'étend au-dessus des plaines sans fin de l'Océan germanique. A l'ouest, par delà le golfe de Moray, on découvre une ligne bleuâtre, indécise et flottant dans l'air : c'est la cime des montagnes du Sutherland.

Cette bruyère de Drum Mossie me parut teinte encore de la couleur du carnage. Je crus retrouver, sur ses fleurs, la pourpre du sang humain. Une simple pierre, qui recouvre les restes des vainqueurs et des vaincus, indique le lieu où la mêlée fut le plus ardente. Les hommes sont tombés là comme tombent les épis sous la faux. Chaque fois qu'on retourne ce sol, on récolte une moisson d'armes et d'ossements : on dirait qu'il ne peut produire autre chose.

J'ai vu l'arbre centenaire sous lequel se tint Charles Stuart ; on le montre comme on montre à Waterloo le chêne sous lequel Wellington attendit la victoire. J'ai vu la pierre sur laquelle monta le duc de Cumberland, pour diriger les mouvements de son armée.

J'éprouve toujours je ne sais quel intérêt poignant à suivre par la pensée, sur les champs de bataille, ces grands mouvements des armées qui marchent avec un aveuglement, sublime comme la foi, à la victoire ou à la défaite. Je me suis souvent arrêté au bord d'un ravin ou sur la lisière d'un bois, à l'angle d'un mur à demi renversé, qui, au jour donné et à l'heure suprême, ont décidé le sort d'une dynastie et les destinées d'une nation ! Jamais mon émotion n'avait été plus vive qu'à Culloden : les Stuarts m'attirent comme le malheur.

Ce jour-là, la discipline et l'habileté firent tout ; la valeur ne fit rien — ou presque rien. — Je me trompe, elle fit beaucoup : elle sauva l'honneur ! A vrai dire, ce ne fut pas une bataille : ce fut un massacre. Et pourtant ces troupes royalistes, qui ne savent pas toujours vaincre, mais qui savent

toujours mourir, avaient eu d'abord un élan magnifique. Chaque soldat gaël s'était précipité en avant avec toute l'ardeur des désespérés. Mais les lignes immobiles de l'infanterie anglaise les recevaient, au bout de leurs mousquets, avec des décharges terribles. L'artillerie savante les prenait en flanc. Toutes ces colonnes d'attaque, indisciplinées et vaillantes, resserrées dans un cercle de fer et de feu, disparurent bientôt, et il fut prouvé une fois de plus que le courage ne suffit pas pour gagner des batailles.

Après qu'il eut bien vu comment on mourait pour lui, Charles Stuart donna le signal du « sauve qui peut ! » Ce fut le commencement de ces fuites et de ces exils à travers lesquels il devait traîner sa royauté et sa misère. Il n'est pas donné à tout le monde de savoir attendre.

Le duc de Cumberland ne se contenta pas de vaincre ; il abusa de sa victoire : il fut cruel comme s'il n'avait pas été fort. — Je ne connais pas de nom plus maudit que le sien... Toute cette terre d'Écosse le hait. Le voyageur entend encore dans les chaumières, auprès de Culloden, ces plaintes passionnées, qui se chantent en pleurant, et dont les strophes pathétiques redemandent à la mort un fils, un frère ou un amant.

« O duc maudit, dit la chanson, dans son naïf langage, malheur
« à toi, — homme de sang ! — car tu as fait saigner bien
« des cœurs, qui ne t'avaient jamais fait de mal ni à toi ni aux
« tiens. »

Hélas ! toutes les batailles ont leurs gémissements, toutes les défaites ont leurs larmes, toutes les victoires ont leurs malédictions ! Mais c'est bien le dernier souci des victorieux.

Un vieillard à moustache blanche, arrangé en invalide, vous explique la bataille de Culloden, à laquelle il est censé avoir assisté. Quand ce cicérone centenaire disparaît, il se trouve toujours pour le remplacer quelque noble débris de l'armée du prince Charles, qui était à Culloden... COMME L'AUTRE.

J'ai pour principe qu'il faut toujours mal finir une journée mal commencée ; c'est plus logique. Culloden m'avait mis batailles en tête. J'étais incapable de prêter aucune attention à un spectacle pacifique. Je m'étais tout à coup senti les dispositions les plus guerrières. La redoute de Culloden, mesure à demi ruinée, défendue par des canons de bois (invention anglaise, que j'ai vue et touchée !), ne pouvait suffire à mon ardeur. Je traversai au galop la bruyère de Drum Mossie, et je franchis la Ness sans repasser par la ville. Je me dirigeai vers la colline de Craig-Phadric,

couronnée par un fort vitrifié ; — c'était encore de la guerre ! — que les Pictes avaient jadis confectionnés et placés là pour leur usage particulier.

On s'est beaucoup préoccupé des forts vitrifiés, — depuis qu'il « n'y en a plus. — C'est un peu l'histoire de toutes nos curiosités, — nous sommes avides du rare et passionnés pour l'invisible.

Quand je partis de Londres pour venir en Écosse : « Vous êtes bienheureux, m'avait dit mon savant ami, l'antiquaire Roach Smith, vous allez voir les forts vitrifiés ! La fortune vous gâte, et je vous envie. Du moins, regardez-les bien pour m'en parler beaucoup. »

J'avoue qu'à ce moment-là je ne comprenais pas encore mon bonheur.

A Édimbourg, un professeur de l'université m'avait harangué en ces termes : « Vous venez, sans doute, en Écosse pour voir Édimbourg et les forts vitrifiés ? »

Je n'y tenais pas ; mais, puisque l'on m'y poussait, il fallait du moins essayer de voir ces forts si fameux. Je dis essayer !

Le Craig-Phadric est une jolie colline, plantée de beaux arbres, arrosée de belles eaux. Route aimable et trop courte : elle vaut mieux que le but. Il serait à désirer que l'on n'arrivât pas.

J'avais attaché mon cheval au tronc d'un jeune if ; j'escaladai gaiement une colline d'un quart de mille ; j'atteignis bientôt le sommet, non sans avoir plus d'une fois troublé dans sa sieste de l'après-midi quelque faon de daim rouge, qui prenait la fuite en bramant.

Il faut convenir que les Pictes étaient de singuliers architectes. Voici comment procédaient leurs ingénieurs militaires : ils ne maçonnaient pas, ils entassaient ; ils entassaient les uns sur les autres des matériaux de toute nature : pierre, bois, terre, bruyères cueillies sur la colline, algues marines arrachées au rivage voisin, métaux même quand la terre prodigue leur avait révélé quelque mine abondante. Ils élevaient ainsi une épaisse muraille circulaire, — c'était la forme adoptée pour les fortifications de l'époque.

Quand tout était fini, ils mettaient le feu à leur ouvrage. Seulement ils surveillaient la flamme, la dirigeaient, la contenaient — et l'éteignaient quand elle avait accompli son œuvre. — Ils ne brûlaient la maison que pour la rendre plus solide. — Cependant la flamme, alimentée par des bois légers et résineux, calcinait la pierre, cuisait la terre, et liquéfiait les métaux qui coulaient en ruisseaux ardents, et, en se refroidissant, servaient de ciment à cet assemblage étrange. Quant à la soude du varech, elle revêtait les murailles d'un parement brillant et cristallin. C'étaient là les forts vitrifiés.

Je ne sais jusqu'à quel point ces murailles, qui avaient l'éclat du verre, en avaient la fragilité. Je n'ose dire qu'elles fussent à l'épreuve du canon. Mais on se servait peu du canon du temps des Pictes, et l'on assure que les flèches, tirées d'un peu loin, venaient s'émousser contre ces redoutes étincelantes. Quoi qu'il en soit, ce doit être fort curieux de voir des forts vitrifiés, — malheureusement il n'y en a plus. — Je n'ai pu voir que la place où était élevé jadis celui de Craig-Phadric. C'était déjà beaucoup ! Cependant, en fouillant un peu le sol, je retrouvai quelques fragments de ces murailles vitrifiées. Je pris un de ces fragments. C'était un corps évidemment multiple, formé de l'amalgame, sans affinité de divers éléments. Le feu avait laissé sur ces scories noirâtres des traces évidentes de son passage. Ce fragment avait acquis une porosité et une légèreté remarquables ; dans un cas pressant, la garnison eût pu emporter la citadelle dans ses bagages. Je compte offrir cet échantillon de fort vitrifié au Musée des antiques.

XVI

LA VIE DE CHATEAU.

Inverness est la dernière ville d'Écosse, c'est à peu près le bout du monde. J'étais parti de Brighton, quelques mois auparavant, et depuis, errant de ville en ville et de lac en montagne, je n'avais jamais pu reposer ma tête sous un toit ami. Inverness était le terme de mon voyage sur la terre solide. J'allais consacrer mes derniers jours de soleil à cette périlleuse navigation des îles Hébrides, à peu près inconnues aux touristes du continent. Je voulais, avant de me dévouer à de nouvelles épreuves, goûter les douceurs de l'hospitalité écossaise. J'avais accepté une invitation cordiale pour les terres de sir Ewen Mac-G..., que j'avais eu la bonne fortune de rencontrer à Londres, la saison précédente. — G.... Manor est situé tout près d'Inverness. Sir Ewen était au château. J'avais pour moi l'heure et l'occasion heureuse. Je me gardai bien de les laisser passer.

Le château de sir Ewen est à quelques milles au nord-est de la ville. Son parc descend, en suivant la pente des collines, jusqu'aux flots du golfe de Moray. J'arrivais dans le bon moment ; les chasses allaient commencer. Les

grousses étaient abondantes ; on trouvait des coqs de bruyères dans chaque taillis, et le garde-chasse assurait que tous les lièvres du comté se promenaient paisiblement, la canne à la main, autour du château. Les visites affluaient ; parmi les hôtes, il y en avait qui venaient des manoirs voisins, quelques-uns d'Édimbourg, — d'autres arrivaient de Londres, comme sir Ewen, qui suit les séances du parlement avec l'assiduité d'un futur ministre.

Je trouvai chez lui ce franc accueil et cette bienvenue aimable qui vous reçoit la main ouverte et le sourire aux lèvres : l'hospitalité écossaise est plus qu'une vertu, c'est une grâce..

La vie de château est bien entendue en Écosse ; son premier principe est le respect de la liberté individuelle ; elle reconnaît à chacun le droit d'aller et de venir. Chaque soir, sir Ewen fait connaître le programme du lendemain et donne l'autorisation de ne pas s'y conformer. On n'use jamais de la permission, tant il ordonne habilement le plaisir. On adopte toujours ce qu'il a proposé, moins encore par déférence que par égoïsme bien entendu.

Le déjeuner est le premier exercice public de la journée qui ait le privilège de réunir tous les hôtes. Un déjeuner écossais est une chose sérieuse. C'est une des gloires nationales de l'Écosse que de savoir déjeuner. Il y a un proverbe là-dessus, qui est passé dans le code du droit des gens... qui vivent pour manger, — Souper de Paris, dîner de Londres et déjeuner d'Écosse.

J'étais arrivé assez tard dans la nuit, et ce déjeuner fut le premier repas auquel j'assistai : il était égayé par la musique.

L'heure matinale m'empêche seule de prononcer le mot de sérénade ; — la sérénade veut le clair de lune et les étoiles au ciel, et Rosine au balcon. — Les seigneurs d'Écosse ont conservé toutes les traditions de la grande vie aristocratique.

On place assez souvent un piper sous les fenêtres de la salle à manger. Le jour de mon arrivée, le piper de sir Ewen joua pendant tout le repas : il est vrai qu'il atteignit plus d'une fois les limites de son répertoire ; mais il avait trouvé le moyen infailible de ne pas s'arrêter : quand il avait fini, il recommençait.

La musique a toujours tenu une grande place dans la vie publique et privée des Écossais : c'est du reste une musique simple et peu variée. Ils ne connaissent, à vrai dire, que trois espèces de compositions :

Le reel, qui s'accommode aux divers rythmes de leurs danses légères ;

Le pibroch ¹⁹, ou marche guerrière, qui enflammait le courage sur les champs de bataille, qui faisait fuir la peur et qui aidait à bien mourir.

Enfin le coronach, composition sentimentale, chargée d'exprimer les joies mélancoliques et les douleurs bénies de l'amour, et qui accompagne aussi, dans les grandes cérémonies funèbres, le chœur des lamentations. Autrefois un piper faisait toujours partie de la suite d'un chef de clan. Le piper était aussi indispensable dans la montagne que le grand lévrier ou le grand échanson à la cour de nos rois. Le piper suivait le chef à la guerre ; il revenait avec la paix. Aujourd'hui qu'il n'y a plus de chefs, il y a cependant encore des pipers. C'est le premier serviteur d'une maison un peu confortable : on le traite avec égard, on le nourrit bien ; un piper doit toujours soigner son instrument, dont son estomac fait partie. Le piper de sir Ewen était un gros et joyeux montagnard, qui portait dans toute sa sévérité le costume traditionnel des Highlands. On n'a jamais posé plus crânement sur l'oreille la toque à carreaux, surmontée d'une plume de héron. Je trouve qu'on fait bien de laisser jouer le piper dehors : la cornemuse ne me semble pas précisément un instrument de salon. Ses sons aigres et criards n'évitent pas toujours assez scrupuleusement les dissonances ; parfois même, quand l'artiste s'abandonne à une exécution trop passionnée, il lui échappe ce que les clarinettes, qui ne sont pas toujours poétiques, appellent vulgairement, mais énergiquement un couac. On persuade facilement aux petits enfants que les sons de la cornemuse ne sont autre chose que les cris d'un méchant diable que le piper s'amuse à pincer. Cette opinion m'a toujours paru assez vraisemblable. — A distance, cependant la cornemuse est tolérable.

Souvent aussi cette musique du piper est la musique de la famille. Chacun la trouve dans ses traditions domestiques, traditions harmonieuses et moins promptes à s'altérer que celles qui passent avec le récit par la bouche des hommes.

Un jour, frappé du rythme énergique et sauvage d'un pibroch que l'on jouait à l'heure du lunch²⁰, je l'écoutais avec une attention avide et recueillie. Mon voisin s'en aperçut, et, se penchant à mon oreille :

— C'est, dit-il, le lay de Culloden.

— Et qu'est-ce que c'est que le lay de Culloden ?

— Ah ! c'est vrai ! vous ne savez rien, vous venez de si loin ! Apprenez donc que jadis les Mac-Donald de Glengarry, alliés de sir Ewen, reçurent un outrage des gens de Culloden ; ils résolurent de se venger, comme tout montagnard doit faire...

— Et la charité chrétienne, monsieur ?

— On se venge d'abord, on se repent ensuite. Mais n'interrompez pas, monsieur ! — Les Mac-Donald se rendirent un dimanche à Culloden ; leurs ennemis étaient à l'église. On ferma les portes et on brûla tout. Pendant qu'ils brûlaient, le piper de Glengarry jouait le pibroch que vous avez si bien écouté.

— Oh ! Shocking ! Shocking ! Je ne veux pas en entendre davantage. Est-ce que miss Ellen — c'est la fille de mon hôte — sait cette affreuse histoire ?

— Oui, et bien d'autres encore. Il y a du sang de nos héros dans les veines de nos filles, et sachez que miss Ellen trouve cette musique belle.

— Je n'en crois pas un mot ! et pour mon compte, j'aimerais mieux un autre air en prenant le thé.

Pendant le jour, quand nous étions assis sous les chênes du parc, les jeunes femmes travaillant, les hommes fumant et songeant, — ou ne songeant pas, — nous entendions parfois une mélodie qui sortait d'un buisson, et dont le vent nous apportait des phrases interrompues, que chacun achevait à sa guise. C'était le coronach lointain qui nous invitait aux vagues rêveries ; et je pensais alors à cette existence, toute charmée par la musique, des anciens Grecs, qui avaient des hymnes et des rythmes pour tous les actes de leur vie. — Les juges de l'île de Crète chantaient leur chanson par les rues de la ville en s'en allant juger, et ils se consolaient ainsi à l'avance et des plaideurs, et des avocats qu'ils allaient entendre le reste du jour.

Mais la Grèce en était venue là, portée en quelque sorte par tous les arts, et avec le cortège d'une civilisation accomplie ; elle vivait au milieu de tous les raffinements et de toutes les recherches ; les élégances de son luxe l'avaient préparée aux élégances de son esprit. Elle avait mis des siècles à perfectionner son éducation, et elle s'instruisait de toutes les façons à la fois.

L'Écosse, au contraire, est arrivée du premier bond aux limites les plus lointaines. Mais elle n'a touché la civilisation que d'un côté ; elle s'est élevée aux arts libéraux, tout en restant privée des arts mécaniques. Elle a connu le charme des productions de l'esprit, en demeurant étrangère à toutes les facilités matérielles de la vie. Elle a eu, tout à la fois, des sentiments exquis et des usages grossiers, une âme délicate et une main barbare ; elle va nu-pieds et joue de la harpe ; elle écrase son blé entre deux

pierres, et analyse subtilement ses passions. Elle couche dans des huttes, où un Anglais qui se respecte ne voudrait pas mettre ses chevaux pur sang ; mais elle y conte des histoires merveilleuses comme la fable ; et dans cette langue qui est la sienne et qu'elle ne sait même pas écrire, elle a composé des chants qu'on se lègue de père en fils, par une tradition pieuse, et que ne dédaigneraient pas les rhapsodes d'Homère.

Je reviens en Écosse. — Le soir, quand miss Ellen voulait danser, — tout ployait sous le sceptre léger de miss Ellen ! — le piper était admis au salon, où, par bonheur, il n'y avait pas de piano. C'était lui qui marquait le rythme de nos danses écossaises. Il remplaçait alors ce gigantesque bagpipe, qui vient des Danois, par la petite cornemuse d'Irlande, qui se rapproche assez de notre bignou breton ; elle en a la douceur plaintive. J'assistai à deux de ces petits bals pleins de charmante intimité et d'abandon décent. Ce n'était pas le bal, c'était la danse ! Les Écossaises sont des Anglaises qui savent danser. Miss Ellen avait au château quelques-unes de ses amies, qui peuplaient fort agréablement les embrasures des larges fenêtres gothiques.

En mettant les baronnets à contribution, on arrivait au quadrille de seize de ces fameuses contredanses, inventées par l'Angleterre un jour qu'elle s'ennuyait, et ainsi nommées non-seulement parce qu'elles sont le contraire de la danse, mais parce qu'elles sont nées à la campagne (counlry), dans les loisirs de la vie de château. Les gentlemen qu'on arrachait aux agaceries des vins de France, arrivaient en veste de chasse, une main gantée. On les acceptait — eu égard à la dureté des temps ; — la disette ne rend pas difficile. Sir Ewen avait, du reste, sévèrement proscrit la toilette d'apparat : les jeunes filles portaient des robes aux carreaux rouges et blancs d'Inverness, robes de pensionnaires, commençant tôt et finissant tard ; — et pour tout ornement, de ces belles chevelures adolescentes, le snood de satin, — rose avec les brunes, et bleu avec les blondes, — fragiles diadèmes de ces jeunes reines qui n'ont pour sujets que des adorateurs, — léger ruban qui fixe aux tempes les ondes du bandeau, ou qui rassemble sur la nuque les tresses opulentes.

Un caprice de Louis XIV et la beauté de mademoiselle de Fontanges mirent le snood à la mode pendant huit jours à la cour de Versailles. Il y a huit siècles que cette mode dure en Écosse.

Le snood avait été la première couronne de Marie Stuart, elle ne la portait pas avec plus de fierté que miss Ellen, ni sur un front plus charmant ; mais

heureusement que ces belles rieuses n'auront jamais pour couronne que leur ruban de satin.... et qu'on ne coupera point la tête qui le porte !

Même dans l'animation du fling et de la valse, l'œil écossais reste toujours un peu froid ; il a de l'éclat, mais c'est un éclat métallique ; il n'a pas le rayonnement intérieur, si j'ose dire, de l'âme qui s'échappe avec le regard ; il n'a pas surtout les lueurs à demi voilées du sentiment : les femmes sont puritaines jusqu'au bal inclusivement. J'aime mieux les yeux allemands noyés de tendresse, ou les yeux andalous chargés de langueurs et d'éclairs... Miss Ellen était pourtant bien belle, dans sa pâleur de marbre rose, avec son bouquet de bruyères blanches, cueilli le matin dans la montagne ; rien n'est gracieux comme ces fleurs : on dirait des grappes de perles vivantes, qui tremblent au corsage.

Sir Ewen, comme la plupart des lairds écossais, a toujours un grand état de maison. La domesticité nombreuse et la livrée oisive semblent être partout la condition indispensable de la vie aristocratique. Ici du moins ce luxe n'est pas ruineux ; on paye peu, on nourrit bien, et tout le monde est content. Les Écossais, même des classes moyennes, sont flattés de vivre chez leur seigneur. On a retenu quelque chose du lien féodal qui ennoblissait le servage ; on aime, à force de la respecter, cette soumission volontaire, que l'on retrouve dans ses traditions de famille, et qu'on reçoit des aïeux comme un héritage. La cour de sir Ewen est donc pleine de piqueurs et de grooms, qui regardent passer les nuages ; les antichambres regorgent de valets, qui s'occupent à tuer les mouches sur les carreaux, comme je ne sais plus quel empereur romain.

Les gens de sir Ewen poseraient très-avantageusement, dans une exhibition, comme spécimen de la race écossaise : ils sont tous grands, maigres, secs, élancés ; une ossature puissante, qui crève la peau et fait saillie partout ; de longs bras et de longs pieds, de longues mains aussi, dont la paume vaste et dure indique plus de force que de délicatesse, et dont les doigts lisses, élargis en spatules, annoncent le goût des exercices violents, la passion des courses et des chasses, l'amour des chiens et des chevaux, en un mot, de tout ce qui est violent, rapide et bruyant : ils mènent la vie au galop, avec des fanfares. — Comme chez le duc d'Argyll, comme chez le marquis de Breadalbane, tous portent le costume du clan, qui reconnaît sir Ewen pour chef du nom et des armes. Il ne me fallait pas un grand effort de volonté pour me croire transporté à quelques siècles en arrière ; c'est un voyage que ma pensée a du reste l'habitude de faire.

J'avais prévenu sir Ewen que je me mêlerais à tout ce monde : il a son type ineffacé, son caractère original, bien supérieur en cela à nos laquais cosmopolites, qui portent l'habit noir et la cravate blanche, avec la majesté et la grâce d'un huissier de service près la cour d'appel.

Toutes mes. préférences étaient pour le fauconnier. J'allais souvent causer avec lui.

Le fauconnier, dans les rares maisons où on le trouve encore, occupe une place à part. Il est situé, dans la hiérarchie sociale, à beaucoup de degrés au-dessus de la domesticité ordinaire. Il commande aux autres et n'est commandé par personne ; il n'obéit pas, il dirige ; son maître le consulte. Dickson Perkins a cinquante ans : au physique, grand, sec, grisonnant, l'air robuste ; au moral, fauconnier de père en fils. Il est né le même jour que sir Ewen. — « Je suis venu au monde pour servir votre honneur, » lui disait-il, dans un moment d'enthousiasme, un jour que sir Ewen avait abattu un coq de bruyère à quatre-vingt dix pas. — La causerie de Perkins (Perkins cause !) est instructive et amusante. J'en ai plus appris en l'écoutant, sur les us et coutumes des faucons, qu'en lisant le Traité, beaucoup moins récréatif, de notre célèbre du Fouilloux.

Perkins n'est pas seulement un fauconnier, c'est encore un homme politique, mais il est whig en diable ; il ne croit pas au progrès, il a mis un clou à sa roue : elle ne marche plus. Il n'est d'ailleurs jamais sorti de son comté ; pour lui, le reste du monde n'existe pas. Son univers finit avec son horizon.

Perkins loge au bout du parc, tout près de ses bêtes. Le faucon a besoin d'un camérier : il faut le soigner la nuit aussi bien que le jour.

L'appartement de Perkins est un musée populaire. On fait chez lui un voyage en Écosse, de la porte à la fenêtre ; costumes, armes, vêtements, bijoux à bon marché, peaux de loutre et de renard, bois du premier cerf, ramure du dernier daim, tué par sir Ewen, rien n'y manque, pas même le portrait du poney de miss Ellen, ni, Dieu me pardonne, l'image rebondie et vénérée du verrat couronné au concours d'Inverness : les oreilles traînent jusqu'à terre, les jambes disparaissent, il ne marche pas, il roule, ce. n'est pas un animal, c'est une boule. Tout à côté, sur un arbre au mille rameaux, la généalogie des chiens du château. Pour la plupart, ils remontent — par les mères — jusqu'au fameux Bran, — le chien de Fingal, qui avait les yeux bleus. — Blue eyed Bran, dit Ossian. — J'écrirai peut-être quelque jour la vie de Perkins : je l'appellerai le dernier des Écossais.

Perkins a le courage de ses opinions ; c'est un mérite comme un autre ; — c'est même, à mes yeux, un mérite plus grand qu'un autre.

Au milieu de notre siècle esprit fort, incrédule et railleur (il l'est moins aujourd'hui), Perkins est un des derniers représentants de la vieille croyance écossaise aux sorciers, aux fées, aux lutins, aux enchantements, aux charmes et aux conjurations. — Ni les représentations de sir Ewen, ni les railleries de miss Ellen — ces railleries de jeune fille, flèches barbelées qui restent sous l'épiderme, n'ont pu tuer sa foi vivace : avec moi, qui me pique de savoir écouter, il s'en donne à cœur joie ! Il a autant de plaisir à parler que j'en ai à l'entendre : il s'amuse, et j'apprends !

Ils sont deux au château de cette force-là ; les deux font vraiment la paire. — Le second est le berger de sir Ewen : qui dit berger dit un peu sorcier dans tous les pays. — La solitude qui les éloigne de l'homme les rapproche de la nature. On suppose qu'à force de l'étudier, ils en ont deviné les secrets.

Leur réputation date de loin. Aux premières heures du monde, sous les splendeurs orientales des nuits de la Chaldée, ils épelèrent l'alphabet brillant des étoiles, et lurent la destinée des hommes dans la révolution des astres..... Les bergers d'à présent n'élèvent pas leurs prétentions si haut, — ils laissent le ciel à M. Leverrier et à Nostradamus, — cependant le berger jouit toujours d'une considération mêlée d'effroi. Chez sir Ewen, le vieux Macniel accepte les charges et les bénéfices de sa position, — il ne demande pas mieux que d'être craint, — je n'ai encore pu parvenir à savoir jusqu'à quel point il est sincère. Il pourrait vivre de sa religion sans y croire, — cela s'est vu ailleurs qu'en Écosse ! — à coup sûr, il n'a pas la foi vive du fauconnier..... Quoi qu'il en soit, Macniel traîne en tous lieux sa vieillesse chenue, que chacun respecte ; j'aime à le voir, à demi courbé sur son bâton, comme l'animal du sphynx qui marche à trois pattes vers la fin de sa journée ; il m'apporte toujours une raillerie et une histoire, deux choses que je ne hais point.

Ce qui me frappa tout d'abord, la première fois que j'allai voir le fauconnier, ce fut une grande croix de bois, dominant l'humble édifice, ni plus ni moins qu'une chapelle catholique. Comme je la remarquais :

— N'ayez pas peur, me dit Perkins, ce n'est pas la croix du papisme, c'est la croix de mai !

La croix de mai se fabrique le jeudi saint. Puis, quand vient le 1^{er} mai, on la promène sur la montagne, on la couronne de fleurs, on danse à l'entour,

puis on la rapporte en grande pompe au logis et on la plante sur l'étable ou sur la maison. Elle porte bonheur. Sir Ewen n'a pas voulu qu'on touchât à cette croix, non pas qu'il soit esclave de ces superstitions, mais il pense qu'il vaut mieux avoir de fausses croyances que pas de croyances.

— Eh ! eh ! fit une voix chevrotante, pour porter bonheur il n'y a encore que le beltein.

Cette petite voix cassée, c'était Macniel, qui arrivait comme Perkins achevait de me donner cette explication.

— Et qu'est-ce que le beltein ? demandai-je alors à Perkins.

— Ah ! votre honneur veut rire d'un pauvre homme, répondit-il ; mais si vous avez des moutons dans votre pays vous devez avoir aussi un beltein....

— J'en aurais donc sans le savoir.... ce qui s'est bien vu quelquefois.

— Dites donc, Macniel !.... un gentleman qui ne connaît pas le beltein.

— On ne peut pas tout savoir, dit le berger sentencieusement.

— Hélas ! je voudrais pourtant bien tout apprendre.

— La science est longue et la vie est courte, reprit Macniel, il n'y a que les fées qui sachent tout, parce qu'elles n'ont rien appris.

— La raison est bonne ! et comme je ne suis pas fée....

— Eh ! eh ! vous ne savez pas tout ! — Donc, le beltein, c'est une conjuration que l'on fait au mois de mai contre les ennemis des troupeaux....

— Et quels sont ces ennemis ?

— Les loups, les urisks, les renards, les brownies ²¹. — Au dernier beltein, nous étions six bergers et quatre bouviers, avec le fauconnier.

— C'était sur la bruyère de Drummosie, fit Perkins.

— Sous l'arbre des Stuarts, à Culloden-house.

— Que Dieu damne le duc !

— Perkins laissons dormir les morts. Il est jugé.... laisse-moi conter le beltein à ce gentleman.

Nous arrivâmes sur la bruyère ; là, plaise à votre honneur ! le fauconnier enleva avec son dirk une tranche du sol sans couper le gazon. Nous avons à la place même allumé un feu de bois sec. Les œufs, le beurre et le lait, avec le pain d'avoine, ont bouilli longtemps dans le chaudron de fer, au-dessus du feu de beltein. Puis, j'ai versé trois fois la bière et le whisky. Chacun avait apporté sa part, chacun reprit un gâteau d'avoine, et y planta huit baguettes de bois nouveau.

Chaque baguette était consacrée à un ami, ou offerte à un ennemi des troupeaux. Nous avons jeté ces baguettes par-dessus nos épaules, sans retourner la tête, en disant : Prends ceci, ô renard ! et épargne nos brebis ; prends ceci, ô brownie, et sauve nos agneaux ! Voilà, monsieur, ce qu'on appelle le beltein.

— C'est une cérémonie intéressante, mais, dites-moi, le beltein sauve-t-il toujours les troupeaux ?

— Ah ! toujours ! il n'y aurait plus alors de mérite à croire, reprit le vieux berger en me regardant du coin de l'œil. — Il les sauve souvent : il ne faut pas être trop exigeant. — On a une chance de plus quand on a eu soin de brûler devant les étables, au premier jour de l'an neuf, des rameaux de genévrier.

— Ceci est encore bon à savoir....

— Mais, dit Perkins, qui s'était bien gardé d'interrompre le berger, voici de quoi le genévrier ne saurait pas guérir.

Et il me montrait une petite pierre triangulaire, large de deux doigts, assez aiguë à son extrémité.

J'examinai attentivement la pierre que Perkins me présentait, sans pouvoir y découvrir aucune propriété malfaisante.

— Je ne comprends pas, dis-je, en lui rendant la pierre.

— Ni moi non plus, répondit-il ; mais j'ai vu, ce qui vaut bien mieux que de comprendre. Cette pierre est un elf-shot²², c'est le FER d'une flèche enchantée. La première nuit de la lune nouvelle, les méchantes fées glissent sur la bruyère avec le rayon tremblant, lançant leurs flèches de pierre contre nos troupeaux. La flèche ne fait pas de blessures apparentes, mais l'animal frappé tombe de langueur, s'épuise et meurt.

— Et n'y a-t-il pas de remède ?

— Il y a toujours un remède, dit Macniel, en bourrant sa pipe... Le tout, c'est de le trouver. Quand le bœuf a été frappé de l'elf-shot ; il n'y a qu'une chose, c'est de lui faire boire l'eau dans laquelle on a trempé la pierre.

— Eh mais, c'est ce qu'on appelle en France de l'homœopathie.

— Possible ! répondit-il gravement, mais je ne le savais pas.

— Il y a aussi des pierres heureuses, reprit Perkins. Celui qui les porte réussit à tout ; à lui le plus beau lièvre à la chasse, les plus beaux moutons dans la bergerie.

— Et le meilleur whisky à souper, ajouta Macniel. Eh bien ! Perkins, avez-vous la pierre heureuse ?

— Je l'ai perdue ! répondit-il tristement.

Souvent je fis avec le fauconnier des excursions matinales sur le domaine du laird. Je rapportais toujours ou une observation, ou une histoire, ou une légende. Perkins, qui voyait que je voulais m'instruire, faisait naître habilement les occasions.

Ce qui me plaisait en lui, c'était la soudaineté même des impressions ; du reste, il ne songeait même pas à les cacher : ces gens-là vivent les fenêtres ouvertes.

Un jour, nous longions un champ d'avoine sur un versant fertile ; je m'étonnai de voir, au milieu des sillons dorés, un espace inculte, hérissé de chardons et couvert de bruyères. — « C'est le champ du bonhomme ²³, » me dit Perkins. Nous laissons toujours un petit coin inculte, pour que les génies nous pardonnent de déchirer avec la charrue le sein de cette terre qui est à eux, — ce coin inculte, c'est la motte de l'hommage et de la fidélité des temps féodaux.

Les peuples se ressemblent malgré les montagnes et les océans. — Si nous n'avons pas le « champ du bonhomme, » nous avons du moins le brin de chanvre de Saint-Martin — le plus beau de l'année, et qui reste debout après la dernière moisson.

Un autre jour, nous passâmes dans un petit village désert ; les portes étaient fermées, tout était silence et solitude : ce n'était pourtant pas l'aspect de la fuite et de la désolation ; ce n'était pas un abandon, ce n'était qu'une absence. Souvent les habitants d'un village s'en vont dans la montagne, avec leurs sheelings, espèces de huttes roulantes, se fixant, comme les anciens Gaëls, leurs pères, dans les herbes abondantes. Ils font là leurs provisions de beurre et de fromage pour l'hiver ; ils reviennent chez eux quand les pâturages sont épuisés ou que les mamelles sont taries.

Une de nos promenades fut troublée par un incident. Comme nous rentrions au château, j'aperçus un lièvre blanc qui traversait le sentier que nous suivions nous-mêmes, — les lièvres blancs sont assez communs dans les montagnes. — Je le montrai du doigt à maître Perkins, qui s'obstina à ne pas le voir, et qui m'assura que je m'étais trompé, et qu'aucun lièvre n'avait passé.

— J'ai vu !

— Vous n'avez pas vu !

A deux, il n'y a point moyen que ces conversations-là finissent.

Je cédaï. Je ne saurais dire avec quelle joie toute respectueuse, mais très-apparente, Perkins accueillit mon demi-désaveu..... Je savais bien, disait-il, que votre honneur ne devait pas avoir vu...

Ne devait pas avoir vu ! le mot était au moins étrange.

Plus tard, comme je racontais l'aventure devant miss Ellen :

— Eh bien ! me dit-elle, Perkins avait raison et vous aviez tort. Chacun vous dira ici qu'il ne faut pas voir un lièvre qui traverse votre sentier...

— Surtout un lièvre blanc, ajouta sir Ewen.

Allons ! me voilà condamné partout... Ne puis-je au moins savoir la raison ?

— Il n'y a pas de raison ; c'est ce qui rend le cas si grave.

— Père, il y a toujours une raison, dit miss Ellen.

— C'est-à-dire, Ellen, qu'il faut toujours vous en donner une. Mais, monsieur, Perkins ne vous a-t-il pas conté certaine histoire de lièvre blanc ?

— Au contraire ! le berger en avait commencé une qui piquait fort ma curiosité ; votre fauconnier l'a tellement supplié de se taire, que l'histoire est restée interrompue au premier chapitre.

— C'est souvent le plus joli, reprit sir Ewen ; mais voici la fin.

« Je donnais un jour une partie de chasse à quelques amis. Sir Arthur W..., à qui je dois votre présentation, était des nôtres. Les chiens levèrent un lièvre dans le bois de coudriers que vous voyez là-bas. Nous eûmes dans cette lande un courre magnifique. C'était un lièvre blanc : il fut mené rondement et haut le nez à peu près trois quarts de mille. Tout à coup mes chiens s'arrêtèrent avec des aboiements furieux devant un buisson de houx. Nous arrivâmes et, il faut bien l'avouer, nous fîmes buisson creux. Perkins franchit la haie, et de l'autre côté du fossé que trouva-t-il ?

— Le lièvre forcé ?

— Non ! la vieille Alison qui dormait, et que nous eûmes toutes les peines du monde à réveiller.

— Eh bien ?

— Eh bien ! vous ne comprenez pas ? Alison est un peu sorcière. C'était elle qui s'était déguisée en lièvre pour dérouter nos chiens.

Quand les sorciers veulent se rendre quelque part, ajouta miss Ellen, ils se déguisent toujours en lièvres pour aller plus vite.

Je n'oublie pas que nous sommes au dix-neuvième siècle, mais il ne faut pas oublier non plus que je suis sur la frontière du duché de Sutherland, c'est-à-dire à l'autre bout du monde, et que l'Écosse ne croit, après tout,

que ce qu'on croyait en France, il n'y a pas cent ans, ce qu'on croit encore aujourd'hui, j'en jurerais, au fond de plus d'une province.

— Les fées, disais-je un jour à Perkins, épargnent du moins les hommes.

— Pas toujours, me répondit-il, quoiqu'en général elles respectent assez les baptêmes ; mais malheur à l'enfant qu'on laisserait seul avant de lui avoir donné l'eau ; il serait sûr de voir le pays d'Elgland²⁴.

— Vous m'effrayez !

— Demandez plutôt à sir Ellen ; il en sait quelque chose.

— Sir Ellen ?

— Lui-même ! Notre lady (dont Dieu est l'âme !) l'avait rendu père d'un beau garçon rose et bien venant. On devait le baptiser à la relevée de milady. Cette peste d'Effie le laissa dans son berceau pour aller courir avec le fils du jardinier. Ah ! les femmes, monsieur, les femmes !

— Ah ! oui, Perkins, les femmes !

Quand elle revint dans la nursery, elle trouva un enfant tout bleui — qui toussait... qui toussait. — Deux heures après, la coqueluche l'emportait...

— Eh bien ! si c'était la coqueluche... ce n'était pas la fée.

— C'est ce qui vous trompe, monsieur, c'est ce qui vous trompe... Il y avait eu troc d'enfants ; et à la place de notre petit laird, fait pour vivre cent ans, la fée avait mis un méchant avorton qui ne put pas même passer la journée... Mais nous avons de si bons maîtres, que cette pauvre milady ne voulut même pas que l'on chassât Effie.

— C'était bien à elle ! — Mais sait-on ce que les fées font des enfants ? Est-ce qu'elles les mangent ?

— Je ne crois pas. Mais il leur en faut tous les ans une certaine quantité pour le tribut.

— Quel tribut ?

— Mais le tribut qu'elles payent à Old-Nick, pour avoir le droit d'exercer leur métier sur la terre... Du reste, cela devait arriver.. Miss Ellen a beau dire, pourquoi sir Ewen s'est-il marié au mois de mai ?

C'est encore là une des invincibles superstitions de l'Écosse. Le mois de mai est fatal à l'hymen. On croirait pourtant que ce mois des fleurs devrait être le mois des amours (est-ce pour cela qu'il ne doit pas être celui du mariage ?). Il semblerait que toute cette fête de la nature renaissante, pleine de chants et de parfums, doit nous convier aux joies intimes et aux tendresses profondes.... Et c'est ce mois-là qu'on veut interdire aux jeunes époux... On voit bien qu'il n'y a qu'un faux printemps en Écosse et que le

soleil n'y est qu'un clair de lune.... Et cependant il y a du soleil et du printemps en Italie, et les Romains disaient :

Malæ nubent maïa.

« Les mauvaises femmes se marient en mai. »

Le mois de mai est condamné au Nord et au Midi.

Il ne lui reste plus que moi, il est perdu.

Toutes les fées d'Écosse ne sont pas méchantes ; il y en a de fort douces, et dont les visités ne se plaignent pas. Le tout est de leur plaire : c'est toujours là le secret avec les fées, qui sont un peu femmes, et avec les femmes qui sont un peu fées.

Mais, hélas ! on ne leur plaît jamais deux fois de la même façon. Rien ne fixe les mobiles esprits de ces filles du ciel ; c'est la fantaisie en cheveux blonds, c'est le caprice en robe de gaze. Les filles de la terre sont des modèles de constance... en comparaison. Quoi qu'il en soit, elles fréquentent assez volontiers les endroits habités, se mêlent, invisibles, à la société des hommes. On devine leur influence heureuse, et on la bénit. On assure que parfois elles se montrent, mais pour disparaître bientôt, tour à tour avares et prodigues de leurs faveurs ; bonnes par caractère, méchantes par boutades, en un mot, des créatures charmantes. Mais il ne faut pas les offenser, elles sont exigeantes et vindicatives ; bien différentes en cela de nos femmes, dont le cœur n'est qu'indulgence et pardon... à ce qu'elles assurent. Une faute grave, par exemple, c'est de dormir sur une montagne pendant que les fées y tiennent leur cour. Souvent le dormeur, enlevé pendant son sommeil, se réveille à une grande distance, dans des pays inconnus.

On cite des bergers qui ont ainsi disparu pendant plusieurs jours. Macniel a été caché une semaine à tous les yeux. Il a été discret comme une bonne fortune. On n'a pas pu le faire parler. Seulement on soupçonne qu'il est allé au pays d'Elf-Land, patrie des mystérieuses terreurs, des spectres, des enchantements et des vaines apparences.

L'Elf-Land, c'est la terre des fées, c'est leur royaume, car elles sont en monarchie, seulement leur roi est une reine, ainsi qu'il convient chez les

fées. On sait de quelle main légère et vaillante Tílania tenait son sceptre d'ivoire !

Mais le Gaél, transporté à Elf-Land pour crime de lèse-majesté, ne doit pas s'attendre à faire un voyage d'agrément : il est victime d'une foule de mystifications. On le fait asseoir à une table richement servie, et le whisky et l'usquebaugh scintillent, comme des diamants et des rubis liquides, dans des coupes d'or fin ; les cerfs tout entiers défient l'appétit le plus robuste. De belles femmes souriantes font les honneurs du festin au nouvel arrivant... Mais il n'y a pas de sel sur la table, car le sel est l'emblème de l'immortalité, et les fées doivent mourir.

Cependant le convive terrestre veut du sel ; il lui en faut, il en cherche, il en demande... C'est l'instant fatal. — Tout à coup, au moment où il s'apprête à jouir de ces délices inespérées du septième ciel, — un bon souper ! — il n'y a plus qu'un gâteau d'avoine sur son assiette de bois, que de l'eau claire dans sa tasse d'argile, et, déception plus amère encore, à la place de ces merveilleuses beautés qui promettaient la double ivresse de la coupe et des lèvres, il n'aperçoit que de hideuses sorcières qui dansent autour de lui des rondes magiques. Le chat noir aux yeux verts fait entendre d'affreux miaulements, tandis que le crapaud aux yeux d'or, le crapaud familier, jette par intervalle ses notes mélancoliques, modulées d'une voix douce comme les soupirs de la flûte lointaine. Cependant le cercle se rétrécit toujours, la ronde tourne, tourne... Tout à coup le Gaél se réveille au fond d'un glen, à l'ombre d'un rocher... Il se demande s'il a rêvé, il porte la main à son front moite de sueur, ses cheveux roux se tordent et se hérissent comme des serpents... Il se lève et fuit le lieu maudit...

Outre les fées qui appartiennent à la poétique générale de l'Écosse, il y a encore les fées particulières de chaque contrée et de chaque famille. Tout le monde connaît la fée d'Avenel, à laquelle nous devons cette spirituelle et gracieuse musique, — la Dame Blanche, — que chantent tous nos souvenirs. — On distingue encore le Bhar-Geist, toujours sévère ; le Dobie, qui aime les maisons habitées ; le Boyle, gnome du Nord, qui se loge dans les fentes de rochers, dans les grottes et dans les cavernes ; c'est lui qui garde le trésor suspendu des stalactites ; c'est lui qui recouvre d'une terre avare la veine des métaux précieux ; — c'est lui qui cache les pierreries étincelantes dans l'écrin des mines profondes. — Enfin l'Ourisk est le lutin écossais : comme le dieu Pan, il tient de l'homme et du bouc. Mais, au lieu d'avoir l'effronterie railleuse et cynique du dieu antique, il a je ne sais quoi

de sentimental et de mélancolique, qui lui fait perdre tous ses avantages : il a du cœur, on en abuse.

Voilà le fruit de mes entrevues avec le berger et le fauconnier de sir Ewen : je riais de l'un ; l'autre me le rendait.

Quoi qu'il en soit, l'imagination active des Gaëls brode de mille fantaisies cette trame merveilleuse : c'est le sujet de maints récits qui se content les soirs d'automne, au coin du feu de tourbe ; c'est le thème de mainte ballade que chante la jeune fille avant de chanter l'amour :

Tournez, tournez, légers fuseaux !

Quoi qu'il en soit, sir Ewen fait pratiquer sur son beau domaine des améliorations que Dieu doit bénir. Il diminue la redevance à proportion que le fermier augmente le produit. C'est souvent le contraire qui arrive. Il donne la pierre et le bois à ceux qui veulent construire, et il ne réclame point la rente du terrain tant qu'on tient la maison nette et propre. On reconnaît à ces marques un cœur noble et un esprit juste.

L'Écosse, en effet, restera toujours en dehors de la civilisation complète, tant qu'il lui manquera ce qui fait les nations indépendantes et riches : l'agriculture ; ce qui les fait grandes et durables : l'architecture. L'une, qui prend possession du sol et lui impose l'empreinte de l'homme et le signe ineffaçable de sa domination ; l'autre, qui fait la terre utile, et qui la féconde avec la sueur bénie du travail ; la charrue et la truelle sont les principaux instruments des civilisations ; ce sont elles qui font la patrie ; sans elles, les générations des hommes passent sur le sol, elles n'y demeurent point. Les barbares restent debout, seules les nations s'assoient. On s'empare avec l'épée ; c'est par la charrue que l'on possède. Aujourd'hui, comme dans l'antiquité, c'est un champ de blé qui sépare les deux races, et un sillon défend mieux qu'un rempart ; l'ennemi sait qu'il y a derrière ce sillon le bras robuste qui l'a creusé. Les Romains ne s'y trompèrent pas ; ils entourèrent le monde conquis d'une ceinture de moissons dorées, et ils bâtirent la terre, et où que ce soit que nous allions, partout, sur le sol du vieux monde, nous rencontrons encore la limite visible d'un champ qu'ils ont défriché, et une pierre éternellement debout qui nous parle d'eux.

Cependant, quand la race gaélique aura disparu du monde, nous ne retrouverons pas même la trace de son passage. En attendant, sur sa terre nue, dans sa torpeur et sa misère, elle languit.

« Vous nous menacez d'un prochain départ, me dit un soir sir Ewen ; nous avons forcé trois renards hier, nous ne comptons plus les grousses que vous manquez, et vous retrouverez d'ailleurs ces plaisirs partout. — Avez-vous vu quelquefois des chasses au faucon ?

— Jamais ; la mode en est passée en France. Nous ne sommes plus assez riches pour nous ruiner, et notre sol divisé ne nous permettrait pas de suivre un vol aisément.

— Eh bien, voilà qui est dit, le vol après le courre, — à demain les faucons, — j'annoncerai que l'on chasse en votre honneur. »

Sir Ewen fit connaître immédiatement l'ordre du jour du lendemain, qui fut accueilli avec acclamation.

La chasse au faucon est un plaisir qui en réunit beaucoup d'autres, on l'accueille partout avec une extrême faveur ; c'est la chasse que les femmes préfèrent, on y poursuit beaucoup et on y prend peu, — l'oiseau ne saigne guère, il est tué vite, — souvent de loin, — et, si l'on veut, on ne regarde pas.

La curée du cerf a quelque chose, au contraire, de barbare, et au lieu d'applaudir au vainqueur, les femmes devraient se dire que celui qui est capable d'égorger une biche est capable de tout.

Nous n'avons dans toute notre vie assisté qu'à un seul courre.

C'était en Normandie, sur les bords de la Seine, dans les beaux bois de la Meilleraie. Le cerf se laissa prendre et fut mis à malemort. Eh bien ! nous le déclarons, quoique le ciel ne nous ait départi qu'une dose de sensibilité assez modérée, nous n'avons jamais pu effacer complètement ce triste souvenir... Les circonstances, en apparence les plus indifférentes, l'évoquent devant nous, il nous revient chaque automne avec les feuilles mortes. Nous revoyons cette poitrine sanglante, et la bête abattue, et le bois superbe renversé sur ses épaules. Et les larmes qui coulent, comme des larmes humaines, et qui noient cette tête mourante. — Nous entendons encore, à travers toutes les fanfares de l'hallali, des gémissements plaintifs qui nous percent le cœur ! Mais un héron ! D'ailleurs, le héron ne pleure pas... Et puis, on ne peut pas avoir pitié de tout le monde. On n'aurait pas le temps !

Le lendemain à dix heures, tout le monde était descendu dans la cour du château ; elle était pleine d'hommes, de chevaux et de chiens. Tout cela dans un pêle-mêle joyeux, avec le tumulte et les bruits particuliers à chaque espèce : les hommes criant, les chevaux hennissant, et les chiens hurlant d'impatience et de joie. Perkins, qui était le personnage important de la journée, prenait le vent pour diriger la chasse. Le faucon monte mieux quand il a le vent contre lui... Une calèche découverte, conduite en Daumont, était destinée aux mères et aux tantes. Le reste de la compagnie devait suivre la chasse à cheval. Trois ou quatre jeunes femmes étaient déjà en selle. Miss Ellen, le feutre sur l'oreille et la plume au vent, intrépide comme Diana Vernon, faisait bondir sa jument isabelle. On m'avait donné un hack pacifique, qui ne bondissait pas.

Cependant les varlets sortirent, portant sur leurs poings gantés les faucons en capuchon, qu'on avait eu soin d'abaisser²⁵ depuis quelques jours. Leur ardeur affamée était devenue de la férocity, leurs larges mains vertes et recourbées se crispaient de colère sur le gantelet ; ils agitaient leurs ailes frémissantes, et penchaient à droite et à gauche leur tête emprisonnée.

On les fit défiler devant les dames, comme des soldats devant un général. Et il y avait, en effet, tout une armée redoutable : elle avait becs et ongles.

La fauconnerie de sir Ewen est une des plus complètes d'Angleterre, et si le duc de Saint-Albans résignait jamais, — ce qu'il ne fera pas, — sa charge héréditaire de grand fauconnier de la couronne, elle devrait appartenir à sir Ewen par droit de conquête.

Pour arriver à posséder une belle fauconnerie, il faut du temps, de l'argent et du bonheur. On ne recrute qu'avec la plus extrême difficulté ces oiseaux de chasse noble : comme s'ils ne voulaient pas engendrer d'esclaves, ils ne se reproduisent point en captivité ; il faut aller les prendre dans leur aire inaccessible, au moment donné, ni trop tôt, ni trop tard. Pris trop jeunes, ils restent stupides et hébétés toute leur vie ; trop vieux, rien ne peut adoucir leur naturel farouche ; et quels soins pour les élever, et quelle patience pour les instruire... Mais quand on a réussi, quelle gloire !

Je pourrais faire un dénombrement aussi long que ceux d'Homère, et mes héros peut-être n'intéresseraient pas moins que les siens.

C'étaient d'abord, ouvrant la marche, deux faucons sors²⁶, encore jeunes, qui faisaient leurs premières armes ; ils étaient suivis par un faucon de Russie, blanc comme la neige de son pays, avec une tache noire au bout des grandes pennes ; puis venaient les faucons géants d'Islande et des Orcades,

et le faucon brun qui chasse au bord de l'eau ; — le dernier, — je ne dis pas tout, était un faucon rouge, de la plus belle espèce, dont le dos et les ailes étaient rehaussés de grandes mouchetures de pourpre. Ce faucon, au bec crochu et aux serres pendantes, long, fin, maigre et nerveux, offrait un étrange caractère de légèreté, de force et d'audace.

C'est sur lui que s'arrêta tout d'abord le choix de Miss Ellen ; on le réserva à l'honneur du plus beau vol. On désigna ensuite un des faucons d'Irlande, et un des jeunes faucons sors, dont on voulait voir les débuts : c'était intéressant comme une première représentation.

Les autres sujets furent ramenés à la fauconnerie, où ils furent traités avec les honneurs dus à leur rang.

Nous nous mîmes en chasse. Le défilé et la sortie de la cour d'honneur ressemblaient assez à la procession finale de quelque opéra à grand spectacle. Il y avait surtout un cachet de couleur locale qui m'enchantait... C'était un fouillis de riches étoffes, un miroitement de vives couleurs, un tourbillon de plumes flottantes, un pêle-mêle de plaids et de tartans, de voiles et d'amazones ! Nous descendîmes par un sentier tournant qui s'appuyait à la lisière d'un bois. Le bois formait ainsi le fond du tableau, et, par-dessus les cimes des hautes futaies, on apercevait la tour carrée du château et la plate-forme de son toit à l'italienne, où flottait la vieille bannière du baronnet. Tout cela éclairé d'une lumière calme et douce, mais un peu pâle : la lumière d'un beau jour d'automne sous un ciel du Nord, — une lumière gris de perle avec un reflet d'azur.

Cependant nous arrivâmes bientôt au bord du marais qui devait être le théâtre de nos exploits. Aucun obstacle ne pouvait arrêter ni le vol, ni la course, ni la fuite, ni la poursuite. Un emplacement à souhait pour le faucon comme pour le héron. Sir Ewen ne chasse que le héron. C'est en effet la chasse la plus distinguée, le vol le plus élevé, le plus rapide et le plus soutenu. Le faucon qui vole au héron est, de par saint Hubert, le roi des chasses nobles.

En arrivant sur le champ de bataille, le grand fauconnier, — qui n'était pas duc de Saint-Albans, — commanda le silence dans les rangs, et on lança, à travers les roseaux d'une petite rivière, deux beaux épagneuls gris de l'île de Skye, qui nageaient comme des phoques.

Nous vîmes bientôt sortir de l'eau un oiseau de l'année, au vol pesant et encore incertain ; il n'essaya même pas de prendre le vent. Il chercha à fuir comme il put, au hasard, d'une aile à la fois faible et hâtée. Le fauconnier le

dédaigna comme un ennemi inférieur ; mais sir Ewen ordonna qu'on fit voir la plume au faucon sors. — Il fallait commencer. Perkins obéit d'un air contraint.

Le capuchon fut subitement enlevé ; l'oiseau releva vivement la tête, étendit doucement ses ailes, secoua un peu de fatigue et d'engourdissement, aperçut le héron... et s'élança... « Bien volé ! criait-on de toutes parts, bien volé ! » Le débutant, en effet, s'y prenait comme un maître. Il avait le dessus du vent, il glissa, les ailes étendues, comme sur un plan incliné. Le fugitif perdit la tête ; il voyait son ennemi, il croyait déjà sentir la serre avide. Il fit un crochet malheureux, et se précipita de lui-même au-devant de la catastrophe. Il y eut deux cris, une mêlée. Les plumes volèrent. Les deux combattants s'abattirent, le héron était mort. On abandonna au vainqueur les dépouilles opimes du vaincu, ce sont les lois de la guerre, et la chasse en est, dit-on, l'image. Mais nous ne devons pas nous arrêter en aussi beau chemin.

Au bruit de la chasse et aux appels réitérés de son parent ou ami, un autre héron s'était levé entre les grandes herbes d'un étang, où nous avions troublé sa sieste profonde. Il avait le réveil mauvais : c'est la marque d'un caractère difficile. Tout le monde n'est pas gai en se levant, et les hérons ne peuvent pas avoir, comme le veut Xavier de Maistre, des rideaux roses aux fenêtres de leur chambre à coucher, pour assurer la belle humeur du reste de la journée. C'était un héron de la grande espèce : il poussa tout d'abord deux ou trois cris rauques et gutturaux, que nos faucons reconnurent instinctivement et saluèrent par des battements d'ailes impatients. Cependant le héron déployait déjà son immense envergure ; il avait le vent, et, comme s'il eût voulu se perdre dans l'espace infini, il montait, montait toujours. Déjà il n'était plus pour nous qu'un imperceptible point noir, dans le clair azur du ciel.

Miss Ellen, pour fournir cette seconde course, désigna le faucon rouge. Le faucon rouge, rendu à la lumière, resta une seconde immobile, sur le poing du piqueur. Son regard circulaire embrassa l'horizon, il aperçut l'ennemi, poussa deux ou trois cris de colère, et, d'un vol strident, comme le sifflement d'une balle qui vous effleure la tempe, il monta lui-même dans une direction perpendiculaire. Cependant le héron, de son côté, montait toujours. C'était une lutte de vitesse plus émouvante qu'une course de favoris aux Handicap de Newmarket... Rien n'égale le ressort, la souplesse

et la force de ces vaillants oiseaux ; ils semblent bondir dans l'air élastique, qui les repousse et double la puissance de chaque élan.

Cependant les meilleurs yeux avouaient qu'ils ne distinguaient plus rien que deux petites taches microscopiques, qui semblaient tour à tour se joindre, s'écarter, se rencontrer et se fuir.

Tout à coup ces deux taches grandirent, ces deux points obscurs s'éclairèrent ; les oiseaux, groupés en noyau serré, se rapprochaient de nous. Le faucon avait dépassé l'autre ; celui-ci, pour échapper plus sûrement, regagnait la terre. Les jambes raides, le col allongé, la tête en avant, les ailes à demi repliées, il tombait comme une pierre, — mais comme une pierre qui aurait la force de se précipiter. — Le faucon, pareil au lévrier bien appris, avait rabattu son gibier vers nous. — Tous les regards étaient tendus vers le héron. — Nous ne perdions pas un mouvement. Le faucon, trompé dans sa première attaque, fondait maintenant sur lui comme une flèche. — Déjà il l'effleurait de son vol... on entendait le cri de l'angoisse et le cri du triomphe... Il semblait que nos poitrines à nous-mêmes avaient une palpitation plus oppressée. — Miss Elle en posa la main sur son cœur, — et laissa tomber les rênes. Je crus qu'elle allait dire la parole de grâce. J'oubliais que les jeunes vestales, dans les jeux du cirque, étaient les premières à tourner vers le sol leurs pouces charmants, qui annonçaient la mort aux vaincus.

Mais le héron, puisant de nouvelles forces dans le danger même, fit un rapide mouvement oblique. Le faucon, emporté par son ardeur et par l'impétuosité de son élan, passa à vingt pieds au-dessous de lui. Le héron continua son vol en ligne droite, à tire-d'aile, et dévorant l'espace. Le faucon-variait de tactique en même temps : à présent il volait au-dessous de l'ennemi, tout à coup par un brusque soubresaut, il se trouva à sa hauteur et le saisit à la gorge.

Le héron se renversa vivement en arrière, puis tout à coup, audacieux comme un poltron poussé à bout, il rendit attaque pour attaque ; il frappa d'un coup de bec le faucon en pleine aile. Une large penne tomba, tout empourprée de sang ; le faucon roula sur lui-même, comme l'oiseau atteint du plomb du chasseur. Nous crûmes à une défaite : ce n'était qu'un étourdissement. L'intrépide lutteur revint à lui, — et au héron. Il n'y avait plus ni méthode, ni ruse, ni tactique, il n'y avait plus que des colères et des ardeurs sauvages ; c'était une lutte folle, une fuite éperdue. Les deux

ennemis décrivaient dans le ciel des orbes immenses, mais le héron était toujours en dedans du cercle, que le faucon tendait toujours à rétrécir.

Enfin, après mille tours et détours, mille rapprochements et mille écarts, le faucon prit encore une fois le vent et plana un instant au-dessus de sa victime consternée. Le héron fut saisi, lié dans les serres puissantes, déchiré par le bec cruel, ce bec recourbé comme une faux, et qui donne son nom au terrible oiseau. Tous deux tombèrent... puis, comme pour prouver sa force, à peine eurent-ils touché terre, le faucon se releva de nouveau et à pic, emportant le héron, masse inerte, qui se débattait dans les convulsions de l'agonie, la tête penchée, l'aile incertaine et battant le corps, son beau plumage, aux teintes ardoisées, tout souillé de larges gouttes de sang. Le faucon s'abattit à cent pas plus loin, et se livra à un autre exercice, avec l'ardeur d'un faucon abaissé depuis trois ou quatre jours...

— Oh ! allons-nous-en, dit Miss Ellen en passant son mouchoir sur ses yeux, je ne puis pas voir cela. — Cette pitié était un peu tardive ; mais mieux vaut tard que jamais !

Nous reprîmes la route du château.

Le soir à souper, je trouvai devant mon couvert deux grandes plumes de héron, c'était une galanterie du fauconnier.

Le lendemain de cette chasse, je devais partir. — Hélas ! il faut toujours partir ; nous ne demeurons pas sur la terre, nous y passons. — Je promenais tristement mes dernières heures dans le grand parc du château, qui descend par étages du haut de la colline et va baigner ses pieds dans les eaux bleues du golfe. Çà et là, des ruisseaux aux frais murmures, qui ne se taisent ni jour, ni nuit ; des étangs bleus, grands comme des lacs, bordés de noirs épicéas et de larix argentés, qu'effleurent dans leur vol tous les oiseaux de la mer. Cependant les montagnes du Sutherland et de l'Invernesshire marient, à l'horizon lointain, leurs lignes incertaines qui semblent flotter comme des ceintures. Qu'il me paraissait beau au moment où j'allais le perdre, ce parc à peine éclairé des premières lueurs de l'aube matinale !

Je remontai dans les jardins, je suivis sur les terrasses ces longues allées bordées de fleurs, où l'on a remplacé le sable par un gazon, coupé à un pouce du sol, flexible, épais, doux au pied comme un tapis de velours et invitant aux molles promenades ; les chrysanthèmes dorés penchaient tristement leurs têtes, atteintes des premières gelées ; les grenadilles rouges, que les Espagnols appellent « la fleur de la passion, » frissonnaient loin de leur soleil. J'allai m'asseoir tout près d'un gros buisson d'égantiers

sauvages, au pied d'un frêne pleureur, qui penchait jusqu'au sol ses longs rameaux et ses feuilles pâlies.

Je tournai les yeux vers le château endormi ; je voulais emporter une dernière et fidèle image de ce monument féodal, élevé sur les ruines d'une forteresse barbare, imposant par sa grandeur, majestueux dans sa rudesse même, œuvre de tous les siècles, et gardant l'empreinte de chacun d'eux. Qu'on doit les aimer ces vieux châteaux ! pleins des souvenirs de l'histoire, — l'histoire est faite par leurs maîtres, — murmurant, par chacune de leurs pierres, un conseil d'orgueil, une flatterie délicate, persuadant l'attachement à la terre glorieuse, et au noble passé, qui vous a portés avec amour, ô vieilles races, dans ses entrailles profondes.

Eh bien ! me disais-je, sir Ewen pense à peine à tout cela. — Il n'y pense peut-être pas du tout... Il se préserve de l'attachement par la difficulté du choix ; il se sauve par l'embarras même de ses richesses ; il est condamné à ne rien aimer, parce qu'il serait obligé d'aimer trop de choses ! c'est tout le bout du monde, s'il connaît tous ses châteaux ! à coup sûr, il ne connaît pas toutes ses terres... Il ne s'y attache pas, il en change.

Il arrive ici, force un renard, prend deux hérons, abat cinquante coqs de bruyère, et, après avoir couché dans son château comme dans une hôtellerie, il s'en retourne à ses jardins de Kesiwk, ou dans son cottage du Westmoreland, sur les bords rians du Derwentwater, à moins pourtant qu'il n'ait un discours à prononcer à la chambre des communes ou qu'il ne préfère passer la fin de la saison dans sa maison d'Ischia ou dans son hôtel de Rome : tout cela lui est à peu près égal ; c'est une victime des attractions combinées. Il n'y a que les riches qui sachent être vraiment pauvres d'esprit. C'est malheureusement la façon la plus difficile d'être pauvre. Elle n'est pas à la portée de tout le monde : il faut commencer par être millionnaire ; c'est la première condition. Les grands seigneurs de la trempe de sir Ewen possèdent comme ne possédant pas, suivant la maxime de saint Paul : ils usent des biens de la terre, c'est assez pour eux ; ils ne livrent point leur âme à leur domaine, ils se contentent d'en dépenser le revenu sans avoir vu d'où il part ; souvent même on assure qu'ils le dépensent deux fois... Là n'est pas la question.

— Mais parlez-moi du petit propriétaire... Voilà le mauvais riche !... le riche d'esprit (je m'entends) qui met son cœur ou est son trésor ! Est-il assez tourmenté, le malheureux,

Par le démon malin de la propriété...

Il ne se sert plus que du pronom possessif : ma terre, mon champ, ma maison. Pour dire ce petit mot, il ouvre une bouche démesurée ; il le sent et le fait sentir, il appuie dessus ; il ne possède pas, il est possédé. Voyez-le dans son jardinet, il mesure ses allées et toise ses bordures ; il compte ses laitues, il voudrait agrandir son enclos. En attendant, il étaye son mur, qui ne tombait pas ; il répare son toit, qui n'en a pas besoin ; il n'est bien que chez lui ; quand il n'y est pas, il voudrait y être ; il ne dort bien que là, ou, s'il dort ailleurs, il rêve qu'il y est. — C'est encore du bonheur.

L'image fidèle du petit propriétaire, c'est le colimaçon ; il n'a que sa coquille, et ne peut faire un pas sans la traîner avec lui !

Je fus tiré de ces réflexions, éminemment philosophiques, par un bruit de grelots. C'étaient mes chevaux que l'on m'amenait. J'avais pris congé, la veille, de sir Ewen et de miss Ellen. Je penchai la tête à la portière en franchissant la dernière grille ; le soleil oblique étincelait dans les fenêtres d'une tourelle.... J'éprouvai comme un serrement de cœur.... Je voulus prendre un livre dans mon porte-manteau ; le premier objet que je trouvai sous ma main fut une petite boîte en chagrin rouge, qui ressemblait assez à un écrin ! Comme cet écrin ne pouvait être à moi, — c'est sans doute, me dis-je tout bas, « la coupe de Joseph, » et sir Ewen va faire courir après moi ! J'ouvris l'écrin, et j'aperçus un onyx blanc de Sutherland, taillé en cachet, avec un chardon écossais pour emblème, et ces deux mots pour devise : « Dina Foryet²⁷. » C'était l'emblème et la devise de sir Ewen. C'était mieux qu'un adieu, c'était un souvenir.

LES ILES HÉBRIDES

I

Quand on jette les yeux sur la carte de la Grande-Bretagne, on découvre à côté de l'Écosse, vers l'ouest-nord-ouest, comme disent les marins, une moucheture de petits points noirs, inégalement répandus dans l'espace blanc qui est censé représenter la mer. Ces petits points noirs figurent l'archipel des îles Hébrides.

Les Hébrides sont à peu près inconnues aux Européens du continent. Les Anglais, à qui elles appartiennent les visitent peu. Elles vivent ainsi oubliées et silencieuses, à demi voilées de brouillards, et perdues dans un repli de l'Océan orageux, inaccessibles pendant sept à huit mois de l'année, négligées le reste du temps. — J'ai passé plus d'une fois près d'elles sans m'en douter.

Cependant les aventureux qui ont voulu les voir reviennent avec des récits étranges : c'est, disent-ils, tout un monde, et un monde qui ne ressemble point au nôtre, — ils ont parcouru de profondes solitudes, vierges de toute trace humaine, pleines de terreurs mystérieuses ; ils se sont arrêtés devant des barrières de rochers infranchissables ; ils ont retrouvé sur les montagnes le pied de Fingal et l'écho de la voix d'Ossian ; ils ont couché, dans leur plaid, sur les champs de bataille des Scandinaves et des Danois, — ils ont passé de longs soirs près de la tourbe pétillante, au milieu de ces races poétiques et rêveuses, mélancoliquement assises autour du foyer qui conte les aïeux. D'autres ont erré dans les Plainnes de la Faim, et foulé la bruyère stérile avec les bergers dont l'œil ardent perce l'avenir. D'autres ont pénétré dans les grottes profondes, éclatantes demeures des Brownies et des Urisks, où le porphyre resplendit, où chatoie le diamant, où l'escarboucle rayonne, tandis que les mosaïques d'agate et d'onyx retentissent sous le talon nu des fées. Parfois, disent-ils, les tempêtes se soulèvent dans le lit des

détroits, et couvrent de leur blanche écume la tour crénelée de quelque vieux château ; puis, quand le calme renaît, les sirènes, filles de la mer, sortent à demi des flots, couronnées d'algues et de corail, belles comme Aphrodite, et tordent, dans un rayon de soleil, leurs longs cheveux ruisselants.

Un jour, étant à la recherche d'un commentaire sur le poème d'Oïna-Morul, je m'égarai dans les montagnes de Morven. Ce jour-là, par hasard, il faisait soleil, et, de leurs cimes élevées, au delà des vapeurs qui flottent comme une ceinture de gaze aux flancs de l'Écosse, j'apercevais la mer vaste et brillante. Sous la réverbération des rayons qui faisaient étinceler les flots, les petites îles m'apparaissaient comme des flocons de nuages argentés dans un ciel d'azur.

Une semaine plus tard j'étais à Oban, port charmant où l'on se rassemble sous prétexte de bains, mais où l'on a l'esprit de ne pas se baigner ; les brusques changements de température y rendent les bains plus dangereux que salutaires.

En venant à Oban, j'avais mon projet en tête. La rade d'Oban, derrière ses môles de montagnes blanches, abrite en effet une escadre toujours en partance, qui sillonne les détroits et fouille les golfes profonds de l'archipel : bateaux de pêche ou bateaux marchands. On ne visite pas encore les Hébrides en train de plaisir.

Je n'ai pas la témérité de vouloir apprendre à mes lecteurs l'histoire et la géographie. Je me contente d'écrire quelques pages d'un voyage pittoresque ; je ne serai savant que le moins possible, et je déclare qu'il m'est très-facile de l'être fort peu. Je ne dirai que ce qu'il faut pour faire connaître la physionomie d'un pays qui ne peut en rien se comparer au nôtre. Je ne raconterai du passé que ce qu'il en faut savoir pour bien comprendre le présent.

Comme tout pays dont la conquête est facile et la possession. agréable, les Hébrides ont souvent changé de maîtres. On les appelait autrefois Innis Gaël, — les îles des Gaëls.

Les Gaëls, seigneurs de la terre et de la mer, leur avaient imposé ce nom comme marque de suzeraineté : c'était la prise de possession et l'investiture barbare. — Les Hébrides, aujourd'hui, sont comprises dans l'union des Trois-Royaumes. — Ce ne sont plus les îles des Gaëls, ce sont les îles de la reine Victoria.

Dans les premiers siècles de notre ère, quand la dynastie Dalriadique dictait des lois à l'Écosse, du haut de sa citatelle de Dun-Staffnage, les Hébrides faisaient partie de la monarchie écossaise. Le Dun-Staffnage s'élevait sur la terre ferme, mais en face des îles, comme un surveillant jaloux ; un système complet de forts et d'observatoires les mettait en communication télégraphique directe avec le Dun royal. — La croix rouge, portant la trace du sang et du feu, courait moins vite parmi les clans de la terre ferme que ces signaux de commandement ou de détresse, emportés d'une île à l'autre par la tempête. Les Hébrides restèrent longtemps soumises, un peu malgré elles, si l'on veut, mais la question n'est pas là. Plus tard, quand la pierre du pouvoir ²⁸ fut transportée vers l'est, les îles ne furent plus une possession assurée ; il était difficile de les défendre de si loin, on trouvait plus simple de les laisser prendre, — quitte à les reprendre ensuite. Pendant cette période, l'histoire des Hébrides est écrite avec du sang, illustrée par le fer et le feu. On en lit les feuillets déchirés sur des ruines. On y retrouve souvent les souvenirs des Norwégiens et des Danois, qui écumaient toutes les mers et pillaient toutes les côtes.

A la fin du neuvième siècle un roi norwégien, Harfagard, — le nom est peu rassurant, — fit une expédition contre les Hébrides ; il ne se contenta pas de les ravager, brûler et rançonner en passant, comme tout honnête pirate pouvait faire ; il voulut les conserver, et les déclara provinces maritimes de son royaume ; en cette qualité il les gratifia d'un vice-roi.

Or, il arriva que le vice-roi aima mieux être roi pour son compte. Il y avait un moyen très-simple et fort en usage dans ce temps-là : la révolte. Le vice-roi se révolta donc, et se déclara indépendant. Les îles se trouvèrent alors entre deux feux, — Harfagard s'indignait de n'avoir pas su les garder, et les rois d'Écosse ne se pardonnaient pas de les avoir laissé prendre. Quant au vice-roi, quoique La Fontaine ait dit :

Notre ennemi, c'est notre maître !

je le passe sous silence ; une fois couronné il ne fit plus parler de lui ; il n'a pas d'histoire. Cependant les rois d'Écosse rachetèrent leurs îles ; il paraît

qu'ils ne pouvaient pas s'en passer. On vit ainsi la métropole payer tribut à la colonie.

Après une servitude de quatre cents ans, les Hébrides reconquirent encore une fois leur liberté, avec les Mac-Donald, qui prirent le titre de Lords-des-Iles, — un beau titre, qui sonne bien, qu'ils portaient fièrement, et qui commande encore aujourd'hui la sympathie et le respect des Highlands et des îles. — Cette fois les Hébrides gardèrent leur indépendance aussi longtemps que l'Écosse elle-même : les lords ne tombèrent qu'avec les rois. Il n'y a pas plus de souverains aujourd'hui dans le palais d'Holyrood que dans le château d'Armadales. Le lion britannique (qui n'est qu'un léopard) tient maintenant la race des Gaëls sous sa griffe un peu lourde. Il n'y a plus ni révolte contre le gouvernement central, ni guerre d'une île à l'autre. Or, il s'est trouvé que le souffle orageux de la liberté leur était salutaire. Ces luttes éternelles étaient une des conditions de leur prospérité ; la paix leur amena la misère ; dès que leur vie fut protégée contre l'ennemi, on ne songea plus à l'assurer contre la faim. Cependant, la métropole lointaine, contente du calme qu'elle a fait, — n'est-ce pas un Gaël qui a dit : Ils font une solitude et ils appellent cela la paix ? — la métropole se livre à d'autres soins, et les Hébrides s'alanguissent, dans une torpeur de plus en plus profonde. Depuis qu'elles se sentent à l'abri du fer et du feu, elles ont cessé de relever leurs ruines. — Toute cette terre est aujourd'hui couverte de débris.

Dès qu'on sut, dans le port d'Oban, que je voulais visiter les îles, toutes les barques se mirent à ma disposition : l'hospitalité des pêcheurs vaut celle des montagnards. On m'inscrivit sur les rôles d'un équipage en qualité de volontaire, et nous profitâmes d'une heure de calme entre deux bourrasques pour sortir du port ; — je voulais être sûr de partir. — Vous prendrez terre quand vous voudrez, m'avait dit le pilote. — C'est qu'en effet, ces îles semées par groupes sont si nombreuses et tellement pressées qu'on est toujours près de la côte. La mer semble parfois disparaître, et l'archipel n'est plus qu'un vaste continent, traversé par des canaux irréguliers qui circulent entre les découpures de la terre ferme, — une Venise glaciale avec des rochers en guise de palais. — Les rivages opposés projettent au-dessus des îlots leurs môles et leurs promontoires, comme de longs bras qui veulent se rejoindre. — Cette captivité de l'Océan n'est pas sans dangers, — l'Océan a parfois des fureurs d'esclave révolté. Nulle part les tempêtes ne sont plus redoutables que dans les détroits. Ce n'est pas la mer qu'il faut

craindre alors, c'est la terre. La mer vous berce sur son vaste sein ; la terre vous brise contre des récifs et des écueils.

Ma première excursion me conduisit à Lismore, île charmante, en face d'Oban, et qu'on appelle le Jardin des Hébrides. J'y vis tout ce que l'on voit dans les jardins, — moins les fleurs, — et quelques petites fermes assez bien tenues sur le bord de la mer ; plus loin, d'assez belles ruines. Mais ce fut l'affaire d'une matinée et je demandai bientôt que l'on me conduisît autre part.

On me montra l'île de Mull.

Quand je traversai, allant de Lismore à l'île de Mull, c'était par un temps de calme ; nous nous laissions aller à la dérive, et la marée nous entraîna jusqu'au pied du château de Duart. Nous abordâmes, après avoir longé l'écueil voisin qui porte le nom du rocher de la Dame (Lady Rock). Les contrebandiers, gens fort poétiques de leur nature, comme tous ceux qui vivent dans le danger, ne passent jamais auprès du Lady Rock sans conter une légende terrible.

Il y a de cela bien longtemps, Mac Lean, laird de Duart, voulant se débarrasser de sa femme, — sans la tuer lui-même, — l'attacha à un rocher en face de son château pour attendre, non pas comme Andromède, l'arrivée d'un monstre à jeun, — mais tout simplement la marée montante.

Quand on veut tuer sa femme, on devrait penser à tout. L'endroit était mal choisi. Tous les bateaux qui regagnent la côte traversent le détroit de Mull et rasant le promontoire du Lady Rock. Des gens d'Argyll, qui revenaient de chercher du kelp (sorte de varech des Hébrides) et des bœufs noirs dans l'île de Skye, aperçurent la pauvre dame qui levait ses beaux yeux au ciel et qui criait merci.

Cependant le flot montait ; il oppressait la poitrine, il fouettait la gorge, il effleurait les lèvres. Les pêcheurs voient le péril et forcent de rames : ils arrivent, dénouent les liens, et reçoivent dans leurs bras la victime inanimée. — On la rappelle à la vie : elle dit son nom et raconte son histoire. Son histoire était touchante ; son nom était fameux parmi les clans du Nord. Les marins la reconduisirent au château de son père, tout près d'Inverness.

Le mari, cependant, qui se croyait tout à fait veuf, imagina je ne sais quelle aventure de mort subite, pleura beaucoup, et alla faire sa visite de deuil — c'était déjà la mode — aux parents de la défunte. — Il fut fort bien reçu ; et quand on eut versé avec lui autant de larmes qu'il était convenable,

on prépara le festin de la mort, avec toutes les solennités d'usage (encore un trait de mœurs écossaises). — Au milieu du repas, les portes s'ouvrirent, et on vit apparaître, vêtue d'un long suaire et couronnée d'algues marines, celle qu'il croyait ensevelie sous les flots. Il n'eut même pas la ressource de croire à un spectre : le malheureux avait tout d'abord reconnu sa femme...

— Mac Lean, laird de Duart, lui dit son beau-père, vous êtes sacré sous mon toit. On n'a jamais violé chez nous l'hospitalité sainte. Je ne ferai pas rougir les aïeux. — Partez.

Le laird de Duart se retira sans répondre. Mais sur la route il fut rejoint par un de ses beaux-frères ; on combattit avec le dirk et la claymore. — Duart fut tué d'un beau coup en pleine poitrine.

Les mauvais maris finissent toujours mal. Cette réflexion est de mon contrebandier.

Tobermory a été bâti pour servir de décoration à quelque opéra que l'on voudrait jouer dans les Hébrides. Les architectes de Tobermory ont eu, je le reconnais, un vif sentiment du pittoresque ; ils ont posé le village au fond d'une anse capricieusement découpée ; une petite île le défend des vents d'ouest et brise les flots, violents à cinq cents mètres plus loin, et qui, maintenant paisibles, déroulent leurs franges d'argent sur le rivage. Partout des bosquets épars et des buissons d'églantiers qui chantent au printemps leurs chansons amoureuses. Sur les derniers plans, les grandes montagnes s'élèvent en amphithéâtre.

De tristes souvenirs se rattachent à ces lieux charmants.

C'est dans les eaux de Tobermory que fut coulée bas la Florida, la plus grande caravelle de l'Armada — qui n'était déjà plus l'Invincible. La tempête, qui dispersa la flotte de Philippe II, jeta la Florida sur les côtes d'Écosse.

La Florida, dit la légende, — c'est une légende ! — était commandée par la fille même du roi d'Espagne. — Belle et brave, elle avait rêvé — les Espagnols rêvent beaucoup — un mari brave et beau. Son rêve l'inquiéta. Ce n'est pas qu'il manque en Espagne de maris beaux et braves. Mais la princesse n'avait pas rêvé en espagnol. Son rêve n'avait pas l'expression passionnée des hidalgos, c'était plutôt la grâce délicate et amollie des enfants du Nord ; les cheveux blonds, l'œil bleu, mélancolique, où il y a plus de larmes que d'éclairs et moins de feu que de tendresse. Ses joues avaient des teintes de rose pâle que l'on trouve peu dans cette Espagne encore embrasée du sang des Maures, et torréfiée par son ardent soleil.

« J'ai rêvé de lui, donc il existe ! se dit la logique Isabella... Il s'agit maintenant de le trouver. » Quand on est fille de roi, il est permis de chercher son idéal. Elle fit le tour du monde, dit encore la légende, et trouva l'idéal à Tobermory. — C'était le laird de l'endroit. Il s'appelait aussi Mac Lean de Duart, comme celui de l'autre histoire. Il avait le bonheur d'être marié, et le malheur d'avoir une femme jalouse : ce qu'il ne faut jamais oublier de souhaiter à ses ennemis intimes.

Lady Margaret Mac Lean connut le rêve d'Isabella. Un homme averti en vaut deux : une femme avertie en vaut quatre... surtout une femme jalouse. Margaret savait que les Espagnoles ne se contentent pas toujours de rêver. — Elle voulut éviter le réveil, — elle réfléchit longtemps ! — Du haut de sa tour carrée, elle épiait sans cesse la Florida, qui croisait devant Tobermory, — attendant le moment favorable. — Si encore Mac Lean se fût tenu tranquillement au logis, à causer avec sa femme, comme tout bon mari doit faire ! mais point ! Il avait des inquiétudes, des pressentiments, — il se doutait, — chose toujours fâcheuse en ménage ; il sentait aussi le besoin de faire beaucoup d'exercice, et il se promenait toute la journée sur le bord de la mer, suivant de l'œil les belles manœuvres de la Florida. — On ne lui avait jusque-là connu aucun penchant pour la marine.

Cependant la fière lady se taisait et mangeait son cœur, comme dit si bien le proverbe égyptien. — Enfin, de guerre lasse, et reconnaissant son impuissance, elle alla trouver un des sorciers du lac Jaune, à l'autre extrémité de l'île.

Dès qu'il la vit venir... — Je sais ce qui vous amène, s'écria-t-il, je sais tout... Faites cependant comme si je ne savais rien et contez-moi votre peine !... — Lady Margaret conta sa peine, en rougissant plusieurs fois.

— Y a-t-il un remède ? demanda-t-elle tout bas.

— Il y a toujours un remède, repartit le devin. — Ce disant, il lui donna un collier dont les grains étaient mélangés de coraux blancs, comme on en trouve sur les rivages de l'île de Skye, et d'ambre vert recueilli sur les bords de Scalpa et d'Orona.

— Vous porterez, dit-il, ce collier trois jours et trois nuits. Le matin de la troisième nuit, vous irez vous-même le jeter dans la baie de Tobermory, et vous serez à jamais délivrée de celle.... — Lady Mac Lean ne le laissa pas achever. Elle partit joyeuse et triste, pleine d'espérance et de remords.

Le matin du troisième jour, quittant d'un pied furtif l'alcôve conjugale, elle courut au rivage.

Elle tremblait un peu ; elle s'assit sur un rocher et regarda la mer : la vague se soulevait comme une poitrine qui palpite, les oiseaux plaintifs l'effleuraient de leur vol, la ligne de l'horizon blanchissait aux premières lueurs de l'aube. La Florida dormait encore, immobile sur ses ancres. Une forme svelte et gracieuse passait et repassait sur le pont. — C'était une femme. — Le vent soulevait ses longs cheveux : Margaret reconnut Isabella sans l'avoir jamais vue. Il y a des instincts qui ne trompent pas.

Margaret trouva qu'Isabella regardait trop souvent le château de Duart. Cette remarque était peu propre à calmer Margaret.

Margaret était douce par caractère, mais comme beaucoup de femmes blondes, prompte à s'irriter, surtout quand il s'agissait de son cher Mac Lean. — Or, Mac Lean, à ce même moment, était monté à la grande tour... peut-être pour voir lever l'aurore. Margaret l'aperçut : c'était trop. Qu'elle périsse, puisqu'elle l'a voulu ! s'écria-t-elle, et debout sur son rocher, elle jeta le collier dans la mer profonde. — Soudain les flots se soulèvent : la tempête éclate, toutes les colères de l'Océan se déchaînent dans le détroit de Mull ; la vague bat tour à tour le rivage de Tobermory et les rochers de Morven. Les ancres sont arrachées, les cordages se brisent, les mâts chancellent, et la Florida s'engloutit entre deux écueils. On aperçut encore un instant l'écharpe d'Isabella, — puis tout disparut... les flots retombèrent et la tempête s'apaisa.

Margaret retourna au château de Mac Lean, le front serein et l'âme paisible comme le calme des mers. C'était une femme forte.

L'histoire ne dit pas si par la suite Mac Lean se promena aussi souvent sur le rivage.

II

Si Fenimore Cooper, que pleurent aujourd'hui les deux mondes, avait daigné me faire son héritier, je prendrais sa plume la plus fine, sa plume qui peint, pour vous décrire « mon beau navire, » le Dolphin.

Le Dolphin est le favori entre tous les steamers dont la course effleure les rivages des lacs, ou rase les promontoires des détroits. Le Dolphin a tous les mérites : il est fort, il est léger ; il est gracieux, il est robuste ; les autres marchent, il glisse ; l'écume semble plus blanche, soulevée par ses roues ; le sillon de sa proue, tracé dans une poussière liquide de diamants, étincelle,

le soir, de lueurs phosphorescentes. — Mon ami David Hutcheson a le droit d'être fier du Dolphin. — Le Dolphin a toutes les coquetteries permises.... aux bateaux. — Il ne jette point sa fumée : il la porte. Il s'en pare, il la fait monter comme une aigrette ou flotter comme un panache ; il la condense en colonne obscure, il l'ébouffie en duvet léger et lumineux. Sa machine puissante frappe la mer à coups pressés, et la mer se hâte de le porter où il veut. Ses matelots sont obligeants et respectueux ; son capitaine a toute la réserve d'un Anglais de bonne compagnie : il est poli, il est courtois, il n'est pas empressé : l'empressement est d'un valet.... ou d'un patito, — il ne va pas au-devant de vous, il vous attend ; vous êtes sûr de le trouver toujours. Vous prendriez son steward²⁹ pour un page, — un joli page de quinze ans — qui sait déjà tout ce que l'on doit aux châtelaines.

Le Dolphin va trois fois par semaine aux îles de Staffa et d'Iona. Ce sont trois jours de fête. Dès la veille, on a frotté le pont de sapin blanc, où les nœuds du bois reluisent comme des escarboucles. La carène, passée à l'éponge, a des reflets si noirs qu'elle paraît bleue, et la bouche de cuivre des petits canons (le Dolphin va-t-en guerre !) miroite au soleil comme de l'or tout neuf. L'équipage est paré comme le bateau : les officiers, en frac bleu à boutons d'or, gilet blanc, casquette vernie à la main, vous reçoivent à la dernière marche de l'escalier. — Vous n'êtes plus un simple passager, vous êtes un personnage. — On paye cher toute cette élégance et tout ce luxe aristocratique ; mais, comme disent les Anglais, qui s'y connaissent, on ne paye jamais trop cher quand on est bien. — D'Oban à Staffa, — on part d'Oban pour aller partout, — le trajet n'est pas long et coûte une guinée. — Un voyageur qui comptait avec sa bourse, — dure nécessité ! — et qui consentait volontiers à être un peu moins bien, — demandait devant moi le prix des secondes places : — Monsieur, répondit le capitaine, sur le Dolphin il n'y a pas de secondes places !

La première fois que j'allai à Staffa, il y avait à bord assez nombreuse compagnie, et des gens de tous pays. — Des voyageurs qui avaient beaucoup vu et qui pouvaient beaucoup dire avouaient qu'ils n'avaient jamais parcouru de route plus charmante : on la choisirait, qu'elle serait moins belle. — Aussi tout le monde se presse sur la poupe, comme pour envoyer un dernier adieu à Oban, qui s'enfuit avec ses blancs rivages :

..... Recedentia longe
Littora.....

Tous les bateaux de pêche s'écartent respectueusement devant leur seigneur et maître — le Dolphin. — On entoure le pilote, qui nomme tous les sites au passage. — C'est d'abord le Clach-à-Choin ou Pierre du Chien, à laquelle Fingal attachait son fameux limier « Bran aux yeux bleus » comme dit le poète. — C'est Dun-Olly, un château sur un rocher, qui défend l'entrée du port d'Oban, mais que les propriétaires n'habitent plus ; ils ont préféré demeurer dans leur jardin, où ils ont bâti des cottages et des châlets au milieu des arbres. — De tout ce château le donjon seul reste aujourd'hui debout. — Il fut longtemps habité par un aigle ; on l'y retint prisonnier pendant vingt ans. Wordsworth a célébré cette captivité en vers magnifiques, — et il a flétri les tyrans.... des aigles. — Wordsworth a raison : il ne faut pas mettre les aigles en cage : ils brisent leurs grandes ailes aux barreaux ; on ne leur apprend pas les gentilleses de la servitude, et ils meurent lentement d'ennui, en regrettant le libre espace. — L'Écosse est le pays des aigles. Je les ai vus souvent, le soir, s'élancer des pics solitaires de quelque montagne : — ils traçaient des orbes immenses au-dessus des flots orageux de l'Atlantique, poussaient un cri rauque et perçant, comme le sol aigu d'un clairon ; bientôt l'œil ne pouvait plus suivre leur vol rapide ; on eût dit qu'ils remontaient dans un rayon jusqu'au soleil.

En entrant dans le détroit de Mull, je reconnus le château de Duart, et les matelots nous dirent encore, quand nous passâmes auprès du Lady-Rock, l'histoire de l'épouse infortunée. Le capitaine ajouta pour moi un détail lugubre et littéraire échappé au contrebandier. Quand la pauvre lady fut détachée de son rocher, elle se crut au bout de ses malheurs ; le ciel lui réservait d'autres épreuves : elle a été mise en tragédie par miss Baillie, poète dramatique de l'école ennuyeuse.

Le château de Duart est abandonné comme celui de la Barbe-Bleue. Aucune femme n'aurait voulu le laisser habiter à son mari. Il se dresse à l'entrée du détroit dans une solitude hautaine, couronne de pierres d'un promontoire inaccessible. Il porte avec audace le poids des malédictions. Le temps a ébréché sa faux mythologique sur des murailles de quinze pieds

d'épaisseur. Le château est solide autant qu'au premier jour ; mais il a je ne sais quel air de bandit féodal : cela sent la Norwége et la corde.

Cependant le steward réclame poliment le silence de la compagnie. — Un grand vieillard, aveugle comme Homère, comme Milton, comme Ossian, s'avance, conduit par un jeune enfant ; — un lévrier gris se couche à ses pieds et lèche doucement ses mains. — Ce vieillard est vraiment beau : le costume pittoresque des Gaëls, qu'il porte avec majesté, rehausse encore son air vénérable ; le plaid s'enroule autour de la poitrine et du cou et se relève sur l'épaule droite ; la toque aux carreaux rouges et blancs du clan d'Inverness est ornée d'une petite plume de héron.... Ce serait pour moi l'idéal du vieux barde écossais, s'il n'était pas rasé et tondu à la Titus. Je l'aimerais cent fois mieux avec de longs cheveux blancs flottant sur les épaules, et une barbe argentée descendant sur la poitrine. — Je ne demanderais pas qu'elle fit le tour de la table comme celle du Burgrave ! — Les vieillards ne savent pas tout ce qu'une longue barbe donne à leur visage de noblesse et de majesté ; la majesté est la grâce de la vieillesse. — Mais il était écrit que je marcherais de déceptions en déceptions : — au lieu du bag-pipe que l'Écosse a gardé depuis l'invasion des Danois, et que j'avais retrouvé dans tous les châteaux des Highlands, on apporta à notre aveugle.... — un violoncelle.... comme à Offenbach ou à Batta.

J'apprécie le violoncelle comme je dois ; — il a le charme, et la grâce, et la passion attendrie par les larmes ; le violon lui-même ne soupire pas avec plus de mélancolie la romance amoureuse ; — je ne lui reproche que de manquer de couleur locale dans les Hébrides.

On fit asseoir le vieil aveugle sous une tendine de toile goudronnée. Je vois encore le geste de sa main cherchant dans le vide. Il saisit l'archet, promène ses doigts nerveux sur les cordes.... Il débute bien, par un prélude large et simple. La note est vaillamment attaquée. Il lève au ciel ses yeux sans regards.... — Une larme remplace l'éclair de la prunelle éteinte.... Que va-t-il jouer ? Comme je craignais l'ariette insipide de quelque opéra nouveau ! Rossini ne m'aurait pas satisfait ; — lui-même, l'artiste souverain, celui qui sait la note qui fait sourire et l'accord qui fait pleurer, Beethoven ! je n'aurais pas voulu l'entendre.

L'aveugle commença.

J'ai déjà dit toute l'inspiration de ces compositions populaires, qui sont comme l'âme mélodieuse d'une nation : une tradition qui se chante ! Je voyage en écoutant ; l'histoire intime de la vie des nations, — la seule qu'il

faillie lire, — s'écrit avec des notes aussi bien qu'avec des lettres. — Telle mélodie est une page arrachée au livre qui raconte l'âme humaine.

La musique des Gaëls, comme leur langue, comme leurs mœurs, comme leur sol, a gardé des traces nombreuses de l'invasion scandinave. — Elle est venue deux fois du Nord. — Les hommes qui ont quelque érudition musicale savent à quel point il y a chez les peuples septentrionaux ce que j'appellerai une perpétuité traditionnelle du chant ; le chant passe sans altération, comme un trésor intact, des ancêtres à la postérité. Mais quand un type mélodique, quand une forme musicale est donnée à un peuple par un autre, il la modifie suivant le caractère et les tendances de son génie. — Les Gaëls ont adouci et comme estompé ce qu'il y avait d'abrupte et de sauvage dans la nature Scandinave ; mais ils ont conservé tout ce qui pouvait s'harmonier avec leur propre nature : je veux dire l'énergie de la tristesse, une rêverie austère et grave, et je ne sais quelle sorte de mélancolie, qui se recueille et se concentre, tout à fait inconnue aux expansions ardentes mais passagères du Midi. La puissance des races du Nord, en musique comme en poésie, c'est la simplicité et la profondeur ; — simplicité de l'accent, profondeur du sentiment. La race scandinave a reçu et transmis à l'Écosse je ne sais quel don de tristesse pleine de grâce. Ce don, les Écossais l'ont conservé avec leurs chants primitifs : le poème d'Ossian, Comala, fut longtemps chanté par les bardes dans les festins des chefs de clans, selon le rythme et la tablature des anciens jours. On garda les harpes jusqu'à la fin du moyen âge. — Les harpes de Fingal savaient exprimer ce que le poète appelle les joies de la douleur ; leur vibration réveillerait l'écho des civilisations endormies. — Le bag-pipe danois les remplace partout, marie ses notes aiguës au bruit du vent qui passe en gémissant dans la longue chevelure des sapins, et lutte avec le bruit des flots retentissants.

Aujourd'hui, cependant, les instruments modernes, — les instruments à cordes, surtout, — se familiarisent avec la musique gaélique et en traduisent habilement les inspirations.

Ainsi faisait notre vieil artiste, qui jouait ses vieux airs sur le violoncelle. — Si ce peuple écossais n'est plus chevaleresque, il est du moins toujours poétique. On retrouve une tendresse délicate sur ses lèvres dès qu'il chante, dans son âme dès qu'il rêve.

Cette musique, à l'état simple, a été composée par des artistes passionnés pour des hommes naïfs : c'est la vraie musique. La nôtre a été faite par des

hommes d'esprit pour des gens blasés. — Ces compositions sont éminemment simples. On ne trouve là ni l'abondance de la facture italienne, ni la recherche de la science allemande, — cette métaphysique de l'harmonie ; — mais on trouve la tendresse exquise, la mélancolie rêveuse, et l'accent de l'âme émue. — Les Gaëls appelaient ces chants des jorams. Quand le soir venait, j'aimais, à demi couché sur quelque promontoire, pendant que le soleil descendait lentement derrière la montagne, entendre ce joram qui s'élevait des flots lointains, et à qui la distance semblait donner une douceur nouvelle.

Les matelots, courbés sur leurs bancs, chantent ces chœurs à l'unisson ; la voix tombe avec la rame, et la même cadence mesure le travail et la chanson.

Du reste, les Gaëls sentent si vivement le pouvoir de la musique, que les airs patriotiques sont interdits dans les régiments écossais des Indes ; ils seraient pour eux comme le ranz des vaches, qui faisait désertier les Suisses de Versailles. Il suffit de quelques notes pour rappeler un monde disparu et pour faire revivre une civilisation évanouie. Ces chants, entendus sous le soleil de l'Orient, les feraient rêver aux brumes du Nord, aux lacs, aux montagnes, et aux fleurs des neiges qui éclosent au pied des sapins ; — et comme on déserte difficilement à travers l'Océan, ils se sentiraient pris de ce mal du pays, — la nostalgie douce et mortelle.

Et voilà à quoi je songeais en écoutant mon vieux ménestrel aveugle. Je ne sais quel succès il aurait obtenu dans une matinée de la salle Sainte-Cécile, après une fantaisie brillante en doubles croches pour piano ; mais là, au milieu de cette nature forte et simple comme la musique même qu'il interprétait, il faisait pleurer nos matelots ; et quel éloge vaut une larme !

Quelquefois l'artiste revenait à la musique légère et sautillante des reels³⁰ ; il produisait moins d'effet ; les Gaëls n'ont pas trop sujet d'être gais aujourd'hui. — Est-ce qu'on est encore gai ? — Chez quel peuple chante-t-on encore les chansons joyeuses ? Quant à la musique qui dit les regrets et les douleurs, et les espérances, souriant à travers les larmes, elle trouve toujours des accents émus ; — elle trouve partout des échos sympathiques.

Comme le vieux ménestrel achevait son dernier lay, nous passions devant le promontoire et le château d'Aros, jadis fameux, riche et puissant, figuré aujourd'hui par un rocher et deux pans de murailles.

Cependant, d'autres musiciens firent leur apparition ; un alto et deux violons se rangèrent autour du violoncelle. — Jadis les musiciens faisaient toujours partie de la suite d'un chef de clan. Le Dolphin, aristocrate de sa nature, a conservé ces traditions. — Mais le bag-pipe ne peut s'entendre que de loin, et les harpes, si chères aux anciens Gaëls, les harpes, ces instruments des beaux bras et des tailles élancées, restent détendues dans les salles désertes de Selma ; on n'y touche plus de peur de les profaner. Le Dolphin se contente de payer des violons.

Les violons étaient jeunes ; ils n'avaient pas les traditions du vieux ménestrel ; — ils jouaient de la jeune musique. — Ils crurent nous flatter infiniment en nous offrant une polka de Strauss et la valse Rosita, comme nous passions devant Tobermory.

Mais déjà le Dolphin s'incline légèrement et double la pointe de Mull ; — nous sommes vraiment en mer. — Cependant la brise du nord, qui nous prend en flanc, nous pousse à chaque instant à la côte et emporte nos concerts. — La houle inégale donne au steamer une oscillation inquiétante : tout le monde n'est pas né marin. — Je note une variété infinie de nuances dans les visages de mes compagnons. Il y en a qui sont si pâles qu'ils paraissent verts. Mais le Dolphin est un brave navire. Il se redresse, serre le vent ; nous sommes sauvés. — Nous traversons, sans daigner y prendre garde, des archipels aux formes bizarres et aux noms sonores. — A droite, Fladda et Longa ; à gauche, Ulva et Gométra... Les mers de la Grèce, et les Cyclades rangées autour de la blonde Délos, et les Sporades répandues au hasard sur les flots d'Égée, n'ont pas, dans leur langue sonore, de voyelles plus retentissantes. Mais tous les yeux sont tendus vers le Sud... C'est au Sud que Staffa doit éclore. Bientôt nous apercevons des promontoires à fleur d'eau, — des caps modérés, — des rochers modestes, — une petite île. — Staffa ! crie le pilote.

Le Dolphin s'empresse ; nous rasons la vague d'une course plus rapide, nous sommes dans les eaux de Staffa.

Entre Staffa et Mull, des îles sans nombre, inhabitées, où l'on aperçoit des restes de forts norvégiens, presque toujours disposés trois par trois, et se regardant d'un rivage à l'autre, comme les vieux burgs du Rhin allemand.

Le Dolphin jette l'ancre à cinq cents pas de la côte, — c'est une bonne distance pour saisir dans leur ensemble les divers aspects de Staffa. — L'île, vue de loin, ressemble à un temple grec irrégulier, entouré de colonnes inégales ; quelque chose comme une gigantesque église de la Madeleine

aux trois quarts submergée. Quelques-uns de ces piliers se profilent avec une netteté parfaite, et sortent vivement du mur extérieur, les autres sont à demi engagés, quelques-uns sont engagés tout à fait, et représentent ce que l'on appelle en architecture des colonnes figurées.

On mit les chaloupes à flot, les plus pressés se précipitèrent, on les débarqua ; moi, qui me souviens parfois que le monde est aux gens calmes, j'attendis ; le capitaine me donna une barque et des rameurs — pour moi seul. — Je fis le tour de l'île avant d'aborder. Staffa est un ovale presque parfait ; on dirait une île faite de main d'homme et bâtie sur pilotis : c'est de l'architecture naturelle ; on y retrouve tous les éléments de l'art : les piliers sortent d'une base et supportent un chapiteau ; leurs contours et leurs angles ont souvent la précision géométrique de nos ouvrages les plus accomplis. Si l'homme imite parfois la nature, on dirait ici que c'est la nature qui a voulu imiter l'homme. Les palmiers élancés, soutenant leur dôme de feuillage, nous avaient appris la colonne ; une corbeille, oubliée dans une touffe d'acanthé, enseigna le chapiteau : Nous rendons les leçons que nous avons reçues.

Dans l'architecture de Staffa, la base de la colonne est formée par de larges assises de rochers, que les géologues anglais appellent *traptuff* ; les colonnes sont en basalte brun, taillées prismatiquement ; le chapiteau, sans forme déterminée, se rapprochant tantôt du dorique et tantôt du corinthien, est une agglomération de basalte plus pâle, étendu horizontalement sur les piliers, — il est entremêlé de colonnettes d'une matière noire, et dont la structure distincte se reconnaît dans la couche environnante, aux endroits où les déchirures de la terre nous permettent de surprendre le mystère de ces créations étranges. Avant d'aborder, je voulus longtemps errer autour de l'île, gravant dans mon souvenir, où je la retrouverai toujours, l'image de ces portiques gigantesques, de ces colonnades sans nombre, de ces piliers affectant mille formes et présentant mille inclinaisons diverses, — tantôt debout, tantôt couchés, tantôt obliques, parfois horizontaux, mais toujours d'une précision dans leur jet, et d'une netteté dans leurs arêtes, dont la nature ne s'amuse pas souvent à donner l'exemple.

JEUNES GARÇONS DES ILES HÉBRIDES.



Mes rameurs m'arrêtèrent d'abord devant Clam-Shell-Cave. — Son nom indique sa forme ³¹.

Ici, les piliers, qui sont fort grands, se recourbent à droite, par un mouvement-doux et arrondi, comme s'ils voulaient garnir de leurs côtes de pierre la vaste carène de quelque navire en réparation. A gauche, la projection régulière des colonnes sans courbure, et séparées, présente l'aspect des rayons de cire d'une ruche d'abeilles, dont le miel doré ne remplit pas encore les alvéoles.

Tout à côté du Clam-Shell-Cave, s'élève le Bouachaille. C'est une petite île, toute petite, — un îlot, — posée comme un bouquet sur un faisceau de colonnes renversées ; — une série de piliers minces et légers s'inclinent assez vivement vers une masse centrale de basalte, à laquelle s'appuient leurs extrémités. Une touffe de verdure et quelques plantes maritimes couronnent le noir sommet.

Cependant, en face de Bouachaille, le long du rivage, les colonnes, brisées à des hauteurs inégales, s'élèvent et s'abaissent comme les marches d'un escalier de géants, — les premières marches sont baignées par la mer, — les dernières touchent au sommet de l'île ; — parfois on peut monter d'un pas facile, tantôt au contraire l'architecte capricieux a supprimé toute une volée, et on ne franchit l'escalier qu'avec une échelle.

Je rejoignis mes compagnons de voyage à l'entrée de la grotte de Fingal. — J'avais jusque-là côtoyé le bord, — deux coups d'avirons me placèrent en face de ce spectacle inattendu.

Ce qui s'offrit alors à moi dépassa tout ce qu'avait rêvé mon imagination, excitée par les récits enthousiastes de nos matelots.

Elle-même, et dans ses conceptions les plus grandioses, l'architecture religieuse était surpassée ; ni Reims, ni Strasbourg, ni Cologne, ne m'ont causé une plus profonde émotion. Je me trouvais à l'entrée d'un temple magnifique.

Le portail, surmonté d'une arche majestueuse, rejette de chaque côté, sur les murs extérieurs, de longues files de colonnes dont la simplicité robuste et la grandeur calme me rappelaient l'ordre dorique ; elles épuisent toutes les combinaisons de disposition et d'arrangement trouvées jadis par les architectes grecs, — tantôt elles sont engagées dans la muraille de basalte, tantôt doublées par couples égales, tantôt flanquées entre deux demi-pilastres, enfin isolées, liées, accouplées et nichées ; tantôt les groupes sont rares, et tantôt serrés.

Le portail est surmonté d'une immense ogive dont les deux bras se rencontrent à quatre-vingts pieds au-dessus de la mer, et se réunissent, comme pour former l'arc-de-triomphe de quelque conquérant barbare.

J'entrai enfin.

A l'intérieur, la cave est entièrement faite de piliers, — le souverain artiste n'a daigné admettre aucun autre élément dans sa construction, — les murs, — si je puis employer cette expression, — ne sont autre chose qu'une série de piliers non interrompue. Ces piliers, presque tous perpendiculaires,

présentent une légère concavité ; leurs saillies inégales rompent à chaque instant la monotonie des lignes droites ; le regard s'arrête à chaque angle ; les points d'intersection sont nettement indiqués à l'œil par de brillants filets de spath ; la voûte audacieuse, d'un seul jet, lance d'un mur à l'autre sa vaste courbe que rien ne soutient ; mais cette voûte elle-même est formée d'une agglomération de colonnes brisées qui descendent à des hauteurs inégales, comme des pendentifs capricieux.

Une large crevasse sillonne la voûte dans toute sa longueur ; mais la nature, habile comme une femme, trouve une grâce dans ses défauts et fait un charme de ses erreurs.

La goutte d'eau, lentement distillée à travers le filtre de la terre, se cristallise au lieu de tomber, et sous la forme incessamment variée des stalactites, brode le bord de la longue fissure de ses fragiles fantaisies, dorées comme l'ambre, étincelantes comme le diamant. — Des têtes de colonnes, qui pointent de l'abîme, dessinent les mosaïques d'un pavé gigantesque, dont on découvre les carrés, les cubes et les losanges allongés dans la verte transparence des flots profonds.

Autour des parois intérieures circule une corniche dont les appoggiatures ont des saillies aventureuses et de brusques retraits. Cependant un pied hardi peut les escalader pour pénétrer jusqu'au fond de la grotte qui va se rétrécissant toujours ; la voûte elle-même s'abaisse graduellement : les colonnes diminuent de volume dans une proportion harmonieuse. Le fond de la grotte est comme le sanctuaire du temple.

Les effets de lumière varient suivant l'heure du jour. Tantôt, quand le soleil est tombé derrière les montagnes de Mull, c'est l'obscurité religieuse et grave de nos vieilles cathédrales ; tantôt, quand le rayon matinal glisse sur les flots, ce sont des lueurs argentées et tremblantes. — Mais dans les beaux jours, quand le voile des nuages se déchire et que le soleil de midi inonde l'Océan de ses clartés radieuses, on aperçoit au fond de la grotte de magnifiques resplendissements et des gammes de couleurs incendiées ; les filons de spath brillent dans le basalte sombre, et aux endroits où le feu et la mer ont successivement tourmenté la roche volcanique, à côté des reflets ardents du porphyre, on aperçoit les nuances changeantes de l'iode, glacées par des teintes pâles de vert antique.

Cependant, quand on se retourne vers le portail, on voit passer et repasser les vagues, pareilles à des chevaux bondissants, dont le vent soulèverait la blanche crinière.

Le retentissement des flots produit dans cette caverne un véritable fracas. — Les Gaëls l'ont nommée la cave musicale. — Est-ce que les Gaëls prendraient le bruit pour le son, et confondraient-ils, comme les Anglais, jouer juste et jouer fort ?

L'île de Staffa est aujourd'hui complètement déserte, — il n'y a pas même une cabane. Staffa est abandonnée à tous les oiseaux de la mer. Ils en ont pris possession, ils en sont les rois : — ces rois sans parlement ne craignent rien. Accoutumés à voir chaque jour des touristes inoffensifs, ils se laissent approcher volontiers. J'aurais pu prendre presque avec la main un superbe cormoran, immobile sur un fût de basalte, comme un oiseau hiéroglyphique, endormi depuis mille ans sur un obélisque de Memphis. — Parfois ces oiseaux vous effleurent d'un vol familier, en poussant des cris qui répondent aux dernières notes des gammes aiguës : ces sont les fifres de la musique marine. Du reste, cette langue des oiseaux, pour laquelle on a fait un dictionnaire en deux volumes, et que le noble sire Fouilloux comprenait, dit-on, mieux que le français, — cette langue a toutes les nuances et tous les accents. — Tantôt elle est grave et sonore ; tantôt, railleuse et insolente : elle vous provoque ; tantôt, émue et plaintive : elle vous attendrit Les alcyons lointains, quand ils suivent leur nid bercé sur les vagues, ont des vagissements d'enfant nouveau-né : le vent qui les emporte et les mêle à ses murmures, les fait encore plus gémissants. Ils rendent une voix au silence, ils donnent la vie à la solitude.

Comme population de cette île enchantée, j'avoue, pour mon compte, que j'aime mieux les oiseaux que les hommes. Les hommes bâtiraient leurs affreuses maisons à côté de ces grottes merveilleuses ; ils briseraient les colonnes pour s'en faire des meules de moulin ; ils gâteraient toute cette nature : les oiseaux y ajoutent une poésie et une grâce ; ils habitent délicatement ces palais de la fantaisie ; leur repos même, qui les touche à peine, n'en fatigue jamais la fragile architecture. — Cependant, ils entourent l'île de leurs évolutions sans fin, dessinent dans l'air pur les méandres de leur vol, rasent les flots de leurs longs escadrons, ou bien, quand ils s'abattent, leurs ailes entr'ouvertes et frémissantes couvrent la terre d'un manteau vivant et diapré.

La reine Victoria, qui est toujours femme, — même avec les rochers, — a dit, en descendant à Staffa, que Staffa était la merveille de son empire et de ses trois royaumes.

Les traditions gaéliques veulent que la grotte de Staffa ait été bâtie et creusée par Fingal ; n'est-ce pas à lui, du reste, que l'on rapporte toujours ce qu'il y a de grand dans ce pays : il est le roi des îles comme du continent ; il remplit de son souvenir toute la période primitive : où l'on ne peut citer d'autre nom, c'est le sien qu'on invoque, — c'est à lui qu'on donne ce que personne n'a réclamé : il domine tout le cycle de l'inconnu.

Les savants qui n'admettent pas Fingal ont voulu expliquer Staffa ; que n'explique-t-on pas ? Plusieurs systèmes se sont offerts avec beaucoup d'empressement : un gentleman excentrique et sérieux, — certaines gens réunissent ces qualités-là — a fait une dissertation pour établir que les piliers de Staffa étaient des bambous pétrifiés, des bambous sans nœuds, prismatiques, larges de quatre pieds, hauts de soixante ; — soit ! ce gentleman était sérieux, je le veux bien, — mais son système ne l'était pas.

On a présenté une solution plus raisonnable, et qui peut être vraie : — le basalte et le trap sont des matières d'origine volcanique ; la lave moderne a la même structure et la même substance que ces produits de l'âge primitif ; or, même aujourd'hui, un des caractères de la lave volcanique c'est sa tendance à prendre, en se refroidissant, la forme prismatique retrouvée dans les colonnes de Staffa.

Si je ne craignais de paraître viser au fauteuil vacant à l'Académie des sciences, je citerais une curieuse expérience récemment faite en Angleterre, et qui a établi que cette forme résulte de la manière dont s'opère le refroidissement de la lave en fusion.

On a jeté dans une fournaise une masse basaltique de sept à huit cents livres ; avec moins de chaleur qu'il n'en faut pour liquéfier le minerai de fer, on a obtenu la fusion du basalte en une masse sombre et vitreuse ; on ménagea un refroidissement progressif. La masse, en se refroidissant, se changea en une substance pierreuse ; des globules apparurent, ces globules s'élargirent, et, pesant latéralement les uns sur les autres, se convertirent en prismes polygonaux.

Les angles réguliers des colonnes basaltiques de Staffa sont probablement dus à cet étrange phénomène. — Ces prismes, tombant ensuite les uns sur les autres, par l'effet de leur propre pesanteur, et se réunissant au moment où la fusion durait encore, ont formé les immenses piliers qui nous étonnent aujourd'hui.

Ceci rend assez bien compte des colonnes verticales, — mais les colonnes horizontales ? — Ne croyez pas embarrasser les savants, ils ont

toujours une seconde explication à vous offrir pour le cas où il ne vous plairait pas d'accepter la première.

Voici donc ce qu'ils répondent aux colonnes horizontales : — On a remarqué que les prismes se forment toujours dans une direction à angle droit avec la surface de réfrigération. La direction de la colonne variera donc naturellement depuis la verticale jusqu'à l'horizontale, en passant par toutes les obliques du monde, suivant que la surface réfrigérante elle-même aura varié.

C'est ce qui fait que votre fille est muette !

Pour moi, je rends justice à la toute-puissance de l'hypothèse moderne ; elle a su pénétrer dans le laboratoire de la chimie primitive ; elle a retrouvé les creusets où la nature a combiné les éléments du monde à naître ; elle a compté pendant combien de siècles la terre en fusion avait bouillonné dans l'ardente fournaise des volcans ; mais tout cela m'est bien égal et ne m'a d'ailleurs jamais convaincu... Il n'était pas plus difficile de créer le monde vieux que jeune ; il n'en coûtait pas plus de le faire tout d'un coup ce qu'il est, et de le livrer, à notre étonnement et à nos disputes, avec ses merveilleux arrangements, ses harmonies et ses grâces éternelles, que de faire de rien le plus imperceptible atome de la matière. — Il y a des moments où je crois que le globe est tombé parfait de ces mains divines qui ne savaient pas ébaucher. — Il est né vieux, avec ses rochers, ses montagnes et la chevelure verte de ses forêts, avec ses métaux, veines profondes et brillantes de la terre, qui charrient la richesse, ce sang des nations ; avec le bassin des mers creusé dans les continents déchirés, avec ses cavernes et ses grottes rêvées par l'imagination, et que la réalité fait plus belles encore.

Staffa serait ainsi sortie du sein de l'Océan, entourée de sa ceinture de colonnes, le matin du troisième jour, quand Dieu dit : « Que les eaux se rassemblent, et que ce qu'elles couvrent paraisse à sec. »

— Je n'en suis pourtant pas bien sûr.

III

Nous revînmes au Dolphin.

Le capitaine m'attendait au haut de l'échelle d'abordage.

— Que voir, lui dis-je après Staffa ?

— Iona, me répondit-il ; la vertu après le paysage, les splendeurs du beau moral après les merveilles de la nature.

— Est-ce qu'on voit le beau moral à Iona ?

— Non, dit-il, on ne voit pas le beau moral ; mais on en retrouve à chaque pas le souvenir, — c'est déjà beaucoup.

J'allai m'asseoir à côté de lui, et tandis qu'autour de nous tout le monde parlait encore de Staffa, lui me racontait Iona, qui déjà pointait à l'horizon.

— Iona, me disait-il, n'est-ce pas un doux nom ? il y a je ne sais quel charme et quelle suave tendresse dans ces syllabes heureuses. — Iona — c'est l'île des saints, c'est l'île bénie, et non pas l'île des flots, comme l'ont soutenu ceux qui ne savent pas le gaël. — L'île des flots !..., comme si ce n'était pas là le nom de toutes les îles, comme si l'on voyait beaucoup d'îles en terre ferme !

Je ne pus m'empêcher de sourire à cette raison péremptoire.

— Mais l'île des saints reprit le capitaine, à la bonne heure, voilà un nom qui se comprend, et un nom mérité.

Iona a toujours été réservée aux prêtres : ses retraites sont des sanctuaires. Ce fut la terre des choses divines, — bien avant le christianisme. Du temps des premiers Gaëls, venus des Gaules, comme on sait, il y avait dans cette île un collège druidique. Une de ses collines s'appelle encore le cimetière des Druides. Mais c'est au christianisme qu'Iona doit aujourd'hui sa gloire. — C'est un pèlerinage chrétien qu'on va faire sur son humble rivage.

Au sixième siècle, — quand l'Écosse adorait encore les dieux chasseurs de la Scandinavie, qui poursuivaient le daim dans leur paradis de nuages, — c'est d'Iona que leur vint la première nouvelle du Dieu crucifié qui, depuis dix-huit siècles, attire le monde à sa croix.

Quand tout encore était nuit et ténèbres à l'entour, c'est d'Iona que partit la première lueur vive qui éclaira l'Écosse, — aussi les Gaëls, qui sont reconnaissants, appelèrent longtemps Iona le flambeau de l'Occident, et la perle de la mer. — En voyant les humbles restes de cette humble église d'Iona, reprit le capitaine, vous éprouverez, j'en suis sûr, une véritable émotion si vous êtes chrétien ; si seulement vous êtes homme....

Le Dolphin avançait toujours.

Je pris la longue-vue du capitaine et découvris, sur la face septentrionale d'une grosse tour carrée, une fenêtre travaillée dans le goût le plus délicat du quatorzième siècle ; au milieu s'épanouissait une rosace de ces trèfles à quatre feuilles qui ne se cueillent que dans la Flore de pierre de l'architecture.

— Votre église ne me paraît pas si vieille que vous voulez bien le dire, — fis-je observer au capitaine.

— Vous avez raison ; elle a été rebâtie, — ce n'est plus celle du sixième siècle et de Saint-Colomba. — Saint Colomba vint ici au sixième siècle, — il arrivait de cette verte Irlande, que les Gaëls appellent encore « l'Émeraude de la mer. » — Une émeraude enchâssée dans l'or de ses rivages, et dans les saphirs de ses flots. — L'Irlande nous a donné saint Colomba, patron de l'Écosse, l'Écosse a envoyé saint Patrick à l'Irlande, — c'est un pieux échange entre ces deux contrées, sœurs par le langage, les mœurs et la race, — chacune des deux a le bonheur de devoir sa religion à l'autre.

— Mais l'Irlande a gardé la sienne !

— Et nous avons corrigé la nôtre.

— Corrigé !....

— Oh ! ne parlons pas théologie.

— Soit ! revenons à l'histoire, nous nous entendrons mieux.

Saint Colomba, reprit le capitaine, fit le trajet d'Irlande ici dans un petit currach ³², accompagné de ses douze apôtres, comme le Christ, — il se dévoua à la conversion des Hébrides et des Highlands du nord et de l'ouest ; — l'île d'Iona, peu faite pour tenter la cupidité des pirates, lui fut donnée par un de ses cousins, Conal, fils d'un roi de la dynastie dalriadique ; — les rois dalriadiques sont nos Mérovingiens. Saint Colomba était de race royale comme le Christ, fils de David.

Il s'établit d'abord à Iona avec ses disciples ; de là ils se répandaient dans les îles et sur les montagnes, pour y porter la bonne nouvelle de l'Évangile ; de temps en temps ils revenaient vers Iona pour demander de nouvelles forces à la solitude et à la prière.

Le capitaine, qui parlait comme un ministre, s'interrompit tout à coup ; — nous étions sous la côte, — et comme à Staffa, des barques vinrent nous prendre.

Les bords d'Iona sont très-bas, — sans rochers, — couverts de sable blanc : c'est un paysage humble et calme, mais hospitalier et qui vous engage. Il m'a rappelé le rivage de l'antique Égypte et la côte d'Alexandrie, que, de loin, on croit voir au-dessous des flots.

Nous n'avions pas encore touché terre, que déjà nous étions entourés d'une troupe de femmes et d'enfants demi-nus, qui venaient nous offrir les pierres et les coquillages de l'île. Nos matelots les écartaient à grand'peine à coups d'avirons ; — on mettait tant d'empressement à nous recevoir qu'on ne nous laissait pas débarquer.

Des guides nous attendaient au bout de la jetée pour nous montrer les ruines ; il y en a qu'on a jugé prudent de mettre sous clef. On ne les voit maintenant qu'en présence et avec l'autorisation du gardien ; il paraît qu'on avait à redouter la trop grande ferveur des Écossais, qui se faisaient voleurs par dévotion, et dérobaient les reliques pour gagner le ciel.

Les derniers possesseurs catholiques d'Iona ont été les moines de Cluny, qui vinrent s'y établir après la retraite des Danois, et qui continuèrent d'y demeurer jusqu'à la Réforme.

La Réforme les chassa de là comme du reste de l'Angleterre ; mais elle n'a pu encore effacer leurs vestiges, que nous retrouvons partout.

Quant à saint Colomba, il ne bâtit pas de façon à laisser des ruines éternelles. Le monastère de saint Colomba, dit une vieille chronique, était construit en terre et en osier. — Un glorieux monastère ! ajoute le naïf historien. — Oui, glorieux en effet par le rayonnement de la foi, de la sainteté et de l'amour de Dieu et des hommes qui embrasait le cœur de ses moines. Mais la terre et l'osier de saint Colomba n'ont pas, en tombant, laissé derrière eux ces grands débris qui se chargent d'écrire pour la postérité l'histoire de leurs fondateurs.

Cependant, Archibald, chef des matelots d'Iona et gardien des ruines, qui nous donnait tous les détails désirables, avec une érudition solide et modeste, ouvrit une porte à demi cachée derrière les buissons, et nous introduisit dans une sorte de cloître, qui rappelle la dernière période de l'architecture normande, celle qui précède immédiatement l'ogive orientale : c'était le cloître, — maintenant abandonné, — d'un couvent de femmes, qui suivit jadis la règle de saint Augustin, — règle sévère comme il convient à un pécheur converti. — La Réforme fit de ce couvent une étable pour les bestiaux d'Iona. Il y a des gens qui ne savent rien respecter.

La chapelle seule est un peu conservée, — elle est dédiée à saint Oran, — un saint du pays.

Les sépultures des religieuses sont répandues autour de la chapelle. Sur la plupart des pierres tombales, soigneusement sculptées, on retrouve le peigne et le miroir, attributs de la femme.... même en religion.

Loin des autres, — seule, — comme exilée, — j'ai découvert, sous la mousse, une pierre sans ornement et sans nom ; elle couvre, dit-on, les cendres d'une sœur infidèle à ses vœux.

Il y a des fautes que Dieu pardonne, et que les femmes ne pardonnent point.

C'est là que je me suis arrêté le plus longtemps ; que de regrets, que de joies, quelles palpitations et quels remords.... quels désirs et quels sanglots étouffa cette tombe !

Great is their love who love in sin and fear³³.

Archibald, qui sait combien de minutes on a le droit de consacrer à ses méditations, me fit signe qu'il allait fermer la porte du cloître et qu'il était temps de passer à un autre sujet. — J'obéis.

Une seconde porte s'ouvrit et je me trouvai en face de la cathédrale d'Iona, à moitié cachée derrière un grand mur.

Je ne sais trop quel air aurait dans une ville cette pauvre vieille ruine. Je ne crois pas qu'on y prît garde à côté du Dôme de Milan, ou du Munster de Fribourg. — Mais là où elle est, à côté des humbles maisons d'Iona, qui sont à peine des chaumières, sur ces bords désolés, mais pleins de souvenirs, l'église d'Iona s'enveloppe de je ne sais quelle majesté calme, qui vous attire et vous retient.

Cette église était jadis la chapelle du monastère de Cluny et la cathédrale des îles.

Il est assez difficile de bien décrire cette ruine. — c'est un mélange de tous les styles et une confusion de toutes les époques. — L'église a été souvent réparée c'est-à-dire altérée. — Les monuments portent leur extrait de naissance sur toutes leurs pierres. Mais il faut, pour qu'on puisse le lire, qu'il n'y ait ni surcharge ni rature.

La forme générale de l'église est celle d'une croix : une tour massive et carrée s'élève au point d'intersection des branches, — un escalier assez roide contourne ses spirales dans l'intérieur du mur et conduit au sommet de la tour. — On trouve à chaque étage une petite fenêtre de formes élégantes et variées, et présentant des détails d'une exquise finesse, — des rosaces dont les pétales s'épanouissent dans des gloires rayonnantes, des ogives jumelles enfermées dans le même arceau, des accolades mauresques effilées comme celles de l'Alhambra, et cette fleur merveilleuse du trèfle à quatre feuilles, dont je parlais tout à l'heure, que la botanique n'a pas encore empruntée à l'architecture. — Les maçons l'ont trouvée et les poètes la cherchent encore.

Car tous les lys noués en gerbe
Avec leurs aigrettes d'or fin,
Ne valent pas la petite herbe
Qui promet un bonheur sans fin !

Ce qui est plus remarquable, quoique beaucoup moins gracieux, ce sont les bas-reliefs sculptés le long des murs et sur les piliers. — Les uns représentent des sacrifices antiques, — le bœuf immolé à l'autel, — entouré de sacrificateurs, et regardant, sans comprendre, la hache sacrée, — et paraissant du reste trouver la cérémonie longue et ennuyeuse ; ce sont, comme au portail de Reims, des figures d'anges, tenant des balances et pesant les âmes, ou bien encore, comme dans les églises de Flandre, les légendes merveilleuses des temps bibliques : — Ève cueillant la pomme, Adam l'acceptant pour ne pas désobliger sa femme, et le chérubin à l'épée nue, qui les chasse tous deux du paradis. — Trop souvent une pierre, — j'allais dire une feuille, — imprudemment détachée, laisse le récit interrompu : on l'achève avec ses souvenirs ou son imagination.

Au pied de l'autel, dans le chœur, dans la nef, dans les transsepts, — partout — on trouve les tombeaux des abbés d'Iona, avec des inscriptions latines en lettres gothiques pour les plus anciennes, en lettres romaines pour les plus récentes. — Toutes ces inscriptions sont assez lisibles et

quelquefois très-curieuses. — On assure qu'autrefois le creux de la lettre fut rempli d'argent en guise d'encre. — Cette blancheur fulgurante, dans le bleu sombre de la pierre tombale, faisait étinceler l'inscription comme un éclair ; malheureusement trop de gens ont voulu lire au toucher, et l'argent leur est resté au doigt.

La cathédrale d'Iona s'élève sur de larges assises de pierre de Mull, qui a toutes les apparences du granit rouge d'Égypte. — Il a fallu un travail séculaire pour polir ces blocs cyclopéens. — Le granit de Mull a vingt-cinq fois la dureté du marbre de France.

On a mêlé à ce granit de larges tables d'ardoises, tirées des carrières d'Iona, et dont les nuances sombres font merveilleusement ressortir le pourpre ardent du granit. On a réservé pour l'abaque du toit et les clefs de voûte de la nef les plus beaux morceaux de mica-slate ³⁴ que l'on ait pu trouver dans les îles voisines ; tout cela fait un singulier mélange de grandeur simple et de recherches coquettes.

Comme nous revenions de l'église, l'honorable Archibald, qui avait daigné remarquer l'attention avec laquelle j'écoutais ses explications, me montra une grande croix encore debout le long d'une chaussée que nous traversions ; cette croix était faite d'un seul morceau de mica-slate, et, depuis la base jusqu'au sommet, toute historiée de figures taillées dans la pierre vive ; cette croix s'appelle la croix de Mac-Lean, — A vrai dire, la population de l'île n'est composée que de Mac-Lean. — Du temps des moines il y avait, dans Iona, trois cent soixante-cinq croix pareilles, — une pour chaque jour de l'année. — La réforme a renversé ces croix, et les a fait jeter à la mer ; — on n'en a épargné que deux, — sans doute comme spécimen offert aux antiquaires à venir.

Je regardais encore la croix de Mac-Lean, quand une charmante enfant de douze à treize ans, — d'une pâleur nerveuse, maigre, avec des yeux ardents, — le masque tragique de lady Macbeth, — une Rachel sauvage, — s'est approchée de moi, et m'a présenté, sans mot dire, une petite pierre verte et transparente, — j'ai pris la pierre verte, et j'ai donné en échange une pièce à l'effigie de Victoria, — l'enfant a brusquement pris la pièce, — l'a regardée, — et s'est élancée, rapide comme une flèche, du côté du village.

— Monsieur, me dit un batelier qui avait vu toute la scène, cette pierre s'appelle icham-kelli.

— Mon ami, j'en suis fort aise.

— Savez-vous, monsieur, qu'on en fait des charmes ?

— Je suis encore ravi de l'apprendre ; — et quelles sont les vertus de ces charmes ?

— Ils vous préservent du mauvais œil et de toute espèce de maléfice ; — j'ai attaché une de ces pierres au cou de tous mes enfants.

— Oui, David, dit Archibald, mets-en une aussi au cou de ta femme si tu veux, mais ce gentleman n'a pas encore vu le « Reilig-Orain, et le Dolphin va partir.

— Et si je laissais partir le Dolphin sans moi, maître Archibald ?

— Vous le pouvez, mais il faut que j'explique le Reilig-Orain à mes autres gentlemen.

Il ne serait pas, en effet, permis de venir à Iona sans visiter le Reilig-Orain ; — c'est le Westminster et le Saint-Denis du Nord. — Je voulais passer quelques jours à Iona, — et comme je ne tenais pas précisément à cette compagnie tumultueuse et bruyante, je m'assis paisiblement au pied de la croix de Mac-Lean, les yeux fixés sur la tour grise de la cathédrale qui découpait sa lourde silhouette sur le double azur de la mer et du ciel.

Cependant, la cloche du Dolphin appela bientôt les passagers ; — tout le monde courut aux barques, — on leva l'ancre, et le steamer, que je suivais de l'œil, disparut derrière le promontoire de Ross. — C'était maintenant chose décidée, je devenais citoyen d'Iona pour soixante-douze heures. — Je me retournai, Archibald était derrière moi, ses clefs à la main, et drapé dans son plaid.

— Ainsi, vous me restez, dit-il gaiement, — et vous faites bien ! Comme s'il était possible de voir l'île d'Iona en une demi-heure ! aussi bien ne pas se déranger... Heureusement qu'il nous vient de temps en temps quelqu'un de respectable, — je saluai, — qui veut voir et qui sait voir.

Ce disant, nous entrâmes, Archibald et moi, dans le cimetière de Saint-Oran ; — c'était jadis la nécropole (les lettrés écossais emploient volontiers ce mot très-bien fait) de l'Écosse, de l'Irlande et de la Norvège.

La plupart des tombeaux ont été violés ; — je me suis rappelé la sépulture outragée de notre royal Saint-Denis ! — La mort même n'a pas toujours défendu la majesté des Rois. — J'ai vu peu de cimetières présenter plus d'harmonies naturelles avec les grandes idées de repos et d'éternité. — Toute cette partie de l'île a un aspect de calme profond ; — la plage est basse et unie, couverte de maigres sillons d'avoine et de riz : les tamarins et les arbustes amis des rivages partagent les champs et servent de limite aux héritages.

Une grande herbe, que l'on appelle en langue vulgaire le Silence, dresse çà et là sa tige mélancolique, et penche sa tête accablée ; — c'est bien la plante de la solitude et des tombeaux — mais en face, de l'autre côté du détroit orageux, on aperçoit les grandes falaises rouges de Mull, et de toutes parts, au-dessus des flots, les Hébrides, pareilles à des groupes de sœurs. — Archibald n'est pas un Mac-Lean, comme la plupart des gens d'Iona, — il vient de Skye, — il est des Mac-Donald, et, quoiqu'il gagne son pain à la sueur de son front, — il a dans les veines le sang, et dans l'âme la fierté des Lords des Iles ; — c'est un aristocrate aux mains calleuses. Il s'exprime en assez bon anglais, — avec vivacité, comme presque tous les Gaëls ; sa parole a parfois un peu de cette exagération que les Anglais appellent si bien bombast ! — mot charmant qu'on ne prononce qu'en gonflant les joues, qui ne dit pas, mais qui peint. — Mais on pardonne facilement à l'enthousiasme d'Archibald, parce qu'il est sincère ; — il vient de la contemplation des grandes choses au milieu desquelles il vit, et de la spontanéité de ses impressions qu'il n'a pas le temps de dissimuler. — Nous marchions côte à côte, et le front penché, dans le cimetière de Saint-Oran, — quand il me dit tout à coup, en me regardant d'un air un peu solennel :

— Ainsi, vous voilà devant le tombeau de toutes les grandeurs du Nord !

Ce tombeau des grandeurs du Nord se réduisait à une vaste fosse commune dans laquelle on semblait avoir pratiqué des fouilles récentes.

— Pendant dix siècles, reprit Archibald, tous les rois, tous les chefs de clan voulurent être inhumés dans la terre sainte d'Iona.

Quand un guerrier mourait sur le champ de bataille, ce qu'il demandait à son frère d'armes, ce n'était pas de venger sa mort ; c'était de le rapporter à Iona, — et il avait raison !

— J'en suis persuadé ; mais, sans vous commander, maître Archibald, je voudrais bien savoir pourquoi il avait raison.

— Oh ! c'est qu'Iona est le cimetière béni entre tous ; nulle part ailleurs on ne dort mieux son long sommeil, ni dans une terre plus légère, ni sous des gazons qui donnent de plus doux rêves... car les morts rêvent comme nous, Monsieur.

— Je l'avais toujours cru, Archibald ; mais continuez, je vous prie.

— Vous avez trop longtemps vécu avec les Gaëls, reprit-il, pour ne pas savoir la tradition touchant Iona.

— Faites toujours comme si je ne savais pas, Archibald.

— C'est une prédiction de saint Colomba, et pour nous c'est parole d'Évangile, reprit-il en portant la main à sa cape : « Sept années avant le jour terrible où le temps ne sera plus, un déluge d'eau couvrira les verts rivages de l'Irlande, et les forêts de la Norvège, et les highlands d'Écosse ; mais l'île de saint Colomba, comme un navire qui lève ses ancres, flottera au-dessus des vagues déchaînées ; et après une course de sept ans à travers les mers, elle abordera avec ses morts à la montagne de la résurrection. »

— Cette montagne est une vallée, maître Archibald. Mais n'importe ! j'avoue humblement que pour mon compte je ne vois pas trop quel péril il y aurait à être un peu noyé quand on est déjà enterré.

Archibald me regarda sans daigner me répondre. — Je sentis qu'une seconde légèreté achèverait de me perdre dans son esprit, et je veillai sur ma langue.

L'homme est le même partout. Il choisit le site de sa tombe avec autant de soin que l'emplacement de sa maison. J'ai retrouvé ailleurs la superstition des Écossais. — Les Italiens se pressent dans l'étroite enceinte d'un campo-santo ; les Turcs ne veulent dormir leur dernier sommeil qu'à l'ombre des grands cyprès de Scutari, et les Juifs attendent la trompette de l'ange dans la vallée aride de Josaphat, où les Grecs rusés gardent des places qu'ils font payer fort cher aux naïfs marchands de Smyrne et de Beyrouth.

Le cimetière de Saint-Oran est littéralement pavé de tombes. — Par malheur, tous les pavés sont brisés. — Il y a deux siècles à peine, on voyait encore les trois caveaux distincts des rois de Norvège, d'Écosse et d'Irlande.

Quand il ne resta plus assez de place dans le cimetière privilégié pour les sépultures particulières, on entassa dans la fosse commune les cadavres illustres, comme on fait des morts populaires dans le cimetière du Père-Lachaise. — Enfin, quand cette étroite demeure de la mort fut remplie (on fait toujours les cimetières trop petits), les populations circonvoisines éprouvèrent d'abord une véritable consternation, — puis elles se ravisèrent. — On forma une société secrète — la congrégation de la Sainte-Mort, — les Frères de l'Enterrement. — La spécialité de ces Frères pieusement sacrilèges, c'était de venir la nuit dans le cimetière de Saint-Oran, pour y dérober la terre d'Iona, ou quelque pierre tombale qui devait recouvrir la dépouille ignorée, mais chère, d'un parent ou d'un ami. Souvent, sur les côtes de Morven ou de Mull, on rencontre un marbre sculpté qui porte la

panoplie d'un baron ou l'étole d'un abbé, — il abrite les restes d'un pauvre Gaël qui ne mania que la serpe ou la houe, et qui ne s'attendait pas à cet excès d'honneur.

Lés deux derniers rois d'Écosse enterrés à Iona furent Duncan, celui que Shakspeare appelait « le gracieux Duncan, » — et son meurtrier Macbeth... Ils dorment sous la même dalle funèbre. — N'ai-je pas vu Marie Stuart et Élisabeth — âmes et cendres ennemies — reposer côte à côte dans une chapelle de Westminster, comme si les morts oubliaient !

— Pourquoi, dit Archibald, restez-vous si longtemps devant la tombe de Duncan ?

— Parce que je me rappelle les vers de Shakspeare.

— Oh ! je me les rappelle aussi, dit Archibald. « Duncan est mieux avec les morts que s'il languissait comme moi dans les agonies de la vie, au milieu des tortures de l'injustice. Duncan est dans son tombeau... Il dort bien... »

« Il dort bien... » continua maître Archibald. « Et lui, Macbeth... il avait tué le doux sommeil... « Dites-moi, Monsieur, avez-vous, en France, un aussi grand poète que le vieux Will ?

— Nous avons en France de très-grands poètes vraiment, mais nous n'en avons pas d'aussi populaires... Partout où se rencontre une bouche anglaise, on est sûr d'entendre une citation de Shakspeare... Le peuple, chez nous, ne cite pas les grands poètes : c'est peut-être plus la faute de la langue que celle des poètes : notre littérature ne sera jamais démocratique.

Les rois du Nord, reprit Archibald, ne venaient pas directement de leur palais à leur tombe. Le cortège s'arrêtait en face d'Iona, dans la petite île de Cumbra, où l'on faisait la veillée de la mort. La tradition ne dit pas si on les jugeait là, comme les Pharaons, avant de leur ouvrir la porte de la dernière demeure.

Archibald me montra du bout de son bâton un banc de granit rouge, brut et sans inscription. — Il indique la sépulture d'un roi de France.

C'est le seul que nous ayons ici, ajouta-t-il.

— Savez-vous le nom de ce roi de France ?

— Personne ne le sait.

— Je crois, en effet, que ce roi appartient aux époques primitives, et qu'il n'a pas de nom historique.

Nous étions arrivés à l'extrémité du cimetière ; je croyais que nous avions tout vu. — J'aperçus Archibald qui faisait trois fois le tour d'une

pierre angulaire, qui avait jadis servi de piédestal à une croix maintenant renversée.

— Vous voyez cette pierre, me dit-il, eh bien ! c'est la colonne du monde, — et nous sommes ici juste au milieu de la terre. — Tant qu'elle sera là, le monde restera debout : le monde tombera avec elle.

Ainsi l'homme se croit toujours le centre de l'univers, et le dixième ciel, comme dit Boileau, ne tourne que pour lui.

Quoi qu'il en soit, aucun Gaël ne vient près de cette croix sans en faire trois fois le tour, en marchant de l'est à l'ouest, comme le soleil. — Pourquoi ? — C'est l'usage. — Mais la raison ? Archibald n'a pu la trouver. Il voit faire : il fait.

Que de choses pour lesquelles on n'en saurait dire davantage !

Je m'assis sur une pierre sculptée aux vieilles armes de la Norvège, un vaisseau aux voiles déployées, et je donnai à maître Archibald tout le temps d'accomplir ses cérémonies. Il vaut mieux croire mal que de ne pas croire.

— Vous ne trouveriez pas dans toute l'île, reprit Archibald, un seul paysan qui, le soir venu, voulût passer une heure dans le cimetière de Saint-Oran. — Souvent, en effet, les hôtes de ces funèbres et royales demeures, brisant leur tombe, déchirant leur suaire, et faisant la nuit hideuse, comme dit le poète, viennent revoir les pâles rayons de la lune : ils effleurent la mousse et la bruyère dans leur ronde fantastique... Celui qui les a vus meurt toujours dans l'année.

Saint-Oran, qui a donné son nom au cimetière d'Iona, était le disciple bien aimé, le frère de cœur de saint Colomba. — Et pourtant c'est un des saints les plus contestés par les auteurs de la légende dorée. — Son histoire a plusieurs versions : aucune ne parvient à établir sa gloire immaculée. Une vieille tradition assure qu'il consentit à être enterré tout vivant pour rendre propices certains génies indigènes, qui s'opposaient aux pieux desseins de Colomba.

Au bout de trois jours, saint Colomba fit exhumer le corps de son ami, pour voir un peu comment il se trouvait. Oran n'était pas mort, mais au grand scandale des assistants, il tint les plus étranges discours, parlant de Dieu sans respect, niant le paradis et l'enfer. — Enfin il en dit tant que saint Colomba sentit le besoin, malgré sa tendresse, de le faire réenterrer au plus vite : c'était le seul moyen d'en avoir raison.

Archibald, qui a des loisirs après le départ du Dolphin, se mit à mes ordres pour le reste de la journée, et nous visitâmes l'île ensemble. — Nous

causâmes longtemps encore de saint Colomba, et il me conduisit vers le sud d'Iona jusqu'à la petite baie où l'apôtre vint prendre terre.

On a voulu perpétuer ce souvenir en construisant une barque en pierre de la grandeur et de la forme du currach irlandais, dans lequel il aborda.

Tout autour du monument on voit des monceaux de cailloux entassés à des hauteurs inégales et symétriquement rangés. — Ce sont les pénitences des moines. — La tradition raconte qu'à certains jours les moines venaient faire leur examen de conscience sur le bord de la mer et que le nombre des pierres indiquait celui de leurs fautes. — Il y en a qui ont bâti de petites pyramides. C'était vraiment le cas de dire que leur iniquités montaient jusqu'au ciel,

Tout près de là, sur une colline qui regarde la mer, un petit cairn a été élevé par saint Colomba lui-même qui l'appela « l'adieu à l'Irlande » Il y a dans cette pensée je ne sais quelle tendresse mélancolique et résignée qui me touche infiniment. — Le devoir peut ordonner le sacrifice des affections : Dieu lui-même n'a pas voulu en commander l'oubli.

Saint Colomba garda toujours vivant au fond de son âme le culte de cette belle et triste Irlande, si adorée de ses enfants, qui l'aiment toujours d'autant mieux qu'elle est plus malheureuse : c'est la façon d'aimer des nobles cœurs. — Iona conserve, comme une gloire de famille, toutes les traditions qui racontent saint Colomba, Archibald n'en omet pas une : j'aurai moins de zèle. — Un jour saint Colomba se promenait sur le bord de la mer. — Un héron « qui venait d'Irlande, » épuisé de fatigue avant d'atteindre le rivage, tomba dans les flots. Il allait périr. — Colomba envoya un de ses moines au secours du pauvre oiseau. — « Soignez-le afin qu'il puisse revoir un jour la terre natale. »

Il n'y a pas un de mes matelots, dit Archibald, qui ne sache l'histoire du héron de saint Colomba.

Les Gaëls avaient surnommé les compagnons de saint Colomba les Culdées, d'un mot de leur langue qui veut dire solitaire.

— Dans l'intervalle de leurs prédications les moines se retiraient en effet dans les solitudes d'Iona, vers l'ouest ; là se trouve un petit glen tout hérissé de rochers et ouvert aux vents de l'océan. — C'est un site sauvage, empreint de je ne sais quelle austérité vraiment religieuse qui prêche la pénitence et conseille la prière. — C'est dans cette vallée que les moines plantèrent l'étendard de la première croix. — C'est là qu'ils élevèrent le tabernacle de leur Dieu, dans l'enceinte même des rochers. — La pierre

était aussi le signe distinctif des lieux consacrés dans la religion des Druides, ces précurseurs païens des Culdées. — Maintenant encore, chez les Gaëls, « êtes-vous allé aux pierres ? » signifie êtes-vous allé à l'église ? C'est ainsi que se renoue à travers les religions la chaîne d'or qui rattache la terre au ciel, l'homme à Dieu.

On ne se figure pas les obstacles que rencontrèrent, en arrivant dans les Hébrides, ces pacifiques conquérants des âmes, perdus dans un coin d'une île inhospitalière, entourés de tempêtes, et n'ayant que des paroles de paix à porter à des nations violentes. Cependant, saint Colomba affrontait les écueils avec l'intrépidité des pirates de Norvège. — On ne l'attendait pas : il arrivait.... Sa seule présence exerçait sur les peuples une sorte de fascination mystérieuse : il était grand, il était beau, beau de cette beauté qui charme, parce qu'elle est le resplendissement de l'âme sur le visage, — de cette beauté que chacun se fait à soi-même, — en faisant son âme sainte et pure. — Il avait la grâce du geste, — il avait le savoir et le bien dire. Sa vie était elle-même une prédication. — Ses longs voyages lui avaient tout appris. — Il guérissait le corps avant de guérir l'âme. On lui reconnaissait tous les pouvoirs qui signalent à la foule les envoyés de Dieu. Sa prévoyance fit croire au don de seconde vue. — Voir bien c'est voir deux fois ! — Le nom de saint Colomba s'étendit sur toute la terre d'Écosse. On recherchait son amitié, on sollicitait sa venue. Il brisa le joug du paganisme sur le cou des Highlands. — Je me rappelai, en parcourant le glen des Culdées, qu'à toutes les époques la civilisation a été apportée à l'humanité dans le pan de la robe d'un apôtre.

La campagne d'Iona est comparativement assez fertile. — La population de l'île est à peu près de quatre cents âmes. — Les Anglais disent de quatre cents vies. — Une partie de ces âmes sont répandues dans les champs : ce sont des âmes errantes. — Les autres habitent une agglomération de tristes cabanes à laquelle on a donné le nom de ville par un effort d'imagination qu'il est difficile de surpasser. — A côté de ces maisons les chaumières de nos paysans sont des Louvres étincelants. — Je n'ai jamais rien vu d'aussi misérable. — Il n'y a pas dans toute la ville deux maisons qui aient des cheminées ! — J'aimerais mieux habiter la hutte de feuille de l'homme des bois, — vulgairement appelé chimpanzé, parce qu'il ne parle pas. — Jamais je n'avais vu la vie animale des bipèdes sans plumes réduite à une telle simplicité. Je ne crois pas qu'il soit possible de descendre plus bas.

J'ai visité quelques-unes de ces maisons, et je prévien le lecteur que je ne fais pas ici de peinture de fantaisie. — Voici l'aspect d'une habitation d'homme aux Hébrides. — C'est petit, bas et trapu, — autant creusé que bâti. — Les voltigeurs peuvent toucher le toit sans se hausser sur la pointe du pied. — Ce toit est la première chose qui vous frappe, il est en chaume et en bruyère. — Les bottes, grossièrement entassées, sont retenues avec des cordes ou des branches de saule. Il est impossible de rien voir de plus primitif. — Adam transporté dans les Hébrides, et ne trouvant plus de figuier, aurait du premier coup dépassé cette architecture. — Comme on n'a pas retrouvé le ciment romain, on se contente pour les murs d'entasser des pierres sèches, comme nous faisons quelquefois pour la clôture de nos parcs, mais il y a toujours double mur : on garnit l'intervalle de foin ou de terre séchée. — Ces maisons sont presque toujours circulaires, — cela rend l'alignement difficile ; mais on n'y tient pas. — Un trou au mur fait la fenêtre, et, chez les industriels, un trou au toit fait la cheminée. — Mais souvent, de peur de la pluie, on se prive de ce luxe inutile, et alors la fumée s'en va par où elle peut, de tous côtés, — ou bien elle ne s'en va pas du tout. — La famille vit dans un nuage.

Les confortabilités du dedans répondent aux magnificences du dehors.

Des murs de refend en pierre sèche — et à claire-voie, hélas ! — partagent le tout en deux ou trois compartiments, où se logent comme ils peuvent hommes et bêtes, dans une communauté assez touchante. — Pour parquet, la terre même, froide et nue, dépouillée de son gazon, et qu'aucun printemps ne fleurira plus.

Cependant, sur ce sol humide, dans cette maison étroite, on élève une race indomptable.

Le mobilier est réduit à sa plus simple expression : on n'a pas transigé avec les exigences du siècle. — Pour sièges, des escabeaux de bois, souvent des troncs d'arbres, sciés à des hauteurs inégales, pour s'harmoniser avec l'âge et le rang dans la famille de ceux qui les occupent, — parfois des pierres recouvertes de foin. — Pour toute batterie de cuisine, la marmite dans laquelle on prépare la bouillie d'avoine et les pommes de terre. — Cette marmite descend du toit et se balance agréablement au milieu du logis, à hauteur de main : chacun y peut puiser...

— Ah ! vous paraissez nous plaindre, me disait un de ces paysans... si nous étions sûrs d'avoir toujours cela ici.

— Ici ! ce mot fut dit avec des gammes chromatiques de sentiments. — Ici ! il y avait dans ce seul mot toute la terreur de l'exil, tous les regrets et tout l'amour de la patrie perdue. — L'émigration, conséquence fatale de la misère, dépeuple aujourd'hui les îles aussi bien que les montagnes de l'Écosse, et chaque année les ports de Liverpool et de Glasgow voient partir des tribus entières, qui vont chercher la fortune ou la mort par delà l'Océan.

Comme type, la population d'Iona est des plus curieuses à étudier. Elle est loin d'être aussi belle que la race gaélique pure qui habite le strath des grands glens.

Ici le sang rouge des Gaëls a été mêlé au sang bleu des Danois et des Scandinaves. — Les hommes sont moins grands et les femmes moins élégantes que dans les clans de terre ferme. — Malgré le croisement des familles et la communauté d'un sang qui s'est souvent mêlé, on retrouve parfois des types carrés, d'une énergie sauvage, qui rappellent les pirates norvégiens bien plus que les chasseurs et les guerriers des Highlands. Ces caractères nous ont surtout frappé parmi les Ioniens (qu'on ne se trompe pas de latitude) qui vivent aux champs ; ils sont accusés plus vivement encore chez les femmes.

Nous connaissons toutes les classes de la population écossaise : nous avons bu le hawk dans des coupes ciselées, à la table des lairds ; nous avons trempé notre galette d'avoine dans le whisky du paysan, — et partout nous avons trouvé une race fraternelle et noté les ressemblances de l'origine commune : souvent notre fantaisie d'artiste redressait des épaules courbées par le travail et relevait au ciel ce front du travailleur, que les soucis de chaque jour penchent vers la terre, — et il nous semblait alors que notre guide, fils des héros, redevenait un seigneur féodal, digne des fêtes de Stirling et des pompes royales de Jacques V. — Pour les femmes, c'est plus, et c'est mieux encore : dans les châteaux comme dans les chaumières, partout, elles ont le maintien chaste au milieu de la liberté décente, et je ne sais quel don de grâce, une grâce à la fois abandonnée et retenue qui charme et qu'on respecte. C'est pour elles que les Anglais semblent avoir fait ce mot de *very nice*, qui peint toutes les nuances de la beauté blonde.

Avec les Ioniennes, on sent le besoin de changer de palette. — La grâce n'a pas franchi le détroit. Elles peuvent être mères ; elles ne sont pas femmes, dans le sens que les civilisés attachent à cette expression. J'en ai remarqué particulièrement une qui m'a presque effrayé, bien qu'elle fût jeune et que je sois brave ; elle était de petite taille mais large et solidement

campée sur des hanches aux saillies robustes... Une chevelure rousse, partagée au hasard, tombait par mèches emmêlées sur son cou puissant ; elle tenait une houe à la main, et fendait, comme un homme, les mottes de terre d'un petit champ, qu'elle préparait pour les semailles prochaines.

Elle s'arrêta pour nous voir passer, essuya du revers de sa main de grosses gouttes de sueur qui perlaient sur son visage, et me regarda fixement ; ses yeux cachés sous un sourcil épais jetaient une flamme assez vive ; ils étaient de ce gris bleu qu'on trouve souvent chez les populations maritimes, — comme si l'Océan, trop longtemps contemplé, se reflétait dans leurs prunelles, — elle se tourna à demi, et une petite fille couchée à ses pieds dans les broussailles, et que je n'avais pas aperçue jusque-là, se leva d'un bond et vint m'offrir quelques coquillages dans un vase de terre ébréché ; je lui donnai une poignée de bogies³⁵. La mère s'élança aussitôt, prit la monnaie des mains de la petite fille et rentra dans sa cabane avec des mouvements de lionne qui emporte une proie.

Cette créature m'a fait songer à un mari qui s'appellerait Han d'Islande.

— Par bonheur, dit Archibald, en me poussant le coude, elles ne sont pas toutes comme celles-là et vous verrez mieux !

Nous rentrâmes à la ville, — Archibald tient au mot, et je ne veux pas le désobliger. — Nous devisions sur toutes choses ; il m'interrogeait sur Paris, je le questionnais sur Iona.

— Il n'y a pas un seul riche chez nous, me disait-il ; — c'est entre tous l'égalité dans la misère. Nous n'avons pas, à vrai dire, de communication avec le continent : l'île se suffit à elle-même, si l'on ose appeler cela se suffire. Les habitants travaillent les uns pour les autres ; le commerce se fait, comme dans les temps primitifs, par voie d'échange ; — il n'y a de métiers possibles que les métiers nécessaires.

Vous ne verrez que des tisserands et des tailleurs dans les villages ; dans les champs, que des laboureurs. — La ville habille la campagne, et la campagne nourrit la ville.

La campagne envoie à la ville son avoine noire à court épi, et le riz, qui se plaît dans le sol léger. La ville lui rend cette politesse sous forme de vêtements de laine... Le coton est inconnu des habitants d'Iona. — Il faut que les Anglais les croient bien pauvres ! On sait que les Anglais ont fait la guerre à la moitié du genre humain dans le seul but de lui vendre des chemises et des chaussettes ; mais on ne vend, — fût-on Anglais, — qu'à ceux qui peuvent acheter.

Le tissage d'Iona est complètement réservé aux femmes. — Les hommes labourent un peu, pêchent quelquefois, dorment souvent.

— Cette industrie du tissage est ce que nous avons de plus original chez nous, me dit maître Archibald, et cela mérite d'être récité, ajouta-t-il en me voyant crayonner mes notes. Nous traversâmes le village, qui se mit aux portes pour nous voir passer, et nous arrivâmes à la dernière habitation de la rue peu pavée, mais unique de cette capitale, — sans alignement, et où l'on ne bâtit que d'un seul côté. — Nous entrâmes.

Douze à quinze femmes assises par terre, le long d'un banc garni de côtes, comme une carène de navire à demi rasé, travaillaient en chantant. — A notre arrivée, elles levèrent un peu la tête, mais elles ne suspendirent ni le travail ni les chants.

La trame se déroulait sur la longue machine. — Mon ignorance aussi profonde qu'incurable de tout ce qui est métier ou industrie ne me permettait guère de comprendre ce que je voyais, et je ne tenterai pas de l'expliquer à mes lecteurs.

Je regardais pourtant avec beaucoup d'attention, et j'ai entrevu avec moins d'intérêt ces fabriques géantes de Manchester et de Birmingham, — qui vêtissent un régiment de horse-guards tout entier entre déjeuner et dîner, — que ces pauvres femmes d'Iona tissant, avec la laine de leurs troupeaux, le kelt de leurs maris et de leurs enfants.

Elles travaillaient tour à tour des pieds et des mains. Ardent est le travail et vive la chanson ; la chanson est l'âme et la joie du travail ; plus la tâche est pénible et plus la voix s'anime. Leur voix les enivre, et le rythme emporte la fatigue avec lui. — Ce rythme pressé, fougueux, entraîne la main avec la note. — On a peine à comprendre qu'il se rencontre dans ces froides régions tant de passion et d'ardeur... Les femmes d'Iona sont des bacchantes sans raisins. — Archibald m'assura que, souvent, dans le vieux moule de la chanson apprise, une improvisatrice jette des pensées présentes et des paroles nouvelles, qu'elle adapte au refrain primitif, répété en chœur par ses compagnes. — Ces chansons nouvelles s'aiguisent d'épigrammes et d'allusions aux événements du jour, — aux naissances, aux mariages, — aux mariages surtout, — enfin à tout ce qui touche la vie intime des amis et des voisins. — Souvent, à certains regards et à certains sourires expressifs, le voyageur indiscret qui a voulu pénétrer dans le sanctuaire, — frelon bourdonnant dans une ruche d'abeilles, — ne peut s'empêcher de

comprendre qu'il a été le trait final de quelque couplet. — Être venu si loin pour se faire chançonner ! c'est à faire regretter la Bastille !

Pour teindre ces humbles vêtements, on ne fait pas venir la pourpre de Tyr ou l'écarlate d'Arabie : le coteau voisin donne la bruyère, dont la fleur préparée offre les nuances vertes et jaunes. On tire des lichens de roches une couleur d'un brun rouge, très-prisee des femmes. — Dans les bonnes années, on se permet l'indigo, que les midshipmen rapportent des Indes. — C'est un grand luxe !

— Vous voilà des nôtres ; c'est fort bien, me dit Archibald ; mais je ne sais trop que faire de vous. — Les gentlemen qui viennent tous à Iona y restent si peu, qu'on n'a pas songé à leur bâtir d'auberge ; ils arrivent le matin, les poches pleines, dînent sur l'herbe, digèrent l'après-midi et repartent le soir. — Quant à ceux qui nous restent, ma foi....

— Vous les envoyez coucher à la belle étoile ?

— A peu près, dit Archibald en riant. — Il y a cependant la manse³⁶, qui est confortable, et le vicaire est bonhomme.

Cette proposition ne me souriait que médiocrement. Nous ne sommes plus au temps de l'hospitalité, et je ne me reconnais pas le droit d'importuner un brave homme qui ne m'a jamais fait de mal. — Je ne répondis rien.

— Il y a bien encore chez nous, me dit Archibald ; vous serez très-mal : je vous invite.

J'acceptai. — Archibald me demanda une heure pour préparer le souper, et, comme je connaissais déjà l'île aussi bien qu'un habitant de la rue Saint-Louis peut connaître le Marais, — je retournai dans le glen des Culdées.

Je trouvai au retour la maison en fête et un festin de Sardanapale préparé en mon honneur. — Il n'y manquait que la viande, le pain et le vin. Le pain était avantageusement remplacé par la bouillie de pommes de terre et des gâteaux d'avoine ; on avait le whisky à discrétion, et, comme mets, des coquillages et plusieurs sortes de poisson blanc (white fish) pêché assez abondamment sur les côtes à cette époque de l'année. L'Écosse doit à sa position de promontoire avancé vers le pôle, le privilège fructueux de servir de patrie à une foule innombrable de poissons délicats et sans expérience, qui tombent dans ses filets.

Après que la faim et la soif furent apaisées, comme dit Homère, on mit un peu les coudes sur la table ; la lampe, que l'on remplit d'huile de cuddy³⁷, fut remontée jusqu'au plafond, d'où elle noyait nos têtes tour à tour de

clartés vacillantes et d'ombres incertaines ; on jeta de la paille d'avoine, du gazon séché et du peat³⁸ dans le brasier, et comme nous n'avions contre nous ni vent ni pluie, on put ouvrir la cheminée pour laisser passer la fumée, avec laquelle je n'étais pas encore familiarisé. — Les matelots étaient rangés en cercle devant nous dans la douce quiétude de gens qui digèrent facilement ; les femmes, oisives quand vient le soir, étaient à demi accroupies dans les cendres. — Le père d'Archibald, tête blanche et vénérable, dominait tout le groupe.

— Père, dit Archibald, si vous contiez au gentleman l'histoire de saint Oran.

L'Homère d'Iona ne se fit pas trop prier et commença un récit digne de la légende dorée ; — une trame tissée de merveilles qu'un jour peut-être nous pourrions faire passer sous les yeux de nos lecteurs. — Quand nous eûmes retourné cinq fois le sablier, — horloge primitive des civilisations en enfance, au moment où le vieux père allait reprendre pour la troisième fois l'épisode de l'enterrement de saint Oran, Archibald se versa un dernier verre de whisky, et regardant la bouteille vide :

— C'est assez, père, fermez le robinet, dit le marin en riant, nous n'en boirons pas d'autre.

Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt,

disaient les bergers de Virgile.

— Pour se lever il faut se coucher... Que l'on conduise le gentleman à son appartement, ajouta-t-il avec une emphase pleine de joyeuse humeur.

Un des enfants enleva au même instant une planche à laquelle je n'avais pas pris garde, et dans l'épaisseur même du mur me montra une sorte de niche, où un chien de Terre-Neuve aurait sans doute fait des rêves délicieux... La paille de riz et des touffes de bruyères, séchées au soleil, me firent un coucher moelleux. — On me jeta un plaid sur les épaules, et l'on remit la planche en guise de rideau devant ma loge. — J'entendis encore un instant un bruit de pas confus ; d'autres planches s'enlevèrent ; au craquement de la paille et des bruyères succédèrent bientôt des ronflements sonores qui se répondirent d'une niche à l'autre... Moi-même, sans doute,

j'ajoutai une note à ce concert ; mais on n'a pas le bonheur de s'entendre dormir !

Le lendemain je quittais Iona et le toit hospitalier d'Archibald ; nous nous jurâmes alliance et amitié sur la pierre noire, et le roi des bateliers me fit porter dans sa meilleure barque jusqu'à la côte de Mull, — de là, changeant plus d'une fois de guides, tantôt à pied, tantôt à cheval, parfois en barque, côtoyant les lacs, passant les rivières et tournant les montagnes, j'arrivai à Tobermory, où j'avais déjà abordé quelques jours auparavant. — C'était la dernière halte avant le dernier et le plus périlleux de mes voyages

IV

Je l'avoue : je suis allé à Skye par vanité, pour y être allé, et parce qu'on n'y va pas. Skye est une des plus lointaines Hébrides et la plus grande ; on m'en avait dit tant de mal que je me sentais assez le désir de la voir. Si ceux qui nous calomnient savaient le bien qu'ils nous font... ce serait leur punition !... mais alors ils ne nous calomnieraient pas.

Il y a loin de Tobermory à Skye ; c'est un voyage semé d'incidents et de péripéties. Il faut quitter ces longs défilés des Archipels, qui font des Hébrides une sorte de continent percé à jour par des canaux. Quand on a doublé la pointe de Morven et franchi le cap d'Ardnamurchen, — aussi difficile à passer qu'à écrire, — on prend la pleine mer. — Nous mettons le cap sur l'ouest ; en face de nous, maintenant, la terre la plus voisine c'est l'Amérique. Cette idée me donne une certaine émotion, il me semble que l'océan Atlantique tout entier se déroule devant moi, et que cette grosse vague qui nous soulève s'est formée sur les bancs de Terre-Neuve, à deux mille lieues d'ici. Le ciel et la mer qui se baisent, ferment l'horizon. — En me retournant, j'aperçois les sommets de Morven, chauves et tristes — tristes parce qu'ils sont chauves. — Je profite de ma vie de bord, qui va durer un jour, pour écrire les mémoires de ma traversée.

Huit heures et demie. — Il y a déjà deux heures que nous sommes partis ; — je trouve que nous nous sommes levés trop matin ; — je fais le tour de mon bateau, que je ne connaissais pas encore ; — il s'appelle le Duntroon-Castle. Je n'aime pas ce nom-là, je le trouve un peu lourd, — tel nom, tel bateau ! enfin il est solide et résiste bien aux grosses mers, c'est quelque chose pour un navire qui doit subir trois tempêtes en quatre voyages. —

C'est vraiment grande imprudence de s'embarquer, quand il serait si facile de rester chez soi. — Jamais je ne prends la mer sans faire cette réflexion ; il est vrai que je l'oublie dès que je suis à terre.

Un jour, — c'était à Pontorson, — sur les limites de la Bretagne et de la Normandie, — je causais avec une paysanne de Fougères.

— Êtes-vous quelquefois allée à Avranches ? lui demandai-je.

— Jamais.

— Et à Dôle ?

— Jamais.

Or, ce sont les deux villes les plus voisines.

— Vous ne voyagez guère !...

— A quoi bon voyager, reprit-elle d'un air étonné, à quoi bon voyager quand on a un chez soi ?

Je médite toujours ce mot-là quand je fais une traversée. Aujourd'hui la mer est calme... et pourtant à chaque palpitation de sa poitrine le vieil Océan se soulève d'une façon inquiétante. — Je fais des observations astronomiques et autres avec la lunette du capitaine.

Dix heures. — La respiration de l'Océan s'embarrasse, elle est forte et irrégulière ; je lis avec ferveur une dissertation de Blair sur les poèmes d'Ossian, pour ne penser à rien. — Les dissertations de Blair sont des remèdes héroïques : je m'en trouve bien.

J'emporterai toujours Blair avec moi dans mes voyages maritimes.

Onze heures. — Le capitaine me fait monter sur son banc pour voir une baleine. — Je n'ai jamais vu de baleine ; j'accours : c'est grand, mais ce n'est pas beau. — Notre baleine peut avoir une centaine de pieds de longueur : c'est une petite taille pour une baleine..... elle s'approche de nous, nous devance, revient, vogue de conserve ou dans nos eaux. Je la trouve bien familière, serait-ce une baleine privée ? — il y a bien des phoques savants ! — Fourier a prédit que dans la période d'harmonie, quand les animaux, séduits par les charmes du travail attrayant, seraient les serviteurs volontaires de l'homme, les baleines s'attelleraient aux vaisseaux (nous ferons alors le tour du monde en quinze jours). Les Grecs, qui ont pressenti tout ce qu'ils n'ont pas su, ont poétiquement peint le char d'Amphitrite traîné par des monstres marins à travers les Cyclades charmées. Notre baleine plonge, elle nage à fleur d'eau, elle s'ébat, elle est folâtre, elle est gaie, elle est légère : parfois elle s'élance comme une flèche, disparaît sous les flots en laissant derrière elle un sillon d'écume

phosphorescente, puis remonte à la surface avec tous les signes d'une vive satisfaction. Elle vient d'engloutir un millier de harengs : elle avale le hareng comme l'eau. — Le hareng est le plus infortuné des êtres ; si j'étais poète je chanterais ses malheurs dans une élégie qui ferait pleurer tous les requins. — Le hareng n'a que des ennemis ; la baleine au fond des eaux, les oiseaux à la surface, et l'homme près des côtes, c'est à qui le mangera. — Quel malheur d'avoir la chair délicate ! Quant à la baleine d'Écosse, c'est tellement sa position sociale de se livrer à la pêche du hareng qu'on l'appelle sur toute la côte « herringwhale, » la baleine au hareng.

Le Duntroon-Castle fait le tour des Hébrides, il parcourt toutes les côtes d'Écosse, il échange les produits des îles et du continent ; c'est un vaisseau marchand, ce qu'il lui faut avant tout ce sont des colis. — Quoiqu'il ait de magnifiques salons, il ne prend les touristes que par grâce.

Le hasard des voyages m'a donné pour compagnons de hauts et puissants seigneurs ; j'ai le droit d'en parler : leur nom appartient à l'histoire.

Le Duntroon-Castle emportait avec moi lord et lady Mac Donald qui retournaient à leur terre de l'île de Skye. Lord Mac Donald descend de cette très-noble et très-antique race qui, au quatorzième siècle, donna aux Hébrides des monarques indépendants ; leur nom se trouve à toutes les pages des chroniques, dans toutes les strophes des poèmes. Fils des rois, lord Mac Donald, dans cette Angleterre immuablement soumise aux règles de la hiérarchie, est aujourd'hui un des féaux de la reine Victoria ; chaque année, à la saison de Londres, dans les salons de Saint-James ou de Windsor, il renouvelle la foi et l'hommage entre les blanches mains de sa suzeraine.

Lord Mac Donald est grand, il a l'élégance et les grâces natives des races privilégiées ; il porte la tête comme un homme qui se souvient de la couronne. Il est jeune encore, mais ses cheveux blonds s'argentent avant l'âge, comme chez tous ceux dont la pensée ou les soucis ont effleuré la tempe précoce.

Lady Mac Donald est le type de la grande dame anglaise, elle doit au sang des Anglesea, le plus pur de l'Angleterre, une beauté sereine et calme ; c'est un de ces visages que le souverain artiste sculpte dans un marbre vivant : jamais le contraste n'a mieux fait ressortir l'éclat noir des cheveux et la pâleur aristocratique du front ; — de jolis enfants, à qui elle a donné un reflet de sa grâce, jouent à ses pieds sur le pont vacillant.

Cependant, nous entrons dans le détroit de Sleat : nous retrouvons la terre oubliée des deux côtés à la fois, spectacle rassurant ; — déjà nous apercevons des cimes pyramidales baignées dans la lumière bleuâtre des horizons lointains. — Ce sont les monts Cuchullins, — c'est l'île de Skye, — c'est le terme du voyage, — mais on l'aperçoit longtemps, bien longtemps avant de l'atteindre. Nous effleurons des côtes bizarres, déchiquetées, fouillées, entourées de colonnes ou percées à jour par de gigantesques portiques ; nous entrons dans des lochs inconnus aux géographies classiques, et qui mériteraient pour la plupart un long séjour, et au moins une courte description. Tels sont, — je cite au hasard, — le loch Moris, le loch Nevish, le loch Hourn. Mais le Duntroon-Castle est pressé — comme un homme d'affaires, — il est insensible aux beautés du paysage : — il ne s'arrête même pas aux stations qu'il doit toucher... — Il fait un signal, — dix barques se détachent de la rive, l'équipage jette à la mer ses colis flottants, chacun repêche et reconnaît son bien ; — lui, il est déjà en route, il va, il va... il faut qu'il arrive... et quand il est arrivé ?... — il repart !

Cependant, matelots et passagers, tout le monde se réunissait sur le pont. ; une jeune femme, placée au centre d'un cercle curieux, chantait des chansons gaéliques qui paraissaient intéresser vivement l'auditoire. Je ne pouvais juger que la musique, — elle était simple, mais pleine de charme et d'émotion, comme toute la vieille musique écossaise. La voix de la chanteuse était sans artifice ; ce n'était pas une vocaliste, mais ce timbre avait je ne sais quoi de vibrant et de passionné, comme il convient à ces coronachs³⁹ remplis de lamentations amoureuses : tantôt c'était la mélodie lente et doucement plaintive, et le chant balancé de la jeune mère qui veut endormir son enfant et lui donner de doux rêves ; tantôt, — et sans qu'aucune transition eût ménagé le changement, — c'étaient des retentissements éclatants et presque sauvages, et des fusées de notes suraiguës qui semblaient à chaque instant déchirer les frêles tissus du larynx. — Elle s'arrêta enfin à demi épuisée, s'appuya sur le bord du bateau, et regarda la mer ; son chapeau, à peine retenu par des rubans bleus fripés, tomba sur ses épaules ; elle resta la tête nue : le vent fouettait ses longs cheveux noirs, — elle ramena brusquement son plaid sur sa poitrine, se retourna vers nous et promena sur toute l'assistance un œil vague et morne. — Puis un éclat de rire commencé sans cause s'éteignit dans un sanglot. — Nous avions une folle parmi les passagers.

Mais dans un pays qui croit aux sorciers et à la seconde vue, la folie est chose sacrée comme en Orient ; on écoute religieusement les paroles du fou, on épie ses gestes comme s'ils pouvaient soulever le voile de l'avenir.

Bientôt elle redressa la tête, se croisa les bras, et du ton monotone et grave de certains prédicateurs au début de leurs sermons, elle commença je ne sais quel discours, dont les phrases se succédaient sans interruption comme sans effort. Bientôt la parole s'anima, et le geste vint, pressé, abondant, — c'était une éloquence pleine d'action. — Je vis un marin qui s'essuyait les yeux.

— Cette pauvre fille paraît vous intéresser ? lui dis-je

— Je crois bien, répondit-il, elle prêche comme un ministre.

— Ah ! elle prêche ?

— Vous ne comprenez donc pas le gaël ? me dit le matelot.

— Hélas, non !

— L'histoire de cette jeune fille est des plus étranges ; vous ne devineriez pas comment elle est devenue folle...

— Je ne devine jamais : — par amour ?

— Dans ce cas, je n'en parlerais pas, cela se voit tous les jours...

— En Écosse donc ?...

— Partout, si on cherchait bien..., mais celle-ci est devenue folle par religion.

— Vous aviez raison, le cas est assez rare.

— Effie est de l'île de Skye... on la reconduit à ses parents, — reprit mon interlocuteur, — elle était allée à Glasgow en condition, ou à peu près ; on l'avait placée dans je ne sais quelle maison de commerce... honnête d'ailleurs ; elle était très-pieuse et fréquentait assidûment les temples et les chapelles. Elle vint un jour à Inverary ; elle y entendit un missionnaire gaélic prêchant au bord du lac, comme ils font souvent ; il prêchait sur le péché, sur la mort, sur ces vies pleines de jeunesse et d'espérances, soudainement interrompues ; il parlait de ces âmes oublieuses de Dieu, et jetées, comme par un coup de tonnerre, en face de ses jugements... Que vous dirai-je ? il était jeune, entraînant, plein d'images, et doué de cette éloquence à la fois simple et grandiose qui impressionne si vivement l'organisation enthousiaste des Gaëls. Tout à coup Effie porta la main à son front, poussa un grand cri et tomba entre les bras de ses compagnes. On l'emporta, au milieu de l'émotion des assistants et du prédicateur lui-même, fier et malheureux de son triomphe. — Depuis, la pauvre Effie n'a jamais

retrouvé sa raison, elle a oublié tout le passé, elle ne se rappelle qu'une chose, le sermon d'Inverary ; elle le récite avec une fidélité de paroles, une imitation de gestes et une justesse d'accent, qui ne sont pas moins étonnantes que sa folie, folie assez calme ordinairement, qui n'inspire ni l'horreur, ni l'effroi, mais seulement une compassion tendre.

Quand Effie eut achevé son sermon, elle retomba anéantie sur un monceau de filets et de cordages, — on l'enveloppa dans un tartan et elle parut s'endormir paisiblement.

Nous entrâmes à quatre heures dans les eaux de Skye. Le capitaine fit ranger la côte et hisser le pavillon de commandement. La côte répondit à son signal par une salve d'artillerie, et le drapeau des Mac Donald flotta dans les airs⁴⁰. Le Duntroon-Castle vira et présenta son tribord à la terre. Vingt barques pavoisées se détachèrent du rivage et entourèrent le bateau. Lady Mac Donald parut sur le pont ; une nouvelle salve d'artillerie salua sa présence ; elle descendit, sa flottille semblait fière de la recevoir... Le Duntroon resta immobile jusqu'à ce qu'elle eût abordé ; — elle, s'appuyant au bras de son mari, au milieu des applaudissements et du vivat national :

« Hep ! hep ! hep ! hurrah ! ! »

mit enfin le pied sur cette terre de Skye qui tressaille en la portant. — Lady Mac Donald est la Victoria des Hébrides.

Quelques tours de roues nous mirent devant le château d'Armada. C'est une construction gothique, élevée sur des ruines danoises, comme l'indique son nom⁴¹. Ce château crénelé, flanqué de tours octogones, d'un aspect imposant, est assis au milieu des jardins, ombragé de hautes futaies de frênes, et entouré de bosquets verdoyants. Il domine le détroit ; les perspectives de la rive opposée lui montrent un paysage dont la sécheresse et la désolation contrastent avec la riante fraîcheur de son propre site.

Armada est bâti dans ce système architectural pour lequel les Anglais ont fait le mot *castellated*, — c'est une sorte de gothique moderne avec ogives, lancettes, trèfles, croisillons et tourelles ; le tout flambant neuf ! ce qui d'abord ne laisse pas que de nous étonner un peu, accoutumés que nous sommes à voir ces formes architectoniques à demi voilées et comme

éteintes sous les couches grises que déposent les longues années. — Les Mac Donald avaient jeté le plan de leur château sur des bases gigantesques, ce devait être d'une magnificence royale et vraiment digne des anciens Lords des îles, Rois de la mer. Malheureusement, on ne fait pas tout ce que l'on veut, et l'on n'a jusqu'ici exécuté que le tiers du devis primitif. C'est un rectangle assez massif : au milieu, un vaste portail est flanqué de deux grosses tours octogones ; la façade principale, tournée vers l'est, domine la Manche de Sleat, et a pour perspectives les montagnes rocheuses, — aussi hérissées que leurs noms, — de Glenelg, Knoidart, Morar et Arisaige, et ça et là quelques échappées de vue sur les profondeurs du loch Hourn et du loch Nevish. On a planté autour du château de jeunes bosquets qui viennent à ravir autour de quelque grand et bel arbre centenaire. Quoique assez imposant par sa masse, le château d'Armadales n'a cependant rien de monumental, si l'on excepte pourtant le vaste escalier, dont la large fenêtre a pris pour motif de son vitrail colorié Somerled des Îles, le chef et le fondateur de la famille au douzième siècle. — Il était vraiment beau dans son costume de higlander, avec la hache, la targe et l'épée.

Le domaine de lord Mac Donald se développe sur une étendue de côtes de plus de neuf cents milles ; il y a environ seize mille paysans sur la propriété.

Mais bientôt nous perdîmes de vue les bosquets et les clochetons d'Armadales ; — après avoir longtemps suivi les plis de la Manche de Sleat, nous doublâmes la pointe de Moil. Le loch Alsh fut bientôt franchi ; nous arrivâmes avec la nuit dans la petite baie de Broadford. — Le Duntroon-Castle prit à peine le temps de me mettre à terre, et continua sa course vers le nord.

Le voyageur qu'on débarque dans l'île de Skye, seul, le soir, parlant la langue du pays... si peu, si peu ! ne laisse pas que d'éprouver tout d'abord une certaine inquiétude.

La partie de l'île où l'on m'avait débarqué, — je devrais dire abandonné, — était triste et nue ; je trouvai d'abord une rivière immobile, qui pense sans doute qu'on ne lui a donné un lit que pour dormir, et qui ne coule pas plus qu'un étang. La route, assez large, vient jusqu'à la mer ; elle ne montre aucun vestige humain, rien qui annonce une créature vivante ; ajoutez au tableau, comme détail final, un ciel gris et terne rasant le sol. Cependant, vous reprenez votre courage, — tout chemin mène quelque part, sinon à

Rome, — vous marchez et bientôt vous apercevez une maison de mine honnête, c'est l'auberge de Broadford.

L'auberge de Broadford tiendra toujours une place à part dans mes souvenirs, — une place d'honneur ; on trouve là toutes les prévenances et toute la grâce (de la grâce aux Hébrides !) de l'hospitalité qu'on ne paye pas ; on vous accueille, on vous fête, on est heureux de vous avoir ; on vous le laisse deviner, on vous le dit si vous ne le devinez pas ; toute la famille est aimable, et elle est nombreuse ; le landlord n'est pas très-familier avec la langue anglaise, mais c'est un docteur ès lettres gaéliques, ce qui vaut beaucoup mieux quand on demeure à Skye que d'être bachelier ès lettres grecques ; — miss Juana, sa fille aînée, est allée à la ville, elle y a passé une saison et elle parle anglais ; elle nous traduit réciproquement l'un à l'autre, son père et moi, quand nous ne pouvons pas nous entendre.

Je fis annoncer par miss Juana que mon intention était de passer plusieurs jours à l'hôtel, si on me le permettait ; — les aubergistes permettent toujours. On m'installa dans la plus belle chambre de la maison, chambre assez confortable vraiment, avec tapis de Birmingham et doubles rideaux. L'auberge appartient au lord des îles, qui ne veut pas que les voyageurs se plaignent de lui.

Je redescendis dans la salle commune pour voir un peu, comme on dit, la figure de mes hôtes ; de leur côté, je crois bien qu'ils n'étaient pas fâchés de faire connaissance avec la mienne, car ils se groupèrent autour de moi avec une curiosité bienveillante, mais peu dissimulée.

— Plaise à Votre Honneur, dit le père de famille, je voudrais bien savoir de quel pays vous venez ?

— De France, pour vous servir, mon cher hôte !

— Oh ! un Français ? s'écria-t-il, il en vient bien peu ici.... Je n'en avais jamais vu.... ; mais j'ai beaucoup entendu parler de la France.... Les Français..., ce sont des gens qui font toujours des révolutions !.... Et il se mit à rire à la façon des héros d'Homère.

Voilà comment on nous juge à Skye.

Dès le lendemain de mon arrivée, je voulus commencer mes explorations et je tentai une promenade matinale. Le premier objet qui me frappa, quand je descendis dans la cour de l'auberge, ce fut une jeune chèvre blanche, aux yeux noirs, brillants comme des escarboucles, qui broutait l'herbe tendre en poussant de petits cris plaintifs ; je choisis quelques touffes de gazon qu'elle

mangea délicatement dans ma main, pendant que je la retenais par ses cornes recourbées. Je l'appelai Djali, en souvenir d'Esméralda.... depuis,

« Que de pleurs m'a coûtés cette tête charmante ! »

J'entrai dans le jardin dont la porte était ouverte, — triste jardin ! quelques rares légumes, peu de fruits, et pas une fleur ; quelques grappes de groseille pendaient çà et là à des branches malingres. — si aigres, qu'on est obligé de les faire cuire pour les manger ; on remplace le soleil par le coke, — leur pulpe est peu abondante et leur pellicule dure et rugueuse comme une peau trop tendre gercée par le froid.

Ma promenade suivit un instant le cours de la rivière à travers un marais monotone ; je regrettais l'absence complète des arbres ; si encore, me disais-je parfois, il y avait sur ces bords seulement une rangée de saules pleureurs ! — ces arbres mélancoliques donnent tout de suite une physionomie aux paysages les plus insignifiants. On ne s'imagine pas tout le parti que la Flandre ou la Hollande savent tirer d'un saule qui penche, au bord des canaux, ses longues branches à demi effeuillées.

Je regagnai la côte et j'allai m'asseoir au pied d'une montagne, le Ben-Blaven, en face de l'île de Scalpa, où venaient incessamment s'abattre des vols de mouettes et de goélands. — Le Ben était enveloppé de vapeurs, — la mer était terne, la vague déferlait sans que la lumière se jouât dans son écume ; — on eût dit que le soleil avait oublié de se lever, et que nous n'étions éclairés que par une lueur crépusculaire. C'est le jour de Skye et des Hébrides ; — je l'avoue, — même après l'Écosse, où je n'étais pas venu chercher des splendeurs orientales, — j'avais quelque peine à m'habituer à ce ciel éteint et à cette nature en deuil ; — toute ma promenade fut triste.

Quand je rentrai à Broadford, je trouvai Djali dans la cour, elle vint à moi en bondissant : nous étions déjà des amis ; — les chèvres s'attachent facilement mais leur amour dure peu. Djali m'accompagna jusqu'au seuil de la maison où m'attendait Juana.

Je lus du premier coup d'œil un peu d'embarras sur ce jeune visage, qui ne sait encore rien cacher, — cela viendra assez vite.

— Monsieur, me dit-elle, en rougissant un peu, vous nous avez promis de rester quelques jours ici.... Est-ce que Votre Honneur est bien difficile à nourrir ? Nous sommes quelquefois mieux pourvus que dans ce moment-ci.... Nous avons eu la semaine dernière une famille anglaise...., ils ont tout mangé.... et Juana se mit à rire comme une jeune fille qui a de jolies dents. Ces sourires-là ont des lueurs humides d'un écrin qui s'entr'ouvre.

— Mon honneur n'est pas difficile du tout, Juana ; ce que vous voudrez le matin..., et la même chose le soir...

— Aimez-vous la venaison ?

— C'est une chère de roi ; — va pour la venaison !

Juana me fit une révérence et rentra.

Juana, dont le nom espagnol s'est égaré dans les Hébrides, je ne sais trop comment, est une soubrette qui jouerait fort bien les premiers rôles partout.

Juana est l'idole de la famille : son père ne jure que par elle, et sa mère l'appelle miss Juana. Juana n'est pas encore coquette.... elle est si jeune qu'il n'y a pas de temps perdu, — elle le deviendra. Il n'y a pas d'île si déserte qu'il ne s'y rencontre quelqu'un pour dire à une fille qu'elle est jolie. On ferait plutôt le voyage exprès.

Un droskey⁴², attelé de deux poneys noirs, et conduit par le fils de la maison, — tout se passe en famille, — m'attendait à la porte de l'auberge. Je partis pour aller rendre visite au docteur Mac Allistar, qui demeure de l'autre côté de l'île, à l'extrémité du loch Slapin. — J'étais introduit auprès du docteur par un ami commun, M. David Hutcheson, un des plus riches armateurs de Glasgow.

De Broadfort au loch Slapin, on ne rencontre pas ces belles et solides routes qu'on appelle parlementaires, route's conquises souvent à coups de canon sur la nature, et conduites, boulet rouge et mèche allumée, à travers les montagnes éventrées.

A vrai dire, la voie n'est pas faite, elle n'est qu'indiquée entre des marais qu'on défriche et des bois abandonnés à la vaine pâture ; où les troupeaux noirs (blak-cattle) broutent d'une dent meurtrière les pousses renaissantes de l'automne et les chèvrefeuilles odorants.

La route est une propriété privée : on passe par tolérance. A chaque bout de champ il faut ouvrir et fermer une barrière. Je dois ajouter que l'on ne vous fait rien payer.

De loin en loin, sur la lisière du bois ou sur le bord du marais, nous trouvons quelques chaumières d'aspect assez misérable. Souvent,

accroupies sur le seuil de la porte, deux jeunes filles font tourner la meule du quern, pour écraser l'avoine ou le froment.

Le loch Slapin nous arrêta. — Il coupe pour ainsi dire l'île en deux parties, du nord au sud. — Le docteur Mac Allistar demeure sur l'autre rive, précisément en face de nous. Il fallut remonter jusqu'à la tête du lac. — Ici, plus de sentier tracé, plus même de projet de route ; partout une bruyère épaisse et courte qui assouplit le pas des chevaux ; les roues muettes semblent tourner sur du coton. — L'horizon s'entr'ouvre et se referme à chaque instant au gré des montagnes, après des échappées de vue subites. — D'innombrables troupeaux descendent des collines, — ce sont des petits bœufs noirs des Hébrides, souvent sans cornes ⁴³ : ils entourent la voiture ; ils bondissent comme des chevreaux ; ils suivent sans efforts nos poneys lancés à toute vitesse... De temps en temps ils s'arrêtent et poussent de longs mugissements. De grands corbeaux volent au-dessus de nos têtes avec des croassements lugubres. — C'est ainsi qu'ils devaient suivre Mazeppa emporté à travers les steppes de l'Ukraine. — Ces montagnes arides, cette eau qui dort, cette bruyère fauve, cette vallée où la nature fronce le sourcil, — comme disent si bien les Anglais, — tout cela semble la mise en scène d'un drame fantastique. On s'attend à chaque instant à voir sortir de terre les Brownies et les Urisks, ou bien à voir arriver, chevauchant sur leur balai, quelques sorcières qui vont se livrer à des incantations magiques. — On voit seulement quelque petite fille aux pieds nus, aux cheveux emprisonnés dans le snood de laine bleue, qui vous regarde de loin, et, si elle croit que vous la regardez aussi, s'enfuit aussitôt d'un air de biche effarée.

Enfin, nous avons doublé la pointe extrême du lac, qui s'enfonce comme un coin dans la terre ferme. Nous gravissons, sur la rive gauche, la montagne Camasanary ; une route serpente à ses flancs, suspendue à cinq cents pieds au-dessus du lac. — En réalité, c'est moins une route que le bord d'un précipice. On serait perdu pour un faux pas. Mais les poneys des Highlands sont comme les chevaux des Pyrénées ; ils ne font jamais de faux pas.

Un glen contourné, qui prend la montagne à revers, nous conduisit jusqu'à la maison du docteur.

Le docteur Mac Allistar est un des plus grands personnages de l'île. C'est un médecin parmi des ignorants et un propriétaire parmi des pauvres. Il a fait le tour du monde et il est revenu à Skye ; il y veut mourir ; il fait plus, — il y veut vivre ! — après avoir vu les deux Indes et ces paysages baignés

dans la lumière d'or des tropiques, où les fleurs ont des senteurs enivrantes, où les insectes secouent dans l'air tiède leurs ailes d'émeraude et de rubis, il revient à ses brouillards et à ses nuages. O patrie !

Il est vrai que M. Mac Allistar a su faire un petit paradis, — sans soleil, hélas ! — de sa résidence de Kirkibost. Au milieu de ces solitudes et de ces désolations, on est ravi de rencontrer une villa avec toutes les élégances, toutes les recherches, tout le bien-être des civilisations les plus exquises. C'est la confortabilité anglaise et la grâce italienne. Les plantes les plus rares sont rassemblées dans les vastes serres, où on leur arrange un été à leur guise ; — des abris impénétrables défendent contre tous les vents des arbres précieux qui ne reçoivent plus que le souffle du midi. La maison, bâtie au milieu même des montagnes, regarde par toutes ses fenêtres des paysages de fantaisie qui sont vrais. Les terrasses du jardin ont à leurs pieds le loch Slapin, qui, s'élargissant comme une conque évasée, décharge ses eaux dans la mer.

J'arrivai bien : la maison était en fête ; on dansait devant la porte. Un jeune homme en costume de Gaël (ce qui est assez rare aux Hébrides, où l'on se met fort mal) sautait d'un pied sur l'autre, portant un panier suspendu à son cou par un nœud coulant. Chaque femme jetait un caillou dans le panier ; la corde se serrait toujours... Le pauvre garçon était d'un bleu violet ; ses yeux s'injectaient de sang, et si je n'avais pas été rassuré par le voisinage du docteur (que peut-on craindre près d'un médecin ?) j'aurais conçu les plus sérieuses inquiétudes. Enfin, une jeune fille, qu'on cherchait vainement à contenir depuis un instant, s'avança résolument, le couteau à la main... Je crus qu'elle allait lui donner le coup de grâce... elle se contenta de couper-la corde... le panier tomba. — Le jeune homme respira bruyamment, prit la jeune fille, et, passant un bras autour de sa taille, lui donna sur les joues deux baisers retentissants, — et chacun de rire et d'applaudir, et le piper de jouer ses reels ⁴⁴ les plus entraînants.

Tout cela s'était passé en un clin d'œil... Il ne faut pas beaucoup de temps pour étouffer un homme, — et l'on n'avait pas encore pris garde à moi, au milieu de ces vives préoccupations du plaisir. — Je priai cependant qu'on m'indiquât M. Mac Allistar. On me montra un homme d'une cinquantaine d'années, habillé à l'anglaise, l'air tout à fait gentleman, et qui suivait les jeux d'un œil complaisant, — l'œil d'un maître qui serait un père. Je me nommai et je remis mes lettres. Le docteur les parcourut rapidement, me tendit la main et me dit : « Vous êtes chez vous ! »

— Vous nous surprenez en liesse, ajouta-t-il ; nous venons d'accorder une de nos jeunes fermières, et nous soumettons le fiancé aux épreuves... Il subissait, comme vous arriviez, l'épreuve du panier...

— C'est une épreuve dangereuse ! Si la jeune fille ne coupait pas la corde ?

— Oh ! elle coupe toujours, dit le docteur. L'épreuve serait beaucoup plus douteuse si elle avait lieu après le mariage... mais avant !...

Les médecins sont de grands moralistes, comme chacun sait.

— Si le fiancé défaillant met lui-même la main au panier, avant que la jeune fille ait coupé la corde, le mariage est rompu. La fiancée qui veut se dégager laisse le futur s'étrangler tout à son aise : c'est une manière comme une autre de dire non ; mais, reprit le docteur, la fiancée dit presque toujours oui, comme aujourd'hui, en coupant la corde. Il faudrait être bien cruelle pour vouloir la mort d'un pauvre garçon dont le plus grand tort est de vous aimer. Si vous y prenez quelque intérêt, poursuivit-il, je vous demanderai la permission de faire continuer les jeux, car toute espèce d'interruption est considérée comme un mauvais augure pour le mariage qui va suivre, et vous ne voudriez pas faire le malheur de ces jeunesses. Ici, mon cher hôte, nous croyons encore aux augures... et nous nous regardons sans rire.

Je pus, en effet, remarquer la physionomie inquiète de ces braves gens, qui se tenaient à distance, m'épiaient du coin de l'œil, et, du fond du cœur, envoyant, j'en suis sûr, le trouble-fête à tous les diables.

J'insistai pour que l'on ne changeât rien au programme.

— A la prairie ! mes enfants, dit le docteur.

Il passa son bras sous le mien, et nous descendîmes tous ensemble vers le lac. Le piper nous précédait, en jouant ses plus beaux airs sur la cornemuse rebondie.

— Vous retrouvez ici, me dit M. Mac Allistar, les mœurs homériques. Si nous avons un plus beau ciel, ajouta-t-il en soupirant, vous pourriez vous croire dans l'île de Crète, le jour de quelque fête de Jupiter. Nous avons de la musique partout. Nous ne faisons point un pas sans être accompagnés de notre cornemuse danoise. Nos jeux eux-mêmes ont un cachet antique. L'enfance des peuples est la même sous toutes les latitudes. Il y a du reste des habitudes d'enfance qu'il est bon de prolonger le plus possible ; et les Grecs de Périclès, dans leur culte intelligent et harmonique du corps, de l'esprit, de l'âme et de la beauté, étaient beaucoup plus près du vrai que les Parisiens ou les Londonners de 1852 !

Les Hébridiens ont en effet maintenu en grand honneur les jeux agonistiques des anciens. Ils renouvellent les luttes olympiques. Le cloch-neart auquel on me conviait est le disque barbare. Il est vrai que les discoboles de l'île de Skye ne font pas ruisseler l'huile de Minerve sur leurs membres nus, il est vrai que leur disque n'est pas soigneusement poli, et qu'on ne l'a pas creusé pour recevoir le pouce et les doigts ; — c'est un détail ; — les Hébridiens se contentent des pierres du rivage, choisies sur l'heure et laissées là quand les jeux sont finis.

Le docteur me fit malicieusement offrir la pierre de force, — un vrai rocher, — que les plus robustes seuls peuvent manier. Je ne l'aurais pas soulevée.

Le fiancé se débarrassa de son kelt⁴⁵, montra des bras puissants et des épaules vigoureuses, saisit le disque, le balança trois fois, et le lança sans effort à une distance qu'aucun rival n'atteignit.

— Eh ! voilà, dis-je à mon hôte, le meilleur de tous les augures pour un mariage : une belle fille et un robuste garçon !

Le docteur en convint.

— Vous ne pouvez pas, me dit M. Mac Allistar, venir à Kirkibost sans visiter la Cave de Strathaird, une de nos curiosités, comme disent les touristes. Je vais vous donner une barque et des rameurs ; partez vite, et revenez tôt.

Ce fut dit et fait en même temps.

Le lac jouait à la tempête. Quatre robustes montagnards pouvaient à peine tenir tête à la vague. Je n'étais plus occupé qu'à vider l'embarcation, qui menaçait à chaque instant de s'emplir. Il eût été prudent de prendre terre ; c'était impossible : le loch Slapin n'a pas de rives abordables ; il est entouré de rochers nus et escarpés.

Tous ces rochers sont percés à de grandes profondeurs, — leurs flancs bruns se creusent en larges cavernes que la mer emplit de mugissements, de colères et d'écume.

Ces cavernes préparent à la grande cave de Strathaird. La nature n'improvise pas ses caprices ; elle prélude comme un artiste, elle s'essaye à plusieurs reprises avant d'adopter complètement une forme insolite. Le monde physique est plein de transitions admirablement ménagées.

La cave de Strathaird “est située à l’extrémité même du loch Slapin, dans le promontoire qui le sépare de la pleine mer. On n’a pas négligé les détails. Ainsi on accède par un long portique de rochers immenses, surplombants, fouillés d’innombrables crevasses, et projetant sur le lac leurs voûtes audacieuses. Une porte bâtarde et un misérable mur, maçonné par des paysans au milieu de cette magnifique architecture de Dieu, n’a pu cependant en détruire l’effet. Le mot un peu banal aujourd’hui de « sublime horreur » est pourtant celui qui traduit le mieux l’impression ressentie.

L’abordage est pénible il se fait dans un chenal étroit, au lit inégal, où l’agitation des vagues resserrées imprime aux barques des oscillations redoutables. Il y a toujours une tempête dans cet océan de vingt pieds de large.

Le chenal a été taillé (par qui ?) dans le vif du rocher ; la transparence des eaux en laisse voir le fond, vert comme la malachite de Russie, avec des veines de porphyre, et parsemé de coquilles de toutes les formes et de toutes les couleurs ; et çà et là, parmi les détritiques marins, quelques grappes isolées de corail blanc : une rampe étroite vous conduit jusqu’à la maçonnerie ridicule. — C’est la barrière d’octroi où l’on acquitte les droits d’entrée de sa curiosité. Les concierges ne sont pas des artistes, et ce ne sont pas précisément les effets de décoration qu’ils recherchent.

Cette porte bâtarde une fois franchie, vous êtes à l’entrée de la cave. Les difficultés sérieuses ne font que de commencer. La cave semble divisée en deux compartiments. Le premier est l’antichambre du second. Seulement, il est fort difficile de faire antichambre. — Cette pièce serait très-incommode pour les solliciteurs, quoiqu’ils aient bon pied. — Le parquet est presque à pic. Il a des renflements et des abaissements soudains. Il se relève et il ondule, il se gonfle en mille petites vagues irrégulières. On dirait que ce sol a coulé ; c’est une cascade gelée en tombant, et où l’on retrouve, à travers une éternelle immobilité, l’image du mouvement des eaux. Du reste, sans toutes ces aspérités, on n’escaladerait pas cette hauteur perpendiculaire. Les parois latérales présentent les mêmes ondulations et le même mouvement.

La voûte descend vers vous en stalactites capricieuses. La lueur tremblante des torches leur donne je ne sais quel aspect fantastique. Là où tombe la lumière, leur blancheur étincelle et leur forme se détache en vive saillie : le reste de la voûte est plongé dans une sorte de pénombre. On ne voit pas les objets, on les devine, et ce qu’on devine est toujours plus beau que ce que l’on voit. La pierre spongieuse laisse lentement passer, à travers

ses filtres poreux, la goutte d'eau qui tremble et se cristallise en facettes brillantes. Quand la veine est trop abondante, l'eau tombe, et elle est reçue dans les excavations naturelles du rocher, coupe qui attend toujours des lèvres, et où l'eau prend vite une douceur savoureuse que je n'ai trouvée nulle part ailleurs, quoique j'aie bu beaucoup d'eau en ma vie. Cette eau coule sur les mains sans les mouiller, comme l'huile sur le marbre. Mais, quoiqu'elle soit très-fraîche, on voit fumer la main qui l'a touchée.

Après de longs efforts et quelques chutes, on atteint le haut de l'antichambre ; on est à l'entrée de la grotte véritable... Malheureusement on n'entre pas : il faut se contenter de voir du seuil. — Il ne manque qu'une chose à la grotte, — -c'est un sol où l'on puisse marcher. — Ici, on ne descend pas : on tombe, — et l'on aperçoit tout au fond certain petit lac qui rendrait la chute assez inquiétante. — Cette grotte est merveilleusement décorée : les pendentifs exagérés descendent jusqu'au lac, surchargés d'ornements sans modèles, et qui n'ont aucun nom dans la langue des architectures connues. Jamais la main capricieuse et follement prodigue de la Renaissance italienne ne jeta, sans compter, plus de trésors aux voûtes étoilées de ses palais. L'eau claire et transparente au-dessus de laquelle nous penchions nos torches de résine reflétait toutes les féeries de la voûte : on eût dit deux grottes pareilles, séparées par une glace sans tain, et qui voulaient se rejoindre et se toucher à travers le fragile et brillant obstacle.

Cependant, le flamboiement de la résine les incendiait toutes deux de lueurs ardentes et mobiles, éclairant la profondeur du lac et se brisant, avec mille éclairs et mille rayons, aux facettes prismatiques des parois et des voûtes. — Telle est sans doute la grotte mystérieuse préparée par les ondines pour le bain de Titania, la reine des Fées.

Nous apercevions confusément, de l'autre côté de ce petit lac souterrain, d'autres sculptures et une décoration aussi originale. Ici encore, nous supposions plutôt que nous n'apercevions, nos torches ne faisant pénétrer à cette distance qu'une lueur passagère et trop affaiblie ; mais le docteur avait pourvu à tout.

— Attention ! me dit le guide, car cela ne va pas durer.

Au même instant, il lança sur l'autre bord une fusée préparée à cette fin.

Je vis — comme on voit dans les ténèbres d'une nuit d'orage, quand l'éclair sillonne la nue, — je vis un portail taillé dans le roc, avec des arches géminées, triplées et contrastées, des ornements de tous les goûts et de tous les styles possibles... et surtout impossibles. Les cristallisations prenaient

alors de nouvelles formes ; tantôt elles se projetaient hardiment, comme la statue qui s'élance du bloc, — marbre vivant, prêt à marcher ! — tantôt elles sortaient à demi de la muraille, dans l'immobilité figée d'un bas-relief. Sous le portique même, un bloc ébauché comme par un ciseau rapide présentait je ne sais quelle vague ressemblance avec la figure humaine ; on dirait le Génie des lacs, retiré près de sa source cachée. Sa barbe argentée tombe sur sa poitrine, ses cheveux sont poudrés à frimas, et sa robe blanche descend jusqu'à terre par de longs plis majestueux.

Voilà ce que l'on voit quand la bombe éclate ; elle s'éteint : on n'est pas très-sûr d'avoir vu. Tout retombe, après cette lueur brillante, dans une obscurité plus profonde.

Après une heure d'étonnement et d'admiration, il fallut se rendre. Le froid et l'humidité m'avaient saisi ; mon admiration était à la température de la glace fondante. Descendre cependant n'était pas chose aisée. Cette pente rapide est rendue plus difficile encore par son humidité même ; les murs ne vous offrent que des appuis trompeurs. Sans le bras d'un de mes rameurs, je crois que je ne serais jamais revenu ; j'habiterais à l'heure qu'il est la cave de Strathaird à l'état de cristallisation, pareil aux blanches momies de Shona, que les voyageurs visitent si curieusement dans les Orcades. Les prochains touristes auraient fait mention de ma mort, j'aurais passé pour une victime de la science, et peut-être le conseil du municipale où je suis né aurait décoré la maison de mon père d'un marbre monumental.

Tant d'honneur ne m'était pas destiné. Je redescendis.

Une fois au pied de la rampe, je me retournai avec un sentiment de bien-être et de délivrance indicibles. On m'avait ménagé une dernière surprise. On avait échelonné d'étage en étage nos torches à demi consumées : la grotte était illuminée a giorno. Je n'avais aperçu que les détails, je pus saisir l'ensemble. — Puis, successivement, les torches s'éteignirent, les ténèbres descendirent des voûtes glacées, et tout rentra dans l'ombre.

Je revis avec bonheur la douce lumière du ciel et le soleil couchant qui illuminait de ses derniers rayons les vagues dorées du loch Slapin. Je mis mon plaid à la treizième position (il fait alors six fois le tour du cou), et je me fis conduire à Kirkibost. La fête continuait, la maison était pleine, le parloir et le drawing-room étaient ouverts aux plus humbles tenanciers. C'était l'heure de la danse. Les Hébridiens, comme toute la race gaélique, ont le fanatisme de la danse. Le fiancé dansait seul un pas de caractère ; il faillit deux ou trois fois prendre sa mesure sur le parquet glissant du

docteur. Chaque glissade était accompagnée des hurrahs et des cheerings⁴⁶ de l'assistance. — Cependant, je m'étonnais un peu à part moi qu'un garçon aussi souple et aussi bien découplé ne sût pas mieux garder son équilibre sur un plancher de sapin médiocrement ciré. Mais je m'aperçus, après un nouveau faux pas, qu'il y avait un grand mérite de difficulté vaincue : le pauvre diable était à moitié déchaux. Le pied gauche n'était qu'à demi engagé dans le brodequin, dont les lacets, longs comme ceux du cothurne antique, traînaient sur le sol et l'arrêtaient à chaque instant quand il avait posé le pied dessus au milieu d'un mouvement rapide.

C'était là surtout ce qui excitait si vivement l'hilarité bruyante de la compagnie. La pauvre fiancée, une bonne âme, suivait d'un œil inquiet toutes les péripéties de ce fling⁴⁷ de fantaisie.

Je voulus questionner une sorte de yeoman de six pieds, Suisse colossal de sir G. Mac Allistar, armé d'une gigantesque hache de Lochaber, qui ne faisait même pas semblant de garder la porte, car il s'était sans façon mêlé aux invités. Par malheur ce brave Gaël ne savait pas un mot d'anglais, et, à ma question, il se mit à rire un peu plus fort qu'auparavant, ce qui ne saurait, dans aucun pays, passer pour une réponse.

Le docteur, qui vit mon embarras, vint à moi.

— Le fling déchaux, me dit-il, est encore un de ces usages que les Hébrides ont conservé plus longtemps que les Highlands. C'est une épreuve de plus à laquelle on soumet le futur. Le bonheur doit s'acheter ! — L'accent souligna le mot dans la bouche du docteur.

Le jeune homme, du reste, subissait l'épreuve avec une parfaite bonne grâce.

— Vous voyez, me dit mon hôte, il va peut-être se casser le cou, mais vous ne lui feriez pas remettre son soulier pour les diamants des trois royaumes.

— Eh ! pourquoi donc ?

— A cause des sorts.

— Je ne comprends pas.

— Eh bien ! dit le docteur, il y aurait un maléfice jeté sur le fiancé qui ne danserait pas le fling un pied déchaux le soir des fiançailles.....

— Quel maléfice ?

— Eh mais, dit le docteur en donnant à son visage une expression mythologique, si l'amour ne dénoue pas son soulier, l'hymen ne dénoue pas sa ceinture.

— C'est ce que nous appelions en France le sort des aiguillettes ?

— Oui bien ! mais cela n'existe plus en France.

— Il est vrai....

— Non plus que la merchetta mulieris ⁴⁸.....

— Existerait-elle encore dans les Hébrides ?....

— J'ose le croire, répondit le docteur en se rengorgeant.

— Et la femme est rachetée ?

— Presque toujours. Celle-ci coûtera une brebis à son mari. — Les pauvres s'en tirent avec une poule ou une vieille oie. — Le privilège est sauvé. La prescription ne court pas.... et nous sommes moraux ! ajouta-t-il avec un soupir comique.

Le lendemain, toujours avec la barque et les gens du docteur, je partis pour aller visiter la baie de Scavaig et le loch Coruisk. La marée, qui se retirait, entraînait notre barque avec elle ; nous n'avions qu'à nous laisser aller au courant, l'eau nous portait. Mais quoique le temps fût assez calme quand nous entrâmes dans la baie de Scavaig, nous n'eûmes pas trop de nos quatre avirons pour nous maintenir. Cette baie a bien les plus étranges rivages que l'on puisse imaginer. D'un côté, de grands rochers nus, sombres, déchirés, qui semblent mordre l'horizon avec leurs dents de pierre, de l'autre les monts Cuchullins (les Anglais ont trouvé le moyen de prononcer Coulins), tronqués, isolés comme des pyramides gigantesques dont la base est dans la mer et le sommet dans le ciel. Partout ailleurs les montagnes se prolongent comme des chaînes dont les anneaux se scellent les uns aux autres ; ici ce sont des pics qui se séparent et s'isolent, — pics anguleux, amincis par les vents, aiguisés par les tempêtes, — leurs arêtes sont coupées nettement et par tranches vives, tout est brusque et heurté, tout se sépare et se déchire, rien ne se joint, rien ne se lie harmonieusement ; les pentes sont déchirées en crevasses, les cônes s'échelonnent en pinacles inégaux comme les pyramidions qui flanquent un beffroi flamand. J'avais fait arrêter ma barque au milieu même de la baie. Tout l'horizon autour de moi se fermait donc par cette ceinture de défenses hérissées de pointes ; ça et là, entre les fentes des rochers, un arbre rabougri tend vers le ciel, comme des bras décharnés, ses rameaux chétifs et tordus ; au-dessus de la baie, l'atmosphère elle-même prend une teinte plus triste et plus sombre ; ce ciel n'est pas gris : il est noir.

Je me fis descendre au fond de la baie, au pied même des monts Cuchullins. Ces monts, quand on les approche, ne perdent rien de la netteté

de leur aspect lointain : c'est dur, sec et tourmenté. Le vent s'était apaisé, et la vague était tombée avec lui ; c'était un silence de mort, — pas une barque sur le lac, pas une voile à l'horizon. Au fond de la baie, un bateau de pêche, qui respectait le repos du dimanche, dormait sur ses ancres, voiles repliées, immobile : ses filets noirs séchaient étendus sur les vergues et les cordages. Ce bateau-fantôme, sombre et muet, avait je ne sais quel aspect lugubre : on eût dit un navire enchanté dans un sommeil séculaire ; il ajoutait une tristesse à toutes ces tristesses. Je ne sais pourquoi, mais ce calme me parut plus effrayant qu'une tempête, cette tranquillité me semblait grosse de menaces, je m'en défiais comme on se défie de l'eau qui dort.

Je cherchai longtemps une place de débarquement possible. — Je n'en trouvai pas. Il me fallut en venir à l'escalade. Jamais citadelle, avec remparts, bastions et créneaux ne fut défendue comme cette baie... que personne ne songe à prendre. Enfin, quand tous les obstacles sont franchis, on se trouve sur la margelle d'un petit lac. C'est le loch Coruishk.

Je ne crois pas qu'il y ait dans toute l'Europe un paysage qui présente un plus mortel aspect de désolation. L'Averne, première station des enfers, est une vraie scène d'idylle printanière en comparaison. Le loch Coruishk n'a pas de bords : la nature lui a refusé cette consolation, qu'elle accorde cependant à tous les lacs. Il y a un trou à la base de quatre montagnes ; il y a de l'eau dans ce trou : c'est le lac Coruishk. — Ce lac, sans cesse alimenté par les torrents tombés des pics voisins, et qui d'ailleurs peut toujours s'élever avec les montagnes qui l'ençâssent, atteint une immense profondeur. Les eaux pesantes ont l'aspect terne du plomb fondu : tout à l'entour les montagnes revêtent des teintes fauves et métalliques : — Rien qui caresse et repose le regard. Ordinairement, auprès des lacs, une Flore souriante s'épanouit avec toutes les richesses et toute l'abondance des végétations les plus folles ; mille plantes s'enroulent autour de leurs bords et les brodent de festons fleuris, pendant que les rameaux touffus étendent sur les flots leur ombre, leur fraîcheur, leur murmure et leurs chansons. — Ici, pas un arbre, pas un buisson, pas une fleur, pas une plante, pas un brin d'herbe. — Des rochers nus, abruptes, violemment arrachés de leur base, gisent épars sur les flancs et au pied de la montagne. — Ces rochers, eux-mêmes, durs, scorifiés, noirs de fumée, portent sur toutes leurs faces la trace d'un feu dévorant. — Ces sont des pierres calcinées qui semblent sortir à peine de la fournaise ardente.

Je parlais de l'Averne ! l'Averne avait du moins son rameau d'or. — C'est plutôt la mer Morte qu'il fallait dire. On cherche à découvrir au fond de ses eaux les coupoles et les terrasses de quelque Sodome ensevelie. — On trouve du moins dans le voisinage une forêt pétrifiée, dont les arbres, — famille aujourd'hui détruite, — ne s'épanouissent plus sous aucun soleil. — Cependant, les oiseaux se détournent pour ne pas effleurer ce lac même de leur vol le plus rapide. Aucune vie ne s'y reflète : c'est l'image de la mort, d'une mort sans espérance. Les nuages qui glissent sur les flancs des montagnes voisines ressemblent à des linceuls funèbres.

A côté du lac, les monts Cuchullins, dont les teintes gris de cendre rappellent les montagnes volcaniques. — On se demande s'ils sont bien éteints : on doute qu'ils soient refroidis tout à fait. — Souvent, autour de la pyramide centrale, et de ses flancs, s'élancent cinq à six pyramides plus petites. — C'est ainsi que les clochetons légers fleuronent la couronne de tours de quelque ville gothique. Ces montagnes, ainsi groupées, rappellent l'idée d'une architecture gigantesque, et comme Dieu seul peut la comprendre et l'exécuter.

Je m'assis sur un quartier de roche, et je lus, au lieu même où il fut écrit, un chant du Lord des Iles, — et je me dis, comme Robert Bruce l'avait dit lui-même à l'aspect de ces gorges désolées : « Par la Vierge, j'ai franchi plus d'une montagne, j'ai erré sur plus d'un abîme, j'ai parcouru plus d'une bruyère, mais par mon salut, jamais mon pied n'a foulé une scène aussi rude, aussi sauvage, et cependant aussi sublime dans sa sauvagerie même ! »

A la saison prochaine, dans le glen le plus sévère de la montagne, on trouvera, m'assure-t-on, bâti comme par miracle, un hôtel anglais, — confortable ! — Assis mollement dans son fauteuil, à la fenêtre d'une chambre tapissée, le touriste humera son thé en contemplant l'Averne et la mer Morte ! — On gâte tout !

Je n'aime pas à revenir par le même chemin. — Je franchis donc, assez péniblement il est vrai, le col des Cuchullins, et j'entrai dans le glen Sligachan.

— Que pensez-vous du glen Sligachan, demandai-je un jour à un touriste anglais ?

— C'est la beauté reposant dans le sein de la terreur, me répondit-il.

— C'était prétentieux, comme l'est parfois la poésie anglaise, mais c'était vrai. Ça et là je trouvai une scène gracieuse, encadrée dans une scène

terrible. Au bord des nombreux ruisseaux qui arrosent le glen, et de temps en temps, sur la pente adoucie d'une vallée, des gazons verts, des bruyères roses et des bouquets d'arbres ; au-dessus une montagne de rochers. — Le squelette de la terre perçant la peau. — Mais j'eus l'insigne bonheur de trouver dans un de ces petits lacs d'eau douce un assez beau spécimen de l'*Eriocaulum septangulare*, aussi rare, assure-t-on, que la Mandragore qui chante. Le glen est large et n'a pas de sentier : on va au hasard de sa bonne étoile : on passe par où l'on peut ; les seules créatures vivantes à qui l'on puisse demander son chemin sont des troupeaux de chèvres suspendus entre les escarpements, à quelques maigres pâturages. — Mais elles sont si loin ! — Cependant, les crêtes ardues des Cuchullins retiennent les nuages floconneux, comme les épines arrachent au passage les blanches toisons des brebis.

Il y a une ferme dans le glen Sligachan ; j'y arrivai bientôt : elle n'est pas très-loin du loch Coruisk, — belle apparence vraiment ; murs blancs et larges pierres, fenêtres vitrées, — grande rareté aux Hébrides ! persiennes et portes vertes... enfin mille promesses de civilisation réjouissantes pour un voyageur presque égaré et à égale distance de son déjeuner et de son dîner.

Je pénétrai jusqu'au petit parloir, si cher aux habitudes anglaises. — Je n'y trouvai qu'une femme en négligé... très-négligé. Sa chevelure brune s'échappait de sa coiffe, dans un désordre assez rare chez ces puritains du costume. Je pense qu'elle était seule au logis ; elle parut assez effrayée à ma vue. Je déposai mon bâton derrière la porte, et pour ramener la confiance je lui montrai ma bourse. Je tirai un schelling et je demandai un morceau de pain en échange.

— Je ne sais pas si cela se peut, me répondit-elle, et elle monta rapidement l'escalier. J'attendis bien un quart d'heure dans le parloir en regardant des gravures qui représentaient les aventures du vicomte Horatio Nelson. — J'étais devant le troisième cadre qui porte cette légende imprimée à l'encre rouge : « Comment Nelson, âgé de quinze ans, fit la rencontre d'un ours blanc, et désira en envoyer la peau à son père. » Nelson, qui avait lu les fables de la Fontaine, savait qu'il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué ; il attaque le sien résolûment avec une hache d'abordage. L'ours trouve le procédé peu délicat et prend un temps pour s'élancer sur le futur vainqueur de Trafalgar, qui n'est encore que le jeune Horatio. La suite au prochain tableau. — Cependant, la fermière reparut assez élégamment ajustée, et coiffée à la dernière mode de Skye, c'est-à-

dire la tête emprisonnée dans de larges bandeaux de lin. Cette dernière mode dure depuis cinq à six cents ans.

— On ne vend pas de pain ici, monsieur, me dit-elle avec une révérence.

Ainsi elle avait voulu se faire belle pour me refuser. C'était par trop d'attention.

Je repris mon bâton et je secouai la poussière de mes pieds sur le seuil inhospitalier.

On assure que les éléments se livrent parfois des batailles terribles dans les profondeurs du glen Sligachan. — Les vents doivent faire rage, déchaînés et enfermés dans ces longs couloirs étroits. Les hautes cîmes des Cuchullins et du Ben-Blaven arrêtent au passage les vapeurs que l'Atlantique rassemble pour les pluies de l'Europe. Souvent ces vapeurs se résolvent en larges ondées et ruissellent en avalanches sur les pentes dépouillées : elles noient le glen d'un déluge nouveau ; il faut se sauver à la nage. — Quand ils ont la force de ne pas tomber, ces nuages couvrent le glen d'une demi-obscurité. — Les beaux jours à Skye sont des jours de brouillards, il y pleut douze jours sur quinze dans toute la partie des montagnes ; je ne connais pas de pays plus mouillé. — La nécessité, qu'on appelle ordinairement la mère de l'industrie, n'a pas été féconde aux Hébrides. — Une colonie anglaise, exposée à ce ciel inclément, improviserait en huit jours un système de résistance imperméable. L'averse glisserait sur la toile cirée, — la pluie la plus obstinée ne pénétrerait pas la fine transparence de la gutta-percha, — et le caoutchouc permettrait de marcher toute une nuit dans le marais, sans que le pied attrapât le moindre rhume de cerveau. Mais ces pauvres Hébrides sont vraiment sans défense. L'eau s'infiltre et demeure dans le tartan de laine ; au bout d'un quart d'heure d'orage, ils ont une rivière dans le dos. Le bonnet, d'un feutre lâche, se colle aux tempes ; quant à la chaussure mal protégée par le tannin d'Irlande, elle vous laisse prendre un bain de pied dans toutes les mares. Cette chaussure, que les gens du pays appellent broggle, est faite d'un cuir assez peu apprêté, auquel on laisse le poil, en prenant seulement le soin de le tourner en dehors. — Ces broggles font regretter à ceux qui les portent de ne pas aller pieds nus ; ils empêchent l'eau de sortir et ne l'empêchent pas d'entrer.

Je trouvai à la tête du glen, — attention délicate de l'excellent docteur, — un guide et deux chevaux.

C'étaient deux poneys de l'île de Rum. A l'exception du cheval de Java de la princesse Alice, je n'avais rien vu d'aussi petit. Nos jambes et leur crinière touchaient le sol. Mais cette race, qui s'élève toute seule dans les rochers et les montagnes, est d'une vigueur peu commune. Au premier appel de langue, ces braves chevaux prirent le galop qu'ils ne quittèrent plus un instant. Comme nous traversions des prairies et des landes de bruyères où l'on ne trouve pas le moindre chemin battu, nous n'entendions point le bruit de nos pas, et ce n'était qu'au mouvement de notre ombre courant devant nous, que nous pouvions juger de la rapidité de notre course. Nous passions sur la bruyère comme des fantômes sans corps ; il y a si peu de routes à Skye, que, très-souvent, comme dans les sables de l'Orient, on néglige de ferrer les chevaux, et ces pieds libres ont des bondissements propres à réjouir le cœur d'un centaure ; il ne faut pas monter ces chevaux-là par la méthode Baucher. — Il faut se contenter de ne pas tomber, et les laisser faire à leur guise. Après deux heures d'un véritable voyage de fantaisie où je vis peu de choses, mais où je rêvai beaucoup, je rentrai assez tard dans la nuit à mon auberge de Broadford, où on ne m'avait pas vu depuis deux jours : l'on me faisait l'honneur de s'inquiéter de moi, — quoique j'eusse laissé mes effets en gage.

On m'avait préparé un souper magnifique, le hotch-potch ⁴⁹ fumant et copieux ; comme relevé de potage une de ces truites saumonées du lac Slapin, dont la chair rose et délicate flatte autant la vue que le goût ; venait enfin une sorte de gigot qui rappelait assez bien le mouton dur de cinquième ou sixième qualité.

— Qu'est-ce cela ? demandai-je à l'Hébé qui me servait d'échanson.

— C'est de la venaison, me dit Juana, qui emportait mon couvert et veillait à ce que ses frères, métamorphosés en valets de pieds, changeassent à propos les assiettes.

Ce n'était pas du chevreuil, la chair était moins courte, (et puis, y a-t-il du chevreuil à Skye ?) ce n'était pas du daim, le morceau était trop petit ; — qu'était-ce donc ? — Je me perdais en conjectures.

— Vous ne me donnez pas de nouvelles de Djali ; comment se porte-t-elle aujourd'hui ?

— Djali !.. nous n'avons personne de ce nom-là dans l'île, me répondit Juana en ouvrant de grands yeux.

— Djali, my dear Juana, c'est la petite chèvre blanche que je caressais hier matin, et qui venait prendre l'herbe dans le creux de ma main.

— Ah ! c'était elle... Djali !

C'était, — cet imparfait me parut gros d'atrocités, — j'eus le frisson, et je pressentis d'affreux malheurs.

— Ah ! c'était-elle ! Djali ! eh bien ! vous la mangez maintenant ! dit Juana avec un méchant rire dont je ne l'aurais pas crue capable.

Il me sembla que ces jolies dents nacrées étaient moins blanches et qu'elles s'allongeaient formidablement comme des crocs de vieille Anglaise. Cette révélation fut un coup de foudre, je me crus assis au festin d'Atrée et de Thyeste, chaque bouchée me faisait entendre un bêlement plaintif.

J'avais été la cause involontaire de la mort de ma pauvre Djali : je voulus, comme dernière marque d'attachement, servir moi-même de tombe à cette victime infortunée, — à l'exemple de cette inconsolable Artémise, qui mangea son mari pour lui prouver qu'elle l'aimait. Toute ma nuit fut en proie aux remords.

Le lendemain mon hôte, qui parlait anglais beaucoup mieux qu'il n'avait jugé à propos de le laisser paraître tout d'abord, se mit très-courtoisement à ma disposition pour une promenade matinale.

— Comment trouvez-vous notre île ?

— Belle.

— Mais pauvre, reprit-il, très-pauvre, il n'y a pas assez de soleil, il y a trop de pluie, rien n'y mûrit.

— Ne faites-vous pas de commerce ?

— Nous n'avons pas le moyen d'acheter, et nous n'avons pas l'esprit de vendre. Sur le rivage on fait parfois d'excellentes pêches ; il y a, pendant deux ou trois jours, abondance de biens, la disette vient après ; nous ne ménageons pas pour le lendemain.

— C'est là le tort.

— Que voulez-vous ? on a toujours fait de même, il faut bien suivre l'usage. Ceux de la côte d'Écosse viennent pêcher le hareng et le poisson blanc qu'on expédie en Irlande, en Angleterre et en France, nous autres nous n'avons jamais eu l'idée de faire comme eux ; nous mangeons tant que nous pouvons, le reste est perdu. D'ailleurs, ajouta-t-il d'un ton sec, lady Mac Donald, — que Dieu la bénisse ! — passe trop souvent d'une île dans l'autre.

— Et quel rapport, je vous prie, peut-il y avoir entre lady Mac Donald et le poisson blanc ?

— Quand une femme passe le détroit, le poisson s'en va, c'est sûr !

. Les voyageurs sont comme Solon, ils apprennent tous les jours quelque chose en vieillissant.

— Autrefois, reprit le Gaël, valait mieux qu'aujourd'hui, nos pères le disaient, et nos pères disaient vrai ; autrefois, nous avions la moisson de la mer que nous faisions tous les trois ans : c'était du moins une bonne année d'assurée ; nos varechs rendaient la meilleure soude d'Europe... maintenant, on a tant d'inventions partout, qu'on ne vient presque plus chez nous, et, quand on y vient, on a l'air de nous faire une grâce en nous payant mal. Ce que j'en dis c'est pour les autres, ajouta-t-il avec un bon rire, car pour moi je ne récolte que des voyageurs.

— Et vous n'avez pas la peine de les semer...

— Non ! mais cela ne pousse pas dans toutes les saisons...

— Aussi, quand vous en voyez pousser un !...

— Dame ! on fait ce que l'on peut.

— Votre île n'a-t-elle aucune espèce d'industrie ?

— Aucune ! seulement dans la saison d'été nos jeunesses vont à la terre ferme, et se louent pour deux ou trois mois aux grands ateliers de moisson ⁵⁰. — Les enfants des Hébrides en rapportent un peu d'argent et beaucoup de mauvaises idées ; ils en reviennent moins pauvres, mais moins honnêtes... les miens n'iront pas !

Comme nous devisions ainsi, un homme passa, courbé sous un fardeau, assez léger pourtant, mais qu'il n'avait pas mesuré à ses épaules ; c'était quelques gerbes de cette avoine courte et noire que j'avais déjà vue dans la campagne d'Iona. Cet homme pouvait avoir cinquante ans ; on voyait qu'il avait souffert, mais on lisait aussi sur son visage qu'il avait souffert avec résignation, et en faisant une vertu de ses malheurs ; en un mot, c'était un de ces bons pauvres pour lesquels je sens dans mon cœur que Dieu lui-même, avec toutes ses magnificences, n'aura pas trop de couronnes... Il s'arrêta tout près de nous comme un homme qui n'en peut mais.

— Le fardeau est pesant, père Daniel, lui dit mon compagnon de route...

— C'est la vie qui est pesante, Mac Angus, répondit-il en nous saluant,

— Dieu vous bénisse, monsieur !

Nous nous assîmes tous trois au bord de la route, et nous causâmes ; nous causâmes des misères amenées par le temps ⁵¹ : je ne connais pas de sujet qui soit plus à la portée de tous.

— Je ne suis pas riche, dit le père Daniel, mais je sais bien que je n'ai pas le droit de me plaindre ! lord Mac Donald n'est pas un mauvais lord, — s'il ne fait pas mieux c'est qu'il ne peut pas. — J'ai une petite maison, oh ! bien petite ! — avec un bout de champ à côté, — dont la moisson d'avoine et la récolte de pommes de terre suffisent à peu près à nourrir mes enfants...

— Oh ! à peu près ! — me dis-je à moi-même. Quelles révélations dans ce seul mot !

— Et avez-vous une lourde rente à payer pour ce champ et cette maison ?

— Mais oui, assez lourde... pour moi, du moins ! je paye sept schellings ⁵².

— Allons ! ce n'est pas exagéré... Pensez donc ! toute une famille nourrie à ce prix...

— Nourrie ! fit-il en hochant la tête. Oh ! j'aimerais mieux payer le double et avoir le double de terres.

— Eh bien ! demandez à lord Mac Donald...

— Oh ! il ne pourrait pas m'augmenter, répondit-il ; nous sommes si nombreux ! Son État⁵³ est grand ; mais nous sommes plus de seize mille, monsieur, plus de seize mille à vivre dessus ! Ce sont nos enfants qui nous perdent, monsieur. — Je ne sais pas comment cela va dans les Highlands...

— J'en viens... Cela va comme ici...

— Eh bien ! cela va mal partout... et cela augmentera... toujours à cause des enfants !...

— A cause des enfants ?

— Oui, monsieur ! Nous nous marions trop ! Moi, j'ai onze enfants ! Mon père en avait eu neuf... Quand ces enfants deviennent grands, ils veulent avoir leur nid à part ; — c'est la loi de la nature, quoi ! — On prie le lord de diviser la ferme... et, au lieu d'un fermier aisé, il y a dix fermiers pauvres...

— N'y a-t-il point un remède ?

— Pire que le mal, monsieur !... Mais qui aurait le courage de quitter sa terre ? On aime mieux être malheureux ici et tous ensemble. — Mais encore une fois, chez nous ce n'est pas la faute du lord... Il y en a... et j'ai été de ceux-là, à qui lady Mac Donald — que Dieu la sauve ! — rend plus d'argent que son facteur n'en a reçu d'eux... Elle nourrit les plus pauvres, soigne les plus malades, et quand sa bourse est vide, elle trouve encore une bonne parole pour les bonnes gens !

Milady ! je sais que ces pages tomberont un jour sous vos yeux. J'aurais voulu les faire assez éloquentes pour que vous fussiez fière d'y voir votre nom... Je veux du moins que mon livre traverse la mer lointaine, pour vous porter l'hommage d'un pèlerin oublié. Non pas, Milady, parce que vous êtes noble et belle entre les plus belles et les plus nobles des trois royaumes, mais parce que vous êtes bonne entre les meilleures, parce que vous êtes bénie sous le chaume, parce que j'ai vu des larmes dans les yeux des pauvres qui me parlaient de vous !

— Et dans votre pays, monsieur, est-ce la même chose, reprit le paysan, êtes-vous aussi malheureux ?

— Mon pays, lui dis-je, est privilégié entre tous ; il réunit sous ses vastes cieux les climats du nord et du midi. Chez nous, le sol fécond porte tous les fruits et toutes les fleurs ; ses moissons abondantes lui permettent la charité, ce bonheur des riches. Mais, dans mon pays, souvent les hommes ont été méchants quand Dieu était bon.

— Mac Angus, — reprit le vieux Daniel, — remets ma gerbe sur mon épaule.

— Voilà ce que c'est que de nous ! dit Mac Angus, quand un coude de la route nous eut dérobé le pauvre homme qui cheminait lentement, trébuchant sous son faix.

— Maintenant, ajouta-t-il, si Votre Honneur le permet, nous irons voir un peu ce que l'on fait à mon champ.

Or, on faisait la moisson dans le champ de Mac Angus.

Sa terre se compose de quelques sillons de blé et de quelques sillons d'avoine. On les avait fauchés le matin même, et comme on ne peut espérer des soleils assez constants pour sécher de suite et à ciel ouvert la moisson coupée, on la resserre, à mesure qu'on la coupe., dans des huttes roulantes qui passent d'un champ à l'autre. — On guette le beau temps ; dès qu'on aperçoit un rayon, on dénoue la gerbe ; à la première goutte d'eau on rassemble les épis ; femmes et enfants se précipitent sur le sillon et entassent le blé dans la grange. Cette moisson est sans poésie, sans gaieté et sans chansons. Ruth aux pieds nus ne vient jamais recueillir les glanes éparses dans le champ de Booz. Booz n'est pas assez riche pour laisser tomber des épis. — Chacun est son pauvre à soi-même. On arrache l'orge et on scie l'avoine. Le mouvement des faucilles est mesuré par les modulations d'un chant doux et monotone, auquel les travailleurs paraissent

prendre un très-grand plaisir. — Tous les exercices susceptibles d'une certaine régularité reçoivent ainsi l'accompagnement de la musique, qui abrège et charme les heures pénibles.

La petite culture ici est misérable ; elle manque complètement d'instruments. — Un fermier de sept schellings n'a pas le moyen d'acheter une charrue perfectionnée : ce serait le prix de sa ferme pendant vingt ans. Avec l'argent d'une herse, il payerait sa terre ; — on se contente de bêcher le sol, assez léger d'ailleurs ; on se sert, pour l'unir et l'égaliser, d'un large rateau à dents de bois, que le laboureur fait traîner par ses enfants et par sa femme. — Dans la campagne, quand on emploie les poneys comme bêtes de trait, — au lieu de les atteler à une voiture, souvent absente, — on leur attache le fardeau à la queue avec un lien de paille. Le pauvre animal traîne comme il peut et tant qu'il peut !

Les paysans sont tous pythagoriciens ; ils ne font jamais usage de viande. — De la viande ! j'en ai mangé une fois ! me disait un homme de trente ans.

— Allons, dit Mac Angus, en soulevant ses gerbes brunies, je ne suis pas trop malheureux cette année, et le pain sera bon quand ce blé aura été bien rôti.

Et il m'expliqua, en effet, que c'était l'usage dans l'île, avant de moudre le grain, de le faire brûler dans de grands vases de fonte ou de terre, pour achever de chasser l'humidité.

En France, nous réservons ce procédé pour le café exclusivement.

Si les habitants de Skye ne s'endormaient pas dans cette apathie indifférente et dans ce découragement accablé, s'ils répondaient aux avances de la nature, ils vivraient mieux. Les flots qui pénètrent leur île de tous côtés, lui apportent des richesses qu'ils ne se donnent pas la peine de ramasser ; ils ne recueillent pas ces fruits de la mer, — *frutti di mare*, comme on dit à Naples et à Venise, — que la mer laisse sur sa côte à chacun de ses reflux ; ils ne demandent pas à vivre : ils se contentent de ne pas mourir. Il y a parmi eux une foule de poètes — c'est ce qui les perd — ils se récitent des poèmes intérieurement, ils n'agissent pas, ils contemplent ; quand ils ont fini de contempler, leur veste est percée au coude. Ils ne se donnent même pas la peine de se baisser pour prendre ces saumons et ces truites à la robe brillante qui bondissent dans une rivière. J'ai déjà dit que ce sont les plus mauvais laboureurs du monde ; ils sont aussi très-paresseux :

ils n'aiment tant la pomme de terre que parce que c'est un pain qui vient tout fait.

L'organisation des Hébrides comprend au sommet le laird, possesseur du sol, puis le tacksman, qui le représente, et lui sert d'intermédiaire ; il est responsable des locations qu'il a faites ; enfin viennent les tenanciers, qui afferment les terres, — tantôt séparément, et chacun pour son compte, tantôt par compagnie, — on les appelle alors tenantstown et ils s'obligent solidairement.

Nous revînmes à Broadford à la fin de la journée ; — ces heures du soir sont les heures les plus calmes — l'accès de pluie est passé, les nuages s'entr'ouvrent par larges intervalles et laissent voir ce ciel du Nord, toujours pâle, même quand il veut être bleu.

Je me suis rappelé plusieurs fois ce petit tableau.

Le soleil inondait la maison de ses effluves d'or ; la mer s'endormait dans le golfe. C'était partout un profond silence et une paix profonde ; — dans ce cadre à la fois sauvage et riant, deux jeunes filles, Juana et une de ses compagnes. Les figures étaient faites pour le paysage.

Elles se tenaient sur le devant de la porte, à genoux par terre l'une devant l'autre ; entre elles deux, le moulin, le moulin à bras primitif, — que les Gaëls appellent muilean bràdh ⁵⁴. Rien de plus simple que ce moulin, dont on retrouve dans nos campagnes des imitations assez perfectionnées, — à Skye, on en est encore à l'idée originale sans perfectionnement. Deux larges pierres juxta-posées, mobiles, qu'un bâton passé dans la pierre supérieure permet de faire tourner l'une sur l'autre, et qui broient le grain entre deux, voilà toute la machine ; mais la femme c'est la grâce, et tout d'elle est gracieux. Rien n'était charmant comme le groupe de ces deux jeunes filles ; tour à tour suivant le mouvement de la meule, elles semblaient se poursuivre et se fuir ; ces corps souples et beaux avaient des ondulations serpentine, tantôt à demi repliés sur eux-mêmes, et tantôt allongés l'un vers l'autre, — les mains, du haut au bas, couraient tout le long du bâton, s'évitant ou se cherchant, — l'autre bras cependant à demi détendu, immobile, retenait sur le sein les plis flottants du vêtement, la farine bise s'échappait de tous côtés, et tombait sur une large pièce d'étoffe, tandis que le son plus léger voltigeait autour de leurs têtes en tourbillons d'or. De temps en temps elles s'arrêtaient pour relever leur lourde chevelure, qui s'échappait d'un snood de laine rouge, ou pour essuyer d'un revers de main quelques gouttes de sueur qui perlaient sur leurs tempes fines et polies.

Juana, nature vaillante, brave à la peine, riait sous la lourde tâche, — sa compagne baissait la tête avec une résignation mélancolique.

Je demandai à Mac Angus pourquoi, à la maison comme aux champs, la plus rude besogne était toujours réservée à la femme.

— C'est l'usage qui veut cela, me répondit-il ; cela se fait ainsi partout et tout n'en va que mieux : il ne faut pas que la femme soit trop heureuse, elle deviendrait ingouvernable ; n'est-il pas vrai, Juana ?

Juana me regarda, et ne fit pas d'autre réponse ; ce regard avait suffi.

— C'est encore mieux dans le Caithness, poursuivit Mac Angus ; là on les attèle aux charrues.

— Pour ménager les chevaux ! dit Juana en imprimant un mouvement plus vif à son moulin.

Voilà pourtant ce que l'homme fait de la femme partout où la civilisation ne le surveille pas, — une esclave comme en Orient, — ou une bête de somme comme dans le Nord !

VI

Le lendemain un courrier arriva à l'auberge avec une dépêche à mon adresse. Cette dépêche avait toute la solennité officielle d'un pli diplomatique, elle était close par un vaste sceau en cire rouge : l'écusson portait : de sinople à la croix de sable ancrée, tenue par une main émergente.

Aucun timbre ne maculait la large enveloppe.

Cette lettre n'était pas venue par la petite poste. Je sus qu'elle m'avait été apportée par le coureur de M. Mac Allistar : le docteur disposait de moi pour le jour suivant, sauf mon bon plaisir, disait-il en soulignant malicieusement cette formule antique et généralement mal comprise du pouvoir absolu. Le docteur sait les finesses de notre langue, il l'écrirait.... comme lord Brougham.

Le lendemain, dès le point du jour, l'équipage du docteur était à ma porte.

— Vous verrez notre maître bien triste, me dit le vieux serviteur, blanchi dans la famille, et qui fait maintenant partie de l'intimité de la maison. Bien triste, bien triste ! murmura-t-il encore.

— Il a perdu ?,..

— Oui.

— Quelques-uns des siens ?

— Pas de sa famille... de ses clients.

— Il n'est pas de médecin à qui cela n'arrive... La nature a beau faire, elle ne peut pas les sauver tous.

Le vieillard me regarda et ne répondit point... puis, au bout d'un instant....

— La nature a beau faire, reprit-il, quand un homme est condamné comme celui-là....

— Condamné !... et par qui ?

— Dame ! il avait été appelé... et quand un homme est appelé, il faut bien qu'il s'en aille..

— Sans doute ! Et qui l'avait appelé ?

— Eh ! les voix, donc. Tous les gens du pays les avaient entendues... Les voix qui crient vers nous quand nous devons mourir !

Et le vieillard pencha la tête sur sa poitrine et parut tomber dans une profonde méditation.

Je me souvins, en effet, que c'est une croyance des Hébrides que la mort, surtout quand il s'agit de personnages importants, est annoncée par des voix qui les appellent dans la solitude... Est-ce l'effet d'une préoccupation vive chez ceux qui nous aiment et dont l'oreille nous retrouve partout ? Seraient-ce les bruits de la mer et de l'air qui, dans leurs mille jeux à travers les vallées sonores et pleines d'échos, rencontrent l'articulation des syllabes humaines et le retentissement d'un nom connu ? Je ne sais, mais la croyance existe. Elle existe aux Hébrides, elle existe en Irlande, elle existe dans les Cyclades de la mer Ionienne, où je l'ai retrouvée moi-même. Il paraît que les oreilles de la terre ferme n'ont pas la même délicatesse ; mais il est d'autres signes particuliers à chaque nation et qui donnent les mêmes avertissements. Chez nous, c'est le cri sinistre de la chouette ; en Hongrie, c'est le tremblement convulsif du feuillage de certains arbres ; dans le Péloponèse, ce sont les hurlements nocturnes des chiens : j'ai été témoin du même fait à Corinthe ; chez les Moréates, dans les chaînes de Taygète, c'est un groupe de sœurs ravissantes qu'on aperçoit, dansant des rondes fantastiques, sur les sommets du Scardamyla, et qui s'interrompent tout à coup pour indiquer du doigt la maison où la mort va passer.... L'homme partout sent si bien son isolement en face de la tombe, qu'à ce moment suprême où la famille, l'amitié, l'amour même, — la plus forte des choses

humaines — l'abandonne, il voudrait croire qu'il y a dans la nature entière une sorte de tressaillement sympathique qui répond à ses angoisses.

Je trouvai le docteur à Kirkibost ; il était vraiment triste, comme il arrive souvent aux médecins riches qui voient dans leurs malades bien moins des clients que des amis.

— C'était prévu ! me dit-il, phthisie pulmonaire au troisième degré : maladie gagnée à Londres ! Les confrères l'ont envoyé mourir ici. Il appartenait à une bonne famille de fermiers assez riches. L'enterrement sera beau. J'ai voyagé : je sais qu'il faut tout voir. D'ailleurs vous avez la curiosité respectueuse. Partons.

La maison mortuaire, comme nous disons en notre affreux langage, était située dans un glen qui s'ouvrait sur le lac à deux milles de Kirkibost. Nous arrivâmes vers midi.

Le corps était étendu sur un banc, drapé dans son linceul, mais le visage était découvert comme dans les funérailles italiennes. Il était beau, avec une expression calme et souverainement reposée. La joue pâle avait perdu ces bouquets de roses trop vives que la phthisie fait éclore aux pommettes ; les lèvres avaient des nuances de violettes de Parme, et le dessous de l'œil semblait noirci comme avec du kohl de Java. On avait mis sur sa poitrine un plat de bois, avec quelques pincées de sel et de terre soigneusement séparées. La terre est l'emblème du corps qui tombe en poussière ; le sel est le symbole de l'âme incorruptible et immortelle.

On avait eu soin d'éteindre le feu partout, et des sentinelles, armées de bâtons, étaient posées à toutes les issues pour empêcher qu'un chien ou qu'un chat passât devant le cadavre, ce qui serait considéré comme un mauvais présage par toute la maison.

Les parents et amis vinrent nous recevoir jusqu'à la moitié de la cour ; ils paraissaient tellement accablés que je crus devoir demander au docteur si c'était seulement de chagrin.

— C'est aussi de fatigue, me répondit-il, ils ont dansé toute la nuit et vont recommencer la nuit prochaine, et cela avec un entrain, une verve que vous n'imitiez pas même à Paris. C'est le plus grand honneur que l'on puisse faire au mort. Les Scythes se réjouissaient du trépas de leurs amis comme d'une délivrance. Je n'exige pas que l'affection de ceux qui m'aiment soit aussi désintéressée.

On n'attendait plus que le docteur.

Le ministre lut quelques prières auxquelles, je dois l'avouer, on ne me sembla pas apporter toute l'attention désirable. Les assistants célébraient eux-mêmes les funérailles : ils appartiennent à cette Église libre (free Church) qui se passe fort bien de ministre ; ils chantaient les louanges du mort avec assez d'emphase dans le geste et dans la voix ; ils y ajoutaient les louanges des ancêtres, qui étaient des Mac Ferlane ; le tout malheureusement en langue gaélique, que j'avais le regret de ne pas pouvoir me faire traduire à mesure. Ces louanges étaient entremêlées d'objurgations et de reproches pour avoir quitté de si bons parents et de si braves amis. Tout cela est un peu appris et plus d'à moitié traditionnel ; il y a un fond commun de nénie et de déploration funèbre qui sert dans toutes les circonstances. On y ajoute cependant des variantes, quand le mort s'est lui-même particulièrement distingué ; les improvisateurs donnent alors un libre cours à leur verve intarissable ; le chœur reprend à certains passages. Les Écossais appellent ces lamentations le coronach, les Irlandais hullulug, les Latins les nommaient ululatus, et les Grecs Ολωλαγον.

Ceci est encore un écho de l'antiquité. Les Grecs n'avaient-ils pas leurs thrènes et leurs nénies chantées et pleurées autour des morts aimés ?

Tout le monde prenait part au coronach, à l'exception d'une jeune fille qui se tenait devant la bière, pâle, immobile, dans une douleur trop grande pour pleurer. Mais quels discours et quels chants de mort vaudront jamais le silence d'une bouche aimée ?

Le cortège se mit en route, il suivit les bords du loch Slapin, se déroulant et s'allongeant en files étroites entre le lac et la montagne ; de temps en temps des pleureuses qui vendent leurs larmes, vêtues de noir et les cheveux épars, poussaient de profonds gémissements, — toute l'assistance y répondait : le lac et la montagne semblaient gémir.

Cependant, au détour de chaque vallée, des groupes nombreux de paysans se joignaient au cortège, qui grossissait ainsi démesurément. Le docteur me fit observer un homme de haute taille, sec et maigre, dont les mains osseuses descendaient jusqu'à ses genoux ; on l'appelait David, quoique sa taille fît plutôt songer à Goliath, — ce David fut accueilli partout avec des signes de haute déférence ; — il a reçu du ciel, me dit mon hôte, le don de seconde vue, nul ne pénètre plus avant dans les mystérieuses profondeurs de l'avenir ; il assiste à toutes les cérémonies funèbres : il n'y a pas de bel enterrement s'il n'est invité.

Nous arrivâmes à l'extrémité du lac.

Dans une de ses anses profondes il y avait une petite île bordée de sombres épiceas et de laryx aux feuilles argentées : le défunt était souvent venu là chasser le cormoran et le héron, — c'était la sépulture choisie par la famille, — douze barques plates et larges reçurent les parents et les amis les plus intimes, la foule demeura sur le rivage ; quand nous abordâmes à l'île, un dernier chœur de lamentations s'éleva ; ceux du rivage y répondirent avec un accord formidable. C'était quelque chose comme ces conclamations antiques qu'on entendait parfois dans les cirques de Rome, ou dans les jeux olympiens de la Grèce. Ce grand cri fut répété trois fois, puis la foule se dispersa ; — nous rendîmes alors silencieusement les derniers devoirs au mort. On le déposa sous un cairn druidique, où plusieurs de ses ancêtres dormaient déjà, pour attendre, comme dit l'Écriture, « la résurrection de sa chair. »

Je fus invité, ainsi que le docteur, à revenir chez le mort avec les parents, pour assister au dernier repas, qui a toujours lieu au retour des funérailles. Le voyant était avec nous : c'était pour moi une attraction de plus.

Nous fûmes reçus par la jeune fille que j'avais remarquée le matin ; elle était plus pâle encore, plus silencieuse et plus grave.

Les parents l'étaient moins. « Il faut tout faire pour les vivants, me dit l'un d'eux, mais devant l'impossible et l'irréparable, on se révolterait vainement ; — quand un nom est rayé du livre de la vie, il ne reste plus qu'à tourner la page ! — C'était un bon jeune homme... buvons ! »

On but, on mangea plus encore. Avant le repas, pour ouvrir l'appétit, on avait servi des rôts de gibier, entre autres certain oiseau de mer de médiocre grosseur, qu'on appelait ketti-wake ; c'est l'absinthe du pays. On le mange pour avoir faim.

Les festins sont servis avec une abondance homérique ; il est vrai qu'on n'y voit pas figurer, comme à la table du roi d'Ithaque, le large dos des porcs, dont la chair est en horreur aux Hébridais, comme s'ils étaient circoncis ; le bœuf et le mouton n'y tiennent qu'une humble place, et même n'y paraissent pas toujours ; mais la table d'un fermier aisé est le rendez-vous de tous les oiseaux du ciel et de tous les poissons de la mer. — C'est une variété et une profusion inconnue aux Lucullus de Londres et de Paris. — Nous fûmes servis dans des plats de terre brillante, qu'on appelle ici crème colorée, et en Angleterre faïence de la Reine ; la forme était loin

d'avoir la grâce et l'élégance que j'avais si fort admirées dans les belles jarres d'Iona. La matière était précieuse, l'art était nul. Je remarquai que les fourchettes étaient rares, chacun n'avait pas la sienne ; les cuillers étaient en corne assez finement travaillée, les couteaux grossiers, et vraiment trop primitifs pour des voisins de l'Angleterre. Le couteau est du reste une importation récente aux Hébrides ; avant le désarmement, on se servait à table du dirk, — poignard passé à la ceinture, qui n'abandonnait jamais le Gaël. On n'offrit pas de vin ; mais le whiskey, et de nombreuses coupes de boissons fermentées circulaient autour de la table. A la fin du repas on fit passer la fameuse corne de buffle trouvée, il y a trois siècles, au château de Dunvégan, et qui appartient maintenant au docteur Mac Allistar. Elle contient deux litres. Elle fut remplie de whiskey et fit le tour de la table, chacun but son trait, la ronde finie elle était vide. Voilà de la fraternité ! Cette coupe gigantesque ne vous remet-elle point en mémoire le rhyton antique qui circulait dans les festins des Thraces, ces hardis buveurs ! La conversation était, comme on dit, vive et animée ; mon ignorance de la langue gaélique m'empêchait d'en jouir ; la traduction boiteuse de mon interprète ne pouvait suivre cette causerie bondissante. — Le voyant seul paraissait absorbé dans ses méditations ; pendant le commencement du repas, il avait songé à leur donner une base solide ; j'observais son visage impassible et sa physionomie impénétrable.

— Il possède le sleina-nachd, me dit le docteur, en se penchant mystérieusement à mon oreille.

J'avouai que je n'aurais aucun mérite à ne pas abuser de la confiance, ignorant complètement ce que pouvait être le sleina-nachd.

— C'est une sorte de seconde vue toute particulière ; vous savez que la seconde vue est un caractère national des Gaëls ; — L'île de Skye se distingue entre toutes les Hébrides par de nombreux et très-véridiques voyants. Le sleina-nachd fait voir à travers l'avenir, ou à travers l'espace. C'est la même chose, du reste : qu'importe que l'on soit séparé par la distance ou par le temps ? l'obstacle apporté à la vision ordinaire est le même ; cette vision s'accomplit au moyen du paleron d'une épaule de mouton, — qui sert de lentille.

Je fis un signe d'incrédulité.

— Comme il vous plaira, dit le docteur, mais j'ai vu !...

— L'avenir ?

— Non, mais celui qui le voyait ; — tenez, voici un exemple : il y a quelques années, un ancien officier, un misérable, — que je ne veux même pas nommer, — insulta la Reine en levant le stick sur sa personne auguste, — il pouvait être environ sept heures du soir, — eh ! bien, le même jour, à l'heure même, David s'écria : On vient de frapper la Reine ! plus de vingt témoins, et j'en étais, l'ont entendu, — vous savez qu'il n'y a aucun télégraphe électrique entre Londres et Skye, — qu'avez-vous à répondre ?

— Rien.

— Du reste, reprit un de nos voisins, la seconde vue aujourd'hui ne se discute plus, le sleina-nachd, pour moi, n'est qu'une forme puérile...

— Permettez ! dit le docteur.

— Une forme puérile ! reprit l'interlocuteur sans rien permettre ; la seconde vue est un don spécial fait à certaines organisations, elle s'exerce mystérieusement ; c'est une impression produite par l'âme sur les yeux, ou par les yeux sur l'âme ; et les objets deviennent tout d'un coup présents pour l'illuminé ; mais c'est une impression soudaine, passagère, quelquefois pénible, c'est quelque chose comme l'éclair qui sillonne la nuit noire, et qui montre tout à coup, pour les cacher bientôt, la silhouette des rochers, la cime des montagnes, et les malheureux luttant dans l'ombre au-dessus des précipices, — mais la lueur qui passe d'Orient en Occident s'éteint, et il ne reste plus que le souvenir d'avoir vu. La seconde vue, disait-il encore, c'est un songe vrai ; elle n'étonne que parce qu'elle est rare ; — je suis allé il y a dix ans à Londres : un de mes bergers a raconté à ma femme, avec des détails et des particularités minutieuses, une aventure qui m'arrivait... Il a même décrit l'habit que je venais d'acheter pour mon groom, chez Salomon et fils dans le Strand ! Tout était vrai.

Le don de seconde vue reste souvent à l'état latent chez ceux qui en sont doués ; la seconde vue a les caprices de l'inspiration, elle ne vient point quand on l'appelle. Dès qu'un voyant a fait ses preuves, il est cru comme un oracle. L'incrédulité n'a point passé la mer.

Le soir nous surprit à table ; les coquilles⁵⁵ se vidèrent une dernière fois ; on fit une libation suprême à Griogach, le vieillard à la longue barbe, génie invisible, mais protecteur des Hébrides.

— Encore un reste de superstition papiste, me dit le docteur.

— Je voudrais bien savoir quel rapport on peut trouver entre le Pape et le vieux Griogach ?

— Les moines qui les ont convertis leur ont permis de croire tout cela.

— Vous voulez dire qu'ils n'ont pas pu les en empêcher.

Les danses recommencèrent après le festin de la mort, qui se prolongea du reste assez longtemps.

M. Mac Allistar m'emmena à Kirkibost. La température était douce, et nous restâmes longtemps à causer sur une grande terrasse qui domine le lac et aperçoit la mer. — Malgré le charme de la conversation du docteur, il me semblait qu'il devait être tard, et je m'étonnais de ne pas encore voir tomber la nuit dans les bras amoureux de l'Océan :

Ruit Oceano nox !

Je jetai sur ma montre un regard furtif : elle marquait onze heures trois quarts. Le docteur, à qui rien n'échappe, aperçut mon mouvement.

— Quand il sera minuit, me dit-il, j'enverrai chercher mon Shakspeare, édition diamant, et nous lirons la belle scène de Roméo et Juliette.

L'épreuve fut tentée et réussit ; — le docteur lut parfaitement et sans lunettes ; puis il me passa le livre, et je lus à mon tour.

Les Hébrides sont sous une latitude assez boréale, et les crépuscules de septembre s'y prolongent en des demi-jours radieux et sans fin.

Le fait n'avait point trompé l'observation des anciens :

Minima contentos nocte Britannos,

dit Juvénal.

Britannos, — c'est tout le nord des Trois-Royaumes et des îles, leurs provinces flottantes.

— Le pauvre jeune homme que nous avons enterré ce matin était mon seul malade : sa mort me met en vacances, dit le docteur, et puisque vous vous fiez à moi, je vous accompagnerai dans vos pérégrinations aux îles voisines.

— Et s'il vous vient d'autres malades ?

— N'ont-ils pas leurs amulettes, leur ambre vert, leur corail blanc, la serpentine d'Iona, et que sais-je encore ? n'ont-ils pas tout ?

— Ah ! docteur, ont-ils aussi la pierre qui fait aimer ?

— Non ! pas que je sache ; — celle-là ne se trouve pas encore aux Hébrides, c'est à Inverness. En venez-vous ?

— Oui, mais je ne la rapporte pas, quoique je l'aie vue.

VII

Le docteur Mac Allistar est à la tête d'un établissement médical assez singulier, et qui n'a, je crois, d'analogie dans aucune clinique du continent. Quoique les clients du docteur soient, en général, un peu... dérangés, il ne faut pas croire que sa maison soit une succursale du docteur Blanche ou de M. Pinel.

On sait que l'aristocratique Angleterre veille avec un soin jaloux sur l'avenir de ses familles patriciennes. Quand l'appétit des lords ou des baronets, aiguisé par l'air de la jeunesse et les déduits du sport, a fait de trop larges brèches au patrimoine des aïeux, et que la bande noire des créanciers montre les dents, l'État intervient, pose le séquestre, et la main blanche de Victoria devient une mainmorte qui, pour sauver l'honneur de la race, immobilise la fortune. On désintéresse les créanciers... avec le temps : les drôles sont encore trop heureux ! — Quant aux jeunes gens, on les disperse un peu à travers le monde. L'Angleterre a des provinces partout. Quelques-uns vont aux Grandes-Indes ; les autres sont chargés de missions dans l'Afrique centrale : ils vont, par exemple, porter une paire de boucles d'oreilles à quelque reine lustrée qui les passe immédiatement à ses narines. — On envoie les plus blonds chez le docteur Mac Allistar. Là, dans l'oubli le plus profond du monde, perdus en quelque sorte pour le reste du genre humain, au sein de l'Océan orageux, ils se livrent à des réflexions d'autant plus promptes à les calmer, que rien ne vient en amortir l'effet. La discipline, à la fois austère et paternelle du docteur, les pousse de plus en plus dans cette voie de la rédemption morale. On leur enseigne les arts de la paix, on les façonne à ces travaux rustiques dont l'aristocratie intelligente de l'Angleterre fait un instrument fécond de progrès pour le pays et d'influence pour elle. — Ils chassent, ils pêchent, ils labourent, ils sèment, ils récoltent, fument, boivent du thé et s'ennuient un peu. Puis, quand les

progrès sont sensibles, quand on est sûr qu'ils ont beaucoup appris, et surtout beaucoup oublié, le docteur écrit aux parents et aux amis ; et comme le sujet a maintenant tout à fait l'âge de raison, et qu'on peut l'émanciper, on lui cherche quelque part une bonne et aimable jeune fille, qui lui fasse trouver la sagesse un peu moins lourde à porter ; on lui rend ainsi un rôle et une position dans le monde, et l'on donne sa place à un autre malade dans l'hospice du docteur, qui, comme on voit, n'est pas un hospice d'incurables.

Le docteur traite ses pensionnaires avec toutes sortes d'égards. Il leur permet, et même leur offre tous les plaisirs permis de la vie de château, se souvenant, après tout, qu'on lui a confié des prisonniers de bonne maison. Il les traite comme on traitait jadis les princes du sang à la Bastille. Ils ont l'île pour prison. C'est un préau plus vaste que celui du faubourg Saint-Antoine.

Les deux grands plaisirs que l'on peut trouver aux îles Hébrides, — ce sont je crois les seuls, — c'est la chasse et la pêche ; la pêche, — j'en demande pardon à lord Byron, qui l'a maudite, — c'est surtout la pêche à la ligne. — Le poisson est si abondant, qu'en une heure on emplit les paniers ; — truites, saumons et poissons blancs (*white-fish*, c'est le nom de toute une tribu aux familles nombreuses), viennent se faire prendre avec une facilité pleine de bon goût. Seulement, comme les lacs poissonneux ont des bords très-plats dont la proie n'approche pas, il faut aller à sa rencontre et rester dans l'eau jusqu'aux aisselles tout le temps de la pêche.

VIII

Un soir que le pilote de Scavaig nous promettait sept à huit jours de calme, je décidai le docteur à courir avec moi quelques bordées entre les petites Hébrides qui rayonnent autour de Skye comme les fleurons détachés de la couronne d'une Reine-Marguerite.

Je ne fatiguerai pas le lecteur du récit d'un voyage sans aventures ; je ne me sens pas capable de lui rendre le plaisir que j'éprouvais. Ce voyage, pour moi, c'était à vrai dire une chasse au paysage. Le paysage se raconte mal ; il y a des choses qu'il faut peindre et non décrire. Je serais inhabile à rendre ces beaux effets de lumière, incessamment variés. Les peuples qui vivent au soleil ne s'imaginent pas l'étendue de la gamme chromatique des couleurs grises. Ces nuances adoucies ont un charme inexprimable. Les

splendeurs de la lumière orientale vous éblouissent ; les grâces plus délicates des cieux du Nord vous touchent. A l'éclat uniforme d'un jour sans ombre ils opposent les mille changements d'une diversité sans fin qui vous surprend et vous ravit toujours. La nature devient un immense panorama dont, à chaque instant, l'aspect change avec la lumière. Tantôt c'est la mer qui reflète la teinte sombre des nuages ; tantôt c'est le ciel éclairé et souriant qui mêle à ses saphirs transparents je ne sais quelles lueurs pâlies des émeraudes de l'Océan. Ces effets ne sont pas seulement successifs... ils sont parfois simultanés et parallèles ; ce sont les sept rayons répandus par un prisme gris. Ce que j'ai vu de plus étrange peut-être comme effet de lumière, c'est un arc-en-ciel traversant ces divers milieux et ces densités différentes ; au lieu de se prolonger dans le même ton, il interrompait sa ligne, brisait l'ordre de ses rayons et broyait ses couleurs dans tous les hasards d'une palette confuse. — Autour de nous, à mesure que nous avançons au milieu de ces îles inégales, les lignes de l'horizon projettent des silhouettes fantastiques. Nous sommes le centre d'un cercle bizarre, dont la circonférence se déplace à chaque coup d'aviron, — d'un côté les promontoires dentelés et les golfes découpés en broderies légères sur le rivage. — C'est ainsi que dans l'île de Céos, on montre encore un bas-relief antique qui représente les Néréides, attachant des festons au bord de la robe de Cérès. — D'autre part, ce sont des pics déchaînés qui mordent le ciel de leurs dents aiguës ; l'œil plonge dans la profondeur des glens entr'ouverts, ou bien encore, l'archipel qui se dérobe par un brusque détour vous met face à face avec l'Océan immense. — Nous cependant, comme une barque de commandement qui circule entre les vaisseaux d'une flotte à l'ancre, nous passons d'une île à l'autre, ne restant dans chacune que le temps de lever un plan, de croquer un rocher, ou de crayonner deux notes.

Nous étions seuls, nos maîtres, lords des îles, comme les Mac-Donald, et rois de la mer comme des forbans, à bord d'une barque vaillante, accoutumée aux bourrasques de ces détroits capricieux.

Nous effleurâmes, sans aborder, les promontoires de Soa qui garde l'entrée de la baie de Scavaig. — Déjà nous sommes en mer. Les pêcheurs que nous rencontrons nous demandent si nous avons vu passer le hareng. — On suit la piste du poisson le long des côtes comme on suit la levée d'un dix-cors ou la pince d'un daguet dans les forêts. Ce sont les marsouins ou les cachalots qui servent de limiers. Partout l'animal est l'auxiliaire de

l'homme. On sait d'où vient le hareng, où il va, par où il passe. C'est une pêche à courre.

Nous touchâmes la pointe de Rum vers le milieu du jour. Nous dûmes tourner la côte que les courants ne permettent pas d'aborder. On prend terre du côté de l'est, sur le rivage qui regarde l'Écosse. Rum est une petite île, fort peu habitée, couverte de roches grises qui jonchent le sol. On dirait le fond d'une carrière abandonnée. On trouve parmi ces rochers une pierre que les Gaëls tiennent en grande vénération, et qu'ils appellent, je ne sais pourquoi, *héliotrope* ; je ne pense pas qu'elle soit amoureuse du soleil comme la fleur à qui les jardiniers poètes ont donné ce joli nom. Cette pierre est noire et parsemée sans nombre de petites taches de sang. — Mais la curiosité de l'île, ce sont les troupes de chevaux sauvages qui bondissent comme des chèvres de rocher en rocher. Ces chevaux errants et libres, comme ceux de la Camargue, sont très-petits, mais intrépides, — le jarret du cerf et le pied de la mule. — Ces poneys, dont les formes sont souvent très-pures et la race très-noble, ont les physionomies les plus mutines et les plus réjouissantes du monde. A l'approche de l'homme ils se dispersent, ils s'élancent dans toutes les directions, et fuient. — S'aperçoivent-ils qu'on ne les poursuit pas, ils s'arrêtent, se rassemblent de nouveau, — le troupeau se reforme... Puis lentement, pas à pas, ils reviennent vers vous, et à quelque distance, les naseaux tendus, secouant le toupet qui retombe sur leurs yeux, et leur longue crinière flottante qui traîne jusqu'au sol, ils s'arrêtent. Ils restent ainsi quelques minutes à vous regarder fixement, frappant du pied et grattant la terre, comme chez Franconi, — puis, quand ils sont satisfaits de leur observation et rassurés sur votre compte, — ils regagnent les rochers avec des bonds sauvages et des hennissements qui sonnent comme des clairons.

Des hauteurs de Rum on aperçoit l'île de Skye, comme à vol d'oiseau ; on en découvre les formes, on en suit les détours. Les deux extrémités de l'île, battues par la mer, se recourbent vers le centre, pareilles à deux ailes à demi déployées, qui palpitent au flanc d'un oiseau. Aussi les Gaëls qui parlent en images, comme tous les peuples jeunes, appellent Skye la terre ailée, *Ealan-Skianack*.

L'île de Skye, — je ne l'avais jamais si bien vue, — s'étend du sud-est au nord-ouest sur une longueur de cinquante milles, sa largeur varie de dix à trente-cinq milles, mais la mer la pénètre de tous les côtés à la fois par ses golfes, ses lacs et ses récifs, de telle sorte qu'il n'y a pas un seul point de

l'île qui soit à plus de trois milles du rivage. Vue d'un peu loin, la silhouette de l'île représente assez bien une immense scie, dont les montagnes seraient les dents gigantesques. Le système de ces montagnes forme un groupe et non pas une chaîne. Les plus fameuses sont les Cuchullins d'Ossian ; — les côtes, surtout à l'ouest et au nord-est, sont hérissées de rochers et coupées de précipices ; quant à l'intérieur de l'île, on pourrait le peindre en deux mots, — une lande et une montagne, — la prairie et le sillon n'y sont qu'à l'état d'accident. D'où que ce soit que l'on regarde, on aperçoit toujours la côte pittoresque brodée de golfes et dentelée de promontoires, — on ne regrette dans ce paysage qu'un bouquet d'arbres et un coin de forêt.

. ... Et super his sylvæ
Paulum foret !.....

Quoique le temps fût assez clair, nous ne pûmes jouir de cette vue aussi longtemps et aussi bien que nous eussions voulu.

La fumée du kelp⁵⁶ qu'on brûlait sur toute la côte montait au ciel en spirales épaisses, dont le vent bouleversait à chaque instant la fantastique et mobile architecture. Le chapiteau croulait sur la côte et les colonnes brisées se répandaient sur les flots obscurcis.

Les îles ont toujours gardé les coutumes aimables de l'hospitalité antique. Elles ont hérité, et à juste titre, de la bonne renommée écossaise. Le voyageur peut frapper sans crainte à la meilleure maison, à celle du laird ou, s'il n'habite pas, à celle du tacksman⁵⁷, il sera toujours accueilli, main tendue et lèvres souriantes, avec la plus franche cordialité. — Le tacksman, auquel nous demandâmes pour une nuit le vivre et le couvert, avait été lui-même l'hôte et l'obligé de M. Mac Allistar. Il s'acquittait avec une courtoisie parfaite d'un devoir qui pour lui devenait un bonheur. L'habitation, située dans un enclos de rochers, était fort ancienne : elle était bâtie dans cette forme circulaire, appuyée sur de larges assises qui révèle une origine danoise. Mais l'intérieur avait toutes les recherches de la confortabilité moderne, — la table, toute l'abondance et toute la variété de celle d'un Cussy ou d'un Savarin barbare. Les coquillages, le gibier de mer et le poisson en faisaient les principaux frais. Je n'y regrettais que les fruits

savoureux de la saison, toujours mal remplacés à mon gré par les conserves. Le Xérès et le Porto alternaient avec le pale-ale, et circulaient entre chaque service, comme chez un gros marchand de la cité. Je signalai, en riant, l'absence du whiskey.

— L'abstention est un principe, me répondit ce digne personnage ; une vertu qui me coûte ! car j'aime le whiskey. Mais quand on songe que malgré la misère du pays les deux cinquièmes du grain se concentrent en liqueur fermentée, et qu'un homme tient dans sa main et avale d'une gorgée la nourriture de toute une semaine... il faut se faire une raison et donner un peu l'exemple...

— C'est vrai, lui répondis-je, et j'estime comme vous que l'exemple doit venir d'en haut.

— L'exemple est beaucoup, reprit-il, quand les lois sont peu.

— Ne sommes-nous plus ici sous le sceptre de Victoria ?

— Si ! toujours ! et que Dieu la conserve ! — Toujours ! mais... les petites îles n'ont pas de magistrat légal ; quoi que fassent les Parlements, la justice est encore patriarcale ou féodale parmi nous ; on prononce suivant la coutume, sans attorney et sans solicitor.

— C'est de quoi, sans doute, les clients ne se plaignent point ?

— Jamais ! les voies de fait sont sévèrement réprimées, ainsi qu'il convient chez un peuple toujours prêt à se souvenir qu'il a porté des armes. Dans les contestations relatives à la propriété d'un objet mobilier, celui qui frappe perd invariablement son procès ; un coup de poing équivaut à l'abandon de ses droits.

— C'est, dis-je à mon tour, la traduction légale de ce mot très-vrai : Vous vous fâchez, donc vous avez tort !

Les mœurs se sont singulièrement adoucies depuis le désarmement du dernier siècle : autrefois, un chef ne sortait jamais sans être accompagné de huit à dix gardes couverts de fer retentissant ; ce bruit tenait toujours les Hébridiens en alerte.

— Dans ce temps-là, monsieur, continua mon hôte, les lairds avaient toujours chez eux un barde et un senachi ; le barde était un peu improvisateur, et était surtout musicien exécutant. A vrai dire, le barde était un joueur de cornemuse plus ou moins lettré, mais presque toujours doué du sens poétique. Habile aux longs récits, le senachi était l'historien et le garde-notes de la famille. Les lairds résidants ne sont plus assez riches pour

se permettre un tel luxe de beaux esprits, — et d'ailleurs la plupart de nos lairds ne résident plus.

Nous couchâmes chez ce brave taksman dont je regrette de ne pas savoir le nom ; il doit s'appeler Mac Grégor ou Mac Angus.

Le lendemain matin notre première visite fut pour Canna, qui, comme Rum, ne se laisse aborder qu'avec la plus grande difficulté, même en temps de calme, les brisants qui courent autour de l'île la défendent avec un zèle compromettant ; — pour peu que l'on soit téméraire, ils emportent barque et matelots. L'île a fort peu d'habitants, ils sont tous catholiques, à l'exception d'un seul, le ministre. — Ce vicaire, fort brave homme d'ailleurs, ne fait pas de prosélytes, il passe sa vie à attendre qu'il lui vienne des paroissiens.

Comme la plupart de ces îles, Canna appartient à un seul propriétaire, — qui peut-être ne l'a jamais vue !

La moisson est pauvre et rare, maigre le pâturage, la vie d'une extrême sobriété et les besoins refoulés jusque dans leurs plus étroites limites. Rien n'est plus rare, dans ces îles, que de rencontrer un village ; les paysans logent à l'entrée de leur champ, dans des huttes isolées, de forme circulaire, à moitié cachées dans le sol, autant creusées que bâties. On les recouvre de branches, de gazon et de foin ; dans la saison des pluies on enduit de terre glaise les interstices du toit et les fentes du mur.

Un faiseur de statistique disait un jour devant moi qu'il pleuvait à Skye, et dans toutes les îles, au moins quinze jours sur douze. Tout me porte à croire qu'il y avait un peu d'exagération dans ce calcul ! — ce qui est vrai, c'est que les pluies sont presque continuelles ; — les paysans engrangent dans des espèces de hangars à claire-voie et à ouvertures latérales, — dont les portes sont retenues par des liens de paille ou des chevillettes, — on ouvre au vent et au soleil, — à tout ce qui peut sécher.

L'architecture de ces pauvres îles est digne des temps primitifs.

La maison est généralement divisée en trois pièces qui se commandent. La première est destinée au bétail ; on la nettoie deux fois par an. Je demande à ne pas m'appesantir sur ce détail assez pénible du nerf olfactif. La seconde pièce sert de salon, de cuisine et de salle à manger. On fait le feu par terre, au milieu de la maison. On ne connaît pas l'usage des cheminées. Deux ou trois billots de hêtres autour de la table grossière, un banc de pierre contre le mur, de gros cailloux couverts de foin, et une chaise de paille, une chaise à bras pour l'usage exclusif de la mère de famille,

voilà le mobilier de la maison. Toute la famille couche au fond, dans la même chambre, sur le foin, la paille ou la bruyère.

Entre chaque pièce, les cloisons, qui n'arrivent jamais jusqu'au plafond, sont en pierre sèche ou à claire-voie ; les murs extérieurs sont formés par un double rang de pierre, — l'intérieur est rempli de terre, — cela fait parfois une construction de sept à huit pieds d'épaisseur. Le toit ne recouvre point ces murailles, sur lesquelles on peut se promener comme on faisait jadis sur les murailles de Babylone.

Je n'ai vu dans mes voyages qu'une seule chose qui fût plus misérable, ce sont les tanières creusées dans le sable des pauvres fellahs d'Égypte.

Il y a cependant à Skye, — mais on ne s'en sert pas, — d'assez belles carrières de marbre d'un gris délicat, avec des veines bleuâtres très-légèrement teintées. On montre au château d'Armadal une vaste cheminée qui offre un bel échantillon de ce marbre. Quand le bloc est bien choisi et convenablement travaillé, il a toute la finesse de grain du Paros, et il semble comme lui se laisser pénétrer par la douce lumière et se colorer intérieurement.

Entre toutes ces îles, Eig est incontestablement une des plus intéressantes.

Au milieu de l'île s'élève une haute colline tout entourée de précipices qui l'isolent. Au sommet de cette colline, vaste comme une pyramide, effilée comme un obélisque, pointe vers le ciel un rocher de porphyre, aiguille immobile d'un gigantesque cadran solaire, écrivant l'heure avec son ombre sur le sable. Quand on fouille le sol au pied de cet obélisque, on rencontre les débris d'une forêt pétrifiée ; quelque mouvement volcanique a recouvert sous un pli du terrain les cimes jadis ondoyantes, immobiles aujourd'hui. On ne retrouve plus cette sorte d'arbre dans la flore moderne, on sait seulement qu'elle appartient à la tribu farouche des conifères, sombre végétation du Nord qui semble toujours porter le deuil du printemps qu'elle n'a pas connu.

M. Mac Allistar me fit visiter l'île dans tous ses détails : elle est extrêmement curieuse sous le rapport géologique. On se croirait au bord d'un volcan qui vient de s'éteindre. Nous poussâmes jusqu'à la pointe la plus méridionale pour voir la caverne, maintenant historique, dans laquelle un Mac Leod de l'île voisine fuma à mort, comme dit le Gaël avec son expression énergique, une partie des habitants de l'île d'Eig.

Les ossements craquent encore sous le pied des visiteurs ; comme dans la chambre basse des pyramides de Rhodope et de Chéops, les squelettes sont rangés par famille. Ils moururent sans pousser un cri, sans qu'un seul quittât son rang : c'était la cruauté des guerres religieuses ; c'était la constance des morts antiques.

Quand on voyage on devrait tout savoir. La faune des Hébrides n'est pas moins intéressante que sa géologie ; on y rencontre aussi les plus rares excentricités du règne animal et des mollusques étranges dont la forme a été jetée par la nature dans un moule, que l'on ne retrouve point ailleurs.

L'île de Coll, où nous passâmes deux jours, fut le terme de notre excursion ; à la longue, ces îles, presque inhabitées, finissent par prendre un caractère de monotonie : c'est plutôt un effet d'ensemble qu'il faut saisir qu'une étude trop particulière et un détail trop minutieusement cherché. Ici, comme dans presque toutes les Hébrides, le sol est rocailleux et âpre. Coll, vu d'un peu loin, semble un troupeau de collines qu'on s'attend à voir bondir à chaque instant, — sicut arietes. Ces collines se groupent, se dispersent, s'épandent et se rassemblent en mille attitudes diverses et bizarres. Une main avare et hâtée a jeté sur leur croupe une couche trop légère d'humus ; la plante aux racines profondes rencontre bientôt le roc... et meurt. Parfois cependant, au milieu des landes et des bruyères, on trouve un maigre champ de blé, ou quelque pâturage sec, tondu par des dents avides. La richesse de l'île ce sont ses lacs d'eau douce où le poisson se renouvelle lui-même, sans qu'on ait besoin d'exciter ses passions pour le pousser à la reproduction.

Le gibier de terre est beaucoup plus rare, il n'y a là ni daim, ni lièvre, ni lapin ; le lièvre est, du reste, en horreur aux Hébrides.

Dans ces îles où chacun est aussi misérable que son voisin, ou à peu près, la mendicité est inconnue ; l'arrivée d'un pauvre est considérée comme un fléau ; on craint la besace à l'égal de la peste. Quand un mendiant arrive, on l'héberge pendant quelques jours, puis on profite de la première occasion pour le faire reporter en terre ferme.

La mer et la pauvreté défendent bien contre la civilisation : beaucoup d'anciens usages que les Highlands du continent ont laissé tomber en désuétude, revivent, ou plutôt se sont conservés dans les Hébrides. — C'est ainsi, par exemple, que maintenant encore, dans l'île de Coll, le laird fait élever ses fils chez un de ses tenanciers ; le jeune seigneur apporte avec lui une sorte de dot de bœufs, de chevaux et de moutons, et jusqu'à vingt ans il

mène la vie rude et laborieuse du petit cultivateur. Chez les bonnes natures, ce qui endurecit le corps attendrit l'âme ; les civilisations trop raffinées atteignent souvent les résultats contraires : elles mettent une âme dure dans un corps amolli.

Ce jeune laird, qui a vu la misère de près, saura plus tard y compâtrer. — Le Christ sauveur ne touchait-il pas de ses mains divines et pleines de grâces la lèpre qu'il voulait guérir !

IX

Nous rentrâmes à Skye le samedi soir. Tous les gens du docteur, rangés sur deux lignes, les bras au corps et le front penché, vinrent nous recevoir à la porte d'honneur. Mon hôte retrouva ses pantoufles et son grand fauteuil, qu'il n'échangerait pas, m'assura-t-il, contre la jarretière et le trône de velours et d'or de Victoria, sa souveraine gracieuse. Moi je retrouvai toutes les aises d'une hospitalité charmante.

Le lendemain, nous allâmes à l'office de l'Église libre (free church).

L'église est une des plus humbles qui se puisse voir dans toute la chrétienté : elle est petite, triste, mal bâtie, et, chose rare en Écosse, — dans un site à la fois sauvage et sans grandeur. Autour de l'église quelques tombes ; — dans l'église aucun ornement, des bancs grossiers, des sièges de pierres, et une sorte de pupitre pour le ministre. L'humidité donne aux murailles ces teintes vertes qui font rêver poison.

L'office a toute la gravité compassée du protestantisme : c'est la lecture des deux Testaments en langue gaélique ; c'est la lente et triste psalmodie des cantiques, entrecoupée de longs silences. Le peuple assiste à ces offices dans un recueillement profond et avec toutes les marques visibles de l'adoration.

Cette chapelle, située dans un des glens du loch Slapin, sert de paroisse à tous les riverains ; les disciples de l'Église libre y viennent même de beaucoup plus loin. C'était pour moi une précieuse occasion de voir beaucoup d'Hébridiens à la fois : ces occasions-là sont rares dans un pays où il n'y a même pas de villages.

La population de Skye n'est ni aussi belle, ni aussi robuste que celle des Highlands d'Écosse : les hommes y sont de petite taille, mais fortement noués. Les Anglais, qui trouvent parfois des euphémismes d'une

excentricité réjouissante, expriment la même idée par une périphrase : « Les habitants de l'île de Skye sont rarement incommodés par l'embonpoint, » lisions-nous un jour dans une statistique officielle.

Le costume n'est plus le même que celui des Highlands. Le kelt, ce jupon masculin, est remplacé par la veste ronde ; le pantalon d'étoffe grossière descend jusqu'aux chevilles, sans laisser voir la belle jambe nue, nerveuse et fine du montagnard. D'énormes et lourds chapeaux à vastes bords ensevelissent à demi le visage : il n'y a plus là aucun instinct d'élégance. Où est la toque légère et l'aigrette aventureuse, plume d'aigle ou de héron ? Le vent leur emporte leur chapeau... ils courent après, mais ils ne s'aviseraient pas d'en changer la forme : elle est si incommode !

Nulle part au monde les femmes ne se mettent plus mal qu'ici. Pour beaucoup, toute la réserve de la toilette se compose d'une unique robe bleue ou brune, — on ne connaît guère que ces deux couleurs, — étranglée au col et à la taille, sans rien montrer, toutefois, — et qui tombe comme elle peut, fort mal. Les vieilles jettent sur leurs épaules tremblantes une sorte de couverture informe qu'on appelle breachdan. On se lègue cette couverture dans la famille, comme les grandes dames se lèguent leurs diamants. Elle ne vient à la fille que quand la mère n'est plus là pour la porter : elle ne se trouve jamais chez deux générations à la fois.

Une broche de cuivre ou d'acier, d'un rude travail, retient le breachdan sur la poitrine. Je n'ai pas vu d'autre bijou dans toute l'île.

Les chapeaux de paille, trop répandus peut-être en Angleterre, sont complètement inconnus aux Hébrides. — Les jeunes filles emprisonnent leurs beaux cheveux dans le snood national ; les vieilles femmes cachent leurs mèches grises dans des enveloppes de lin qu'elles appellent leurs coiffes. Ces pauvres femmes n'ont même pas la consolation de s'accoutumer à vieillir. Leur vie est comme les jours du Tropique, qui n'ont pas de crépuscule ; elles tombent de la jeunesse dans la vieillesse sans transition. Elles naissent presque toutes jolies. Jeunes, elles sont grandes, élancées, avec des formes élégantes ; un front d'une exquise pureté ; comme chez les femmes du pays de Galles, les tempes transparentes et larges ont un modelé d'une extrême finesse ; le teint, plus pâle que chez les Écossaises de la terre ferme, mais non moins piqué de ces taches de rousseur qui sont les grains de beauté des blondes ; — l'œil grand, doux et bleu, — un œil de pervenche humide, — parfois des cheveux noirs, comme presque toutes les héroïnes d'Ossian (darkhaired Agandecca et beaucoup

d'autres). Elles sont laborieuses, habiles à filer la laine. Partout, dans les champs, sur les routes, autour du foyer, au seuil de leur porte, on les aperçoit la quenouille sous le bras et le fuseau à la main. Nous avons retrouvé depuis à peu près la même quenouille et le même fuseau chez les femmes arabes, à l'ombre de l'oasis ou à l'entrée de la tente. Il faut bien l'avouer : la fleur de leur beauté est vite fanée ; il n'y en a, comme dit le peuple, que pour un déjeuner de soleil ; la nature a fait beaucoup pour elles ; elles ne font rien pour la nature ; aussi sont-elles précipitées sur le déclin fatal : elles ne savent pas se retenir et s'attarder doucement dans les tièdes après-midi d'un automne épanoui et savoureux... Elles avaient vingt ans hier, — demain elles en auront soixante. Le secret des femmes civilisées c'est d'avoir trente ans jusqu'à cinquante. Aux Hébrides elles ne connaissent pas ce secret-là ; elles ne prolongent pas ce certain âge, — si incertain qu'on ne sait ni quand il commence ni quand il finit. — Le frais bouton ou la feuille flétrie ! — Elles ignorent les royales splendeurs de la renaissance et la floraison radieuse de la seconde jeunesse. Balzac, dans l'île de Skye, n'aurait jamais trouvé la femme de quarante ans, — il n'eût pas songé à l'inventer. — Chez nous-mêmes, où les femmes savent tout, ce regain de beauté ne leur vient pas toujours ; il ne revient jamais quand le cœur a reçu des atteintes profondes. Il est trop souvent la récompense de celles qui n'ont pas aimé. Toutes les années n'ont pas deux printemps !

Mais au milieu des soucis matériels et des luttes incessantes de l'existence, les femmes de Skye n'ont vraiment pas le temps de s'occuper de ces détails ; elles ne s'aperçoivent de rien, ni leurs maris non plus ; la coquetterie est un luxe au-dessus de leurs moyens.

Les enfants sont très-beaux, ce qui prouve beaucoup pour le fond de la race : les enfants, c'est la race dans son essence, dont les duretés et les amollissements de la vie n'ont pas encore altéré la pureté typique. Ils ressemblent presque tous à leur mère.

J'ai vu ici de petites merveilles de sept à huit ans : des mines éveillées furetant dans les maisons comme des troupes de souris friponnes et regardant l'étranger de loin, et s'approchant et fuyant avec toutes sortes de gentilles mignardes. On ne voit d'aussi jolis enfants qu'en Irlande. Le brouillard enveloppe leur visage d'une couche de cold-crearn naturel, qui donne à leur teint des profondeurs transparentes. Il y a du sang dans leur pâleur ; — c'est de la cire blanche traversée par un rayon rose. — Le sang toujours pur, garde dans cette atmosphère septentrionale une fraîcheur

éblouissante. L'œil à demi voilé a des éclairs fugitifs de mélancolie idéale ; les cheveux bouclés couronnent le front d'auréoles blondes et légères. On dirait les chérubins souriant dans les gloires de Murillo.

X

Malgré toutes mes sympathies pour la noble famille des Mac Donald, j'ai visité, je crois, avec plus d'intérêt qu'Armadale le vieux château de Dunvégan, dont la confortabilité et la recherche intérieure contrastent d'une si étrange façon avec un aspect sauvage et plus qu'à demi barbare. Le château de Dunvégan s'élève sur un promontoire qui domine une longue baie toute parsemée d'îlots et de rochers ; — à l'ouest, deux collines, — dont le sommet s'aplatit comme la cime du Thabor ; je demande pardon au lecteur de cette comparaison, que je rapporte d'Orient : on les appelle les Tables-de-Mac-Leod.

Le rocher qui sert de base à ce château s'avance dans la mer par une brusque saillie. Il est protégé d'un côté par un récif, de l'autre par un fossé. Le château occupe les trois faces d'un quadrilatère. L'intérieur de ce plan géométrique est une aire vide, que protège un mur, s'ouvrant vers la mer par des embrasures de fenêtres. Je n'ai rien vu, — ni dans les ruines antiques des citadelles grecques, ni dans les châteaux du Bosphore, ni dans les burgs qui hérissent les bords du vieux Rhin allemand, — je n'ai rien vu de plus imposant, de plus hautain et de plus majestueux que ce château de Dunvégan, qui est aujourd'hui le siège des Mac Leod. Le château a deux grosses tours de flanquement : l'une date du treizième siècle, l'autre remonte au neuvième. On bâtissait solidement dans ce temps-là. Les murs de la vieille tour ont douze pieds d'épaisseur. Moyennant une pincée de boggies (j'ai déjà dit que c'était la petite monnaie du pays), les gardiens du château vous conduisent dans l'intérieur de ces murs, où l'on a ménagé des escaliers et des passages d'un appartement et d'un étage à l'autre. Les Mac Leod, qui sont riches, ont fait disparaître toutes les altérations modernes et restitué au château son caractère primitif. On a bâti des tourelles à tous les angles, et la grande tour centrale du pavillon a été élevée de deux étages.

Le trésor de famille des Mac Leod renferme quelques antiquités, curieuses pour l'étranger et sacrées pour le paysan. Tel est, par exemple,

l'Étendard merveilleux, la Corne de Rorie-More et une vieille coupe que l'on appelle dans le pays le calice.

L'étendard, dont il ne reste plus qu'un lambeau, était une étoffe épaisse de soie jaune. On dit que, pendant les croisades, un Mac Leod enleva cet étendard à un chef sarrasin. On rapporte aussi que, dans deux batailles où les gens de Mac Leod commençaient à céder, ce drapeau déployé leur assura la victoire. L'étendard merveilleux devait avoir une troisième fois cette vertu. La pacification des îles n'a pas donné l'occasion de faire l'essai ; on attend.

Rorie-More fut un des plus célèbres guerriers de la maison de Mac Leod. Sa corne, par un mécanisme ingénieux, mais compliqué, semblait d'elle-même s'approcher du buveur dès qu'on la soulevait, pour qu'il y eût moins de distance de la coupe aux lèvres. Chaque Mac Leod devait, le jour de sa majorité, vider d'un trait les trois bouteilles de claret⁵⁸, que mesurait sa vaste capacité. Aujourd'hui, les Mac Leod boivent moins. On leur présente toujours la coupe de Rorie ; mais l'intérieur ne répond pas à l'apparence. On a aux trois quarts comblé sa profondeur : l'exploit devient plus facile.

Le calice, qui est de la plus vénérable antiquité, offre un curieux échantillon du travail des temps primitifs. Il a environ de douze à treize pouces de haut et pose sur quatre petits pieds. Il est taillé et creusé dans un cœur de chêne, à riches ciselures d'argent, avec ornements relevés en bosse et bordé du même. Une inscription latine, en lettres noires, empruntées à l'alphabet saxon, mais gravées avec une excellence typographique des plus remarquables, peut se traduire ainsi :

UFO, FILS DE JOHN,
FILS DE MAGNUS, PRINCE DE MAN,
PETIT-FILS DE LIAHIA MAC GRYXEIL,
A FOI QUE PAR LE CHRIST
LEURS ŒUVRES A TOUS OBTIENDRONT MERCI.
O NEIL DIMI A FAIT CELA EN L'ANNÉE DE DIEU
NEUF CENT QUATRE-VINGT-TREIZE.

On dit que cette coupe fut une part du butin fait sur un roi d'Irlande, Niol-Gleindubh, — autrement dit Niol aux genoux noirs.

J'ai visité avec un soin d'autant plus curieux ce château et ces reliques des Mac Leod, que les Mac Leod ont une origine commune avec celui qui nous amena en France, nous autres Normands. Les Mac Leod descendent, en effet, de Leod, fils de Horfen, petit-fils de Torf Einar, premier comte des Orcades, cousin-germain, par Rognwallar de Norvège, de notre fameux duc Rollon.

On montre, tout près de Dunvégan, une pierre assez célèbre dans les Hébrides, qu'on appelle Clach-Modha, ou pierre des belles manières. C'est une pierre ronde et plate, sur laquelle on a complètement effacé une inscription en caractères runiques, que je n'ai pas pu déchiffrer. J'ai voulu en prendre une empreinte avec du plâtre, pour l'offrir à la section savante de l'Institut : — la dégradation est malheureusement trop grande, et ne laissait à mes types aucune forme distincte. Ce nom de pierre des belles manières est assez étrange pour qu'on en cherche l'origine. — Il paraît qu'autrefois tous ceux qui s'étaient assis sur cette pierre gagnaient, par son seul contact, une affabilité, une bonne grâce et une politesse, qu'ils gardaient le reste de leurs jours. Malheureusement, le Clach-Modha a perdu aujourd'hui presque toute sa vertu, sans quoi j'en aurais pris un fragment, à l'intention de plusieurs petits messieurs qui font la raie au milieu, et parlent aux femmes le chapeau sur la tête et le cigare à la bouche.

On nous a montré en Irlande la pierre de Blarmy, qui avait jadis les mêmes propriétés. Il paraît que partout les belles façons sont au préterit... indéfini.

Je ne crus pas pouvoir m'arrêter au château, et je poussai jusqu'à la tête du cap Dunvégan pour apercevoir de l'autre côté du détroit les côtes dentelées de Long-Island qui pyramident dans le brouillard.

C'est au cap de Dunvégan que se trouve aujourd'hui le seul volcan de Skye. Il ne jette pas feu et flammes ; il se contente de deux colonnes de fumée à émissions irrégulières qui s'élancent à peu près comme la vapeur à travers l'échappement d'un steamer. Chaque éruption est précédée d'un bruit interne qui l'annonce.

Skye, aujourd'hui encore, n'est qu'un volcan éteint ; la terre du brouillard et du feu, comme l'Islande est la terre du feu et de la glace. J'ai voulu descendre dans quelques-uns de ces cratères. Le plus remarquable est celui qu'on appelle le quiraing de Trotternish, auquel on parvient par une route

ornée, comme des propylées antiques, d'une enfilée de colonnes basaltiques qui rappellent, moins toutefois la régularité, les portiques et les péristyles de Staffa. Le cratère de Trotternish ressemble à une colline éventrée. Une large bouche, fendue vers le nord-est, se hérissé d'une rangée de dents basaltiques, à travers lesquelles étincelle et murmure çà et là un mince filet d'eau courante. On descend comme on peut, en s'aidant des pieds et des mains, et, tout au fond de l'abîme, on trouve une pelouse oblongue de gazon vert, mesurant cent pas de long sur soixante de large.

De toutes parts à l'entour se dresse un cercle de rochers inaccessibles ; les uns s'élancent perpendiculairement du sol, les autres se projettent horizontalement des flancs mêmes de l'abîme comme les décorations étranges d'une architecture inconnue. Ici c'est un obélisque, là un pendentif, plus loin une architrave qui semble attendre le jambage d'une porte oubliée. De temps en temps les crevasses du cratère laissent apercevoir dans un lointain inappréciable quelque coin du paysage nu et aride, un rocher couvert de bruyère rose, ou la nappe verte et bleue des flots changeants.

Le soir, on peut observer d'étranges effets de lumière et d'ombre ; tantôt c'est un rayon attardé qui se glisse entre deux rochers et va briser sa pointe à l'angle d'un pilier de basalte ; tantôt il semble qu'on voit descendre les ténèbres, dont le cercle, qui se resserre et peu à peu, enveloppe toute la scène qui disparaît.

L'étroit sentier qui conduit à l'intérieur du cratère est un passage tortueux, obstrué de quartiers de roches brisées. A l'entrée du sentier pointe une mince aiguille de basalte. C'est ainsi qu'à Louqsor ou à Karnak l'obélisque effilé se dresse devant les pylônes de granit.

Skye, aussi bien que Mull, a sa légende lamentable dont une femme est encore l'héroïne. Malheureusement la légende est de l'histoire, et de l'histoire toute moderne.

C'était pendant la rébellion du dix-huitième siècle. Lady Grange, femme de lord Grange, et belle-sœur du comte de Mar, inspira des soupçons au chef des révoltés. On résolut de la faire disparaître. Les Mac Leod et les Mac Donald se chargèrent de l'enlèvement. Lady Grange se défendit comme une lionne. Le poing brutal d'un capitaine boxeur lui brisa deux dents. On la fit passer pour morte. Cependant la pauvre femme avait été enfermée dans une misérable hulte de Skye. On la transporta ensuite dans l'île d'Uist, puis à Saint-Kilda, où elle resta sept ans. On la ramena à Skye. Elle cacha une lettre dans une balle de laine destinée au marché

d'Inverness. L'acheteur fit parvenir la lettre au roi d'Angleterre. Le gouvernement dépêcha un vaisseau de guerre à la recherche de l'infortunée lady. On ne put la trouver. Ses persécuteurs l'avaient enlevée de Skye, une corde au cou, avec un nœud coulant et une pierre au bout, bien résolu de la jeter à la mer dès que le navire serait en vue. On arriva ainsi à Uist sans avoir été atteint. La pauvre femme eut enfin le bonheur de mourir à Waternish. Elle dort en paix maintenant dans le cimetière de Trumpan. L'épée de la loi s'est brisée plus d'une fois contre les écueils des Hébrides.

Quand on va de Broadford à Portree, après avoir suivi quelque temps une route qui semble longue à force d'être ennuyeuse, on trouve la vallée pastorale de Glenvarigil, — c'est la vallée de Tempé de l'île de Skye. Ce paysage calme et doux, plein de fraîcheur et de suavité, vous console des rigueurs de la baie de Scavaig, du lac Coruisk, et du glen Sligachan.

Je m'y reposai un instant avec mon guide. C'était ma dernière halte dans les Hébrides.

Plus le moment du départ approche, et plus je sens revenir à flots pressés dans mon âme tous les souvenirs de la poésie et de l'histoire. Il semble que tous les siècles se soient donné rendez-vous sur le sol de Skye, depuis les temps barbares qui racontent la légende païenne du Nord, jusqu'à l'époque moderne tout ensanglantée de révoltes. Ici, c'est Haco et les pirates norvégiens qui écument la mer ; c'est Harfagar et les Danois qui fondent un royaume ; c'est Robert Bruce qui joue l'Écosse sur le tapis rose des bruyères ; c'est surtout le prince Charles, dont les longues courses illustrent chaque caverne et chaque rocher. Quand il eut perdu trois couronnes dans cette lande de Drummosie maudite par les poètes, il vint à Skye, et, sous la garde de Flora Mac Donald, — dont le dévouement aura l'éternité de l'histoire, — aujourd'hui déguisé en paysan, demain en femme, apparaissant toujours où on ne l'attendait pas, n'étant jamais où on le croyait, il brava les poursuites et les recherches, conservant encore l'espérance, — cette dernière vertu du malheureux, — quand personne autour de lui ne l'avait déjà plus. Ici, du moins, — tandis que l'Écosse les oublie, — on a gardé le souvenir des Stuarts, on répète leur nom, on parle de leur grâce chevaleresque, de leur beauté royale et de leur malheur, encore plus grand que leur fortune.

Laissant ainsi aller mes rêves d'Ossian à Walter Scott, — l'un qui commence et l'autre qui finit si bien l'Écosse, — j'arrivai bientôt à Portree,

où j'avais donné rendez-vous à Mary-Jane, un bon bateau qui devait me ramener à la côte.

Portree, en sa qualité de capitale de l'île, est un gros bourg, bien situé, au fond d'un joli golfe. Il possède un palais de justice et une prison. Voilà les Hébrides civilisées ! Elles n'ont plus rien à envier au reste du monde. Un promontoire couvert d'arbres ombrage la ville et prend le nom un peu ambitieux de colline de la Fantaisie (Fancy-Hill). Cette colline est comme un immense bouquet de fleurs sauvages, — humbles et pâles fleurs, — fleurs charmantes, que je n'échangerais pas contre les serres de Devonshire-Hall ou les trésors de Syons-Gardens ; — fleurs d'un jour, fleurs d'une heure, — parfum fugitif qu'il faut avoir respiré où il est né, — éclat qui s'évanouit dès qu'on le touche ; — toute la grâce enfin et toute la fragilité de ce qui ne fait que passer, de ce qui ne brille que pour s'éteindre.

Je roulai deux grosses pierres au haut de Fancy-Hill. Je n'irai pas plus loin : ce sont mes colonnes d'Hercule. Mais comme je ne prétends pas avoir trouvé le bout du monde, et que les champs sont ouverts pour d'autres plus heureux, je me gardai bien d'écrire. à l'exemple du héros peu modeste, un impertinent

NEC PLUS ULTRA !

DUBLIN RUE SACKVILLE.



L'IRLANDE

I

DUBLIN

Soit que l'on arrive de Glasgow, de Liverpool, de Bristol ou d'Holy-Head, ce cap sacré qui prolonge l'Angleterre jusque dans l'Océan, on éprouve, après avoir traversé les orages de la mer d'Irlande, un sentiment de bonheur, quelque chose comme les joies de la délivrance, en entrant dans les eaux paisibles du golfe de Dublin. La terre paraît toujours belle à ceux qui n'ont pas le pied marin, et quand on a perdu, ne fût-ce que depuis quelques heures, son centre de gravité, le premier rocher où l'on aborde semble un coin du paradis. Mais ce n'est pas seulement pour cela que la baie de Dublin vous paraît belle ; elle déroule en effet sous vos yeux un des plus magnifiques panoramas qui puissent réjouir l'œil des voyageurs, et ce n'est pas sans raison qu'on la compare au golfe de Naples et à la Corne-d'Or de Constantinople.

Elle a peut-être moins d'éclat que le premier, moins de richesse que la seconde ; mais elle a plus de grandeur que l'une et plus de majesté que l'autre. Il ne faut pas lui demander les flots bleus qui brisent au pied du Pausilippe leurs aigrettes de diamants humides, ni ces teintes ardentes du Vésuve, dont le reflet colore le ciel au loin ; il ne faut pas s'attendre à retrouver ici cette admirable union de l'art et de la nature, ce mélange de jardins et de palais, et ces coupoles étincelantes, et ces minarets aériens découpant leur silhouette élégante sur les massifs de verdure, qui font des rives du-Bosphore un paysage enchanteur.

Mais la nature a plus de douceur et de calme : ce sont là, d u reste, les deux qualités que nous retrouverons le plus souvent dans le paysage

irlandais. La baie de Dublin est immense ; elle abriterait toutes les flottes du monde. Les hautes collines de Howth la ferment vers le nord ; au sud, le regard s'arrête sur les jolies montagnes du comté de Wicklow, — cette Suisse de l'Irlande ! — qui remplacent le diadème des neiges éternelles du mont Blanc par une écharpe de brouillard. — Quand on a franchi cinq ou six petites îles, Dalkey, scintillante sous le soleil ; Lansbay, qui cache sa cime dans les nues, et une autre encore que le peuple appelle Ireland's-Eye, l'œil de l'Irlande, parce qu'elle surveille l'Angleterre, comme une sentinelle perdue au milieu des flots, on entre dans le petit port de Kingstown, rendez-vous des vaisseaux de l'État et des paquebots de toutes les Steam-companies. Kingstown est comme le faubourg maritime de Dublin. C'en est aussi la villégiature favorite, le Saint-Germain, l'Auteuil et le Passy ; mais Auteuil sur des rochers, et Passy au bord de la mer. Quant à Saint-Germain, il y retrouve trois ou quatre terrasses pour une, avec des étages de maisons qui se superposent, et de petites villas blanches sous les arbres verts. Tout cela est net, propre, coquet, souriant et affranchi de cette régularité monotone qui fait d'une ville anglaise un échiquier, avec des maisons pour cases et des hommes en guise de pions.

Un chemin de fer, dont le rail court entre deux remblais de maisons, et qui, de cent pas en cent pas, s'arrête à la porte d'un cottage-embarcadère, vous amène en vingt minutes au cœur même de Dublin.

Je crois que, pour voir un pays tel qu'il est, il faut pouvoir oublier tout ce qu'on sait de lui : le bien comme le mal. Un préjugé dans l'esprit, c'est un bandeau sur les yeux, et l'amour seul, à qui tout est permis, a le droit d'être aveugle. L'Irlande n'est guère connue en Europe que par ses malheurs ; sa plainte séculaire l'a rendue célèbre, et la voix de son tribun, retentissant dans la tempête, au bord de ses lacs, ou au sommet de ses montagnes, a trouvé un écho dans l'âme de tous ceux qui prêtent l'oreille à la douleur des peuples. Je m'efforçai toutefois d'étouffer mes souvenirs. Je voulais aborder l'Irlande comme une étrangère, dont je n'aurais su ni les malheurs, ni la beauté.

Je dois dire que le premier aspect de Dublin ne justifia point mes craintes secrètes. Je trouvai une ville pleine de bruit, de mouvement, d'éclat, de vie, de lumière et de gaieté.

A peine sorti du débarcadère, je me vis accueilli par vingt cochers, dont la tenue était peut-être négligée : certaines franges irrégulières au bas des tuniques accusaient des prétentions à la guipure de fantaisie, qui n'était pas

en parfaite harmonie avec le reste du costume ; mais les joues fermes et pleines, et un embonpoint naissant annonçaient clairement que le temps de la disette était déjà loin, pendant que les pommettes enluminées rassuraient le passant sur le prix du whisky. Ma modeste malle fut l'objet d'une controverse vive et animée entre deux dissidents, chacun voulant s'emparer du colis et du voyageur par-dessus le marché. Après m'être prononcé en faveur du premier occupant, je grimpai sur le banc en plein vent d'un car découvert, situé à quelque dix pieds du sol, et, au premier appel de langue, un petit poney, maigre et vigoureux, partit au galop, et bientôt nous roulâmes sur le macadam d'une large rue, entre deux rangées de maisons beaucoup plus hautes et beaucoup plus belles que celles de Londres. Nous débouchâmes sur les quais. Je criai au cocher d'arrêter ; mais, au lieu d'obéir, il fouetta et rendit la main. Le poney doubla son allure que je voulais ralentir. Mais quand, au bout de cinq minutes, nous nous trouvâmes sur le pont de Carlisle, le cocher fit halte de lui-même, et se tournant vers moi : C'est d'ici qu'il faut voir Dublin, me dit-il ; regardez bien : à droite, à gauche, devant, derrière, partout c'est beau ! Oh ! Dublin is a fine cily ! (Dublin est une belle ville !)

Très-belle, en vérité ! et ce premier coup d'œil, près du pont de Carlisle, qui est le vrai centre de la cité, rencontre de toutes parts des perspectives charmantes ou grandioses.

Cinq à six monuments, très-heureusement situés, la Banque, la Douane, l'Université, la Bourse, la Poste, le palais des Quatre-Cours, remplissent toutes les conditions de la décoration architecturale, et semblent placés à souhait pour le plaisir des yeux. Sackwill-Street est plus large que le boulevard des Italiens, et le monument de Nelson, sorte de colonne Vendôme irlandaise qui la coupe par le milieu, en fait mesurer plus sûrement l'étendue. La Liffey, dont les eaux ont donné son nom à Dublin (les deux mots celtiques DUBH LINN signifient eau noire), divise la ville en deux parties à peu près égales.

Une foule bigarrée de promeneurs, d'oisifs, de curieux, de flâneurs, de gens de loi, de gens d'affaires, de bonnes d'enfants et de soldats encombraient les quais de granit. De grands bateaux, endormis sur leurs ancres, la voile repliée sur la vergue, comme une aile d'oiseau fatigué, attendaient leur chargement pour repartir, tandis qu'une troupe de musiciens errants offraient aux dilettanti populaires un concert en plein vent.

Voilà ce qu'on voit de Dublin quand on le traverse en voiture et au galop.

Je me hâtai de faire une installation provisoire à l'Imperial-Hotel, qui serait de première classe à Londres ou à Paris, et, sous prétexte de lettres à porter à quelques personnes près de qui j'avais l'honneur d'être introduit, je commençai mes courses à pied.

Il y a pour moi un très-grand charme à ces investigations familières à travers une ville inconnue et nouvelle. Une promenade au bout de la rue est comme un voyage de découverte.

. La première chose qui frappe le voyageur arrivant d'Angleterre en Irlande, c'est que la mise des hommes est beaucoup moins correcte à Dublin qu'à Londres ; mais qu'en revanche la toilette de la femme est beaucoup plus élégante et aussi de meilleur goût. L'aspect des deux villes n'est pas non plus le même. A Londres, on court ; à Dublin, on se promène. Sur le trottoir, vous n'êtes pas croisé, poussé, heurté, bousculé par cette foule affairée, haletante, qui sur les bords de la Tamise joue du coude aussi bien que du jarret. On voit bien que l'on est ici dans une capitale, mais point dans une capitale de marchands. Les magasins, qui sont très-riches, les boutiques, qui sont très-belles, sont presque toujours livrés aux industries du luxe. Ce sont des marchands de musique, des libraires, — rarement j'en ai vu davantage, — des bijoutiers, des tailleurs, des modistes. Rien n'est plus rare que de rencontrer un épicier ou un boulanger ; l'utile, en un mot, y cède le pas à l'agréable, et le superflu seul y semble nécessaire. On assure que c'est là un des traits distinctifs du caractère irlandais, et je dois avouer qu'il m'a frappé tout d'abord. Il éclate partout à Dublin. Je suis sûr que le mot confortable n'y a point la même valeur, et surtout le même emploi, que dans la métropole des trois royaumes.

Ce qui contribue du reste à produire cette impression sur l'étranger, c'est qu'il ne voit d'abord que la ville neuve, habitée par l'aristocratie de la naissance et surtout de la fortune. Je la traversai, mais je ne m'y arrêtai point. Je voulais, à Dublin même, voir la vraie Irlande, celle que la civilisation du dix-neuvième siècle n'a point encore pénétrée et que les progrès des temps n'emportent point, dit-on, dans son irrésistible mouvement. Je connaissais par commune renommée cet antique quartier des Liberties, où s'entassaient depuis trois cents ans à l'ombre de l'austère cathédrale de Saint-Patrick, dans un cloaque de rues impures et de maisons fétides, toutes les misères accumulées de l'Irlande ; sorte de ghetto catholique, où le bâton blanc du constable ne s'est pas toujours impunément

hasardé, maisons transformées en repaires, où la pauvreté prolifique pullulait avec une effrayante et déplorable fécondité.

Je franchis donc l'enceinte de la ville nouvelle, je quittai le quartier de la richesse et du luxe, et, laissant derrière moi le château, résidence officielle du vice-roi, et la tour ronde des Talbots, où flotte l'union-jack, ou drapeau du royaume, j'entrai dans la Cité Dolente de ceux qui ont faim et soif.

Je ne dirai point que j'ai passé là toute une demi-journée sans avoir un serrement de cœur. Non ! j'ai vu des choses tristes. Il y a encore des pauvres en Irlande. La parole du Christ pèsera sur le monde jusqu'à la consommation des siècles. « Il y aura toujours des pauvres parmi vous ! » a dit le Fils de l'Homme, et c'est là ce que le peuple appelle si bien « parole d'Évangile. » J'ai vu des familles trop nombreuses dans des maisons trop petites ; mais n'en est-il point de même à Manchester, à Liverpool, à Londres.... et peut-être à Paris ? J'ai vu des femmes en haillons, des hommes peu vêtus et des enfants qui ne l'étaient guère ; j'ai vu un assez grand nombre d'hommes vivant au hasard du jour le jour, sans aucune épargne amassée, sans aucune ressource certaine.... mais n'est-ce point le lot quotidien et, si j'osais me servir d'un mot à la fois cruel et vrai, la condition en quelque sorte normale de plusieurs milliers d'êtres dans toutes les agglomérations humaines ? En un mot, la misère que l'on voit aujourd'hui à Dublin est, à peu de chose près, celle que l'on voit par tout le monde civilisé, et c'est là, il faut le dire, un progrès pour Dublin, qui a été pendant des siècles le refuge de toutes les douleurs, l'asile de toutes les indigences, la capitale de toutes les misères. Ici, comme ailleurs, les gens de bien se sont trouvés à la hauteur de leur devoir, et la charité publique et privée s'est égalée aux malheurs qu'elle avait à secourir. Aussi de grandes choses ont été accomplies ; de plus grandes s'achèvent aujourd'hui, l'Irlande marche peut-être à sa régénération. Sur les degrés du palais, sous le portique, des églises, on n'aperçoit plus, comme autrefois, des troupes de mendiants faméliques ; et, quoique aucune loi n'ait osé proscrire l'aumône dans un pays où la pauvreté a été reconnue comme un fait social, les rues ne sont plus attristées par ces processions de faces hâves et de corps exténués, qui, naguère encore, affligeaient le regard du voyageur impuissant à les soulager. Dans toutes les classes sociales, même dans celles qui furent le plus cruellement éprouvées, on aperçoit aujourd'hui une vitalité puissante. Partout on devine cet effort généreux d'un peuple qui veut reprendre son rang dans le monde, refaire la vie et corriger sa destinée.

Le matin même de mon arrivée à Dublin, je rencontrai sur le pont de Carlisle une jeune femme qui me parut belle, malgré la pâleur d'une souffrance récente. Elle était triste et portait les vêtements noirs du deuil ; mais elle avait le front fier ; et le feu de la jeunesse séchait les larmes dans ses yeux. Elle était dans un de ces chars découverts, adoptés ici par l'aristocratie comme par le peuple, — presque debout ; la plume de son feutre caressait sa joue et ses cheveux flottants, et elle conduisait intrépidement deux hacks qui bondissaient sous sa main vaillante et légère.

Voilà, me dis-je, la poétique, mais fidèle image de l'Irlande : belle, triste, portant au front les stigmates de ses douleurs, et dans les yeux l'ardeur de la vie nouvelle....

J'ai consacré quelques-unes de ces dernières années aux nations qui souffrent. J'ai visité l'Italie, la Hongrie, la Bohême et la Pologne. De Venise à Pesth, de Prague à Varsovie, j'ai vu des races d'hommes qui croyaient avoir le droit de se plaindre de la destinée. Nulle part mes sympathies n'ont été plus vives que pour cette noble terre, qui n'a mérité aucun de ses malheurs. Je me sens pour elle cette pitié tendre que j'eus toujours pour les vaincus du sort. Je chercherai avec soin tous les symptômes de sa régénération.

Aux nations qui tombent, accordons une pitié douloureuse, mais saluons de la main et du cœur celles qui se relèvent et qui veulent vivre.

Le hasard, ou, pour mieux dire, l'aimable Providence du voyageur, qui a parfois pour moi des bontés de marraine, m'a pris par la main et m'a conduit en Irlande au plus heureux moment.

Je suis arrivé à Dublin deux jours avant l'ouverture de la session annuelle de la grande compagnie qui s'intitule elle-même : British Association for the advancement of science. Cet anglais-là est si clair, qu'il sera, j'imagine, compris même à Paris, sans qu'il soit besoin de le traduire.

La British Association, qui en est aujourd'hui à son vingt-septième meeting, comprend, vous le savez, les noms les plus éminents de l'Angleterre ; elle admet indifféremment l'aristocratie, le clergé et le tiers état ; elle ne vous demande pas qui vous êtes, mais seulement ce que vous faites. Si vous aimez la science, si vous la cultivez, si vous la protégez, votre nom figurera bientôt sur sa liste. Chaque année l'Association, dont le siège est à Londres, tient son congrès dans quelque ville des trois royaumes, et elle y convie, outre ses membres, les savants étrangers qui sont ses

correspondants. C'est comme la cour plénière et le concile universel de la science.

Aujourd'hui, c'est la capitale de l'Irlande qui lui sert de siège, Il serait difficile de mieux choisir. Dublin, toute proportion gardée, est à coup sûr la plus magnifique ville des trois royaumes, et c'est incontestablement la plus gaie. Londres fume, Glasgow travaille, Édimbourg médite, Birmingham forge, Manchester file. — Dublin se drape dans sa pauvreté pittoresque, chante et danse.... du moins tant que l'été rit sur sa tête. — Je ne sais pas ce qu'il fera « quand la bise sera venue ! »

La British Association admet à son meeting, moyennant une guinée, les personnes qui ne sont point au nombre de ses membres : inutile d'ajouter que toutes les notabilités de Dublin se sont fait inscrire. Les femmes ne sont pas moins empressées que les hommes, et de jeunes et charmantes créatures ont applaudi, pas plus tard qu'hier, une démonstration nouvelle de l'ancien théorème : « Les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits. » J'espère qu'elles n'y auront rien compris et qu'elles ont accordé un vote de confiance

Les bâtiments de l'Université, que l'on nomme Trinity-College, logent le matin les huit ou dix sections entre lesquelles l'Association s'est divisée : mathématiques et physique, chimie, géologie, botanique, physiologie, géographie, ethnologie, science économique, et mécanique. Le soir, c'est la belle salle du Musée irlandais qui nous reçoit en conversazione. C'est à dessein que j'emploie le mot italien : c'est celui dont on se sert ici.

Le Trinity-College est, avec le lycée impérial de Caen, un des plus beaux édifices européens consacrés à l'éducation. D'abord, il est admirablement situé, au cœur même de la ville, entouré d'une verte ceinture de grands arbres, et renfermant lui-même dans sa vaste enceinte des massifs touffus, des parterres de fleurs, des pelouses de gazon vert. Les professeurs, qui sont des hommes graves et en général fort savants, se montrent très-assidus aux séances du congrès : ils en font les honneurs aux dames avec cette galanterie d'ancien régime, — c'était la bonne, n'en riez pas ! — que l'on retrouve encore parfois chez les gens de robe. — On les rencontre assez souvent, le matin, — habit noir, cravate et rabat blancs, le menton frais rasé, coiffés d'une calotte noire surmontée d'un au-vent carré qui la fait ressembler de loin au chapska du lancier polonais, — escortés de deux femmes et suivis de trois ou quatre autres. Tous ces professeurs sont protestants, et presque tous ont des grades dans l'Église anglicane, — ce qui

ne les empêche point de former de doux noeuds. Un jour j'étais allé rendre visite au professeur d'hébreu ou de sanscrit, M. le chanoine A.... Je frappe à sa porte ; elle m'est ouverte par une petite servante joufflue comme une pomme, rosette, rondelette, grassouillette.... en tout bien tout honneur

— M. le chanoine A... ?

— C'est ici, mais il n'y est point.

— Puis-je l'attendre ?

— Entrez !

La fillette me fait entrer dans un assez joli cabinet de travail, où j'aperçois sur la table douze bouteilles de porter en guise d'in-folio. Une porte s'ouvre, et je vois sortir, d'une chambre à coucher bleu de ciel, une femme d'une trentaine d'années ; elle était blonde, — naturellement, puisque sa chambre était bleue. — Elle compte les bouteilles, range les livres, — pauvres livres ! — secoue un tapis. On voit qu'elle est chez elle....

— Mon Dieu ! madame, lui dis-je de ma voix la plus insinuante, j'ai peur de m'être trompé.... M. le chanoine A.... ?

— C'est parfaitement ici, monsieur, — et je suis sa femme....

Une couvée de petits chanoineaux, qui vinrent trébucher dans les jambes maternelles, me prouva que le mariage n'était pas une sinécure pour un clergyman anglais.

La chapelle, le musée, le réfectoire, et surtout la bibliothèque sont visités incessamment par les membres du congrès.

Il y a, du reste, une foule de choses à voir dans la ville, et, si l'on en excepte Westminster et Saint-Paul, Londres est loin de nous montrer d'aussi beaux monuments.

Nous n'avons point à Paris même une rue plus large, plus aérée, plus vivante, que Sackville-Street, aperçue du pont de Carlisle, De chaque côté de la rue, de belles maisons, hautes et larges, véritables palais que la fumée des fabriques ne teint point en noir, comme il arrive dans le West-End et à Piccadilly. — A l'extrémité, et comme limite de l'horizon, la vaste rotonde où les belles Irlandaises sacrifient aux Grâces, comme le voulait Socrate, et se livrent, pendant les longs soirs d'hiver, aux plaisirs de la danse et de la musique.... Tout à côté, un hôpital, — piquant assemblage, symbole trop vrai de l'Irlande, toujours prête à mêler le plaisir et la douleur, le sourire et les larmes.

DUBLIN-LES QUATRES COURS.



Je parlais tout à l'heure du pont de Carlisle. Il occupe le centre de Dublin, et c'est un des meilleurs points pour juger la ville dans son ensemble, Devant soi, on a la belle rue de Sackville ; à sa gauche, une enfilade de quais à perte de vue (la Tamise n'en a pas) — quais de granit, surmontée d'une élégante balustrade, et entre lesquels la Liffey roule ses eaux noires ; à droite, une forêt de mâts qui s'élèvent entre les maisons, faisant flotter leurs voiles, comme des tendines blanches, devant les fenêtres entr'ouvertes. — Un peu plus loin, c'est la douane, un des plus beaux édifices du Royaume-Uni, et digne des pinceaux de Canaletto, bien plus que du crayon d'un touriste, — avec son élégante colonnade, son portique grandiose, son pavé de marbres alternés, son dôme de cuivre, surmonté d'une statue de l'Espérance, — l'Espérance à la douane ! — et le flot voisin qui baigne ses pieds, on dirait quelque beau palais de Venise, la Dogana par exemple, et mieux encore la Salute.

Le palais des Quatre-Cours n'a pas un moins noble aspect, et c'est encore sur les bords du fleuve que nous le retrouverons. — Il est immense : sa façade a près de 500 pieds de long. — Deux arcs de triomphe, sur lesquels se détachent la Harpe irlandaise et les armes avec la couronne de l'empire britannique, précèdent les deux ailes. Le portique central est décoré de six

colonnes dont l'acanthé de Corinthe fleurit le chapiteau, et surmonté d'un fronton, représentant Moïse entre la Justice, dont il a été le ministre inflexible, et la Clémence qu'il n'a jamais connue. Cette vertu-là n'existait pas de son temps. Jéhovah n'était guère que le dieu des vengeances. Un dôme énorme, lourd et massif, recouvert de lames de métal écrase une colonnade qui serait gracieuse sans lui. Le palais doit son nom aux quatre Cours qui siègent, en effet, dans sa vaste enceinte : la Cour de la Chancellerie, ou Cour suprême, la Cour du Banc de la Reine, la Cour des plaids communs et la Cour de l'Échiquier.

La Banque d'Irlande est aussi une œuvre grandiose, et devant laquelle les membres de l'Association se sont arrêtés plus d'une fois, car elle est placée précisément en face de Trinity-College. Tout le monde s'accorde à reconnaître que la Banque d'Irlande (c'était autrefois le Parliament's House, la maison du Parlement) est le plus beau morceau d'architecture que l'on puisse voir dans les trois royaumes. — Le péristyle en est magnifique : la partie centrale est une colonnade conique, dominée par trois statues de marbre blanc, représentant l'Irlande assise entre le génie du Commerce et la Fidélité, — rare assemblage ! — Les deux colonnades qui se prolongent sur les ailes appartiennent à l'ordre corinthien, et les deux architectures se rapprochent sans se nuire et se combinent sans jamais choquer le goût. Le Parlement d'Irlande n'habita que dix-sept ans ce splendide palais, terminé seulement en 1785. A la dissolution de cette représentation irlandaise, si corrompue qu'elle ne méritait plus de vivre, la Banque acheta l'édifice, et l'approprià à son usage. La Chambre des lords a seule été respectée. Les sièges, les tables, les grandes tapisseries de Hollande qui décorent les murailles sont toujours les mêmes. — Les lords pourraient y revenir demain. On n'aurait qu'à remettre le fauteuil du speaker à la place usurpée par la statue de George III.

Dublin n'a qu'un tort à mes yeux, c'est d'être une ville trop neuve. Le plus vieux des édifices dont je vous parle n'a pas cent ans. N'est-ce point à désoler un antiquaire ?

Si l'on veut retrouver un souvenir des anciens temps, il faut pénétrer dans le quartier, jadis aristocratique et aujourd'hui trop populaire et trop peuplé, connu sous le nom de Liberties, parce qu'il échappe à la domination du lord-maire.

Là, au milieu d'un cloaque impur, au sein d'un dédale de rues où s'entassent tous les haillons de l'Irlande, indescriptible mélange de ce que

pouvaient être chez nous, il y a trois cents ans, le Temple et la Cité, s'élève la cathédrale de Saint-Patrick, — la joie et l'orgueil de l'Irlandais, qui n'a jamais vu mieux. — C'est une masse de granit, d'assez sombre aspect. Le plan général de l'édifice accuse les premiers temps de l'ogive ; les additions successives de cinq à six siècles en ont, du reste, singulièrement altéré le caractère. Le clocher est un éteignoir de cent vingt pieds, surmonté d'une flèche qui en a cent. L'effet n'est pas grandiose.

Quant à l'intérieur, les révolutions l'ont gâté de leur mieux ; la nef est nue, vide, désolée, et de toutes parts menaçant ruine. Elle est séparée du chœur par des arcades que supporte une rangée de lourds piliers octogones. Ce chœur présente seul quelque intérêt. Ses colonnes sont plus sveltes, ses ogives plus élancées, ses ornements de feuillage plus délicatement découpés dans la pierre. Le trône de l'archevêque est sculpté dans le cœur du chêne irlandais. L'autel est noble et riche ; le grand orgue paraît superbe sur les hauteurs du jubé, et les stalles des chevaliers de Saint-Patrick, surmontées de leur heaume, de leur bannière et de leur épée, achèvent de donner à l'ensemble un imposant caractère.

Les monuments funèbres, assez rares, il faut l'avouer, que l'on découvre çà et là dans la cathédrale, n'ont d'autre mérite que de rappeler au voyageur des noms gardés par l'histoire. Leur valeur artistique est nulle. Le plus célèbre de ces noms est celui du doyen Swift, — le Doyen, — comme on l'appelle ici, — un des hommes les plus spirituels de son siècle, mais en qui l'esprit avait tué le cœur, — un être gonflé de bile et de venin, dont la haine semblait être l'unique passion, et qui fit le désespoir de celles qui l'aimèrent. La douce et tendre créature qui fut Stella, — madame Johnson, — a été placée non loin de lui : aimable et chère victime de sa propre passion et de l'égoïsme de son amant... triste leçon donnée aux imprudentes qui ont le douloureux courage de s'attacher à cette chose légère, mobile et changeante, qu'on appelle un poète !

Il serait impossible, de donner une idée complète du meeting de l'Association britannique. Dix sections se réunissaient chaque matin, à la même heure, et en des lieux différents. Un homme de lettres en vacances ne peut pas être partout. Mais tous les pays de l'Europe étaient représentés dans ce congrès pacifique, depuis la Norvège jusqu'à l'Italie, depuis la Russie jusqu'à l'Espagne. Je n'ai pas besoin de nommer la France et l'Allemagne : leur place n'est-elle point partout où s'agitent des idées ? Les

travaux des savants allemands, qui parlent presque tous un anglais fort pur, ont été remarqués pour leur élévation et leur profondeur. Parmi les savants français, je citerai MM. Abbadie, Léon Foucault, de l'Observatoire... et des Débats, et l'abbé Moignot... qui fut du Pays. On a aussi fort goûté deux analyses d'ouvrages français : la Chirognomonie, ou Science de la main, d'un spirituel causeur, conteur délicieux bien connu dans nos salons, le capitaine d'Arpentigny, et les travaux du docteur Blanchet, qui rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, — un de ces hommes qui passent en faisant le bien et dont la vie est un long dévouement !

Le Meeting du British association a continué ses travaux, pendant quinze jours, avec une louable activité ; les savants se sont vus entourés et soutenus jusqu'à la dernière heure par le concours et la faveur de tous. — La sollicitude et même la collaboration de l'aristocratie, dont vous connaissez l'importance en ce pays, ne lui ont pas manqué un seul jour ; pas une section de comité qui n'eût un lord pour vice-président ; la présidence était presque toujours laissée à un Révérend, à un professeur ou à un savant en renom. Le lord n'était là parfois que pour rehausser l'assemblée de l'éclat de sa présence. Quelques-uns, cependant, ont développé, par les voyages et dans le commerce des hautes sphères sociales et politiques, les germes d'éducation reçus aux universités de Cambridge et d'Oxford. — La moyenne d'instruction des gens du monde est incontestablement plus élevée en Angleterre qu'en France, et tous ces gentlemens, qui viennent aux séances du congrès dans des équipages conduits four in hand, ont à leur service une somme d'idées générales assez ronde. Il en est qui sont vraiment distingués dans leur spécialité. Celui-ci, comme lord Ross, est un astronome émérite ; cet autre est consulté par les géologues ; le troisième calcule comme Newton... ou peu s'en faut. — Du reste, le vice-roi d'Irlande, le lord-lieutenant, comme on l'appelle ici, et c'est, je vous jure, un très-grand personnage à Dublin, et dont on s'occupe pour le moins autant que de la reine Victoria dans sa capitale, le comte de Carlisle, pour l'appeler par son nom, donnait à tous l'exemple de l'assiduité ; chaque jour l'a vu dans plusieurs comités, assis sur un fauteuil d'honneur, un peu au-dessous du Chairman ; souvent il prenait part aux discussions, et sans jamais paraître les diriger, il savait cependant leur donner cette impulsion rapide qu'un homme pratique communique à tout ce qu'il touche ; parfois il y prenait part heureusement, et savait au besoin, par quelque citation pleine de sel et d'à-propos, justifier son ancienne réputation de classique (scholar).

Le comte de Carlisle est auteur de plusieurs traités estimés, et son introduction au pathétique roman de l'Oncle Tom ne manque ni d'éloquence dans l'expression des sentiments, ni de hauteur dans les vues.

Lord Carlisle est maintenant de l'autre côté de la cinquantaine : il n'est pas précisément beau, et l'Antinoüs a le profil plus correct ; mais il est grand, il a quelque chose d'imposant dans l'attitude, son geste est celui du commandement, — son front manque peut-être de ce développement en hauteur, qui est la majesté du visage humain ; mais l'œil, largement encaissé sous l'arcade épaisse, a je ne sais quoi d'impérieux et de perçant qui fait penser au regard de l'aigle, et qui ne messied point à l'homme du pouvoir.

Après avoir assisté à presque toutes les conversazioni du soir dans les salons du musée, le lord-lieutenant a voulu réunir au palais du gouverneur tous les membres du meeting. Il a donc donné un de ces grands raouts d'apparat, que les Anglais appellent des drawing-rooms, et qui, par leur luxe et leur déploiement de magnificence, ne sauraient manquer d'avoir une vive attraction pour l'étranger.

Le lord-lieutenant a tenu le drawing-room de l'Association britannique dans la salle nommée Saint-Patrick's-Hall, et qui passe pour une des plus belles de l'Europe. — Elle est très-vaste, d'une décoration antique, mais solennelle, avec un plafond dont le lacunar réticulé rappelle celui des maisons romaines décrites par Vitruve. Le grand panneau central a reçu comme ornement une peinture allégorique représentant la majesté de George III — (un fou !) — avec la Justice d'un côté et la Liberté de l'autre : deux déesses qui n'ont pas toujours habité l'Irlande. A chaque extrémité du plafond deux autres tableaux représentent : celui-ci, saint Patrick prêchant l'Évangile aux Irlandais ; celui-là, les anciens chefs de la verte Érin faisant leur soumission à Henri II.

On eût pu choisir un sujet moins irritant pour la fibre nationale. — Tout à côté, la Chambre du conseil nous montrait une galerie de portraits, dont quelques-uns sont vraiment beaux, et qui représentent la suite imposante de tous les vice-rois de l'Irlande, depuis le marquis Cornwallis jusqu'au comte de Carlisle. — Un peu plus loin, le petit drawing-room des appartements privés étalait la magnificence de ses glaces, de ses marbres et de ses dorures.

Les invitations du lord-lieutenant avaient été assez libéralement répandues. Tous les membres de l'Association avaient été conviés : presque

tous étaient venus. Les belles Irlandaises qui avaient suivi les travaux du meeting ne pouvaient manquer de prendre part à cette fête : elles en furent le charme et la grâce.

La beauté des Irlandaises est depuis longtemps célèbre ; sans avoir toujours la régularité marmoréenne de leurs rivales d'Angleterre, et cette blancheur immaculée des cygnes aristocratiques que l'Océan berce dans le nid flottant d'Albion, elles ont incomparablement plus d'éclat et de vie. A travers le réseau bleu des veines, leur peau fine a des reflets de satin rosé : on devine la pensée abondante qui gonfle leur tempe bombée, et leurs yeux peuvent également lancer l'éclair des passions ardentes sous l'arc hautain du sourcil, ou s'attendrir sous le voile flottant des paupières, dans la douce mélancolie du sentiment. La noblesse de leur race donne à leur sang cette pureté et cette transparence profonde qui semble répandre sur leur teint la fleur même de la santé. Grandes, fortes, bien prises dans leur taille souple et flexible, vivant à l'air libre qui les caresse, compagnes de l'homme aux chasses, aux courses, en un mot dans tous les sports de la vie élégante, elles ont la tournure fière et la chaste assurance de l'Amazone... avant la rencontre d'Hippolyte.

On prétend qu'en elles les mérites cachés sont plus grands encore que les perfections visibles, et qu'elles sont les modèles des filles et des femmes. — Je ne parle pas des mères, ne sont-elles point bonnes partout ? Ceux qui les connaissent assurent qu'elles savent unir la vivacité à la constance, la franchise à la discrétion, la gaieté à la réserve, la fidélité à la tendresse, — c'est ce qu'un touriste ne peut pas affirmer après un seul mois de séjour. — Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'il est impossible d'avoir plus de charme que ces Françaises du Nord, qui nouent un ruban, chiffonnent une dentelle et assortissent deux couleurs avec un tact, un sentiment, un art, dont la plus illustre lady de West-End ne surprendra jamais le secret, même après dix hivers passés à Paris. Une femme de Dublin, légèrement bas-bleu, (il faut bien payer son tribut à l'humanité !) a dit quelque part en parlant de ses compatriotes : Les Irlandaises de toutes les conditions représentent beaucoup mieux que les hommes le caractère national ; chez les hommes, souvent l'énergie dégénère en brutalité, la générosité en extravagance, le goût des plaisirs du monde en frivolité, le courage en audace, le zèle religieux se change en bigoterie, et le point d'honneur, poussé trop loin, devient de la duperie ; car il n'y a pas de pays au monde où la limite entre le bien et le mal soit plus étroite et plus glissante. Mais les femmes, prises en

masse, ont tous les rayons sans les ombres, tout le bien sans le mal, tout le froment sans l'ivraie. — L'éloge est aussi juste qu'il est complet, — et je n'aurais point songé d'ailleurs à y retrancher un iota dans ce drawing-room éblouissant, qui rassemblait en un bouquet choisi les fleurs les plus rares du jardin de la beauté irlandaise.

Le lendemain de cette soirée, le meeting de l'Association britannique déclarait ses séances terminées, et de joyeux banquets réunissaient par écots, qui se choisissaient et s'arrangeaient eux-mêmes, la plupart de ses membres. Les lords membres de la Chambre haute se donnaient, dans les grands hôtels, à l'Imperial ou au Gresham, des banquets de Lucullus à cinq ou six guinées par tête. — Nous autres, qui ne sommes que de la Chambre des communes, nous dûmes nous contenter d'une simple taverne, où pour quelques schellings on nous a servi un repas irlandais, dont la cordialité, l'appétit et la bonne humeur ont été le plus vif assaisonnement. Ce modeste festin, connu dans la ville sous le titre de dîner des lions rouges, n'a pas laissé que de préoccuper quelque peu l'attention publique.

Il y a à Londres, dans je ne sais plus quelle rue du quartier d'Holborn, une taverne fameuse, sous le nom de taverne du Lion Rouge (Red-Lion tavern). Des hommes de lettres indépendants, des artistes bons vivants, des savants sans pédantisme, s'y réunissaient pour causer d'art, de science et de littérature, familièrement, et en buvant de la bière et du vin de Porto. Ces dîners furent bientôt célèbres ; le noyau grossit ; les lions rouges se multiplièrent, et l'on n'en trouva pas seulement à Londres, mais dans presque toutes les villes de la Grande-Bretagne ; seulement ils n'avaient pas encore passé l'eau. L'Irlande ne pouvait manquer d'accueillir cette nouveauté piquante avec la cordiale hospitalité qui la distingue, et aujourd'hui cette franc-maçonnerie de la gaieté, sans initiation, sans mystère et sans serment, a son droit de cité dans la patrie de Swifft et de Thomas Moore. Le mordant chanoine et l'aimable poète, l'auteur de Gulliver et l'auteur de Lalla-Rook auraient porté comme nous la petite tête de lion qui sert de ralliement aux frères et amis, et ils auraient trouvé, celui-là ses traits les plus malins, celui-ci ses refrains les plus doux, entre une bouteille de pale-ale et un flacon de sherry.

On a porté force santés. La première, comme de droit et de raison, à sa très-gracieuse Majesté la reine Victoria, et elle a été accueillie avec un rugissement d'enthousiasme. Chez les lions rouges, le rugissement est essentiel ; sans lui, point de couleur locale : ne vous étonnez donc point s'il

remplace le hepp, hepp hurrah ! des Anglais. L'un et l'autre — et c'est là l'important ! — partent d'un même cœur loyal.

Après quatorze jours de consciencieux travaux, qui sans doute n'auront pas poussé violemment la science dans des sentiers nouveaux, mais qui du moins en auront répandu le goût dans le monde élégant ; après ces entretiens nombreux et variés qui ont mis en présence ceux qui brillent dans l'étincelant tumulte des salons et ceux qui pâlisent dans le silence de l'étude, faisant connaître les uns aux autres, et mêlant un moment, pour le bien de tous, leur vie que la destinée sépare, le congrès s'est ajourné.

Mais des meetings partiels sont tenus dans les champs. Les uns courent vers l'ouest, et vont visiter les lacs du Connaught, le Shanon, ce roi des fleuves irlandais, et les montagnes de Galway, et Galway lui-même qui s'intitule la capitale de l'Ouest sauvage (the capital of the wild West !).

Les autres, franchissant Belfast, se hasardèrent sur la chaussée des Géants battue des flots de la mer d'Irlande. — Une autre section (c'est à celle-ci que je demandai la permission de me joindre tout d'abord) alla étudier le comté de Wicklow, petite miniature de la Suisse, accrochée comme un paysage de Salvator aux rochers sombres de la baie de Dublin.

Je profitai de ma dernière journée pour revoir une fois encore cette jolie ville où sans doute les hasards de ma vie errante ne me ramèneront plus. Je montai, comme un badaud de Paris ou un cockney de Londres, au sommet du monument de Nelson, pour embrasser d'un seul regard tout cet horizon vaste et varié, depuis les collines de Moorne jusqu'aux montagnes de Wicklow ; depuis les plaines de Meath et de Kildore, où le vent fait onduler l'or mouvant des moissons, jusqu'aux plaines de la mer d'Irlande, où la brise soulève les flots en large houle. Je fis à cheval le tour de Phenix-Park, ce bois de Boulogne de Dublin ; j'allai de la misère des Liberties aux splendeurs de Sackvill-street, et, après une promenade en bateau sur les eaux noires de la Liffey, je me fis conduire aux cryptes de Saint-Nichan et au cimetière catholique.

Les cryptes de Saint-Nichan jouissent d'une singulière et horrible propriété : elles conservent à peu près intacts les cadavres qu'on leur confie. Les savants expliquent le phénomène à l'aide de quelques mots de physique et de chimie, et démontrent l'immortalité des défunts avec les formules de l'a + b. Le peuple y met plus de simplicité et en même temps plus de foi : il prétend que cette vertu miraculeuse est une concession à perpétuité faite par le Père Éternel aux mérites de saint Nichan, le patron de

l'église. Le corps du saint, que l'on n'a pas encore détaillé en reliques, est un admirable spécimen de ce que l'on peut obtenir dans l'établissement. Sa chair ferme et brune n'est pas moins basanée que celle d'un zouave après six mois de campagne ; l'émail des trente-deux dents étincelle dans le calcaire des mâchoires, et l'on assure que les ongles poussent encore, et qu'on les coupe une fois l'an. Il y a sans doute quelques mois que la dernière opération a été faite, car ils nous ont paru d'une longueur fashionable : on voit bien que le mort vit aujourd'hui de ses rentes. Je demandai à voir les deux frères Sheares, ces martyrs de la liberté irlandaise. On me répondit que la police anglaise les avait fait sceller : elle craignait sans doute qu'ils ne prissent part à la prochaine émeute.

Cette promenade, qu'il faut faire parce qu'elle est célèbre, n'a vraiment rien de réjouissant, et j'imagine qu'elle irriterait plus d'une fois les nerfs d'une femme trop sensible. L'affreuse mégère qui nous en fit les honneurs ne se trouble point pour si peu ; elle va et vient au milieu de ses cadavres amoncelés ; elle les compte, comme un berger fait de ses moutons ; elle les tourne et les retourne, les pousse du pied, et vous force à les toucher ; elle leur parle, conte leurs histoires et fait des bulls à leur endroit. Le bull est le calembour irlandais. — Je remarquai pourtant une certaine précaution qu'elle n'oubliait jamais : — Quand elle touchait un cadavre, elle avait toujours soin de lui mettre une main devant les yeux.

Avec l'insatiable curiosité du touriste, je demandai le pourquoi.

— Il le faut ! répondit la bedelle (je hasarde ce féminin de bedeau. Ne le dites point à l'Académie).

— Un jour, me répondit-elle, ma mère venait d'ouvrir un cercueil, comme j'ai fait pour vous tout à l'heure, le rayon tomba sur le visage de la morte, — c'était une morte ! — elle releva sa paupière et montra deux yeux vengeurs ; puis elle repoussa ma mère, qui tomba évanouie, et, avec son pas muet de fantôme, elle arpenta le caveau, gravit l'escalier, sortit de l'église, écarta son suaire, et, abusant de sa belle conservation, retourna chez elle, où elle vécut encore dix années.

— Eh bien ! je ne vois pas trop le malheur !

— Et les héritiers ! monsieur, reprit la gardienne en levant son doigt avec le geste fatidique d'une sibylle... Ce dernier mot ne vous révèle-t-il point une profonde connaissance du cœur humain ?

Je quittai ce lieu d'horreur et ces cadavres profanés avec un sentiment de délivrance, et, en entrant dans le beau cimetière catholique du Pont-d'Or, je

compris une fois de plus que c'est à la terre qu'il faut rendre ce qui vient d'elle : Pulvis es, et in pulverem reverteris ! La douleur est moins amère, et il y a comme une secrète douceur dans la mélancolie qui se promène en rêvant des morts chéris, le long de ces belles allées aux molles courbures, bordées d'arbustes et de plantes gracieuses ondulant avec le mouvement des terrains inégaux, serpentant au bord des ruisseaux, gravissant les collines ou se glissant sous les berceaux d'aubépine, de clématite et de chèvrefeuille. Nous retrouvons avec un charme profond ceux qui ne sont plus, dans cet épanouissement de la nature souriante, et leur âme bien-aimée nous revient plus aimable encore avec le parfum du buisson fleuri qui chante.

II

LE COMTÉ DE WICKLOW

Dublin a la Suisse à ses portes : une petite Suisse en miniature, sur une échelle de proportion infiniment réduite. Vous connaissez ces boîtes organisées dans lesquelles l'artiste a ingénieusement disposé des montagnes avec leurs ceintures de forêts et leurs diadèmes de neige immaculée et de glaces éternelles ; des lacs avec leurs bordures de verts feuillages, des ruisseaux qui coulent sur des cailloux blancs et des cressons fleuris ; les cataractes bondissent et sonnent dans le bassin de granit des rochers ; les bergères, en corset rouge, pieds nus, cheveux flottants, poussent les blancs moutons devant elles. Un Auvergnat promène le mont Blanc et le mont Rosa sur ses épaules ! Mais regardez dans la boîte à travers la lentille grossissante du stéréoscope, les montagnes reculent, les vallées s'enfoncent dans les lointains bleuâtres, tout change d'aspect, s'agrandit, s'amplifie ; vous vous croyez en face des spectacles sublimes de la vraie nature !

Ce stéréoscope merveilleux, l'imagination irlandaise s'en sert pour regarder les jolis sites du Wicklow, et elle n'envie plus les grandeurs de Chamounix ou la majesté sauvage de l'Oberland.

Deux jours après la dernière séance du meeting de l'Association britannique, trente ou quarante de ses membres partaient pour le Wicklow.

On s'était donné rendez-vous aux portes de la ville à huit heures du matin. Chacun, dans son hôtel, s'était joint au petit groupe qui lui présentait

le plus d'attraction pour combiner ensemble les moyens de transport les plus agréables et les plus économiques. Tous furent exacts. Un lord ouvrait la marche, avec sa lady, dans une superbe calèche à quatre chevaux, conduite en Daumont par deux grooms gros comme le poing, veste verte, toque noire et culotte blanche ; trois gentlemen venaient après eux, dans une américaine traînée par deux hacks gris pommelés de la plus pure race irlandaise ; un grand car, dont les deux longs bancs parallèles sont juchés, par-dessus les roues, à dix ou douze pieds du sol, offrait son siège peu suspendu et moins rembourré à seize amants dévoués de l'art et de la nature ; trois ou quatre dog-carts, à un seul cheval, voltigeaient en éclaireurs sur les flancs de la petite caravane.

Au premier coup de huit heures, retentissant à l'horloge de Saint-Patrick, les grooms de lord G*** rendirent la main et nous partîmes.

C'était une radieuse matinée de septembre ; la première blanche gelée de l'automne avait jeté comme un œil de poudre sur la cime des arbres ; la brise roulait au loin un léger brouillard, comme le voile de l'horizon, et ces longs fils de la Vierge, tissés d'air et de lumière, que Marie, distraite par l'Enfant divin, laisse tomber de sa quenouille d'argent, flottaient devant nous dans l'azur délicat. Bientôt nous traversâmes les villages suburbains de Ranelagh et de Cullenswood, — Ranelagh moins bruyant que son homonyme parisien, et Cullenswood, ou le Champ du sang, fameux encore et toujours maudit à cause du massacre, par les montagnards de Wicklow, de cinq cents Anglais qui avaient posé là leur petite colonie. Le forfait s'accomplit le lundi de Pâques, que depuis lors les gens du pays appellent le lundi noir (black monday). Les savants de la compagnie nous racontent cette histoire pendant que nous traversons Cullenswood. Comme il y a bien longtemps que la chose est arrivée, notre gaieté n'est que momentanément compromise par ces malheurs, qui ont depuis longtemps la barbe grise, et nous poursuivons notre route entre un château gothique, habité un moment par Jacques II, et un cromlech druidique, digne de la Bretagne, qui sert de tombeau à un géant. Mais bientôt nous faisons halte à l'entrée du Scalp, véritables Thermopyles du comté de Wicklow, qu'une poignée de braves pourrait défendre contre une armée.

Le Scalp n'est autre chose qu'une crevasse profonde dans le granit de la montagne : on l'a utilisée en guise de route ; les voitures passent dans ce chemin des torrents, côtoyant des précipices, effleurant de leurs roues fragiles des blocs énormes tombés de la montagne dans une avalanche de

pierres. Même après les défilés des Trossachs écossais, et les cratères hérissés de blocs erratiques de la Norvège occidentale, ce scalp de Wicklow a pu m'étonner. Comme je demandais sa date géologique à un de mes voisins, il me répondit en lettré bien plus qu'en savant. Un jour, me dit-il, le diable se sentit une pointe de gaieté champêtre ; il voulut se passer une bergerade à la Florian ; il se fit donc berger : sans doute, il n'était pas assez vieux pour se faire ermite. Il mena paître ses moutons sur les montagnes de Wicklow. Quand ils furent gras, il voulut les conduire au marché de Dublin. — Mais les sommets du scalp l'arrêtèrent. — Il les frappa du pied.... la montagne s'entr'ouvrit, et sa cime, éclatant du coup, couvrit de débris la gorge qu'il avait creusée.

Quand on a franchi le scalp, on se trouve, tout à côté, au cœur du Wicklow, c'est-à-dire dans le jardin d'Irlande, heureux assemblage et rare mélange de jolis lacs qui dorment entre des rives ciselées comme les bords d'une coupe antique, enroulées des verts festons des fluviales et des fontinales, de ruisseaux qui s'en vont babillant et faisant mille tours à travers les prairies, de vallées profondes, de sombres ravins, de montagnes dénudées, dont la cime dentelée déchire le nuage qui passe, de forêts majestueuses, de rochers pittoresques, de glens romantiques, tantôt remplis d'ombre mystérieuse et tantôt de lumière souriante ; le tapis diapré des bruyères roses et blanches, — les plus fines que j'aie jamais vues en Europe, — succède aux longues dalles de quartz entrecoupées de micas ; là, vous vous heurtez contre des blocs de granit et de lime-stone, ici, vous marchez sur des fleurs, en vous rappelant les douces peintures de l'âge d'or, et Tempé et l'Arcadie chantées par les poètes. Les poètes n'ont pas manqué non plus aux paysages de Wicklow ; ils ont plus d'une fois inspiré la muse de Thomas Moore, qui leur consacra les plus belles de ses Irish Melodies.

Les courriers de milord, envoyés dès la veille, nous avaient fait préparer, dans la meilleure auberge d'Enniskerry, un déjeuner confortable, qui nous permit d'admirer jusqu'au soir les beautés de la nature, sans distraction d'estomac.

Enniskerry est un véritable village suisse : il n'y manque que les Suissesses, quelques chalets et deux ou trois vachers pour sonner le ranz sur un alp-horn. Situé à mi-côte, sur une montagne, dont les grands bois sont entrecoupés çà et là de pâturages, Enniskerry domine le scalp, dont les cimes touffues ondoient à ses pieds comme un océan de verdure.

Une excursion fut proposée au dessert et votée par acclamation. Nous partîmes à pied pour le Dargle, un des plus magnifiques glens de l'Irlande. Imaginez un précipice dans les bois, un abîme béant entre des chênes, des pins et des ormeaux. On entend un fracas lointain ; on approche avec toutes sortes de précautions, et tout à coup, à travers les éclaircies du bois, on aperçoit comme une lueur d'argent : c'est l'écume du Dargle, qui s'en va bondissant de roc en roc. Quand le roc l'abandonne et qu'il coule sur la terre, il reprend sa teinte brun-foncé. On dirait un fleuve infernal. Tout alentour, la scène est d'une majesté sublime. Des chênes gigantesques qui trempent leurs racines dans le turf humide portent jusqu'aux nuages leurs pyramides de verdure ; de grands rochers surplombants se rejoignent, d'une rive à l'autre au milieu du fleuve, comme des ponts suspendus. Nous poussâmes jusqu'au manoir du Powerscourt, un de ces beaux châteaux que les Anglais appellent baronial, parce que tout, dans leur aspect, annonce l'habitation naturelle de l'aristocratie. Le parc est beau et le château en granit, dont la solidité éternelle semble braver la dent des siècles. La cascade parut belle à quelques-uns qui n'avaient pas vu mieux. Le long été sans pluie avait altéré sa source, et le vent éparpillait, comme une crinière liquide, son filet maigre, qui n'avait pas la force de tomber jusqu'à terre..

J'avais hâte d'arriver à la vallée de Glendalough, qui était le but de notre première excursion. Je glisse donc rapidement sur la route, me contentant de saluer de la main Charleville, fondée par un Français, le village d'Annamoe, et tous ces noms harmonieux et bien sonnants : Luggala, Annamoe, Laragh et Togha.

Nous atteignîmes Glendalough au soleil couchant. La première vue de la vallée est vraiment admirable, et les ruines des sept églises qui l'ont rendue célèbre lui donnent un cachet pittoresque que l'Irlande ne nous représentera plus ailleurs. Il ne faut pas donner à ce mot Sept Églises une interprétation par trop littérale ; les sept églises ne sont autre chose que les diverses parties d'un grand ensemble d'édifices religieux. Mais elles sont beaucoup trop rapprochées pour que l'on puisse croire qu'elles aient jamais formé sept églises différentes. Leur examen attentif ne laisse point d'ailleurs subsister le moindre doute.

Chacune de ces ruines a son nom.

L'une s'appelle l'Abbaye de Saint-Sauveur : quand on fouille les débris amoncelés, on rencontre parfois sous la terre, ou bien entre les ronces, des pierres sculptées-d'une grande beauté. La cathédrale doit appartenir à

l'époque la plus pure de l'art ogival. Un des antiquaires de notre compagnie nous fit voir, dans les fondations mêmes, une petite crypte récemment découverte que l'on suppose avoir servi de sépulture à saint Kevin, l'apôtre de cette vallée.

Le champ qui avoisine les ruines de la cathédrale est lui-même couvert de ruines, tombes brisées, dalles funèbres en morceaux, croix de granit renversées : tout annonce un cimetière, — et c'était un cimetière en effet, et le cimetière privilégié de l'Irlande, comme Iona était celui de l'Écosse, comme la vallée de Josaphat est encore aujourd'hui celui des juifs. — Une tradition populaire promettait le repos éternel et la résurrection glorieuse à tous ceux qui dormiraient, en attendant le grand jour, dans sa poussière bénie.

L'Église au lierre, ainsi nommée à cause du beau manteau vert et flottant qui couvre ses murailles, serait un délicieux sujet d'études pour le pinceau d'un peintre en water-colours. Je ne dirai rien de la cathédrale, singulièrement petite pour mériter cette appellation pompeuse, ni de la chapelle de la Vierge, qui n'est pas beaucoup plus grande, ni de la Cuisine de saint Kevin, la plus intacte et la mieux conservée de ces ruines, — c'est un petit édifice de vingt pieds de long sur quinze de large, aux voûtes de pierres, et gardant encore à son extrémité occidentale un petit beffroi, dont la cloche, depuis longtemps fondue, ne sonne plus l'eschanguette du moyen âge. Les Irlandais, qui ont toujours faim, ont pris le beffroi pour une cheminée, et ils appellent l'édifice entier la Cuisine de saint Kevin !

Mais je ne veux point arrêter votre attention sur ce détail vulgaire. La véritable curiosité de Glendalough, c'est sa Tour-Ronde.

La Tour-Ronde de Glendalough est une des plus belles d'Irlande, et vous savez que la Tour-Ronde est à l'Irlande primitive ce que le fort vitrifié est à l'Écosse, ce que le minaret est à la Turquie, ce que la pagode est à l'Inde : une architecture nationale par excellence ! La Tour-Ronde de Glendalough, qui garde jusqu'à la hauteur de cent dix pieds une perpendiculaire irréprochable, est construite par couches alternées de granit et d'ardoise. Sa circonférence mesure à peu près la moitié de sa hauteur ; placée aujourd'hui à quelques pieds d'un sol plusieurs fois tourmenté par la nature ou par les hommes, la porte d'entrée est flanquée de deux petites fenêtres à sa partie supérieure. Au sommet de l'édifice, nous voyons quatre fenêtres pareilles.

Ces tours rondes, que j'ai retrouvées si souvent, solitaires et mélancoliques, dans le paysage irlandais, ont depuis longtemps le privilège

d'exercer la patience, l'érudition ou la sagacité des antiquaires du pays. Chaque année les sociétés savantes de Dublin proposent comme sujet de concours des essais sur l'histoire, l'usage ou la date des tours rondes. Chaque année aussi les concurrents noircissent impunément des rames de papier, et les tours rondes restent toujours impénétrables dans leur mystérieuse grandeur. Le seul fait hors de doute, c'est qu'il faut reporter leur origine jusqu'aux époques les plus reculées ; elles précèdent l'histoire. Les traditions populaires leur assignent une date antérieure même aux Druides de la race celtique. Si vous poussez le paysan, il prétendra bientôt qu'elles existent de toute éternité. Parmi ceux dont l'opinion a quelque poids, les uns veulent qu'elles aient été consacrées au culte des dieux, comme celles que lord Valentia trouva dans l'extrême Orient, et qui servaient d'autels sublimes aux adorateurs du feu ; — sentinelles perdues de la lumière, les prêtres veillaient à leur sommet pour épier le premier rayon du soleil matinal, et ouvrant alors toutes leurs fenêtres à la fois, ils criaient le nom du dieu aux quatre coins du ciel. D'autres, plus pieux que savants, voyant sur les tours rondes des emblèmes catholiques, des Christs, des Vierges et des anges, soutinrent qu'elles étaient l'œuvre des premiers apôtres du pays, et que les Stylites de l'Irlande jeûnaient, gémissaient et priaient dans leur solitude aérienne. — Malheureusement le plus léger examen suffit à démontrer que les sculptures sont beaucoup plus récentes que les tours.

Les fouilles accomplies dans ces dernières années ont amené la découverte d'un assez grand nombre de cadavres sous les tours et dans les environs, de sorte que l'opinion actuellement en vigueur, veut qu'on les considère comme des monuments funèbres.

Pour moi, qui voyage en paysagiste plus qu'en antiquaire, je reste assez indifférent à ces débats. Les tours rondes me donnent tout ce que je leur demande et plus encore : elles ajoutent au doux paysage irlandais une je ne sais quelle grâce mélancolique. Aussi j'éprouvais une joie rêveuse en voyant de loin leur tête fixe pointer entre les arbres, comme la flèche des minarets ; et quand j'en approchais, ils me plaisait de soulever leur manteau de lierre, de franchir leur seuil oublié et de me servir de leur long tuyau, comme d'un télescope, pour voir les étoiles en plein midi danser autour du soleil !

La vallée de Glendalough, où se trouvent toutes ces ruines rassemblées, est un site heureusement choisi ; — elle n'est pas grande : peut-être une

lieue de long ; — l'œil ainsi peut embrasser l'ensemble et saisir les détails. Ouverte du côté de l'est, par où nous arrivions, elle est, de tous les autres, entourée et défendue par des montagnes inaccessibles. Quand il y avait une ville à Glendalough, elle s'appelait la Ville des montagnes. Deux lacs qui se rejoignent occupent le fond de la vallée. Les ruines se groupent sur leurs bords. Tout à l'entour, une végétation sauvage, et d'un vert si foncé, qu'elle paraît noire. On conçoit que la prière et la méditation aient habité ces lieux, où rien ne trouble la paix de l'âme recueillie devant Dieu. Ces grandes scènes de la nature font passer devant nos yeux des visions d'un autre monde, et nos pensées y prennent quelque chose de l'austérité des spectacles que nous contemplons.

C'est pour cela sans doute que saint Kévin, un des apôtres de l'Irlande, avait posé son siège et réuni ses disciples dans la vallée de Glendalough. Cet aimable saint est du reste une des plus touchantes figures de la légende dorée de l'Irlande. Peut-être prendriez-vous quelque intérêt à son histoire si je pouvais vous la rendre comme on me l'a racontée :

C'était un gracieux enfant. Un jour, pendant qu'il dormait, les anges descendirent du ciel pour le mieux voir, ils le baisèrent au front et lui donnèrent le nom de Kévin, qui veut dire beau.

Avec ses années, croissaient aussi sa vertu et sa science. Dans cette patrie des orateurs, aucun plus que lui n'eut le don de l'éloquence : il entraînait les cœurs après lui et sa parole peuplait les solitudes.

Parmi celles qu'il avait converties à Dieu — et à lui, — il y avait une jeune femme, belle comme il était beau lui-même. Elle s'appelait Katheleen. En voyant Kévin, Katheleen ressentit un trouble secret : elle aima ! Dès lors elle s'attacha aux pas du jeune missionnaire. Partout et toujours il la retrouvait sur ses traces. Quand il prêchait quelque part, il était sûr de l'apercevoir au premier rang de ses auditeurs, épiant son geste, buvant sa parole, s'enivrant du son de sa voix, et dardant sur lui le feu de ses yeux d'un bleu sombre.

Kévin n'était pas un ange : il fut brûlé. Mais c'était un saint, il résista à la tentation, et pour être plus sûr de vaincre, il voulut fuir. On ne fuit pas l'amour ! il retrouvait Katheleen partout et jusque dans ses rêves. La vision charmante ne le quittait plus. Il pleurait, il jeûnait, il priait, — mais il aimait toujours ! enfin il se retira dans le creux d'un rocher qui surplombe un des lacs de Glendalough, — sorte de couche suspendue à quelque trente pieds de la rive, et où l'on ne parvient guère que par escalade. Une nuit, Kévin

dormait, la tête sur son oreiller de pierre. Des rêves étranges agitaient son sommeil ; Katheleen passait et repassait devant ses yeux fermés, comme si l'amour lui eût donné des ailes pour arriver jusqu'à ce secret asile, suspendu entre le ciel et l'eau. Elle lui apparaissait plus tendre que jamais, et plus belle ; il sentait des larmes chaudes tomber sur ses pieds nus. Lui-même pleurait. Bientôt ses sanglots le réveillèrent : il ouvrit les yeux : le fantôme d'une femme était à ses côtés, — non ! c'était une femme ! Katheleen elle-même, doucement inclinée vers lui. Mais lui, fou de terreur, sans vouloir, sans savoir, il étendit les bras et repoussa la jeune fille. On entendit un grand cri, puis le bruit d'un corps qui tombait dans le lac. Kévin crut qu'il continuait son rêve. Mais, le lendemain, le jour lui montra des taches de sang sur le rocher, et de longs cheveux d'or suspendus aux buissons...

Il avait tué Katheleen !

Le désespoir le jeta plus avant dans l'amour de Dieu qui console : sa foi vive éclaira l'Irlande : son ardente charité l'embrasa. Mais à la suite de ses missions il revenait toujours à Glendalough, comme pour y chercher un souvenir.

Parfois, dit-on, quand il était trop malheureux, Dieu permettait que l'image de Katheleen lui apparût un instant. C'était le soir : quand il se promenait sur le bord du lac, il l'apercevait sur la rive opposée ; les joies du ciel ne lui avaient point fait oublier les douleurs de la terre ; son sourire était triste ; elle marchait doucement, regardant de loin son ami..., puis elle disparaissait dans un nuage lumineux, lui laissant au cœur son souvenir et son amour !

Quand on parcourt la vallée de Glendalough, on est étonné du silence qui l'attriste : elle n'entend jamais un chant d'oiseau. L'alouette même, l'oiseau celtique par excellence, si commun dans toute l'Irlande, ne se trouve plus à Glendalough. — Quand on en demande la raison, on vous répond par une légende. C'est une réponse comme une autre, et quelquefois meilleure qu'une autre.

Au temps jadis, les ouvriers qui bâtissaient les sept églises de saint Kévin avaient fait vœu de travailler pour lui tant que chanterait l'alouette. Jamais les alouettes de Glendalough ne s'étaient levées si matin ni couchées si tard ! — Dès que l'aube argentait le satin du ciel, la chanson commençait, et pendant tout le jour et jusqu'au soir, montant et descendant dans les rayons d'or du soleil, leur voix argentine sonnait, comme le clairon du travail, et tant et si bien elles chantèrent que le dernier oiseau tomba d'épuisement, à

l'instant même où le dernier ouvrier posait la dernière pierre de la dernière église !

Nous abrégions la route avec ces récits et nous n'apercevions pas la nuit qui tombait du ciel. Les étoiles éclairèrent notre entrée triomphale dans la petite ville de Rathdrum, où nous avons pris nos quartiers.

Rathdrum est une ville fort agréable.... pour y dormir : un bon lit est tout ce que l'on y peut voir de mieux, et je ne saurais y recommander au touriste que le garde-manger de l'hôtel.... qui n'est pas toujours garni. — Un antiquaire de notre compagnie nous dit que Rathdrum devait son nom au voisinage de l'ancienne capitale du Menapii, DUNUM, aujourd'hui détruite. Personne n'osa révoquer en doute cette assertion partant d'une autorité grave. Un économiste ajouta que Rathdrum avait été jadis célèbre pour ses flanelles, et que la halle où se débitait cette confortable denrée ne mesurait pas moins de 200 pieds de long, et qu'elle avait une coupole. — Après quoi, chacun alla dormir !

Le lendemain, au premier coup de clairon des alouettes de Saint-Kevin, nous nous trouvâmes tous dans la cour de l'hôtel, où piaffaient les chevaux impatients.

Dix minutes d'un trot allongé nous mirent à l'entrée de la vallée d'Avoca, toute plantée de beaux arbres, et ennoblie par les deux manoirs aristocratiques d'Avondale et de Kingstown, que nous laissâmes sur notre gauche.

Bientôt apparurent les tourelles superbes du château d'Howard, posé sur une éminence, dominant d'une hauteur de deux cents pieds le confluent des deux rivières d'Avonmore et d'Avonbeg. Les Irlandais ont donné à ce confluent le nom un peu emphatique de MEETING OF THE WATERS (rencontre des eaux), — Le poète de l'Irlande, Thomas Moore, a chanté les beautés de cette vallée d'Avoca, dans des vers où l'on retrouve sa verve inépuisable, sa couleur étincelante, et une nuance fugitive d'émotion.

« Non ! dans le vaste monde, il n'est point de vallée aussi douce que cette vallée d'Avoca, où se rencontrent les eaux brillantes... Ah ! il m'aura quitté, le dernier rayon du sentiment et de la vie, avant que la fleur de cette vallée ne pâlisce dans mon cœur.

« Douce vallée, comme je me reposerais, calme, dans ton sein plein d'ombres, avec les amis que j'aime... comme elles s'apaiseraient les tempêtes qui nous bouleversent dans ce monde glacé, et comme nos cœurs, pareils à tes ondes, se mêleraient — en paix ! »

D'admirables groupes de chênes et de bouleaux, que le lierre vivace festonne et enguirlande, embellissent la vallée. C'est là, du reste, un des traits distinctifs des vallées du comté de Wicklow. — Partout, au bord des ruisseaux, des bouleaux et des chênes. — Sur les collines, et même dans les bas-fonds qui ne sont point arrosés, aridité complète.

Je note ici une différence entre le chêne d'Irlande et le chêne d'Angleterre. Le chêne d'Irlande a les branches moins noueuses, — il ne s'étend pas, comme celui d'Angleterre, parallèlement au sol ; il est moins large et plus élevé.

La vallée d'Avoca doit avoir environ huit milles de long : c'est une des plus jolies routes qui se puissent imaginer ; à chaque pas la scène change, toujours pleine de grâces, piquantes, inattendues. Les buissons, couverts de roses, au lieu d'accrocher le passant, le parfument et semblent le saluer avec leurs petites têtes que le vent secoue, — fout cela vous a un air d'idylle qui eût réjoui le cœur de Florian — celui que Marie-Antoinette appelait si spirituellement Florianet..

Nous n'avions pas le loisir de nous arrêter à Wooden-Bridge, où il y a cependant un hôtel renommé. — L'hôte, prévenu de notre passage, vint en grande tenue, et suivi de toute sa maison, nous offrir le DROCH-AM-DURASS (littéralement le coup bu à la porte), qui est le coup de l'étrier irlandais. On versa le contenu d'une bouteille de whisky, dans un gobelet taillé comme nos verres à vin de Champagne, et terminé, à son extrémité inférieure, par une boule creuse, grosse comme le poing, et pouvant contenir environ deux pintes. Milady elle-même, daigna approcher sa mignonne petite bouche rose de cette coupe de Gargantua, où nous bûmes tous après elle.

Puis, réconfortés par la liqueur généreuse, nous traversâmes le torrent d'Anghrim, dont les bords escarpés sont taillés dans des blocs de rochers, brodés de bruyères, de mousses fleuries, de fougères, — plantes assez rares en Irlande — et de saxifrages dorées, à travers lesquelles babillent, sautillent et scintillent d'innombrables ruisselets d'eau cristalline.

A partir de SHELTON-ABBEY, importante construction du quatorzième siècle, et résidence habituelle du comte de Wicklow, le site devient de moins en moins pittoresque. Arklow, où nous devons nous séparer, est une ville à peu près comme une autre. Elle a une rue, une église et une auberge. Les habitants, au nombre de cinq ou six mille, répandus dans les faubourgs qui prolongent la ville assez loin dans la campagne, vivent du dur travail

des mines et des produits incertains de la pêche. Ils vivent pourtant, croissent et multiplient, comme toutes les populations ichthyophages, dans une proportion rassurante pour ceux qui auraient quelques doutes sur la durée de l'espèce humaine.

En touchant Arklow, notre association avait atteint son but : notre campagne de trois jours était terminée. Lord G***, notre généralissime, licencia ses troupes. Chacun désormais dut suivre son caprice :

Trahit sua quemque voluptas !

Les uns poursuivirent par terre leur route vers le sud-ouest ; les autres, sous prétexte de bains, s'arrêtèrent dans les jolis cottages qui bordent la côte. Plusieurs allèrent demander l'hospitalité aux châteaux du voisinage.

Pour moi, à qui beaucoup de choses restaient encore à voir, je m'embarquai au petit port voisin de Wicklow, qui donne son nom à tout le comté. Dans cette excursion rapide et toute charmante, j'avais pris comme un avant-goût de l'Irlande. Je ne rentrais à Dublin que pour en repartir. Je voulais toucher tour à tour ses trois points extrêmes : Cork, Belfast et Galway.

III

CE QU'ON APPREND EN VOYAGEANT.

Il n'y a peut-être pas de ville au monde où il soit plus difficile qu'à Dublin d'obtenir des renseignements exacts sur l'Irlande.

Les Irlandais sont trop poètes pour ne pas être souvent victimes de leur imagination. Il est dans leur caractère de pousser toutes choses à l'extrême, et rien n'est plus rare que de les voir s'arrêter dans ce juste milieu où se trouvent presque toujours la raison et la vérité. Les Anglais qui vivent à Dublin se laissent aller à l'influence de l'exemple ; il en résulte pour le voyageur, en quête de renseignements, une incertitude plus embarrassante

que l'ignorance absolue. On ne sait plus auquel entendre, et on finit par ne rien croire. Celui-ci vous affirme que tout est bien, tandis que cet autre prétend que tout est mal ; à gauche, on nie le progrès ; à droite, on le trouve si rapide, que l'Angleterre en doit prendre ombrage. — L'Irlande est sauvée, dit l'un ; — elle n'a fait que changer de mal, répond l'autre.

J'ai pris le seul parti qui me restât : j'ai suspendu mon jugement jusqu'à ce que j'aie vu par moi-même. Aujourd'hui, que j'ai traversé deux fois l'Irlande, mes opinions sont à moi, et je les livre sous ma responsabilité.

Si cette façon de s'instruire est la plus sûre, elle est aussi la plus agréable ; le paysage d'Irlande est charmant. Il n'a pas sans doute la grandeur majestueuse de la Suisse, ou la grandeur terrible de la Norvège occidentale, mais il a une variété presque infinie. S'il est vrai, ainsi que le prétendait lord Byron, que le cœur de l'homme soit pareil au sol qu'il habite, et que l'on retrouve dans l'âme d'un peuple l'image de la nature au sein de laquelle il vit, on ne s'étonnera plus des contrastes du caractère irlandais quand on aura visité l'Irlande. L'exubérante gaieté, la profonde tristesse, l'ardente affection, les ressentiments brûlants, les haines et les amours de ces cœurs mobiles ne sont point sans une secrète harmonie avec ces belles scènes de la nature changeante qui marient l'ombre et la lumière ; où les précipices escarpés froncent le sourcil au-dessus des glens paisibles ; où les torrents sauvages interrompent le cours des ruisseaux tranquilles ; où les bois sombres se reflètent dans le clair miroir des lacs ; où les vallées et les montagnes présentent, l'un près de l'autre, le spectacle de l'abondance et de la stérilité, où la terre et la mer se pénètrent et se mêlent sous un ciel capricieux, qui leur prodigue tour à tour le sourire de ses rayons et la rosée de ses larmes.

Je quittai Dublin par une belle après-midi du mois d'août. On jeta mon sac dans un wagon du Great-South-Western railway, et bientôt je vis s'effacer et disparaître les grands arbres de Phénix-Park, le monument de Wellington, et les tours de Saint-Patrick. La ville se perdit dans l'éloignement, et la campagne déroula peu à peu les lignes molles et onduleuses de ses doux horizons. Moins rapprochées que les nôtres, les stations propres ont un air de cottage anglais qui fait plaisir à voir ; leurs jardins, qui se prolongent avec le rail, étalent, non sans orgueil, leurs beaux espaliers où l'on cueille des fleurs au lieu de fruits. Les roses ne sont ni plus abondantes ni plus parfumées dans les jardins de Gulkhané, où se promènent les sultanes. L'arbrisseau qui les porte, au lieu de pousser en

plein air comme chez nous, s'appuie au mur qu'échauffe le soleil de midi ; il s'étire, étend ses bras chargés d'une odorante moisson, et tapisse la treille de ses rameaux verts étoilés de pétales blancs et roses. Sous les murs de Dublin, comme aux alentours de toutes les grandes capitales, la campagne est livrée à la culture maraîchère ; mais on a bientôt franchi cette banlieue, sorte de ville extra-muros, et au delà de Clondalkin, dont la limite est marquée par une tour ronde, qui garde sans déviation sa perpendiculaire de quatre-vingt-dix-huit pieds de haut, on entre, à onze milles de Dublin, dans le beau comté de Kildare. On aperçoit à l'horizon, tantôt des marais, tantôt des montagnes ; mais le rail court entre les sillons d'une terre arable de première qualité. L'ancien nom gaélique du comté de Kildare était Chil-le-Dair, c'est-à-dire « la Forêt des chênes ; » mais le défrichement a été complet. Aujourd'hui, ce sol fécond et généreux est couvert d'opulentes céréales ; l'orge, l'avoine, le blé noir et le froment doré s'y succèdent dans l'ordre alterné des assolements bien entendus. Nous sommes en pleine récolte : la faux et la faucille couchent l'épi sur le sillon ; les femmes tournent et retournent la javelle ; les botteleurs aux bras nus nouent la gerbe : partout c'est l'image du travail béni et de l'activité heureuse.

Je retrouve les mêmes scènes dans les deux comtés qui suivent, le comté de la Reine et le comté de Tipperary. La moisson, pleine d'espérance, s'avance sur toute la ligne ; les dernières journées d'août l'ont mûrie, et l'on se hâte de l'enlever aux pluies probables de septembre. Çà et là le marais, avec sa tourbe noire, envahit jusqu'au remblai du rail, ou bien encore, c'est une enceinte de roches stériles qu'il faut traverser ; mais bientôt la terre de labour reparaît avec sa riche et noble parure de gerbes et d'épis.

Une seule chose m'étonne, et je la note en passant. De temps en temps, à l'horizon, j'aperçois bien quelque château magnifique couronnant la colline, et, au milieu de sa ceinture d'arbres verts, de grands ormeaux et des chênes gigantesques, dominant la campagne au loin ; mais je ne vois pas une seule de ces larges fermes comme on les rencontre, et si souvent, dans nos provinces de France : la ferme, avec sa poésie rustique, semble inconnue à l'Irlande. En revanche, les ruines ne lui manquent point : non pas ces ruines antiques, grandioses et superbes, illustration de l'histoire, décoration du paysage, sur lesquelles la nature et les siècles ont jeté leurs manteaux de lierres et de souvenirs, — mais des ruines récentes, petites et misérables, ruines de chaumières et non pas de châteaux, qu'un enfant

mesure avec six pas, et qui n'ont pas même la majesté du malheur, cette consolation de toutes les ruines.

Quand mes voisins s'aperçoivent que je considère trop curieusement ces irrécusables témoignages des mauvais jours, leur fierté nationale s'émeut, et, par d'ingénieux récits, ils cherchent à distraire mon indiscrete attention. Leur érudition locale ne leur donne que l'embarras du choix entre mille digressions piquantes : ils savent mêler la poésie à l'histoire, et les souvenirs chrétiens aux antiquités païennes. Ni les uns ni les autres ne manquent à l'Irlande.

Ici c'est le Curragh de Kildare, où Brigitte, la vestale druidique devenue la vierge-épouse de Jésus, fonda un monastère dont les nonnes entretenaient pendant sept cents ans le feu sacré, dans une cellule que l'on montre encore aux voyageurs ; un peu plus loin, c'est le Rath de Naas, une montagne politique où les nobles Danois, après la conquête de cette partie de l'Irlande, s'assemblaient dans ces parlements à ciel ouvert et en plein vent, si chers à la race Scandinave. A droite du chemin de fer, la colline d'Allen, qui surveille l'immense et stérile marais de ce nom, où les poèmes irlandais placent le séjour de ce Fingal héroïque que deux nations se disputent. — Ossian lui donne une plus belle demeure dans les grottes étincelantes de Staffa. — Mais la portière d'un wagon est un mauvais poste d'observation pour visiter un pays ; aussi, après un rapide coup d'œil sur le magnifique rocher de Dun-à-Mass, un cône de granit défendu par une barbacane et dominé par une forteresse ; sur l'antique cimetière de Roscrea et les débris d'une forteresse de templiers, et la Morsure-du-Diable, — Nickie-Ben, comme l'appellent les Irlandais, — dont les dents affamées ont entamé la montagne, je descendis à la station de Thurles pour voir une petite ville d'Irlande.

Vous savez le mot naïf de ce voyageur allemand, qui aurait voulu que toutes les villes fussent à la campagne. Ce vœu champêtre est presque réalisé. Il est impossible, quand on a le titre de ville, qu'on possède un certain nombre de maisons presque alignées et sept ou huit mille habitants agglomérés, d'avoir un air plus rustique. De loin, cependant, la ville fait encore une certaine figure : elle couvre une vaste étendue de terrain, et son église catholique, avec ses deux ou trois couvents, découpent assez hardiment leur haute silhouette sur la plaine égale et monotone. Mais...

De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien !

La ville n'a aucun caractère architectural : les maisons, qui ont un étage, passent pour des palais, mais la plupart se contentent du simple rez-de-chaussée. Les rues, sans pavés ni trottoirs, ne sont que la prolongation des routes. Ça et là, par de larges échancrures, les prairies et les guérets pénètrent jusqu'au cœur de la ville, assez irrégulièrement bâtie. Presque toutes les maisons ouvrent une de leurs portes sur les champs. Il n'y a point, dans un rayon de cinquante milles, une ville plus importante ; c'est la capitale de tout un district agricole ; quinze foires et plus de cent marchés y concentrent chaque année les produits de toute nature des pays environnants. Le premier résultat de cette activité des transactions commerciales, c'est de répandre dans la ville et autour de la ville, non pas la richesse — c'est un mot que l'Irlande ne connaîtra pas de si tôt — mais du moins une certaine aisance. Je n'ai pas vu un seul mendiant à Thurles. Le fait n'est peut-être pas indigne de remarque dans une ville irlandaise. On ne retrouve point, dans les boutiques de Thurles, le luxe de Dublin : l'on n'y rencontre guère que les objets de première nécessité, des habits grossiers, des chemises de laine et de coton, et des chaussures dont le cuir, à l'épreuve de la balle, semble emprunté à l'épaule de l'hippopotame. J'ai dit que toutes les maisons étaient petites ; au centre de la ville, elles sont blanchies à la chaux. Les faubourgs se contentent de la pierre, de la brique ou de l'argile au naturel. J'entrai dans quelques-unes de ces maisons. Le mobilier en était simple, mais suffisant, ou à peu près. Il y avait partout des lits, quelques meubles et des ustensiles de ménage en bon état. Une seule de ces maisons était composée d'une chambre unique ; presque toutes avaient deux ou trois pièces complètement séparées. Dans plusieurs, je vis des enfants absolument nus. Mais ce n'était point la nudité de la misère : ils étaient roses et blancs, gros et gras, et s'ébattaient gaiement sur la paille, devant le feu, en surveillant d'un œil inquiet la marmite où fumait la pomme de terre du déjeuner.

Tous les hommes étaient aux champs ; beaucoup de femmes les avaient suivis : les moissonneurs travaillaient au loin sous l'œil des maîtres ; la ville semblait déserte à midi. J'aurais été obligé d'attendre jusqu'au lendemain

pour avoir les renseignements que je désirais. Je préfèrai les aller chercher jusqu'à Cashel, la ville suivante. Je m'enquis d'une voiture.

— Êtes-vous catholique ? me demanda la personne à laquelle je m'adressai.

— Pourquoi cette question ?

— C'est que nous avons deux diligences : la Catholique et la Protestante.

— On va toujours avec les chevaux de sa religion...

Je me déclarai très-bravement catholique, apostolique et romain : je ne suis pas de ceux qui mettent leur extrait de baptême dans leur poche. — Malheureusement, la Catholique ne partait que le lendemain, et j'étais pressé. Je le dis à mon hôte, qui se vantait d'être un papiste de la vieille roche.

— Qu'à cela ne tienne ! me répondit-il, je vais vous trouver un exprès, qui sait réciter son Credo ! En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je vis arriver devant ma porte un jautingcar, conduit par un vieil Irlandais à l'œil de faucon et au nez d'aigle. Je ne pus m'empêcher de jeter un regard défiant au maigre coussin qui garnissait la planchette. Mon conducteur le retourna lestement, et le fouet sur la hanche, son œil clair dans le mien : — Le grand Daniel s'est assis là, me dit-il.

Un simple gentleman aurait eu mauvaise grâce à se montrer plus difficile que l'illustre agitateur de l'Irlande ; je grimpai sur le siège et nous partîmes.

Mon conducteur était un Irlandais de pure race : c'est assez dire qu'il haïssait l'Anglais autant qu'un homme peut haïr un peuple. Une grande passion, fût-elle injuste, nous rend toujours éloquent : l'éloquence est-elle autre chose que le son d'une âme émue ? Cet homme, qui fait une croix quand il veut signer son nom, trouva, pour raconter l'histoire de sa patrie, des traits qu'un orateur lui eût enviés à la tribune. Il est vrai que ses foudres, converties en fouet, tombèrent plus d'une fois sur les reins du pauvre poney, qui dut prendre le galop dans les moments pathétiques ; aussi nous arrivâmes promptement aux ruines de l'abbaye de Holy-Cross entre Thurles, d'où je viens, et Cashel, où je vais.

En d'autre temps et avec plus de loisir, j'aurais passé de bonnes heures au milieu de ces nobles ruines, baignées par le torrent de Suir, qui suspend ses franges d'écume à l'ogive penchée et aux meneaux mutilés des fenêtres gothiques. Je dus me contenter d'une vue d'ensemble de cette belle abbaye, fondée à la fin du douzième siècle par Donald O'Brien, roi de Munster. Je parcourus ces longs cloîtres déserts, dont le lierre, par intervalles

capricieux, couvre les arceaux, de ses tentures vertes et flottantes. J'entrai dans l'église dévastée, ouverte à tous les vents, mais riche encore, et toute pleine des ornements intacts de cette solide architecture, qui semble emprunter sa durée à l'éternité même du Dieu qu'elle honore. Un dais de pierre, un écusson écartelé des armes de France surmontant le siège de l'abbé, me parut d'une merveilleuse élégance ; presque en face, une double rangée d'ogives s'élançant d'un groupe de piliers ornés de trèfles à quatre feuilles et de végétations symboliques, couvrent de leur arc en tiers-point une sorte de reliquaire dans lequel on déposait le fragment de la vraie croix, coupée sur le mont Moriat, et arrosée du sang de l'Homme-Dieu, qui donnait son nom à l'abbaye. Dais, ogive, reliquaire et fenêtres, tout était d'une exquise perfection et digne des meilleurs maîtres de la plus belle époque de l'art ogival.

Comme je remontais en voiture, je ne cachai point à mon guide toute l'admiration que m'avaient inspirée ces grandes ruines.

— Avant les Anglais, me dit-il, nous avons des milliers d'églises plus belles que celles-ci ! Et pourtant, ajouta-t-il en joignant les mains, c'était un puissant seigneur que l'abbé comte de Sainte-Croix, pair du royaume, vicaire général de l'ordre de Cîteaux pour l'Irlande !

Ne vous étonnez pas de voir un simple paysan si bien instruit des choses de l'Église : ici la religion, cette patrie du ciel, se confond avec la patrie, cette religion de la terre, et toutes deux se partagent la première place dans le cœur de l'Irlandais.

Les ombres s'allongeaient, le soir tombait ; il nous restait huit milles à faire, Paddy — tous les Irlandais s'appellent Paddy, comme tous les Anglais s'appellent John — Paddy poussa son cheval, et nous traversâmes au galop une fort belle campagne, admirablement cultivée, et où j'aperçus un assez grand nombre de petites maisons rustiques, qui semblaient courir de chaque côté de la route.

J'arrivai à Cashel avec la nuit.

— Où voulez-vous dormir ? me demanda le cocher.

— Mais, à l'hôtel, j'imagine.

— Il n'y a pas d'hôtel !

— Et bien alors ?

— Mais il y a des personnes qui logent leurs amis pour de l'argent... Par exemple, miss Ryan, la modiste....

Cette idée d'aller demander l'hospitalité à une modiste me parut quelque peu bizarre... mais en voyage !...

Je me hâte de dire que miss Ryan a cinquante-deux ans, peu de dents, et un mari respectable. Elle voulut bien me faire servir une tasse de thé à sa table de famille, et me louer pour deux shillings une petite chambre, dont la fenêtre s'ouvrait sur la place publique, où se tenait le lendemain le marché d'hommes que je voulais voir.

Cashel est, comme Thurles, une ville agricole. A part quelques fonctionnaires et une douzaine de petits marchands occupés d'un détail assez mince, ses six ou huit mille habitants ne vivent que de l'agriculture ; ils sont placés dans de telles conditions, qu'elle ne peut pas les enrichir, mais elle suffit à leurs premiers besoins, et les rudes épreuves à travers lesquelles ils ont passé ne leur permet point de désirer davantage aujourd'hui. Espérons que l'ambition leur viendra avec le temps et le succès.

La chambre de miss Ryan était confortable, et je dormis bien au milieu de cinq ou six têtes de carton peint sur lesquelles mon hôtesse a l'habitude d'essayer l'effet des petits bonnets de dentelle qui doivent un jour parer les grâces naïves des beautés du pays. Mais des cris, des chants, un tumulte joyeux me réveillèrent dès l'aube, et je vis une foule, hommes, femmes et enfants, s'agiter en face de mes fenêtres, sur la place publique, ombragée d'un platane et d'un châtaignier séculaire.

Je descendis sur la pointe du pied, j'ouvris moi-même la porte encore endormi, et je me mêlai bientôt aux groupes animés qui péroraient à haute voix. Les faucheurs, plus graves, se tenaient à un bout de la place, appuyés sur le manche de leur redoutable instrument ; les moissonneuses, faucille en main, se rangeaient en cercle, assises sur leurs talons, la tête inclinée sur l'épaule, dans une pose dont la nonchalance n'était point sans une certaine coquetterie ; les faneurs, balançant leurs longues fourches sur l'épaule, allaient et venaient, batifolant avec de grandes filles aux pieds nus. On me jetait bien, de ci, de là, quelques regards curieux ; mais sans doute on ne me trouva point l'air propriétaire, car personne ne vint m'offrir ses services.

Bientôt cependant le marteau vigilant frappa trois coups sur le timbre clair et retentissant de l'église voisine : la cloche, par trois coups trois fois répétés, envoya la salutation matinale à Marie pleine de grâce. Tous les fronts inclinés se découvrirent et se signèrent, et le pieux murmure de la prière courut en frémissant sur toutes les lèvres.

Cependant les fermiers du voisinage, montés sur de petits chevaux aux crinières emmêlées, débouchaient par toutes les rues et gagnaient au galop le centre de la place. Chacun choisissait son monde : le marché ne tardait point à se faire, on se tapait dans la main, et l'on partait par petites escouades. En un clin d'oeil, la place fut déserte. Quelques traînards pourtant s'arrêtaient bien, avant de rejoindre, à la barre des marchands de whisky.

Je m'aventurai dans un de ces cabarets borgnes, et pendant que le landlord à la trogne rougie me versait un demi-verre de cette boisson d'enfer, j'entrai en matière avec mon voisin. Entre buveurs de whisky la connaissance est vite faite. Je le fis causer tout naturellement sur les affaires du jour, non pas la mutinerie de Bombay ou le siège de Delhi, dont il ne paraissait pas se soucier outre mesure, mais sur le prix des pommes de terre et l'élévation des salaires.

— Ça va bien ! dit-il en choquant sans façon son verre contre le mien. Il y a sept ans de cela, on avait l'air de nous faire une grâce en nous donnant six pence, oui, monsieur, six pence ! (douze sous !) et pas nourris, pour dix heures de travail sous le soleil !... Et cela ne durait pas toute l'année, et quand il fallait là-dessus économiser le dîner de la femme et le souper des enfants ! Ah ! fit-il en frappant sur la barre avec son verre vide, nous avons vu de mauvais jours !

— Et maintenant ?

— Maintenant, il faut être juste ! maintenant c'est mieux : un bon ouvrier gagne trois shillings aisément, et il peut en gagner quatre (5 francs) ; avec cela on peut manger et faire manger les petites bouches autour de soi.

— Et boire son verre de whisky le matin ? dis-je à mon tour.

— Et le soir aussi, fit-il en essuyant ses lèvres du revers de sa large main. Mais, ajouta-t-il en regardant l'horloge, assez causé ; car Master Dyck ne plaisante pas, et s'il ne fraude point sur la paye, il ne veut point que l'on fraude sur l'ouvrage.

Et mon homme jeta son penny (2 sous) sur le comptoir, prit sa faucille et sortit.

Ceci ne faisait point mon compte, et comme il pouvait m'apprendre encore quelque chose, je ne voulus point le lâcher de sitôt. Je sortis donc avec lui, et, tout en réglant mon pas sur le sien, je recommençai mes questions. Je dois, du reste, lui rendre cette justice qu'il ne demandait pas mieux que de m'instruire.

— Autrefois, me dit-il, c'étaient les bras qui cherchaient le travail, et qui n'en trouvaient point. Aujourd'hui, c'est le travail qui réclame les bras, et qui n'en trouve plus assez.

— D'où vient ce changement ?

— De deux causes : il y a plus de travail et moins de bras.

, — Pourquoi les bras ont-ils diminué ?

— Ah ! monsieur, c'est là une triste histoire, et qui ferait couler toutes les larmes de votre corps. — Depuis dix ans, la faim, la misère, la disette, le choléra et l'émigration ont emporté d'ici deux millions d'hommes, — le quart au moins de ce que nous étions. — Et, vous comprenez ! si c'est un mauvais moyen de faire de la place aux autres, la place n'en est pas moins faite.

— Et vous dites que le travail a augmenté, plus encore que n'ont diminué les bras ?

— Cela, c'est sûr.

— Pourriez-vous m'en dire les raisons ?

— Je le pourrais peut-être pour mon endroit, où on a défriché, bâti, commercé, fait des chemins de fer... On dit que c'est la même chose ailleurs ; mais je n'y suis pas allé voir. Si Votre Honneur en veut savoir plus long, je lui conseille de chercher un plus grand clerc ; mais que Dieu vous bénisse ! Voilà le soleil qui saute par-dessus le roc de Cashel, il est de métier que je prenne mes jambes à mon cou !

Mon homme me salua et descendit au pas accéléré le revers de la colline que nous avions gravie ensemble.

Je reviendrai plus tard sur la suppression violente de ces deux millions d'êtres humains disparus de l'Irlande, et qui, comme disait mon homme, ont nécessairement fait plus large la place des autres. Ce que je veux constater dès aujourd'hui, c'est l'influence heureuse des communications rapides et des faciles échanges, établis entre les diverses parties de l'Irlande par les quatre lignes de fer qui relient à Dublin les frontières du Nord, de l'Ouest, du Sud et de l'Est.

On peut juger de la civilisation d'un pays par l'état des routes qui le parcourent.

Quand les Romains, ces inimitables modèles de tous les conquérants, et les plus terribles dominateurs de la matière dans le monde antique, avaient assujetti une province ou un royaume, ils le sillonnaient en tout sens de ces indestructibles voies qui portent encore leur nom, et que les fouilles de nos

antiquaires retrouvent chaque jour si admirablement conservées sous les débris de nos constructions fragiles. Rien qu'un bout de ces chaussées, où sonna jadis le talon des légionnaires, suffit, dans les Gaules comme dans l'Algérie, dans la Pannonie comme dans la Grande-Bretagne, à nous faire apprécier l'étendue et la force de leur empire. Et aujourd'hui encore pourquoi ces admirables campagnes de l'Asie Mineure, si fécondes qu'un grain de blé rend cent épis au laboureur, semblent-elles incultes et abandonnées ? C'est qu'aucun chemin praticable ne les rattache au reste du monde et ne les fait entrer dans le commerce des hommes !

L'inauguration du rail-way a donc été pour l'Irlande le signal d'une vie toute nouvelle ; il a donné des débouchés à sa production, un aliment à son travail, un objet à son activité, un but à ses efforts ; il a augmenté le prix de tout et quadruplé la valeur de la main-d'œuvre, dans un pays où l'homme porte encore le poids de la malédiction d'Adam, et gagne à la sueur de son front le pain de chaque jour.

Mais que les immenses services rendus à l'Irlande par les chemins de fer ne nous fassent point oublier le nom d'un homme qui doit trouver ici sa place, parce qu'il a été le bienfaiteur de son pays d'adoption.

IV

UN HOMME DE BIEN.

Peu d'Irlandais ont plus fait pour l'Irlande qu'un étranger, M. Charles Bianconi, et personne, depuis O'Connell, n'a été récompensé de ses efforts par une popularité plus grande.

Sa vie a l'inattendu et le piquant du roman, et sa haute fortune, une des plus considérables du pays, prouve que le succès récompense quelquefois le mérite.

Né dans le Milanais, M. Bianconi fut jeté, à douze ans, par un caprice de la destinée, sur les côtes de l'Irlande : l'homme qui l'accompagnait avait reçu les pleins pouvoirs d'une famille plus riche d'honneur que d'argent ; il fit de son pupille un colporteur, et le jeune Carlo, l'œil vif, le sourire aux lèvres, gasconnant un anglais transalpin, parcourait les routes mal entretenues de sa nouvelle patrie, en offrant à toutes les portes cette

marchandise assortie que l'Italie appelle Santi e Belle, des statues de saints et de belles, des hommes illustres par leur vertu, des femmes célèbres pour leur beauté. La vertu, c'est la beauté de l'homme... Je ne suis pas assez païen pour ajouter que la beauté est la vertu de la femme.

Quand son tuteur voulut repasser la mer et les monts, le jeune Bianconi déclara qu'il aimait l'Irlande et qu'il y voulait rester. Les premiers pence, péniblement amassés, se changèrent bientôt en shillings, qui devinrent des guinées à leur tour. Le jeune homme alors se rappela combien la route lui semblait longue, qu'il faisait seul à pied. Il n'y avait point alors une seule voiture publique en Irlande ! Déjà maître d'un petit capital, il établit un car découvert et traîné par un seul cheval, et pouvant porter quatre personnes, entre les deux-petites villes de Clonmel et de Caher. L'invention ne réussit pas tout d'abord : il fallait lutter contre l'apathie et la routine ; — mais bientôt le succès se décida, et il fut immense. Un jour vint où M. Bianconi eut trois cents voitures, toutes découvertes, dont quelques-unes pouvaient porter jusqu'à vingt-quatre voyageurs ; elles couvraient chaque jour douze cents lieues de pays ; deux mille chevaux attendaient ses ordres, et leur tâche était si rude, qu'il en mourait près de quatre cents par année ; ils passaient au chapitre des profits et pertes dans les écritures, et l'on n'en parlait plus. L'établissement était admirablement dirigé par un homme qui joint à l'initiative hardie d'un inventeur le sens pratique d'un homme d'affaires ; il a prospéré et il a fait prospérer l'Irlande ! Grâce à lui, les diverses parties du pays ont été mises en communication régulière et quotidienne, les distances se sont rapprochées, le paysan a connu le prix des heures ; dès qu'il a pu les épargner, il a su que le temps est l'étoffe dont la vie est faite, et qu'il ne faut point en gaspiller les morceaux. Outre ce profit matériel et cette utilité appréciable en argent, les établissements de M. Bianconi avaient pour le pays l'influence morale de l'exemple : ils prêchaient par la pratique, qui vaut toujours mieux que la parole, l'ordre, la régularité, l'économie, l'esprit de suite, qui ne sont pas précisément les qualités dominantes du caractère irlandais. Compatissant jusqu'à la charité, la plus divine de nos vertus, homme dans l'acception la plus haute et la plus noble du mot, M. Bianconi a voulu faire participer au bien-être de la fortune tous ceux qui ont travaillé à édifier la sienne : quand ses nombreux employés tombent malades, deviennent vieux ou infirmes, il prend soin d'eux et de leur famille, comme s'il n'était, selon la parole des saints, que l'administrateur de sa richesse sous les yeux de Dieu. Bel exemple

vraiment, et bien digne d'être proposé à l'imitation de ces lords sans entrailles et sans pitié, qui vont boire à l'étranger la sueur et le sang de leurs vassaux dans la coupe d'or de leurs festins !

Mais les soins de M. Bianconi ne se bornent point à cette vie. Pieux comme un Italien, il suit les siens jusque dans la mort ; il leur réserve sur ses terres des sépultures privées et catholiques, que la présence détestée du ministre anglican ne profanera jamais.

Je me suis arrêté avec une certaine complaisance sur l'œuvre de M. Bianconi, parce qu'elle a eu sur l'Irlande une influence vraie : elle a préparé et commencé ce que les chemins de fer achèveront ; il est un des auteurs du mouvement et du progrès que j'étudie. Mais d'ailleurs, dans l'histoire de ce malheureux pays, si souvent abandonné par ceux-là mêmes dont il devait être le premier souci et la première pensée, le nom d'un homme de bien est doux au cœur, comme l'oasis fraîche est douce à l'œil que fatigue la brûlante aridité du désert. Quand j'étudierai la condition de l'Irlande agricole, je me trouverai trop souvent dans la nécessité cruelle de blâmer, pour qu'il ne me soit point permis de m'arrêter ici dans la louange.

« Cherchez d'abord le royaume de Dieu, a dit le Christ, et le reste vous sera donné par surcroît. » Le reste n'a pas manqué à M. Bianconi, et sa vieillesse, honorée, calme comme le soir d'un beau jour, s'écoule doucement sous les grands arbres de Longfield-Park, dont l'ombre et le murmure sont à lui, au milieu d'une famille qui prolongera sa mémoire en gardant ses vertus.

V

LE CLERGÉ IRLANDAIS.

Quand on veut jouir de la vie, et avoir de l'agrément, il faut suivre les grandes lignes de chemins de fer, prendre le train express, les voitures de première classe, et ne s'arrêter que dans les principales villes. Le siège de votre coupé est aussi moelleux que le grand fauteuil du cabinet de travail où vous ne faites rien ; la portière est tendue de gris perle : c'est précisément la couleur de votre boudoir ; la campagne a déroulé sous vos yeux ses horizons pleins de fraîcheur et de poésie, et vous avez pensé au paysage de

Corot accroché près de votre cheminée. Vous arrivez à l'heure du dîner, les compagnies savent si bien régler leurs mouvements ! Nécessairement, vous allez au meilleur hôtel ; il faut bien vivre, après tout ! Vous y retrouvez la cuisine française, du vin de Bordeaux et des journaux de Paris. Le soir, vous avez opéra ou ballet au Grand-Théâtre ; c'est à croire que vous n'avez pas quitté votre entresol de la Chaussée-d'Antin, ou votre pavillon de la rue Saint-Lazare, Soit ! mais vous n'en avez pas moins fait un marché de dupe. Vous n'avez rien vu, rien appris, rien oublié ; et vous avez jeté votre argent par la fenêtre pour dîner moins bien que chez Philippe ou au café Anglais ; vos prime-donne ne chantent pas comme la Borghi, et je donnerais tous les entrechats de vos sylphides pour une pointe aérienne de la Ferraris. Vous auriez mieux fait de rester chez vous !

Ce n'est pas ainsi que voyage celui qui veut voir et savoir : il a compris dès le second jour, s'il n'a pas deviné le premier, que toutes les grandes villes se ressemblent, qu'un gentleman ne diffère pas beaucoup d'un monsieur, et que la discrétion ferme la bouche des gens du monde qui comptent leurs paroles et ne disent que ce qui leur plaît. Aussi, va-t-il beaucoup dans la campagne, mon voyageur, et s'arrête-t-il de préférence dans les petits endroits : il fréquente le peuple, cause avec le paysan, et ne dédaigne point l'ouvrier. C'est dans leur compagnie qu'il rencontre la vérité et qu'il surprend, sans qu'elle y pense, cette belle ingénue.

Cashel, à première vue, ne semble point avoir beaucoup d'attrait. J'y suis pourtant resté trois jours. La ville n'a guère qu'une rue habitable ; les autres sont des ruelles bordées de masures. Elle compte cependant plus de huit mille âmes. Nous n'avons pas en France un chef-lieu de canton qui ne soit beaucoup plus magnifique. Cashel est une des villes irlandaises qui ont le plus à souffrir de l'absentéisme. C'est le mot dont on se sert ici pour désigner l'éloignement des propriétaires qui abandonnent leurs domaines et laissent la direction de leurs affaires à des agents — avarés et durs comme tous les intermédiaires entre le pauvre et le riche. La ville est triste, mal tenue, et l'on ne devine que trop aisément l'incurie et l'abandon, ces précurseurs et ces compagnons de la misère... Mais que voulez-vous ? l'agent est là, et les recors ne sont pas loin... Il faut payer la rente, l'on vivra après... si l'on peut ! et pourtant, quel beau et fertile pays que ce comté de Tippérary, avec sa plaine onduleuse, bordée à l'horizon de montagnes bleuâtres, et ses cultures variées, et ses moissons abondantes !... Et le cœur

ne se serre-t-il pas dans la poitrine quand on vient à penser que le spectre de la faim peut se lever au premier signe d'un homme, et attrister tout à coup ces riantes images de la paix heureuse et de la richesse féconde !

Il n'y a vraiment qu'un seul être humain qui jouisse de la vie à Cashel : c'est Sa Grâce l'archevêque protestant. Je n'ai pas la charité de lui souhaiter plus de bonheur au ciel qu'il n'en a sur la terre. Beaucoup se contenteraient de cette part du paradis... si on voulait leur en donner la jouissance dès cette vie.

Je sens que je vais toucher ici à une des plaies vives de l'Irlande. Je ne le fais point sans regret ni sans crainte ; mais je ne suis pas venu chercher la vérité aussi loin pour la taire.

Quand on a traversé les tristes rues de Cashel et ses faubourgs, plus tristes encore, à l'endroit où la campagne commence, au pied de ce roc, fameux dans toute l'Irlande, et couronné, comme l'Acropole du Nord, par les ruines superbes des palais et des temples du passé, on trouve une villa charmante. L'opulence intelligente a réuni et concentré là tout ce qui peut charmer et plaire : les arbres rares y versent leur ombrage ; toutes les fleurs y donnent leurs parfums ; mille plantes, ingénieusement disposées, brodent de festons et d'arabesques le velours vert des gazons. Des rochers, groupés à souhait pour le plaisir des yeux, ferment l'horizon par un décor d'Opéra, à demi voilé sous un rideau flottant et fleuri de lauriers, d'acacias, de lilas et d'ébéniers. Une voie secrète conduit des jardins aux rochers. « C'est par là que, se dérochant aux yeux de son troupeau, le saint pasteur peut se retirer dans ce lieu solennel, où il médite en paix sur l'insuffisance des biens de ce monde. » Je prends ce dernier trait dans le carquois d'un écrivain protestant.

Cette délicieuse résidence est celle de l'archevêque de l'Église établie.

Je ne lui fais point un crime d'être si bien logé ; au contraire ! Seulement, il y a des contrastes qui affligent, et des anomalies qui choquent.

Voyez plutôt.

Les chiffres officiels des dernières statistiques établissent que sur les huit mille habitants de Cashel, sept mille huit cent cinquante sont catholiques et cent cinquante protestants. Mais comme l'Église établie, forte de son droit de religion d'État, ne tient compte que des divisions territoriales, et nullement du nombre d'âmes qu'elle régit, on a fait de Cashel le siège d'un archevêché protestant, et tandis que les prêtres de huit mille catholiques ne reçoivent pas un centime de l'État, qui ne paye que sa religion, le pasteur des cent cinquante brebis protestantes touche, pour ne rien faire, une somme

ronde de deux cent mille livres de rentes ! N'y a-t-il point là une de ces injustices violentes qui crient vers le ciel et appellent une revanche ?

Ce que je vous signale ici à propos de Cashel, je l'ai rencontré vingt fois, cent fois en Irlande ! J'ai vu, dans des paroisses rurales, le curé catholique de sept à huit cents âmes, réduit à vivre des dons volontaires d'un troupeau plus pauvre que lui, tandis qu'à côté, dans un cottage élégant, au milieu d'un beau parc, en face de quelque paysage enchanteur, le clergyman, en habit noir, de l'Église établie, mangeait avec sa femme une prébende de vingt-cinq à trente mille francs pour prendre soin de trois ou quatre âmes... en comptant celle de Madame !...

Je sais qu'on peut faire de belles théories là-dessus : n'en fait-on pas sur tout ? On peut dire que l'État, quand il ne reconnaît d'autre religion que la sienne, n'a rien à faire pour les cultes dissidents, et qu'il peut rétribuer son culte comme il l'entend. Mais les raisons, si habiles et si éloquentes qu'elles soient, n'ont jamais raison contre les faits ; les sophismes de l'anglicanisme ne voileront jamais les monstruosité de ce système abhorré, qui pèse depuis trois siècles sur l'Irlande. La logique du peuple, qui est celle du bon sens, ne s'y trompe point, L'intimidation et la force peuvent bien lui imposer silence pendant quarante, cinquante, cent ans, si vous voulez ; mais on assoupit les passions religieuses ou politiques, on ne les éteint point : combien de fois déjà ceux d'entre nous, qui arrivent à l'âge d'homme n'ont-ils pas vu leurs réveils terribles !

Quand l'Angleterre, victorieuse de l'Irlande, après quatre siècles de luttes, échangea sa vieille croyance contre un dogme nouveau, elle voulut que sa conquête devînt protestante comme elle. Vains efforts ! ni la violence, ni la douceur n'y purent rien. On épuisa son plus généreux sang, on confisqua ses biens, on brûla ses églises, on pillra ses monastères, on égorga ses prêtres. Puis, quand ce fut fait, l'Irlande se releva, — et l'on vit qu'elle tenait encore la croix du Christ dans sa main sanglante et mutilée !

Lorsque les hommes d'État de l'Angleterre se furent bien convaincus qu'ils ne pourraient pas convertir les Irlandais au protestantisme, ils voulurent du moins faire l'Irlande protestante. C'est alors que l'on vit commencer les confiscations en masse ; c'est alors que les catholiques furent expulsés du sol de leur patrie, et remplacés par des colons protestants. Pour occuper la terre en Irlande, il fallait être Anglais — protestant — anglican.

Je ne veux point m'appesantir sur ces détails navrants, et violer la pudeur de l'histoire. Je le veux moins encore au moment où l'Angleterre, engagée, par delà les mers, dans une lutte sans merci, porte déjà la peine de ses conquêtes violentes. Mais les instructions données à l'armée par les lords justiciers, commissaires du parlement anglais, furent un outrage à l'humanité.

Ordre d'attaquer, tuer, massacrer, anéantir tous les rebelles, leurs adhérents et complices ; de brûler, détruire, dévaster, piller, consumer, démolir toutes places, villes, maisons, où ils ont été secourus ou reçus, toutes les maisons qui s'y trouvent, tuer et anéantir tous les individus mâles ! etc.

Arrêtons-nous dans cette lamentable énumération.

Laissons passer ces années grosses de forfaits. L'œuvre hideuse et brutale de la guerre est accomplie ; le canon se tait, mais les avocats parlent. J'aime encore mieux le canon ! A la persécution des capo. raux succède la persécution des légistes. Ce qu'on appelle en Angleterre les lois pénales de l'Irlande est sans contredit une des plus révoltantes monstruosité de l'histoire. La chicane cauteleuse réussira-t-elle mieux que la violence ouverte ? La foi ardente de l'Irlande est là pour nous répondre. Jamais la grande et sublime image de la croix plantée dans le roc immobile ne s'est trouvée plus vraie. Le sang des martyrs, une fois encore, est devenu la semence des croyants. Les persécutés ont eu plus de patience que les persécuteurs n'ont eu de force : les victimes ont lassé les bourreaux. Le catholicisme irlandais n'a pas été même entamé, et l'Angleterre a pu compter ses légions pacifiques, que soulevait la voix d'O'Connell, parlant au bord des lacs et au sommet des montagnes.

Cependant l'injustice n'avait point désarmé ; aujourd'hui encore elle continue son œuvre à la face de l'Europe distraite

Sans doute les temps sont meilleurs. On ne brûle plus, on n'égorge plus, on ne bannit plus les catholiques, mais on les fait payer, procédé anglais ! C'est encore trop ! L'Église anglicane a survécu à la persécution.

Dans un pays catholique — catholique jusqu'à la mort, et il l'a bien prouvé, l'Église anglicane nous présente un réseau administratif formidable. Quatre provinces, trente-deux diocèses, treize cent quatre-vingt-sept bénéfices, deux mille quatre cent cinquante paroisses, tout l'état-major d'une armée sans troupes, et qui se fait solder par ceux dont elle usurpe la place ! On a donc réussi ! si on n'a pas les Irlandais, on a l'Irlande, et on

tarit jusqu'au sang sa mamelle féconde. Quatre archevêques, dix-huit évêques, trois cent vingt-six dignitaires, doyens, chanoines, chanceliers, trésoriers, archidiacons, prébendiers et prévôts, suivis d'une nuée de bénéficiaires inférieurs, se partagent chaque année le revenu de 670,000 acres de terre confisqués, et près de 23 millions prélevés par la dîme sur le nécessaire strict d'un peuple en haillons, qui meurt de faim ! Je prends mes mots dans les enquêtes parlementaires. Si encore cette dîme odieuse était payée aux ministres de sa religion, le peuple alors pourrait espérer la voir revenir à lui par les mains bénies de la charité ; elle rehausserait la splendeur de ses temples et l'éclat de son culte ; en un mot, il ne la perdrait point tout à fait. Mais quand il se dit que le morceau de pain arraché à la faim de ses enfants va tomber dans le trésor déjà rempli de son ennemi le plus cruel, du lion dévorant qui rôde autour de son âme pour le perdre, Quærens leo quem devoret ! il ressent dans son cœur une indignation amère : longtemps il la comprime, mais parfois elle éclate, comme aujourd'hui, en révoltes partielles, sur divers points du territoire.

Je dois dire le bien comme le mal : la dîme en nature a été récemment convertie en une rente foncière (rent-charge), et son mode de perception est aujourd'hui moins irritant. Mais l'impôt n'en a pas moins conservé « son caractère essentiel, qui est en même temps son vice radical. » C'est toujours une redevance directement exigée par l'Église anglicane ; c'est toujours un tribut payé au ministre du culte vainqueur.

Dans les années ordinaires, le paysan paye, en maudissant et en criant. Mais il paye ! et c'est là l'important. Mais si la récolte manque, si sa vache meurt, si son cochon ne rend pas, il refuse l'impôt ; et c'est alors que commencent ces terribles scènes où l'on verra des larmes d'abord et bientôt du sang. Le ministre du Dieu de la charité envoie chercher les recors ; le successeur des apôtres se fait porteur de contraintes, et dépose des sommations légales chez les récalcitrants ; l'évêque mande les huissiers, et le curé fait des réquisitions à la gendarmerie. On obtient des jugements, on déboute des oppositions, on plaide, on fait des frais, et quand toutes les formalités sont remplies, tous les détails épuisés, les exécuteurs arrivent avec un titre paré ; le commandement est fait, puis la saisie. Les malheureux sortent de leur chaumière au moment où la justice y pénètre, et ils s'éloignent en maudissant leurs persécuteurs.

Parfois aussi la violence répond à l'iniquité, et la vengeance tardive, mais sûre, naît de l'oppression. De soudaines mutineries soulèvent des paroisses

entières ; un frémissement de colère parcourt la plaine et la montagne ; de mystérieux signaux s'échangent ; les paysans se rassemblent ; la colère leur fournit des armes : on lit au peuple la loi sur les émeutes, et les balles des constables et des policemen répondent aux pierres et aux bâtons des révoltés. Le ministre ramasse sa dîme dans le sang, et, comme il n'a plus rien à faire, maintenant qu'on a payé, dans cette paroisse sans paroissiens, il passe la mer, va aux eaux d'Allemagne, et visite, avec sa jeune et jolie femme, les capitales du continent.

Oui, sans doute, on a fait beaucoup pour l'Irlande, en ces dernières années, ou plutôt l'Irlande a fait beaucoup pour elle-même. J'ai signalé déjà de nombreuses améliorations, j'en signalerai d'autres encore dans le cours de mon voyage. Mais tant que ces privilèges religieux subsisteront, tant qu'un culte professé par une minorité infime aura sur tous les autres une prédominance aussi injuste qu'elle est odieuse ; tant que cette suprématie anglicane, absurde et funeste, irritera chaque jour l'âme du peuple, on pourra imposer silence à la bouche bâillonnée de l'Irlande ! On n'aura pas ramené la paix dans son âme. Les feux de peloton de Belfast, dont le retentissement effrayait l'Europe il y a quelques mois à peine, ne doivent surprendre personne. Ici ou là, il y a toujours quelque part en Irlande un club des fusils, comme on l'appelle, qui fond des balles et fait des cartouches.

Nous écrivons sans parti pris : nous voulons dire le bien comme le mal. Oui, nous reconnaissons que l'on a déjà fait beaucoup pour l'Irlande. On n'a point fait encore assez. Si grand que soit le remède, le mal est plus grand encore... La dépopulation, — ce fléau de l'Irlande, qui sera peut-être un jour le châtement de l'Angleterre, — la dépopulation continue.

Moi-même, pendant le cours de ce voyage, j'ai été témoin, dans la baie de Cork, d'un de ces départs d'émigrants qui vont, par delà les mers, demander à des continents nouveaux le droit de vivre en travaillant. Pour rendre la solennelle et morne tristesse de ces grandes scènes, il faudrait la sombre énergie des prophètes bibliques pleurant sur les malheurs d'Israël.

Le paysan irlandais aime son pays, il aime sa terre ; il a pour elle cette sorte d'adoration que les nobles races auront toujours pour une patrie opprimée. Chez eux cet attachement est presque une religion. Que de misères et que de douleurs, avant que de tels liens ne soient rompus ! Que de combats vaillamment combattus, avant la défaite suprême ! Que de luttes contre le désespoir !... Enfin, épuisés de larmes, d'émotions... et de faim, ils

signent un traité — à terme — avec l’Australian emigration Society, qui se charge des enrôlements de travailleurs. Le terme arrive, un terme arrive toujours !... il faut partir... Ce jour néfaste entre tous, c’est vraiment pour l’Irlande le

Dies iræ, dies illa

de la colère divine.

J’approchais des quais de Cork, — déjà la vapeur sifflait, les ancres dérapaient, les aubes du Vultur frémissaient le long de ses flancs noirs. La cloche d’appel tintait lugubrement... A bord ! à bord ! ! ! criaient les matelots en parcourant la foule. — -La foule, c’était peut-être trois mille personnes entassées sur le quai. De cette masse compacte et serrée sortaient des lamentations et des sanglots.

Les émigrants, au nombre d’environ trois cents, étaient accompagnés par leurs parents et leurs amis jusqu’à la planche fatale. Tous avaient voulu prolonger jusqu’à la dernière minute cette joie maintenant si douloureuse de la présence, et savourer jusqu’à la dernière goutte l’amère douceur des adieux... ils sentaient bien que c’étaient des adieux éternels... Aussi semblait-il que les bras ne se pussent dénouer des étreintes suprêmes. Parmi ceux qui partaient, il y avait des hommes au teint hâlé, aux bras robustes, dont l’œil était trempé de larmes ; il y avait des jeunes filles qui se tordaient les bras. — Une ne disait rien, — elle était belle ; mais la douleur avait sculpté son empreinte sur ce visage de marbre vivant ; elle tenait entre ses mains un rameau d’if coupé sur une tombe. On voyait bien qu’elle laissait son cœur en Irlande. Des groupes d’enfants pleuraient, parce qu’ils voyaient pleurer leur mère. La cloche d’appel sonna pour la troisième fois, — un long gémissment lui répondit. C’était l’Irlande qui pleurait ses fils. — L’uniforme du constable se mêla à la foule et poussa le troupeau vers le navire. Mille adieux s’échangèrent... toutes les mains, tous les yeux, toutes les lèvres se cherchaient. — Un jeune homme, que personne n’avait accompagné, se jeta la face contre terre, et baisa le sol sacré de la patrie.... Seul ici ! seul là-bas ! pouvait-on lire sur la morne austérité de son front... — On retira la planche. Un roulement de tambours couvrit les dernières

clameurs. — La musique joua l'air national de Saint-Patrick ; tout le monde s'agenouilla : un vieux prêtre découvrit sa tête blanche et murmura des prières. — Puis le sifflet du capitaine déchira l'air, le bateau s'ébranla, partit, disparut.

La foule se dispersa, triste, mais résignée, pleurant les siens, mais bénissant Dieu.

— Si de telles calamités ne sont point vraiment inévitables, de quelle responsabilité se chargent devant le juge suprême ceux qui ont le pouvoir en main, s'ils ne font point TOUT pour les détourner d'un peuple aussi digne d'intérêt !

CORK



VI

CORK.

Il faut bien le reconnaître : l'Irlande est le pays du monde où les yeux sèchent le plus vite. Dieu a donné aux Irlandais une facilité d'oubli proportionnée à leurs malheurs. — Ou, plutôt, le malheur est devenu chose

si commune, qu'il laisse à peu près indifférents ceux qu'il n'a point personnellement touchés

Une heure après la scène lamentable dont j'avais été témoin sur les quais de Cork, j'entrais dans la ville. On n'y gémissait point : on y chantait ; on y travaillait aussi, et beaucoup ! Dans les promenades, sur les places, dans les cafés, dans les hôtels, dans tous les lieux publics, c'était une agitation affairée, turbulente, bien éloignée de l'activité silencieuse et presque morne des Anglais. D'une boutique à l'autre, à travers la rue, mille lazzi s'échangeaient, par-dessus les passants, qui ne dédaignaient point de saisir la balle au bond et de se mêler à ces bruyantes gaietés... Je me serais cru à Naples ou à Livourne, si, au lieu d'être doucement caressé par le bel idiome où résonne le si

Dove il si suona,

mon oreille, à chaque minute, ne s'était sentie heurtée par l'accent guttural d'un patois tout bardé de mot d'origine danoise, anglaise ou gaélique, entremêlés bizarrement.

Nulle part plus qu'ici l'imagination irlandaise ne se donne libre carrière. — Le peuple est poète : il s'exprime en images ainsi que la nature, et fait, entre le déjeuner et le dîner, une dépense de métaphores à ruiner un rhétoricien.

Cette vivacité d'impression — et d'expression — qui, à la longue et dans la familière habitude de la vie, pourrait devenir une fatigue et un ennui, est un charme, au contraire, chez ceux que l'on ne voit qu'en passant : elle rend les relations plus faciles, et improvise des amitiés de rencontre qui se dénouent aussi facilement qu'elles se sont nouées. On a des intimes à Cork au bout d'une heure ; il est vrai qu'au bout d'un jour vos intimes vous ont oublié. C'est à vous d'en prendre votre parti, et de jouir, sans vous y trop attacher, de cette hospitalité empressée à vous souhaiter la bienvenue dans la Cité. Les habitants de Cork appellent leur ville la Cité, avec une sorte d'affectation que, du reste, — le patriotisme fait excuser.

Des historiens ont prétendu que Cork a été bâtie par les Danois ; l'opinion générale en attribue la fondation à saint Finn Barr. Ce saint, dont

la légende a célébré la longue et blanche chevelure, se plaisait dans la solitude : il y passait ses jours en méditations et en prières. Il advint qu'une fois, après un long jeûne dans le désert, il fit une prière au ciel : celle de lui laisser bâtir une église chrétienne sur l'emplacement du temple païen qui se trouvait près de là. La religion de Jésus vivait déjà depuis six siècles ; les apôtres fervents lui rêvaient des monuments : on fondait des églises là même où il n'y avait pas encore de fidèles... Saint Finn Barr ajouta à la sienne un monastère, puis une école publique. Ces modestes commencements étaient le début d'une colonie.

La réputation de la colonie se répandit rapidement ; on connaissait le saint, on vint visiter le pasteur. Au bout de quelques années, sept cents disciples suivaient les leçons de l'anachorète pieux et savant. Corcagh, d'île déserte s'était transformée en bourgade populeuse. Elle devait bientôt devenir une cité.

Mais avec la grandeur et la richesse, elle dut subir les chances diverses de l'élévation. La ville de Cork fut convoitée et attaquée par les Danois, voisins intéressés et dangereux. Sans relâche, les Danois assiégèrent la ville de saint Finn Barr. On la brûla, on la saccagea à plusieurs reprises ; les pirates se plaisaient à la prendre ; ils la perdaient et la reprenaient.

Héroïque et besoigneuse, elle reconquerrait sa nationalité tout aussitôt et réparait les désastres de son commerce. Les corsaires du Danemark se fatiguèrent à la surprendre et à la dévaster, jusqu'au jour où les chevaliers anglo-normands se pressèrent autour d'elle, menaçants et les armes à la main.

Les Mac-Carthy avaient alors sous leur obéissance toute la province de Munster ; leur place d'armes était le château de Blarney, aux environs de Cork. On voit encore ses imposantes ruines. Cette famille des Mac-Carthy était des plus illustres ; son nom lui venait de Carthach, fils de Justin, un des grands chefs de clan du onzième siècle. L'arrière-petit-fils de Carthach, Dairmid More, portait le titre de roi de Cork. Les Anglais avaient affaire à un puissant ennemi. Ils envahirent pourtant le Munster, et avec succès ; — la ville leur fut livrée par Dairmid More en 1172.

Henri II, roi d'Angleterre, se l'appropriâ, en consentant à céder le territoire d'alentour à Robert Fitz-Stephen et à Milo de Cogan.

Fitz-Stephen était un habile homme ; il employa d'abord la persuasion, de concert avec les moyens pacifiques, pour se concilier les indigènes. A sa

mort, il était parvenu à faire accepter et bénir son autorité. Les chefs de clans, ses voisins, durent se soumettre à lui : ils le regrettèrent.

Le roi Jean, qui succédait au Cœur de Lion, annexa Cork et son territoire à la couronne d'Angleterre ; c'est de ce moment que Cork fut érigé en comté. Autrefois, il avait des rois particuliers ; il n'eut plus que des lords, nommés par le souverain siégeant à Londres. La domination anglaise était cependant restreinte ; elle s'étendait de très-peu au delà de l'enceinte de la ville. Quelques centaines d'années se passèrent ainsi.

Au seizième siècle, l'historien Hollinshed constate l'exarchat limité des Anglais, « qui étaient, pour ainsi dire, prisonniers dans l'intérieur de la ville. » Ce n'est qu'en troupe qu'ils sortaient ; ils n'osaient s'aventurer qu'armés jusqu'aux dents. Leurs relations étaient nulles avec les Irlandais ; pour eux, les Irlandais étaient toujours des ennemis, et réciproquement. Le vice versâ est un vieux mot.

Pendant qu'on officiait dans les églises, on n'entrait pas dans la ville ; les portes étaient rigoureusement fermées. A d'autres heures, quand les Irlandais voulaient y pénétrer, ce n'était qu'un à un qu'ils le pouvaient ; on leur faisait déposer leurs armes à la porte.

Les Mac-Carthy subsistaient toujours ; on songeait toujours à eux. Leur influence n'avait pas cessé de peser sur tout le Munster. Ces Mac-Carthy s'étaient divisés en trois branches principales, qui auraient pu, en agissant de concert, devenir dangereux pour les envahisseurs ; la colonie anglaise eût pu être éconduite par eux, s'ils s'étaient ligués : mais leurs propres débats, leurs haines fratricides les empêchèrent de délivrer leur patrie. Étéocle et Polynice ont fait souche, et leur lignée continue d'ensanglanter le monde. Les Mac-Carthy se battaient avec les Fitz-Gérald ; les Fitz-Gérald avec les Barrett ; les Barrett avec les O'Mahony ; les pupilles avec les tuteurs ; les oncles avec les neveux.

La politique anglaise utilisait cette division à son profit. Diviser pour régner ! ce fut de tout temps la devise des Tibères britanniques. Le gouvernement employa donc toute son adresse et toute sa tactique à entretenir les troubles et les rivalités. La meilleure arme dont pouvait se servir la cour d'Angleterre, c'était la propre discorde des prétendants de Cork ; les dissensions intestines de l'Irlande ruinaient l'Irlande.

Au temps où s'intentait le procès régicide de Charles Stuart, la catholique Irlande voulut défendre la cause du roi devant le parlement. En tant que ville anglaise, Cork sut être fidèle à son souverain ; l'état de choses qu'on

pouvait prévoir avec Cromwell n'allait pas à ses goûts. Le protectorat d'Olivier devait, en effet, lui être funeste. Lorsque Cromwell fut à la tête du pouvoir, il vint faire une entrée triomphale à Cork, sans lui présenter d'autre don de bienvenue qu'une inévitable ruine pour la majorité des habitants ; les plus riches propriétaires furent dépossédés, leurs biens revinrent à des officiers de fortune — c'est-à-dire sans fortune — que le brasseur-roi avait besoin de doter. La foi catholique eut à souffrir la persécution ; on rendit les églises veuves de leurs cloches. Quand le clergé se plaignit, on lui fit savoir que « puisque un prêtre avait inventé la poudre, le meilleur usage qu'on pût faire des cloches était de les fondre et de les convertir en canons. » C'était une orthodoxie nouvelle.

A l'arrivée de Jacques II, la ville de Cork se souleva — de joie. Un prince catholique lui convenait mieux qu'un tribun covenantaire ou un dictateur presbytérien. Même après la bataille de la Boyne, qui ramena l'Angleterre au protestantisme, Cork fit résistance à Guillaume ; il était plus qu'un usurpateur aux yeux des fidèles habitants de Cork : c'était un hérétique ! Il y eut siège et combat ; l'officier qui commandait la place était un fils naturel de Charles II, roi quelque peu galant et mondain. On appelait ce bâtard le duc de Grafton, un vrai bâtard héroïque, comme ils le sont tous, ces enfants de l'amour ; voyez plutôt le Mudarra du Romancero espagnol, le Falconbridge du Cœur de Lion et notre Dunois ! Le fils naturel de Charles II fut tué sur un rempart.

Le rempart a été transformé en passage public ; c'est maintenant une jolie avenue du nom de Grafton's alley (l'allée de Grafton).

Avec l'ancien ordre de choses, qui convenait à Cork, s'éteignit la fortune de ses princes originaires. Le chef de la maison illustre des Mac-Carthy, qui s'appelait Donogh, comte de Clancarty, fut fait prisonnier à la bataille de la Boyne ; le comte Donogh avait été un des plus ardents partisans de Jacques II, dans le Munster. La confiscation de ses biens fut ordonnée ; on lui imposa l'exil. Il y mourut dans les langueurs de la nostalgie. — Son fils Robert, le dernier des comtes de Clancarty, le suivit et mourut comme lui hors de son pays.

De nouveaux protestants vinrent s'établir en propriétaires dans la ville de Cork, encore une fois livrée au schisme et à l'antagonisme des intérêts ennemis. On dépouilla les catholiques ; on ne laissa rien aux jacobites : tous furent chassés. — Mais Dieu ne permit que pour un temps le règne de la violence. La conscience est plus forte que les baïonnettes ! Il se trouve

aujourd'hui que la population catholique de Cork, comme celle de presque toute l'Irlande, est huit ou dix fois plus nombreuse que la population protestante ! La persécution a été vaincue par la patience.

Cependant, à Cork, comme à peu près partout dans l'Irlande, le clergé anglican s'est emparé de l'antique cathédrale. Mais s'il a pu voler les temples, faits de marbre ou de bois, il n'a pu, comme nous le disions tout à l'heure, prendre cette église faite de pierres vivantes, « *vivis ex lapidibus*, » dit le texte sacré, et qui n'est autre chose que la communion des âmes. Ces âmes, elles sont demeurées fidèles à leur foi catholique. Elle leur a coûté trop cher pour qu'ils songent jamais à l'abandonner.

Grâce à leur aptitude au commerce, à leur génie industriel, et à l'admirable position de leur ville qui justifie et les emblèmes et la devise de son blason, (un navire à l'ancre, dans un port fermé par deux tours crénelées, avec cette légende virgilienne : *Statio bene fida carinis* !) les habitants de Cork ont pu réparer les désastres de leurs longues guerres civiles et religieuses. Cork est donc entré depuis longtemps dans une ère de prospérité ascendante qui ne semble point devoir s'arrêter de sitôt.

La ville de Cork, qui est la seconde cité du royaume d'Irlande, n'a guère de monuments remarquables, — ou, pour mieux dire, elle n'en a pas. Il faut se contenter d'une vue d'ensemble, et, après un coup d'œil jeté sur les bureaux de la compagnie des paquebots de Saint-George, ornés d'un fronton et d'un péristyle et couronnés d'un beau groupe en marbre représentant le guerrier au moment où il terrasse le dragon, on n'aura plus à voir que de grandes maisons blanches et carrées, telles que la banque les bâtit, que la bourgeoisie les envie et que le peuple les admire.

La ville est posée sur une île marécageuse, ainsi que l'indique son nom gaélique de *Corcagh*, qui signifie marais ou terre humide. Cette île est formée par les bras de la Lee, qui l'enserrent, comme la Seine, chez nous, l'île de la Cité. Ceci est le vieux Cork, le Cork des étroites ruelles et des maisons obscures et surplombantes. Plus loin s'élève la ville neuve, pleine d'air, d'espace et de lumière, avec ses belles rues dignes d'une capitale ; la Grande-Parade, dont les constructions défient toutes les prescriptions de l'alignement municipal ; South-Hall, encombrée de marchandises et de passants ; Saint-Patrick, un immense bazar où le luxe, sous toutes les formes, étale ses tentations derrière les vitrines étincelantes.

Les grands négociants, ceux qui se livrent aux hautes spéculations de l'exportation du bétail, du blé, du whisky, du beurre, des viandes salées, du

cuir tanné, n'ont en ville qu'un comptoir et un magasin. Ils ont leur Ingouville sur les bords de la Lee, et le long de cette rade magnifique, abritée de collines rocheuses, que Thomas Moore appelait, sans trop d'emphase, tant elle est grande, la mer de Cork.

La ville de Cork est une de celles qui gardent le plus fidèlement le culte et les coutumes du passé. Ainsi, le jour de l'élection du nouveau maire, les enfants jouissent du privilège de lui jeter du, son ou de la farine au visage. A sa sortie de l'hôtel de ville, au moment où il vient d'être proclamé, c'est à qui saura l'assaillir des quolibets les plus piquants. Il sourit, en roi débonnaire, à ces saturnales d'un jour qui seront suivies d'une année d'obéissance.

Pendant les derniers jours de l'Avent, qui précède les fêtes de Noël, toute la population se répand dans les campagnes, battant les haies, fouillant les buissons, jusqu'à ce qu'elle se soit emparée d'un certain nombre de roitelets. Puis, le 26 décembre, jour de Saint-Étienne, les pauvres volatiles sont attachés en guirlandes à des branches de houx fixées à l'extrémité d'une perche. Une sorte d'Hercule, le plus fort parmi les forts, porte cette bannière d'un nouveau genre, et suivi d'une foule bruyante qui chante à tue-tête et à pleins poumons les quarante couplets de la ballade du Roitelet :

The wran, the wran, the king of all birds !

Il va faire des stations plus ou moins longues à la porte de tous les riches, — avec le désintéressement des garçons bouchers qui promènent le bœuf gras devant nos ministères. — Après quoi on lapide les pauvres oiseaux.

Voici l'origine de cette procession historique.

Suivant certains commentateurs, dans le temps de l'occupation danoise, les Irlandais se concertèrent une nuit pour surprendre un poste ennemi ; ils étaient arrivés au pied même de la forteresse, et les sentinelles, qui s'étaient endormies, n'avaient rien entendu et n'avaient pu donner l'alarme. Tout à coup un roitelet s'abattit sur un tambour, ce bruit réveilla les Danois, et l'expédition fut manquée. Le roitelet, depuis cette époque, a été jugé traître et félon, et condamné à perpétuité à expier son crime le jour de Saint-Étienne, anniversaire de l'événement que nous venons de raconter.

Les peuples du Nord ont toujours voué un culte aux liqueurs fortes : ils croient y puiser une âpre énergie, y retremper leurs nerfs émoussés et leurs fibres amollies. L'histoire des siècles passés nous montre les Anglais sans cesse au milieu des brocs et des pintes ; les spiritueux sont en honneur dans toutes les fêtes ; il n'est pas un chapitre des admirables romans de Walter Scott, où l'on ne voie apporter sur la table un pot d'ale ou de claret. La noblesse se faisait gloire de bien choquer et de bien vider les coupes ; chez le peuple, les verres ne désemplissaient que pour se remplir. La nation irlandaise surtout a conquis une célébrité dans les tournois bachiques ; elle a pris le pas sur sa voisine, l'Angleterre. On citait jadis l'Irlandais comme le type du buveur. Heureusement qu'il se faisait pardonner son vice à force de gaieté, contrairement au fils d'Albion, qui n'est jamais plus morose qu'après boire. Il est écrit dans le livre du destin que John Bull aura toujours le spleen. Dans la basse classe, quand un Anglais s'est assez gorgé de gin, il se met à réfléchir dans le ruisseau, sous le trottoir : l'Irlandais jouit d'une toute autre ivresse ; avant de tomber, s'il tombe jamais, il rit et saute longtemps, et amuse les autres, tout en s'amusant lui-même. Il diffère encore de l'Anglais, en ce qu'il ne boit jamais seul : là peut-être est la cause de sa gaieté. Plus on est de fous, plus on rit ; la solitude est souvent une triste conseillère... même en face d'une bouteille !

Les habitants de Cork se sont surtout distingués, à toutes les époques et à travers toutes les vicissitudes de leur histoire, par leur habileté à bien boire. Bons vivants et fortes têtes, on les citait comme les modèles accomplis des francs buveurs. Pour un habitant de Cork qui s'enivre, vouloir c'est pouvoir. Ils ont fait en ce genre de véritables tours de force ! Un gentleman, qui tenait à publier lui-même son autobiographie pantagruélique, a raconté dans de complaisants détails tous les énormes paris qu'il a faits à table ; pendant trente années, il a bu chaque jour vingt-cinq grands verres de toddy, une sorte de punch assez virulent, né du whisky, et qui ferait pâlir un Suisse ! Vingt-cinq grands verres quotidiens multipliés par les jours d'un quart de siècle, peuvent, dit le gentleman, mettre à flot un vaisseau de ligne de 74 canons. — L'honorable baronnet se croit l'Océan, — un océan de punch, bien entendu, — et il méprise aristocratiquement tous les petits buveurs qu'on vantait du temps de Rabelais. S'il eût connu Bassompierre, qui buvait plein sa botte tous les matins, ces deux illustres champions se seraient fait raison, et l'on aurait vu qui l'emporte, la pinte d'un lord irlandais ou la

botte d'un maréchal de France ! — Quand Bassompierre donna un coup d'éperon à sa soif, les Treize-Cantons galopèrent.

Seigneurs et valets, maîtres et domestiques, bourgeois et artisans, tout le monde cultivait homériquement le whisky à Cork. Les poètes chantaient la dive bouteille dans les ballades ; pour les plus délicats de ces rhapsodes, le sherry et le porto étaient les dieux inspireurs. Les vendanges de France, d'Espagne et de Portugal ont toujours été d'aimables muses pour les bardes du Nord ; l'Érigone bordelaise était notamment la mieux aimée et la plus fêtée.

La classe inférieure, à Cork et dans toute l'Irlande, s'était adonnée toutefois en ces derniers temps à une ivrognerie qui n'avait plus rien de poétique ; quand on descend au trivial, le lyrisme s'en va. Le besoin d'une réforme se faisait généralement sentir — c'est la formule consacrée ; — les réformes sont comme les inondations, il faut qu'elles viennent de loin en loin pour laver le limon du sol et le limon des esprits.

En 1829, le révérend George Carr, un ministre de l'église anglicane, résolut d'opérer d'abord dans le comté de Wexford une réaction contre le vice principal des habitants ; il jeta les fondements d'une société de tempérance. La société des goinfres et la confrérie des buveurs se moquèrent du sobre révérend. L'idée n'en fit pas moins son chemin. Du côté de Cork, on se remua à ce sujet ; deux prêtres, un quaker et deux citoyens urbains se concertèrent, s'entendirent, et firent un appel au peuple. Il y eut un congrès de tempérance. Mais ces apôtres du bien avaient un tort immense aux yeux des Irlandais, ils étaient protestants ; on ne les écouta pas ! Il fallut prendre un autre parti. On projeta d'intéresser le supérieur des capucins, M. Mathieu, dans la société bienfaisante et civilisatrice.

Honnête homme et ecclésiastique vénéré, M. Mathieu pesa de toute l'influence de sa position sur les destins du whisky. Le 10 avril 1838, fut établie solennellement la Société d'abstinence de Cork.

Le Cork total abstinence Society fit merveille en peu de temps : M. Mathieu avait une éloquence simple et qui ramenait les plus exaltés dans le devoir. Cork et ses faubourgs subirent une conversion presque soudaine ; les campagnes et les villes environnantes, les bourgs d'alentour et les hameaux voisins prêtèrent une oreille docile aux paroles du sage et vertueux prédicateur ; l'Irlande ne s'abrutit plus aux tavernes.

Espérons que la renommée si pure et l'évangile si moralisateur de M. Mathieu se perpétueront dans le lointain des âges !... et passeront la mer.

VII

GLENGARIFF.

Je quittai Cork par une splendide matinée d'automne, ciel bleu, gai soleil, atmosphère parfumée par la brise marine. Je montai, moi douzième, sur l'impériale du plus grand char qui soit jamais sorti des ateliers de M. Bianconi, et six chevaux alezans, aussi maigres que vigoureux, nous emportèrent au galop, à travers les faubourgs de la ville. Bientôt nous nous trouvâmes sur la route qui, par Bandon et Dunmanssay, conduit à la baie de Bantry, à Glengariff et aux fameux lacs de Kill-Airné.

C'est peut-être la plus jolie route de l'Irlande ; on y trouve comme un échantillon de toutes les beautés pittoresques en l'honneur desquelles le touriste prend sa ceinture, ses guêtres et son bâton. L'homme et la nature y luttent tout d'abord de grâce et de coquetterie. A chaque pas, au milieu des plus riants paysages, on trouve des villas délicieuses ou des châteaux superbes. — On arrive, pour l'heure du déjeuner, à la ville de Bandon, riche et bien bâtie, sur les bords, couronnés de grands bois, d'une aimable rivière qui porte le même nom que la ville. Fondée par Richard Boyle, premier comte de Cork, sur les domaines du célèbre O'Mahonny, compromis dans la révolte du comte de Desmont, la ville de Bandon fut longtemps renommée pour son fanatisme anticatholique. Sur sa principale porte, on avait placé l'inscription suivante :

JUIFS, TURKS OU ATHÉES
PEUVENT ENTRER ICI ;
MAIS LES PAPISTES, POINT !

Constatons, à la décharge des habitants de Bandon, que la malencontreuse inscription n'existe plus aujourd'hui.

De Bandon à Dunmanssay, il n'y a guère qu'un relais ; on le franchit au galop, et l'on entre dans un défilé tortueux, sombre, étroit, profond, — qui conduit à Bantry. — C'était, en quittant Cork, le but de ma première

excursion. — Comme ville, Bantry est insignifiant ; comme site et comme paysage, la baie de Bantry est d'une beauté voisine du sublime. Je gravis, pour en mieux jouir, les sommets du Knuck-na-fiach, et je découvris à mes pieds, comme un panorama immense, la plus vaste étendue de bois, de mer et de montagnes que puisse embrasser l'œil d'un homme. A mes pieds, dans les glens profonds, de beaux troupeaux mouchetés paissaient l'herbe des prairies plantureuses ; plus loin, les voiles des navires piquaient de taches blanches l'azur sans limite d'une baie qui pourrait abriter toutes les flottes du monde ; autour de moi, dans toutes les directions, tantôt par groupes gigantesques, tantôt isolés dans leur solitude grandiose et morne, des pics sourcilleux élèvent jusqu'au ciel leurs menaces et leur orgueil. C'est d'abord le Mont de la Faim, le plus grand de tous ses frères géants ; c'est la Meule, le Pain de sucre, le Saut du Prêtre, et Bere-Haven, et Mangerton, et plus célèbre qu'eux tous, Glengariff. J'aurais voulu passer un mois dans ces montagnes ; je n'y passai qu'un jour, gravant tous leurs aspects dans mon souvenir, et m'enivrant du vertige qu'elles donnent.

Vers le soir je rentrai dans la ville. Le long des quais, les pêcheurs, en chantant, amarraient leurs barques pleines, et faisaient sécher leurs filets ruisselants. Tout en me promenant au milieu d'eux, je me rappelai que cette baie de Bantry avait été choisie comme point de débarquement pour l'expédition française de 1796. Dans les premières années de la révolution, quand les forces vives, et si longtemps contenues de la nation, éclatèrent, quand la France, avec une puissance d'expansion dont l'histoire n'avait pas encore eu d'exemples, s'élança pour saisir le monde, l'Irlande, notre sœur malheureuse, ne fut point oubliée. Dix-sept vaisseaux vinrent mouiller dans la baie de Bantry. La verte Érin tressaillit : elle crut que l'épée de la France allait trancher les liens qui l'attachent au flanc de l'Angleterre. Mais la tempête, qui avait dispersé l'invincible Armada de Philippe II, s'éleva de l'Océan dans la nuit de Noël, et comme si Dieu ne voulait pas que ceux qui l'aimaient fussent affranchis, chassa sur les flots les dix-sept voiles de la France. L'Irlande retomba sous le pied de l'Anglais.

On peut aller en bateau de Bantry à Glengariff, et c'est à quoi ne manque pas la plupart des touristes qui veulent visiter la baie, tout en s'épargnant les fatigues de la route ; mais bien que j'aie fait, depuis dix ans, une cinquantaine de traversées, et que, d'ordinaire, le vieil Océan me berce dans des bras assez paternels, je ne m'embarque cependant que contraint et forcé, et quand il m'est absolument impossible de faire autrement. Je laissai donc

partir sans moi le bateau de Glengariff, et dès que l'aube eût frappé à ma fenêtre, du bout de ses doigts blancs, je m'aventurai, par la route des piétons, à la recherche des beautés un peu sauvages du célèbre Glengariff.

Glengariff, dont les Irlandais sont aussi fiers que les Écossais de Glencoe, est une vallée de trois milles de long, large d'un quart de mille, encaissée dans d'énormes montagnes, souvent taillées à pic, et qui, çà et là, s'entr'ouvrent en crevasses par des déchirures violentes. La route ressemble au lit desséché d'un torrent ; Son tracé tortueux ondule et serpente avec toutes les sinuosités des montagnes, capricieusement. Tantôt, au-dessus de ma tête, j'apercevais des sommets arides et chauves, dressant leurs pics froudroyés ; tantôt, c'était, de chaque côté de la route, de grands rochers surplombants, qui cherchaient à se rejoindre comme les arches d'un pont brisé. — Et, au milieu de toutes ces sauvageries grandioses, la végétation la plus opulente, les hêtres et les sapins, les chênes et les bouleaux, les lierres, les buis et les houx épineux ; ajoutez un torrent, tantôt visible, tantôt caché, mais que l'on entend toujours, car il conte aux bois et aux rochers sa plainte éternelle, que les rochers et les bois répètent à leurs échos.

Jamais château de grand seigneur ou cottage de poète amoureux ne fut posé dans un site plus exquis que l'auberge de Glengariff, où je crayonne ces lignes. — On dirait un berceau de fleurs et de feuillages, se reflétant dans la transparence éclatante du petit lac qui dort à ses pieds.

Je ne sais combien d'heures j'ai passées dans ces lieux enchantés : je ne les comptais pas ; mais, six jours après mon départ de Cork, j'arrivais sur les bords du lac de Killarney.

VIII

KILLARNEY.

Les lacs de Killarney sont l'orgueil de l'Irlande, et, malgré l'habituelle emphase de l'imagination gaélique, trop encline à l'hyperbole, on est forcé d'avouer qu'ils méritent la réputation que les Irlandais leur ont faite : ce sera mon seul éloge.

Quand on vient, comme moi, de Glengariff, c'est par un tunnel sombre, taillé dans le vif du roc que l'on pénètre dans ce comté de Kerry, autrefois

un royaume, et qui est aujourd'hui le Lake-District de l'Irlande. En sortant des demi-ténèbres du tunnel, on est comme ébloui des splendeurs qui se déroulent de toutes parts. — Déjà la nature prélude aux merveilles des lacs. Ils sont trois qui se distinguent les uns des autres, bien qu'à vrai dire ils ne forment qu'une seule et même masse d'eau. Bientôt on aperçoit le lac supérieur, immobile et brillant comme un miroir, dans sa bordure de montagnes.

LAC KILLARNEY



La ville de Killarney, ou plutôt de Kill-Airné (ce mot gaélic veut dire l'église des pruniers, mais on ne vient plus aujourd'hui à Kill-Airné pour des prunes), la ville est assez bien bâtie et plus propre que ne sont d'ordinaire les petites villes irlandaises. — Mais on la traverse ; on n'y reste pas. On a hâte de venir poser son nid au bord des lacs, comme les oiseaux de leurs rivages.

Nous l'avons déjà dit, la grande masse des eaux de Kill-Airné se divise en trois lacs qui communiquent les uns avec les autres. Ces trois lacs, dit un touriste, ont chacun leur caractère distinct : l'un, le lac supérieur, est surtout remarquable à cause de l'aspect sauvage des cimes gigantesques qui le dominant, tandis que le lac inférieur, au contraire, étale sur ses bords des

pelouses verdoyantes, et, au milieu de ses eaux transparentes, tout un archipel de gracieux îlots, qui, vus de loin, ressemblent à autant de corbeilles fleuries. Le lac du milieu, appelé aussi lac Turk, participe de la nature de tous les deux, mais il n'atteint pas la sombre beauté du premier, et il n'offre pas non plus la séduisante variété du second. Les lacs de Killarney, comme la plupart des lacs d'Irlande, doivent, selon l'opinion des gens du pays, leur origine à une cause surnaturelle. Ainsi, c'est un fait avéré que le roi O'Donoghoe s'étant amusé un soir à enlever la pierre du puits de son château, l'eau déborda et se répandit pendant la nuit sur tous les domaines du grand chef, et au matin on ne vit plus qu'une mer aux lieux où s'étendaient des champs fertiles et des plaines couvertes de riches moissons. Il n'est pas moins certain que ce prince vit encore, habite, dans les profondeurs du lac, ses anciens appartements, et qu'il daigne se montrer de temps en temps aux habitants de la terre. Nous avons vu des gens qui l'ont vu plusieurs fois. Un vieillard centenaire, qui a été invité un jour par O'Donoghoe à visiter son palais enchanté, a décrit ce pèlerinage aquatique avec des expressions si pleines d'admiration, que la plupart de ses compatriotes n'hésiteraient pas à suivre à leur tour le roi du lac s'il leur faisait le même honneur. C'est ordinairement à l'aube des suaves matinées du mois de mai qu'O'Donoghoe apparaît sur la terre pour respirer les frais parfums qui s'exhalent des prairies humides de rosée. Il se tient immobile sur son beau cheval blanc, richement caparaçonné ; il est revêtu d'une armure noire ; sa lance est dans sa main droite, et sa longue épée pend à son côté ; un panache étincelant, semblable à la flamme du météore, flotte au sommet de son casque ; des groupes de jeunes garçons inconnus et de jeunes filles, aussi belles que les anges, précèdent et suivent le fantastique cavalier, semant des fleurs sur son passage et tirant de la harpe ou de la cornemuse de mélodieux accords. — On croit que tous les jeunes gens qui forment le cortège ne sont autres que des esprits, car leurs visages sont lumineux, leurs corps diaphanes ; ils glissent, suspendus au milieu des vapeurs matinales, ne touchent jamais la terre et ne courbent pas même la frêle tige du genêt ou de l'églaïer. Lecteur, si vous allez à Killarney, je vous souhaite de tout mon cœur la rencontre d'O'Donoghoe ; car c'est un signe certain de longue vie, de bon mariage et de prospérité ; aussi ai-je vu, à l'heure du crépuscule, maint jeune berger et mainte blonde fille qui épiaient aux bords du lac l'apparition du radieux fantôme. Partout je n'entendis que le nom d'O'Donoghoe ; on l'a même appliqué à la plupart

des merveilles naturelles qui sont concentrées en si grand nombre dans ce paysage délicieux. Parmi tous ces rocs aux formes bizarres, on m'a montré la prison, la bibliothèque, l'écurie, le pigeonier, la table, la cave, et jusqu'au balai d'O'Donoghoe. Une grosse masse de granit, suspendue par quatre piliers naturels, au milieu du lac inférieur, s'appelle le cheval d'O'Donoghoe ; mais les jambes du coursier inanimé commencent à s'affaïsser, et l'animal tout entier pourra bien sombrer quelque jour et aller rejoindre son maître au sein des eaux.

Et maintenant, que je voudrais avoir un génie descriptif vraiment à la hauteur de ma tâche pour faire comprendre et sentir à mes lecteurs les beautés exquises de cet Éden romantique que l'on appelle, dans la langue des hommes, les Lacs de Kill-Airné ! — J'essayerai du moins de mettre un peu d'ordre dans mes souvenirs.

L'île de Ross, dans le lac inférieur, fut la première que je visitai. Elle est séparée de la terre ferme par un étroit canal qu'enjambe un pont d'une seule arche. L'ancien château, aujourd'hui une ruine, mais une grande ruine, fut autrefois la résidence des O'Donoghoe, princes des lacs, comme les MacDonald des Hébrides étaient lords des îles.

A quelque distance de ce vénérable débris du passé, lord Kenmare a élevé un chalet coquet, entouré de bosquets plantés à l'anglaise, et de frais gazons, coupés par des plates-bandes de fleurs. Deux belles jeunes filles, élégantes comme des gravures de modes et mises à la dernière fashion de Londres, cueillaient des roses au pied de la tour du terrible O'Donoghoe. C'était le soir. Derrière la tour, bien loin, le soleil descendait lentement dans le lac. Bientôt il disparut dans les flots embrasés ; mais sur son passage, comme sur une palette radieuse, le ciel gardait encore les teintes les plus ardentes et les nuances les plus riches, qui se fondaient, se pénétraient, s'assortissaient et se combinaient, de manière à nous présenter, dans une chaude harmonie, les tons les plus éclatants.

Seule, la vieille tour restait sombre, découpant sa silhouette noire, plus noire sous le ciel plus brillant, — pareille à ces douleurs que la joie des autres fait plus poignantes.

Le lendemain matin, une barque vint me prendre à Ross pour me conduire à l'île d'Innisfallen. Mes rameurs eurent soin de me faire passer tout près d'un rocher, dont l'immense bloc forme un îlot coupé à pic et dominant le lac de sa masse perpendiculaire. Ce rocher s'appelle la prison d'O'Donoghoe. Jadis, assure-t-on, le vieux prince, immortalisé par la

chanson et la légende, et que l'on retrouve à chaque page en feuilletant les souvenirs de l'Irlande poétique, le vieux prince enferma dans les flancs de ce rocher, creusé en caverne, son fils, sorte d'Absalon Irlandais, qui s'était révolté contre lui. Parfois, dans les nuits orageuses, on entend les soupirs, les plaintes et les sanglots du rebelle... Mais alors le vieillard paraît, monté sur son destrier à la crinière blanche, dont le sabot d'argent effleure à peine la crête des vagues soulevées. Il étend la main vers le rocher. Le fils coupable sent la présence et reconnaît enfin le pouvoir d'un père et d'un maître, et tout rentre dans le calme et le silence.

Bientôt nous aperçûmes les grands bois d'Innisfallen, dont l'opulente végétation arrête et repose si doucement le regard. Nulle part je n'ai vu de plus beaux frênes. Quant aux houx, on voit bien qu'ils sont chez eux : on trouve leurs piquants partout : ils défendent les sentiers d'Innisfallen contre les envahissements de la crinoline. Le houx est à l'Irlande ce que le chardon est à l'Écosse. A ces variétés sans nombre de houx frisés, lancéolés, panachés, se mêle, par quantités prodigieuses, l'*arbutus unedo*, qui semble avoir adopté les lacs de Kill-Airné pour patrie. L'*arbutus unedo* est l'ami du saumon. Le saumon veut être grillé sur un feu d'*arbutus* ; son bois communique à la chair du poisson une saveur, un arôme, un parfum sans égal. C'est ainsi que le maquereau délicat demande à être étendu sur une couche de fenouil. Dans le jardin de province, la prudente ménagère réserve toujours une bordure au fenouil... quand elle aime le maquereau.

Je fis aborder, et je me promenai une heure dans les ruines de l'abbaye, fondée, au commencement du septième siècle, par saint Fenan, celui que les Irlandais appellent Lobhra (je suis forcé de traduire ce mot-là par lépreux). C'est une construction assez curieuse : une seule nef, longue de soixantedix pieds, large de vingt, aux fenêtres étroites, — comme dans toutes les églises primitives de l'Irlande, — tellement étroites que c'est à peine si le jour avare pouvait tomber jusque sur les pierres sépulcrales qui pavaient le petit temple. L'architecture est grossière, comme toute celle de l'époque : la ruine n'en a peut-être que plus de caractère. Mais le plus intéressant de tous ces débris du passé, c'est un petit oratoire penché sur la cime d'un rocher et qui laisse flotter sur la montagne et traîner jusque dans l'eau ses longues draperies de lierre. De sa fenêtre cintrée, le regard embrasse un horizon restreint, mais aux lignes les plus douces, aux teintes les plus harmonieuses. Jamais le Rêve, la Méditation ou la Prière n'ont trouvé un asile plus calme et à la fois plus inspirateur.

Un si beau lieu ne pouvait se passer de légende, voici celle que l'on raconte :

Tout près de cet oratoire, dans le bosquet qui l'avoisine, un moine se retira par un beau soir d'été. A genoux, prosterné, le front dans la poussière, l'âme plongée dans la contemplation des choses éternelles, les yeux éblouis par la vision d'un monde meilleur, il laissait passer les heures sans les compter. Enfin de fatigue et d'épuisement, il tomba dans un sommeil profond, — si profond qu'il ne se réveilla qu'au bout de sept cents ans. — Il était survenu, pendant ce temps, quelques changements autour de lui. Grand fut son étonnement quand il rouvrit les yeux ; plus de couvent : il était en ruines ! plus de moines : ils étaient tous retournés à la poussière d'Adam ! La nature elle-même avait pris un autre aspect. Un lac s'était creusé là où, jadis, il n'avait vu qu'une prairie. Le pauvre frère crut à un miracle, mais comme il avait la foi robuste, il dit un Ave, et hardiment s'avança sur les flots qui le portèrent à Mucross, où florissait une autre abbaye. Il raconta son histoire qui fut traitée de fable. Egaré dans un siècle qui n'était pas le sien, étranger à des usages nouveaux, scandalisé des idées nouvelles, il se retira dans les rochers de Ross, où il vécut encore un quart de siècle, se demandant toujours s'il avait rêvé jadis, ou s'il ne rêvait point maintenant.

Je suivis la route du vieux moine : j'allai d'Innisfallen à Mucross ; mais n'osant point renouveler une épreuve que Saint-Pierre lui-même avait jugée périlleuse, au lieu de marcher sur les flots je pris une barque.

Mucross, l'apanage d'un estimable et vraiment heureux gentleman, du nom de M. Herbert, — est à mon sens un des plus beaux domaines des Trois-Royaumes ! Il s'étend sur les bords de deux lacs, le lac Inférieur et le lac du Milieu, au pied de la montagne Turk.

Rien ne manque à cette terre magnifique, ni l'habitation somptueuse, au milieu de jardins dessinés avec le goût le plus exquis et la fantaisie la plus charmante ; ni les perspectives enchanteresses, habilement ménagées sur les plus beaux aspects des montagnes et des lacs ; ni la grâce mélancolique des plus nobles ruines.

Ces ruines appartiennent à l'ancienne abbaye d'Irrelagh ou de Mucross.

Jamais Séchan, Cicéri ou Despléchein n'ont jeté sur les toiles de l'Opéra une décoration d'un plus merveilleux effet. Posée tout au bord du lac, l'abbaye est à demi cachée dans l'ombre des frênes, des ifs, des ormes, des chênes et des sycomores, qui, de toutes parts, la serrent et l'enlacent. Ajoutez l'escadron léger des plantes grimpantes, qui montent à l'assaut des

rosaces, des trèfles et des ogives, enguirlandant les fenêtres et les portiques, et comblant les lacunes des architectures détruites, avec leurs feuillages et leurs fleurs. J'ai vu, en Irlande même, des ruines beaucoup plus considérables ; nulle part je n'en ai vu de plus poétiques.

De quelle époque date le monument ? On ne le sait point au juste. On sait seulement qu'une abbaye d'Irrelagh fut brûlée au douzième siècle. L'abbaye actuelle appartient à un couvent de Franciscains ; fondée par les Mac-Carthy, princes de Desmont, elle fut dédiée à la Très-Sainte-Trinité. Elle fut réparée deux fois dans le courant du dix-septième siècle, ainsi qu'il appert d'une inscription en lettres noires, que les gardiens ont soin de vous faire lire. L'église se compose d'une nef et d'un chœur, séparés par un petit beffroi, percé d'une porte ogivale étroite, à l'aide de laquelle on communique d'une partie de l'église dans l'autre. Le cloître, qui l'avoisine, est un petit bijou d'architecture gothique. Il consiste en une série d'arcades en tiers-point : les piliers et les chapiteaux sont en marbre gris. Au milieu du cloître s'élève un if⁵⁹ majestueux, vieux contemporain de l'abbaye, dont les rameaux ombragent le cloître tout entier. C'est le plus bel arbre de son espèce que je connaisse. Les paysans du voisinage ont pour lui un respect voisin de la terreur. Ils se sentent mal à l'aise dans l'ombre qu'il verse à ses pieds, et comme opprimés par l'âcre parfum qui s'en échappe.

Plusieurs rois d'Irlande dorment, dit-on, sous les voûtes de l'abbaye de Mucross ; les Mac-Carthy ont leur caveau dans le chœur, et un monument assez majestueux indique la sépulture des O'Donoghoe des Glens. La portion de terrain qui s'étend au sud de l'église, a été de tout temps le cimetière favori du menu peuple. La terre de Mucross est pour les lacs et les îles de Kill-Airné, ce que le cimetière d'Iona était jadis pour les Hébrides.

Une route carrossable, qui parcourt une campagne admirablement cultivée, et dont les accidents de terrain, utilisés avec un art extrême, font un véritable parc anglais, conduit des ruines de Mucross à la cascade de Turk, très-belle chute formée par le Torrent du Diable qui se précipite des sommets du Magerton. La Norvège m'a un peu blasé sur les cascades. De Christiania à Trondhjem, j'en ai vu de toutes les formes et de toutes les dimensions, depuis le maigre filet d'eau sautillant, que le vent fouettait et dispersait comme une crinière éparpillée, jusqu'aux fleuves entiers qui se jetaient d'une hauteur de mille mètres dans des bassins de rochers, d'où ils rejaillissaient aussitôt avec des nuages d'écume et des retentissements de tonnerre. Cependant, même après ces grands spectacles, j'ai pris plaisir à

voir la cascade de Turk : une avalanche de poussière neigeuse qui bondit de roc en roc.

Souvent la chasse à courre, ce déduit des grandes races, ce sport des fortunes fashionables, fait retentir de ses joyeuses fanfares les échos de Kill-Airné. Nous eûmes nous-mêmes la bonne fortune de voir forcer un daim rouge, par les équipages de lord H..., non loin de la cascade de Turk. On avait fait le bois la veille au soir ; dès l'aube, les chiens couplés furent conduits sur les brisées ; les hôtes, en l'honneur desquels on donnait la chasse, partirent du château, non point à cheval, mais en barque ; un coup de canon donna le signal ; c'est ainsi que les veneurs irlandais sonnent le laissez-courre ! Au même instant, les chiens furent menés sur la voie et lâchés ; échappés de mille poitrines, des hurrahs retentissants, mêlés aux aboiements sonores, firent trembler la montagne. La bête fut bientôt sur pied et tenta de gagner les hauteurs pour boire l'air et s'enivrer d'espace sur les bruyères infinies. Là ses poumons et son jarret eussent défié les chiens. Les cris des paysans, et, Dieu me pardonne ! le feu roulant d'un peloton de soldats embusqués dans les défilés, la contraignirent à redescendre vers le lac. Vingt fois il essaya de remonter ; vingt fois il fut arrêté par les mêmes moyens. Qu'il y a loin de cette chasse barbare, et de cet emploi de la force presque brutale aux manœuvres savantes et aux ruses stratégiques de notre ancienne vénerie française ! La trace, souvent perdue, difficilement retrouvée, jeta plus d'une fois le désordre dans les rangs des chasseurs, et la confusion partout. Nous eûmes cependant un beau moment. Le daim trouva une route unie, facile, presque droite, et côtoyant le lac ; il en profita pour se donner carrière, et, la meute à ses trousses, il fournit pendant un quart d'heure une course superbe.... Puis, se sentant pressé par ces limiers anglais, qui sont presque aussi vites que nos lévriers, il s'élança, et fit une pleine eau. Dans cet élément, qui lui semblait aussi familier que l'autre, gagnant les chiens de vitesse, il atteignit une île escarpée, sans doute son refuge habituel. — Chiens et piqueurs l'y suivirent bientôt, et dans cet état d'épuisement qui suit toujours la sortie de l'eau du coureur dont les nerfs se sont trop tendus dans la fuite, il fut pris. Toutes les mains applaudirent, tous les mouchoirs s'agitèrent, mais il n'y eut ni hallali ni curée. On écarta les chiens à coups de fouet, on essuya les larmes du daim, qui pleurait comme un cerf, on lui fit boire du lait chaud, et on l'enveloppa dans une couverture de laine, de peur qu'il n'attrapât une fluxion de poitrine.

Je consacrai ma quatrième journée au lac Supérieur, encaissé dans des montagnes dont les formes âpres et abruptes ont un caractère de sauvagerie indescriptible. Ici, toutes les beautés du paysage romantique se groupent et se combinent pour charmer le regard. C'est un ensemble de bois, d'eaux et de montagnes, formant le tableau le plus exquis que puisse jamais rêver un peintre qui serait poète. Ajoutez qu'au gré des heures, et suivant les accidents de la lumière, la scène change comme dans ces mobiles tableaux des dioramas, où, parla distribution savante du jour, le même objet nous apparaît sous vingt aspects différents. Tout autour de ce petit lac, les montagnes ont je ne sais quel air grandiose : leurs sommets fantastiques semblent percer le ciel. Vers l'est, les Meules dressent dans les nuages leur tête qu'on dirait couronnée de la tiare papale ; un peu plus loin, la montagne de Pourpre étale son manteau de bruyères, aussi éclatant que s'il eût été deux fois trempé dans la teinture de Tyr et de Sidon.

Cette ceinture de montagnes donne au lac Supérieur un cachet de beauté solitaire et même un peu farouche, si j'ose dire, que l'on ne retrouve point dans les deux autres. Sur ces eaux tranquilles, sur ces bois paisibles descend du ciel comme une paix profonde. En face de ces nobles spectacles, au sein même de la nature, on sent naître en soi d'autres idées ; on oublie le monde, et ses misères et ses mesquines passions, et au fond de son âme on éprouve je ne sais quelles aspirations vagues et quelle soif de l'infini.

La base de ces montagnes forme une quantité de petits promontoires : les uns s'avancent en pleine eau par une saillie brusque et violente ; les autres s'inclinent vers le lac par de douces pentes insensibles ; tantôt la montagne est coupée à pic, par une paroi que l'on dirait taillée de main d'homme ; tantôt elle s'arrondit par une dentelure de petites baies, qui la festonnent et qui la bordent.

Çà et là, dans les ravines profondes, on voit bondir les torrents, qui viennent mêler leur blanche écume aux eaux bleues du lac ; ou bien ce sont de petites cascades, qui sautillent de roc en roc, brillantes sous un rayon de soleil, comme un filet de vif argent, et tout à coup, disparaissant sous les masses sombres du feuillage. Sur les flots, qu'effleurent incessamment des vols de hérons et de cygnes sauvages, sont semés sans nombre des îlots aux formes bizarres ; les uns s'élancent du sein des eaux à des hauteurs prodigieuses : on dirait des tours gothiques à demi ruinées, ou des campaniles italiens, craquelés de longues lézardes ; parfois, l'action des

eaux a lentement miné la base de ces rochers ; leurs sommets sans point d'appui surplombent le lac, qu'ils menacent éternellement d'une chute toujours prochaine ; d'autres fois ces rochers sont complètement percés à jour ; on dirait les arches d'un pont de granit, arches énormes, soutenues par des piles légères, incessamment évidées et rongées, et que l'on craint de voir à chaque instant s'abîmer. Souvent ces rochers sont arides et nus, c'est la pierre, rien que la pierre ; souvent aussi, ils portent à leurs cimes des saigrettes de sapins, que le vent secoue comme des panaches flottants ; la flore des eaux jette à leurs flancs une ceinture de fleurs et de verdure, que le frêne écarlate rehausse de ses plus vives couleurs.

Trois de ces îles sont surtout célèbres : l'île de Ronayne, l'île de Mac-Carthy, et l'île de l'Aigle.

Quand on descend sur la rive occidentale du lac, on va visiter le cottage de lord Brandon, qui appartient à ce genre appelé en Angleterre Cottages ornées. — Les Anglais se servent volontiers de l'adjectif français, en ayant soin de le souligner et de le mettre au féminin, sans doute pour faire preuve d'indépendance dans le style et d'originalité dans l'orthographe ! Lord Brandon ne s'est point contenté de ce cottage, qui est bien le plus délicieux du monde ; il a fait élever une tour moyen âge à l'entrée de la vallée de Com-Dubh, (prononcez Vallée Noire). Cette tour qui domine le lac et la vallée, et qui se détache par un relief vigoureux sur la masse de la montagne, présente un caractère pittoresque des plus frappants : on ne peut la voir sans étonnement, ni la revoir sans admiration.

— Bientôt j'atteignis le site que l'on appelle l'Œil de Coleman. C'est le point où les eaux trop abondantes sortent du lac Supérieur, et, par un étroit canal d'environ cinq milles de long, s'écoulent dans le lac Inférieur. — Au lieu de l'œil, on dirait mieux le pied de Coleman, car ce héros de légende, qui, poursuivi par ses ennemis, franchit d'un bond un torrent de dix mètres, a laissé sur le rocher la trace de son pied. — Ce n'est pas la seule trace de pieds humains que l'on retrouve en Irlande sur les rochers, où, moi-même, j'en ai vu plusieurs. Le paysan les vénèrent comme la marque du passage des saints et des Fenii, sorte de géants, appartenant à la période légendaire. Quant aux savants, ils attribuent à ces traces une origine druidique. C'étaient sur ces pierres, marquées de l'empreinte du pied, que se plaçaient, dit-on, les Tanists, ou chefs irlandais, pendant la cérémonie de leur reconnaissance par le peuple, et de l'inauguration de leur pouvoir,

A quelques minutes de l'œil ou du pied de Coleman — comme on voudra — on aperçoit le Nid de l'Aigle, — encore une des curiosités de Kill-Airné. Le Nid de l'Aigle n'est autre chose qu'une montagne ardue, en forme de cône, haute de 1,700 pieds au-dessus du lac, très-boisée à sa base, et, à mesure que l'on monte, présentant au regard une succession d'escarpements et de pics, pyramidant les uns au-dessus des autres, au milieu d'un réseau inextricable de plantes grimpantes et de mousses fleuries. C'est au milieu de ces inaccessibles précipices que l'aigle doré place son aire ; c'est de là qu'il surveille le lac et la vallée — son domaine — c'est de là que tour à tour il s'élance sur le mouton attardé loin du troupeau, ou sur le saumon qui fait coquettement briller au soleil de midi ses écailles d'argent. Un invalide des guerres de l'Empire — ou plutôt contre l'Empire, — a pris sa retraite au pied du Nid de l'Aigle, et pour une pièce de six-pence (une douzaine de sous), il vous tire un coup de canon, dont les échos sonores font tout de suite un feu roulant, près duquel une batterie de vingt pièces vous semblerait anodine comme un coup de pistolet de salon. Mais c'est un orage qu'il faudrait pouvoir commander dans ces montagnes : l'orage vaudrait le schelling tout entier. On dirait une bataille des éléments ; il semble que la montagne craque et éclate ; de roc en roc, la foudre bondit ; ce n'est plus le tonnerre sortant d'un nuage — c'est la tempête sur mille points à la fois — c'est la terre et le ciel trouvant une voix digne d'eux et se parlant l'un à l'autre !

J'aurais voulu tout voir et emporter en moi une complète image des beautés de Kill-Airné ; mais il fallait partir ! Je réservai cependant une dernière matinée à la Brèche-de-Dunloe, passage assez diabolique, entre les Meules et la Montagne de Pourpre. C'est un des glens les mieux caractérisés qui se puissent voir. Aperçue d'un peu loin, la Brèche-de-Dunloe semble à peine assez large pour laisser passer un homme. La mise en scène, qui attend son drame, est vraiment grande et désolée. A droite et à gauche, d'énormes blocs de rochers sortent aux trois quarts de la montagne, comme les ossements de la terre, qui perceraient sa maigre peau. Tantôt ces rochers ne se montrent qu'à de longs intervalles ; tantôt ils se pressent et se serrent les uns contre les autres. — De leurs interstices étroits pendent des lianes, sortent des buissons, jaillissent des arbres. — Ajoutez, çà et là, comme de grands lambeaux de pourpre, de longues bandes de bruyères fauves ; et plus haut, pareilles à des franges qui décorent le baldaquin d'un trône, de longues guirlandes de lierres festonnant le gneiss et le granit.

Un torrent rapide, emprisonné dans un lit étroit et tortueux — le Loe — mugit au fond du glen. — A cinq places différentes le lit s'élargit en autant de petits lacs — ce sont les lacs de Cummeen-Thomeen, profondément encaissés dans les rochers, et où viennent boire les daims rouges et les aigles. — Il arrive un moment où le glen est tellement resserré que le torrent l'occupe tout entier et refoule jusque dans les pierres le chemin du piéton.

Mais quand on a ainsi marché longtemps, bien longtemps, grimpant toujours, la montagne s'entr'ouvre tout à coup, le cercle de l'horizon éclate, et l'on se trouve en face d'une perspective enchanteresse. Ce sont les délices des jardins d'Armide succédant tout à coup aux horreurs du chaos. — Imaginez, dans un amphithéâtre de montagnes, aux formes les plus variées, la végétation la plus riche, les plus beaux arbres, tantôt en massifs épais, tantôt en petits groupes, et tantôt isolés ; des fleurs partout : fleurs des bois, fleurs des montagnes aux teintes délicates, aux senteurs exquises. En face de vous, une cascade abondante formant trois chutes magnifiques, et de toutes parts, de petits lacs, dont le contour est dessiné par les lignes les plus charmantes. Tout cela vous présente un tableau achevé, d'une proportion parfaite ; assez grand pour que l'imagination n'ait rien à désirer de plus ; assez petit pour que le regard puisse l'embrasser tout entier.

Tel fut l'emploi d'une semaine à Kill-Airné. J'en garde des souvenirs que rien n'effacera de mon âme. J'ai vu ailleurs, en Norvège, en Suisse ou dans le Liban, des paysages plus sublimes, des spectacles plus grandioses : nulle part, je n'ai trouvé une plus pénétrante douceur, une grâce plus intime, un charme plus mélancolique. Kill-Airné, pour moi, c'est comme un abrégé de l'Irlande : à celui qui n'aurait que quelques jours à passer dans cette patrie des beaux paysages, je dirais : Allez à Kill-Airné.

Une diligence, qui parcourt la route de Millstreet, me ramena de Kill-Airné à Cork en un jour et deux nuits.

Une légende fut toute la distraction de ma route. — Ce fut le postillon qui me la raconta pendant une halte que nous avons faite au petit village de Cullin.

On trouve, aux environs de ce village, du minerai de fer en assez grande quantité, mais il est rebelle à toutes les préparations qu'on veut lui faire subir. La chimie n'a pas de puissance sur lui, parce qu'il a reçu la malédiction d'une sainte.

Dernoa était sainte, mais elle était belle ! Elle vivait seule, dans un glen sauvage, à quelque distance du village, jeûnant souvent, priant toujours.

Mais, si l'on ne vit pas seulement de pain, on ne vit pas non plus seulement de prières. Derno, pour apprêter son modeste repas, venait quelquefois chercher un charbon à la forge du village. Elle le mettait dans un vase de terre, qu'elle abritait d'un pli de sa jupe d'écarlate.

Un forgeron cependant, un connaisseur, — s'il faut en croire la légende ! — admirait, à part lui, la cheville délicate de la jeune fille. Mais le respect fermait sa bouche, et l'éloge ne franchissait jamais ses lèvres. Un jour, pourtant, je ne sais quel diable le tentant, « la belle jambe ! » s'écria-t-il.

La sainte était femme, elle fut flattée ; et naïvement, pour voir si le forgeron avait dit vrai, et si sa jambe était belle, elle fit un mouvement pour regarder à ses pieds. — Le charbon ardent roula sur son vêtement qu'il embrasa ; on n'éteignit le feu qu'à grand'-peine. — Avec la crinoline elle eût été perdue, mais les saintes n'en portaient guère !

Quoiqu'il en soit, la pauvre Derno qui venait de commettre le péché d'orgueil, commit tout aussitôt le péché de colère, car elle maudit à tout jamais les forges et les forgerons de Cullin.

Sa malédiction fut si terrible, que depuis lors jamais forgeron ne put fondre ou tremper les minerais de Cullin.

Voilà tout ce que j'ai vu sur la route de Millstreet, de Kill-Airné à Cork. — Mais j'avais tant vu à Cork et à Kill-Airné.

IX

LIMERICK.

Le comté de Wicklow, c'est l'Irlande orientale ; Cork et Kill-Airné, c'est le midi. Il me restait à voir l'ouest, l'ouest sauvage (the wild west, comme disent les Irlandais), et le nord que je gardais pour ma dernière excursion.

Cette fois, je ne rentrai point à Dublin, mais, quittant à Tipperary-Junction le grand rail-way méridional, qui remonte de Cork à la métropole, j'allai, par une branche transversale, gagner Limerick et les bords du Shanon.

J'arrivai le soir. Le gaz étincelait dans les rues, que remplissait une foule pleine de gaîté, d'animation et de vie turbulente. Le premier aspect de la ville me frappa ; c'est vraiment une grande ville ! Les longues rues, bien

alignées, se coupent à angles droits ; les maisons en brique ont une apparence presque monumentale, de hautes grilles de fer et de larges trottoirs.

Je jetai mon sac de nuit au portier du premier hôtel que je trouvai sur ma route, et j'errai au hasard dans la ville inconnue. C'est pour moi un des plus grands bonheurs du voyage. — Bientôt des rires, des chants joyeux et le son des instruments de musique m'attirèrent vers une place que déjà la foule encombrait. Je fendis à grand'peine ses flots pressés, et arrivé enfin au premier rang, — car il faut que toute peine soit récompensée ! — je fus témoin d'un spectacle étrange.

Une grande femme, aux traits durs, au visage basané, à l'œil noir et perçant, laissant flotter au vent ses longs cheveux bruns, emmêlés de mèches grises, et drapant sa haute taille dans un mauvais châle rouge, que l'usure et le malheur avaient frangé par le bas, occupait seule le milieu d'un vaste cercle, dont vingt chandelles fumeuses traçaient la circonférence, un peu irrégulière, mais toujours respectée du peuple.

Tous les yeux étaient fixés sur cette créature bizarre qui arpentait à grands pas l'espace laissé libre autour d'elle. Elle s'arrêta tout à coup : sa prunelle devint fixe, elle leva le bras avec une solennité tragique, et d'une voix, rauque d'abord, mais qui trouva bientôt des éclats d'une sonorité métallique, elle commença une sorte de discours interrompu par de fréquents et chaleureux applaudissements.

Par malheur pour moi, son éloquence s'exprimait en langue gaélique, et je n'en pouvais saisir que des lambeaux, grâce à la traduction plus ou moins fidèle d'un voisin obligeant.

— C'est la célèbre Meg O'Méara, me dit le voisin, la plus habile improvisatrice qui ait jamais harangué les flots du Shanon. — Elle demeure assez loin d'ici, dans les gorges du Connaught, mais elle descend parfois à la ville avec une petite troupe de danseuses, de chanteurs et de joueuses de harpe, qui donne des spectacles gratuits ou à peu près au bon peuple de Limerick. Le premier venu propose à Meg un sujet, un thème ; elle se recueille un instant et parle, et je vous jure qu'elle parle bien !

Le jour où je l'entendis, sans la comprendre, hélas ! on avait donné à l'improvisatrice un sujet sympathique et bien fait pour émouvoir un cœur irlandais : — la mort du grand patriote O'Connel, — éteint dans l'exil, le cœur et les yeux tournés vers l'Irlande, — qu'il ne devait plus revoir ! Si c'est l'émotion qui fait l'éloquence, on peut dire que Meg est éloquente.

Elle faisait puissamment vibrer la fibre sympathique et la corde sensible chez ses auditeurs, car il y avait des larmes dans tous les yeux pendant qu'elle parlait, et quand elle se tut, il y eut aussi des sanglots dans toutes les poitrines. Meg ramena ses cheveux sous un foulard d'éclatantes couleurs, et se rassit sur une pierre, dans une attitude tragique, et avec un geste dont la sauvagerie fière me rappela ces grandes sybilles inscruées dans les mosaïques de la cathédrale de Sienne, dont j'avais eu peur.

Une petite fille aux yeux vert de mer, cou nu, nu-tête et pieds nus, circulait à travers les rangs en présentant sa sébile de bois, dans laquelle on entendait tomber une pluie de fine monnaie.

Cependant la foule impatiente trépignait et sifflait, comme les spectateurs de nos scènes populaires, quand les trois coups de rigueur se font trop attendre. — L'impressario des Gypsies comprit cette injonction impérieuse de son public, car une jeune femme parut aussitôt portant dans ses bras la harpe nationale.

La harpe, a dit un voyageur qui connaissait bien l'Irlande, a été, dès les temps les plus reculés, l'instrument favori de l'Irlande. C'était au son des harpes que se célébraient dans la solitude des forêts les mystérieuses cérémonies du culte druidique ; et, plus tard, quand les apôtres de l'Évangile eurent détruit les idoles et converti le peuple d'Érin, les doux accords de la harpe accompagnaient le chant des psaumes dans les basiliques du Christ. Les bardes étaient de toutes les solennités, de toutes les fêtes publiques ou privées ; munis de leur instrument révééré, ils assistaient. aux fiançailles, aux baptêmes, aux enterrements ; à la guerre, ils improvisaient des airs belliqueux qui excitaient l'ardeur des combattants. La harpe, comme tout ce qui était cher à l'Irlande, a été proscrite par les tyrans ; les soldats de Cromwel brûlaient les harpes partout.

La guerre de 1688 porta le dernier coup à cet instrument, réellement national, aussi ancien que la civilisation même de l'Irlande, et, depuis le commencement du siècle dernier, il a été peu à peu abandonné.

On le retrouve encore chez les virtuoses populaires, fidèles aux traditions des aïeux. — Ils ont raison, — et si forte qu'il soit, le piano pâlit, du moins comme élégance et comme grâce, devant ces formes poétiques et charmantes, qui rehaussent toutes les beautés de la femme... beautés d'attitude et d'expression.

Moore, le poète patriote, que l'on retrouve partout dès qu'il s'agit de louer ou de célébrer l'Irlande, a ainsi chanté l'origine de la harpe :

I

« On croit que cette harpe, que j'éveille maintenant pour toi, était jadis une sirène qui chantait sous la mer, et qui souvent, au soir, traversait les vagues brillantes pour venir sur le vert rivage, à la rencontre du bien-aimé.

II

« Mais elle aimait en vain ; il la laissa pleurer et baigner de ses larmes toute la nuit ses longues tresses, jusqu'à ce que le ciel, prenant pitié d'un amour si tendre et si vrai, métamorphosa en cette douce harpe la vierge des mers !

III

« Son beau sein s'éleva comme auparavant ; ses joues sourirent encore de même ; son corps se courba gracieusement ; ses cheveux, distillant des pleurs de chaque brillante boucle, recouvrirent ses bras de neige et devinrent des cordes d'or.

IV

« De là vient que cette douce harpe a longtemps mêlé le langage de l'amour au triste accent de la douleur, jusqu'à ce que, les séparant, tu aies enseigné à ses chants à n'être qu'amour auprès de toi, et que douleur quand tu me quittes ! »

Sans être une virtuose de premier ordre, la jeune Irlandaise dominait l'instrument rebelle. Ses doigts agiles se promenaient sur les cordes grêles, faisant tinter des pizzicati légers. On l'écoutait à force de l'entendre. Ce n'était qu'un prélude. Elle tira bientôt des sons plus graves ; elle pressa l'instrument dans ses bras, comme si elle eût voulu lui communiquer sa vie et l'animer de son émotion ; elle le rapprocha de son sein qui battait ; elle pencha sur ce bois insensible sa belle tête blonde ; elle arrosa de ses larmes les cordes qui déjà frémissaient, et tout à coup, cambrant sa taille, le front relevé, le regard au ciel, elle chanta. Elle chanta une de ces mélodies

irlandaises si simples, si naïves et si pénétrantes, que l'on dirait qu'elles contiennent toutes les douleurs de la nation. — Oh ! musique, céleste interprète des âmes, voix sans parole, langue universelle que l'on n'a jamais besoin de traduire, parce que tu t'adresses au sentiment, jamais, non jamais je n'avais mieux goûté ton charme infini que dans ce concert en plein vent, et en écoutant cette naïve artiste qu'aucune école n'a formée, mais qui a trouvé l'accent même de la nature !

Toute la mise en scène de ce petit drame populaire prêtait, du reste, à l'émotion poétique. La beauté des acteurs, les costumes pittoresques de la foule qui les écoutait, et cette admirable nuit de septembre, sereine, bleue, étoilée, avec une lune d'argent, qui se levait derrière les hautes murailles et les sept tours massives du vieux château du roi Jean, projetant son ombre allongée sur le fleuve, où frissonnaient les rayons tombés d'en haut.

Le lendemain je voulus revoir la ville au soleil. Ma première impression ne m'avait pas trompé : c'est bien une grande ville ! Certains quartiers ont avec New-York un caractère de ressemblance tout à fait frappant. Deux choses m'étonnèrent également : la pauvreté et la beauté de la population. Nulle part je n'avais vu plus de haillons, et nulle part de plus nobles traits, des fronts plus purs, des yeux plus lumineux, de plus majestueuses démarches. Ces femmes aux pieds nus, aux robes déchirées, dont la chevelure en désordre s'échappe de quelque misérable coiffure impuissante à la contenir, elles ont les plus fières tournures du monde. On dirait des reines déguisées en mendiante. Pour retrouver rien de comparable dans mes souvenirs, il m'a fallu retourner en Grèce, à quelques lieues d'Athènes, dans ce joli bourg d'Éleusis, où l'on célébrait jadis les mystères de la Bonne Déesse, et où le touriste voit maintenant passer devant lui les statues de Phidias, descendues des frontons du Parthénon. Mais les radieuses filles de la Grèce sourient à leur facile destinée, — tandis que l'infortune de leur patrie projette son ombre sur le front des pauvres Irlandaises.

Tout en faisant ces réflexions, j'arrivai sur la place de la Cathédrale, un édifice imposant mais irrégulier dont l'architecture de deux styles indique l'époque de transition du roman au gothique, du plein cintre à l'ogive. C'était un dimanche. Les huit cloches, — ces cloches de Limerick, célèbres dans toute l'Irlande, — appelaient les fidèles à l'office du matin.

— J'aime les cloches, et je les écoute toujours avec bonheur... La cloche, n'est-ce point là une des plus touchantes poésies du christianisme ? Comme à ses accents tous les souvenirs de notre vie se réveillent, larmes et

sourires ! Pendant que nous vagissions nouveau-nés, dans le berceau, sur le seuil du monde inconnu, son gai carillon chantait, pour nous bercer, les cantiques de l'espérance ; et, jusqu'à l'heure où elle sonnera lentement le glas de notre agonie, où ses tristes volées passeront, comme un essaim de pleureuses funèbres, au-dessus de notre tombe entr'ouverte, combien de fois, homme ou peuple, se seront-elles mariées à nos joies et à nos douleurs, sonnant tour à tour pour nos fêtes et pour nos deuils publics, rythmant aujourd'hui le Te Deum de la paix, et demain, dans un ciel rouge d'incendie, faisant retentir le tocsin des guerres civiles ! Cependant les purs métaux se combinent pour, de leurs éléments divers, former le timbre harmonieux, et, du milieu de leur échafaudage aérien, sonores habitantes des nuages, éclatantes voisines de la foudre, voix d'en haut, voix sereines, après avoir éveillé les échos des sphères supérieures, elles descendent pour se mêler familièrement à tous les détails de notre existence, et pour nous mesurer tour à tour, en faisant retentir la chute de nos heures fugitives, le travail et le repos.

A ces cloches de Limerick se rattache une histoire belle comme une légende.

Elles furent apportées d'Italie en Irlande. Celui qui les avait conçues, combinées, fondues et accordées, — car on donne le LA aux cloches comme aux instruments d'un orchestre, — n'était pas seulement un artisan, c'était un artiste. Il devint bientôt amoureux de son œuvre : il lui semblait que ces cloches avaient une âme : il passait sa vie à écouter leurs voix argentines. Il les faisait sonner pour lui ; il en jouait comme un autre eût joué de l'orgue ou du clavecin. « Sans mes cloches, disait-il parfois, je ne pourrais plus vivre ! » Il les vendit pourtant, car il était pauvre, et l'homme ne se nourrit pas seulement de son. Elles furent achetées par un couvent. Le jeune homme vint demeurer tout près de la clôture. Il pourrait du moins les entendre sonner, et vieillir au sein de son harmonieux bonheur ! Mais le bonheur, quel qu'il soit, est toujours de courte durée... que ce soit une femme ou une cloche qui le donne ! Dans une de ces guerres civiles qui ont de tout temps désolé la belle et malheureuse Italie, le couvent et ses environs furent pillés, le fondeur de cloches ruiné de fond en comble ; et lorsque enfin la paix bénie redescendit du ciel, le couvent n'avait plus de cloches pour annoncer son TE DEUM. On en acheta d'autres, mais qui sonnaient faux ! Grand fut le désespoir de notre artiste. Ses cheveux devinrent gris, son cœur se sécha. Enfin le désespoir fut le plus fort : il vit

bien qu'il fallait retrouver ses cloches... ou mourir. Il commença donc à les chercher à travers le vaste monde. Il parcourut d'abord l'Italie, puis l'Allemagne, puis la France : en vain. Il passa bientôt en Angleterre, la traversa en visitant tous les clochers, et aborda bientôt en Irlande. Déjà, mais inutilement, il avait visité Dublin, Cork et Galway, quand, un soir, remontant le cours du Shanon, aux approches de Limerick, au milieu de ce profond silence qui règne dans les airs aux dernières heures du jour, il entendit — et reconnut avec le cœur — la voix de ses cloches bien aimées. — Un monde de sensations et de souvenirs se pressait en lui ; il serra ses bras contre sa poitrine, comme pour en comprimer les battements ; il s'appuya au grand mât pour ne pas tomber.

Les cloches sonnaient toujours.

La patrie, la famille, les premiers jeux de l'enfance, les joies de la jeunesse... ses douleurs aussi... en un mot toute sa vie se déroulait devant lui à l'appel de la cloche.

Peu à peu ses bras s'ouvrirent, sa tête s'inclina, ses yeux se fermèrent... il glissa au pied du grand mât. Les matelots coururent à lui et le relevèrent. Mais il n'avait pu supporter l'émotion trop forte... il était mort.

Les cloches sonnaient toujours.

X

LE PURGATOIRE DE SAINT-PATRICK.

Le Shanon est un des plus beaux cours d'eau de l'Europe : tour à tour ruisseau, rivière, torrent, lac et fleuve, il ne manque à sa gloire qu'un poète pour le chanter ; avec un poète, il serait bientôt aussi célèbre que le Rhin, le Rhône ou le Danube, qui n'ont ni plus de grandeur ni plus de majesté.

Le Shanon prend sa source au nord de Limerick, dans les montagnes du comté de Leitrim ; il forme bientôt un beau lac, appelé Lough-Allyn ; puis, continuant sa course vers le sud, il sort de limite aux comtés de Longford et de Roscommon. Ses ondes, calmes et dormantes, s'élargissent peu à peu et deviennent le lac Ree. A Athlone, au contraire, il se précipite avec force. Il roule avec impétuosité, jusqu'à ce qu'il se transforme encore une fois en un lac spacieux entre les comtés de Tipperary et de Galway ; il s'appelle alors

Lough-Derg. Il reprend son cours à Killaloc ; c'est là qu'il apparaît dans toute sa majesté ; mais en même temps il devient inaccessible à la navigation, et jusqu'à Limerick il n'offre pour ainsi dire qu'une série de cataractes.

A partir de Limerick, le Shanon change complètement d'aspect ; là commence une de ces vastes embouchures, comme celle de la Tamise et de la Clyde, et qui ressemblent bien plus à des lacs qu'à des fleuves.

Je pris passage à bord d'un des paquebots de Limerick qui devait me porter au fond de la baie de Clare, où vient aboutir une excellente route de terre conduisant à Galway.

Il y avait foule sur mon joli steamer, et comme en rivière on ne craint pas le mal de mer, on se livrait sans contrainte au plaisir d'une navigation rapide, au sein d'une nature enchantée. Rien n'est splendide comme l'Irlande dans une belle matinée d'automne.

J'eus le malheur de parler, on vit bientôt que j'étais étranger. Ah ! l'accent ! l'accent ! ! Mais l'hospitalité n'est pas moins cordiale en Irlande qu'en Écosse, et la présentation n'est plus, comme à Londres, de rigoureuse nécessité. Ce fut bientôt à qui me ferait les honneurs du pays ; et les questions d'aller leur train ! L'Irlandais est grand causeur de sa nature : cela remonte plus haut qu'O'Connell. On me demanda où j'allais ; je répondis que je n'en savais rien, et chacun de rire.

Je ne mentais qu'à moitié ; car, dans tous mes voyages, j'ai toujours fait une large part à l'imprévu, et bien m'en a pris. Ce jour-là même j'étais parti pour Galway, et ce ne fut point à Galway que j'allai.

« Eh bien ! me dit une femme assise auprès de moi, et qui aurait été blonde..., si elle n'eût été rousse, puisque vous n'avez aucun plan de voyage, venez avec nous.

— Je ne demande pas mieux ; mais encore faut-il savoir...

— Où nous allons ?

— Sans doute !

— Cela ne vous semblait pas nécessaire tout à l'heure, mais je veux bien vous faire une concession... pour vous engager. Sachez donc que nous allons... en purgatoire... Me suivez-vous jusque-là ? ajouta-t-elle en minaudant.

— Je vous conduirais plus loin, si vous le permettiez, répondis-je à mon tour avec une galanterie dont je reconnais maintenant le mauvais goût.

Elle eut l'esprit de ne pas comprendre. Il y a des cas où c'est, pour une femme, la meilleure manière de répondre.

Cependant les aubes rapides tournaient, tournaient toujours, et les paysages changeants se déroulaient sur chaque rive, si rapidement qu'on n'avait même pas le temps de les voir !

Enfin le steamer s'arrêta et nous descendîmes du bateau pour remonter bientôt dans un immense chariot découvert, où vingt-quatre voyageurs purent s'asseoir dos à dos, douze sur chacun des deux longs bancs parallèles au timon, qu'on juche au-dessus des roues à quatre pieds du sol. Une troupe plus nombreuse suivait à pied nos quatre chevaux, qui marchaient au pas, péniblement, par une route défoncée.

Deux cahots et un heurt me jetèrent sur les genoux de ma voisine. C'était toujours la petite femme aux yeux verts et aux cheveux à peu près blonds.

Elle serait tombée si je ne l'eusse retenue.

— C'est votre purgatoire qui commence, lui dis-je en souriant.

— Pas encore ! me répondit-elle. Je remarquai bientôt qu'elle devenait plus sérieuse. Elle ne répondait guère à mes questions, et mes compagnons assombris imitaient son silence. Bientôt un homme à cheveux grisonnants, qui semblait le chef de la troupe, prit son chapelet, se découvrit, fit un signe de croix, et dans cette belle langue gaélique, harmonieuse et retentissante, il commença des prières auxquelles la foule répondait pieusement.

Sans m'en douter, je me trouvais en plein pèlerinage ; je me rappelai mon voyage de Terre sainte, et je fis bonne contenance. L'Irlandais est mobile comme l'onde : à la pétulance du matin succédait le recueillement du soir.

Comme le chapelet finissait, nous arrivâmes au bord d'un de ces grands marais connus sous le nom de boys, comme on en rencontre fréquemment en Irlande.

- Le bog ne ressemble à rien de ce que vous avez pu voir en France, ni dans la Sologne, ni dans la Camargue. Le bog appartient à l'Irlande, comme le fjord à la Norvège, comme les steppes à la Tartarie.

Vaste détrit des forêts renversées de la vieille Irlande, amas de végétations qui s'embarrassent et s'étouffent, réservoir profond où s'écoule l'excédant des lacs, lit sans rivages des torrents débordés, le bog est tour à tour une carrière, une prairie ou un précipice. Le voyageur s'y perd, les troupeaux noirs s'y livrent aux joies vagabondes de la vaine pâture, et le paysan en découpe le tuf pour se chauffer l'hiver.

Maintenant que vous connaissez le bog, — entrons !... Nous allons doucement et en regardant à nos pieds. Ici la précaution n'est jamais inutile. Un faux pas pourrait nous perdre ! Tout le monde descendit du car (c'est ainsi que les Irlandais prononcent le mot voiture), le plus léger attelage serait un trop lourd fardeau pour le bog. Les guides marchaient devant, sondant avec leurs longs bâtons le terrain mobile, nous venions après eux, tous à la file, comme ce vols de grues qui traversent parfois le ciel d'automne.

C'était vraiment un curieux spectacle et que je ne saurais plus oublier. Quarante à cinquante personnes, hommes, femmes, enfants, s'avançaient silencieusement dans la plaine muette et déserte. De temps en temps, le chef levait son bâton blanc... c'était l'indice qu'il avait perdu la trace. — Tous s'arrêtaient, l'inquiétude dans l'âme ; bientôt, le bâton s'abaissait de nouveau ; les anciens vestiges étaient retrouvés, et l'on repartait, la joie dans les yeux.

Le vent courbait la tête des grandes herbes ; une femme qui enfonçait dans l'eau jusqu'aux genoux, poussait un petit cri ; un héron se levait d'une flaque d'eau, faisait claquer son bec, secouait lentement ses ailes paresseuses, tournoyait dans l'air bleu avec un gémissement rauque : c'étaient tous les incidents de la route. Nous n'en connûmes point d'autres.

Cependant, à mesure que nous avançons dans le marais, d'autres petites troupes pareilles à la nôtre apparaissaient au loin et suivaient la même direction : on voyait bien que nous marchions vers un même but. Bientôt cependant le sol se raffermir sous nos pieds, et nous entrâmes dans une lande déserte, toute fleurie de bruyères roses, au milieu desquelles, çà et là, de grandes pierres grises arrondissaient leur dos de chameau bossu. Tout à coup le terrain s'abaisse devant nous, et par un pli rapide nous amena jusqu'au bord d'un petit lac, que votre géographie ne connaît point, mais qu'on appelle ici le Loch-Dergh. Sa rive était nue et triste ; un horizon de collines rapprochées, arides et pierreuses, l'entourait comme une ceinture de granit. Deux ou trois cents personnes, — plus de femmes que d'hommes, — étaient assises par petits groupes sur la terre froide ou sur des quartiers de roche. Toutes tenaient leur regard fixé sur une petite île que l'on apercevait dans la distance, à peu près au milieu du lac.

Bientôt une large barque se détacha de l'île et, à force de rames, s'approcha du bord où nous étions. — A sa vue, tout le monde se leva, et une grande clameur fut entendue jusque sur les montagnes ; — les femmes

se jetèrent à genoux, les hommes s'avancèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture. — La barque accosta, et déposa sur le rivage une trentaine de personnes qui venaient d'accomplir leur pénitence. — Autant d'autres montèrent dans la barque à leur place. — Je voulus tenter l'abordage.

— Où est votre ordre ? me demanda le batelier.

— Je n'en ai pas.

— Qui êtes-vous ?

— Français !

— Catholique ?

— Apostolique et romain.

— Qui répond de vous ?

— Moi.

— Ce n'est pas assez, fit-il en riant.

Je lui glissai une demi-couronne dans la main...

— Diable ! dit-il comme se parlant à lui-même, si encore vous étiez connu de quelqu'un ?

— Saint Patrick connaît tout le monde !

— Oui, répondit-il en clignant de l'œil, mais j'entends quelqu'un de vivant...

Je tirai de ma poche une lettre adressée à l'archevêque de Tuam.

— Oh ! fit-il en s'inclinant, avec une expression de profond respect, vous connaissez l'ami du Libérateur, le pape de l'Irlande, le lion de Juda ! montez !

Deux coups d'aviron nous mirent en pleine eau. Le vieux nocher, sorte de Caron en tartan, se fit donner par tous les pèlerins l'obole du passage, et, un quart d'heure après le départ, nous abordions sur l'île de Saint-Patrick. La plupart de mes compagnons n'attendirent point que l'on eût fait barre : ils sautèrent dans l'eau, coururent vers l'île bienheureuse, et, se jetant à genoux, touchèrent de leur front sa terre sacrée.

L'île n'est pas grande. Elle peut avoir trois cents pas de long sur deux cents pas de large. Elle était littéralement couverte de monde. Vous avez vu, sur nos côtes, quand le flot commence à se retirer, des troupes d'oiseaux de mer guetter le moment où quelque coin de roche va se trouver à sec, ils l'effleurent de leur vol, s'abattent dessus, l'enveloppent de leurs ailes frémissantes : le rocher disparaît sous ce manteau vivant... Ainsi, de l'île de Saint-Patrick : pas un pouce de terrain qui soit inoccupé. (Vingt mille personnes le visitent chaque année, et nous sommes au fort de la saison !)

Presque tous les pèlerins étaient à genoux, quelques-uns prosternés ; tous avaient le chapelet à la main ; çà et là, parmi les groupes, on apercevait un prêtre qui récitait tout haut des prières. Quand on passait derrière les rochers, on entendait des schlagues de pénitents qui se déchiraient les épaules à coups de discipline... (28 septembre 1857 ! 35 degrés de latitude nord !) Allez ce soir rire aux Variétés ou pleurnicher au Gymnase !

A grand'peine, et en fendant la foule, j'arrivai jusqu'au centre de l'île.

Là, dans le cœur même de la roche, on avait creusé jadis une caverne qui recevait dans ses flancs profonds les martyrs les plus exaltés de la pénitence volontaire. Que se passait-il dans ces mystères de l'expiation chrétienne ? Nul ne le sait aujourd'hui. Les gouverneurs de l'Irlande firent fermer la caverne en 1631 ; Jacques II, le Catholique, la fit rouvrir ; le clergé lui-même la condamna de nouveau en 1780, et elle est remplacée aujourd'hui par une petite chapelle, sous l'invocation de saint Patrick, et dont les murailles nues voient s'accomplir chaque jour les dernières épreuves du pèlerinage.

— Il y a encore une place, voulez-vous entrer ? me demanda, en me voyant venir à lui, un excellent prêtre, debout près de la porte, un trousseau de clefs à la main, comme saint Pierre au seuil du paradis.

Je m'excusai sur le peu de temps dont il est permis de disposer à un voyageur, qui a beaucoup à voir et beaucoup à dire aussi.

— Qu'est-ce que le temps, me répondit-il en levant son doigt au ciel, qu'est-ce que le temps auprès de l'éternité !

— Que fait-on là-dedans ? lui demandai-je, sans rien répliquer à son apostrophe éloquente.

— On y jeûne ! me répondit-il.

— Eh mais ! lui répondis-je, c'est ce qu'on fait dans toute l'Irlande.

La chapelle ou la prison (car les paysans lui donnent également les deux noms), est une sorte d'in pace, dans lequel on subit la dernière épreuve du pèlerinage, c'est-à-dire la privation de nourriture et de sommeil pendant un jour ou deux. — Du reste, la diète du Loch-Dergh est toujours assez sévère. Un morceau de gâteau d'avoine, un peu d'eau et un certain nombre de coups de martinet, bien cinglés sur les épaules, voilà ce qu'on accorde aux pénitents pour se soutenir pendant vingt-quatre heures.

— Mauvais régime ! dis-je à mon interlocuteur, et qui doit leur creuser l'estomac...

— C'est le vin qui les ranime ! reprit-il avec un sourire mystique.

— Ah ! ils ont du vin ! repris-je à mon tour ; alors tout s'explique, et je m'étonne moins du nombre de vos pèlerins.

— Oh ! fit le saint homme, le vin des enfants de Dieu n'est point fait avec le jus de la vigne... Tenez, continua-t-il, voici qu'on apporte le punch du soir...

Deux hommes, en effet, placèrent devant lui une immense marmite fumante, et tous les paysans s'approchèrent pour recevoir leur ration de vin de Saint-Patrick. — J'y voulus goûter à mon tour... et j'avalai une cuillerée d'eau bouillante !

Le vin de Saint-Patrick est du même cru que le vin de Cana... avant le miracle... — Mais les pèlerins lui reconnaissent toutes sortes de vertus... expiatoires, et ils s'échaudent la gorge à le boire à plein verre.

— Vous pouvez, me dit le bon prêtre, quand la foule des buveurs se fut écartée quelque peu, vous pouvez vous établir vers l'ouest de l'île ; il y a, je pense, quelques places encore vacantes. Vous savez que la station est de trois, six ou neuf jours à volonté.

Je dois aussi vous prévenir que le régime est moins dur pour les étrangers. — Au lieu de gâteau d'avoine, vous pouvez manger des pommes de terre !...

Je répondis que je serais désolé de faire la moindre exception à la règle... mais que j'étais obligé de partir le soir même pour Galway.

— Nous ne forçons personne, reprit l'apôtre, l'esprit souffle où il lui plaît. Les pèlerins ne nous manquent point ; j'en ai vu plus de dix-sept mille cette année !... Mais voici l'heure du dernier départ : — allez vous joindre à la troupe sanctifiée, on va vous remettre sur la terre ferme.

La grande barque, en effet, s'emplit jusqu'aux bords ; le nocher aligna son troupeau à coups d'aviron ; c'était un surcroît de grâce... mortifiante, que l'on recevait avec bonheur.

Quand nous fûmes chargés à couler bas, nous prîmes le large.

C'est la foi qui sauve ! a-t-on dit ; tous ces pauvres diables avaient la foi ; ils s'en retournaient chez eux allégés de leurs fautes, la paix dans l'âme, la joie au cœur, le rayonnement de l'extase dans les yeux ! — Malheur à celui qui voudrait souffler sur ce bonheur des simples ! — car, ainsi que le disait un jour l'archevêque de Tuam, — ce lion de Juda dont je vous parlais tout à l'heure, — si vous prenez la foi de mes pauvres Irlandais, qu'est-ce qui leur restera ?

XI

LA TRUITE BLANCHE.

La truite n'est-elle pas le plus joli poisson du monde ? Forme élégante, charmante couleur ! L'avez-vous jamais vue s'ébattre dans l'eau claire des ruisseaux ? — Par bonds légers elle s'élance de sa prison liquide, happe une mouche, boit l'air, traverse un rayon de soleil et disparaît. — Et comme elle remonte le fil de l'eau, dans l'écume des cascades, humeur plus changeante que le caprice d'une femme ! Ou bien encore, immobile et comme endormie sur un lit de cailloux ronds, elle fait miroiter sous le flot sa robe chatoyante, blanche comme l'argent, bleue comme l'acier, bitaillée de pointillés pourpres et roses.

Toutes cependant ne sont pas vêtues d'aussi vives couleurs.

Je m'aperçois que ce début est un peu long, et, d'honneur, je n'ai pu le faire plus court !

Pour nous autres, âmes pécheresses, le purgatoire est le chemin du paradis ! encore trop heureux quand il nous y mène ! Mais, pour aucun voyageur partant de Limerick, le purgatoire de Saint-Patrick n'est le chemin de Galway. Je m'étais donc sensiblement éloigné de ma route, ou plutôt il n'y avait plus pour moi ni route ni voiture. Il fallut prendre un cheval et un guide. Le cheval ne marchait pas assez ; en revanche, le guide parlait trop. Pendant trois jours que nous avons passés ensemble, je crois que j'ai appris des histoires pour le reste de ma vie, quand elle devrait égaler la durée de celle de Matusalem.

Un jour, pendant le repos de midi, religieusement observé par les guides irlandais et par leurs chevaux, je m'avançai tout seul, à pied, à travers un plateau semé de roches grises, entrecoupées çà et là de beaux gazons. Parfois la roche s'entr'ouvrait, et mon œil pénétrait dans des abîmes qui me semblaient sans fond.

Après une ou deux heures de promenade, au milieu des enivrantes senteurs qu'exhalent les fleurs sauvages des montagnes, j'arrivai au bord d'une large crevasse. Un escalier de rocher, s'enfonçant dans les ténèbres, lui servait d'entrée. J'avais soif ; un frais murmure d'eau m'invitait. Je me hasardai sur ces longues volées de marches irrégulières entre lesquelles

croissaient mille végétations sauvages ; un grand lierre, flottant comme une tapisserie de verdure, couvrait toute une paroi de la muraille naturelle. Quand j'eus descendu cinquante ou soixante marches, je me trouvai sous une voûte haute et large, éclairée par des soupiraux ménagés dans le rocher fendu. Le ruisseau murmurait toujours, et, par places, aux endroits où le jour tombait sur lui d'en haut, ses petites vagues brillaient, pailletées d'étincelles humides. Je me baissai pour y puiser dans le creux de ma main, comme les soldats de Gédéon.

— Faut pas vous gêner pour boire à la cruche, dit tout près de moi une voix jeune et bien timbrée qui sortait de l'ombre.

Je me retournai assez vivement, et j'aperçus une femme assise sur une pierre. Sa jupe, sans crinoline, ne sortait pas de chez la première faiseuse ; elle n'avait point de fleurs dans ses cheveux, et ses pieds n'étaient pas chaussés de prunelle ; mais elle venait de les laver dans le ruisseau courant, et ils paraissaient blancs comme neige sur la mousse verte. Elle se leva, vint à moi, et me présenta sa cruche. Je bus en songeant à Rébecca à la fontaine.

— Belle grotte ! lui dis-je en remettant le vase à terre.

La meilleure manière de remercier une Irlandaise, c'est de louer son pays.

— Oui, dit-elle, belle grotte ; c'est la grotte aux pigeons ! Ils nichent sur votre tête, dans les trous du rocher et dans les rameaux du lierre... Mais il faut la voir allumée... Est-ce que Votre Honneur est pressé ?

— Non ! je ne le suis jamais.

— Eh bien ! alors, attendez voir !

Elle fit une vingtaine de pas et poussa un long cri modulé d'une certaine façon qui voulait peut-être dire quelque chose. Au bout de cinq minutes, un jeune garçon parut, bondissant comme un chamois entre les pierres ; — c'étaient les mêmes boucles blondes, la même bouche rosée, le même feu dans l'œil. La mère eût fait reconnaître le fils. Elle lui dit quelques mots en patois, et l'enfant disparut.

— C'est à vous ce beau garçon ?

— Vous le trouvez beau ? Tant mieux ; j'en ai cinq comme ça ! en Irlande, voyez-vous, ce n'est jamais les enfants qui nous ont manqué, mais quelquefois le pain pour les nourrir. Monsieur Tous les jours a la bouche grande. Enfin les temps sont meilleurs, il faut croire que le plus mauvais est passé.

L'enfant revenait déjà avec une brassée de paille. Elle eut bientôt fait d'en tresser trois ou quatre torches.

— Allumez, Paddy ! fit-elle. Et elle jeta une de ces torches à l'enfant.

Patrick, car Patrick, Pat et Paddy, ce sont trois noms qui n'en font qu'un, souffla sur la braise à pleins poumons et à pleines joues ; le tuf s'embrasa et la paille prit feu.

— Maintenant, marchons ! dit la mère.

Nous avançâmes tous trois en suivant le ruisseau ; elle, tenant l'enfant par la main, et moi suivant, à quelques pas en arrière

De temps en temps, quand elle avait atteint quelque point plus élevé, elle se retournait vers moi, pointant sa torche vers les différentes parties de la grotte pour les faire mieux voir. La paille, agitée autour de sa tête, quand plus loin tout restait sombre, l'éclairait de lueurs rouges ardentes d'un effet magique ; parfois, elle la secouait, et mille étincelles qui s'en échappaient rayaient de leur scintillement vif les ténèbres devenues tout à coup visibles.

Elle poussa un long cri. — Mille échos sauvages lui répondirent, — les branches du lierre tressaillirent, des nuées de pigeons s'en échappèrent, nous effleurant de leur vol effrayé. Brusquement elle me prit la main, — s'élança jusqu'au bord de l'abîme, — et y jeta sa torche, qui, pendant une minute ou deux, s'en alla au fil de l'eau, flottant, brûlant, sifflant, fumant. Une petite vague la couvrit, et tout disparut.

— Une autre ! Paddy, fit-elle à l'enfant, qui d'une main tenait toujours le jupon de sa mère, et de l'autre portait encore le réchaud.

Paddy alluma une seconde torche et la lui donna.

— Votre Honneur aime-t-il les truites ? me demanda l'Irlandaise.

— Beaucoup, lui dis-je, sauce aux câpres, à l'huile et au vinaigre.

Cette réponse de gourmand lui fit hausser les épaules, et elle garda pendant quelques minutes un silence indigné ; elle ne voulut point toutefois me tenir trop longtemps rigueur, et au bout d'un instant :

— Avez-vous vu quelquefois des truites blanches ? me demanda-t-elle ?

— Jamais ! lui répondis-je.

— Eh bien ! fit-elle, je vais vous en montrer une ; mais chut ! si le poisson est muet, il n'est pas sourd.

Elle s'avança par un étroit sentier qui passait entre les rochers. Je la suivis, et bientôt nous nous trouvâmes au bord d'un autre petit ruisseau qui roulait ses ondes noires dans un lit de terre de bruyère.

— Attention ! me fit la femme à voix basse, en mettant un doigt sur les lèvres.

Puis elle pencha sa torche au-dessus de l'eau.

— Voyez-vous ? me demanda-t-elle d'un coup d'œil.

— Non, répondis-je par un signe.

— Regardez mieux... murmura-t-elle... la voilà !

J'aperçus, en effet, un poisson de moyenne taille, qui avait la tête fine, la forme élégante, le corps allongé, et l'œil d'émeraude cerclé d'or de la truite. Mais il était d'une blancheur éclatante et sans tache. Il allait et venait, jouant, folâtrant, s'ébattant, faisant mille tours dans la zone de lumière projetée par la torche, qui courait en frissonnant sur l'eau. — Les petites écailles de son flanc reluisaient comme une cuirasse d'argent. — Une seule, tout près de la nageoire supérieure, — celle qui remplace le bras chez le poisson, — laissait voir une petite tache, rouge comme du sang, qui maculait sa blancheur.

Quand je l'eus suffisamment regardée :

— Eh bien ! me demanda l'Irlandaise, qu'en dites-vous ?

— Je dis que c'est une truite blanche !

— Voulez-vous que je vous en conte l'histoire ?

— Je crois bien ! je suis venu ici pour l'apprendre !

— Alors, asseyez-vous, — non pas sur cette bruyère, elle est humide : — là, plutôt, sur ce bout d'arbre renversé ; moi ici, et Pad entre nous deux.

« Dans les temps d'autrefois, commença-t-elle après s'être un moment recueillie, alors que l'Irlande était heureuse, — avant les Anglais, comme vous voyez, — une belle et jeune lady vivait dans le château dont vous avez trouvé la ruine là-haut sur le coteau. Son père la promit au fils d'un roi jeune et beau comme elle, et elle l'aima. Et comme, après un temps, il revenait pour la chercher, le pauvre lord, — dont Dieu ait l'âme ! — fut assassiné par des brigands et jeté au fond du lac, et par ainsi, ne put-il pas tenir sa promesse à la belle lady, qui attendait toujours.

« D'abord, elle se fâcha du retard, comme aurait fait toute femme à sa place ; puis elle pensa à quelque malheur, et elle trembla ; puis elle crut qu'elle n'était plus aimée, et elle pleura ; bientôt elle tomba dans un chagrin qui ne finit plus. Mais quand elle apprit ce qui était arrivé à son pauvre lord, sa raison s'en alla. Tous les jours, on la voyait au bord des lacs et le long des ruisseaux, penchée sur l'eau et regardant...

« Puis, on ne la vit plus.

« On dit dans le pays que les fées l'avaient prise.

« C'est alors que, pour la première fois, on aperçut la truite blanche dans ce ruisseau ! Au grand jamais, on n'avait vu de truite blanche en Irlande, ni autre part que ce soit dans le monde, qui est pourtant bien grand, à ce qu'on dit, car je n'en ai jamais fait le tour. Donc, de bien loin on venait la voir, et elle était presque toujours à la même place, là où vous l'avez aperçue. Personne n'eût voulu lui faire de mal, parce qu'on soupçonnait bien qu'il y avait du mystère là-dedans... Si par hasard la pauvrette s'égarait dans le filet du pêcheur, délicatement il la dégageait des mailles, la prenait dans ses mains et la remettait dans le ruisseau où il la voyait nager, sautiller, frétiller autour de lui comme pour lui dire merci à sa manière, car vous savez, monsieur, que les poissons ne parlent pas.

« Et les choses allèrent ainsi longtemps, longtemps. — Mais les mauvais jours vinrent pour l'Irlande... Les hérétiques, — que Dieu les damne ! — vinrent camper dans la plaine et sur la montagne. — Les soldats anglais entendirent parler de la truite blanche, et ils rirent de nous, les vilains ; même que l'un d'eux, qui ne respectait rien, jura qu'il prendrait la truite et qu'il la mangerait à son dîner, comme une carpe ou une anguille.

« Et il la prit, monsieur !

« De vrai, ce ne lui fut pas bien difficile, car la pauvre blanchette n'était pas ce qu'on appelle farouche. Vingt fois on l'avait tirée de l'eau, flattée et caressée, puis remise à sa place ; mais elle se laissait faire. Cette fois, elle eut peur. Les yeux du soldat ne lui plaisaient pas ; elle se débattit dans ses mains tant et plus... elle voulait retourner au ruisseau. Mais lui, plus elle se débattait, et davantage il la serrait dans ses doigts crochus. — Défiez-vous des doigts crochus, monsieur ! — Enfin, il la coula dans son sac, jeta le sac sur son dos, et partit !

« Arrivé chez lui, le traître mit la poêle sur le feu et le beurre dans la poêle ; quand elle entendit chanter la friture, la petite truite eut grand'peur, et elle se remuait dans le sac comme une pauvre possédée. Mais le soldat, sans pitié, la prit et la jeta dans la poêle brûlante.

« Alors on entendit un grand cri, comme d'une créature baptisée... puis le beurre pétilla, et l'on n'entendit plus rien. — Et le soldat se prit à rire à se rompre les côtes.

« Au bout d'un moment :

« — Retournons la bête, dit-il, elle doit être cuite de ce côté.

« Il la retourna... mais elle n'était pas cuite du tout.

« Cela aurait bien dû lui ouvrir les yeux ; mais c'était un endurci pêcheur que rien ne pouvait toucher. Trois ou quatre fois, de ci et de là, il retourna le poisson dans la poêle ; mais il avait beau faire, la truite gardait toujours sa couleur d'argent.

« — Bah ! dit-il, c'est pour me faire enrager, elle ne veut pas en avoir l'air, mais je suis sûr qu'elle est cuite. Goûtons-y, — pour voir. — Oh ! je suis aussi malin que toi, la belle !...

« Et voilà le mécréant qui verse dans un plat la sauce et le poisson... puis, il prend la fourchette, et pique...

« Mais, tout aussitôt, voilà que la truite saute comme une carpe et tombe sur le plancher, — puis, on ne voit plus de truite du tout ; — mais à la place qu'elle avait touchée, une jeune fille parut, éclatante de parure et de beauté : elle était tout en blanc, avec une couronne d'or sur ses beaux cheveux.. Elle avait une blessure au sein, et une goutte de sang coulait sur son bras de neige...

« Le soldat recula jusqu'au mur, son couteau d'une main, la fourchette de l'autre : il n'avait plus envie de déjeuner

« — Voici, vilain, ce que tu m'as fait ! dit la jeune fille en montrant sa blessure.

« Il devint plus pâle qu'elle n'était blanche.

« — Pourquoi, continua-t-elle, être venu m'enlever à mon frais et calme ruisseau ?..... Là, j'étais à mon poste..... Je faisais sentinelle...

« — Oh ! bégaya le soldat... si j'avais su que vous fussiez en faction ! Je ne suis pas caporal, je ne vous aurais jamais relevée !

« — Oui, malheureux ! j'étais là, où je suis toujours, attendant le retour du bien-aimé, qui doit me revenir par eau : et s'il est passé pendant mon absence, et que par ta faute je l'aie manqué, tremble ! car je te changerai toi-même en goujon, et tu iras à ton tour dans la poêle à frire !

« — Grâce ! s'écria en tombant sur ses genoux le soldat, qui sentait encore le beurre roussi dans sa poêle, et qui ne se souciait pas de frire dans la peau d'un goujon.

« — Renonce donc dès maintenant à tes mauvaises actions, dit la jeune fille, ou tu t'en repentiras trop tard ! Et maintenant, reporte-moi où tu m'as prise, et jette-moi à l'eau.

« — Oh, madame ! dit le soldat en baissant les yeux et portant une main à sa visière, tandis que de l'autre il se grattait l'oreille, pour sûr, je n'aurai jamais le courage de noyer une aussi jolie femme que vous.

« Il parlait encore, et la jeune fille avait disparu : le soldat, à sa place, ne vit plus qu'une petite truite.

« Il la posa délicatement sur une assiette bien propre, et courut la porter à son ruisseau. Le sang, qui coulait encore, nuança les eaux, dont vous voyez les teintes foncées ; mais la truite resta blanche, à l'exception d'une petite tache rouge qui marquera toujours la place de sa blessure.

« Le soldat devint un autre homme : il fut désormais aussi bon qu'il avait été méchant ; — il se convertit, alla à confesse, monsieur, et fit maigre le vendredi... mais il ne mangea jamais de poisson, de peur de se mettre sous la dent quelque femme déguisée.

« Ainsi finit l'histoire. — » Qu'en pense Votre Honneur ?

— Je pense, répondit Mon Honneur, que votre charmant poète a raison.

— Et que dit-il, notre poète ?

— Il dit en vers ce que votre histoire dit en prose :

Oh ! I would ask not happier bed
Than the chill wave my love lies under ;
Sweeter to rest together dead,
Far sweeter than to live asunder !

« Je ne demande d'autre couche funèbre que la froide vague
« sous laquelle dort mon amour ; car il vaut mieux être ensemble,
« morts, que vivants... et séparés ! »

— C'est à savoir ! fit l'Irlandaise en prenant la main de Paddy, qui la tirait par son tablier, en criant :

— M'man, viens-nous-en ! je veux manger des pommes de terre !

XII

GALWAY.

Quand je pénétrai dans Galway, qui s'intitule lui-même la capitale de l'Ouest sauvage (capital of the wild West), je crus que mon pilote avait perdu la boussole, que j'avais dormi quarante jours et quarante nuits, et que je me réveillais à Cadix ou à Malaga.

Le vaste portail des maisons laisse voir de hautes volées de marches dans des escaliers de pierres de taille, les cours sont pavées de marbre comme les patios des grandes posadas de l'Andalousie. Pour que l'illusion soit complète, il ne manque plus que la gerbe d'eau retombant en diamants liquides dans la vasque des fontaines jaseuses, un oranger embaumant l'air de son parfum virginal, et les étoiles d'argent de quelque beau jasmin riant dans le feuillage vert.

Attachée à l'Espagne par des liens de commerce que les siècles ont relâchés, mais n'ont pas rompus, la vieille capitale du Connaught est restée jusqu'à nos jours plus espagnole qu'anglaise

A chaque pas vous rencontrez quelque antique maison, un peu vermoulue peut-être, mais d'un aspect superbe et d'une tournure fière. Souvent elle est carrée ; un bataillon de gargouilles hérisse son toit plat, des armoiries encadrées dans de fins médaillons décorent sa façade ; des rameaux capricieux servent de bordures aux vastes portes, et autour des fenêtres, longues ogives élancées, ou accolades jumelles, toute une végétation de pierres s'enroule et s'enlace en frissonnant. Parfois la fenêtre s'entr'ouvre, une main blanche s'appuie au balcon sculpté dans le marbre, et une jeune tête apparaît, bouche de grenade en fleur, œil brun souriant, plein de soleil, épaules à demi nues, inondées de cheveux noirs dénoués.

Je m'arrête un moment devant ces visions charmantes, puis je m'avance par la ville à travers un labyrinthe de rues étroites et pittoresques ; partout je retrouve la voûte en ogive, l'arcade mauresque, et au-dessus de la porte, dans sa niche en plein vent, la madone dont le sourire bénit.

La ville est pleine de religieuses et de moines de tous les ordres, tonsus ou barbus, chaux et déchaux. — Je n'ai pas à juger ici la question morale ou politique : je crois, depuis longtemps, qu'elle est résolue en faveur de ces braves gens qui passent dans ce monde en faisant du bien, et d'ailleurs je suis libéral à ma manière, et j'aime assez, comme dit la chanson,

Qu'on puisse aller même à la messe.

Mais au point de vue pittoresque, les moines, avec leurs vêtements larges, à plis majestueux, et leurs têtes fortement accusées, donnent toujours aux groupes où ils se mêlent un caractère et un cachet que n'auront jamais nos habits étriqués. Un clergyman protestant, avec son menton rasé, son habit noir et sa cravate blanche, fait assez triste figure à côté d'un capucin ou d'un carme. Un Anglais peut s'y tromper, mais pas un artiste.

Quand le saint viatique traverse les rues, allant porter les dernières consolations de la terre à celui qui part pour le voyage sans retour, et que le prêtre, précédé de la bannière, escorté d'enfants de chœur, accompagné d'une troupe de moines qui entraînent avec eux des centaines de femmes et d'enfants, récitant les prières de la liturgie catholique, on se croit à Naples, à Rome ou à Florence ; mais à coup sûr à bien des lieues de cette métropole du protestantisme où le bon Dieu ne peut sortir qu'en voiture.

La population irlandaise est très-belle, comme il arrive toujours là où la race se retrempe incessamment dans les sources vives du mariage d'amour. Nulle part elle n'est plus belle qu'à Limerick ou à Galway ; les femmes y conservent dans toute sa pureté le type des brunes aux yeux bleus ; leur peau, que le brouillard amollit, a la blancheur du satin ; leurs pieds sont le désespoir des Anglaises, et leurs mains semblent trop délicates pour rien faire. Plus accentués dans l'expression énergique du visage, les hommes, avec leur nez aquilin, leur visage ovale, leurs cheveux bouclés, leur regard qui roule des flammes, ont tous les caractères de la beauté méridionale.

Ils ont aussi tous les défauts des organisations trop richement douées ; ils sont désœuvrés, violents, flâneurs et querelleurs. On les a considérés longtemps comme les plus terribles spadassins de toute l'Irlande, et ils se glorifiaient eux-mêmes de leur surnom de mangeurs de feu. Croiriez-vous que l'on a fondé ici un club dont les candidats étaient obligés de prouver qu'ils avaient tué un certain nombre d'hommes, — et qu'on m'a montré, dans plus d'une maison, des pistolets, trophées de duels, dont la crosse est incrustée d'entailles indiquant la formidable addition de leurs victimes... Et ce sont les fils de ces héros catholiques qui tombèrent sous Cromwell plutôt que d'abandonner la religion de l'amour, de la douceur et de l'humilité !

— Voici ce que je trouve sur mes notes de voyage : Je vis depuis trois jours sur la baie de Galway, au sein d'un paysage grandiose, dont je renonce

à vous peindre la poésie. — Je suis auprès de tout, et je n'ai qu'à choisir mes admirations ; — je paye un louis par jour le vivre et le couvert, le cheval, la voiture et le cocher, pour me porter et me conduire où je veux. Les montagnes sont superbes, pleines de torrents qui se brisent dans des bassins de granit rose, entrecoupées de petits lacs solitaires où viennent boire les cerfs, les daims sauvages et les aigles fauves. Sans doute, je ne retrouve pas ici la grandeur du paysage norvégien ; mais tout, cependant, porte l'empreinte d'une poésie sévère.

Hier, je suis allé jusqu'au lac Corrib pour voir un pont de marbre noir jeté par la nature au-dessus d'un abîme. C'est d'un effet superbe, et avec les végétations luxuriantes qui l'entourent et les grandes lignes de la montagne sur lesquelles il se découpe, il offrirait à l'artiste un motif presque sublime ; je dis presque : le sublime se fait rare.

En revenant, j'ai visité des carrières de marbre : elles ne valent pas celles de Syracuse, mais elles sont curieuses cependant. La route est semée de débris roses et bleus ; un peu plus loin, on trouve le serpentín et le vert antique : toute cette terre est riche, l'homme seul est pauvre, — mais il est très-pauvre.

Ce matin j'ai passé de bonnes heures avec les pêcheurs du Claddagh. Claddagh est à Galway ce que Chioggia est à Venise. — Comme les Chioggiotes, tous les habitants du Claddagh sont pêcheurs ou matelots. Chaque année, la corporation élit son chef, à qui elle donne le nom de roi.

Je ne sais pas si le roi du Claddagh a les mêmes privilèges que le roi de Siam, mais, à coup sûr, s'il recrute sa garde parmi la plus belle moitié de ses sujets, il a un escadron volant de charmantes amazones. J'ai passé en revue, depuis quelques années, tous les bataillons féminins de l'Europe, depuis l'Écosse jusqu'à la Turquie, de Cherbourg à Varsovie, et de Syra au cap Nord, et je n'ai vu nulle part — excepté à Pesth, dans cette capitale de la Hongrie qui est aussi la capitale de la beauté, — un plus grand nombre d'admirables créatures. Quelques-unes m'ont vraiment surpris. J'aurais passé des heures à les regarder. Du reste, si l'hommage ne franchit pas les limites de la discrétion, leur modestie ne s'en effarouche point. On dirait qu'elles se savent faites pour être vues, et elles ne défendent point qu'on les regarde. Je ne voudrais rien exagérer, — malgré le proverbe créé en laveur des touristes : « A beau mentir qui vient de loin ! » — la beauté des femmes du Claddagh n'a pas toujours la régularité des modèles classiques, mais

elles regagnent par la couleur ce qu'elles perdent avec la ligne : elles inspireraient donc le peintre plus que le statuaire, car elles sont d'un incomparable éclat. Malgré les âcres baisers du soleil et du vent, elles gardent une fraîcheur éblouissante. La ligne de bistre qui cerce leurs yeux avive encore le feu de leurs prunelles ; leur cou nu laisse à la tête la libre fierté de son port. Le costume est très-pittoresque : la jupe rouge, sans crinoline, colle aux flancs, une mante bleu de ciel, dont le bras nu s'échappe, couvre leurs épaules, fait un ressaut jusque sur la tête, et couvre à demi leurs cheveux épais qui coulent en ondes brunes et serrées au long de leurs joues.

LONDON DERRY



Comme toutes les femmes vraiment belles, les naturelles du Claddagh dédaignent les bijoux. Elles savent qu'un diamant ne vaut jamais la place qu'il couvre. La Vénus de Milo n'a pas de pendants d'oreilles. Peut-être aurait-elle une bague au doigt... si elle avait des doigts. La bague est la seule coquetterie du Claddagh : il n'y a que les femmes mariées qui la portent. Cette bague est un anneau d'argent, quelquefois d'or, dont le chaton est formé par deux mains entrelacées qui tiennent un cœur surmonté

d'une couronne, emblème très-intelligible de la tendresse et de la fidélité conjugale.

Ce fut un de mes vifs regrets de ne pas comprendre la langue de ces étranges créatures, mais jamais les consonnes anglaises n'ont sifflé entre les perles de leurs dents : elles parlent avec une animation sans égale un idiome sonore, plein de rythme et d'accent ; traversez le marché au poisson au moment de la vente et vous allez entendre plus de métaphores en une heure que les Quarante n'en inventent dans toute leur année. Les éclats de rire, les lazzi, les apostrophes, les invectives vont se croiser sur votre tête dans une inextricable mêlée, et toute cette passion, toute cette poésie, toute cette éloquence, que demande-t-elle ? Un sou de plus sur une couple de harengs.

XIII

L'IRLANDE DU NORD.

BELFAST. — LA CHAUSSÉE DU GÉANT.

Pour peu que l'on ait visité l'Irlande avec l'attention qu'elle mérite, on aura été frappé de la différence profonde qui existe entre le Nord et le Sud, différence économique, religieuse, politique, sociale.

Le Nord est beaucoup plus riche et beaucoup plus prospère que le Sud, et cette richesse, fruit de l'industrie et du commerce, est aussi moins inégalement répartie. On peut, au moyen des lois, donner aux fortunes territoriales l'immobilité du sol sur lequel elles sont assises ; mais les capitaux, qui s'accroissent en circulant, passent entre des milliers de mains, portant l'aisance et le bien-être avec eux. Aussi rencontre-t-on beaucoup moins de pauvres dans le Nord que dans le Sud. Depuis plus de cent cinquante ans, l'industrie, sous plusieurs formes, a toujours assuré au travail une ressource que, dans le Sud et dans l'Ouest, il a dû demander à la seule agriculture. — Aussi les habitants du Nord sont-ils mieux nourris, mieux vêtus, et surtout plus indépendants que ceux du Sud. Ce ne sont plus des esclaves, mais bien des hommes libres. Les franchises du commerce et les libertés bourgeoises de la municipalité y brisent le lien féodal ; les rapports du patron à l'ouvrier sont à peu près les mêmes que dans les districts

manufacturiers de l'Écosse et de l'Angleterre, à Manchester et à Glasgow, par exemple.

Ces dissemblances, nous les retrouvons dans le paysage même : l'aspect général de la terre suffit à nous révéler une autre civilisation. Ici, plus de rencontres romantiques, plus de châteaux démantelés ou d'abbayes en ruines ; mais partout des campagnes cultivées, des cottages bourgeois : ce que ne connaît point ailleurs l'Irlande aristocratique et pauvre. — A la place des manoirs féodaux, d'immenses manufactures, des ateliers, des fabriques, en un mot tout le vaste appareil d'une industrie florissante.

Un chemin de fer, celui de tout le pays qui donne les plus belles recettes, réunit Belfast à la métropole.

Belfast est la capitale du Nord ; c'est aussi la moins irlandaise de toutes les villes d'Irlande. Admirablement située dans cette belle et fertile partie du royaume que l'on appelle l'Ulster, au milieu des lacs, au fond d'une baie vaste et sûre, en face et à quelques heures seulement de l'Écosse, elle a reçu d'elle un nombre considérable de colons, qui ont complètement altéré la physionomie du pays. Les colons apportaient de la mère-patrie les deux traits distinctifs du caractère écossais : le sérieux dans la conduite et je ne sais quelle ardente opiniâtreté dans la poursuite, — quel que fût le but désiré.

Les Irlandais se sentirent tout à coup en face d'une race ennemie, plus antipathique, s'il est possible, que la race anglaise. Forts de l'appui des conquérants, et partageant leur haine contre ce qu'ils appellent le papisme, les Écossais marchèrent résolument dans leur voie, transformant la partie de l'Ulster où ils s'étaient établis, dont ils firent un district manufacturier très-florissant, et ne voyant que deux choses au monde, leur commerce et leur religion.

Quelles furent les conséquences immédiates de cet état de choses ?

C'est que les grandes crises économiques qui ont, à diverses époques, bouleversé le sud et l'ouest de l'Irlande, ont été plus rares et moins violentes dans le nord, parce que la cause en était moins pressante. Mais d'autres passions d'un ordre plus élevé y troublèrent souvent, et y troublent encore aujourd'hui, la paix publique : passions politiques d'un côté, passions religieuses de l'autre. Ce n'est plus la guerre de la chaumière et du château, c'est la lutte des religions ennemies, élevant autel contre autel.

On l'a plus d'une fois remarqué, et c'est un fait qui ne saurait plus échapper maintenant à l'observation : partout où les deux éléments,

protestant et catholique, se trouvent en présence avec une grande supériorité numérique de l'un sur l'autre, il y a entre eux comme un accord tacite, et par cela même que la lutte serait inégale, on ne songe point à l'entamer. Mais dès que les partis en présence peuvent se compter, dès qu'ils ont l'espoir, non pas d'une victoire aisée, ils la dédaigneraient, mais bien plutôt d'un combat à outrance, où pourra se développer toute leur énergie, on peut être sûr qu'à un moment donné la tranquillité publique sera plus ou moins gravement troublée, ainsi qu'il arrive maintenant à Belfast. C'est le salpêtre qui attend l'étincelle.

Une raison toute particulière à Belfast augmente encore l'irritation de la lutte qui vient de préoccuper l'Angleterre. Ce n'est pas seulement un grand parti protestant que les catholiques rencontrent devant eux ; c'est encore un parti presbytérien. Il n'en pouvait pas être autrement dans une ville qui est, pour ainsi dire, une colonie de l'Écosse, — presbytérienne, comme on sait, jusque dans la moelle de ses os ; — mais, d'autre part, l'esprit de prosélytisme en Irlande n'a pas de foyer plus ardent que dans la communion presbytérienne. Les anglicans, satisfaits de leur forte et lucrative position dans l'Église établie, culte officiel, reconnu et salarié, découragés d'ailleurs par des efforts souvent tentés, et restés toujours infructueux, se reposent maintenant dans la confortable quiétude de leurs sinécures. Mais il y a au contraire, dans la secte des presbytériens, une force d'expansion qui ne leur permet pas cette apathie indifférente. Ils veulent deux choses presque également : propager leurs idées et anéantir l'idée contraire, et ils sont beaucoup plus désireux du résultat que difficiles sur le choix des moyens. Les discours en plein vent, énergiques jusqu'à la violence, et qui ont déterminé les derniers et regrettables événements que chacun déplore aujourd'hui, sont choses fort communes sur toutes la côte occidentale de l'Écosse, et nous avons pu entendre plus d'une fois, dans le district de Glasgow, à Oban ou dans l'Inverneshire, des tribuns religieux, qui n'avaient rien à envier au révérend et fougueux Hannah. Seulement leurs paroles tombaient dans des oreilles bien disposées et dans des cœurs amis. On prêchait des convertis.

Il n'en est plus de même à Belfast.

L'Irlandais a la fibre naturellement chatouilleuse. Quand on l'a vu saigné par la guerre, épuisé par la faim, immobile et muet sur les ruines de son pays, on a pu croire qu'il était dompté et que les vainqueurs n'avaient plus qu'à cueillir le fruit de la conquête ; mais dès qu'un peu de force revient

avec la vie au cœur de l'Irlandais, il se relève avec une soudaineté et une énergie dont je ne trouverais pas d'exemple ailleurs que dans notre propre pays, si brusque, si impétueux, et tellement extrême en ses réactions que l'on n'en peut jamais calculer ni l'effet ni la portée.

L'histoire de Belfast, si fréquemment agité depuis deux cents ans de convulsions religieuses, un moment étouffées, et sans cesse renaissantes, n'a pu laisser de doutes dans l'esprit du gouvernement anglais. C'est, du reste, une justice à lui rendre que, tout en défendant ses droits et en sauvegardant ses intérêts, il évite aujourd'hui avec un soin louable tout ce qui pourrait devenir le sujet d'une irritation ou le prétexte d'une révolte. Il est d'ailleurs admirablement secondé dans cette voie par le personnage éminent qui remplit maintenant les fonctions de vice-roi d'Irlande. Lord Carlisle a deux grandes qualités auxquelles chacun rend hommage : la fermeté et la-modération.

Ces querelles religieuses, violentes mais passagères, n'arrêtent point, du reste, l'élan toujours croissant de l'industrie et du commerce.

Mais je ne suis point économiste, et ces villes de commerce ne m'ont jamais retenu bien longtemps. Je donnerais dix manufactures pour un vieux château, et vingt fabriques pour une cathédrale. Une halle aux blés ou aux draps ne m'intéresse que si elle est bien bâtie, et un square a beau être entouré d'une grille dorée, je lui préférerai toujours un coin de lac encaissé dans les montagnes, avec un bout de forêt abritant ses eaux tranquilles.

... Et super his sylvæ
Paulum foret !

Je quittai donc sans regret cette ville sans monuments, et je m'enfonçai vers le Nord.

Le nord de l'Irlande a des spectacles d'une poésie grandiose, et des scènes dont la sublimité n'a peut-être jamais été dépassée dans notre Europe.

Je sortis de Dublin par la route qui cotoie la vaste baie appelée le lac de Belfast (Belfast-Lough), et je me reposai à son extrémité, dans une des plus anciennes villes de l'Irlande, Carrickfergus, dont le château a été bâti, dit-

on, par un nom français, Jean de Courcy, vainqueur de cet antique royaume d'Ulidie, qui forme aujourd'hui la province d'Ulster. Puis je traversai Éden, nom biblique et paroisse presbytérienne, et j'arrivai bientôt aux eaux dormantes du lac Mourne, qui, comme la mer de Sodome et des quatre villes maudites, recouvre une cité sous ses flots immobiles.

Ici encore je veux laisser parler la légende :

« Un soir d'été, vers le commencement du cinquième siècle, un vieillard épuisé de fatigue, aux vêtements poudreux, au visage misérable, arriva dans la ville et demanda vainement un asile à chaque porte. Partout il fut repoussé et congédié brutalement. Le vieillard, qui n'était autre qu'un des saints apôtres disciples de saint Patrick, se retira en soupirant et dit aux habitants : — Vous refusez un abri sous votre toit à un pauvre serviteur du Christ, eh bien ! le Christ vous châtiara. Demain, vos maisons seront détruites, votre ville aura disparu.

« Le peuple se moqua de la malédiction de l'étranger ; celui-ci alla passer la nuit en prière sur une montagne voisine. Le lendemain, à peine le soleil était-il levé sur l'horizon, que tout à coup un bruit terrible se fit entendre, le sol s'affaissa, et des torrents impétueux, sortis des flancs de la montagne où se tenait le saint vieillard, se répandirent avec fureur et engloutirent la ville et les habitants. Telle fut l'origine du lac Mourne. »

Un autre lac, le Larne-Lough m'offrit une particularité assez curieuse. L'île Magee, située sur sa côte orientale, a été occupée par une petite colonie écossaise, qui a gardé le nom de ses aïeux, et le costume avec le dialecte et les mœurs des Highlands d'Écosse. Cette petite colonie qui, sans cesse, a les yeux tournés vers Inverness, Édimbourg et Glasgow, repousse toute alliance étrangère. C'est comme une image de la vieille Calédonie, qu'un coup de vent aurait transportée au delà des flots.

Le château de Glenarm, résidence des comtes d'Antrim, et l'un des manoirs les plus pittoresques de l'Irlande, dont on aperçoit au loin les tourelles crénelées, marque une nouvelle étape dans ce pèlerinage du nord. A partir de Glenarm, la route, en effet, change de caractère. Ce n'est plus qu'une sorte de terrasse, taillée avec le pic dans des rochers de granit, suspendue au flanc d'une montagne, et baignée par la mer d'un côté, tandis que de l'autre une sorte de muraille à pic la surplombe. Comme œuvre d'art, comme spécimen de ce que peut faire le génie... des ponts et chaussées, — en un mot comme difficulté admirablement vaincue, — cette route est comparable aux merveilles du Simplon, du Stelvio, et de cette

audacieuse voie du Sœmering qui conduit les locomotives de François-Joseph à travers les neiges des Alpes styriennes. Puis, à chaque pas, c'était quelque spectacle inattendu : tantôt des blocs aux formes étranges, des amas de granit énormes, surmontés de pyramidions légers, comme les tourelles aériennes qui jaillissent d'une massive cathédrale. Un peu plus loin une grande roche grise, appelée le Cloughi-Stookan, que la nature, dans ses inexplicables jeux, a taillée à l'effigie d'un homme. A certaines heures du jour, sous l'influence de certaines conditions climatériques, cette roche, pareille à l'harmonieux colosse de Memnon, exhale des sons que l'on dirait sortir d'une poitrine humaine.

La route ondoie en mille zig-zags : parfois, comme un promontoire détaché de toute terre, par une brusque saillie elle s'avance en plein Océan. — On peut alors, d'un simple coup d'œil jeté à droite et à gauche, embrasser toutes ses sinuosités serpentant dans les airs. A ses pieds, le voyageur aperçoit un sol miné de crevasses, et de profonds abîmes qui l'attirent, et de vastes grottes, que la mer vient emplir en gémissant ; au-dessus de sa tête, ce sont des crêtes étincelantes et des arcs de triomphe de granit, d'où pendent comme des banderolles, des saxifrages, des lierres, des bruyères roses et des mousses ; en face de lui, les montagnes de l'Écosse, estompées dans la brume bleuâtre du lointain.

Karrick-a-Rede fut notre dernière halte avant le terme et le but de notre voyage : la Chaussée du Géant.

Ici, qu'on me permette de le dire, en guise de préambule, je me sens vraiment embarrassé pour peindre avec des mots ce qu'à peine le plus habile pinceau pourrait rendre.

La Chaussée du Géant, qui s'avance à plus d'un mille dans la mer, appartient au même ordre de formation que la Grotte de Fingal, et le Clam-Shell de Staffa⁶⁰. Ici encore, nous nous trouvons en présence de ces phénomènes basaltiques qui attendent toujours la solution de la science. Je ne saurais donner une plus juste idée de la Chaussée du Géant, qu'en la comparant à une immense fondation de pilotis, composée d'une agrégation sans fin de tronçons de colonnes polygonales, coupées avec une régularité toute géométrique, à quatre, à cinq, à six, à sept et à huit pans, mais s'adaptant exactement les uns aux autres, de manière à pouvoir, en quelque sorte, se resserrer et reformer un tout compact. La mer, qui se brise à chaque instant contre ces colonnes, y suspend avec son écume des chapiteaux mobiles.

Ici, comme à Staffa, les roches basaltiques affectent les formes les plus diverses. C'est tout une série de constructions étranges, auxquelles le peuple a donné des noms caractéristiques, qui les peignent. — C'est le Roi et ses nobles, le Prêtre et son troupeau, la Nourrice et son enfant, puis la Couronne et la Cornemuse du Géant ; sa Cheminée, son Fauteuil, son Théâtre, et son Buffet d'Orgues colossales, qui chaque année, à l'heure de la messe de minuit, chante à l'Océan un Noël formidable.

Les Irlandais n'ont pas cherché, comme les Écossais leurs voisins, à expliquer scientifiquement les merveilles de ces constructions basaltiques. Ils ont trouvé plus simple d'en attribuer l'origine au plus populaire des géants d'Irlande, Fin-Mac-Cool. C'est encore la légende qui va nous instruire.

Il paraît que malgré sa puissance, le géant n'était pas complètement heureux ; il avait un rival qui lui faisait ombrage et dont les exploits troublaient son sommeil. Ce rival s'appelait Benandonner ; c'était le plus redoutable et le plus célèbre des géants de l'Écosse. Fin-Mac-Cool était infatigable. Voulant humilier Benandonner, il passait sa vie à concevoir et exécuter des prodiges inouïs ; mais l'Écossais, de son côté, redoublait d'activité et d'audace, et se conciliait de nombreux partisans. Cette lutte se prolongeait depuis longtemps, à la grande admiration des Irlandais et des Écossais, quand Fin-Mac-Cool, poussé à bout, résolut d'en finir et provoqua Benandonner en combat singulier. L'Écossais répondit qu'il était enchanté de cette proposition, et qu'il irait le combattre chez lui. Fin-Mac-Cool, ne voulant pas lui céder en politesse, érigea en une seule nuit, avec l'aide de sa femme, une chaussée qui joignit l'Irlande à l'Écosse, afin que Benandonner pût traverser la mer sans se mouiller les pieds.

J'aime ce récit !

Le mensonge du poète n'est jamais que la parure de la vérité, et, pour qui sait la comprendre, la légende n'est souvent que la poésie de l'histoire.

La Chaussée du Géant se prolonge assez avant sous la mer... Peut-être les basaltes de Ben-More vont-ils rejoindre les basaltes de Staffa... Peut-être un isthme étroit, que la vague a rompu, attachait-il en effet l'un à l'autre ces deux sœurs maintenant ennemies, l'Écosse et l'Irlande, symbolisées par leurs géants Fin-Mac-Cool et Benandonner.

Seulement l'issue du combat ne fut pas telle que la légende nous le dit, et dans ce duel séculaire ce fut l'Irlande qui retomba vaincue au pied du monument élevé par ses génies....

Arrivé à l'extrémité de la Chaussée du Géant, la terre nous manqua.
N'était-ce point le cas de nous écrire avec le poète :

STETIMUS HIC TANDEM NOBIS UBI DEFUIT ORBIS.

Et maintenant, lecteur qui nous as suivi dans ce long pèlerinage, il faut nous quitter. — Une dernière prière ! N'oublie pas encore le pays où l'on souffre et où l'on aime ; ce pays des grands cœurs, des nobles âmes, des belles races : mais plutôt, répète avec nous le mot des Gaels : ERIN MAVOURNEEN ! Erin for ever ! Irlande, à toujours !

FIN.

1 Le West-End, ou partie occidentale de Londres, correspond assez exactement à notre faubourg Saint-Germain. L'un et l'autre sont habités par la même caste. Mais la loi de succession, qui morcelle à chaque génération les grandes fortunes de la France, conserve et accroît celles de l'Angleterre.

2 L'Écosse, comme chacun sait, est divisée en Highlands, ou pays de montagnes, et Lowlands, ou pays des plaines ; comme qui dirait haut et bas pays. Du reste, les Lowlands d'Écosse ne sont des pays bas que par comparaison.

3 On désigne sous le nom de glen les vallées d'Écosse, entre les montagnes.

4 Va de l'avant et ne crains rien, proverbe américain qu'on retrouve dans toutes les bouches anglaises.

5 Clutha est le nom gaélic de Glasgow.

6 Cette nacelle, en gutta-percha, imaginée par M. Clarkson, figurait en 1850 à l'Exposition de Londres.

7 Titre d'un poème de Walter Scott, the Mermaid.

8 Joueur de cornemuse,

9 Ossian.

10 C'est le nom que les Gaëls donnent toujours à Fingal.

11 Manger de la viande le vendredi, expression usitée en Écosse, et qui veut dire : être protestant.

12 Entre les clans.

13 Le quern est un moulin à bras que l'on trouve fréquemment chez les paysans écossais.

14 Maison de charité.

15 Serrement de main.

16 Dans la langue des Gaëls, Dun veut dire château. — Ce mot entre dans une foule de composés : Dun-olly, Dun-keld, Snow-dun, etc.

17 Est-il vraiment nécessaire de traduire le tapestry anglais par le mot français tapisserie ?

18 C'est le nom du jupon écossais.

19 Des gens qui prennent le Pirée pour un homme ont pris le pibroch pour un instrument.

20 Le lunch est le second déjeuner de la vie anglaise.

21 Les urisks et les brownies sont des esprits qui appartiennent à la mythologie gaélique.

22 Elf-shot, littéralement flèche du lutin.

23 Gudeman'scroft.

24 Nom populaire du diable.

25 Abaisser l'oiseau est un terme de la pure langue du fauconnier, qui signifie mettre le faucon à la petite ration pour le faire chasser avec plus de zèle. Le faucon est paresseux comme l'homme après dîner... Il faut qu'il ait faim pour travailler.

26 L'Académie écrit saur, et les fauconniers écrivent sors. — Nous n'osons choisir entre ces deux autorités également graves.

27 N'oubliez pas.

28 La pierre du pouvoir, vénérable bloc de granit qui servait de trône aux rois scotts, est maintenant à Westminster dans la chapelle d'Henri VII. (Voir notre première partie, Voyage pittoresque en Angleterre.)

29 Le steward est l'intendant du vaisseau.

30 Airs de danse.

31 Le Clam-Shell est le nom populaire d'un coquillage d'Écosse, aux bords gaufrés et tuyautés.

32 Le currach est une pirogue irlandaise extrêmement légère, encore en usage aujourd'hui sur les lacs bleus d'Érin.

33 Leur amour est grand à celles qui aiment dans la terreur et dans le péché.

34 Le mica-slate des géologues anglais est une sorte de pierre d'ardoise dont le grain à la fois épais et serré étincelle comme le granit.

35 Petite monnaie écossaise.

36 Maison du curé.

37 Le cuddy est un petit poisson de la taille de notre goujon, dont la chair grasse se fond en huile. Les Écossais pêchent le cuddy à certaines époques de l'année ; il se trouve en si grande abondance dans les lacs des Hébrides, qu'on le prend rien qu'en plongeant un panier dans l'eau : tant va le panier qu'il s'emplit.

38 Le peat est une sorte de tourbe reliée par des fragments organiques ; on l'extraît du sol, il repousse : c'est une carrière végétale. — Le peat chauffe peu, mais, en revanche, il fume beaucoup.

39 les coronacks sont des espèces d'élégies écossaises.

40 Ce drapeau, que nous avons retrouvé devant plusieurs châteaux de la nobility anglaise, s'appelle le drapeau de la présence ; il indique que le seigneur est dans ses terres.

41 La terminaison en dale, que l'on retrouve souvent dans la géographie écossaise, indique une occupation ou une origine norvégienne ou danoise. Nous avons pu vérifier également depuis la justesse de cette observation dans la géographie des Orcades, que nous ne connaissions point alors.

42 On retrouve le mot russe dans la langue gaélique.

43 On enlève un assez grand nombre de troupeaux maigres des Hébrides et on les transporte dans les prairies artificielles de l'Angleterre, où, à force de soins et de bonne direction, on les change en roast-beefs et en beefsteaks. — C'est une métamorphose dont les Hébridien n'ont pas le secret. On a remarqué que les troupeaux n'engraissent pas dans un pays accidenté. Ils ont sans doute trop de distractions.

44 Air de danse écossais.

45 Espèce de veste assez courte.

46 Le cheering est un applaudissement joyeux.

47 Le fling est une danse écossaise.

48 La merchetta mulieris ou rachat de la femme par son mari, qui payait un droit au suzerain, ne fut jamais appliquée qu'aux paysans ; mais, jusqu'au temps de Jacques V, les premiers mois du mariage des lords étaient conditionnels. L'appréciation n'était permise qu'au mari. Il n'y avait pas de forme consacrée pour envoyer le repudium. La femme dont on ne voulait pas était tout simplement reconduite à ses parents. Mais c'était une mortelle injure et la cause des guerres les plus sanglantes entre deux classes.

49 Potage écossais aussi solide que liquide ; — olla podrida du nord qui exige l'emploi de la fourchette comme de la cuillère.

50 En Écosse, comme en Angleterre, comme en Irlande et dans le pays de Galles, les exploitations agricoles ne retiennent jamais beaucoup de domestiques à la ferme ; tout se fait par corvée, avec des bras qu'on loue : c'est plus économique, mais c'est aussi moins moral.

51 Tous les fléaux ont successivement assailli les Hébrides ; il y a des famines périodiques, des pluies continuelles, et parfois des trombes de sable qui couvrent les îles d'un linceul mouvant, et font rétrograder les limites de la nature conquise par et pour le travail. Ce sable est si fin qu'il n'offre aucun appui : il engloutit comme l'eau.

52 La rente descend à un taux fabuleux dans toutes les Hébrides. Le propriétaire de l'île de Rum disait à un de nos amis qu'il s'estimerait heureux s'il pouvait louer sa terre deux sous et demi l'acre !

53 L'État est pris dans cette langue comme synonyme de la propriété foncière.

54 S'il nous était permis de faire ici, en courant, une remarque philologique, nous signalerions la ressemblance très-frappante qui existe dans les cinq ou six langues voisines de la nôtre, entre certains mots exprimant la même

Moulin se dit en grec.	Mula.
— en latin.	Mola.
— en anglais.	Mill.
— en allemand.	Mallen.
— en anglo-saxon.	Mylen.
— en gaëlic.	Muilean.

idée : On voit que les deux lettres M et L sont les radicales de tous ces mots, et qu'elles se retrouvent toujours dans le même ordre, assez conforme, comme on peut s'en convaincre, aux lois souvent obscures, mais toujours existantes de l'Onomatopée.

55 On fait encore passer dans les festins solennels les coquilles, coupes ciselées par la nature au fond des mers, — elles animent la fin des grands repas, comme au temps d'Ossian.

56 Sorte de varech.

57 Le tacksman est une espèce de fermier homme d'affaires.'

58 Ai-je besoin de dire que claret est le nom anglais du vin de Bordeaux ?

59 L'if est l'arbre irlandais par excellence. On le croit autochtone, et on a raison. On l'a trouvé à l'état fossile dans différentes parties du pays, et aujourd'hui encore on le rencontre à l'état de bois noir dans la profondeur des Marais que l'on dessèche. Le nom de l'if, dans la langue du pays, c'est Iodha. — Iodha est aussi le nom de la seizième lettre de l'alphabet gaélic, introduit en Irlande plusieurs siècles avant le christianisme (Voir dans la Norvège nos remarques sur les alphabets du Nord). L'if, comme le cyprès, a toujours été l'arbre de la mort : les anciens cimetières irlandais étaient toujours plantés d'ifs, comme le sont encore aujourd'hui les cimetières normands.

60 Voir la II^e partie de ce volume.

*Angleterre, Écosse, Irlande, voyage
pittoresque, par Louis Enault...*

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6541311n>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les

caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

PIPEUR ET FORGERON.

Retour

PORT DE COVE, CORK.

Retour